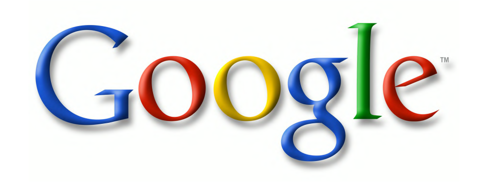
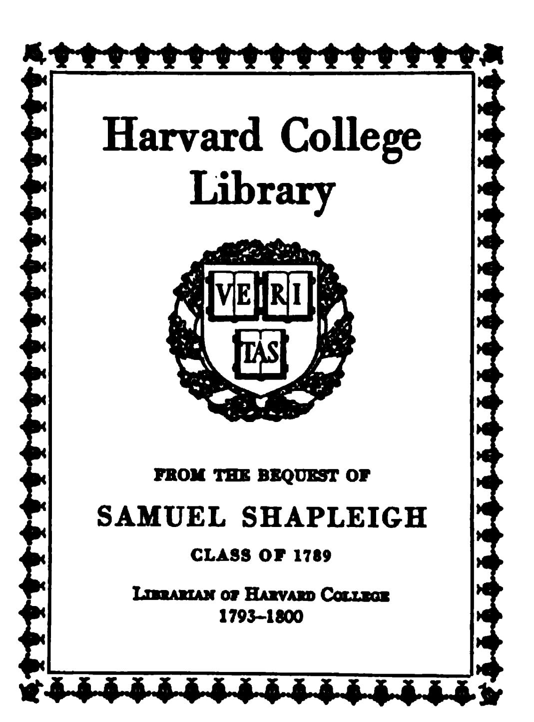
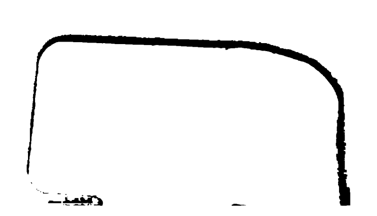



Harvard College
Library
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH
CLASS OF 1789
LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE
1793–1800



LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.
18 — sur papier de Chine.

N° 94.



ŒUVRES

DE

P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—

M DCCC LXXXVII

LES OEVVRES DE P. DE RONSARD GENTILHOMME VANDOMOIS.

Reueues, corrigees & augmentees par l'Autheur.

Voyez le contenu d'icelles au ſecond fueillet ſuyuant.



A PARIS,
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enſeigne S. Claude.
1584.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

SOMMAIRE DV CONTENV EN CE LIVRE, DIVISE' EN

SEPT PARTIES.

EXTRAICT DV PRIVILEGE.

PAR *lettres patentes du Roy, donnees à la Roquette lez Paris, le ſeptieſme iour de Decembre, mil cinq cens quatre vingts trois: Signees, Par le Roy en ſon Conſeil* MORÉ. *Et ſeellees du grand ſeel ſur ſimple queue en cire iaune: Il eſt permis à Gabriel Buon, marchand & Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, toutes les Oeuures de Pierre de Ronſard Gentilhomme Vandomois, reueuës, corrigees & augmentees par l'Autheur, en grande ou petite marge, & en diuers volumes, ainſi qu'il aduiſera pour le mieux: Auec defenſes à tous Imprimeurs, & Libraires de ce Royaume, d'imprimer leſdites Oeuures de Ronſard, iuſques au terme de dix ans prochains: ny en vendre & debiter de nouuellement imprimees dans ledit temps, autres que celles imprimees par ledit Buon: A peine de confiſcation deſdits liures, trois cens eſcus d'amende enuers ledit Buon, & d'autre amende arbitraire. En outre veut ledit ſeigneur, que mettant vn extraict du Priuilege au commencement ou à la fin deſdites Oeuures, il ſoit tenu pour deuëment notifié à tous Imprimeurs & Libraires.*

Acheué d'imprimer le quatrieſme iour de Ianuier, 1584.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

PIERRE DE RONSARD

On reproche volontiers aux poètes de notre temps leur empressement à étaler leur généalogie, à énumérer les moindres particularités de leur enfance, et surtout à mettre le public dans la confidence de leurs amours. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, ils ne font que suivre fidèlement l'exemple de leurs devanciers du XVIe siècle. Plus que tout autre, Ronsard s'est raconté lui-même dans ses vers, avec un luxe de détails qui facilite singulièrement la tâche de ses biographes, pour peu qu'ils prennent la peine de le lire avec attention et la plume à la main.

Ses premiers récits d'une certaine étendue datent de 1554. Cette année-là il publie son *Bocage,* et le dédie : « A P. de Pafchal du bas païs de Languedoc. »

Dans cette dédicace Ronsard se pique de la plus farouche indépendance (VI, 359) :

Quelcun trouuera bien estrange,
Et ridera son front, dequoi
I'heûre Paschal d'vne louange
Dont heureux se tiendroit vn Roi :
Mais moi contant, qui ne mandie
Des Rois ni biensfaictz ni honneurs,
Aux sçauans mes vers ie dedie
Plus volontiers qu'aux grans Seigneurs.

On est forcé d'avouer que ces sentiments forment un contraste complet avec ceux que le poète affichera plus tard, et l'on comprend qu'il n'ait jamais reproduit cette pièce restée enfouie dans cette première publication, où ses éditeurs n'ont point songé à l'aller chercher.

Du reste, s'il n'attend de cette dédicace ni bienfaits, ni honneurs, il compte en obtenir un avantage d'une autre espèce, ainsi qu'il nous le déclare d'une façon assez naïve (VI, 360) :

... i'espere qu'en recompense,
Paschal me fera quelquesfois
Immortel par son éloquence,
Qui vault mieux que le bien des Rois.

Ronsard, comptant sur sa bienveillante indiscrétion, le prend pour son confident et lui adresse l'épître qui commence ainsi[1] :

A Pierre de Paschal, du bas païs de Languedoc.

Ie veus, mon cher Paschal, que tu n'ignores point
D'où, ne qui est celui, que les Muses ont ioint
D'vn nœud si ferme à toi, afin que des années,
A nos nepueus futurs, les courses empanées,
Ne celent que Paschal & Ronsard n'estoient qu'vn
Et que tous deus n'auoient qu'vn mesme cœur commun.

Il proclame l'éternité de cette affection, bien différente des

1. *Bocage*, ft 22. Personne n'a signalé cette première forme de la célèbre *Elegie* à Belleau (IV, 95.)

passions amoureuses, souvent aussi peu durables que violentes :

... iamais le tans vainqueur
Des amours n'oftera ce beau nom de mon cœur.

Pourtant, qui le croirait? six ans plus tard le « cher Pafchal » est transformé en « cher Belleau. » Nous ne pouvons passer outre sans nous demander la cause de cette substitution, et sans examiner un peu ce qu'était devenu ce Pascal, que nous venons de voir ami si affectionné de Ronsard. Écoutons d'abord Du Verdier, qui lui donne place dans sa *Bibliotheque* (Lyon, 1585. In-f. p. 1035) :

« Il n'y eft en rang d'Autheur, mais d'vn pur abufeur du monde, qui repaiffoit les gens de fumee au lieu de roft, & qui auec cela fceut tirer de l'efpargne douze cens liures de gaiges par chacun an, pour faire l'hiftoire de France : & pour en donner bonne efperance, femoit de petits billets portans ces mots : *P. Pafchalij liber quartus rerum à Francis geftarum* : iaçoit qu'il n'en eut pas faict feulement fix feuillets lorsqu'il mourut. Dequoy Adrian Turnebus, profeffeur Royal, qui n'auoit que le tiers de tels gaiges, bien qu'il meritaft trois fois dauantage, defpité de voir la France ainfi befflée, feit vne Satyre contre luy. I'en ay veu à Paris au logis de la petite harpe, ruë de la Harpe, tout ce qu'il en auoit faict en fa vie, qui ne paffoit pas dix ou douze feuillets, que s'en allant il auoit laiffé auec quelques hardes à fon hofte nommé Maugis pour gage de la fomme de cinquante efcus fol, qu'il luy deuoit encores, de refte de defpence. »

La Satire de Turnèbe dont parle Du Verdier a été mise en français par Joachim du Bellay sous ce titre : *Traduction d'vne epiftre latine de Monfieur Tornebus fur vn nouueau moyen de faire fon proufit de l'eftude des lettres* (I, 468). Le poète ne nomme point Paschal, mais le désigne en des termes qui ne

nube. De là pourroit auoir efté nommée la Seigneurie de la Poiffonniere, maifon paternelle de Ronfard. »

Ce château est situé dans la vallée du Loir, à sept lieues ouest de Vendôme, sur le penchant d'une colline qui domine le bourg de Couture et est elle-même surmontée par la forêt de Gastine. Son architecture, qui date de François Ier, indique qu'il a été reconstruit ou du moins entièrement restauré par le père du poète. Il existe encore aujourd'hui tel à peu près qu'il était au moment de la naissance de celui-ci.

Sur la porte d'entrée on lit : *Ici naquit Pierre de Ronsard, gentilhomme Vendômois.* Outre cette inscription, qui est récente, on en trouve dans cette demeure un grand nombre d'anciennes. Une d'entre elles revient souvent, se répète presque sur toutes les fenêtres et s'impose comme une pensée dominante : *Avant partir.* On l'a diversement interprétée et l'on en a été chercher assez loin le sens qui, suivant nous, se présente de lui-même. Ces deux mots *avant partir* n'indiquent-ils pas tout simplement que ce manoir est la demeure de prédilection de son maître, son étape dernière avant le départ final ?

Les autres inscriptions sont, pour la plupart, beaucoup moins mélancoliques. La tourelle octogone contenant l'escalier, qui peut être considérée comme l'entrée principale du logis, nous présente cette consécration : *Voluptati et Gratiis,* à la Volupté et aux Grâces. Sur la fenêtre de la mansarde de la tourelle une inscription chargée d'abréviations, mais qui semble devoir se lire ainsi : *Domi oculus longe speculatur,* signale aux visiteurs la vue étendue dont on jouit de cet endroit. D'autres croisées portent les inscriptions suivantes : *Veritas filia temporis, Domine conserva me, Respice finem,* placées chacune entre deux initiales E. L. La lettre L est la première du prénom du père de Ronsard, *Loys,* qui figure en toutes lettres dans plusieurs des sculptures du manoir. Quant à l'E, on n'en peut deviner le sens. Il est certain du moins

qu'il n'appartient pas à la femme de Loys, Jeanne Chaudrier, dont le blason ne figure nulle part dans cette demeure, qui semble avoir reçu tous ses embellissements avant le mariage de son propriétaire.

A l'intérieur, ce qui mérite surtout d'être remarqué c'est la cheminée de la grande salle, ornée d'au moins cinquante écussons des protecteurs et alliés de la famille. Là figure cette devise qui dut plus d'une fois fortifier le poète dans des moments de découragement : *Non fallunt futura merentem,* l'avenir appartient au mérite. Elle est tracée en lettres enlacées et conjointes, et se trouve coupée par moitié par le blason « d'azur à trois ross d'argent pofés de fafce. » Au-dessous sont sculptées des plantes dont le pied est dévoré par des flammes. Ces emblèmes ont reçu bien des interprétations diverses. La plus probable est que ces tiges sont des ronces qui brûlent *(ardent)* et que ce symbole, formant armes parlantes, signifie : *Ronce-ard.*

Le cabinet de travail possède aussi une cheminée sculptée, beaucoup moins belle, qui porte cette devise : NYQVIT NYMIS[1].

Quant aux communs creusés en plein roc, ils étaient ornés aussi d'arabesques et d'inscriptions. C'était d'abord *la buanderie belle,* puis *la fouriere,* la cuisine, ainsi désignée : *Vulcano & diligentiæ,* ensuite *Vina barbara,* qu'on a traduits par « vins étrangers, » mais qu'on doit plutôt rendre, à notre avis, par vins grossiers, vins destinés aux serviteurs, ce qu'on appellerait aujourd'hui vins d'office. La porte suivante est surmontée d'un broc et de deux verres au-dessous desquels on lit : *Cui des videto,* vois à qui il convient de le donner. Cela n'indique-t-il pas un vin de choix, un vin réservé aux

1. *Rien de trop.* Cette sentence se trouve dans l'*Andrienne* de Térence (I, 1, 61). C'est la traduction de μηδὲν ἄγαν, qu'on lisait, dit-on, sur le fronton du temple de Delphes.

gourmets et qui ne doit pas être prodigué à ceux qui ne seraient pas dignes de l'apprécier? Ce n'est pas là, nous devons l'avouer, l'opinion commune : les uns font au contraire de cet endroit le caveau des vins moins estimés, et les autres le réduit « où l'on traitait les pauvres errants. » Ensuite, c'est le garde-manger : *Cuſtodia dapum*, enfin la cave principale avec ce sage conseil : *Suſtine & abſtine.*

Après la cave se trouve un petit oratoire dédié à saint Jacques. Au-dessus de la porte, ornée de coquilles de pèlerins, on lit : *Tibi ſoli gloria.* En face de cet oratoire existait encore au commencement de ce siècle une chapelle, plus ancienne que le manoir, mais dépourvue de tout intérêt architectural, qui a été démolie par un des propriétaires du château, M. Gabriel de la Haye.

Si nous avons un peu insisté sur la description si souvent reproduite de cette demeure[1], c'est pour rectifier quelques interprétations qui nous ont paru erronées, et surtout parce que nous avons trouvé utile de constater une fois de plus, dans un logis de cette époque, le mélange de souvenirs profanes et d'idées chrétiennes, si ordinaire alors, et qui devait précisément rencontrer dans les vers de Ronsard sa plus haute expression poétique.

Dans l'élégie où Ronsard nous raconte sa jeunesse, il nous dit (IV, 96) :

Mon pere fut touſiours en ſon viuant icy
Maiſtre-d'hoſtel du Roy, & le ſuiuit auſſi
Tant qu'il fut priſonnier pour ſon pere en Eſpaigne.

1. De Passac, *Vendôme et le Vendomois*, 1823, in-4°. — *Histoire archéologique du Vendomois*, 1849, in-4°. — M. de Pétigny, *Histoire du Vendomois.* — Achille de Rochambeau, *La Famille de Ronsart.* Paris, A. Franck, 1868, in-18, avec *Album* in-8° de 19 pl. — (Pasty de la Hylais) *Le Bas-Vendomois historique et monumental*, Saint-Calais, Peltier, 1878, 8°. — Marie Dronsart, *La Maison de Ronsard (Figaro* du 24 août 1889).

Il y a dans cette période de la vie du père de Ronsard des actions dont le poète avait le droit de s'enorgueillir et qui eurent sur sa carrière une influence des plus directes.

Louis de Ronsard, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, était maître d'hôtel de François Ier, qu'il accompagna en Italie. Ce roi, prisonnier en Espagne pendant toute une année après la défaite de Pavie, ne recouvra sa liberté que par le traité de Madrid, en abandonnant pour otages ses deux fils, le dauphin François, né le 28 février 1518, mort en 1536, et le duc d'Orléans, qui succéda à son père sous le nom d'Henri II. Louise de Savoie, leur grand'mère, régente pendant le captivité de François Ier, et à qui Charles-Quint avait demandé les deux enfants de France, ou un certain nombre de grands capitaines, eut l'habileté et le courage de préférer la première proposition, plus dure en apparence, mais en réalité moins funeste à l'État. L'échange du roi contre les princes se fit le 26 mars 1526, à Fontarabie, sur une barque amarrée au milieu de la Bidassoa, qui sépare les deux royaumes[1], et leur mise en liberté n'eut lieu que quatre ans plus tard, le 1er juillet 1530, moyennant une rançon considérable, et avec un cérémonial analogue à celui qui avait été observé lors de l'échange précédent.

Louis de Ronsard, chargé de les accompagner, eut pour eux, pendant ce long exil, la sollicitude la plus constante. Nous en avons un témoignage dans une lettre écrite par lui à monseigneur de Montmorency « grant Maiſtre, » à qui il envoie des nouvelles des princes confiés à sa garde[2].

Après quelques détails généalogiques sur la famille de sa mère Jeanne Chaudrier du Bouchaige, veuve de Mre Guy des Roches, chevalier, sieur de la Basne[3], mariée en se-

1. Gaillard, *Histoire de François Ier*, t. II, p. 492.
2. Voyez à l'*Appendice*, p. cix.
3. A. de Rochambeau, *Famille de Ronsard*, p. 23-24.

condes noces à Louis de Ronsard, le 2 février 1514, le poète en arrive à sa biographie personnelle. Avant de l'aborder nous devons constater que la date de sa naissance n'est pas fixée avec certitude. Le désir de la faire concorder avec certaines opinions médicales ou astrologiques, ou de la faire coïncider avec quelque grand événement, en est évidemment la cause. Rien ne le fait mieux comprendre que ce passage de son oraison funèbre par Du Perron (éd. de 1623, p. 1670):

« Quant au temps de ſa naiſſance, il y en a diuerſes opinions. Les vns veulent qu'il ſoit né l'an mil cinq cens vingt-deux, & par ainſi mort en ſon an climacterique; choſe que l'on a remarqué arriuer à beaucoup de grands perſonnages : Les autres s'arreſtent à ce qu'il en a eſcrit, ayant ſignalé l'année de ſa natiuité par la priſe du grand Roy François, comme ſouuent il ſe rencontre de ces fortunes notables à la naiſſance des hommes illuſtres. »

En effet, Ronsard, ainsi que l'indique Du Perron, a tâché le premier de faire concorder le mieux possible sa naissance avec la prise de François Ier. Pour établir ce fait, en apparence si simple, il prend un soin minutieux et excessif de se montrer sincère, et tombe, à force d'insister, dans un pléonasme qui serait inexplicable si sa préoccupation n'en était la cause (IV, 96):

... ſans mentir ie diray verité
Et de l'an & du iour de ma natiuité.
L'an que le Roy François fut pris deuant Pauie,
Le iour d'vn Samedy, Dieu me preſta la vie
L'onzieme de Septembre...

Binet confirme cette date, et achève en même temps la pensée du poète (p. 1638): « Du Mariage de Loys & de Ieanne de Chandrier *(sic)* naſquit Pierre de Ronſard... vn

Samedy 11. de Sept. 1524. Auquel iour, le Roy François I. fut prins deuant Pauie. Et pourroit-on douter ſi en meſme temps la France receut par ceſte prinſe mal-encontreuſe vn plus grand dommage, ou vn plus grand bien par ceſte heureuſe naiſſance, à laquelle eſtoit aduenu comme à d'autres de grands perſonnages, d'eſtre remarquée d'vne ſi memorable rencontre. Ainſi que la naiſſance du grand Alexandre fut ſignalée & comme eſclairée par l'embraſement du Temple de Diane en la ville d'Epheſe. »

De Thou a reproduit dans son *Histoire* (liv. LXXXII) l'idée de cette singulière compensation; mais moins préoccupé de la pousser à l'extrême rigueur, et surtout plus soucieux de l'exactitude historique, il ne prétend pas avec Binet que Ronsard est né *le jour* de la bataille de Pavie, ce qui est matériellement impossible, puisqu'elle a eu lieu le 24 février 1525; il se contente de dire, avec le poète lui-même, que sa naissance a eu lieu *dans l'année* de cette bataille, et c'est en 1525, et non en 1524, qu'il la mentionne; il n'en reste pas moins difficile d'expliquer le texte de Ronsard, car le 11 septembre ne tombe un samedi dans aucune de ces deux années: en 1524, c'est un dimanche, en 1525 un lundi[1]. Concluons donc que Ronsard est né à une date assez rapprochée de la bataille de Pavie et qu'il a sans doute un peu violenté la stricte exactitude des faits, pour rendre plus frappant un rapport qui flattait son imagination et surtout sa vanité.

Tout ce qui se rattache à lui prend ainsi, sous la plume de ses contemporains, une importance singulière. Un accident,

1. Ronsard, lui-même, fournit sur son âge des renseignements contradictoires. Plus loin (p. xix), il dit qu'il avait à peine seize ans en 1540, ce qui concorde avec l'assertion de Binet qui le fait naître en septembre 1524, mais ailleurs il se prétend plus jeune (voyez p. xlix, lxiij et lxiv).

qui aurait pu lui être funeste et qu'il se contente d'indiquer (IV, 97) :

... presque ie me vy
Tout aussi tost que né, de la Parque rauy,

devient pour Binet (p. 1639) un indice de gloire future : « Comme on le portoit baptizer du Chasteau de la Poissonniere en l'Eglise du lieu, celle qui le portoit trauersant un pré, le laissa tomber par mesgarde à terre, mais ce fut sur l'herbe & sur les fleurs, qui le receurent plus doucement : & eut encor cet accident, vne autre rencontre qu'vne Damoiselle qui portoit vn vaisseau plein d'eau rose & d'amas de diuerses herbes & fleurs selon la coustume, pensant aider à recueillir l'enfant, luy renuersa sur le chef vne partie de l'eau de senteurs, qui fut vn presage des bonnes odeurs, dont il deuoit remplir la France, des fleurs de ses doctes escrits. »

Si tost que i'eu neuf ans, au college on me meine (IV, 97).

Il s'agit du collège de Navarre, où il fut condisciple de Charles, cardinal de Lorraine, ce qu'il ne manqua pas de lui rappeler en mainte occasion (III, 270; IV, 409) :

Il dit par ses raisons que dès la sienne enfance
(Si cela peut seruir) eut de vous cognoissance,
Et en mesme College, & sous mesme Regent.

... ie me sens estre
Heureux, d'auoir apris dessous vn mesme maistre,
Et en mesme college auecques toy, Seigneur
Qui comme vn petit astre estois desia l'honneur
De tous tes compaignons en meurs & en science.

Cette camaraderie fut toutefois de courte durée; au bout de six mois il quittait le collège (IV, 97) :

Ie mis tant seulement vn demy an de peine
D'apprendre les leçons du regent de Vailly.

Son panégyriste Du Perron trouve moyen de l'en féliciter (p. 1670) : « Ce libre & genereux efprit, qui ne fe pouuoit forcer par les loix & par la feuerité d'vn precepteur, mais auoit befoin de quelque paffion interieure pour l'exciter à defployer fa vigueur, fe defgoufta du premier coup des lettres & de l'eftude. »

Dès lors, malgré l'insuffisance de cette éducation, il s'essayait déjà dans la poésie, ainsi qu'il nous le raconte en vers charmants qui évoquent l'image de certains paysages de Corot (V, 176) :

Ie n'auois pas douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forefts des hommes reculées,
Dans les antres fecrets de frayeur tout-couuers,
Sans auoir foin de rien ie compofois des vers :

. . . .

Et le gentil troupeau des fantaftiques Fées
Autour de moy danfoient à cottes degrafées.

Les goûts littéraires semblaient innés dans sa famille. Dans l'*Epitafe de Iehan de Ronfard fon oncle* (VI, 364), il le loue d'avoir usé en faveur des Muses

... *tant d'huille & de chandelles*[1].

Son père écrivait très bien en français et en latin. « Ce Loys, dit assez dédaigneusement Binet (p. 1638), auoit quelque cognoiffance des lettres, & principalement de la Poëfie, mefmes faifoit quelquefois des vers, tels toutefois que le temps pouuoit porter : & me fouuient en auoir ouy reciter

1. Voyez sur ses rapports avec cet oncle : VEILLARD, *P. Ronfardi... laudatio funebris*. Parifiis. Buon, 1546 (*sic*, 1586). In-4°, ft 6 v° : « Habebat ab Auunculo viro omni liberali facraque doctrina politiffimo, non folum bibliothecam varia & multiplici librorum fupellectile inftructam, fed etiam exemplum huius reconditioris difciplinæ quod fibi proponeret ad imitandum. »

quelques-vns à noſtre Ronſard. » Il était le protecteur et l'ami de Jean Bouchet, le fameux *Traverseur des voyes perilleuses*, qui devait tant prêter à rire aux compagnons de son fils et notamment à Joachim du Bellay [1]. Il le conseillait, lui proposait d'utiles innovations, par exemple l'alternance des rimes masculines et féminines [2] :

En tous mes vers de epiſtres leonyns
Ie entremeſlay de puis de feminins
En maſculins deux a deux...

Malgré ses goûts personnels, Louis de Ronsard s'efforça de diriger son fils vers une carrière plus fructueuse que celle des lettres. Au mois d'août 1536, il le fit entrer comme page dans la maison du dauphin François, qui se trouvait alors à Lyon et dont il était le conseiller et maître d'hôtel ordinaire; par une étrange fatalité le jeune prince mourut presque aussitôt après à Tournon (V, 249) :

Trois iours deuant ſa fin ie vins à ſon ſeruice :
Mon malheur me permeit qu'au liĉt mort ie le veiſſe,
Non comme vn homme mort, mais comme vn endormy,
Ou comme vn beau bouton qui ſe panche à demy,
Languiſſant en Auril...

Un spectacle bien autrement douloureux attendait l'enfant. Comme on pensait que le jeune prince avait été empoisonné, on procéda à l'ouverture du corps en présence de tous les serviteurs. Le père de Ronsard figure parmi les témoins dans l'acte dressé à cette occasion [3]; il n'est pas fait mention du fils à cause de son jeune âge, mais il nous apprend lui-même qu'il assista à cette triste opération (V, 249) :

Ie vy ſon corps ouurir, oſant mes yeux repaiſtre
Des poumons & du cœur & du ſang de mon maiſtre.

1. Du Bellay, t. I, p. 56.
2. Voyez l'*Appendice*, p. cxj.
3. Brantome, éd. Lalanne, t. III, p. 446.

Tel sembloit Adonis sur la place estendu,
Apres que tout son sang du corps fut respandu.

François mort, Ronsard passa au service de Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François Ier (IV, 97):

Ie vins en Auignon, où la puissante armée
Du Roy François estoit fierement animée
Contre Charles d'Autriche, & là ie fus donné
Page au Duc d'Orleans...

Le poète ne resta pas longtemps près de lui. Trois mois après la mort du dauphin, Jacques Stuart, roi d'Écosse, quitte son île, rend visite au roi de France et lui demande sa fille en mariage (V, 250),

La belle Madeleine honneur de chasteté,
Vne Grace en beauté, Iunon en maiesté.

Une Grâce, fort bien; mais une Junon, c'est peut-être beaucoup dire, car Madeleine n'avait que seize ans. Il faut lire dans le *Tombeau de Marguerite de France* (V, 250) la très poétique description de ce mariage, qui eut lieu le 1er janvier 1536.

Ronsard fut cédé à la jeune reine d'Écosse (IV, 97):

... apres ie fus mené
Suiuant le Roi d'Escosse en l'Escossoise terre.

Ce ne fut pas sans quelque regret que le duc d'Orléans se sépara de son page, mais il voulait égayer un peu l'isolement où allait se trouver sa sœur Madeleine.

Brantôme, un de nos premiers reporters, nous répète en ces termes ce que Ronsard lui raconta au sujet des sentiments de cette reine (VIII, 127): « Elle fut donq' mariée au roy d'Escosse; & ainsin qu'on l'en vouloit destourner, non qu'il ne fût, certes, vng beau & braue prince, mais pour estre condempnée à aller faire son habitation en vng peys

barbare & vne gent brutalle, luy disoit-on, elle respondoit : « Pour le moings tant que ie viuray ie feray reyne, ce que « i'ay tousiours desiré. » Mais quand elle fust en Escosse, elle en trouua le pays tout ainsin qu'on luy auoit dict, & bien different de la doulce France. Toutesfois, sans autre semblant de la repantance, elle ne disoit autre chose, sinon : « Hélas ! « i'ay voulu estre reyne ; » couurant sa tristesse & le feu de son ambition d'vne cendre de patience, le mieux qu'elle pouuoit. M. de Ronsard m'a conté cecy, lequel alla aueq' elle en Escosse, sortant hors de page d'aueq' M. d'Orléans, qui le luy donna pour aller aueq' elle, & veoir son monde. »

Ronsard, dont l'adolescence paraissait condamnée aux plus douloureux spectacles, vit bientôt expirer la reine (V, 250) :

Ny larmes du mary ny beauté ny ieunesse,
Ny vœu ny oraison ne flechist la rudesse
De la Mort qu'on dit fille à bon droict de la Nuict,
Que ceste belle Royne auant que porter fruict,
Ne mourust en sa fleur : le poumon qui est hoste
De l'air qu'on va souflant, luy tenoist à la coste.
Elle mourut sans peine ès bras de son mary,
Et parmy ses baisers : luy tristement marry,
Ayant l'ame du dueil & de regret frappée,
Voulut cent fois percer son corps de son espée.
La raison le retint, & tout ce faict ie vey,
Qui ieune l'auois Page en sa terre suiuy,
Trop plus que mon merite, honoré d'vn tel Prince,
Sa bonté m'arrestant deux ans en sa prouince.

Suivant Du Perron (p. 1670), ce fut en Écosse que le penchant de Ronsard pour les lettres devint impérieux. Il « y seiourna deux ans & demy, pendant lesquels il apprit les particularitez & la langue de la prouince. Or ce fut là premierement qu'il commença à prendre goust à la poësie. Car vn Gentil-homme Escossois, nommé le Seigneur Paul, tresbon Poëte Latin, se plaisoit à luy lire tous les iours quelque chose de Virgile ou d'Horace, le luy interpretant en Fran-

çois, ou en Escossois : & luy qui auoit desia jetté les yeux sur les rymes de nos anciens Autheurs, s'efforçoit de le mettre en vers le mieux qu'il luy estoit possible. »

Binet, qui parle également de ce « Seigneur Paul, Escossois, » ajoute (p. 1641) : « Baïf m'a asseuré toutesfois qu'il estoit Piedmontois, lequel auoit esté page auec Ronsard. » Pourquoi ne pas supposer qu'il s'agit de deux personnes différentes, et que Ronsard, attiré dès l'enfance vers la littérature, se rapprochait instinctivement de tous ceux qui en avaient le goût et pouvaient lui en faciliter l'étude?

En revenant d'Angleterre, Ronsard rentra chez son ancien maître (V, 251 ; IV, 97) :

Retourné, ie fus Page au grand Duc d'Orleans,
Le tiers fils de FRANÇOIS...

Long temps à l'Escurie en repos ne me tint.

« Il auoit, dit Binet (p. 1639), pour compagnon & familier amy le Seigneur de Carnaualet. » Lorsque ce condisciple, plus âgé que lui de quatre ans, fut nommé gouverneur du duc d'Anjou, depuis Henri III, il lui adressa un sonnet où il le compare à Chiron et à Phœnix (II, 13); mais au temps dont nous parlons le futur poète était surtout habile aux exercices du corps.

Suivant Du Perron (p. 1671), « il se rendoit merueilleux par dessus tous ses compagnons, fust à tirer des armes, à monter à cheual, à voltiger, à lutter, à ietter la barre, & autres tels efforts, où l'auantage de la complexion est principalement requis. Car ceux qui l'ont cogneu en sa premiere fleur racontent que iamais la nature n'auoit formé vn corps mieux composé ny proportionné que le sien, tant pour l'air & les traicts du visage qu'il auoit tres-agreable, que pour sa taille & sa stature extremement auguste & Martiale. »

Pendant que Ronsard se formait à tous les exercices, son maître songeait à devenir le gendre de Charles-Quint (V, 251) :

En magnifique pompe en Flandre il visita
Par deux fois l'Empereur, qui benin le traita :
Il luy promit sa fille, & chargé d'esperance,
De ieunesse & d'Amour, fist son retour en France.

Enchanté de son page, le duc d'Orléans l'envoie (IV, 97)

... en Flandres & Zelande.

Ronsard était chargé, dit Marcassus, de « quelques parolles de creance » que le prince adressait à sa fiancée. Je devais ensuite, nous dit-il, me rendre (IV, 97)

... en Escosse, où la tempeste grande
Auecques Lassigni, cuida faire toucher
Poussée aux bords Anglois la nef contre vn rocher.
. . . .
La nef en cent morceaux se rompt contre le bord,
Nous laissant sur la rade, & point n'y eut de perte
Sinon elle qui fut des flots salez couuerte.
. . . .
D'Escosse retourné, ie fus mis hors de page.

Toutefois son éducation de gentilhomme n'était pas encore terminée, et s'il quitta la maison de Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François Ier, ce fut pour entrer dans celle de Henri, second fils de ce roi, qui, devenu dauphin par la mort de François, premier maître du poète, devait bientôt succéder à son père sous le nom d'Henri II. Il rappelle en ces termes cette époque de sa vie dans une pièce intitulée : *Caprice. Au Seigneur Simon Nicolas* (VI, 232) :

Tu me cogneus, deslors que i'estois Page
A ce grand Roy qui deuoit, sans l'effort
D'vn accident, darder son nom du bord
Où le Soleil éueille sa paupiere,
Iusqu'où il tombe en l'onde mariniere ;

et ailleurs (IV, 188) il dit à Henri II lui-même :

I'ay, quand i'estois ton page, autrefois sous Granual
Veu dans ton escurie vn semblable cheual
Qu'on surnommoit Hobere, ayant bien cognoissance
De toy quand tu montois...

Bientôt le jeune page compléta son éducation par des voyages qui devaient le préparer aux affaires (IV, 97) :

... à peine seize ans auoient borné mon âge,
Que l'an cinq cens quarante auec Baïf ie vins
En la haute Allemaigne...

Nous avons raconté dans la biographie de Jean Baïf (p. v) l'ambassade de Lazare de Baïf son père, et nous n'avons pas à y revenir.

« Apres ce voyage, dit Binet (p. 1640), il en fit vn autre en Piedmont, auec ce grand Capitaine de Langey, pour faire seruice au Roy, en la profession, où le flot des affaires du temps, & non l'inclination de sa nature le poussoit. »

Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, parti pour l'Italie en novembre 1541, ne devait pas revenir en France ; il mourut à Saint-Saphorin, le 9 janvier 1543, entouré de tous les gens de sa maison, dont Rabelais nous donne la liste et parmi lesquels il se place[1].

Au moment de cette catastrophe, Ronsard était depuis longtemps de retour, mais il est probable qu'au cours de son voyage il avait eu occasion de se trouver avec Rabelais, et ce serait de cette rencontre que daterait la mésintelligence que plusieurs historiens ont signalée entre eux.

Il faut remarquer que le plus ancien témoignage de cette animosité prétendue nous a été fourni en 1697 par Bernier[2]. Comme indice contemporain de leur querelle on ne pourrait

1. *Quart liure*, c. XXVII.
2. *Jugements... sur les œuures de... Rabelais*, p. 52.

alléguer que l'*Epitaphe de François Rabelais* par Ronsard (VI, 253), badinage dénué de toute acrimonie.

A l'époque où l'on écrivait l'histoire littéraire sans se préoccuper des dates, on a pris la harangue de l'écolier limousin pour une satire du style de Ronsard, mais *Pantagruel* a paru en 1533, c'est-à-dire lorsque le poète n'avait encore que huit ans. Cela n'embarrasse guère Michelet : selon lui, la colère de Ronsard vient de ce qu'il avait été, non pas critiqué, mais annoncé dans ce livre[1] :

« La haine des deux partis venait de loin. Rabelais, dès les premières pages du *Pantagruel,* quinze ans d'avance, avait prédit Ronsard...

« Joachim était propre neveu du cardinal Jean du Bellay, le patron de Rabelais ; il en était jaloux, et il haïssait cruellement ce roi des rieurs. Ce fut lui qui, plus que personne, travailla contre Rabelais, éleva l'autel nouveau, la nouvelle religion littéraire, le nouveau dieu Ronsard. »

On ne saurait plus mal tomber, car Joachim Du Bellay semble chercher toutes les occasions de faire l'éloge de Rabelais. Déplore-t-il le dédain avec lequel notre langue est traitée? il se hâte de faire en faveur du grand railleur une réserve des plus formelles[2] : « Tous les ſçauans hommes de France n'ont point mepriſé leur vulgaire. Celuy qui fait renaitre Ariſtophane, & faint ſi bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. » Dresse-t-il la liste des *enfans poëtiques* du temps? il y place, non sans quelque complaisance (I, 145),

L'vtiledoux Rabelais,

pour qui les vers n'ont jamais été un titre de gloire, et il le

1. *Histoire de France,* t. XI, c. 11.
2. Du Bellay, I, 61 ; voyez encore t. II, 410, 565, et note 129.

met à côté du *grand Baïf*, de *Dorat* et même du *Pindare François*, ce qu'il n'aurait osé faire si quelque dissentiment sérieux avait existé entre eux. C'en est assez, et trop peut-être, sur une légende fort persistante quoique très peu fondée ; il est temps, après cette digression, de reprendre la suite de la biographie du poète.

Vers cette époque il est atteint d'un mal dont l'origine est assez difficile à connaître : de cette surdité, que Du Bellay se glorifie de ressentir également et à laquelle il adresse un hymne, dédié à Ronsard, la regardant comme la cause unique de la gloire du poète (II, 403) :

La Surdité, Ronſard, ſeule t'a fait retraire
Des plaiſirs de la court, & du bas populaire,
Pour ſuyure par vn trac encores non battu
Ce penible ſentier, qui meine à la vertu.

Ronsard place immédiatement après son voyage en Allemagne avec Lazare Baïf l'apparition de cette infirmité (IV, 98) :

Mais làs ! à mon retour vne aſpre maladie
Par ne ſçay quel deſtin me vint boucher l'ouie,
Et dure m'accabla d'aſſommement ſi lourd,
Qu'encores auiourd'huy i'en reſte demy-ſourd.

Binet à ce sujet cherche à donner une explication scientifique qui rappelle celles que Molière met dans la bouche des médecins de ses comédies (p. 1640) : « pendant qu'il eſtoit en Allemagne, il fut contraint de boire des vins tels qu'on les trouue, la plus grand part ſouffrez & mixtionnez : Occaſion, auec les tourmens de mer, les incommoditez des chemins, & autres peines de la guerre, qu'il auoit ſouffertes, que pluſieurs humeurs groſſieres luy monterent au cerueau, tellement qu'elles luy cauſerent vne defluxion, puis vne fiéure tierce, dont il deuint ſourdaut. » Nous devons remarquer, avec Sainte-Beuve,

qu'un passage d'un pamphlet latin que nous nous abstenons de traduire, attribue à son mal une tout autre origine[1].

Ronsard, se voyant moins apte aux négociations et aux affaires, ressentit l'impérieux désir de se vouer tout entier à l'étude. Il ne regrettait point de n'avoir pas profité au collège de Clermont; c'était un autre genre d'éducation, plus large, plus étendu, plus en rapport avec les idées nouvelles qui se faisaient jour, qu'il ambitionnait d'acquérir.

Le difficile pour Ronsard était d'obtenir l'autorisation de son père.

Plusieurs fois le poète s'est plu à nous faire connaître la sollicitude dont il a été entouré; dans sa *Prosopopee de Louys de Ronsard* (V, 163), il nous a fait entendre l'écho des conseils de morale austère prodigués à sa jeunesse. Ce père prudent tenait surtout à ce que son fils eût une profession bien définie. Il lui laissait toute liberté de se faire avocat, médecin, soldat, mais il ne voulait pas qu'il s'adonnât à la poésie et lui répétait souvent (V, 175) :

Homere que tu tiens si souuent en tes mains,
Qu'en ton cerueau mal-sain comme vn Dieu tu te peins,
N'eut iamais vn liard...

C'est ce qui fait dire à Binet (p. 1642) : « l'an 1543. il fit

1. *Plus dicunt quod Ronsardus*
Certo sit factus surdus
A lue hispanica,
Et quamuis sudauerit
Non tamen receperit
Auditum & reliqua.

(Prosa Magistri nostri Nicolai Mallarii Gomorrhæi Sorbonici, ad M. Petrum Ronsardum, presbyterum poetam papalem Sorbonicum. 1563.) — Cf. Leber, *De l'état réel de la presse et des pamphlets, depuis François Ier jusqu'à Louis XIV.* Techener, 1834, p. 89.

trouuer bon à ſon pere le deſir de ſe remettre aux lettres, mais non en intention qu'il s'addonnaſt à la Poëſie, luy defendant expreſſément de tenir aucun liure François, l'ayant cogneu preſque dés le berceau enclin au meſtier des Muſes. »

Un acte de tonsure[1], publié par M. l'abbé Froger, nous révèle le motif qui dut décider le père de Ronsard à laisser son fils reprendre ses études favorites. L'infirmité survenue à Pierre de Ronsard lui fermant la carrière diplomatique qui avait semblé s'ouvrir brillamment devant lui, son père, dont la tendresse et la sagesse mondaine ne sauraient être mises en doute, consentit à ce qu'il se livrât à des travaux qui pouvaient le conduire aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Mais il ne put préparer comme il l'aurait souhaité la nouvelle carrière qu'il rêvait pour son fils : il mourut d'une façon assez subite « le ſixieſme iour de Iuin 1544. en la ville de Paris ſeruant ſon quartier chez le Roy. Ronſard donc voulant recompenſer le temps perdu, ayant le plus ſouuent pour compagnon le ſieur de Carnaualet, Gentil-homme Breton, & des mieux nourris, ſe deſroboit de l'Eſcurie du Roy, pres de laquelle il eſtoit logé aux Tournelles, pour paſſer l'eau, & venir trouuer Iean Dorat, honneur du pays Limoſin,... auquel ie dois auſſi vne bonne partie de mes eſtudes. Dorat demeuroit lors au quartier de l'Vniuerſité chez le Seigneur Lazare de Baïf Maiſtre des Requeſtes ordinaires de l'Hoſtel du Roy, & enſeignoit les lettres Grecques à Iean Antoine de Baïf ſon fils (Binet, p. 1642). »

Bientôt Dorat devenu, de précepteur privé, professeur public, est chargé de gouverner le collège de Coqueret. Ronsard n'hésite pas à l'y suivre. Dévoré du désir de savoir, qui caractérise cette vaillante époque, ce jeune homme élégant, dissipé, déjà poète non sans quelque mérite, ne refait pas

1. Voyez l'*Appendice*, p. cxiv.

seulement son éducation, ne se contente pas de se placer temporairement sous la discipline d'un maître; il se soumet aux exercices scolaires et devient *écolier* dans toute la rigueur du mot, dont il n'a pas hésité à se servir (V, 406) :

I'ay ſuiui les grands Rois, i'ay ſuiui les grands Princes,
I'ay pratiqué les mœurs des eſtranges prouinces,
I'ay long temps eſcolier en Paris habité.

Claude Garnier, un des commentateurs du poète, a dit à propos de ces vers (éd. de 1623, p. 1379) : « Quand apres la mort de ſon pere Louys de Ronſard, il changea la Court à la maiſon du ſçauant Dorat precepteur de Iean Antoine de Baïf oū ſa demeure fut de ſept ans, à fin de vaquer à la Poëſie, & la mettre en ſon periode : & ne faut eſtre eſmerueillé de ce change, car alors Paris eſtoit ce que fut Athenes, la Muſe ayant tant de vogue en ſon eſtenduë, qu'elle y donnoit le couuert à trente mille Eſcoliers. »

Je n'oserais garantir l'exactitude du chiffre, mais la vivacité du sentiment qui entraînait alors vers l'étude toutes les classes de la société est incontestable; il n'y avait pas bien longtemps que Rabelais avait mis dans la bouche de Pantagruel cette assertion si vraie dans son amusante exagération (t. I, p. 255) : « Ie voy les brigans, les boureaulx, les auanturiers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs & preſcheurs de mon temps. »

Ronsard et Baïf ont parlé à plusieurs reprises de leur séjour chez Dorat, de leur vive amitié, de la façon dont ils s'entr'aidaient dans leurs travaux; nous avons raconté tout cela assez au long, dans nos *Notices* sur Dorat (p. XIII-XVII) et sur Baïf (p. VII-VIII), pour nous borner ici à le rappeler.

Il resterait à donner une liste des condisciples de Ronsard et de Baïf. Dans l'impossibilité d'en dresser une un peu complète, mentionnons du moins quelques noms faciles à recueillir. Binet, après s'être déclaré lui-même élève de Dorat

(p. 1642), ajoute : « plufieurs beaux efprits fe refueillerent & vindrent boire en cefte fontaine dorée, comme M. Antoine de Muret, qui auoit ja grand auancement en l'eloquence Latine, Lancelot Charles, Remy Belleau, & quelques autres. » (p. 1643).

Joignons-y Pierre Paschal, que Ronsard nous signale dans l'épître transformée plus tard en *Elegie* à Belleau, et un ami intime de Paschal, Durban, qui, dans cette même épître, occupe la place dévolue ensuite à Baïf. Ronsard adresse à ce même Durban, dans les *Meslanges* de 1559, une pièce intitulée : *Ode à Michel Pierre de Mauleon, Protenotere de Durban*, qui devint plus tard la 22e du livre III (II, 297).

Binet, à notre gré trop sobre de détails sur les premiers essais littéraires de Ronsard, signale cependant « quelques petits Poëmes, où paraiffoit defia ie ne fçay quoy du magnanime charactere de fon Virgile (p. 1643), » et nous répète le reproche, rempli tout à la fois d'enthousiasme et d'amertume, adressé par le jeune poète à Dorat, lorsque celui-ci lui révéla le *Prométhée* d'Eschyle : « Et quoy, mon Maiftre, m'auiez-vous caché fi long temps ces richeffes? » Il nous apprend que Ronsard avait traduit cette tragédie; enfin il nous le montre s'appliquant « à tourner en François le Plutus d'Ariftophane, & le faire reprefenter en public au Theatre de Coqueret, qui fut la premiere Comedie Françoife iouée en France. » Les disciples du poète en ont recueilli un fragment imprimé pour la première fois dans l'édition de 1623. C'est plutôt une imitation libre qu'une traduction exacte. Les expressions en sont très populairement françaises, les proverbes habilement transposés dans le langage de nos farces, et on n'y trouve pas trace des tournures grecques ou latines affectées plus tard par le poète, et qui donnèrent à son œuvre une réputation de pédantisme, qu'il n'a méritée que pendant peu d'années et qu'il a conservée durant des siècles.

Malgré son assiduité au collège de Coqueret, Ronsard avait soin de ne pas se laisser oublier à la Cour. Ce fut dans un des voyages qu'il y fit qu'il rencontra Cassandre (IV, 98) :

... en Auril, Amour me fift furprendre,
Suiuant la Cour à Blois, des beaux yeux de Caffandre.

Binet, plus précis, ajoute le quantième : le « 21. iour d'Auril » (p. 1644), mais sans nous faire connaître l'année ; c'est le poète qui va nous la dire, dans un des sonnets des *Amours* (I, 60) :

L'an mil cinq cens auec quarante & fix,
En fes cheueux vne Dame cruelle,
Autant cruelle en mon endroit que belle,
Lia mon cœur de fes cheueux furpris.

Il nous apprend que Cassandre était née à Blois (I, 66) :

Ville de Blois, naiffance de ma Dame,
Seiour des Roys & de ma volonté,
Où ieune d'ans ie me vy furmonté
Par vn œil brun qui m'outre-perça l'ame.

Il complète ainsi son portrait (I, 11) :

Vne beauté de quinze ans enfantine,
Vn or frifé de meint crefpe anelet,
Vn front de rofe...

Quant à son nom, rien de plus difficile à découvrir. Le poète nous laisse à ce sujet dans une complète incertitude (IV, 98) :

Soit le nom faux ou vray, iamais le temps veinqueur
N'effacera ce nom du marbre de mon cœur.

Binet, il est vrai, nous dit (p. 1644) : « Ronfard s'eftant

en-amouré d'vne belle fille Blefienne qui auoit nom Caffandre... refolut de la chanter, tant pour la beauté du fujet que du nom, » et Muret fait la remarque suivante, à propos de ces mots d'un des premiers sonnets des *Amours* (I, 4 et 380),

... ma guerriere Caffandre,

« la Dame de l'Autheur s'appelle ainfi en fon propre nom. » Mais Brantôme affirme le contraire avec bien plus de vraisemblance (IX, 257) : « Il l'a déguifée d'vn faux nom. »

Sans nous arrêter à toutes les suppositions faites à ce sujet, dont nous avons parlé dans nos notes sur les *Amours* (I, 380), nous invoquerons un témoignage important de d'Aubigné, dont on a négligé jusqu'ici de tirer parti. Il dit dans son *Primtems* (éd. Réaume, t. III, p. 17) :

Ronfard, fi tu as fceu par tout le monde efpandre
L'amitié, la douceur, les graces, la fierté,
Les faueurs, les ennuys, l'aife & la cruauté,
Et les chaftes amours de toy & ta Caffandre :
Ie ne veux à l'enuy, pour fa niepce entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux, & ma cendre à ta cendre...

Il nous donne ailleurs quelques détails précis sur cette nièce de Cassandre dont il était amoureux, et nous fait connaître le nom des deux jeunes filles ; il dit en parlant de Ronsard : je l'ai « cogneu priuement, ayant ofé à l'age de vingt ans luy donner quelques pieces, & luy daigné me refpondre. Noftre cognoiffance redoubla fur ce que mes premiers amours s'attacherent à Diane de Talfi, niece de Mlle de Pré qui eftoit fa Caffandre [1]. »

1. D'AUBIGNÉ, *Lettres touchant quelques poincts de diverfes fciences...* XI. T. I, p. 457.

Dans sa *Vie*, sous les années 1570, 1572 (t. I, p. 18-21), il complète et précise ces détails, en nous apprenant qu'il « deuint amoureux de Diane Saluiaty, fille aisnee de Talcy, » et que « le Cheualier Saluiaty rompit le mariage sur le different de la religion. »

La passion de Ronsard pour Cassandre était surtout une passion d'artiste et de poète, un moyen de former et d'assouplir son style; il pétrarchisait à Blois, comme il pindarisait au collège de Coqueret; et uniquement désireux d'égaler les grands poètes de l'antiquité et de l'Italie, il ne se pressait pas de faire imprimer des vers qui n'étaient encore à ses yeux que des études et des exercices. Une circonstance fortuite le fit changer d'avis et le décida à produire ses œuvres en public.

« Enuiron ce temps, qui estoit l'an mil cinq cens quarante neuf, ainsi qu'il retournoit d'vn voyage de Poictiers à Paris, de fortune il se rencontra en vne mesme hostellerie auec Ioachim du Bellay, ieune Gentil-homme Angeuin, & issu de ceste illustre & docte maison de Du-Bellay, lequel en retournant aussi de Poictiers de l'estude des Loix... ils se firent cognoistre l'vn à l'autre, pour estre non seulement alliez de parentage, mais de mesme inclination aux Muses : qui fut cause qu'ils acheuerent le voyage ensemble; & depuis l'attira Ronsard à demeurer auec luy & Baïf, pour en cest heureux Trium-virat, & à la semonce les vns des autres, donner effect à l'ardent desir qu'ils auoient de resueiller la Poësie Françoise, auant eux foible & languissante (Binet, 1644). » Ceci explique le ton de *La deffence & illustration de la Langue Françoyse*, signée des initiales de Du Bellay, rédigée par lui, et à laquelle toutefois Ronsard a peut-être eu en réalité la plus grande part. C'est une sorte de sténographie des déclamations enflammées de ces trois jeunes gens, qui, préparant une révolution littéraire avec autant d'ardeur

que s'il s'agissait d'une revanche nationale, terminent ainsi leur manifeste : « La donq', Françoys, marchez couraigeusement vers cete superbe Cité Romaine : & des serues Depouilles d'elle (comme vous auez fait plus d'vne fois) ornez vos Temples & Autelz... Donnez en cete Grece Mentereſſe, & y ſemez encor' vn coup la fameuſe Nation des Gallogrecz. » (I, 62.)

Après un semblable cri de guerre, impossible de demeurer dans l'inaction. Ronsard publie quelques pièces isolées telles que l'*Epithalame* d'Antoine de Bourbon et de Jeanne de Navarre (II, 308), et l'*Hymne de la France* (VI, 146), puis il sollicite pour ses *Odes* un privilège, qui lui est accordé le 10 janvier 1549. L'ouvrage paraît sous la date de 1550; il est précédé d'un avis *Au Lecteur* (II, 474), dans lequel on trouve avec quelque étonnement les déclarations suivantes : « Quand tu m'appelleras le premier auteur Lirique François... lors tu me rendras ce que tu me dois... des mon enfance i'ai touſiours eſtimé l'eſtude des bonnes lettres... & oſai le premier des noſtres, enrichir ma langue de ce nom Ode, comme l'on peut ueoir par le titre d'une imprimée ſous mon nom dedans le liure de Iaques Peletier du Mans... affin que nul ne s'atribue ce que la uerité commande eſtre à moi. »

Ce langage, si outrecuidant en apparence, avait pourtant sa raison d'être, que Binet nous fait connaître (p. 1645) : « Ainſi que le bruit couroit des Amours de Caſſandre, & de quatre liures d'Odes, que ja Ronſard promettoit... Du Bellay, qui auoit ſur le meſme ſubjet d'Amour, chanté ſon Oliue, apres luy voulut s'eſſayer aux Odes ſur l'inuention & crayon de celles de Ronſard, qu'il trouua moyen de tirer & de voir ſans ſon ſçeu. Il en compoſa quelques-vnes, leſquelles auec quelques Sonnets ſans mot dire, penſant preuenir la renommée de Ronſard, il mit en lumiere ſous le nom de Recueil de Poëſie, qui n'engendra en Ronſard, ſi non vne enuie, à

tout le moins vne raifonnable ialoufie contre Du Bellay, iufques à intenter action contre luy pour le recouurement de fes papiers; lefquels ayant retiré par droit, non feulement ils quitterent leur querelle, mais Ronfard ayant incité Du Bellay à continuer fes Odes, redoublerent leur amitié. »

La suite de l'avis *Au Lecteur* des *Odes* confirme ce récit (II, 475) : « Depuis aiant fait quelques vns de mes amis participans de telles nouuelles inuentions, approuuants mon entreprife, fe font diligentés faire apparoiftre combien noftre France eft hardie, & pleine de tout uertueus labeur, laquelle chofe m'eft aggreable pour ueoir, par mon moien, les uieus Liriques, fi heureufement refufcités[1]. »

La priorité de Ronsard comme poète lyrique est reconnue, son rôle de chef d'école accepté; c'est tout ce qu'il demande, il est ensuite tout disposé à se montrer bon prince, et proclame Joachim du Bellay son meilleur auxiliaire.

Dès que les *Odes* parurent, les amis de Ronsard les portèrent aux nues; d'excellents compositeurs, tels que Certon, Goudimel, Janequin, les mirent en musique, et ce fut une mode de les chanter.

On devine quelle fut alors la colère des anciens poètes de l'école de Marot, seuls jusque-là en possession de la faveur de la Cour. Heurtés dans leurs préjugés littéraires, attaqués avec une verve insolente par Du Bellay, qui avait

1. Nous avons fait remarquer (II, 482) qu'il manque à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, comme à un très grand nombre d'autres, deux feuillets non chiffrés avant le folio 1. M. l'abbé Froger, qui possède un exemplaire complet, y a trouvé un *Surauertiffement,* qui avait échappé à tous les éditeurs, et qu'il a publié le premier dans *Les premières poésies de Ronsard.* Mamers, G. Fleury, 1892. In-8°, p. 30 et 31. Voyez notre *Appendice* (p. cxv) pour ce *Surauertiffement,* à la suite duquel on trouve, dans l'édition originale des *Odes,* le *Priuilege du Roy* donné à « Fontaine Bleau, le difiéme iour de Ianuier M. D. XLIX. »

traité d'*epifferies* les divers genres qu'ils cultivaient[1], et de chanson vulgaire la *Deploration du bel Adonis,* de Mellin de Saint-Gelais[2], le plus considérable d'entre eux, ils se groupèrent sous la conduite de celui-ci, pour frapper les novateurs dans la personne de leur chef. Binet nous dit (p. 1645) que Mellin « en pleine aſſemblée deuant le Roy... calomnia les œuures de Ronſard, » et, quelques lignes plus loin, dans un passage curieux, il nous révèle les procédés des critiques du poète « liſans au Roy ſes vers tronquez, & les prononçans de mauuaiſe grace, meſmes les mots non communs. » Ces mots *non communs,* qui, perfidement isolés de ce qui les entourait, devenaient l'objet principal des railleries de ces lecteurs de mauvaise foi, c'étaient moins encore les expressions nouvelles tirées du grec et du latin que les termes vendômois dont la rusticité choquait fort les courtisans[3]. Estienne Pasquier nous apprend que ces procédés faillirent obtenir un plein succès (*Recherches,* VII, VI, col. 705) : « Melin de Sainct Gelais, dit-il, degouſtoit le Roy Henry de la lecture de ce jeune Poëte, & par un Privilege de ſon aage, & de ſa barbe, en fut quelque temps creu. Qui fut cauſe qu'en cette belle Hymne que Ronſard fit ſur la mort de la Royne de Navarre[4], aprés auoir imploré tout ſecours & aide de cette ame ſanctifiée, il conclud par ces trois vers :

Et fais que devant mon Prince,
Deſormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Ce dernier vers fut depuis changé en un autre, aprés leur reconciliation[5]. »

1. I, 38.
2. I, 39, et 482 note 36.
3. Voyez, à l'*Appendice, Surauertiſſement,* p. cxv.
4. II, 390, et 503 note 204.
5. Voyez II, 404.

Dans le *Cinquiesme liure de ses Odes*, publié en 1552, à la suite de la première édition des *Amours* [1], le poète adresse à Marguerite de Savoie, sœur d'Henri II, une pièce dans laquelle on trouve le récit fait par lui-même de l'affaire de Saint-Gelais et de la bienveillante intervention de la princesse. Nous croyons utile d'insérer ici ce morceau remplacé, après la paix faite avec Saint-Gelais, par quatre strophes entièrement différentes [2] :

N'est-ce pas toi, vierge tresbonne,
Qui ne peult souffrir que personne
Deuant tes yeulx soit mesprisé,
Et qui tant me fus fauorable
Quand par l'Enuieux miserable
Mon œuure fut Mellinisé ?

Lorsqu'vn blasmeur auec ses roles,
Pleins de mes plus braues parolles
Et des vers qui sont les plus miens,
Grinçoit la dent enuenimée
Et aboyoit ma renommée,
Comme au soir la Lune est des chiens.

Se trauaillant de faire croire
Au Roy ton frere, que la gloire
Me trahissoit villainement,
Et que par les vers de mon œuure,
Autre chose ne se decœuure
Que mes louenges seulement.

Mais il luy feist voyr que l'Enuie
Estoit le Tyran de sa vie,
Qui le suit d'vn paz eternel,
Qui tousiours tousiours l'accompaigne,
Comme vne Furie compaigne
Le doz d'vn palle criminel.

1. P. 133.
2. Voyez II, 379-380, depuis : *C'est toy Princesse, qui animes,* jusqu'à : *Qui puisse estonner nos neueux ?*

Ce n'est ainsi qu'on me despite,
Plustost courageux on m'incite
A lâcher mes traicts aguizés,
Tombans du ciel comme tempeste,
Pour venir fouldroyer la teste
De ces vieux masques deguisez.

Bien souuent mainte & mainte nue
Pour nuire au Soleil est venue,
Mais oncque ne l'ont deuestu
Des traictz de sa clarté plus forte,
Aussi son entreprinse morte
Bruncbera dessoubz la vertu.

La querelle ne se prolongea guère. Michel de l'Hospital prit, en vers latins, la défense de Ronsard, dans une Élégie et dans une Épître adressée à Charles de Lorraine, qui, avec la duchesse de Savoie, s'était montré son meilleur guide dans les instants difficiles (VI, 191) :

... tout esgaré dedans la Cour i'alloye,

. . . .

Comme i'errois ainsi ie veis luire vne flame :
Hà ! ce fut le secours propice de Madame
Sœur vnique du Roy, & le vostre, Seigneur,
Qui me fut du chemin le fidele enseigneur.

Ces hauts témoignages de sympathie donnèrent à réfléchir à Saint-Gelais et rendirent la réconciliation plus facile. Un ami commun des deux poètes, Guillaume des Autels, y contribua par une pièce intitulée : *De l'accord de Messieurs de Saingelais, & de Ronsart*[1], qui se termine ainsi :

Comment pourroit ce mortel fiel
Abbreuer la gracieuse ame,
O Mellin, Mellin tout de miel,
Mellin tousiours loin de tel blame?

1. Dernière pièce des *Façons lyriques*, à la suite de : *Amoureux repos de Guillaume des Autelz, Gentilbomme Charrolois.* A Lyon, par Iean Temporal. M. D. LIII. Signature I iiij. In-8°.

Et toy, diuin Ronsart, comment
Pourroit ton haut entendement
S'abaisser à ce vil courage?
Le champ des Muses est bien grand :
Autre que vous encores prend
Son droit en si bel heritage :
Mais vous auez la meilleur' part :
Si maintenant ie l'auoys telle,
Ie ferois la paix immortelle
De SAINGELAIS, *&* *de* RONSARD.

Mellin se rétracta; et son adversaire lui adressa comme gage de réconciliation, dans les *Amours* de 1553, une ode, où après avoir eu soin de prendre acte des excuses que Saint-Gelais lui avait faites avec une certaine solennité, il lui accorde son pardon (II, 353) :

... à tort on me fist croire
Qu'en fraudant le prix de ma gloire
Tu auois mal-parlé de moy,
Et que d'vne longue risée
Mon œuure par toy mesprisée,
Ne seruit que de farce au Roy.
Mais ore, Melin, que tu nies
En tant d'honnestes compaignies
N'auoir mesdit de mon labeur,
Et que ta bouche le confesse
Deuant moy-mesme, ie delaisse
Ce despit qui m'ardoit le cœur.

Saint-Gelais en fut quitte pour un sonnet assez amphigourique, qui commence ainsi :

D'vn seul malheur se peut lamenter celle,
En qui tout l'heur des astres est compris,
C'est, ô Ronsard, que tu ne fus espris,
Premier que moi de sa viue estincelle.

Ronsard se contenta de cet hommage assez singulier, qui,

suivant la remarque de Colletet[1], indique « que Mellin de Saint-Gelais luy-mesme estoit amoureux de Cassandre, & qu'ainsi il n'estoit pas moins son riual en amour qu'en poesie. »

Le sonnet de Saint-Gelais, *En faueur de P. de Ronsard,* fut placé en tête de l'édition des *Amours* de 1553; et Ronsard, fidèle à sa parole, remplaça ses attaques par des plaintes générales et impersonnelles contre les envieux. Il appela même Saint-Gelais, ainsi que le remarque Binet (p. 1645), « le premier des mieux appris. » C'est dans la pièce du *Bocage royal,* adressée à Charles de Lorraine, que Ronsard a fait de lui ce bel éloge (III, 274) :

Sainct Gelais qui estoit l'ornement de nostre âge,
. . . .
Vit (mal-heureux mestier!) vne tourbe infinie
De poltrons auancez, & peu luy profitoit
Son luth, qui le premier des mieux appris estoit.

Il est vrai que lorsque Ronsard rendait une si éclatante justice à son rival, celui-ci était mort depuis longtemps.

Les Amours, dont l'impression fut achevée le 30 septembre 1552[2], ne se composaient, dans cette première édition, que des pièces adressées à Cassandre, qui forment le premier livre du recueil actuel. Les réminiscences grecques et latines, les allusions mythologiques, les imitations des auteurs anciens ou italiens, abondent encore dans cet ouvrage, surchargé de toutes les recherches d'une érudition raffinée. Tous les écrits de la jeunesse de Ronsard sont entachés du même défaut; le titre de la pièce suivante, publiée en 1553, avec

1. *Pierre de Ronsard,* p. 60. Voyez BLANCHEMAIN, *Œuvres inédites de P. de Ronsard,* Paris, Aubry, 1855.

2. Voyez la description que nous avons donnée de cette édition d'après le seul exemplaire connu de la Bibliothèque d'Orléans, I, 376.

Le cinquiesme liure des Odes augmenté, fait naïvement ressortir le procédé de composition du poète : *La Harangue que fit Monseigneur le Duc de Guise aus soudars de Mez, le iour qu'il pensoit auoir l'assaut, traduite en partie de Tyrtée poëte Grec.*

Ronsard, on le voit, ne se contente pas d'imiter les harangues que les historiens et les poètes anciens mettaient dans la bouche de leurs capitaines, il en emprunte les termes mêmes et place dans la bouche du duc de Guise les paroles de Tyrtée. C'est déjà le procédé de transposition, reproché plus tard à Boileau (*Sat.* IX) :

... luy qui fait icy le Regent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant luy Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Colin.

Cet excès d'érudition n'était pas alors pour déplaire. L'Académie des Jeux floraux, que Du Bellay avait désignée comme la protectrice des vieilles formes poétiques (I, 38), crut à la fois juste et prudent de consacrer, d'une manière éclatante, le mérite du chef de la nouvelle école. Nous n'avons pas la délibération officielle qui lui conféra ces honneurs, mais un procès-verbal postérieur nous en donne une fidèle analyse[1] : « En l'année mil cinq cens cinquante quatre... la fleur de l'Eglantine feut adiugée à Pierre de Ronsard, pour son excelent & rare sçauoir pour l'ornement qu'il auoit appourté à la poesie françoise &... le prix d'icelle auoict esté conuerti en vne Pallas d'argent qui lui feust enuoyée de la part dudict college & des capitoulz. » Binet complète ce récit par les détails qui suivent (p. 1648) : « Combien que ce prix ne se donnast qu'à ceux qui se presentoient, & qui auoient fait

1. *VIe liure des Conseils de la maison de ville de Tholose.* Du troisiesme iour du mois de may mil cinq cens quatre vingtz six. *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois.* Communication de M. Arnoult.

experience de leur gentil efprit en la Poëfie, toutefois de la franche & pure liberalité du Parlement & peuple de Tholofe, entre lefquels le fieur de Pybrac tenoit lors vn des premiers rangs, & par decret public, pour honorer la Mufe de Ronfard, qu'ils appellerent par excellence le Poëte François, eftimant l'Eglantine trop petite pour vn fi grand Poëte, luy enuoyerent vne Minerue d'argent maffif de grand prix, laquelle Ronfard ayant receuē prefenta au Roy fous le nom de Pallas, prefent conuenable à fes valeurs, qui l'eut fort aggreable, l'eftimant beaucoup d'auantage qu'elle ne valoit, pour auoir ferui de marque à la valeur infinie d'vn tel perfonnage. » Quant aux capitouls, « Ronfard leur enuoya en recompenfe l'Hymne de l'Hercule Chreftien qu'il addreffa à Odet Cardinal de Chaftillon lors Archeuefque de Tholofe fon Mecene, & qui auoit efté des premiers qui donna l'entrée à la reputation de fa Poëfie en Cour. »

Le don fait à Henri II par Ronsard est une preuve de la respectueuse familiarité du poète à l'égard du roi; il avait, comme nous l'avons dit, été attaché à la personne du prince bien avant son avènement au trône, et fit partie de sa maison jusqu'à sa mort. Il nous le déclare lui-même formellement (V, 255) :

Ie le ferui feize ans domeftique à fes gages.

Le roi, qui se vantait de l'avoir formé, l'appelait : « fa nouriture[1], » mais longtemps il avait surtout vu en lui un compagnon de jeux. « Le Roy, dit Binet (p. 1641), ne faifoit partie, fuft à la luitte, fuft au balon, & autres exercices propres à degourdir & fortifier la ieuneffe, où Ronfard ne fuft toufiours appellé de fon cofté : Tefmoin lors que le Roy fit partie au balon dans le pré aux Clercs, auec Monfieur de Lon-

1. Brantome, III, 289.

gueuille : où le Roy ne voulut iamais commencer le jeu qu'il n'y fust, & dit tout haut, apres auoir gaigné, que Ronsard en estoit la cause. »

Cette renommée, dont il s'était contenté quelque temps, ne lui suffisait plus ; ce qu'il voulait c'était avoir à la Cour, comme poète, un rang digne de lui. Il y parvint lorsque la duchesse de Savoie eut ouvert les yeux d'Henri II : « Il estima à grand honneur d'auoir vn si bel esprit en son Royaume : Et de là en auant le gratifia & d'honneurs & de biens assez amplement, & de pension ordinaire. » (Binet, p. 1647.)

Ronsard ne négligeait rien pour mériter ces faveurs. Lui que nous avons vu en 1554 se vantant de ne point mendier « Des Rois ni biensfaictz ni honneurs[1], » adresse, en 1555, à Diane de Poitiers, une pièce du troisième livre de ses *Odes* dans laquelle il lui donne un avant-goût des louanges qu'il voudrait être admis à lui prodiguer (VI, 367) :

Ie chanterois vers l'eglise ta foi,
Comme tu es la parente du Roi
Qui te cherist comme vne Dame sage,
De bon conseil, & de gentil courage,
Graue, benine, aymant les bons espris
Et ne metant les Muses à mespris.

Ces éloges ont de quoi nous surprendre, et ce n'est guère sous cet aspect que nous nous représentons la favorite d'Henri II ; il est juste de remarquer pourtant que certains contemporains, dont l'appréciation était tout à fait désintéressée, s'exprimaient à peu près de même à son sujet. Marino Cavalli, ambassadeur vénitien, dit dans un de ses rapports[2] : « Henri II n'est guère adonné aux femmes : la sienne lui

1. Voyez ci-dessus, p. ij.
2. *La Diplomatie des Princes de l'Europe au XVIe siècle*, par Armand Baschet. — Paris, Plon, 1862. In-8°, p. 431.

ſuffit; pour la converſation, il s'en tient à celle de Madame la Senechale de Normandie, agée de quarante huit ans. Il a pour elle une tendreſſe veritable; mais on penſe qu'il n'y a rien de laſcif, & que dans cette affection c'eſt comme entre mere & fils; on affirme que cette dame a entrepris d'endoctriner, de corriger, de conſeiller Mr le Dauphin. »

Les sollicitations du poète paraissent n'avoir pas eu grand succès. Il les a souvent renouvelées, tout en en variant le plus possible la forme (VI, 263) :

Seroy-ie ſeul viuant en France de voſtre âge,
Sans chanter voſtre nom ſi craint & ſi puiſſant?

. . . .

I'ay peur d'eſtre accuſé de la poſterité,
Qui tant oyra parler de voſtre Déité,
Dequoy, moy la voyant, ie ne l'auray loüée.

Ailleurs, faisant allusion à l'emblème du croissant, qui lui était consacré, il s'écrie (VI, 379) :

... noſtre ſoleil vous ornant de ſes rais
Vous fait partout verſer vn bonheur en la France,
Fors ſur moy, qui ne ſens encore l'abondance
Que deſſus vn chacun repandent vos beaux traits.

Ne réussissant point directement, il cherche des intermédiaires, et prie Olivier de Magny de s'adresser à leur ami commun, d'Avanson, conseiller d'État et ambassadeur à Rome, pour obtenir d'elle « quelque faueur; » en revanche il promet de le peindre comme un nouveau Phœbus (VI, 34) :

Des Muſes conduiſant la neuuaine celeſte.

Ce changement de conduite si complet n'avait rien qui étonnât la cohorte des poètes faméliques du temps, mais elle affligeait les amis sérieux de Ronsard. Estienne Pasquier, lui parlant dans une lettre de 1555 de la foison « d'eſcriuaſſeurs » qui a surgi à sa suite, constate qu'ils ne font que donner plus de lustre à ses écrits : « Leſquels, pour vous dire en

amy, je trouve tres-beaux lors qu'avez ſeulement voulu contenter voſtre eſprit : mais quand par une ſervitude à demy courtiſane eſtes ſorty de vous meſmes pour eſtudier au contentement, tantoſt des grands, tantoſt de la populace, je ne les trouve de tel alloy... » Puis, répondant à un passage d'une de ses lettres qui ne nous est pas parvenue, c'est en ces termes, dignes d'Alceste, qu'il lui rend grâce de l'avoir nommé dans ses vers : « Quant à ce que me mandez, qu'en quelques endroits de vos œuvres, vous eſtes ſouvenu de moy, je vous en remercie, comme celuy qui ne ſera iamais marry que l'on ſçache à l'advenir que Ronſard & Paſquier furent de leurs vivans amis. Mais en vous remerciant, je ſouhaitterois que ne fiſſiez ſi bon marché de voſtre plume à hault-loüer quelques-uns que nous ſçavons notoirement n'en eſtre dignes. Car en ce faiſant, vous faictes tort aux gens d'honneur. Je ſçay bien que vous me direz qu'eſtes contraint par leurs importunitez, de ce faire, ores que n'en ayez envie. Je le croy : mais la plume d'un bon Poëte, n'eſt pas telle que l'aureille d'un Juge, qui doit donner de meſme balance, audience au mauvais, tout ainſi qu'au bon. Car quant à la plume du Poëte, elle doit eſtre ſeulement voüée à la celebration de ceux qui le meritent. » (I, VIII, col. 12).

Nous ne savons si Ronsard répondit à Pasquier. S'il le fit, ses dénégations ne durent pas être très vives, car il a lui-même fait plus tard au cardinal de Châtillon, non sans quelque exagération et beaucoup d'amertume, des aveux d'une nature analogue (V, 148) :

... i'appris le chemin d'aller ſouuent au Louure :
Contre mon naturel i'appris de me trouuer
Et à voſtre coucher & à voſtre leuer,
A me tenir debout deſſus la terre dure,
A ſuiure vos talons, à forcer ma nature :
Et bref en moins d'vn an ie deuins tout changé.

Il avait formé ce rêve, souvent renouvelé depuis, avec

aussi peu de succès : doter la France d'une épopée. Du Bellay avait consacré un chapitre de son programme au *long Poëme Françoys* (I, 41), et Ronsard s'était réservé cette tâche. Cette épopée nationale devait nécessairement être imitée d'Homère et de Virgile. L'histoire d'un Francus, fils d'Hector, fondateur de la monarchie française, racontée dans la partie légendaire de nos annales, était, à ce point de vue, un sujet excellent. Pour y travailler avec succès il fallait beaucoup de temps et, par conséquent, d'assez grands secours pécuniaires. C'est ce que le poète ne cesse de répéter au roi, qui lui objecte les dépenses et les préoccupations causées par la guerre; aussi chaque fois qu'une accalmie se produit, Ronsard revient à la charge (II, 75) :

Les vertus & les biens que ie veux receuoir
D'vn si puissant Monarque, est vn iour de pouuoir
Amener ton Francus suiuy de mainte trope
De guerriers, pour donter les Princes de l'Europe.
Mais il te faut payer les frais de son arroy;

et ailleurs (VI, 261) :

Roy, qui les autres Roys surmontez de courage,
Ne vous excusez plus desormais sur la guerre,
Que vostre ayeul Francus ne vienne en vostre terre,
Qui durant vos combats differoit son voyage.

Plus à l'aise avec le Cardinal de Lorraine, il lui expose naïvement l'impatience qu'il ressent en voyant le roi prodiguer à des peintres étrangers un argent qui pourrait servir à payer des vers à sa louange (VI, 192) :

Me blasme qui voudra d'importuner le Roy
D'augmenter ma fortune...

. . . .

Il ne sçauroit monstrer largesse plus honneste
Que vers ceux que la Muse & Phœbus Apollon
Nourrissent cherement pour illustrer son nom.

Ie ne sçaurois penser que des peintres estranges
Meritent tant que nous les postes des loüanges,
Ny qu'vn tableau basty par vn art ocieux
Vaille vne Franciade œuure laborieux.

Il revient à plusieurs reprises sur les mêmes idées, et bien loin de demander le secret sur ses confidences, il explique fort nettement qu'il compte qu'elles seront répétées au roi :

Hà, bons Dieux! qui mettroit la Franciade à fin
Sans le bien-fait d'vn Roy? ie le vous dis, à fin
Que vostre Sainčteté quelquefois luy redie.

Il ne prétend pas tromper le roi, ce n'est pas un secours temporaire qu'il demande pour un travail de ce genre, c'est une bonne pension, qui lui donnera une dizaine d'années de tranquillité pour composer son poème avec une sage lenteur :

Vne ode, vne chanson se peut faire sans peine :
Mais vne Franciade, œuure de longue baleine,
Ne s'accomplit ainsi : il me faut esprouuer
La longueur de dix ans auant que l'acheuer.

Il prévoit une objection, qui le trouble et qu'il tient à prévenir :

Peut-estre on me dira que ie suis de loisir,
Et que ie la deurois chanter pour mon plaisir :
Mais certes ce n'est moy qui en vain me distile
Le cerueau par dix ans pour vne œuure inutile.

Ses amis vantaient ce poème avant qu'il fût commencé. L'un d'eux, Pierre Lescot de Clany, chargé de contribuer aux embellissements du Louvre, entreprenait d'y symboliser la Franciade. C'est du moins ce qui semble résulter de ce récit un peu obscur de Binet (p. 1648) : « Il n'y auoit grand Seigneur en France qui ne tinst à grande gloire d'estre en son amitié, & ses œuures en font assez de foy. Ce fut aussi ce qui esmeut le sieur de Clany, à qui le Roy Henry auoit

commis la conduite de l'architecture de ses Chasteaux, de faire engrauer en demy-bosse sur le haut de la face du Louure vne Déesse qui embouche vne trompette, & regarde de front vne autre Déesse portant vne couronne de Laurier, & vne palme en ses mains, auec ceste inscription en table d'attente & marbre noir :

VIRTVTI REGIS INVICTISSIMI.

« Et comme vn iour le Roy estant à table luy demandoit ce qu'il vouloit signifier par cela, il luy respondit qu'il entendoit Ronsard par la premiere figure, & par la trompette la force de ses vers, & principalement de la Franciade qui pousseroit son nom & celuy de la France par tous les quartiers de l'Vniuers. »

Le poète, dans le *Discours* où il remercie son ami, nous dit à peu près la même chose, mais d'une manière plus claire, et sans faire intervenir directement la *Franciade*. Le morceau contient en outre une curieuse appréciation de Henri II sur Ronsard, ce qui nous engage à le reproduire en entier (V, 178) :

Il me souuient vn iour que ce Prince à la table
Parlant de ta vertu comme chose admirable,
Disoit que tu auois de toy-mesmes appris,
Et que sur tous aussi tu emportois le pris
Comme a fait mon Ronsard, qui à la Poësie
Maugré tous ses parens a mis sa fantaisie.
Et pour cela tu fis engrauer sur le haut
Du Louure, vne Déesse, à qui iamais ne faut
Le vent à ioüe enflée au creux d'vne trompete,
Et la monstras au Roy, disant qu'elle estoit faite
Expres pour figurer la force de mes vers,
Qui comme vent portoyent son nom par l'Vniuers.

Si Ronsard était ami de Pierre Lescot, il était au contraire fort mal avec Philibert Delorme.

Parlant, dans son *Discours contre fortune* (V, 153), de la libéralité de François Ier envers les poètes, il s'exprime ainsi :

... sans le pourchasser venoit le benefice
A celuy qui faisoit à la Muse seruice.
Maintenant ie ne suis ny vaneur, ny maçon
Pour acquerir du bien par si basse façon :
Et si ay fait seruice autant à ma contrée
Qu'vne vile truelle à trois crosses tymbrée.

Marcassus dit assez timidement à l'occasion de ce passage (V, 457) : « Ie croy qu'il parle d'vn certain Architecte à qui le Roy auoit donné vne Abbaye, » mais Binet est beaucoup plus formel, et rapporte à l'occasion des dissentiments de Ronsard et de Philibert Delorme, une anecdote qui nous montre le poète se livrant à une de ces plaisanteries érudites, si goûtées à cette époque.

Parlant des diverses satires que Ronsard avait écrites, Binet (p. 1652) en cite une « qu'il appelloit la Truelle crossée (VI, 373), blasmant le Roy de ce que les benefices se donnoient à des maçons, & autres plus viles personnes : où particulierement il taxe vn de Lorme, Architecte des Tuilleries, qui auoit obtenu l'Abbaye de Liury, & duquel se trouue vn liure non impertinent de l'Architecture. Et ne sera hors de propos de remarquer icy la mal-vueillance de cest Abbé, qui pour s'en venger fit vn iour fermer l'entrée des Tuilleries à Ronsard qui suiuoit la Royne-mere : mais Ronsard, qui estoit assez picquant & mordant quand il vouloit, à l'instant fit crayonner sur la porte que le sieur de Sarlan luy fit aussi tost ouurir, ces mots en lettres capitales, FORT. REVERENT. HABE. Au retour la Royne voyant cest escrit, en presence de doctes hommes & de l'Abbé de Liury mesmes, voulut sçauoir que c'estoit, & l'occasion. Ronsard en fut l'interprete, apres que de Lorme se fust plaint que cest escrit le taxoit : car Ronsard luy dit qu'il accordoit, que par vne douce ironie il prit ceste inscription pour luy, la lisant en François, mais qu'elle luy conue-

noit encor mieux la lifant en Latin, remarquant par icelle les premiers mots racourcis d'vn Epigramme Latin d'Aufone, qui commence, *Fortunam reuerenter habe,* le renuoyant pour apprendre à refpecter fa premiere & vile fortune, & ne fermer la porte aux Mufes. La Royne ayda Ronfard à fe venger : car elle tança aigrement l'Abbé de Liury apres quelque rifée, & dit tout haut, que les Tuilleries étaient dediées aux Mufes. »

Bien que Ronsard et ses amis aspirassent surtout à composer des œuvres de longue haleine, ils se trouvaient à chaque instant forcés de faire de ces vers de circonstance qu'ils avaient si cruellement reprochés à leurs prédécesseurs.

Après la paix de Cateau-Cambresis, les mariages d'Élisabeth, fille du roi, avec Philippe II, roi d'Espagne, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie, furent arrêtés. Ronsard composa un *Difcours* en vers adressé au duc de Savoie (III, 259), un *Chant paftoral à Madame Marguerite* (III, 418), et *XXIII infcriptions* (VI, 178) en l'honneur des plus grands personnages de la Cour. Ces inscriptions étaient destinées à une comédie qu'on devait représenter en la maison de Guise par le commandement du cardinal de Lorraine. Paris avait un air de fête, « on ne parloit, dit d'Aubigné[1], que de tournois, qui fe dreffoient en la ruë S. Anthoine, toute defpauee, conuertie en lices, ornee de theatres & arcs triomphaux. » Ce fut au début de ces réjouissances, le 29 juin, que le comte de Montgommeri blessa le roi à la tête; celui-ci expira le 10 juillet; l'avant-veille de sa mort, le 8, le mariage de Marguerite avec le duc de Savoie avait été célébré à minuit, dans l'église Saint-Paul. « La falle des Tournelles preparee pour les dances, mafquarades & balets, feruit de chapelle ardente au corps du Prince[2]. » Quant à Ronsard, il n'en publia pas

1. *Histoire universelle,* liv. II, c. 13.
2. Ibid.

moins, quelque temps plus tard, ses vers de circonstance, si vite hors de saison; il se contenta de les accompagner d'un court avertissement, où il s'exprime ainsi : « Ami Lecteur, ie te ſupplie de croire que tout ce petit recueil eſtoit compoſé auant la mort du feu Roy. » (VI, 436).

Du Bellay, qui avait aussi rimé bon nombre d'*inſcriptions* « Sur la paix & ſur les mariages, » prévient, dans un avis du même genre (II, 464), « que la plus grand' part en eſtoit imprimee deuant le malheur & deſaſtre, » et qu'on doit les mettre « au ranc de tant de preparatifs de triomphe & reſiouiſſance, qui ſont... demourez inutiles. »

A Henri II succède François, surnommé le roi-dauphin à cause de sa qualité d'époux de Marie Stuart, reine d'Écosse.

Cette nouvelle souveraine inspirait à Ronsard un vif intérêt. Tout jeune, on s'en souvient, il avait passé deux ans à la cour de Jacques Stuart, son père, en qualité de page de Madeleine de France, première femme de celui-ci.

A la mort de ce prince, sa fille, devenue, à l'âge de sept jours, reine d'Écosse, et arrachée à grand'peine à la rage de ses ennemis par sa mère, Marie de Lorraine, seconde femme de Jacques, avait été amenée en France. A son aspect, le poète s'était senti envahir par le souvenir de ce pays d'Écosse où sa vocation s'était révélée. Aussi quand il apostrophe la Fortune, si dure envers cette princesse, on découvre, sous la banalité de cette indignation convenue, des traces d'une pitié véritable (V, 18) :

Premierement tu l'as dés la mammelle
Aſſuiettie à porter le malheur,
Lors que ſa mere atteinte de douleur,
Dans ſon giron, craignant l'armée Angloiſe,
L'alloit cachant par la terre Eſcoſſoiſe.
A peine eſtoit ſortie hors du berceau,
Que tu la mis en mer ſus vn vaiſſeau,
Abandonnant le lieu de ſa naiſſance,
Sceptre, & parens, pour demeurer en France.

Peu à peu on la vit croître en intelligence et en beauté. « Tant qu'elle a esté en France, dit Brantôme (VII, 406), elle se reseruoit tousiours deux heures du iour pour estudier & lire : aussi il n'y auoit guieres de sciences humaines qu'elle n'en discourut bien. Surtout elle aimoit la poësie & les poëtes, mais sur tous M. de Ronsard, M. du Belay, & M. de Maisonfleur, qui ont fait de belles poësies & elegies pour elle. » Il semblerait que plusieurs de ces vers dont parle Brantôme auraient dû être consacrés à célébrer l'avènement de Marie Stuart au trône de France, mais la mort tragique d'Henri II avait plongé la Cour dans la consternation ; le sacre de François II, qui se fit le 18 septembre, fut célébré sans grande pompe[1], et les troubles continuels qui eurent lieu pendant ce règne si court, ne laissaient guère de place aux divertissements et à la poésie. Cependant, quand, en 1560, Ronsard adresse *au Roy François II* la *Preface* de la première édition du *Liure de Meslanges contenant six vingtz chansons, des plus rares* (VI, 463), il est bien évident que ce n'est pas seulement ce prince qu'il a en vue, mais plutôt encore la reine qui, comme le remarque Brantôme (VII, 408) : « Chantoit tres bien, accordant sa voix auec le luth, qu'elle touchoit bien ioliment de ceste belle main blanche & de ces beaux doigtz si bien façonnez, qui ne deuoient rien à ceux de l'Aurore. »

Ce ne fut guère qu'après la mort de François II, et surtout dix-huit mois plus tard, lorsqu'en août 1561 elle partit pour l'Écosse, que Ronsard célébra dignement cette reine.

Il nous peint le départ de Marie Stuart comme un deuil pour la Cour et pour les Muses (V, 4) :

Le iour que vostre voile aux Zephyrs se courba,
Et de nos yeux pleurans les vostres desroba,

1. *Journal de Brulart,* cité par le président Hénault.

Ce iour, la mesme voile emporta loin de France
Les Muses qui souloyent y faire demeurance.

Il lui adresse son livre, espérant qu'elle aura pour lui un souvenir (V, 15) :

Elle courtoise, ô liure glorieux,
Te receuant d'vn visage ioyeux,
Et te tendant la main de bonne sorte,
Te demand'ra comme Ronsard se porte,
Que c'est qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il est :
Tu luy diras qu'icy tout luy desplaist,
Soul de soy-mesme...

Il ne se trompait point sur l'intérêt qu'elle lui portait, comme Marcassus nous l'apprend par une note placée en tête du premier livre des *Poëmes,* qui lui est dédié (éd. 1623, p. 1171) : « Ceste Princesse cherissoit grandement nostre Poëte, & l'estimoit comme elle le tesmoigna bien par le buffet de vaisselle d'argent, de la valeur de deux mil escus, qu'elle luy enuoya, auec ceste inscription : A Ronsard l'Apollon des François[1]. »

Il ne faudrait pas prendre au tragique la tristesse d'ailleurs très réelle du poète. Le jeune roi de quatorze ans qui venait de monter sur le trône, lui apportait des distractions de son goût. On sait qu'il existait entre Charles IX et lui un aimable commerce de poésie (V, 258) :

Il faisoit de mes vers & de moy telle estime,
Que souuent sa grandeur me rescriuoit en ryme,
Et ie luy respondois, m'estimant bien-heureux
De me voir assailly d'vn Roy si genereux.

A ce propos les personnes d'une demi-érudition ont volontiers à la bouche ces beaux vers attribués à Charles IX :

Tous deux egalement nous portons des Couronnes;
Mais, roy, ie les reçois, & Poëte, tu les donnes.

1. Suivant Binet (p. 1652) ce fut en 1583, étant prisonnière, que Marie Stuart fit remettre, par le sieur de Nau, son secrétaire, ce présent à Ronsard.

Malheureusement nous sommes forcé de les détromper; jamais ce prince n'a exprimé des idées aussi libérales, dans un style aussi cornélien. C'est en pleine Fronde que ces vers ont été écrits. On les trouve pour la première fois dans une *Histoire de France,* publiée par un certain Jean Royer. Assez mauvais poète, il se piquait cependant d'écrire des tragédies, et était fort lié avec Rotrou. Peut-être celui-ci est-il pour quelque chose dans les vers en question, fort analogues à la nature de son talent (III, 542-543).

Le roi écrit d'un tout autre style, amical mais enfantin (III, 179) :

Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
Maintenant n'est plus temps de faire iardinage :
Il faut suiure ton Roy qui t'aime par-sus tous
Pour les vers qui de toy coulent braues & dous.

Parfois il laisse percer son égoïsme, et même quelque dureté (III, 181) :

... lors que la vieillesse en comparaison ose
Regarder ma ieunesse, en vain elle propose
De se rendre pareille à mon ieune Printemps :
Car en ton froid Hyuer rien de verd n'est dedans.

La réponse du poète est empreinte d'une gravité digne (III, 182-183) :

Charles, tel que ie suis, vous serez quelque iour,
. . . .
Ie vous passe, mon Roy, de vingt & deux années[1].
. . . .
Heureux trois fois heureux, si vous auiez mon âge,
Vous seriez deliuré de l'importune rage
Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.

1. Charles IX étant né le 27 juin 1550, Ronsard, d'après ce calcul, serait de 1528, mais il est probable qu'il se rajeunit un peu. Voyez ci-dessus p. xj.

Ces sages remarques ne faisaient pas grande impression sur le prince, qui avait la familiarité brutale et la plaisanterie un peu lourde.

Binet nous apprend (p. 1650) « qu'il disoit ordinairement en gaussant qu'il auoit peur de perdre son Ronsard, & que le trop de biens ne le rendist paresseux au mestier de la Muse, & qu'vn bon Poëte ne se deuoit non plus engraisser que le bon cheual, & qu'il le falloit seulement entretenir, & non assouuir. »

La conformité de goûts qui unissait le roi et le poète effaçait bien vite ces petits dissentiments. Ils étaient passionnés tous deux pour la chasse et la fauconnerie. Aussi Ronsard ne dédaigne point de placer parmi les épitaphes des grands personnages de son temps, celle de *Courte, chienne du Roy Charles IX*, que le prince chérissait si fort qu'il se fit faire des gants de sa peau (V, 320) :

Apres que la Mort la rauit,
Encore le Roy s'en seruit,
Faisant conroyer sa peau forte
En gans que sa Maiesté porte.

Bientôt *Beaumont*, lévrier du roi, meurt à son tour, et le poète le fait dialoguer avec Caron et nous montre *Courte* le recevant dans les Champs Élysées (V, 325) :

Courte à Beaumont fist l'humble reuerence,
Luy demanda des nouuelles de France:
Puis sont entrez dessous les bois myrtez.

Malgré la différence des rangs, le roi et le poète échangeaient divers présents. Binet, en parlant de la prédilection de Ronsard pour Bourgueil, nous dit (p. 1665) que cet endroit lui plaisait « à cause du deduit de la chasse auquel il s'exerçoit volontiers, & où pour cet exercice il faisoit nourrir des chiens que le feu Roy CHARLES luy auoit donnez, ensemble vn Faucon, & vn Tiercelet d'autour. »

Le poète, qui « sçauoit (comme il n'ignoroit rien) beaucoup de beaux secrets pour le iardinage, fust pour semer, planter, ou pour enter, & greffer en toutes sortes... souuent en presentoit des fruicts au Roy CHARLES IX, qui prenoit à gré ce qui venoit de luy. » Un sonnet de Ronsard nous le montre offrant des pompons, ou melons, de son jardin, au roi (II, 23).

Il ne faut pas croire que Ronsard ait été seulement pour Charles IX un compagnon de distractions et de plaisirs. Il l'accompagnait le 24 septembre 1567, dans sa dangereuse retraite de Meaux à Paris, ainsi qu'il le rappelle dans l'épitaphe du roi (V, 257) :

Ie me trouuay deux fois à sa royale suite
Lors que ses ennemis luy donnerent la fuite,
Quand il se pensa voir par trahison surpris
Auant qu'il peust gaigner sa cité de Paris;

du reste il ne le quittait guère (V, 258) :

Quatorze ans ce bon Prince, alegre ie suiuy :
(Car autant qu'il fut Roy, autant ie le seruy).

Ce que nous avions à dire de cette étroite liaison nous a entraîné un peu loin; il nous faut revenir à la part que Ronsard a prise dans les guerres religieuses, sinon comme combattant, ainsi que plusieurs l'ont affirmé avec une grande vraisemblance, du moins comme poète, transporté violemment, par la force des choses, du milieu des douces fictions mythologiques dans la brutale réalité des discussions du moment.

Le massacre de Vassy, qui eut lieu le 1er mars 1562, fut le signal de la première guerre civile. Il amena un soulèvement général des protestants, et, de leur côté, les catholiques organisèrent jusque dans les moindres localités une énergique résistance. Les principaux historiens contemporains,

quelle que soit leur religion, font jouer un rôle à Ronsard dans cette prise d'armes : « Presque par toutes les parties de France, dit d'Aubigné[1], les Curez ayant eu charge d'exhorter à prendre les armes : tout ce qui en estoit capable s'enrolla par les villes, bourgades & villages. L'Anjou ayant commencé comme nous avons dit, le Vandosmois fit ses legionnaires, ausquels commanda pour un temps Ronsard gentilhomme de courage, & à qui les vers n'avoyent pas osté l'usage de l'espee. »

Voici maintenant le récit du Président de Thou[2] : « La Noblesse touchée de ces maux, prit les armes pour en arrêter le cours, et choisit Pierre Ronsard pour les commander. Ce genie sublime charmé des agrémens, des commoditez, et des délices qu'il trouva dans ce lieu, avoit accepté la cure d'Évailles. Ce n'étoit pas un de ces Ecclésiastiques qui regardent le sacerdoce et les fonctions pastorales, comme un engagement à la vie sérieuse, ou comme un frein à la liberté et à la licence que les Poëtes se donnent... Comme les amusemens et les plaisirs de la vie tranquille, qu'il menoit depuis quelque tems, ne lui avoient pas fait perdre ses anciennes inclinations, l'occasion qui se présentoit réveilla celle qu'il avoit pour les armes. Ainsi Ronsard qui ne pouvoit plus souffrir l'insolence de ceux qui alloient impunément piller les Temples, forma une troupe de jeunes Gentils-hommes ; il se mit à leur tête et châtia sévérement un grand nombre de ces brigands. Mais sçachant qu'il arrivoit un corps de troupes du Mans, il se retira dans son presbytére. »

Chez Théodore de Bèze[3] le ton est nécessairement différent, mais les faits rapportés demeurent les mêmes : « Ayant assemblé quelques soldats en vn village nommé d'Euaille

1. *Histoire universelle,* liv. III, c. VI.
2. *Histoire universelle... traduite sur l'édition latine de Londres.* Londres, M. DCC. XXXIV. Liv. XXX, t. IV, p. 222.
3. *Histoire ecclésiastique,* II, p. 538, éd. de 1580, Anvers.

dont il (Ronsard) eftoit Curé, fit plufieurs courfes auec pilleries & meurtres. »

Varillas, dont les anecdotes sont souvent suspectes, après avoir reproduit les mêmes faits d'après les historiens contemporains que nous venons de citer, ajoute[1] : « Il s'en excufa depuis, en difant agreablement que n'ayant pû deffendre fes Paroiffiens avec la Clef de Saint Pierre, que les Calviniftes ne refpectoient ny ne craignoient, il avoit pris l'épée de Saint Paul. »

Une grave objection existait naguère contre ces témoignages formels : le poète, disait-on, n'était pas curé d'Évaillé. Aujourd'hui des actes authentiques nous le montrent titulaire de cette cure[2] ; après cela il paraît difficile, malgré quelques contradictions dans les dates, de révoquer encore en doute une action louée par les uns, blâmée par les autres, mais qu'aucun contemporain ne s'est avisé de nier.

Du reste, que Ronsard ait ou non combattu les protestants les armes à la main, il est certain du moins qu'en cette même année 1562, il se mit à les attaquer comme poète, avec une violence sans égale, dans une série de pièces où il traite à fond les questions religieuses et politiques du moment, et dont la première est le *Difcours des miferes de ce temps, à la Royne mere du Roy, Catherine de Medicis* (V, 329).

Jusqu'alors les catholiques ne s'étaient pas montrés fort habiles à défendre la religion ; et les théologiens réformés, très habitués à discuter dans notre langue, l'emportaient sur leurs adversaires.

Du Perron, dont on ne saurait récuser le témoignage, nous le dit formellement dans son *Oraifon funebre de Ronfard* (éd. 1623, p. 1672) : « Ils auoient beaucoup d'auantage fur les

1. *Histoire de Charles IX*, t. I, p. 171. Éd. de 1584.

2. L'Abbé Froger, *Ronsard ecclésiastique*, Mamers, 1882. P. 13 et 14.

Docteurs Catholiques, dont les vns s'estoient endormis tout à fait durant le long repos de l'Eglise : les autres s'estoient plus employez à entretenir le peuple à la pieté & à la deuotion, qu'à l'eloquence & aux beaux discours... Il sembloit aux ames populaires que leurs Docteurs estoient hommes barbares & ignorans, qui ne sçauoient pas seulement parler leur langue maternelle; & que tout ce qu'il y auoit d'esprits polis & iudicieux en ce Royaume, estoit de l'autre party : & sur ce prejugé on faisoit courir force liurets de Theologie par les mains du vulgaire, non seulement en prose & en oraison soluë, mais mesme en ryme & en poësie. A quoy vne infinité de gens applaudissoient pour la nouueauté du sujet : lequel ils n'auoient point encore veu traitter en tel genre d'escriture, iusques à tant que ce grand Ronsard prenant en main les armes de sa profession, c'est à dire, le papier & la plume, à fin de combatre ces nouueaux Escriuains, s'aida si à propos d'vne science prophane, comme la sienne, pour la defense de l'Eglise, & apporta si heureusement les richesses & les tresors d'Egypte en la Terre saincte, que l'on recogneut incontinent que toute l'elegance & la douceur des lettres n'estoient pas de leur costé, comme ils pretendoient. »

Rien n'est plus intéressant au point de vue littéraire que de voir Ronsard, le poète classique et mythologique par excellence, changer tout à coup de matière et de style, et traiter avec une énergique simplicité les sujets les plus cruellement présents. Après avoir signalé, sans nous y arrêter ici, l'importance de cette subite évolution, nous allons rechercher dans ces ouvrages d'un caractère si particulier la nature des doctrines religieuses et philosophiques du poète, et le récit de plusieurs circonstances de sa vie.

Déjà en 1560, dans le *Discours à G. Des-Autels,* qui porte comme complément de titre dans cette première édition : *Sur le tumulte d'Amboise* (V, 355 et 476), Ronsard proclame la

supériorité de la tactique protestante et la nécessité de l'imiter (V, 355 et 358) :

Ainsi que l'ennemy par liures a seduit
Le peuple desuoyé qui faussement le suit,
Il faut en disputant par liures le confondre,
Par liures l'assaillir, par liures luy respondre.

Las! des Lutheriens la cause est tres-mauuaise,
Et la defendent bien : & par malheur fatal
La nostre est bonne & saincte, & la defendons mal.

Le *Discours des miseres de ce temps* (V, 329), la *Continuation du Discours* (V, 336), la *Remonstrance au peuple de France* (V, 366) et la *Response... aux iniures... de ie ne sçay quels Predicantereaux...* (V, 397), sont la réalisation de ce programme.

C'est dans la *Response* qu'il faut aller chercher la date du *Discours*, son occasion, le temps que Ronsard a mis à le composer. Il l'écrivit pendant le siège de Paris qui précéda la bataille de Dreux, c'est-à-dire en novembre ou décembre 1562 (V, 427) :

Or quand Paris auoit sa muraille assiegée,
Et que la guerre estoit en ses fauxbours logée,
Et que les morions & les glaiues tranchans
Reluisoyent en la ville & reluisoyent aux champs,
Voyant le laboureur tout pensif & tout morne,
L'vn trainer en pleurant sa vache par la corne,
L'autre porter au col ses enfans & son lit :
Ie m'enferme trois iours renfrongné de despit,
Et prenant le papier & l'encre de colere,
De ce temps malheureux i'escriui la misere.

Ces divers écrits nous offrent un ensemble de documents précieux, dont jusqu'ici on n'a point tiré grand parti.

Remarquons d'abord l'aveu que Ronsard fait à deux reprises d'avoir été fort tenté dans sa jeunesse d'embrasser le parti de la Réforme (V, 372, 380) :

I'ay autrefois goufté, quand i'eftois ieune d'âge,
Du miel empoifonné de voftre doux breuuage :
Mais quelque bon Démon m'ayant ouy crier,
Auant que l'aualler me l'ofta du gofier.

Si vous euffiez efté fimples comme deuant,
Sans aller les faueurs des Princes pourfuiuant :
Si vous n'euffiez parlé que d'amender l'Eglife,
Que d'ofter les abus de l'auare Preftrife,
Ie vous euffe fuiuy, & n'euffe pas efté
Le moindre des fuiuans qui vous ont efcouté.

Tout en attaquant les protestants, il convient de la légitimité de certaines de leurs plaintes, et n'est guère moins sévère pour les évêques que pour les prêcheurs de la Réforme (V, 378) :

Vous mefmes les premiers Prelats reformez vous,
Et comme vrais pafteurs faites la guerre aux loups :
Oftez l'ambition, la richeffe exceffiue,
Arrachez de vos cœurs la ieuneffe lafciue,
Soyez fobres de table, & fobres de propos.

Il faut dire, au très grand honneur de Ronsard, qu'il ne se contentait pas de débiter ces excellentes maximes en thèse générale, mais qu'il les adressait directement à ceux à qui elles pouvaient s'appliquer, au risque de leur déplaire et de se les aliéner.

Nous ne pouvons résister au désir de rapporter ici quelques vers exquis tout remplis d'une pitié ou plutôt d'une tendresse pour les pauvres et les humbles, qui n'est point, quoiqu'on en dise, une découverte de ces dernières années (VI, 188) :

... & ie fçay bien que vous
Meritez à bon droit qu'on baife vos genous,
Qu'on embraffe vos pieds : mais, Prince, ou ie me trompe,
Ou vous deuez fuir cefte mondaine pompe,
Et ne deuez vfer de fi hauts appareils
Sinon vers les plus grands qui feront vos pareils.
A ces Monftres de Court vous deuez comme maiftre
Faire d'vn braue front vos grandeurs apparoiftre,

Et combien vous pouuez : mais aux petits qui vont
Tremblant en vous voyant & qui n'osent le front
Hausser vers les rayons de vostre clair visage,
Vous deuez estre simple & plein de doux langage
Pour leur gaigner le cœur, imitant l'Eternel
Qui se daigna vestir d'vn habit corporel,
Et rejettant les grands où tout orgueil abonde,
Se rendit familier des plus petits du monde.

Notez que ceci est adressé à Charles, cardinal de Lorraine, frère du duc de Guise, qui, au dire de Brantôme (t. IV, p. 278) : « en sa prosperité... estoit fort insolant & aueuglé n'arregardant guieres les personnes ny n'en faisant cas. » C'est dire que si ces vers pouvaient trouver là leur application ils risquaient d'être fort mal accueillis.

Dans les rangs des réformés que Ronsard attaquait si résolument, il trouvait des amis et des protecteurs de la veille ; c'est une des inévitables misères de ces temps troublés. Répandant à pleines mains l'invective, l'injure, parfois même les malédictions, il s'arrête respectueux et reconnaissant devant Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, frère aîné de l'amiral Coligny. Odet était fort ami des lettres. Rabelais, qui lui dédie *Le quart livre* de son Pantagruel, lui dit (II, 252) : « sans vous m'estoit le cueur failly, & restoit tarie la fontaine de mes esprits animaulx. »

Il ne s'était pas montré moins bienveillant pour Ronsard, à qui il avait conseillé de fréquenter la Cour en lui faisant entrevoir une carrière ecclésiastique des plus brillantes (t. V, p. 147) :

... depuis que vostre œil daigna tant s'abaisser
Que regarder mes vers, & l'auteur caresser,
Et que vostre bonté (qui n'a point de pareille)
Promist de m'endormir sur l'vne & l'autre oreille :
Adonc l'ambition s'alluma dans mon cœur,
Credule ie conceu la Royale grandeur,
Ie conceu Eueschez, Prieurez, Abbayes.

d.

Ce rêve devait s'évanouir de la façon la plus inattendue : le cardinal, tout en conservant la pourpre, prit femme et passa à la Réforme. Ronsard s'adresse dans ses satires, avec regret, avec vénération, à son ancien protecteur[1] :

Ie cognois vn Seigneur, las! qui les va ſuiuant,
(Duquel iuſqu'à la mort ie demourray ſeruant :)
Ie ſçay que le Soleil ne voit çà bas perſonne
Qui ait le cœur ſi bon, la nature ſi bonne,
Plus amy de vertu, & tel ie l'ay trouué,
L'ayant en mon beſoin mille fois eſprouué :
En larmes & ſouſpirs, Seigneur Dieu, ie te prie
De conſeruer ſon bien, ſon honneur & ſa vie.

Le *Diſcours* de Ronsard fut jugé, dit Binet (p. 1648) : « de tant d'efficace pour combattre les ennemis de la Religion Catholique, que le Roy & la Royne ſa mere l'en gratifierent, comme auſſi fit le Pape Pie V. qui l'en remercia par lettres expreſſes : ce qui fut cauſe que ceux de la nouuelle opinion commencerent à l'attaquer. » Antoine de Chandieu, ministre protestant, Florent Chrestien, et peut-être Jacques Grevin, ancien disciple et ami du poète, déguisés sous les pseudonymes de Zamariel, de Mont Dieu et de La Baronie, dirigèrent contre lui des répliques virulentes remplies de ces injures, banales dans leur atrocité, qu'on se prodiguait au XVIe siècle sans y attacher grande importance. Un seul de leurs reproches paraît sérieux, se reproduit à satiété, s'affiche même au titre du libelle, ils y nomment leur adversaire : *Meſſire Pierre de Ronſard, iadis Poëte, & maintenant Prebſtre* (V, 482), et ils placent en appendice : *La Metamorphoſe dudict Ronſard en Prebſtre.*

Au XVIe siècle et même jusqu'à la Révolution, la prêtrise n'avait pas des caractères aussi nets, aussi tranchés qu'aujourd'hui. Les poètes, les artistes, rétribués à l'aide de béné-

1. V, 384. Voyez aussi V, 345.

fices, prieurés, abbayes ou cures, étaient obligés en certains cas à faire office extérieur d'ecclésiastique et à en revêtir le costume; mais, tant qu'ils ne célébraient point personnellement la messe et ne recevaient pas la confession des fidèles, ils ne portaient point le titre de prêtre.

Ronsard, qui, nous l'avons vu, était curé d'Évaillé, qui plus tard prendra en tête du *Tombeau du... Roy... Charles IX,* la qualité d'*Aumofnier ordinaire de fa Majefté* (V, 471), ne songe pas un instant à nier sa participation aux offices en costume ecclésiastique (V, 413) :

D'vn furpelis ondé les efpaules ie m'arme,
D'vne baumuffe le bras, d'vne chape le dos,

. . . .

Ie ne perds vn moment des prieres diuines :
Dés la poincte du iour ie m'en vais à matines,
I'ay mon breuiaire au poing, ie chante quelquefois
(Mais c'eft bien rarement) car i'ay mauuaife vois :
Le deuoir du feruice en rien ie n'abandonne,
Ie fuis à Prime, à Sexte & à Tierce & à Nonne,
I'oy dire la grand' Meffe, & auecques l'encent,

. . . .

I'honore mon Prelat des autres l'outre-paffe,
Qui a pris d'Agenor fon furnom & fa race.

Ce prélat est l'évêque du Mans, cardinal de Rambouillet, de la maison d'Angennes, qui, nous dit Claude Garnier, « fe r'apporte au nom d'Agenor, Prince du temps de la guerre Troyenne. » Ajoutons, pour être juste, qu'il termine sa note avec une légère ironie par la réflexion suivante : « Voylà que c'eft d'eftre amy des Poëtes. »

Le commentateur avait conclu de tout ceci, par pure conjecture, que le poète était archidiacre du Mans. De nos jours un ecclésiastique qui s'est occupé de cet aspect de la vie de Ronsard, avec autant de compétence que de bonheur, M. l'abbé Froger, nous le montre, preuves en main,

investi le 16 juin 1560 de l'archidiaconé de Château-du-Loir[1].

Malgré tous les détails que le poète nous donne sur ses occupations ecclésiastiques, il affirme, assez faiblement d'ailleurs, qu'il n'est point prêtre (V, 399) :

Or ſus, mon frere en Chriſt, tu dis que ie ſuis Preſtre :
I'atteſte l'Eternel que ie le voudrois eſtre,
Et auoir tout le chef & le dos empeſché
Deſſous la peſanteur d'vne bonne Eueſché.

Plus loin il dit encore (V. 401) :

Si tu veux confeſſer que Lou-garou tu ſois,
Hoſte melancoliq' des tombeaux & des crois,
Pour te donner plaiſir vrayment ie te confeſſe
Que ie ſuis Preſtre raz, que i'ay dit la grand' Meſſe.

C'est dans ce dernier vers que se trouve exprimé dans toute sa rigueur le nœud de la question, mais elle paraît résolue par l'acte même d'installation dans le canonicat du Mans, conféré à Pierre de Ronſart *prêtre (Magiſtrum Petrum de Ronſart presbiterum).*

« Ainsi pour conclure, dit à ce sujet M. l'abbé Froger (p. 27), à moins d'admettre que le scribe chargé d'enregistrer la prise de possession ne se soit trompé, et qu'il n'ait écrit *prêtre* là où il eût dû transcrire *clerc,* il est presque impossible de mettre en doute la prêtrise de Ronsard. »

On trouve d'ailleurs dans le *Diſcours à Odet de Colligny* (V, 227) une sorte d'aveu, assez formel. Le poète s'amuse à parcourir tous les états, toutes les conditions sociales, et nous montre comme

... la farce[2] humaine
Au plaiſir de Fortune au monde ſe demaine.

1. L'Abbé Froger. *Ronsard ecclésiastique,* Mamers, 1882. P. 21.

2. Les éditions de 1584, de 1623 et, par suite, la nôtre, portent à tort : *force.*

Puis, arrivant à parler de lui-même et de sa propre condition, il nous dit :

Dés le commencement que ie fus donné Page
Pour vser la plus part de la fleur de mon âge
Au royaume Escoſſois de vagues emmuré :
Qui m'euſt, en m'embarquant ſur la poupe, iuré
Que changeant mon eſpée aux armes bien appriſe,
I'euſſe pris le bonnet des Paſteurs de l'Egliſe,
Ie ne l'euſſe pas cru...

et plus loin il ajoute, dans l'édition de 1660 :

Or puis que homme d'egliſe il faut en bonnet rond
Iouer publiquement comme les autres ſont...

Mais plus tard ce terme trop précis d'*homme d'église* a été remplacé par celui, beaucoup plus vague, de *Protenotaire.*

A toutes les autres accusations, Ronsard répond d'une façon précise et victorieuse. Loin de rien dissimuler, il saisit au vol l'occasion de faire connaître ses doctrines, ses opinions, sa façon d'être.

Sa *Reſponſe* affecte de parti pris l'allure rigoureuse d'une réfutation en quelque sorte judiciaire, paragraphe par paragraphe; mais la vivacité du ton, l'élévation des pensées, l'indignation et l'indulgence dédaigneuse, qui circulent tour à tour dans ce morceau, lui conservent toute sa valeur poétique (V, 410) :

Tu dis, en vomiſſant deſur moy ta malice,
Que i'ay fait d'vn grand Bouc à Bacchus ſacrifice :
Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui eſtoient au banquet, diront qu'il n'en eſt rien.

Nous n'avons pas à revenir ici sur ce banquet d'Arcueil en l'honneur de Jodelle, raconté tout au long par nous dans la biographie de ce poète, nous nous contentons de rappeler que sur ce point la justification de Ronsard n'a laissé de doute à personne.

Il répond ensuite aux reproches que ses adversaires lui adressent relativement à sa conduite (V, 411) :

Tu te plains d'autre-part que ma vie est lasciue,
En delices, en ieux, en vices excessiue :
Tu mens meschantement : si tu m'auois suiuy
Deux mois tu sçaurois bien en quel estat ie vy.

Ici il expose très naïvement le détail de ses occupations quotidiennes. On trouve dans ce récit le tableau, étrange pour nous, d'une vie à la fois élégante, religieuse et littéraire. A peine pouvons-nous en marquer en passant les traits principaux, mais nous en recommandons l'intéressant ensemble à tous les lecteurs curieux.

Sa journée commence par la prière, puis il se lève, s'habille, lit ou compose pendant quatre ou cinq heures ; quand la fatigue le gagne il se rend à l'église. Au retour il passe une heure à deviser, dîne sobrement, dit ses grâces, et consacre le reste de la journée à une honnête récréation. Elle varie suivant le temps qu'il fait : quand l'après-dînée est plaisante, il va se promener (V, 412) :

... tantost parmy la plaine,
Tantost en vn village, & tantost en vn bois,
Et tantost par les lieux solitaires & cois.

Pendant cette promenade il cause sans contrainte avec un ami et souvent s'endort parmi les fleurs à l'ombre d'un saule ; parfois il fait quelque lecture.

Le ciel est-il triste et noir, il « cherche compagnie, » joue à la prime, saute, lutte, fait de l'escrime, plaisante avec ses amis, car ainsi qu'il le dit :

Ie ne loge chez moy trop de seuerité.

Ajoutons, pour être sincère, que cette pensée était, dans la première édition, suivie de ces quatre vers qui ont disparu plus tard :

I'ayme à faire l'amour, i'ayme à parler aux femmes,
A mettre par escrit mes amoureuses flammes;
I'ayme le bal, la danse & les masques aussi,
La musique & le luth, ennemis du soucy.

Ensuite vient le coucher; alors, dit Ronsard :

... leuant les yeux
Et la bouche & le cœur vers la voute des cieux,
Ie fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.

Une chose frappe dans cette vie équilibrée, où la piété, le travail, le repos, la fantaisie, la gymnastique, la galanterie même, ont une place si bien ménagée qu'aucune occupation ne vient empiéter sur l'autre, c'est que cet ennemi prétendu de Rabelais a pratiqué précisément le genre de vie souhaité par Ponocrate pour Gargantua, et réalisé par les heureux habitants de l'abbaye de Thélème.

Cette *Response* nous fournit encore l'occasion de recueillir de la bouche même de Ronsard quelques témoignages curieux sur ses actions et sur sa personne. Nous le voyons assister, le 24 août 1561, dans la grande salle du réfectoire de Poissy, au fameux Colloque entre les catholiques et les protestants (V, 416) :

Tu dis que des Prelats la troupe docte & sainte
Au colloque à Poissy trembla toute de crainte,
Voyant les Predicans contre elle s'assembler :
Ie la vy disputer, & ne la vy trembler.

Il donne de lui-même ce portrait assez désavantageux (V, 415) :

Tu dis que ie m'engraisse à l'ombre d'vn clocher :
Predicant mon amy, ie n'ay rien que la chair,
I'ay le front renfrongné, & ma peau mal traitée
Retire à la couleur d'vne ame Acherontée.

Il déclare cependant n'avoir pas tout à fait trente-sept ans,

ce qui concorde assez bien avec ce que nous avons dit (p. IX-XI) de la date de sa naissance (V, 405) :

Tu dis que ie suis vieil, encore n'ay-ie atteint
Trente & sept ans passez, & mon corps ne se pleint
D'ans ny de maladie, & en toutes les sortes
Mes nerfs sont bien tendus, & mes veines bien fortes :
Et si i'ay le teint palle & le cheueu grison,
Mes membres toutefois ne sont hors de saison.

Cette vieillesse anticipée s'était manifestée de bonne heure; il y avait longtemps déjà qu'il avait adressé cette apostrophe aux Muses (VI, 382) :

Pour auoir trop aimé vostre bande inégale,
Muses qui defiez (ce dittes vous) les temps,
I'ay les yeux tous batus, la face toute pale,
Le chef grison & chauue, & si n'ay que trente ans.

La polémique religieuse ne fut, dans la carrière poétique de Ronsard, qu'un brillant accident. Il reprit bientôt le cours de ses occupations habituelles, et fit paraître en 1565 un volume intitulé *Elegies, Mascarades & Bergerie*. Il contient une curieuse dédicace à la reine Élisabeth, que nous avons reproduite pour la première fois (VI, 446), et qui, ainsi que nous l'apprend le poète, lui a été commandée par Catherine de Médicis (VI, 448) : « Ie ne puis faire seruice plus agreable à la Royne ma maistresse que vous honorer de ce liure, qui contient en la plus grande part, les Ioustes, Tournoys, Combatz, Cartelz, & Masquarades, representées en diuers lieux par le commandement de sa Maiesté : pour ioindre & vnir dauantage, par tel artifice de plaisir, noz Princes de France qui estoient aucunement en discord. » On a souvent parlé de cette politique toute féminine de Catherine, mais il est curieux de trouver un poète, écrivant pour ainsi dire officiellement sous son nom, signaler l'emploi de cet « artifice de plaisir. » Ce fut sans doute à l'occasion de cette dédicace que la reine d'Angleterre, admirant les vers

de Ronsard, « les voulut comme comparer à vn diamant d'excellente valeur qu'elle luy enuoya[1]. »

Catherine lui demanda bientôt une œuvre plus digne de lui, et dont le souvenir s'est conservé davantage. Elle regrettait l'obscurité de la première partie des *Amours* de Ronsard adressée à Cassandre, le ton libre et familier du second livre consacré à Marie, et même à deux Marie, et elle aurait souhaité que le poète se rapprochât du genre de Pétrarque, dont elle était grande admiratrice.

« Sa Majeſté, dit Binet (p. 1650), l'excita à eſcrire de pareil ſtyle, comme plus conforme à ſon âge, & à la grauité de ſon ſçauoir : Et ayant, ce luy ſembloit, par ce diſcours occaſion de voüer ſa Muſe à vn ſujet d'excellent merite, il print le conſeil de la Royne pour permiſſion, ou pluſtoſt commandement de s'addreſſer en ſi bon lieu, qui eſtoit vne des filles de ſa Chambre, d'vne tres-ancienne & tres-noble maiſon en Xaintonge. »

Ronsard la célébra sous son véritable nom : Hélène de Surgères (I, 298). Elle appartenait à une famille d'origine espagnole (VI, 26), avait passé son enfance dans le Piémont (VI, 30), et faisait depuis quelques années partie de la suite de Catherine de Médicis. Son savoir et sa sagesse, plus encore que sa beauté, avaient attiré l'attention sur elle. Brantôme, chose rare, ne trouve que du bien à en dire. Il la désigne ainsi parmi les filles d'honneur qui n'ont point voulu se marier : « Mademoyſelle de Surgieres, la docte de la court; auſſy l'apelloyt-on la *Mynerue*[2]. »

1. Binet, p. 1652.
2. Édit. Lalanne. T. IX, p. 720. — C'est du reste Ronsard qui avait proposé de lui donner ce surnom :

Qui deuroit des François Minerue eſtre appellee. (I, 323)

Tu es ſçauante, ſage, & douce, & vertueuſe,

lui dit Amadis Jamyn[1]. Ajoutons que toute jeune qu'elle était, elle connaissait déjà la souffrance : un capitaine des Gardes du Roy, Jacques de la Rivière, dont elle avait agréé l'hommage, était mort pendant la troisième guerre de religion. Amadis Jamyn avait adressé à ce sujet, à Hélène, ces vers touchants (*Œuures poetiques*, f. 299) :

Tes chauds ſoupirs ny de tes yeux la pluye
N'ont le pouuoir de tirer ton amy
Hors de la foſſe où il eſt endormy.
Liſant ſouuent, comme tu fais, contemple
Mille guerriers, qui te ſeruent d'exemple,
Que tout periſt en ce bas Vniuers.

Ronsard raconte en détail, dans ses *Sonnets pour Hélène* (I, 318), l'histoire de ce dernier amour, qui, bien qu'ayant pour point de départ une fantaisie purement littéraire de la reine, devint par la suite le plus sérieux et le plus pur qu'il eût jamais éprouvé. Sa vive affection, la tristesse de la jeune fille, leurs longs entretiens, tout revit dans ses vers, avec le mot propre, l'expression juste et sobrement poétique. Il ne s'agit que d'isoler avec soin ces récits, pleins de sincérité, des galanteries banales qui les recouvrent et les déguisent[2].

Hélène était silencieuse et se plaisait à se renfermer dans l'égoïsme de sa douleur (I, 296) :

Regarde-la marcher toute penſiue à ſoy,

dit Ronsard, qui peint ainsi d'un seul vers son attitude douloureuse et imposante. Bien qu'elle eût fait, dès la première

1. *Œuures poetiques*, *Meſlanges*, l. V, f. 284 r°. Paris, 1575.

2. Voir, pour cet épisode de la vie de Ronsard, l'intéressant opuscule intitulé : *Le dernier amour de Ronsard. Hélène de Surgères. Étude historique*, par Pierre de Nolhac. Paris, Charavay, 1882. (Extrait de *La Nouvelle revue* du 15 septembre 1882.)

rencontre, une vive impression sur lui, il demeura trois mois sans oser lui parler des sentiments qu'elle lui inspirait. L'âge, qui d'ordinaire amène avec lui la hardiesse, intimide au contraire en pareil cas, et le poète était un peu embarrassé par ses quarante-quatre ans; mais sa grande réputation, la louange si puissante auprès des femmes, comme le dit La Fontaine, lui gagnèrent peu à peu le cœur de la jeune affligée. Elle avait, ce qui est bien surprenant à cette époque, un culte attendri pour les morts, elle se plaisait à errer dans les cimetières; et le flexible talent de Ronsard se pliait, par amour pour elle, à exprimer ces idées pourtant si éloignées des siennes. Il nous la peint ainsi visitant la tombe de Mlle de Bacqueville, une de ses plus chères amies (I, 325) :

Paſſant deſſus la tombe où Lucrece repoſe,
Tu verſas deſſus elle vne moiſſon de fleurs :
L'eſchaufant de ſouſpirs, & l'arroſant de pleurs,
Tu monſtras qu'vne mort tenoit ta vie encloſe.

. . . .

Puis que ton naturel les fantômes embraſſe,
Et que rien n'eſt de toy, ſ'il n'eſt mort, eſtimé,
Sans languir tant de fois, eſconduit de ta grace,
Ie veux du tout mourir pour eſtre mieux aimé.

Quand elle pouvait s'isoler un peu, elle recherchait avidement dans les œuvres du poète ce qui se rapprochait de ces sentiments, et s'en entretenait ensuite avec lui (I, 277) :

Nous promenant tous ſeuls, vous me diſtes, Maiſtreſſe,
Qu'vn chant vous deſplaiſoit, ſ'il eſtoit doucereux :
Que vous aimiez les plaints des triſtes amoureux,
Toute voix lamentable & pleine de triſteſſe.
Et pource (diſiez-vous) quand ie ſuis loin de preſſe,
Ie choiſis vos Sonnets qui ſont plus douloureux.

S'il voulait parler un autre langage, elle ne l'encourageait guère, et il laisse quelquefois échapper sa mauvaise humeur d'avoir péniblement monté jusque dans les combles des

Tuileries, où elle habitait, pour ne recueillir que des mépris (I, 327) :

Ie ne ferois marry ſi tu contois ma peine,
De conter tes degrez recontez tant de fois :
Tu loges au ſommet du Palais de nos Rois :
Olympe n'auoit pas la cyme ſi hautaine.
Ie pers à chaque marche & le pouls & l'haleine :
I'ay la ſueur au front, i'ay l'eſtomac penthois,
Pour ouyr vn nenny vn refus vne vois
De deſdain de froideur & d'orgueil toute pleine.

Souvent, tandis que Ronsard parlait de son amour, Hélène distraite, les yeux obstinément fixés sur quelque lointaine abbaye, lui répondait en lui vantant les joies du renoncement et de la retraite (I, 278) :

Vous me diſtes, Maiſtreſſe, eſtant à la feneſtre,
Regardant vers Mont-martre & les champs d'alentour :
La ſolitaire vie & le deſert ſeiour
Valent mieux que la Cour, ie voudrois bien y eſtre.

Cette tristesse allait jusqu'à altérer sa santé (I, 307) :

Le mois d'Aouſt boüillonnoit d'vne chaleur eſpriſe,
Quand i'allay voir ma Dame aſſiſe aupres du feu :
Son habit eſtoit gris, duquel ie me deſpleu,
La voyant toute palle en vne robbe griſe.
Que plaignez-vous, diſoy-ie, en vne chaire aſſiſe?
Ie tremble & la chaleur reſchaufer ne m'a peu,
Tout le corps me fait mal, & viure ie n'ay peu
Saine depuis ſix ans, tant l'ennuy me tient priſe.

L'*ennui,* dans la langue du XVIe siècle, c'est ce qu'aujourd'hui nous appelons le chagrin; mais Hélène était jeune, elle était demoiselle d'honneur de Catherine de Médicis, et obligée par nécessité, par devoir même, à prendre part aux plaisirs de la Cour la plus élégante et la plus raffinée qui ait jamais existé.

Ces plaisirs qu'elle n'aurait pas cherchés la ressaisissaient

violemment lorsqu'elle s'y trouvait mêlée, une sorte de réaction fiévreuse se produisait, et elle se laissait emporter au tourbillon.

Ronsard, qui aurait dû être heureux de cette diversion à sa tristesse, la lui reproche avec amertume (I, 297) :

Tandis que vous dancez & ballez à vostre aise,
Et masquez vostre face ainsi que vostre cœur,
Passionné d'amour, ie me plains en langueur,
Ores froid comme neige, ores chaud comme braise.
Le Carnaual vous plaist : ie n'ay rien qui me plaise
Sinon de souspirer contre vostre rigueur.

Gardons-nous de prendre ces plaintes trop au sérieux ; ce sont thèmes poétiques bien plus que douleurs réelles. Renouveler la matière de ses chants, trouver l'occasion de les diversifier, faire montre d'habileté, étaler des difficultés subtilement vaincues, demeure la préoccupation constante du poète. Aussi, après avoir gémi sur le goût d'Hélène pour le bal, il nous la dépeint dansant « d'artifice vn beau ballet d'amour » dans la grande salle des Tuileries (I, 319), et nous en décrit minutieusement les capricieux méandres.

Il ne se montre pas amant fort exigeant, mais il voudrait obtenir quelque chose qui pût lui rappeler, lorsqu'il est seul, l'objet de son affection (I, 274) :

Si i'auois le portrait de vostre belle face,
Las ! ie demande trop ! ou bien de vos cheueux,
Content de mon malheur ie serois bien heureux.
. . . .
Mais ie n'ay rien de vous que ie puisse emporter,
Qui soit cher à mes yeux pour me reconforter,
Ne qui me touche au cœur d'vne douce memoire.

Hélène, dans sa froideur, répondait à ces prières par des raisonnements du plus rigide platonisme ; et Ronsard, un peu impatienté, répliquait en termes que la jeune fille devait trouver bien grossiers (I, 274) :

Vous dites que l'Amour entretient ses accords
Par l'esprit seulement, ie ne sçaurois le croire :
Car l'esprit ne sent rien que par l'ayde du corps.

Il revient à chaque instant sur la chevelure d'Hélène, qui semble avoir été sa plus réelle beauté (VI, 30) :

Plus que mes yeux i'aime tes beaux cheueux,

Ces cheueux . . . .
Menus primes subtils qui coulent aux talons,
Entre noirs & chastains bruns deliez & longs,
. . . .
Cheueux non achetez... (I, 320).

Après avoir ainsi pétrarquisé, il tombe à des familiarités, qu'on est tenté de qualifier de naturalistes. Dans son désir d'obtenir quelques-uns de ces cheveux qu'Hélène lui refuse, il se tiendrait satisfait si, lorsqu'il assiste à sa toilette, elle lui laissait mettre de côté les démêlures; mais il n'obtient pas même ce bonheur (VI, 30) :

... le peigne fidelle
Garde sa proye, & puis ta Damoiselle
Serre le reste, & me l'oste des doigts.

Cette fille, qu'il n'avait pas su se rendre favorable, était sa bête noire (VI, 26) :

... tu as vne laide & sotte Damoysselle.

Malgré ses rigueurs, Hélène était très sensible à la gloire que lui apportait l'amour de Ronsard; un jour elle lui présente une couronne et le proclame son poète (I, 323) :

De Myrte & de Laurier fueille à fueille enserrez
Helene entrelassant vne belle Couronne,
M'appella par mon nom : Voyla que ie vous donne,
De moy seule, Ronsard, l'escriuain vous serez.

Chantée par lui, elle le fut par tous les poètes du temps :

... Ronſard adorant ta vertu non vulgaire
L'a tant miſe en auant parmy tous les endrois
Qu'on ne vante qu'Helene...

dit Amadis Jamyn[1]; et, ce qui se comprend moins, et ne paraît pas fort délicat, Ronsard s'exprime de même (VI, 27) :

Quand au commencement i'admiray ton merite,
Tu viuois à la Cour ſans loüange & ſans bruit :
Maintenant vn renom par la France te ſuit.

Soit par reconnaissance, soit par réelle sympathie, Hélène s'était enfin décidée à s'engager envers le poète à une sérieuse affection (I, 286):

Deſſus l'autel d'Amour planté ſur voſtre table
Me fiſtes vn ſerment, ie vous le fis auſſi,
Que d'vn cœur mutuel à s'aimer endurcy
Noſtre amitié promiſe iroit inuiolable.

On serait d'abord tenté de ne voir là qu'une expression figurée; il n'en est rien. Au XVIe siècle, cette mise en scène païenne n'ornait pas seulement les vers des poètes, elle prenait dans leur vie une réalité matérielle. Richelet, qui a commenté ce livre des *Amours,* fait à ce propos la note suivante : « I'ay appris du ſieur Binet que ce ſerment fut iuré ſur vne table tapiſſée de Lauriers, ſymbole d'eternité, pour remarquer la mutuelle liaiſon de leur amitié procedante de la Vertu, qui eſt immortelle. » (p. 251.)

Une fois ce pacte juré, des rapports plus fréquents s'établirent entre Hélène et Ronsard.

Souvent ils allaient en voiture ensemble et se livraient à de longs entretiens (I, 284) :

Coche cent fois heureux, où ma belle Maiſtreſſe
Et moy nous promenons raiſonnans de l'amour.

1. *Le ſecond volume des Œuures d'Amadis Iamin, Sonnets,* f. 83 r°. Paris, Felix le Mangnier, 1584.

Quand le poète était retenu au lit par la maladie, Hélène n'hésitait pas à l'aller voir (VI, 28) :

I'auoy dedans le liꝺ vn teint iaunement fade,
Quand celle qui pouuoit me remettre en vigueur,
Ayant quelque pitié de ma trifte langueur,
Me vint voir, guariffant mon mal de fon œillade.

Elle ne marquait pas d'ailleurs une bien vive sollicitude pour celui à qui elle rendait visite (I, 311) :

I'auois efté faigné, ma Dame me vint voir
Lors que ie languiffois d'vne humeur froide & lente :
Se tournant vers mon fang, comme toute riante
Me dit en fe iouant, Que voftre fang eft noir !

Ronsard s'efforçait-il de transformer l'affection qui existait entre eux en un sentiment plus vif, Hélène lui répondait par des considérations physiologiques fort naïvement exprimées, suivies d'un refus des plus nets (VI, 29) :

D'vne extrême froideur tout mon corps fe compofe,
Ie n'aime point Venus, i'abhorre telle chofe,
Et les prefens d'Amour me font vne poifon :
Puis ie ne le veux pas...

De telles déclarations désolaient Ronsard et lui donnaient l'envie de rompre brusquement une liaison qui ne lui causait guère que des chagrins (I, 271) :

Puis qu'elle eft tout hyuer, toute la mefme glace,
Toute neige, & fon cœur tout armé de glaçons,
Qui ne m'aime finon pour auoir mes chanfons,
Pourquoy fuis-ie fi fol que ie ne m'en delace ?

Quelquefois même l'œil « haue & battu » d'Hélène, son « teint palle & desfaiꝺ, » ont fait naître en lui des soupçons odieux, qu'il n'a pas craint d'exprimer dans un sonnet, où le français prend des libertés à peine permises au latin, mais qui, par bonheur, ne figure pas dans son recueil (VI, 31-32).

L'intimité des deux amants dura sept années[1]. La pièce qui clôt les deux livres consacrés à Hélène est de mai 1574 (I, 340) :

Ie chantois ces Sonnets amoureux d'vne Helene,
En ce funeste mois que mon Prince mourut.

Le poète y confond le chagrin que lui causent les rigueurs de sa dame et la perte de son roi, puis il conclut par un vers d'une poignante tristesse, que lui envieraient les poètes pessimistes de notre temps :

La viuante & la mort tout malheur me propose :
L'vne aime les regrets, & l'autre aime les pleurs :
Car l'Amour & la Mort n'est qu'vne mesme chose.

A dix ans d'intervalle nous retrouverons encore une fois le nom d'Hélène de Surgères sous la plume de Ronsard; mais alors il n'est plus question ni d'amour, ni même de poésie. Accablé de maux et de chagrins, il charge son ami Galland « de presenter ses humbles baisemains à Mademoiselle de Surgeres, & mesme de la supplier d'employer sa faueur enuers le thresorier regnant pour le faire payer de quelque année de sa pension. » (VI, 488)

Les gens qui se plaisent aux questions insolubles se sont demandé si la « rigueur » d'Hélène, dont Ronsard se plaint encore dans le dernier sonnet du second livre, est bien réelle et si la jeune fille n'a jamais faibli devant sa tendresse et sa constance. Nous ne sommes point de ceux qui, à trois cents ans de distance, croient pouvoir décider sans appel sur de pareilles questions. Nous pencherions cependant en faveur de la vertu de Mlle de Surgères, si certaine démarche qui lui est attribuée ne semblait indiquer une conscience un peu inquiète : « Mademoiselle de Surgeres, dit Du Perron[2],... me prioit

1. T. I, 425, note 371.
2. *Perroniana*, art. *Gournay*. Geneve, 1667, p. 161.

chez Monſieur de Rets que ie fiſſe une Epiſtre devant les œuvres de Ronſard, pour monſtrer qu'il ne l'aymoit pas d'amour impudique. Ie luy dis au lieu de cet Epiſtre, il y faut ſeulement mettre voſtre portraiƈt. » Nous aimons à croire que ce sont là propos d'anas, et que Du Perron n'a pas répondu avec cette brutalité; mais l'anecdote n'en constate pas moins deux choses : l'incertitude qui régnait encore après la mort de Ronsard sur la nature de sa liaison avec Mlle de Surgères, et l'exagération avec laquelle il a parlé de la beauté de sa maîtresse.

Quant à la postérité, qui se soucie peu des problèmes que les curieux se posent au sujet de la biographie des poètes, mais seulement de la partie impérissable de leurs chants, tout ce qu'elle a retenu de cette liaison, c'est l'admirable sonnet qui commence ainsi (I, 316) :

Quand vous ſerez bien vieille, au ſoir à la chandelle,
Aſſiſe aupres du feu, deuidant & filant,
Direz chantant mes vers, & vous eſmerueillant,
Ronſard me celebroit du temps que i'eſtois belle.

L'orgueil du poète y éclate avec une naïveté confiante, il y songe plus à lui qu'à sa tendresse, et par là ce petit chef-d'œuvre forme un contraste frappant avec celui, encore plus connu, que lui a inspiré Cassandre (II, 168) :

Mignonne, allons voir ſi la roſe...

et où l'on sent à un si haut degré l'élan de la passion vraie et l'ingénuité de la jeunesse.

En écoutant le doux récit que le poète nous a fait, presque jour par jour, des phases diverses de son amour durant sept années, nous avons pour un instant oublié les troubles, les ravages, les misères de toutes sortes, de ce triste temps.

Comment une vie intellectuelle si intense, raffinée parfois jusqu'à la préciosité, a-t-elle pu trouver son éclosion et son

développement au milieu de catastrophes dont tous ressentaient le contre-coup? C'est un phénomène inexplicable dont Ronsard s'étonne tout le premier (I, 308) :

Au milieu de la guerre, en vn ſiecle ſans foy,
Entre mille procez, eſt-ce pas grand' folie
D'eſcrire de l'Amour?...

Aussi dit-il un peu plus loin :

Muſes ie prens mon ſac, ie ſeray plus heureux
En gaignant mes procez qu'en ſuiuant vos riuieres.

Le Iuge m'a trompé...

Nous ne connaissons pas le détail de ces procès, soutenus à cause des bénéfices qu'il possédait, surtout comme prieur de Saint-Côme; mais nous possédons sa requête aux maire et échevins de la ville de Tours, pour se plaindre des empiétements d'un sieur Fortin, qui prétendait user en propriétaire d'un terrain que le couvent lui avait simplement cédé par bail emphytéotique. Quand on vient de lire les vers d'amour du poète, il est assez curieux de parcourir les lettres d'affaires qu'il écrivait, comme prieur d'un couvent, au même moment et peut-être avec la même plume. Il ne manque point d'entrain en attaquant l'infortuné teinturier (VI, 482) : « Ie ne ſais point de doubte qu'il ne veuille perſuader à ceux qui le voudront croire que ſacilement il enrichira les fauxbourgs de Tours, comme les Gobelins ceux de Saint Marceau. Quand à moy, ie n'en croy rien, pource que ie n'en voy rien & auſſi que nullement il ne donne ſa teinture & ſa peine à ſes voiſins, ains la vend bien cher, ſinon quelquefois quelque vieux deuanteau d'vne bonne femme qu'il fera reteindre pour grand mercy. » Il s'en suivit une expertise et Fortin fut très heureux de se tirer d'affaire par une transaction[1].

1. L'Abbé Froger, *Ronsard ecclésiastique*, p. 38.

Si le poète venait à bout de ses adversaires devant les juges, il ne pouvait rien contre les incursions à main armée, et prenait le parti philosophique de s'en consoler en songeant à sa belle (I, 326) :

Voyant par les ſoudars ma maiſon ſaccagee,
Et mon païs couuert de Mars & de la mort,
Penſant en ta beauté tu eſtois mon ſuport.

Non content de rimer des sonnets amoureux, Ronsard, défenseur de l'orthodoxie, Ronsard, félicité par le pape pour son énergie contre les hérétiques, se distrait des misères du temps en inscrivant le nom d'Hélène sur l'écorce des arbres de son prieuré, et en lui dédiant une fontaine (I, 331) :

A fin que ton honneur coule parmy la plaine
Autant qu'il monte au Ciel engraué dans vn Pin,
Inuoquant tous les Dieux, & reſpandant du vin,
Ie conſacre à ton nom ceſte belle Fontaine.

Sans vouloir prendre cette cérémonie païenne au sérieux, on est obligé de convenir que la Fontaine d'Hélène ne figure pas uniquement dans les vers du poète : elle a une existence géographique, constatée par son scrupuleux biographe Binet, qui a soin de remarquer que Ronsard consacra à Hélène de Surgères « vne fontaine en Vendoſmois, & qui encor auiourd'huy garde ſon nom, pour abbreuuer ceux qui veulent deuenir Poëtes. » (p. 1650.)

Ce moment est celui de sa plus haute faveur, de sa plus éclatante réputation. Le 14 novembre 1570, Charles IX demande à l'infant de Portugal de nommer le poète chevalier de l'Ordre de la Croix du Christ[1].

Quelques mois plus tard, le Cardinal Louis d'Este, chargé par le pape Pie V d'une mission auprès de Charles IX, amène avec lui le Tasse à la cour de France; ce poète de vingt-

1. Voyez *l'Appendice*, p. cxviij.

trois ans, déjà presque illustre, témoigne à Ronsard toute son admiration; une tradition bien établie constate leur passagère mais réelle intimité. Les œuvres du Tasse prouvent l'estime qu'il faisait de Ronsard; dans le dialogue intitulé : *Le Catanais ou des idoles* (Il Cataneo ovvero degl' idoli), il le compare au Caro, et semble donner la préférence au poète français[1], du moins quant au choix des expressions et à la sublimité des pensées.

Les érudits italiens ont trouvé dans les manuscrits du Tasse un témoignage plus direct de ses rapports avec Ronsard. C'est une sorte de pièce de comptabilité écrite, ainsi qu'il convient à un poète, au dos d'un sonnet. En voici le texte : « Lasciati in Roma al ſignor Maurizio per l'excellentiſſimo ſignor Ronſard ſcudi due[2]. » Le comte Mariano Alberti, à qui l'on doit la publication de ces manuscrits, pense qu'il y a une confusion entre cet emprunt fait à Ronsard et celui qui a fait dire à Balzac, dans ses *Entretiens*[3] : « Dans la cour des Valois, Torquato Taſſo a eu beſoin d'vn eſcu, & l'a demandé par aumoſne à vne Dame de ſa connoiſſance; » mais n'est-il pas plus naturel de croire que le Tasse, presque toujours besogneux, « quaſi ſempre biſogno » comme le dit le comte Mariano Alberti lui-même, a contracté ces deux emprunts différents, qui ne furent probablement pas les seuls.

Le Tasse et Ronsard durent s'entretenir souvent, dans leur courte entrevue, du rêve commun qui occupait leur pensée : la composition d'un poème épique. Le poète italien, plus heureux en cela que le poète français, conduisit à bonne fin

1. A. Dupré. *Relations du Tasse avec Ronsard.* Vendôme, Lemercier, 1874. In-8°, 15 p. (Extrait du *Bulletin de la Société du Vendomois.)*

2. *Manoſcritti inediti di Torquato Taſſo.* Lucques, 1837. In-fol.

3. Elzévir, 1659. In-12, p. 171.

sa *Jérusalem,* tandis que Ronsard ne put donner qu'un échantillon de sa *Franciade.*

Nous l'avons vu solliciter d'Henri II la subvention nécessaire à l'accomplissement de son œuvre, nous le retrouvons plus pressant encore auprès de Charles IX (III, 236) :

... mon Roy, s'il vous plaiſt que ie face
La Franciade, œuure de long eſpace,
Oyez mes vœux : il ſeroit bien ſaiſon
Qu'euſſiez eſgard à mon cheueul griſon,
Sur qui deſia l'autonnale tempeſte
A fait greſler quarante ans ſur la teſte.

Dès 1568 on annonçait comme très prochaine la publication du poème. Cette année-là, le médecin du cardinal de Guise adresse à Ronsard un *aduertiſſement*[1] dans lequel il s'exprime ainsi : « Sachant, Ronſard, que tu n'atens plus que l'heure de mettre en lumiere ta Franciade, ie t'ay bien & amiablement voulu aduertir, de ce qui eſt bon, honneſte, & neceſſaire à cognoiſtre & à ſçauoir (combien que tu ſçaches toutes choſes) pour le comble & perfection de ton euure, pour la preéminence & reuanche de noſtre patrie... » L'auteur de cet opuscule a surtout pour but de mettre le poète en garde contre : « Ces menſongers Alemans leſquels ſans honte s'attribuent tout ce que le papier peut endurer & porter. »

La publication, même partielle, de l'ouvrage, était encore assez éloignée, mais aussitôt qu'un livre du poème était écrit il était sans doute présenté au roi, afin d'émouvoir sa libéralité. Telle a été, selon toute apparence, la destination d'un manuscrit du second livre, portant les armes de France, qui est actuellement conservé à la Bibliothèque nationale[2].

1. *Aduertiſſement du medecin de Monſeigneur le Cardinal de Guyſe, à Ronſard. Touchant ſa Franciade.* A Lyon. Par Benoiſt Rigaud. 1568. (A la fin du 16e ft. : « A Paris ce 15. iour d'Auril. 1568. ») In-8° de 16 fts.

2. Fds S.-Germain, 1665.

Quant à l'édition originale des quatre premiers livres du poème, les seuls publiés, elle date, d'après l'achevé d'imprimer, du 13 septembre 1572 ; elle est donc à peine postérieure de quelques semaines à la Saint-Barthélemy. Cela explique en partie le peu de bruit que ce poème, si vanté et si attendu, fit après son apparition.

Ronsard semble toutefois très préoccupé de l'achèvement de son œuvre; le 11 novembre suivant, il écrit aux chanoines de Saint-Martin de Tours afin d'être autorisé à se faire remplacer dans les fonctions de semainier, qu'il devait remplir à la collégiale, de huit semaines l'une (VI, 484). La raison qu'il leur donne, c'est la nécessité de continuer la *Franciade,* dont il vient, grâce à Dieu, de voir paraître le commencement.

En tête figure une *Préface sur la Franciade touchant le poeme heroïque,* adressée *Au lecteur apprentif,* et qui n'est guère qu'une édition plus étendue et plus complète d'un *Abregé de l'art poëtique françoys,* composée en 1565 pour Alphonse Delbène (VI, 448), et au sujet duquel Pasquier a écrit une lettre à Ronsard (liv. II, VII).

La mort de Charles IX empêcha la continuation de l'œuvre, ainsi que le poète nous le dit formellement (III, 176) :

Si le roy Charles eust vescu,
I'eusse acheué ce long ouurage.

A l'avènement d'Henri III, Ronsard a grand soin de lui remettre en mémoire toutes les occasions où il a célébré les hauts faits des membres de sa famille. Les premiers vers que vous adressa votre poète, lui dit-il, étaient une ode. Vous étiez encore au berceau (III, 200),

Et faisiez tout raui, la teste sou-leuant,
Semblant, ce luy sembloit, de l'aller approuuant;

ensuite viennent d'assez fermes conseils (III, 201) :

Sire, commencez bien à vostre aduenement,
De tout acte la fin suit le commencement.
Il faut bien enfourner...

puis Ronsard offre ses services, non sans fierté, mais avec un visible découragement (III, 203) :

S'il vous plaist l'appeller, sans farder vne excuse
Il vous ira trouuer auec la mesme Muse
Dont il chanta Henry, son Charles, & aussi
Vous à present son Roy des Muses le souci :
Ou si vostre disgrace à ce coup il essaye,
Il sera cazanier comme vn vieil Morte-paye
Qui renferme sa vie en quelque vieil chasteau,
Pareßeux, accrochant ses armes au rasteau,
Au païs inutile, & veincu de pareße
Pres de son vieil harnois confine sa vieilleße.

Les infirmités du poète commençaient à l'éloigner de la Cour, où il ne revenait que de temps à autre, pour ne point se laisser oublier (IV, 7) :

... ie retourne à baiser vos genous
Pour réchauser mon sang en m'aprochant de vous,
Et außi, mon grand Roy, pour oser satisfaire
A vos commandemens, s'il vous plaist me les faire.
Ne vous arrestez point à la vieille prison
Qui enferme mon corps, ny à mon poil grison,
A mon menton fleuri : mon corps n'est que l'escorce.
Seruez-vous de l'esprit, mon esprit est ma force.

Il va jusqu'à tracer au roi la conduite qu'il devrait tenir à son égard, et lui dicte même les paroles qu'il serait à propos qu'il prononçât (IV, 7) :

Quand i'auray cest honneur soit de vous rencontrer
Sortant de vostre chambre, ou soit pour y entrer,
Ie vous suppli' de dire (& außi ie l'espere)
Celuy fut eleué par les mains de mon pere,

Par mes freres nourri, & de moy bien-aimé.
Il fut l'vn des premiers qui de gloire allumé
Fit passer mon langage aux nations estranges,
Ornant ma race & moy d'honneurs & de louanges,
Et monstra le chemin encores non battu
A mes nobles François de suiure la vertu.

Dans son désir d'attirer l'attention du roi, il trace, après en avoir obtenu la permission, les portraits des personnages qui fréquentent la Cour (III, 206) :

... si ie vous puis plaire,
Il me plaist, vous plaisant, d'escrire & de desplaire.

La galerie est assez curieuse : ce sont les prélats qui ne vont pas à leurs églises, les marchands qui se veulent mêler de gouverner l'État, les hâbleurs qui prétendent avoir dépensé leur bien en faisant le voyage de Pologne pour le service du roi. A ces esquisses s'en ajoutait une autre, celle du mignon[1] :

Si quelque dameret se farde ou se desguise,
S'il porte vne putain au lieu d'vne chemise,
Atifé, gaudronné, au collet empoizé,
La cape retroussée & le cheueul frizé;
Si plus ie voy porter ces larges verdugades,
La coiffure ebonlée & ces ratepenades,
Ces cheueux empruntez d'vn page ou d'vn garson;
Si plus des estrangers quelqu'vn suit la façon,
Qu'il craigne ma fureur...

Le portrait ne fut probablement pas du goût du roi, car il ne figure que dans la première édition[2].

1. Ces vers sont les seuls où il soit certain que Ronsard ait attaqué les jeunes efféminés de la Cour. On trouve quelques pièces manuscrites de ce genre, qui portent le nom du poète et où le roi n'est pas ménagé, mais elles paraissent indignes de Ronsard (VI, 411-414). Quant aux *Sonnets d'Estat,* que Blanchemain lui avait attribués dans son recueil d'*Œuvres inédites,* ils n'ont pas été admis par le savant éditeur dans sa publication définitive.

2. Voyez Blanchemain, VII, 306.

Dans une des pièces que nous venons de citer, Ronsard traite Henri III en poète (III, 194) :

Apollon qui l'escoute, & les Muses qui vont
Dansant autour de luy, l'inspirent de leur grace,
Soit qu'il veille tourner vne chanson d'Horace,
Soit qu'il veille chanter en accords plus parfaicts
Les gestes martiaux que luy mesmes a faicts.

Il dit encore, un peu plus loin (III, 196) :

Nul poëte François des Muses seruiteur
Ne presenta iamais ouurage à sa hauteur,
Qu'il n'ait recompensé d'vn present magnifique,
Honorant le bel art que luy mesme il pratique.

Néanmoins ce roi, beaucoup plus préoccupé de philosophie et d'éloquence que de poésie, s'intéressait si peu aux vers de Ronsard, qu'il entreprit de le transformer en orateur. Nous avons vu, dans notre *Notice* sur Baïf (p. xxxv), que le roi avait complètement changé le caractère de l'Académie de musique et de poésie fondée par ce poète, et qu'il lui avait donné, en la rapprochant de sa personne, un caractère officiel. Binet nous dit (p. 1664) qu'Henri III voulant dresser l'Académie de son Palais, « fit chois des plus doctes hommes de son Royaume, pour apprendre à moindre peine les bonnes lettres par leurs rares discours, enrichis des plus belles choses qu'on peust rechercher sur vn subjet, & qu'ils deuoient faire chacun à leur tour. Du nombre desquels furent choisis des premiers auec Ronsard, le sieur de Pybrac, qui estoit autheur de ceste entreprise, & Doron Maistre des Requestes, Tyard Euesque de Chalons, Baïf, Desportes Abbé de Tyron, & le docte du Perron. » D'Aubigné faisait aussi partie de cette académie, dont il a parlé dans son *Histoire universelle*[1].

Ronsard se plia, non sans quelque peine, à la tâche nou-

1. Voyez notre *Notice biographique* sur Baïf, p. xxxv.

velle qui lui était imposée : « Quant à l'oraifon continue, dit Binet, il ne difoit pas des mieux en propos communs, ou pluftoft fe plaifoit en vne dedaigneufe nonchalance, laquelle il mettoit au compte de fa liberté. Que s'il auoit à difcourir, en prefence ou par commandement des grands auec quelque appareil, il difoit des mieux : tefmoin le docte difcours qu'il fit, fur le fubiect des vertus actiues, qui fe void encores entre les mains des curieux, & qu'il accompagna d'vne généreufe & pareille action, par le commandement & en prefence du Roy Henry III. » (p. 1664.)

Parmi les *Difcours académiques* conservés à la Bibliothèque de Copenhague, cinq traitent cette question : *Quelles vertus font les plus excellentes, les morales ou les intellectuelles*. Le premier est anonyme, le second est celui de Ronsard (VI, 466-471), le troisième et le quatrième, qui en est un complément, ont pour auteur Philippe Desportes, et le cinquième est d'Amadis Jamyn. A ces cinq discours, que nous possédons, il faut ajouter la curieuse mention de deux autres, qui nous est fournie par d'Aubigné dans une de ses lettres portant pour suscription : *A mes filles, touchant les femmes doctes de noftre fiecle.* « Je choifis, dit-il,... dans la Cour pour mettre en ce rang la Marefchale de Rez & Madame de Ligneroles... Ces deux ont fait preuve de ce qu'elles favoyent plus aux chofes qu'aux paroles, dans l'Academie qu'avoit dreffee le Roy Henry troifiefme, & me fouvient qu'un jour entre autres, le probleme eftoit fur l'excellence des vertus morales & intellectuelles ; elles furent antagoniftes, & fe firent admirer. » (t. I, p. 447.)

Sept discours au moins furent donc prononcés dans cette discussion, à moins que le premier, dont nous ne connaissons point l'auteur, ne soit d'une des deux dames dont parle d'Aubigné. Il paraît probable que ce fut cette série de morceaux qui servit à inaugurer la nouvelle Académie ; il est certain du moins, d'après le début du discours de Ronsard,

qu'il parlait dans cette assemblée pour la première fois, et que c'était le roi lui-même qui avait posé la question (VI, 466) : « Encores, Sire, que ie ne me fois iamais exercé à longuement difcourir & que ma principalle vaccation a efté plus d'efcrire que de parler, fi eft ce que, obeiffant à voftre commandement, ie m'en acquiteray le mieulx que ie pourray & feray d'aultant plus digne de pardon que i'effaye vng chemin tout nouueau & que ie fais tout ce que ie puis pour vous obeir & feruir...

« Il me femble que la queftion que Voftre Maiefté nous propofa l'autre iour, nous commandant de nous en aprefter, eft à fçauoir fi les vertus moralles font plus louables, plus neceffaires & plus excellentes que les intellectuelles. »

Desportes, qui succède à Ronsard, marque encore plus nettement que lui sa répugnance pour ce genre d'exercice : « Ie defireroy quafi que les poëtes ne fuffent mis iamais en tel ieu comme eft cetuy cy auquel, Sire, vous nous mettez, & moy moins que pas vn des autres, pour la cognoiffance & iufte défiance que i'ay de mes forces[1]. »

Ronsard a encore composé pour l'Académie du Palais un discours contre l'Envie. Il ne figure pas dans le manuscrit de Copenhague, où trois feuillets blancs lui avaient été réservés, mais on le trouve à la Bibliothèque nationale, dans un volume de la collection Dupuy (VI, 471).

Il est assez probable que quand Ronsard venait prononcer ces discours dans l'Académie du Palais, il habitait encore la maison dont Colletet parle en ces termes[2] : « Dans la matu-

1. Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*. Paris, Leroux, 1887, 8°, p. 231.

2. *Pierre de Ronsard*, par Guillaume Colletet. *Œuvres inédites de Ronsard recueillies par Prosper Blanchemain*. Paris, Aubry, p. 55. — Voyez notre *Appendice*, p. cxix.

rité de ſon aage il aimoit le ſeiour de l'entrée du fauxbourg Saint-Marcel, à cauſe de la pureté de l'air de cette agreable montagne que i'appelle ſon Parnaſſe & le mien. Et certes ie marquerai touſiours d'vn eternel crayon ce iour bien heureux que la faueur du miniſtre de nos Roys me donna le moyen d'acheter vne de ces maiſons qu'il aimoit autrefois habiter en ce meſme fauxbourg, & ſans doute apres celle de Baïf qu'il aima le plus. » Mais bientôt il ne vint à Paris qu'à de très rares intervalles, et ne quittait même l'abbaye de Croixval que dans des circonstances solennelles, du genre de celle dont nous allons parler.

Le roi de Navarre, ayant recouvré sa liberté à l'arrivée d'Henri III en France, en avait profité pour quitter la Cour et faire de nouveau profession de Calvinisme. A cette nouvelle, Catherine, inquiète des progrès du parti protestant, fit faire à Monsieur, duc d'Alençon, des ouvertures de paix qu'il accueillit favorablement. Investi des duchés d'Anjou, Touraine et Berry, il résolut de faire une entrée solennelle à Tours. Pour la célébrer avec plus d'éclat, les bourgeois de la ville donnèrent à l'un d'eux, Marc Belletoise, une somme de trente-six sols tournois, afin qu'il fît le voyage de Tours à l'abbaye de Croixval et allât prier Ronsard de vouloir prendre la peine de venir « en la diƈte ville pour honorer & enrichir ladiƈte entrée de ſes epigrammes & autres inuentions. » Ce fut à cette occasion qu'il composa un sonnet que la Nymphe de la Fontaine de Beaune récita au Prince (II, 6). Elle était vêtue d'un drap de soie, qui, façon comprise, n'avait pas coûté moins de huit écus un tiers aux bourgeois de Tours. Pendant toute la durée du séjour du duc d'Alençon au Plessis, ils firent porter chaque jour à Ronsard, de Tours au prieuré de Saint-Cosme, le vin de ville en flacons et bouteilles, et firent, tant pour lui que pour d'autres seigneurs de la suite de Monsieur, l'emplette de « douze aunes de velours noir faczon de Lucques & douze aunes de taffetas

noir gros grain[1]. » Après son entrée officielle à Tours, le duc d'Anjou alla gracieusement visiter le poète dans sa retraite. Celui-ci lui marqua sa reconnaissance par de nombreux sonnets. Il lui en adressa un au moment où il pénétrait dans la maison (II, 4), un autre en lui présentant du fruit (II, 6); à l'entrée du potager une « Nymphe Iardiniere » lui en récita un troisième (II, 5), enfin une « Nymphe bocagere » l'accueillit avec un quatrième sonnet, dès qu'il eut mis le pied dans le bois.

De telles distractions étaient rares, et le poète découragé, assailli par la maladie, se voyait obligé de renoncer peu à peu aux divers déplacements que ses fonctions lui imposaient. Au mois d'août 1583, il écrit aux chanoines de Saint-Martin, qui l'avaient désigné pour assister au Concile provincial, tenu d'abord à Tours et ensuite à Angers, qu'il ne pourra se rendre dans cette ville à cause d'une fièvre quotidienne et de violentes douleurs de la tête et des reins (VI, 486-487).

La maladie qui frappait si cruellement le corps de Ronsard, ne faisait que réveiller son activité d'esprit et lui inspirait l'impérieux désir de faire, avant de mourir, un complet examen de conscience littéraire, de ramener ses œuvres à une certaine unité de ton, à une concision relative, et d'en former un ensemble mieux ordonné.

Lui, qui n'avait jamais essayé de rien demander aux libraires pour la publication de ses vers, se montre exigeant pour cette édition (VI, 487) : « Il entendoit que Buon, ſon libraire, luy donnaſt ſoixante bons eſcus, pour auoir du bois, pour s'aller chauffer cet hyuer auec ſon amy Gallandius, & s'il ne le veut faire, il exhorte ſon amy d'en parler aux libraires du Palais qui en donneront ſans doubte dauantage, s'il tient bonne mine & qu'il ſçache comme il faut faire valoir le priuilege perpetuel de ſes œuures ; ce qui eſt d'autant plus à remar-

1. Voyez l'*Appendice*, p. cxxj.

quer que les priuileges d'auiourd'huy ne font que pour quelques années & non pas perpetuels. »

L'ami chargé de cette négociation la mena à bonne fin, et, quelque temps après, Ronsard vint à Paris, où il fit un séjour assez prolongé, qui acheva de miner sa santé, ainsi que nous l'apprend Du Perron (p. 1677) : « Il demeura vn Hyuer en cefte ville, auquel, outre les empefchemens qu'il auoit le refte du iour, il eftoit contraint de veiller les foirs pour voir les efpreuues, & fournir de matiere aux preffes des Imprimeurs, qui deuorent vne grande quantité de labeur. Or eftoit-il fort caffé & abbatu, tant à caufe des exercices violens qu'il auoit faits en fa ieuneffe, de fauter, luitter, voltiger, monter à cheual, & autres diuers excez, que pour la grande fubjection qu'il auoit renduë à fa profeffion, depuis la fleur de fon aage iufques au commencement de fa vieilleffe. »

Ce Iean-Philippe Galland, ou Gallandius, principal du collège de Boncourt, qui avait été le mandataire du poète dans toute cette affaire et lui avait donné asile pour vaquer à ce dernier travail, était le plus intime ami de Ronsard, qui l'appelait, en français, sa « feconde âme[1], » et en grec, μονοφιλούμενος, le seul aimé[2]. Il avait, comme il nous l'apprend[3], « acquis par le droit d'hofpitalité la familliere accointance » du poète, qui, depuis une dizaine d'années, venait faire d'assez longs séjours au collège de Baucourt, sur l'emplacement actuel de l'École polytechnique, dans une situation alors presque champêtre, que Ronsard, si porté à tout poétiser, n'hésitait point à nommer « le Parnaffe de Paris[4]. »

La dernière revision que Ronsard donna de ses œuvres

1. VI, p. 293.

2. *Georg. Crittonii laudatio funebris habita in exequiis Petri Ronfardi.* Lutetiæ, apud Abraham D'auuel, M. D. LXXXVI. In-4° p. 11.

3. Dédicace de l'éd. de 1623.

4. Binet, p. 1652.

forme un gros in-folio, dont l'achevé d'imprimer est du « quatriesme iour de Ianuier, 1584[1]. » C'est le texte que nous avons reproduit dans nos cinq premiers volumes, réservant le sixième pour les pièces ajoutées par Ronsard, ou qui n'avaient jamais été réunies à son recueil général[2].

La publication de Ronsard fut fort diversement jugée aussitôt qu'elle parut, « les vns approuuant les censures & additions qu'il y auoit faites, les autres les trouuant languissantes, & estimant qu'elles se sentoient de la froideur de la vieillesse[3]. » Ce serait là une question très longue et très difficile à trancher; nous ne l'essayerons point, nous étant appliqué à mettre sous les yeux du lecteur, qui doit en être le véritable juge, tout l'ensemble des pièces du procès; nous nous contenterons de présenter ici quelques observations générales.

D'abord, en ce qui concerne les ouvrages de commande écrits par Ronsard pour ses protecteurs, il est incontestable que dans cette édition ils sont à la fois meilleurs et plus conformes aux doctrines et à la volonté du poète. Il ne suffit pas aux princes que la louange soit excessive, il faut encore qu'elle soit prolongée; et, comme le dit Ronsard, non sans une malicieuse amertume, ils ne trouvent « iamais rien de bon, ny de bien fait, s'il n'est de large estenduë, & comme on dit en prouerbe, aussi grand que la Mer » (IV, 377).

On ne saurait en vouloir au poète, rendu à son indépendance par le bénéfice du temps écoulé, d'avoir abrégé ou même supprimé certaines pièces, auxquelles la complaisance avait eu plus de part que l'inspiration; on serait plutôt tenté de lui reprocher de les avoir écrites que d'en avoir

1. Pour la description de cette édition, voyez les deux feuillets de fac-similé en tête de notre tome I et la note 1, p. 371-375.

2. Quelques opuscules ont été supprimés par le poète, ou se sont trouvés égarés. Voyez l'*Appendice*, p. cxxiv.

3. Du Perron, p. 1678.

diminué l'étendue. Elles intéressent l'histoire bien plus que la littérature, et les curieux pourront les consulter soit dans les variantes, soit dans notre sixième volume[1].

Binet cherche à disculper Ronsard d'un autre grief qu'on lui reprochait assez vivement (p. 1661) : « Il a changé l'addreſſe d'aucunes pieces de ſes œuures, mais ce n'a pas eſté par legereté ou inconſtance d'amitié, mais par bonne raiſon, ainſi qu'il m'a raconté, & que nous voyons au ſonnet qui commence,

A Phœbus, Patoüillet (I, 184).

Qui s'addreſſoit premierement à Iacques Greuin Medecin, bel eſprit certes, & l'honneur de noſtre pays Beauuoiſin ; qui le meritoit bien, n'euſt eſté qu'ayant aidé à baſtir le Temple de Calomnie contre Ronſard, en haine des Diſcours des miſeres de noſtre temps, il s'en rendit indigne, & de ſon amitié de laquelle il honoroit ſon gentil eſprit. »

Nous avons vu, au début de cette *Notice*, une substitution du même genre, mais moins motivée peut-être, du nom de Paschal à celui de Belleau. Ce procédé, qui étonnait déjà les contemporains de Ronsard, nous surprend encore plus qu'eux ; il ne s'explique que par l'infatuation des poètes du XVIe siècle, qui regardaient la mention d'un contemporain, dans leurs vers, comme un brevet d'immortalité qu'ils pouvaient accorder ou retirer à leur gré.

Il était naturel que Ronsard ne plaçât point dans son recueil définitif les pièces libres qu'il avait composées dans sa jeunesse. Quelques-unes d'entre elles, admises dans l'édition de 1623, ont été reproduites par nous. Un assez grand nombre d'autres, qui lui ont été attribuées sans preuve, et

1. Voyez à l'*Appendice*, p. cxxj, une pièce de ce genre, *L'Ordre tenu à l'Entrée de Madame Elizabet*, à laquelle Ronsard a pris une part assez difficile à déterminer exactement.

qui n'étaient pas de nature à être réimprimées, ont été énumérées par Blanchemain (VI, 337-340).

L'effort que Ronsard avait fait pour mener à bonne fin l'édition de ses œuvres, épuisa ses forces et augmenta les douleurs de goutte dont il avait déjà ressenti plusieurs fois les atteintes; nous apprenons de Du Perron (p. 1678) « qu'il demeura dix mois entiers perclus & arresté dedans vn lict. »

Le dernier séjour de Ronsard chez Galland dura du mois de février 1585 au 13 juin de la même année[1]. Presque continuellement alité, il profitait des moindres intervalles que ses douleurs lui laissaient pour composer quelques vers. Son *Hymne à Mercure* date de ce moment. Il décrit ainsi ses souffrances au début de ce poème (VI, 316) :

Encore il me restoit entre tant de malheurs
Que la vieillesse apporte, entre tant de douleurs
Dont la goutte m'assaut pieds, iambes & ioincture,
De chanter, ja vieillard, les mestiers de Mercure.

Les vers suivants qui terminent presque la pièce, nous montrent Binet consolant Ronsard, et l'assistant dans les procès qui ajoutaient en ce moment d'ennuyeuses préoccupations à ses maux (VI, 320) :

BINET, *soin d'Apollon, dont la viue eloquence*
Flate mon mal d'espoir, mon procez d'asseurance,
Au lieu de tes beaux vers, du trafic de nostre art,
Des honneurs de Mercure icy ie te fay part.

Georges Critton, dans son éloge funèbre de Ronsard[2], évoque le souvenir des promenades que faisait Ronsard sous les arbres de la cour et des jardins, entouré des élèves, à qui il traduisait en français, vers pour vers, tantôt un passage d'Horace, tantôt un morceau de Virgile; mais, lors de ce

1. BINET, p. 1652.
2. *Georg. Crittonii laudatio funebris...* In-4°, ff. 10.

dernier séjour, le poète avait dû renoncer à ces douces occupations, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il parvint, le jour de Pâques, à s'avancer jusqu'à l'autel pour recevoir les sacrements, et à fléchir ses genoux endoloris.

Galland le portait de sa voiture à son lit, le soutenait quand il tombait en faiblesse, le couchait comme un enfant. Il avait soin surtout d'écarter doucement les visiteurs de marque, qui venaient en grand nombre de la Cour, du Palais, et même des nations lointaines, et dont l'affluence l'aurait importuné[1]. Au mois de juin le poète quitta Paris et « ſe fit mener à Croix-val, qui eſtoit ſa demeure ordinaire, pour eſtre vn lieu fort plaiſant, & voiſin de la foreſt de Gaſtine, & de la fontaine Bellerie, par luy tant celebrees, & pour eſtre le païs de ſa naiſſance[2]. » Ce voyage était déjà pour lui une difficile entreprise. Ne pouvant être transporté dans une voiture ordinaire, il « fit faire vn coche[3] » dans lequel il se trouvait plus commodément installé. Son cher Galland ne voulut point le quitter et lui prodigua ses soins pendant ce douloureux trajet. Il semble avoir passé assez tranquillement le reste de l'été. Néanmoins il sentait ses forces décliner. Le vendredi 20 septembre, il mandait Jean Mirault, notaire royal à Saint-Paterne, et, en présence de quatre témoins, parmi lesquels

1. Veillard, ft. 32 v°.

2. Binet, p. 1653. — M. l'abbé Froger décrit ainsi l'état actuel des ruines de ce prieuré : « Au pied d'une colline que revêtent encore les arbres de « Gastine la Sainte, » sur la rive droite d'un petit ruisseau, la Cendrine, affluent du Loir, se dresse un corps de logis, seul débris du prieuré. Les anciennes ouvertures ont été murées, un enduit épais ne permet plus d'en retrouver la place : portes et fenêtres ont été ouvertes au gré des derniers propriétaires. Seuls, le toit aigu et un rempart, jadis orné de crochets sculptés dont il reste quelques spécimens, et que gardent encore à chaque base deux lions accroupis, rappellent le xvi[e] siècle. » (*Ronsard ecclésiastique*, p. 35).

3. Binet, p. 1652.

se trouvait Louis de Bueil, sieur de Racan, père du poète, il faisait abandon en faveur de Galland de ses trois prieurés de Saint-Gilles, de Croix-Val et de Saint-Guingalois [1].

Un mois plus tard, un appel désespéré, adressé par lui à son ami [2], nous le montre dans le plus triste état de santé, pensant bien « s'en aller avec les feuilles. » C'est l'expression dont il se sert; mais conservant une grande fermeté d'âme, il souhaite de disparaître le plus tôt possible, puisqu'il n'est sur terre qu'un fardeau inutile, *iners terræ pondus*.

« Quelques iours apres, comme la douleur luy augmentoit, & que ses forces diminuoient, ne pouuant dormir pour l'indigeſtion, & grandes douleurs d'eſtomach, qu'il ſentoit, il enuoya querir auec vn Notaire le Curé de Ternay, pour depoſer le ſecret de ſa volonté; ouït la Meſſe en grande deuotion, & s'eſtant fait habiller premierement, receut la Chreſtienne Communion, ne voulant tant à ſon aiſe receuoir celuy qui auoit tant enduré pour nous, regrettant ſa vie paſſée, & en preuoyant vne meilleure. Ce fait, il ſe fit deueſtir & remettre au lict, diſant : Me voila au lict attendant la Mort, terme & paſſage commun d'vne meilleure vie : quand il plaira à Dieu m'appeller, ie ſuis tout preſt de partir. Il renuoya le Notaire, luy diſant qu'il n'y auoit encore rien de preſſé, & qu'il ſe portoit mieux apres auoir mis toute ſa fiance en Dieu [3]. »

Par une triste conséquence des désordres de cette époque si troublée, il ne put pas même jouir de la tranquillité suprême dont nous entourons les mourants : des bandes protestantes revenant du siège d'Angers mettaient l'Anjou et le Vendô-

1. Voyez Froger, p. 50, et *Saint-Guingalois de Château-du-Loir*, par l'Abbé Charles, *Revue du Maine*, t. V, p. 380.
2. T. VI, p. 489.
3. Binet, p. 1653.

mois en alarme. Le moribond dut être transporté à Montoire, dans son bénéfice de Saint-Gille, où il se trouvait un peu moins exposé qu'à Croix-Val. Ce fut là que le 30 octobre il fut rejoint par Galland. Après y avoir solennisé la fête de la Toussaint, il revint à Croix-Val, accompagné de son ami.

Les insomnies étaient son plus cruel supplice. Il essayait de tromper la longueur du temps en dictant des vers que ses amis s'empressaient de recueillir[1]. Quant aux remèdes, ils étaient tous inefficaces; le pavot, dont il abusait, ne lui causait qu'une sorte d'abattement, qu'il décrit dans un sonnet où il porte envie aux animaux hibernants (VI, 301):

Heureux, cent fois heureux animaux qui dormez
Demy an en voz trous, soubs la terre enfermez,
Sans manger du pauot qui tous les sens assomme :
I'en ay mangé, i'ay beu de son iust oublieux
En salade, cuit, cru : & toutesfois le somme
Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.

Plus calme dans la journée, il parlait avec la lucidité des mourants des maux de tous genres qui menaçaient encore la France. Binet, son minutieux biographe, nous le dit expressément. Du Perron, plus explicite, nous rapporte les paroles adressées à ce sujet par le poète à son ami Galland; ce discours, car c'en est un, composé d'une façon artificielle, sent son exercice de classe; Du Perron, plus préoccupé de l'effet oratoire que de l'exactitude biographique, le place le propre jour de la mort de Ronsard, ce qui achève de le rendre invraisemblable; néanmoins les pensées dernières, exprimées par le poète dans ses lettres, dans ses vers, et probablement aussi dans ses entretiens, y sont habilement fondues. C'est du roman, je l'accorde, mais du roman histo-

1. BINET, p. 1655.

rique et contemporain, et à défaut de la vérité tout entière, que nous ne pouvons atteindre, nous soumettons ici à la sagacité du lecteur cet intéressant morceau, à travers lequel il en saura du moins découvrir quelques parcelles :

« Comme il cognut qu'il ſe vouloit mettre en deuoir de le conſoler, mais que les pleurs & les ſouſpirs luy empeſchoient la parole, il prit le premier le propos & luy dit, Qu'il eſtoit bien-heureux de partir de ce ſiecle où il ſembloit que tout alloit en confuſion & en ruine : Que s'il y auoit quelque choſe qui l'obligeaſt à deſirer d'y demeurer plus long-temps, c'eſtoit l'affection qu'il portoit à ſes amis, entre leſquels il tenoit le premier rang; mais qu'il ſe promettoit qu'ils ne ſeroient iamais eſloignez l'vn de l'autre, & que ſi leurs corps eſtoient ſeparez, pour le moins leurs ames conuerſeroient enſemble : Quant à luy, puis que c'eſtoit le plaiſir de Dieu, il y obeiſſoit volontiers, & qu'auſſi bien ceſte vie ne luy eſtoit plus qu'vne mort continuelle : Qu'il reſſentoit que Dieu l'appelloit à vne meilleure & plus aſſeurée, qu'il en auoit diuers aduis, non ſeulement par le manquement de ſa chaleur naturelle qui defailloit tout à fait, mais auſſi par des preſages qui venoient de plus loin, & que quelques nuicts auparauant, comme tout le monde eſtoit ſorty de ſa chambre, il luy eſtoit apparu vne grande lumiere, & là deſſus luy recita ceſte hiſtoire dont mille perſonnes ont oüy parler[1]. »

Après une quinzaine de jours passés à Croix-Val, il voulut revoir son prieuré de Saint-Cosme-en-l'Ile, près de Tours. C'est Du Perron qui nous donne sur ce dernier voyage de Ronsard les détails les plus précis : « Ce Prieuré eſt ſitué en vn lieu fort plaiſant aſſis ſur la riuiere de Loire, accompagné de boccages, de prairies, & de tous les ornemens naturels qui embelliſſent la Touraine, de laquelle il eſt l'œil & les de-

1. Page 1681.

lices; ce qui le luy faiſoit par deſſus ſes autres maiſons, comme eſtant la plus propre à entretenir ſes Muſes & recréer la beauté de ſon eſprit, & d'ailleurs le premier bien Eccleſiaſtique dont il auoit eſté pourueu[1]. Ne conſeruant donc plus autre paſſion ſinon de s'y voir tranſporter, à fin de joüir de ceſte derniere felicité d'y mourir, & ſe perſuadant que ſes os y repoſeroient plus doucement, il ſe fit mettre dans ſon chariot, tout perclus & eſtropié que ie vous l'ay deſcrit; & s'eſtant ainſi acheminé malgré les injures de l'air, trauailla tant de ceſte premiere traitte, qu'il alla coucher enuiron à trois lieuës de là, & l'autre lendemain d'apres qui eſtoit vn iour de Dimanche (probablement le 17 novembre), arriua finalement à S. Coſme ſur les cinq heures du ſoir. » (p. 1680.)

Binet, dont le récit, plus succinct, concorde d'ailleurs sur tous les points essentiels avec celui-ci, dit qu'il demeura « en chemin, & pour faire ſept lieuës, trois iours entiers : pendant lequel temps, il eut deux foibleſſes grandes. » (p. 1655.) Après huit jours de séjour à Saint-Cosme, sentant ses forces diminuer de plus en plus, « il fit venir pour eſtre conſolé, l'vn des Religieux nommé Iacques Deſguez, aagé de ſoixante & quinze ans, Aumoſnier de Sainct Coſme, & iſſu de noble maiſon (car ceſte

1. « La maison prieuriale existe encore au midi du chevet de l'église, et, malgré quelques remaniements modernes, elle n'a pas trop perdu de son caractère primitif. C'était un logis du XVe siècle, comme une partie de l'église elle-même, avec des fenêtres carrées à meneaux croisés prismatiquement; un escalier de bois conduit au premier étage, et dessert, à droite et à gauche, deux vastes pièces à poutres sculptées et à hautes cheminées. Ronsard habitait probablement la chambre à droite, accompagnée d'un large cabinet et ornée au nord d'une pittoresque galerie, ou loge en bois, soutenue en saillie sur des poutrelles obliques; du haut de ce balcon rustique on a une belle vue sur les coteaux de la Loire. » (l'ABBÉ FROGER, *Ronsard ecclésiastique*.) Voyez : *Rapport sur la recherche des restes de Ronsard au prieuré de Saint-Cosme-lès-Tours*, par l'ABBÉ CHEVALIER. *Bulletin de la Société archéologique du Vendomois*, 1870, p. 170.

Religion n'en reçoit d'autre ſorte) auquel, ainſi qu'il luy euſt demandé de quelle reſolution il vouloit mourir, il reſpondit aſſez aigrement en ceſte ſorte : Qui vous fait dire cela, mon bon amy ? doutez-vous de ma volonté ? ie veux mourir en la Religion Catholique comme mes ayeulx, biſayeulx, triſayeulx, & comme l'ay teſmoigné aſſez par mes eſcrits. L'Aumoſnier luy dit lors, qu'il ne l'entendoit en ceſte façon, mais que ce qu'il luy en auoit dit, eſtoit pour ſçauoir s'il vouloit ordonner quelque choſe par forme de derniere volonté, & pour tirer de luy-meſmes ceſte reſolution de bien mourir, qui a grande efficace quand elle naiſt en nous-meſmes, ſans l'attendre d'autruy. Ronſard alors luy dit, Ie deſire donc que vous & vos confreres ſoyez teſmoins de mes dernieres actions. Alors il commença à diſcourir de ſa vie. » (p. 1655.) Ce diſcours, très ſommairement indiqué par Binet, est développé par Du Perron, qui le place, comme celui que nous avons reproduit ci-dessus, au jour même de la mort du poète. Comme il a évidemment pour fond principal les paroles qu'il a prononcées, nous avons jugé utile de le reproduire : « Lors commanda qu'on luy appellaſt tous ſes Religieux... auſquels quand ils furent aſſemblez il commença à faire ceſte declaration ; Qu'il recognoiſſoit qu'il auoit eſté pecheur comme les autres hommes, voire beaucoup plus grand pecheur que la plus part des autres hommes : Qu'il s'eſtoit laiſſé deceuoir aux charme de ſes ſens, & ne les auoit pas reprimez & chaſtiez comme il deuoit : Ce pendant, qu'il auoit touſiours tenu la foy & la religion que ſes ayeulx luy auoient laiſſee ; qu'il auoit touſiours embraſſé la creance & l'vnion de l'Egliſe Catholique ; qu'il auoit mis vn bon fondement, mais qu'il auoit baſty deſſus, du foin, du bois & de la paille. Pour le regard du fondement qu'il auoit eſtably, il eſtoit tres-aſſeuré qu'il demeureroit : Quant à ce qu'il auoit edifié deſſus, il eſperoit en la miſericorde du Seigneur qu'il ſeroit conſommé par le feu de ſa charité & de ſon amour. Pourtant les prioit-il qu'ils creuſſent comme il auoit

creu, mais ne vefcuffent pas comme il auoit vefcu : neantmoins qu'il n'auoit iamais entrepris ny fur la vie, ny fur les biens, ny fur l'honneur de perfonne, mais que ce n'eftoit pas dequoy fe glorifier deuant Dieu. Puis s'apperceuant qu'ils auoient le vifage tout trempé, adioufta qu'ils ne pleuraffent point de le voir en l'extremité où il eftoit, mais pluftoft deploraffent leur condition de ce qu'ils auoient encore à languir fi long-temps apres luy. Que le Monde eftoit vne perpetuelle agitation, vne perpetuelle tourmente, vn perpetuel naufrage; que c'eftoit vne mer & vne confufion de pechez, de larmes & de douleurs, & que le feul port de toutes ces infortunes & miferes c'eftoit la Mort. Pour luy, qu'il n'emportoit aucun defir ny aucun regret de la vie, qu'il en auoit effayé toutes les fauffes & pretenduës felicitez, qu'il n'y auoit rien oublié qui luy euft peu apporter la moindre ombre de contentement, mais qu'à la fin il auoit trouué par tout l'Oracle du Sage, Vanité des vanitez. Que de la plus belle & plus loüable de toutes ces vanitez, qui eftoit la gloire & la renommée, il auoit eu autant de fujet d'en eftre raffafié que perfonne de fon fiecle, qu'il en auoit joüy & triomphé par le paffé, maintenant qu'il la laiffoit & refignoit à fa patrie, pour la recueillir & poffeder apres fa mort, & s'en alloit d'icy bas auffi content & affouuy de la gloire du Monde, comme defireux & affamé de celle de Dieu. » (p. 1681.)

Les sentiments chrétiens très sincères exprimés ici ne vont pas sans regrets; en imitant Horace, le poète n'avait su se défendre d'adapter parfois à la conduite de sa vie quelques-unes de ces pensées qu'il traduisait avec tant de charme : l'effroi de la fuite du temps, la hâte de le mettre à profit pour la volupté, en un mot, toute cette philosophie païenne résumée par lui dans ce vers de son ode la plus citée (II, 168) :

Cueillez cueillez voftre ieuneffe.

Ce n'était pas la force, l'énergie, qu'il avait demandées aux Anciens. Son épicuréisme n'avait rien de commun avec celui de Lucrèce; et les mâles accents de Sénèque et de Lucain, qui devaient si souvent inspirer notre Corneille, n'avaient jamais tenté sa Muse. Néanmoins, sevré des plaisirs par la maladie, rassasié de gloire, il abjura de bonne foi des doctrines qui avaient régné sur son esprit bien plus que sur son cœur; et, désabusé des espérances de la vie, il aspira avec une avide sincérité à celles de l'au-delà.

Après s'être ainsi mis en règle avec Dieu, il s'occupa de faire son testament, qu'il avait ajourné, nous l'avons vu, mais pour lequel il ne croyait plus pouvoir attendre. Le dimanche 22 décembre, il partagea ses biens entre l'Église, les pauvres de Dieu, ce sont ses termes, et ses parents et serviteurs. Nous n'avons pas le texte de ce testament, mais seulement celui d'une autre disposition dernière, datée de l'après-midi du même jour, et que nous ne pouvons nous expliquer. Ronsard y déclare, devant notaire, résigner Saint-Guingalois et Croix-Val en faveur de Gatien Moreau et René Guetier, prêtres du diocèse du Mans, et Saint-Gilles de Montoire, en faveur de Pierre Mouzay, prêtre du diocèse de Tours. Il ne fait dans cet acte aucune allusion aux dispositions analogues que, deux mois auparavant, il avait prises en faveur de son ami Galland. M. l'abbé Froger n'a pu deviner non plus à quelle influence était dû ce revirement. Nous ferons remarquer seulement que les témoins de cet acte sont tous des ecclésiastiques, et que Jacques Desguez, l'aumônier de Saint-Cosme, qui avait assisté Ronsard, le signe le premier. Par bonheur, ces dispositions, qui n'étaient évidemment pas conformes aux véritables intentions du poète, n'eurent qu'un effet momentané. Ceux qu'elles avaient désignés se hâtèrent de prendre possession des bénéfices qui leur avaient été attribués; mais M. l'abbé Froger nous apprend que Galland réussit plus tard à écarter ses concurrents et à

demeurer paisible possesseur de tout ce que son ami lui avait abandonné.

Le jour de Noël, il demanda au sous-prieur d'entendre sa confession, « celebrer en ſa chambre, & luy diſtribuer la Communion, qu'il receut d'vne singuliere deuotion & plus grande qu'on n'euſt attendu d'vn perſonnage nourry parmy les débauches irréligieuſes d'vne Court, diſant inceſſamment, que Dieu n'eſtoit Dieu de vengeance, ains de miſericorde, & que ceſte diuine douceur qu'il auoit entierement en l'imagination, luy aydoit fort à ſupporter ſes douleurs, leſquelles il meritoit bien & de plus grandes. » (Binet, p. 1655). Quoiqu'il eût renoncé à tout, et que sa faiblesse fût extrême, le poète survivait encore, et son incessante occupation était de dicter des vers. Enfin, s'étant senti fort mal le 27 décembre, « il commanda ſur les trois ou quatre heures qu'on luy apportaſt les Sacremens requis en telles extremitez, leſquels ayant ſainctement & deuotement receus, & ayant dit les dernieres paroles, il ſe tourna vers la paroy pour repoſer... Enuiron... vne heure apres, il ſortit de ce ſommeil, ou plutoſt de ceſt aſſoupiſſement : mais comme il ſe ſentit eſueillé, il recognut que ſon diſcours commençoit à ſe troubler, & apprehenda que les aſſiſtans n'y remarquaſſent de l'alteration, & qu'il luy arriuaſt de leur dire quelque choſe mal à propos. Pour à quoy remedier il appela ſa garde, & luy commanda qu'elle priſt garde à luy, & que quand il commenceroit à reſuer elle le pouſſaſt, & l'en aduertiſt : ayant encore ce beau ſoin au dernier acte de ſa vie, de ne vouloir pas qu'il luy eſchappaſt aucune parole indigne de l'eſprit & de la bouche du grand Ronſard. » (Du Perron, p. 1682).

« Semblable à celuy qui ſommeille, il rendit (ſon eſprit) à Dieu, ayant les mains jointes au Ciel, & qui en tombant firent cognoiſtre aux aſſiſtans le moment de ſon treſpas, qui fut ſur les deux heures de nuict, le Vendredy vingt ſeptieſme Decembre

mil cinq cens quatre-vingts cinq, ayant vefcu foixante & vn an, trois mois & feize iours. » (Binet, p. 1656.)

Près de trois mois après, Desportes, réunissant à sa table plusieurs amis du poète, leur proposa de rendre à Ronsard des honneurs dignes de lui, dans la chapelle du collège de Boncourt, favorablement située pour réunir ses admirateurs. C'est ce que nous apprenons de Du Perron, qui s'exprime ainsi en dédiant à Desportes l'*oraison funèbre* qu'il prononça dans cette circonstance : « Vous la receurez, s'il vous plaift, à vos perils & fortunes... Et vous fouuiendrez, vous & ceux qui affifterent au feftin qui fe fit chez vous le Mardy dix-huictiefme de Mars, où le deffein de ces funerailles fut pris, que ie n'eu que depuis le lendemain, qui fut le Mercredy des Cendres, iufques au Lundy fuiuant qu'elle fut prononcée, pour m'y preparer. » (p. 1667.)

Binet rend compte en ces termes de l'imposante cérémonie célébrée par les amis du poète (p. 1657) : « Le fieur Galland... fit dreffer vn magnifique appareil en la Chappelle de Boncourt, là où furent celebrées & imitées fes funerailles fort folennellement le Lundi 24. de Feurier, 1586. Le feruice mis en Mufique nombrée, animé de toutes fortes d'inftrumens, fut chanté, par l'eflite de tous les enfans des Mufes, s'y eftans trouuez ceux de la Mufique du Roy, fuiuant fon commandement... Ie n'aurois iamais fait, fi ie voulois defcrire par le menu les Oraifons funebres, les Eloges & vers qui furent ce iour facrez à fa memoire, & combien de grands Seigneurs auec ce genereux Prince de Valois, accompagné du Duc de Ioyeufe, & du Reuerendiffime Cardinal fon frere, aufquels Ronfard appartenoit, honorerent cefte pompe fu-

nebre, à laquelle l'eslite de ce grand Senat de Paris daigna bien assister, comme à vn acte public, suiuie de la fleur des meilleurs esprits de la France.

« Apres disner le sieur Du Perron prononça l'Oraison Funebre auec tant d'eloquence, & pour laquelle oüir l'affluence des Auditeurs fut si grande, que Monseigneur le Cardinal de Bourbon, & plusieurs autres Princes & Seigneurs furent contraints de s'en retourner pour n'auoir pu forcer la presse...

« A l'issuë de l'Oraison fut representée vne Eclogue par moy faicte, pour fermer cest acte funebre. » La pièce dont parle ici Binet, intitulée : *Perrot. Eclogue meslée,* est adressée « A Monseigneur le Duc de Ioyeuse, Admiral de France. »

Il y avait longtemps que Binet travaillait avec ardeur à réunir, suivant l'usage du temps, un imposant *Tombeau* poétique en l'honneur de Ronsard. Il avait songé à lui rendre cet hommage, bien avant que Desportes eût l'idée d'organiser la cérémonie funèbre du collège de Boncourt. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante, écrite par lui à Sainte-Marthe, le 24 janvier 1586[1].

« A Monsieur, Monsieur de Saincte Marthe, Tresorier general de France
A Poictiers.

« Monsieur, lamitié que jay receue de Monsieur de Ronsard & qu'il vous a departie lors qu'il viuoit, pour les vertus rares qu'il recognoissoit en vous, m'ont incité à vous rescrire & vous prier dhonorer sa memoire de quelques vers affin de les mettre au rang de ceux que i'assemble pour son tombeau. Ie sçay que sa memoire est assez illustree par ses

1. Nous devons la communication de cette lettre, demeurée jusqu'à ce jour inédite, à l'obligeance de notre confrère, M. Ludovic Lalanne. Elle se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, manuscrits, In-fol. n° 292, ft. 39.

propres escritz mais si nous ne l'honorons gueres dauantage pour les vers que nous luy sacrerons nous pourrions encourir vn deshonneur ne faisant pour luy ce que nous n'auons refusé pour d'autres de moindre vertu. Ie ne vous mande rien de sa mort qui est tout asseurée au grand regret de la Muse françoise mais ie vous puis asseurer que la plus part de ses amis, ie dy de ceux dont luy mesme il a fait cas & estime, mont ja baillé pour satisfaire à mon desir. Vous estes lun de ceux quil a le plus estimé comme il ma dit maintesfois, voila pourquoy plus asseurement jattens de voz nouuelles. Monsieur Rapin se recommande à voz bonnes graces comme aussi je fais de bien bon cœur, priant Dieu,

« Monsieur, de vous donner autant d'heur que voz vertus en meritent. De vostre maison à Paris ce XXIIIe Ianvier 1586.

« Vostre tres-humble seruiteur. CL. BINET. »

Binet aurait souhaité que sa biographie de Ronsard, et le *Tombeau* qu'il avait préparé, pussent paraître à la date des obsèques célébrées au collège de Boncourt. N'ayant pu y parvenir, il publia seulement ce jour-là *Les derniers vers de Pierre de Ronsard* (t. VI, p. 297-304), précédés de l'épître suivante :

A LA NOBLE ET VER-
TVEVSE COMPAGNIE QVI A
HONORE LES OBSEQVES DE
Monsieur de Ronsard, Prince des
Poëtes François.

« MESSIEVRS, l'honneur que vous faites à l'heureuse memoire de feu Monsieur de RONSARD, assistant à cet office funebre dressé par la pieté singuliere de Monsieur Galland, son plus fidele amy, est vn dueil public, par lequel vous n'honorez ou regretez pas seulement vn Ronsard, comme le premier de

la France, qui a ſi heureuſement enrichi le treſor de noſtre langue, & de la Poëſie : Mais par meſme moien vous honorez noſtre France meſme, & regrettez bien à propos ſes miſeres, auſquelles il n'a point deſiré de ſuruiure. Si la diligence des ouuriers l'euſt permis, le papier tant honoré du beau nom de Ronſard euſt teſmoigné ſon dueil, & accompaigné voz regretz de la noire teinture des vers des plus choiſis perſonages de notre France, que i'ay prié de ce deuoir, & des principaux points du cours de ſa vie que nous auons dreſſé, non pour illuſtrer ſa memoire dauantage, ains pour n'obſcurcir la noſtre, ſi nous faiſions autrement. Mais le temps, maiſtre de noz actions, ne l'a ſceu permettre pour ce iour. Seulement il nous a permis de vous preſenter les derniers enfans de ſa Muſe, conceus au lict de la mort, & comme naiſſans de ſon tombeau, aſçauoir les deux Epigrammes en forme d'inſcriptions, les Stances, & les quatre premiers Sonets recueillis par Monſieur Galland, lors qu'eſtant à Croix-Val tormenté cruellement de grandes douleurs, & ne pouuant dormir durant les longues nuicts d'hiuer, il le prioit d'eſcrire au matin ce qu'il auoit compoſé la nuict : Et les deux derniers Sonets eſcris ſoubs luy peu auant ſa mort (dictant, priant, & mourant tout enſemble) par vn des Religieux de ſon prieuré de Sainct Coſme lez Tours, auquel lieu s'eſtant fait, tout malade, tranſporter de ſa maiſon de Croix-Val, quelques iours au parauant, finablement deſnué de toutes ſes forces, plein de foy toutesfois, & d'entendement, il a rendu ſon eſprit à Dieu. Lequel ie prie,

« Meſſieurs, en recompenſe de ce dernier office vous vouloir touſiours accompaigner de ſa grace. De Paris, ce XXIIII de Feburier M. D. LXXXVI.

« Voſtre treſ-obeiſſant
« ſeruiteur C. B. »

Trois ans après ces imposants hommages rendus à la mé-

moire du poète, son souvenir n'était pas même consacré, dans le prieuré de Saint-Cosme, par une simple inscription, ainsi que nous le prouve le témoignage d'Estienne Pasquier (*Recherches*, liv. VII, col. 730) : « Il fut enterré à costé fenestre de l'autel, si vous entrez dedans l'Eglise, sans qu'il y ait aucune remarque de tombeau, fors une vingtaine de carreaux neufs de brique, au milieu de plusieurs autres vieux. Qui fut cause qu'un jour de Sainct Marc, l'année mil cinq cens octante neuf, oyant vespres en ce lieu, poussé de son influence, ou bien d'un juste despit de voir ce grand personnage en une sepulture si pauvre, fis sur le champ ceste... Epitaphe. »

Cette épitaphe en vers latins, pur hommage littéraire, ne changea rien à l'état de la sépulture du poète. Ce fut seulement en 1609 que Joachim de La Chétardie, conseiller-clerc au Parlement de Paris et prieur-commandataire de Saint-Cosme, voulut perpétuer dans ce monastère la mémoire de son illustre prédécesseur. Pour cela il prit dans le *Tombeau de Ronsard* (éd. de 1623, p. 1713) une épitaphe latine, composée par Jean Héroard, médecin du roi, et y ajouta un titre et une dédicace, ce qui forma l'inscription suivante :

EPITAPHIVM PETRI RONSARDI

POETARVM PRINCIPIS ET HVIVS CŒNOBII QVONDAM PRIORIS.

D. M.

CAVE, VIATOR, CAVE, SACRA HÆC HVMVS EST.
ABI, NEFASTE, QVAM CALCAS HVMVM SACRA EST.
RONSARDVS ENIM IACET HIC,
QVO ORIENTE ORIRI MVSÆ,
ET OCCIDENTE COMMORI,
AC SECVM INHVMARI VOLVERVNT.
HOC NON INVIDEANT, QVI SVNT SVPERSTITES,
NEC PAREM SORTEM SPERENT NEPOTES.

IN CVIVS PIAM MEMORIAM
IOACHIM DE LA CHETARDIE,
IN SVPREMA PARISIENSI CVRIA SENATOR
ET ILLIVS, VIGINTI POST ANNOS,
IN EODEM SACRO CŒNOBIO, SVCCESSOR
POSVIT.

Colletet, qui la reproduit dans sa *Vie de Ronsard* (BLANCHEMAIN, *Œuures inédites de Ronſard,* p. 117), ajoute : « La voicy en françois en faueur de la ſatisfaction des dames qui pourront ietter les yeux ſur cet ouurage :

« EPITAPHE DE PIERRE DE RONSARD,

PRINCE DES POETES ET AVTREFOIS PRIEVR DE CE MONASTERE.

« ARRESTE, PASSANT, ET PRENDS GARDE; CESTE TERRE EST SAINCTE. LOIN D'ICY, PROPHANE! CESTE TERRE QVE TV FOVLES AVX PIEDS EST VNE TERRE SACREE, PVISQVE RONSARD Y REPOSE. COMME LES MVSES QVI NAQVIRENT EN FRANCE AVECQVE LVY, VOULVRENT AVSSI MOVRIR ET S'ENSEVELIR AVECQVE LVY, QVE CEVX QVI LVY SVRVIRENT N'Y PORTENT POINT D'ENVIE, ET QVE CEVX QVI SONT A NAISTRE SE DONNENT BIEN DE GARDE D'ESPERER IAMAIS VN PAREIL ADVANTAGE DV CIEL.

« C'EST A LA MEMOIRE DE CE GRAND POETE QVE IOACHIM DE LA CHETARDIE, CONSEILLER AV SOVVERAIN PARLEMENT DE PARIS ET, VINGT ANS APRES, SON SVCCESSEVR EN CE MESME PRIEVRÉ, A CONSACRÉ CESTE INSCRIPTION FVNEBRE. »

M. Achille de Rochambeau nous apprend, dans *la Famille*

de Ronsard, l'histoire des diverses translations de cette épitaphe : « En 1744, par suite de la suppression du prieuré Saint-Cosme, les chanoines de Saint-Martin de Tours, dont relevait ce bénéfice, firent enlever le cénotaphe de Ronsard pour le placer dans leur salle capitulaire, où il demeura jusqu'à la démolition de leur église monumentale, ordonnée en 1793. Après différentes vicissitudes, le marbre qui conservait l'élogieuse épitaphe fut apporté à Blois et relégué dans les greniers de l'évêché, d'où il passa enfin au Musée, en 1857. » Il y figure sous le nº 765. La consécration de l'épitaphe par La Chétardie, qui était probablement inscrite sur une plaque de marbre séparée, a disparu. L'inscription est surmontée d'un buste en plâtre, qui est considéré comme un moulage de celui que La Chétardie avait placé sur le monument érigé au prieuré de Saint-Cosme.

Tout le monde connaît, quand ce ne serait que par le jugement de Boileau, l'étrange discrédit dans lequel les vers de Ronsard étaient tombés au XVIIe siècle; il était tel que Ménage n'hésite pas à dire en parlant des ouvrages du poète *(Menagiana,* III, 103) : « Ie crois qu'il feroit tres-difficile dans ce temps-ci de rencontrer une perfonne qui ofât fe vanter de les avoir & de les lire, » et que Scarron, plaidant contre son père, croit établir indubitablement son peu de raison en disant (t. II, p. 67, éd. de 1719) : « Il a menacé cent fois fon fils aîné de le desheriter, parce qu'il lui ofoit foûtenir que Malherbe faifoit mieux des vers que Ronfard. » On voit que le poète n'était plus à la mode. Il fut très longtemps avant d'y revenir. En 1827, l'Académie mettait au concours un *Tableau de la Littérature française au XVIe siècle.* Dans leurs discours sommaires et forcément superficiels, les deux lauréats, Philarète Chasles et Saint-Marc Girardin, mêlent à peine quelques timides éloges aux critiques banales adressées à Ronsard. Un troisième concurrent prend le plus long, s'attarde aux séductions de la route, ne

songe plus au but à poursuivre. Ébloui par une floraison poétique dont la nouveauté augmente le charme, il oublie d'abord, et néglige ensuite volontairement la moitié de son sujet : la prose. Transfuge de l'École de médecine, il apportait dans la littérature un peu de l'indépendance et de la rigueur des méthodes scientifiques. A l'*Histoire de la Poésie du XVIe siècle* il consacre tout un volume, dont Ronsard est le héros; puis, comme une si exorbitante nouveauté ne pouvait se passer de preuves, Sainte-Beuve fait un choix des plus inattaquables poésies de Ronsard, et en forme un second volume, qui passe à la faveur du premier.

Le scandale fut grand, le succès ne fut pas moindre. Ronsard devint, ou, pour mieux dire, redevint le dieu du jour. Ses œuvres furent la bible de l'école romantique. Sainte-Beuve offrit à Hugo un magnifique exemplaire de l'édition de 1609. Ce fut l'album du cénacle, et ses marges se couvrirent de vers en l'honneur des hôtes de la place Royale.

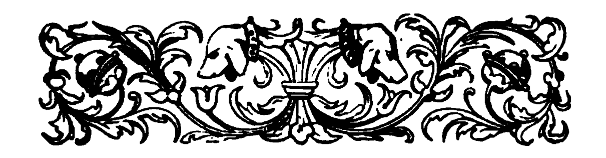
La preuve la moins équivoque du succès réel et durable de Ronsard fut le retour à lui des libraires, dont il n'avait guère eu à se louer de son vivant, et à qui il reprochait (VI, 487) de « proffiter de tout, receuoir toufiours & ne donner iamais rien. »

En 1857, Jannet crut le moment venu de renouer la chaîne des éditions complètes du poète, interrompue dès 1629, c'est-à-dire depuis plus de deux cents ans, et il en confia le soin à Prosper Blanchemain, qui se mit au travail avec une ardeur, une conviction, une foi au-dessus de tout éloge, et employa dix années à cette publication. Elle n'était pas encore achevée, quand, en 1866, Lemerre, qui s'était fait connaître en imprimant les œuvres des jeunes poètes, aujourd'hui célèbres, du *Parnasse contemporain,* projeta de remettre en lumière, non plus seulement Ronsard, mais son école toute entière : *La Pléiade françoife.* Depuis lors cette

longue publication, qui s'étendait chemin faisant au delà des prévisions premières, s'est continuée lentement, trop lentement, impatientant parfois, sans les décourager jamais, les fervents admirateurs de Ronsard, que je suis heureux de remercier ici de leur inépuisable indulgence.

CH. MARTY-LAVEAUX.





APPENDICE

I.

DOCUMENTS
relatifs à Loys de Ronſſart, père du Poëte.

1.

(Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 3037, f° 96.)

A MONSEIGNEVR

Monſeigneur le Grant Maiſtre.

Monsr. La ſuffiſance de Monſ^r le treſorier babou preſent porteur me gardera de vous faire longue epiſtre mais bien vous aduertiray de la bonne ſante & diſpoſition en quoy ſont meſſeigneurs qui ne pourroit eſtre meilleure comme amplement ferez informe par mondict ſ^r le treſorier et pareillement de leur traictement & eſtat de viure.

Monſ^r & mademoiſelle de chauigny & les autres ſeruiteurs & ſeruantes de meſdicts ſ^rs ſont arriuez en ceſte ville deliberez chacun en leur endroict de bien ſoigneuſement ſeruir meſdicts ſeigneurs en attendant que autrement le Roy & madame y aient pourueu. Et cependant monſ^r ie feray ſeruir pour la bouche de meſdicts

ſ^rs^ les officiers les plus capables et souffiſans qui ſoient de par deça. Et pource que du demourant du faict & conduicte de la maiſon mondit ſ^r^ le treſorier & moy en auons tenu propos enſemble & auſſi que ie luy ay baille vng memoire des officiers qui furent menez a barcellonne eſtans es galleres & ailleurs ie ne vous en diray dauantaige ſinon que ie vous ſupplie monſ^r^ treshumblement me tenir en voſtre bonne grace pour humblement recommande & comme lung des anciens ſeruiteurs de voſtre maiſon, & qui ſeſt employe au ſeruice des Roys par leſpace de quarente ans & dauantaige monſ^r^ quil vous plaiſe faire entendre auſdicts ſ^r^ & dame la peine & trauail que iay ſoufferte pardeca pour le ſeruice de meſdicts ſ^rs^ en maniere que par voſtre moyen elle puiſſe eſtre recongneue par cy apres et ce faiſant ie vous en ſeray treſtenu & oblige. Cy ſera la fin de ma lettre. Priant noſtre Seigneur monſ^r^ quil vous donne bonne & longue vie.

De Pedrace le xve januier.

Dung de voz humbles et obeiſſant ſeruiteur *(sic)* ceſt

RONSART.

2.

(Dédicace de l'ouvrage intitulé : *Les Triumphes de la Noble & amoureuſe dame. Et lart de honneſtement aymer. Compoſe par le Trauerſeur des voyes perilleuſes* (Jean Bouchet). Paris, 1536, Sign. A ii v°. In-f°.)

❧ A noble & puiſſant meſſire Loys Rouſſart *(sic)* cheuallier ſeigneur de la Poſſonniere et de noire terre, & maiſtre doſtel de treſilluſtre prince mõſeigneur le Daulphin premier enfant de France : Iehan Bouchet de Poictiers humble ſalut.

Recogitant nuyt & iour lexcellance
De celle amour, que par begniuolance
Auez a moy, treshardy cheuallier
Non dauiourdhuy ſeullement ne de hier,

Mais il y a des annees lunaires
Neuf vingt au iuft, & quinze de folaires
Quant il vous pleut a Paris me appeller
Et des fecretz aulcuns me reueller
Du tant noble art de doulce rethorique
Dont vous auez le fcauoir & pratique,
Par le moyen dequoy ie corrigeay
Le chapelet des princes, que erigeay
A la rigueur de toute quadrature
Et du rentrer & clore en louuerture,
En tous mes vers de epiftres leonyns
Ie entremeflay de puis de feminins
En mafculins deux a deux, dont la taille
Refonne fort, fil aduient quon ni faille,
Mais peu de gens gardent celle rigueur,
Car a la faire y a peine & longueur,
Auffi que auez fupporte mes ouurages
Contre leffort des veneneux langages,
Et foubftenu par voftre cler efprit
Tout ce que iay par cy deuant efcript
Sil eft venu deuant vous par fortune
Sans abufer de louange importune.
De tous ces biens affez memoratif
A vous mon feigneur comme fuperlatif (sic)
De bien efcripre en francoys rithme & profe
Ne puys celler tout ce que ie compofe
Et mefmement vng ouurage nouueau
Que trouuerez comme il me femble beau.

. . . .

Trouue me fuis ou lon tenoit fermons
Des gens de bien : qui ont paffe les mons
Pour guerroyer & faire au roy feruice :
Et pour le vray iay fceu quen exercice
Ou aultre charge, auez iceulx paffez
Vingt et deux fois : auec dhonneur affez.
Premierement fuftes a la bataille
Qui fut en mer : quon nomme la rapaille :
Puis a Nauarre : & a Daft la comte
Ou huyt tournoys fiftes : tout bien compte.
Sans vous ne fut ne fans voftre entreprinfe
Milan conquis : Alexandrie prinfe :
Et Loys Sforce emmene prifonnier :

Ou fustes faict et cree cheuallier :
Auec le Roy en voz ans fors et ieunes
Fustes aussi quant il retira Genez
Et vous mena pour Saulses assieger
Le feu signeur de dunoys : Et ranger
Vous sceustes bien soubz royalle diuise
Quant on dompta la force de Venize :
Ou le feu Roy si bien ouurer vous veit
Que cheuallier de rechief il vous feit.
Fustes vous pas au camp saincte Brigide :
Ou le roy mist Souysses soubz sa bride :
Ouy pour certain, non sans loz meriter.
Ont pas voulu les roys vous heritier
Du noble estat des cens mansionnaires,
Que nous nommons royaux pensionnaires,
Qui sont choisiz pour estre a lentour deulx
Et les deffendre en arroys belliqueux.
Bien verrez donc si iay suiuy les termes
De ceulx qui sont aux nobles armes fermes.
Quant au blason des armes et diuis
(Dont iay parle, voyre escript mon aduis)
Vous en scauez autant que feit onc homme,
Et en auez fait vng recueil et somme
Puys peu de temps, et vng aultre traicte
Ouquel auez tresamplement traicte
Comme on se doit es maisons des grans princes
Entretenir par regnes et prouinces,
Ce que tresbien congnoissez et scauez
Car quarante ans y a que vous auez
Tousiours seruy la couronne de france
Tant en son eur, que infortune et souffrance.

. . . .

Et tellement que a monsieur le Daulphin
Et a monsieur Dorleans son cher frere,
Lors que en hostaige on lieu du roy leur pere
Furent menez, deulx on vous ordonna
Maistre dostel, ce faix on vous donna
Pour vostre sens preudhommie et prudence,
Grant loyaulté, noblesse et prouidence,
Et par quatre ans six moys ou enuiron
Plus endurant que a tirer auiron
Ayant douleur auec vous pour compaigne

En ceſt eſtat les auez en eſpaigne
Touſiours ſeruiz, combien que par deux ans
A grans regretz, meſſieurs leſdictz enfans
Furent ſerrez en vne chambre cloſe.

. . . .

Et neuſt eſte rethoricque la nymphe
Qui vous tranſmiſt par le ſien paranymphe
En la priſon ancre plume et papier
Dennuy et deul neuſſies pas peu pier
Mais vous bailla le paſſetemps de eſcripre
Et compoſer deux traictez que deſire
Eſtre monſtrez par bonne impreſſion
Ce ſont ces deux dont iay faict mention.

3.

EPISTRE CXXVI.

(*Epiſtres Familieres du Trauerſeur* (Jean Bouchet). 1545. In-fol. f. lxxxii v°. — Voyez aussi les *epiſtres* XCVI et XCVII.)

EPISTRE de L'acteur a meſſire Loys Rouſſart *(sic)* Cheualier, maiſtre d'hoſtel de monſieur le Daulphin, & ſieur de la Poiſſonniere reſpōſiue a vne petite lettre miſſiue q̄ ledict Rouſſart auoit luy meſme baillée a l'acteur en la ville de Chaſtelleraud ou ſe rencōtrerent.

O Iour heureux, heure bien fortunée
Ou le bon Dieu la grace m'a donnée
De vous auoir (monſeigneur) ce iour veu,
O, que ie fuz de treſgrand heur pourueu
Quand ie receu de voz mains celle lettre
Qu'il vous plaiſoit a Poictiers me tranſmettre
Et la liſant me tomberent des yeulx
Larmes de ioye, & ſouſpirs gracieulx
Venoient du cueur, voire de telle ſorte
Que ne ſcauois de mon parler la porte
Pour humblement vous rendre les merciz
Que ie vous doy des ans a plus de ſix.

Premierement pour celle amytié bonne
Qu'auez monstrée a ma simple personne,
Car fustes cause, & moien principal
D'auoir du Roy mandement special
Pour receuoir ma fille on monastere
De saincte croix pour viure en vie austere,
Ou elle auoit tresgrant deuotion,
Sans que payasse aulcune pension :
Et quelque part monsieur ou ie puisse estre
Cest' amytié vous donnez a congnoistre
En extollant mon tant debile esprit,
Et ce que i'ay redigé par escript
Pour me donner honneur par auantage
Plus que ne vault le maistre, ne l'ouurage,
Car tout le loz qui de vous vient & sort
Est creu de tous a vostre seul rapport,
Autant & plus que d'homme de ce royaulme (sic)
De vostre estat, portant la lance & heaulme.
Et la raison, c'est que voz entendez
Latin, Francois, & que tousiours tendez
A extoller la vertu sur le vice,
Et qu'a trois Roys vous auez faict seruice,
Comme a present de corps, & de conseil,
Tel qu'il n'en est de plusgrant ou pareil.

. . . .

Escript soubdain soubz mon petit cachet
Par le vostre humble obeissant Bouchet.

II.

LETTRE DE TONSURE

de Pierre de Ronsard.

(2e livre des *Infinuations eccléfiaftiques du diocèfe du Mans,* fo 28 ro. — Voyez l'Abbé Froger, *Ronsard ecclésiastique,* p. 7.)

Noverint vniuerfi quod nos Renatus Bellayus miferatione diuina epifcopus cenomanenfis dilecto noftro Petro filio nobilis viri Ludouici de Ronffart et domicelle Iohanne de Chauldrier parrochianorum Sti Geruafij de Culturis noftre diœcefis cenomanenfis oriundo in et de legitimo matrimonio procreato fufficientifque ætatis & litterature reperto tonfuram in Domino contulimus clericalem.

Datum apud noftrum caftrum de Tholeuio predicte noftre diœcefis cenomanenfis fub figillo noftro die fexta menfis martii anno domini millefimo quingentefimo quadragefimo fecundo.

Ainfi figné : Teftu, & fellé fur queue fimple de cire rouge l'original de la prefente lettre de tonfure au dos de laquelle eft efcript : la prefente infinuation a efté prefentée et infinuée au greffe par ledit Pierre de Ronfart comparant en perfonne le xxviii iour de nouembre l'an mil ve cinquante et quatre (1543, nouv. style).

Bryant.

III.

LES QVATRE PREMIERS LIVRES DES ODES.

M. D. L.

Surauertiſſement au Lecteur.

Depvis l'acheuement de mon liure, Lecteur, i'ai entendu que nos conſciencieus poëtes ont trouué mauuais de quoi ie parle (comme ils diſent) mon Vandomois, écriuant ore charlit, ores nuaus, ores ullent, & pluſieurs autres mots que ie confeſſe veritablement ſentir mon terroi. Mais d'autant qu'ils n'ont point de raiſons ſuffiſantes, ie ne daigneroi gaſter l'encre pour leur faire entendre leur peu de verité. T'auertiſſant ſeullement de ne ſuiure l'erreur de telle graſſe ignorence, mais fortifié de la raiſon qui me fauoriſe, ne te laiſſer piper par leurs ſonges & vaines bourdes. Car tant s'en faut que ie refuze les vocables Picards, Angeuins, Tourangeaus, Manſſeaus, lors qu'ils expriment vn mot qui defaut en noſtre François, que ſi i'auoi parlé le naïf dialecte de Vandomois, ie ne m'eſtimeroi bani pour cela d'éloquence des Muſes, imitateur de tous les poëtes Grecs, qui ont ordinairement écrit en leurs liures le propre langage de leurs nations, mais par ſur tous Theocrit qui ſe vante n'auoir iamais attiré vne Muſe étrangere en ſon païs. Μουσαν δ'ὀθνειαν οὔκοτ' ἐφελκυσάμαν. Quand à ce mot charlit, qu'ils reprennent tant, ſi l'on veut de bien pres regarder l'étymologie, tu le trouueras meilleur que chalit, & plus antique François, comme ſentant encore le vieil age auquel nos premiers deuanciers erroient ça & la, portant leurs lis ſur des chars, comme les Scythes, & ceus qui habitent vne partie de l'Afrique; encores auiourdui voit on en la plus grande part des maiſons champeſtres les lis eſtre faits à roue, pour eſtre plus gliſſans, & faciles à manier. Non que tel etymologie me plaiſe, ou qu'il ſoit néceſſité d'i auoir egard, ni en ceſtui-ci, ni aus autres : ſeulement i'ai bien voulu reboucher vn peu les dens de ces abboieurs

par telle deriuation, affin qu'vne autrefois ils ne ſoient ſi pronts à les afiller contre celui qui ne les pourroit ouïr gronder, ſans les peliſſer par raiſons plus fortes, que celles qu'ils auroient miſes en auant pour me rechigner ou me mordre. Au ſurplus, lecteur, ie te veil bien auertir de ce verbe ie va, tu vas, il vat, en lieu de dire ie voi, tu vas, il va, lequel i'ai forgé au patron de ie ba, tu bas, il bat, car en lieu que l'vn eſtoit irregulier, tu en auras vn autre mieus forgé, & plus François, qui eſt la ſeule touche ſur laquelle tu dois examiner tes vocables ſans les faire monſtrueus, & mal ordonnez, comme iadis eſtoit ce mot hymne que i'ai refondu dedans la propre forge Françoiſe, le finiſſant par noſtre propre terminaizon inne, rimant hinne ſurdiuine, benine, dinne, outant le g ſuperflu; & ſi tu me dis qu'il eſtoit François au parauant, ie te répon que c'eſtoit vn monſtre, & géant, pour n'auoir vne ſeule terminaizon ſemblable à la ſienne, ſe finiſſant en mine, & ſi tu en treuues quelque autre, lors i'avourai ta raiſon, ce pendant ie ferai ſeruir la mienne, qu'auecq' le tens tu apprenueras, d'autant que c'eſt vne regle generalle d'aproprier ſur la terminaizon françoiſe tous les mots tirés des Italiens, Latins, & des Grecs, pour l'ornement & perfection de noſtre langue. »

IV.

LETTRES DE MARGUERITE DE FRANCE,

DUCHESSE DE SAVOIE,

en faveur de Ronsard.

I.

Au Roi.

(Bibliothèque nationale, manuscrits français, fonds Dupuy, n° 211, f° 28.)

MONSEIGNEVR encores que ie ſache lonneur et bonne chere que vous faictes a monſieur de ronſard pour ſes louables vertus qui ſont telles quil na beſoing daucune reconmandaſion enuers vostre mageste ſi est ce que layant touſiours congneu des ſon ieune age et tous les ſiens fort adfectionnes a vostre couronne iay bien oſe prendre la hardieſſe de vous ſuplier tres humblement monſeigneur luy voulloir donner quelque bonne abeye afin quil ne penſe plus a aultre choſe qua eſcripre vos louanges et a perpetuer vostre nom, et me ſemble monſeigneur que vous deueries estimer a grand heur dauoir durant vostre regne vng tel perſonnage aupres de vous car a la verite cest le premier de nostre temps estant estime tel non ſeulement par la france mays par tous les lieux ou ſes eſcris ſont leuz des gens ſcauans.

Monſeigneur ſans lamitie que ie ſcay que vous luy portes ie vous en dirois dauantage mays ſachant que vous congnoiſſes aſſes ſes merites ie vous ſupliray ſeullement encores vng coup de lauoir pour reconmande et moy tres humblement a vostre bonne grace priant dieu monſeigneur vous donner autant dheur et de contantement que vous en ſouhaicte

Vostre treshumble et treſobeiſſante tante et ſugete

MARGVERITE DE FRANCE

2.

A la Reine-mère.

(Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 3182, f° 14.)

Madame, Encores que je foye bien affeuree de la bonne congnoiffance que vous auez des labeurs & merites du f[r] de Ronfard & que pour fes vertuz & rares qualitez il vous foit affez recommande, fi ne veulx je faillir, pour le defir que jay de long temps eu de fon bien et aduancement & pour lefperance quil a toufiours eue en voftre aide & faueur, de vous efcripre ce mot de lettre en fa recommandation et vous fupplyer Madame le vouloir tant pour lamour de moy que pour refpect mefme tenir toufiours en voftre bonne grace, et le pourueoir de quelque benefice, pour de plus en plus luy donner moyen de continuer les labeurs quil a jufques icy entreprins au proffict & honneur de toute la france. Et daultant Madame que je fuis certaine que telz perfonnaiges eftans congnuz de vous comme ledict Ronfart eft ne peuuent finon trouuer fecours & aduancement en voftre endroict je ne vous en feray pour ceftheure aultre plus humble priere, me remectant a la bonne volunte & faueur quil vous a toufiours pleu porter a ceulx qui vous ont efte recommandez de ma part, qui meft Madame vne obligation fi grande que je ne puis finon vous en demourer toute ma vie redebuable, & fur ce point je me recommanderay treshumblement a voftre bonne grace priant dieu vous donner Madame en fante tresbonne & longue vie.

De Ryelle ce iiij[e] iour de May.

Voftre treshumble et trefobeiffante feur et fubgette

Margverite de France.

V.

LETTRE DE CHARLES IX
au Cardinal Henrique.

(Archives nationales de Portugal, corpo. chron., part 2ª, ma. 248, doc. 11. — Voyez l'Abbé Froger, *Ronsard ecclésiastique*, p. 70. Cette pièce avait été signalée dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 2ᵉ série, t. V, p. 74.)

A tres excellent & tres illuſtre prince noſtre tres cher & tres amé couſin le Cardinal infant de Portugal.

Tres excellent & tres illuſtre Prince, noſtre tres cher & tres amé couſin. Ayant entendu la ſinguliere affection que notre amé & feal conſeiller aulmoſnier ordinaire, maiſtre Pierre de Ronſard, gentilhomme Vandomoye, a au ſeruice grandeur & proſperité de l'ordre de la Croix du Chriſt & pour mieux s'y employer de paruenir au rang des Cheualiers dudit ordre, nous eſcripuons preſentement à noſtre tres cher & tres amé bon frere & couſin le roi de Portugal, en faueur dudit de Ronſard, à ce que ſon bon plaiſir ſoit le y voulloir receuoir. Et ſachant combien vous pouuez pour luy en ceſt endroict, nous auons bien voulu vous prier, comme nous faiſons bien affectueuſement, voulloir moyenner au dit de Ronſard ceſte grace enuers noſtre dit bon frere, de laquelle nous ſommes aſſeurez qu'il l'en trouuera digne pour eſtre perſonnaige tres excellent en ſçauoir & qui nous a faicts de grands & ſignallés ſeruices à l'honneur de nous & de la republicque françoiſe nous eſt grandement recommandé. Vous aſſeurant que nous receurons à ſingulier plaiſir la faueur qu'il vous plaira luy impartir en noſtre conſideration & dont nous nous ſouuiendrons quand en pareil cas d'aulcune choſe nous voudrez requerir. Priant Dieu, tres excellent & tres illuſtre prince, vous auoir en ſa ſainte garde.

Eſcript à Soiſſons, le XIIIIᵉ iour de Novembre 1570.

Charles.

VI.

SVR LA MAISON DE L'AVTHEVR,

qui eftoit autrefois la demeure de Ronfard, au faubourg Saint-Marcel (1638).

Ie ne voy rien icy qui ne flatte mes yeux;
Cette cour du baluftre[1] eft gaye & magnifique;
Ces fuperbes lions, qui gardent ce portique,
Adouciffent pour moy leurs regards furieux.
Ce feuillage animé d'vn vent délicieux[2]
Ioint au chant des oifeaux fa tremblante mufique;
Ce parterre de fleurs, par vn fecret magique,
Semble auoir defrobé les eftoiles des cieux.
L'aimable promenoir de ces doubles allées[3],
Qui de profanes pas n'ont point efté foulées,
Garde encore, ô Ronfard, les veftiges des tiens!
Dezir ambitieux d'vne gloire infinie!
Ie trouue bien icy mes pas auec les fiens,
Et non pas dans mes vers fa force & fon génie.

1. Elle a quatre piez en carré.
2. Un grand meurier dont il vendoit les meures.
3. Les allées font de quatre piez chafcune.

(Ces trois notes ironiques sont de Tallemant des Réaux, qui a reproduit ce sonnet dans l'*historiette* sur Colletet. (Éd. de Monmerqué et Paulin Paris, t. VII, p. 110.) — D'après la désignation fournie par un acte de permutation entre Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn, reproduit par M. l'abbé Froger (*Ronsard ecclésiastique*, p. 65), la demeure de Ronsard, sise sur les fossés Saint-Victor, près et hors des murs de Paris, avait un ange pour enseigne : « Acta fuerunt hec in domo dicti domini de Ronfard, fita fupra foffata Sancti Victoris prope & extra muros Parifiorum, vbi pro infigni pendere folebat angelus. » M. Ad. Berty a pensé qu'elle correspondait aux n°s 33, 35, 37, 39 de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont. Voyez l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 mai 1865, 2e année, p. 276-279.)

VII.

ETAT DES FRAIS ET DÉPENSES

pour le joyeux aduenement de Mgr le Duc d'Anjou & de Touraine.

1576.

(Extrait des *Comptes de la ville de Tours*, communiqué par M. le docteur Giraudet. — Voyez l'Abbé Froger, *Ronsard ecclésiastique*, p. 67.)

A Marc Belletoife la fomme de trente fix fols tournois pour vng voïage par luy faict expres de la dicte ville de Tours en l'abbaye de Creual pres Monthoyre, vers le fieur de Ronffart, le prier de vouloir bien prendre la peine venir en la dicte ville pour honorer & enrichir ladicte entrée de fes epigrammes & autres inuentions.

Plus à luy, la fomme de foixante fols tournois pour auoir [faict], par chacun jour, durant le feiour faict par mondict Sgr au Pleffis, porter dudict Tours au prieuré de St Cofme, du vin de ladicte ville en flacons & bouteilles à Mr de Ronffart en l'honneur de la dicte ville.

Plus à Robert Lebrethon, marchand, la fomme de vingt cinq liures tournois reuenant à huit ecus vn tiers pour marchandifes de draps de foye par luy fournys & employés à la faczon des habits d'vne nymphe fortant du bocaige & jardin du carroi de Beaune, pour prononcer à mondict Sgr le fonnet faict à fa louenge & honneur de fa dicte entrée.

Plus à Pierre du Tremblay, marchand, pour achat de douze aunes de velours noir faczon de Lucques & douze aunes de taffetas noir gros grain offert tant au Sr de Ronffart que plufieurs autres feigneurs de la fuite de Monfeigneur.

VIII.

L'ORDRE TENV A

l'Entrée de tref-haute & tref-

chreftienne Princeffe Madame ELIZABET

d'Auftriche Royne de France.

(4° de 26 fts et 2 fts non chiffrés dont 1 blanc. A la suite de : « *C'eft l'ordre... tenu au facre... de... Madame Elizabet d'Auftriche... faict... le vingt cinquiefme iour de Mars, 1571.* A Paris, De l'Imprimerie de Denis du Pré... 1571. In-4° de 10 fts. — Au r° du 27° ft, non chiffré, de l'*Entrée* se trouve un avertissement en latin, par SIMON BOVQVET (voyez VI, 387), qui se termine ainsi : « Græci, & Latini verfus præter eos qui ex antiquis funt excerpti, funt AVRATI Poëtæ Regij : Gallici verò qui R. literâ fubnotantur, RONSARDI : quibus B. litera fupponitur, dicto BOVQVET afcribendi. » Malgré cette assertion formelle, tous les vers français, ainsi que nous l'indiquons dans la réimpression suivante, ont été également signés B, sauf un qui ne l'est point du tout, sans doute par suite de la négligence de l'imprimeur. D'un autre côté Théod. Godefroy, qui a publié cette pièce dans *Le Ceremonial françois* (Paris, Sébaftien Cramoify. M. DC. XLIX, t. I, p. 539), met cette note en marge de la première inscription française : « Ces vers & les fuiuans furent faits à la priere de Meffieurs de l'Hoftel de Ville par les fieurs de Ronfart & Dorat François, Poëtes tres-doctes & excellens ès Langues Grecque, Latine & Françoife. Ce furent de plus les mefmes qui ordonnerent pour la plufpart de toutes ces inuentions & myfteres. » Nous laissons au lecteur le soin de résoudre cette difficulté.)

(Ft 1 v°) Fut fait à la porte Sainct Denis vn auant portail à la ruftique... fur le hault de l'vn des coftez duquel, eftoit vne figure reprefentant Pepin Roy de France...

(Ft 2 r°) A l'autre cofté eftoit vne autre figure reprefentant Charles filz de ce Pepin... Au milieu du hault de ce portrait... eftoient efcritz ces vers :

De la religion Pepin fut defenfeur,
Des peres fainctz l'appuy : & fon filz Charlemaigne
Remift la Maiefté de l'Empire en grandeur
Tenant le fceptre en main de France & d'Alemaigne.

B

(Ft 2 v°) Furent mis dans les flancs de ce portail deux tableaux... A l'vn defquelz eftoit vn homme... lequel marchoit & foulloit de fes piedz grande quantité de fafran fleury & camomille, qui fe monftroient non feullement refifter à cefte foulle, mais encore reuerdir & florir d'auantaige, comme eft la nature de ces deux herbes,... au bas duquel eftoit efcrit,

Tant plus on foulle aux piedz la fleur
Du faffran, plus eft fleuriffante,
Ainfi de France la grandeur
Plus on la foulle, & plus augmente.

B

(Ft 3 r°) En l'autre eftoit vn grand champ,... au milieu toutes fortes de fleurs, fur lefquelles eftoit vne grande femme nüe demy courbee, aiant le vifage beau & gratieux, & plufieurs mammelles à l'entour d'elle d'où fortoit laict en abondance...

Au deffous eftoit efcrit,

La France riche & valureufe
Eft mere fi fertile en biens,
Qu'elle peult de mammelle heureufe
Nourrir l'eftrangier & les fiens.

(Ft 5 v°) ... venant à la Porte au Peintre eftoit vn grand arc triumphal... Sur le hault duquel... eftoient deux grandz Coloffes... aians longues barbes, chenues, pour reprefenter, l'vn le fleuue du Rhone... l'autre le fleuue du Danube.

(Ft 6 r°) Au deffoubz eftoit vne grande table d'attente, en laquelle eftoient efcriptz ces vers... Latins traduitz en François... :

Comme lon veoit le Rofne, & le Danube enfemble
L'vn fleuue des Gaulois, & l'autre des Germains,
D'vn naturel accord ioindre leurs fortes mains
Quand pour tenir ce globe à l'vn l'autre s'affemble :

Ainſi tant que la paix chaſſant de nous la guerre
Ioindra comme iadis les Germains aux Gaulois,
Et l'vne & l'autre gent tiendra deſſoubz ſes loix
De deux n'eſtant plus qu'vn l'Empire de la terre.

B

(Ft 10 v°) ... fut mis au premier portail du pont noſtre Dame vn Thoreau nageant en mer portant vne Nymphe ſur ſa croppe...

Au deſſous eſtoient eſcritz ces vers,

Par le vieil Iupiter Europe fut rauie :
Le ieune rauira par Iſabel l'Aſie.
Que d'Europe, & d'Aſie on taiſe le renom,
France Allemaigne ſoit de l'vniuers le nom.

B

(Ft 12 v°) Quant au parement du pont noſtre Dame... fut mis vn grand nauire d'argent... apparoiſſoit auſſi l'eſtoille de l'Ourſe grande & petite comme guide de ce nauire...

Et au deſſous... ces vers,

Puiſque l'Ourſe apparoiſt pour guider ce nauire
Et le vent Aquilon fait ſes voilles enfler
Les François & Germains feront vn iour trembler
Tout le reſte du monde, & ioindre à leur Empire.

B

Voici maintenant le détail des sommes reçues par les deux poètes à cette occaſion :

« A maiſtre Pierre de Ronſſard, aulmoſnier du Roy, la ſomme de 270 liures tournois, à luy ordonnée par Meſſieurs de la ville ſur les inuentions, deuiſes & inſcriptions qu'il a faictes pour les entrées du Roy & de la Royne...

« A Maiſtre Iehan de Dorat, poëte du Roy, la ſomme de 29 liures tournois, à luy ordonnée pour auoir faict tous les carmes grecs & latins mis tant és portiques, théâtres, arcs triomphants, que coloſſes qui ont eſté dreſſés, & auoir faict partie des inuentions, meſmes l'ordonnance de ſix figures de ſucre qui furent preſentées à la collation de la Royne. » (Cimber et Danjou, *Archives curieuses de l'Histoire de France,* 1re série, t. VIII, p. 369. 1836).

IX.

OUVRAGES SUPPRIMÉS OU PERDUS.

PIÈCES LATINES.

Ronsard avait composé des satires que nous n'avons point chance de retrouver, car Binet nous apprend (p. 1662) qu'il les supprima lui-même : « Les Satyres qu'il auoit faites, & qu'il eust publiées ſi noſtre ſiecle euſt eſté plus paiſible, ne taxoient perſonne qui ne l'euſt merité... Il m'en a monſtré quelques-vnes... mais ie croy qu'elles ſont fort eſgarées, d'autant que m'ayant recommandé & laiſſé ſes œuures corrigées de ſa derniere main pour y tenir l'ordre en l'impreſſion ſuiuant les memoires & aduis, deſquels il s'eſt fié à moy, il me dit, quant aux Satyres, que l'on n'en verroit iamais que ce qu'on auoit veu, noſtre ſiecle n'eſtant ny digne, ny capable de correction. »

Brantôme mentionne aussi quelques opuscules de Ronsard qui ne nous sont point parvenus et qu'il lui aurait été facile de nous conserver. Il dit en parlant du fou Thony (III, 343) : « Il a eſté tel que M. Ronſard, par le commandement du Roy, daigna bien employer ſa plume pour faire ſon épitaphe, comme du plus ſage perſonnage de France. »

Dans son *Diſcours ſur la Reyne de France & de Navarre, Marguerite* (Marguerite de Valois), il s'exprime ainsi (VIII, 33) : « la parure la mieux ſeante que ie luy ay iamais veue... ce fut le iour que la Reyne mere fit vn feſtin aux Tuilleries aux Polonnois... Lorſqu'elle parut ainſy parée... ie dis à M. de Ronſard, qui eſtoit pres de moy : « Dites le vray, Monſieur, ne vous ſemble-il pas « voir ceſte belle Reyne en tel appareil pareſtre comme la belle au- « rore quand elle vient à naiſtre auant le iour auec ſa belle face « blanche, & entournée de ſa vermeille & incarnate couleur? car « leur face & leur accouſtrement ont beaucoup de ſimpathie & « reſſemblance. » M. de Ronſard me l'aduoua; & ſur ceſte comparaiſon qu'il trouua fort belle, il en fit vn beau ſonnet qu'il me donna, que ie voudrois auoir donné beaucoup & l'auoir pour l'inſérer ici. »

Rappelons, pour être complet, un quatrain sur les avantages et les inconvénients de l'amour, également indiqué par Brantôme et déjà signalé par nous dans la biographie de Baïf (p. xxxiij).

On pense bien qu'il avait dû faire d'amples recueils de textes et annoter curieusement ses livres.

Georges Critton mentionne dans son oraison funèbre (p. 8), un recueil de vers grecs formé par le poète et il exprime le vœu que Galland se hâte de le publier.

Colletet parle (p. 58) de « liures italiens que Ronſard auoit lus exactement & qui ſont en mille endroits marqués & annotés de ſa main propre. » Il ajoute : « Je mets en ce rang les diuerſes rymes italiennes du Cardinal Bembo qui ſont tombées en mes mains. »

Il ne rentrait pas dans notre sujet de rechercher les poésies latines de Ronsard, qui ne sont ni nombreuses ni remarquables. Binet, si porté à le louer à tout propos, s'exprime ainsi à cet égard (p. 1664) : « En ſa premiere ieuneſſe il s'eſtoit addonné à la Muſe Latine, & de fait nous auons veu quelques vers Latins de ſa façon aſſez paſſables, comme ceux qu'il addreſſe au Cardinal de Lorraine, & à Charles Eueſque du Mans & Cardinal de Ramboüillet, & les Epigrammes contre quelques Miniſtres, & le Tombeau du Roy Charles IX. mais qui monſtrent par quelque contrainte forcée, ou qu'il n'y eſtoit point entierement né, ou qu'il ne s'y plaiſoit pas; auſſi n'en auoit-il continué l'exercice, pour eſcrire en noſtre langue. »

Ajoutons à cette énumération une pièce intitulé : *Ad Tulleum, Primum Præsidem,* qui semble adressée à Christophe de Thou, et a été publiée par Blanchemain (VIII, 135).





A SON LIVRE,

SONET.

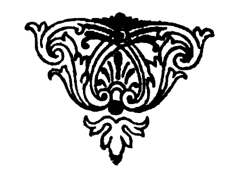
Va Liure, va, desboucle la barriere,
Lasche la bride, & asseure ta peur,
Ne doute point par vn chemin si seur
D'vn pied venteux em-poudrer la carriere:
Vole bien tost, i'entens desia derriere
De mes suiuans l'enuieuse roideur
Opiniastre à deuancer l'ardeur
Qui me poussoit en ma course premiere.
Mais non, arreste, & demeure en ton rang,
Bien que mon cœur bouillonne d'vn beau sang,
Fort de genoux, d'haleine encore bonne:
Liure cesson d'acquerir plus de bien,
Sans nous fascher si la belle couronne
Du Laurier serre autre front que le mien.





VŒV.

Diuines Sœurs, qui ſur les riues molles
De Caſtalie, & ſur le mont Natal,
Et ſur le bord du cheualin cryſtal
M'auez d'enfance inſtruit en vos eſcoles :
Si tout rauy des ſaults de vos caroles,
D'vn pied nombreux i'ay guidé voſtre bal :
Plus dur qu'en fer, qu'en cuiure & qu'en metal,
Dans voſtre Temple engrauez ces paroles :
RONSARD, AFIN QVE LE SIECLE AVENIR
DE TEMPS EN TEMPS SE PVISSE SOVVENIR
QVE SA IEVNESSE A L'AMOVR FIST HOMAGE:
DE LA MAIN DEXTRE APAND A VOSTRE AVTEL
L'HVMBLE PRESENT DE SON LIVRE IMMORTEL,
SON COEVR DE L'AVTRE AVX PIEDS DE CESTE IMAGE.





LE PREMIER LIVRE

DES AMOVRS.

AMOVRS DE CASSANDRE.

Qui voudra voir comme Amour me ſurmonte,
Comme il m'aſſaut, comme il ſe fait vainqueur,
Comme il r'enflame & r'englace mon cueur,
Comme il reçoit vn honneur de ma honte :
Qui voudra voir vne ieuneſſe pronte
A ſuiure en vain l'obiet de ſon malheur,
Me vienne lire : il voirra la douleur,
Dont ma Deeſſe & mon Dieu ne font conte.
Il cognoiſtra qu'Amour eſt ſans raiſon,
Vn doux abus, vne belle priſon,
Vn vain eſpoir qui de vent nous vient paiſtre :
Et cognoiſtra que l'homme ſe deçoit,
Quand plein d'erreur vn aueugle il reçoit
Pour ſa conduite, vn enfant pour ſon maiſtre.

Nature ornant Caſſandre qui deuoit
De ſa douceur forcer les plus rebelles,
La compoſa de cent beautez nouuelles
Que dés mille ans en eſpargne elle auoit.
De tous les biens qu'Amour-oiſeau couuoit
Au plus beau Ciel cherement ſous ſes ailes,
Elle enrichit les graces immortelles
De ſon bel œil, qui les Dieux eſmouuoit.
Du Ciel à peine elle eſtoit deſcendue
Quand ie la vey, quand mon ame eſperdue
En deuint folle, & d'vn ſi poignant trait
Amour coula ſes beautez en mes veines,
— *Qu'autres plaiſirs ie ne ſens que mes peines,*
Ny autre bien qu'adorer ſon pourtrait.

Entre les rais de ſa iumelle flame
Ie veis Amour qui ſon arc desbandoit,
Et dans mon cueur le brandon eſpandoit,
Qui des plus froids les moüelles enflame:
Puis en deux parts pres les yeux de ma Dame,
Couuert de fleurs vn reth d'or me tendoit,
Qui tout creſpu ſur ſa face pendoit
A flots ondez pour enlacer mon ame.
Qu'euſſé-ie faict? l'Archer eſtoit ſi doux,
Si doux ſon feu, ſi doux l'or de ſes nouds,
Qu'en leurs filets encore ie m'oublie:
Mais ceſt oubly ne me trauaille point,
Tant doucement le doux Archer me poingt,
Le feu me bruſle, & l'or creſpe me lie.

Ie ne ſuis point, ma guerriere Caſſandre,
Ny Myrmidon, ny Dolope ſoudart,
Ny cet Archer, dont l'homicide dard
Tua ton frere & miſt ta ville en cendre.

Vn camp armé pour esclaue te rendre
Du port d'Aulide en ma faueur ne part,
Et tu ne vois au pied de ton rempart
Pour t'enleuer mille barques descendre.
Helas! ie suis ce Corébe insensé,
Dont le cueur vit mortellement blessé,
Non de la main du Gregeois Penelée:
Mais de cent trais qu'vn Archerot vainqueur
Par vne voye en mes yeux recelée,
Sans y penser me tira dans le cueur.

Ie parangonne au Soleil que i'adore
L'autre Soleil. Cestuy-là de ses yeux
Enlustre, enflamme, enlumine les Cieux,
Et cestui-cy nostre France decore.
Tous les presens du coffre de Pandore,
Les Elemens les Astres & les Dieux,
Et tout cela que Nature a de mieux,
Ont embelli le suiet que i'honore.
Ha trop heureux si le cruel Destin
N'eust emmuré d'vn rempart aimantin
Si chaste cœur dessous si belle face:
Et si mon cœur de mon sein arraché
Ne m'eust trahy, pour se voir attaché
De clous de feu sur le froid de sa glace!

Ces liens d'or, ceste bouche vermeille,
Pleine de lis, de roses & d'œillets,
Et ces sourcis deux croissans nouuelets,
Et ceste ioue à l'Aurore pareille:
Ces mains, ce col, ce front, & ceste oreille,
Et de ce sein les boutons verdelets,
Et de ces yeux les astres iumelets,
Qui font trembler les ames de merueille,

Firent nicher Amour dedans mon ſein,
Qui gros de germe auoit le ventre plein
D'œufs non formez qu'en noſtre ſang il couue.
Comment viuroy-ie autrement qu'en langueur,
Quand vne engence immortelle ie trouue,
D'Amours eſclos & couuez en mon cueur?

Bien qu'il te plaiſe en mon cœur d'allumer,
Cœur ton ſuiet, lieu de ta ſeigneurie,
Non d'vne amour, ainçois d'vne Furie
Le feu cruel pour mes os conſumer:
Le mal qui ſemble aux autres trop amer,
Me ſemble doux, auſſi ie n'ay enuie
De me douloir: car ie n'aime ma vie,
Sinon d'autant qu'il te plaiſt de l'aimer.
Mais ſi le Ciel m'a faict naiſtre, Madame,
Pour ta victime, en lieu de ma pauure ame,
Sur ton autel i'offre ma loyauté.
Tu dois pluſtoſt en tirer du ſeruice,
Que par le feu d'vn ſanglant ſacrifice
L'immoler viue aux pieds de ta beauté.

Lors que mon œil pour t'œillader s'amuſe,
Le tien habile à ſes traits deſcocher,
Par ſa vertu m'em-pierre en vn rocher
Comme au regard d'vne horrible Meduſe:
Si d'art ſubtil en te ſeruant ie n'vſe
L'outil des Sœurs pour ta gloire esbaucher,
Qu'vn ſeul Tuſcan eſt digne de toucher,
Ta cruauté ſoymeſme s'en accuſe.
Las, qu'ay-ie dit? dans vn roc emmuré,
En te blaſmant ie ne ſuis aſſuré,
Tant i'ay grand peur des flammes de ton ire,

Et que mon chef par le feu de tes yeux
Soit diffamé, comme les monts d'Epire
Sont diffamez par la foudre des Cieux.

Le plus touffu d'vn ſolitaire bois,
Le plus aigu d'vne roche ſauuage,
Le plus deſert d'vn ſeparé riuage,
Et la frayeur des antres les plus cois,
Soulagent tant mes ſoupirs & ma vois,
Qu'au ſeul eſcart d'vn plus ſecret ombrage
Ie ſens guarir ceſte amoureuſe rage,
Qui me r'afole au plus verd de mes mois.
Là renuerſé deſſus la terre dure,
Hors de mon ſein ie tire vne peinture,
De tous mes maux le ſeul allegement:
Dont les beautez par Deniſot encloſes,
Me font ſentir mille metamorfoſes
Tout en vn coup d'vn regard ſeulement.

Amour me paiſt d'vne telle Ambroſie,
Que ie ne ſuis en ce monde enuieux
De la liqueur, dont le Pere des Dieux
Chez l'Ocean ſa bouche raſſaſie.
Celle qui tient ma liberté ſaiſie,
Voire mon cœur és priſons de ſes yeux,
Soule ma faim d'vn fruit ſi precieux,
Que d'autre bien ne vit ma fantaiſie.
De l'aualler ie ne me puis laſſer,
Tant le plaiſir d'vn variant penſer
Mon appetit nuict & iour fait renaiſtre.
Et ſi le fiel n'amoderoit vn peu
Le doux du miel dont mon cœur eſt repeu,
Entre les Dieux, Dieu ie ne voudrois eſtre.

Ah traistre Amour, donne moy paix ou tréue,
Ou choisissant vn autre trait plus fort,
Tranche ma vie, & m'auance la mort :
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est bréue.
Vn soing second en mon penser s'eleue,
Qui mon sang hume, & l'esprit me remord,
Et d'Ixion me fait egal au sort,
De qui iamais la peine ne s'acheue.
Que doy-ie faire? Amour me fait errer
Si hautement, que ie n'ose esperer
De mon salut qu'vne langueur extréme.
Puis que mon Dieu ne me veut secourir,
Pour me sauuer il me plaist de mourir,
Et de tuer la mort par la mort mesme.

I'espere & crain, ie me tais & supplie,
Or' ie suis glace & ores vn feu chaud,
I'admire tout & de rien ne me chaut,
Ie me delace & mon col ie relie.
Rien ne me plaist sinon ce qui m'ennuie :
Ie suis vaillant & le cœur me defaut,
I'ay l'espoir bas i'ay le courage haut,
Ie doute Amour & si ie le desfie.
Plus ie me pique, & plus ie suis retif,
I'aime estre libre, & veux estre captif,
Tout ie desire, & si n'ay qu'vne enuie.
Vn Promethée en passions ie suis :
I'ose, ie veux, ie m'efforce, & ne puis,
Tant d'vn fil noir la Parque ourdit ma v

Pour aller trop tes beaux soleils aimant,
Non pour rauir leur diuine etincelle,
Contre le roc de ta rigueur cruelle
Amour m'attache à mille clous d'aimant.

En lieu d'vn Aigle, vn Soin cruellement
Souillant ſa griffe en ma playe eternelle,
Ronge mon cœur, & ſi ce Dieu n'appelle
Madame, à fin d'adoucir mon tourment.
Mais de cent maux, & de cent que i'endure,
Fiché cloué deſſus ta rigueur dure,
Le plus cruel me ſeroit le plus dous,
Si i'eſperois apres vn long eſpace
Venir à moy l'Hercule de ta grace,
Pour delacer le moindre de mes nouds.

Ie vey tes yeux deſſous telle planette,
Qu'autre plaiſir ne me peut contenter,
Sinon tout ſeul en ſouſpirant chanter,
Allege moy ma plaiſante brunette.
O liberté combien ie te regrette!
Combien le iour que ie vey t'abſenter,
Pour me laiſſer ſans eſpoir tourmenter
En l'eſperance où ſi mal on me traite!
L'an eſt paſſé le vintvnieſme iour
Du mois d'Auril, que ie vins au ſeiour
De la priſon où les Amours me pleurent:
Et ſi ne voy (tant les liens ſont forts)
Vn ſeul moyen pour me tirer dehors,
Si par la mort toutes mes morts ne meurent.

Ha, qu'à bon droit les Charites d'Homere
Vn faict ſoudain comparent au penſer,
Qui parmi l'air peut de loin deuancer
Le Cheualier qui tua la Chimere:
Si toſt que luy vne nef paſſagere
De mer en mer ne pourroit s'élancer,
Ny par les champs ne le ſçauroit laſſer,
Du faux & vray la prompte meſſagere.

Le vent Borée ignorant le repos,
Conceut le mien de nature dispos,
Qui dans le Ciel & par la mer encore
Et sur les champs animé de vigueur,
Comme vn Zethés, s'ennole apres mon cueur,
Qu'vne Harpye en se iouant deuore.

Ie veux pousser par la France ma peine,
Plustost qu'vn trait ne vole au decocher :
Ie veux de miel mes oreilles boucher,
Pour n'ouir plus la voix de ma Sereine.
Ie veux muer mes deux yeux en fonteine,
Mon cœur en feu, ma teste en vn rocher,
Mes piés en tronc, pour iamais n'approcher
De sa beauté si fierement humaine.
Ie veux changer mes pensers en oiseaux,
Mes doux soupirs en Zephyres nouueaux,
Qui par le monde euenteront ma pleinte.
Ie veux du teint de ma palle couleur,
Aux bords du Loir enfanter vne fleur,
Qui de mon nom & de mon mal soit peinte.

Le Destin veut qu'en mon ame demeure
L'œil, & la main, & le poil delié,
Qui m'ont si fort brulé, serré, lié,
Qu'ars, prins, lassé, par eux faut que ie meure.
Le feu, la prise, & le ret à toute heure,
Ardant, pressant, nouant mon amitié,
En m'immolant aux pieds de ma moitié,
Font par la mort, ma vie estre meilleure.
Oeil, main, & poil, qui bruslez & gennez,
Et enlacez mon cœur que vous tenez
Au labyrint de vostre crespe voye,

Que ne puis-ie estre Ouide bien disant?
Oeil tu serois vn bel Astre luisant,
Main vn beau lis, poil vn beau ret de soye.

Vne beauté de quinze ans enfantine,
Vn or frisé de meint crespe anelet,
Vn front de rose, vn teint damoiselet,
Vn ris qui l'ame aux Astres achemine:
Vne vertu de telle beauté digne,
Vn col de neige, vne gorge de lait,
Vn cœur ia meur en vn sein verdelet,
En Dame humaine vne beauté diuine:
Vn œil puissant de faire iours les nuis,
Vne main douce à forcer les ennuis,
Qui tient ma vie en ses dois enfermée:
Auec vn chant decoupé doucement,
Or' d'vn souris, or' d'vn gemissement:
De tels sorciers ma raison fut charmée.

Auant le temps tes temples fleuriront,
De peu de iours ta fin sera bornée,
Auant le soir se clorra ta iournée,
Trahis d'espoir tes pensers periront:
Sans me flechir tes escrits fletriront,
En ton desastre ira ma destinée,
Pour abuser les poetes ie suis née,
De tes soupirs nos neueux se riront.
Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bastiras sus l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les Cieux:
Ainsi disoit la Nymphe qui m'affolle,
Lors que le Ciel tesmoin de sa parolle,
D'vn dextre éclair fut presage à mes yeux.

Ie voudroy bien richement iaunissant
En pluye d'or goute à goute descendre
Dans le giron de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeux le somne va glissant.
Puis ie voudroy en toreau blanchissant
Me transformer pour sur mon dos la prendre,
Quand en Auril par l'herbe la plus tendre
Elle va fleur mille fleurs rauissant.
Ie voudroy bien pour alleger ma peine,
Estre vn Narcisse & elle vne fontaine,
Pour m'y plonger vne nuict à seiour :
Et si voudroy que ceste nuict encore
Fust eternelle, & que iamais l'Aurore
Pour m'esueiller ne rallumast le iour.

Qu'Amour mon cœur qu'Amour mon ame sonde,
Luy qui cognoist ma seule intention,
Il trouuera que toute passion
Veufue d'espoir par mes veines abonde.
Mon Dieu que i'aime ! Est-il possible au monde,
De voir vn cœur si plein d'affection,
Pour la beauté d'vne perfection,
Qui m'est dans l'ame en playe si profonde ?
Le cheual noir qui ma Royne conduit,
Suiuant le traq où ma chair l'a seduit,
A tant erré d'vne vaine trauerse,
Que i'ay grand' peur (si le blanc ne contraint
Sa course folle, & ses pas ne refraint
Dessous le ioug) que ma raison ne verse.

Cent & cent fois penser vn penser mesme,
A deux beaux yeux montrer à nud son cœur,
Boire tousiours d'vne amere liqueur,
Manger tousiours d'vne amertume extréme,

Auoir & l'ame & le visage bléme,
Plus soupirer moins flechir la rigueur,
Mourir d'ennuy receler sa langueur,
Du vueil d'autruy des loix faire à soyméme:
Vn court despit une aimantine foy,
Aimer trop mieux son ennemy que soy,
Se peindre au front mille vaines figures:
Vouloir crier & n'oser respirer,
Esperer tout & se desesperer,
Sont de ma mort les plus certains augures.

Ce beau coral, ce marbre qui soupire
Et cet ebene ornement du sourci,
Et cet albâtre en voûte racourci,
Et ces saphirs, ce iaspe & ce porphyre:
Ces diamans, ces rubis, qu'vn Zephyre
Tient animez d'vn soupir adouci,
Et ces œillets & ces roses aussi,
Et ce fin or, où l'or mesme se mire:
Me sont dans l'ame en si profond esmoy,
Qu'vn autre obiet ne se presente à moy,
Sinon, Belleau, leur beauté que i'honore,
Et le plaisir qui ne se peut passer
De les songer, penser & repenser,
Songer, penser & repenser encore.

Tes yeux courtois me promettent le don
Qu'à demander ie n'eusse pris l'audace:
Mais i'ay grand peur qu'ils tiennent de la race
De ton ayeul le Roy Laomedon.
Au flamboyer de leur double brandon
Par le penser l'esperance m'embrasse,
Ia preuoyant abusé de leur grace,
Que mon seruice aura quelque guerdon.

Ta bouche ſeule en parlant m'eſpouuante,
Bouche prophete, & qui vraye me chante
Tout le rebours de tes yeux amoureux.
Ainſi ie vis, ainſi ie meurs en doute,
L'vn me rappelle & l'autre me reboute,
D'vn ſeul obiet heureux & malheureux.

Ces deux yeux bruns, deux flambeaux de ma vie
Deſſus les miens reſpandant leur clairté
Ont eſclaué ma ieune liberté,
Pour la damner en priſon aſſeruie.
Par ces yeux bruns ma raiſon fut rauie,
Et quelque part qu'Amour m'ait arreſté,
Ie ne ſceu voir ailleurs autre beauté,
Tant ils ſont ſeuls mon bien & mon enuie.
D'vn autre eſpron mon maiſtre ne me poind,
Autres penſers en moy ne logent point,
D'vn autre feu ma Muſe ne s'enflame :
Ma main ne ſçait cultiuer autre nom,
Et mon papier ne s'eſmaille, ſinon
De leurs beautez que ie ſens dedans l'ame.

Plus toſt le bal de tant d'aſtres diuers
Sera laſſé, plus toſt la Mer ſans onde,
Et du Soleil la fuitte vagabonde
Ne courra plus en tournant de trauers :
Plus toſt des Cieux les murs ſeront ouuers,
Plus toſt ſans forme ira confus le monde,
Que ie ſois ſerf d'vne maiſtreſſe blonde,
Ou que i'adore vne femme aux yeux vers.
O bel œil brun, que ie ſens dedans l'ame,
Tu m'as ſi bien allumé de ta flame,
Qu'vn autre œil verd n'en peut eſtre veinqueur !

Voire ſi fort qu'en peau iaune & ridée,
Eſprit diſſoult, ie veux aimer l'idée
Des beaux yeux bruns les ſoleils de mon cueur.

Bien mille fois & mille i'ay tenté
De fredonner ſur les nerfs de ma Lyre,
Et mille fois en cent papiers eſcrire
Le nom qu'Amour dans le cœur m'a planté.
Mais tout ſoudain ie ſuis eſpouuanté:
Car ſon beau nom qui l'eſprit me martyre
Hors de moymeſme eſtonné me retire,
De cent fureurs bruſquement tourmenté.
Ie ſuis ſemblable à la Preſtreſſe folle,
Qui bégue perd la voix & la parolle,
Deſſous le Dieu qui luy brouille le ſain.
Ainſi troublé de l'amour qui me touche,
Fol & béant ie n'ouure que la bouche,
Et ſans parler ma voix ſe perd en vain.

Iniuſte Amour fuſil de toute rage,
Que peut vn cœur ſoumis à ton pouuoir,
Quand il te plaiſt par les ſens eſmouuoir
Noſtre raiſon qui preſide au courage?
Ie ne voy pré fleur antre ny riuage,
Champ roc ny bois ny flots dedans le Loir,
Que peinte en eux, il ne me ſemble voir
Cette beauté qui me tient en ſeruage.
Ores en forme ou d'vn foudre allumé,
Ou d'vn torrent, ou d'vn Tigre affamé,
Par fantaiſie Amour de nuict les guide.
Mais quand ma main en ſonge les pourſuit,
Le feu, la nef, & le torrent me fuit,
Et pour le vray ie ne pren que le vuide.

Si mille œillets, ſi mille liz i'embraſſe,
Entortillant mes bras tout à l'entour,
Plus fort qu'vn cep, qui d'vn amoureux tour
La branche aimée, en mille plis enlaſſe :
Si le ſoucy ne iauniſt plus ma face,
Si le plaiſir fait en moy ſon ſeiour,
Si i'aime mieux les ombres que le iour,
Songe diuin, ce bien vient de ta grace.
Suiuant ton vol ie volerois aux cieux :
Mais ſon portrait qui me trompe les yeux,
Fraude touſiours ma ioye entre-rompue.
Puis tu me fuis au milieu de mon bien,
Comme vn éclair qui ſe finiſt en rien,
Ou comme au vent s'éuanouit la nuë.

Ange diuin, qui mes playes embâme,
Le truchement & le heraut des dieux,
De quelle porte es-tu coulé des cieux,
Pour ſoulager les peines de mon ame ?
Toy quand la nuit par le penſer m'enflame,
Ayant pitié de mon mal ſoucieux,
Ore en mes bras, ore deuant mes yeux,
Tu fais nager l'idole de ma Dame.
Demeure Songe, arreſte encore vn peu :
Trompeur atten que ie me ſois repeu
Du vain portrait dont l'appetit me ronge.
Ren moy ce corps qui me fait treſpaſſer,
Sinon d'effet, ſouffre au moins que par ſonge
Toute vne nuit ie le puiſſe embraſſer.

Legers Démons qui tenez de la terre,
Et du haut ciel iuſtement le milieu :
Poſtes de l'air, diuins poſtes de Dieu,
Qui ſes ſegrets nous apportez grand erre :

Dites Courriers (ainſi ne vous enſerre
Quelque ſorcier dans vn cerne de feu)
Razant nos champs, dites, a'uous point veu
Cette beauté qui tant me fait la guerre ?
Si de fortune elle vous voit çà bas,
Libre par l'air vous ne refuirez pas,
Tant doucement ſa douce force abuſe :
Ou comme moy eſclaue vous fera
De ſa beauté, qui vous transformera
D'vn ſeul regard, ainſi qu'vne Meduſe.

Quand en naiſſant la Dame que i'adore,
De ſes beautez vint embellir les cieux,
Le fils de Rhée appella tous les Dieux,
Pour faire d'elle encore vne Pandore.
Lors Apollon de quatre dons l'honore,
Or' de ſes rais luy façonnant les yeux,
Or' luy donnant ſon chant melodieux,
Or' ſon oracle & ſes beaux vers encore.
Mars luy donna ſa fiere cruauté,
Venus ſon ris, Dione ſa beauté,
Pithon ſa voix, Cerés ſon abondance,
L'Aube ſes doits & ſes crins deliés,
Amour ſon arc, Thetis donna ſes piés,
Clion ſa gloire, & Pallas ſa prudence.

Ie ne ſerois d'vn abuſé la fable,
Fable future au peuple ſuruiuant,
Si ma raiſon alloit bien enſuiuant
L'arreſt fatal de ta voix veritable,
Chaſte prophete, & vrayment pitoyable,
Pour m'aduertir tu me predis ſouuent,
Que ie mourray, Caſſandre, en te ſeruant :
Mais le malheur ne te rend point croyable.

Le fier deſtin qui trompe mon treſpas,
Et qui me force à ne te croire pas,
Pour me piper tes oracles n'accorde.
Puis ie voy bien, veu l'eſtat où ie ſuis,
Que tu dis vray : toutesfois ie ne puis
D'autour du col me détacher la corde.

Las! ie me plains de mile & mile & mile
Soupirs, qu'en vain des flancs ie vais tirant,
En ma chaleur doucement reſpirant
Trempée en l'eau qui de mes pleurs diſtile.
Puis ie me plains d'vn portrait inutile,
Ombre du vray que ie ſuis adorant,
Et de ces yeux qui me vont deuorant
Le cœur bruſlé d'vne flamme fertile.
Mais par ſus tout ie me plains d'vn penſer,
Qui trop ſouuent dans mon cœur fait paſſer
Le ſouuenir d'vne beauté cruelle,
Et d'vn regret qui me palliſt ſi blanc,
Que ie n'ay plus en mes veines de ſang,
Aux nerfs de force, en mes os de mouëlle.

Puiſſe aduenir qu'vne fois ie me vange
De ce penſer qui deuore mon cueur,
Et qui touſiours comme vn lion veinqueur
Le tient l'eſtrangle & ſans pitié le mange!
Auec le temps le temps meſme ſe change :
Mais ce cruel qui ſuçe ma vigueur,
Opiniaſtre à garder ſa rigueur,
En autre lieu qu'en mon cœur ne ſe range.
Il eſt bien vray qu'il contraint vn petit,
Durant le iour ſon ſecret appetit,
Et ſur mon cœur ſes griffes il n'allonge :

Mais quand le ſoir tient le iour enfermé,
Il ſort en queſte & lion affamé
De mille dents toute nuict il me ronge.

Pour la douleur qu'Amour veut que ie ſente,
Ainſi que moy Phebus tu lamentois,
Quand amoureux & banny tu chantois
Pres d'Ilion ſur les riues de Xante.
Pinçant en vain ta lyre blandiſſante,
Fleuues & fleurs & bois tu enchantois:
Non la beauté qu'en l'ame tu ſentois,
Qui te nauroit d'vne playe aigriſſante.
Là de ton teint tu palliſſois les fleurs,
Là les ruiſſeaux s'augmentoyent de tes pleurs,
Là tu viuois d'vne eſperance vaine.
Pour meſme nom Amour me fait douloir
Pres de Vandôme au riuage du Loir,
Comme vn Phenis renaiſſant de ma peine.

Ces petits corps qui tombent de trauers
Par leur deſcente en biais vagabonde,
Heurtez enſemble ont compoſé le monde
S'entr'acrochans de liens tous diuers.
L'ennuy, le ſoing & les penſers couuers
Tombez eſpais en mon amour profonde,
Ont acroché d'vne agrafe ſeconde
Dedans mon cœur l'amoureux vniuers.
Mais s'il aduient que ces treſſes orines,
Ces dois roſins & ces mains iuoirines
Rompent ma trame en ſeruant leur beauté,
Retourneray-ie en eau, ou terre, ou flame?
Non: mais en voix qui là bas de ma Dame
Accuſera l'ingrate cruauté.

Doux fut le trait qu'Amour hors de sa trousse
Tira sur moy : doux fut l'acroissement
Que ie receu dés le commencement
Pris d'vne fiebure autant aigre que douce.
Doux est son ris & sa voix qui me pousse
L'esprit du corps plein de rauissement,
Quand il luy plaist sur son Lut doucement
Chanter mes vers animez de son pouce.
Telle douceur sa voix fait distiler,
Qu'on ne sçauroit qui ne l'entend parler,
Sentir en l'ame vne ioye nouuelle.
Sans l'ouir, dis-ie, Amour mesme enchanter,
Doucement rire, & doucement chanter,
Et moy mourir doucement aupres d'elle.

Contre mon gré l'attrait de tes beaux yeux
Force mon ame, & quand ie te veux dire
Quelle est ma mort, tu ne t'en fais que rire,
Et de mon mal tu as le cœur ioyeux.
Puis qu'en t'aimant ie ne puis auoir mieux,
Permets au moins, qu'en mourant ie souspire :
De trop d'orgueil ton bel œil me martyre,
Sans te mocquer de mon mal soucieux.
Mocquer mon mal, rire de ma douleur,
Par vn desdain redoubler mon malheur,
Haïr qui t'aime & viure de ses pleintes,
Rompre ta foy, manquer de ton deuoir,
Cela, cruelle, hé n'est-ce pas auoir
Les mains de sang & d'homicide teintes ?

Que de Beautez que de Graces écloses
Voy-ie au iardin de ce sein verdelet
Enfler son rond de deux gazons de lait,
Où des Amours les fleches sont encloses !

Ie me transforme en cent metamorfoses,
Quand ie te voy petit mont iumelet,
Ains du printemps vn rosier nouuelet,
Qui le matin caresse de ses roses.
S'Europe auoit l'estomach aussi beau,
Sage tu pris le masque d'vn toreau,
Bon Iupiter pour trauerser les ondes.
Le Ciel n'est dit parfait pour sa grandeur.
Luy & ce sein le sont pour leur rondeur :
Car le parfait consiste en choses rondes.

Quand au matin ma Deesse s'habille,
D'vn riche or crespe ombrageant ses talons,
Et les filets de ses beaux cheueux blons
En cent façons en-onde & entortille :
Ie l'accompare à l'escumiere fille
Qui or'pignant les siens brunement lons,
Or' les frizant en mille crespillons,
Passoit la mer portée en sa coquille.
De femme humaine encore ne sont pas
Son ris, son front, ses gestes, ne ses pas,
Ne de ses yeux l'vne & l'autre estincelle.
Rocs, eaux, ne bois, ne logent point en eux
Nymphe qui ait si follastres cheueux,
Ny l'œil si beau, ny la bouche si belle.

Auec les lis les œillets mesliez
N'égalent point le pourpre de sa face :
Ny l'or filé ses cheueux ne surpasse,
Ores tressez & ores desliez.
De ses couraux en voute repliez
Naist le doux ris qui mes soucis efface :
Et à l'enuy la terre où elle passe,
Vn pré de fleurs émaille sous ses piez.

D'ambre & de musq sa bouche est toute pleine.
Que diray plus? I'ay veu dedans la plaine,
Quand l'air tonnant se creuoit en cent lieux,
Son front serein, qui des Dieux s'est fait maistre,
De Iupiter rasserener la destre,
Et tout le ciel obeir à ses yeux.

Ores la crainte & ores l'esperance
De tous costez se campent en mon cœur:
Ny l'vn n'y l'autre au combat n'est veinqueur,
Pareils en force & en perseuerance.
Ores douteux, ores plein d'asseurance,
Entre l'espoir le soupçon & la peur,
Pour estre en vain de moy-mesme trompeur,
Au cœur captif ie promets deliurance.
Verray-ie point auant mourir le temps,
Que ie tondray la fleur de son printemps,
Sous qui ma vie à l'ombrage demeure?
Verray-ie point qu'en ses bras enlassé,
Recreu d'amour tout penthois & lassé,
D'vn beau trespas entre ses bras ie meure?

Ie voudrois estre Ixion & Tantale,
Dessus la rouë & dans les eaux là bas,
Et nu à nu presser entre mes bras
Ceste beauté qui les anges égale.
S'ainsin estoit, toute peine fatale
Me seroit douce & ne me chaudroit pas
Non, d'vn vautour fussé-ie le repas,
Non, qui le roc remonte & redeuale.
Voir ou toucher le rond de son tetin
Pourroit changer mon amoureux destin
Aux maiestez des Princes de l'Asie:

Vn demy-dieu me feroit ſon baiſer,
Et ſein ſur ſein mon feu deſembraſer,
Vn de ces Dieux qui mangent l'Ambroſie.

Amour me tue, & ſi ie ne veux dire
Le plaiſant mal que ce m'eſt de mourir,
Tant i'ay grand peur qu'on vueille ſecourir
Le doux tourment pour lequel ie ſouſpire.
Il eſt bien vray que ma langueur deſire
Qu'auec le temps ie me puiſſe guerir :
Mais ie ne veux ma Dame requerir
Pour ma ſanté, tant me plaiſt mon martyre.
Tais-toy langueur, ie ſen venir le iour,
Que ma maiſtreſſe apres ſi long ſeiour,
Voyant le mal que ſon orgueil me donne,
Qu'à la douceur la rigueur fera lieu,
En imitant la nature de Dieu,
Qui nous tourmente, & puis il nous pardonne.

Ie veux mourir pour tes beautez, Maiſtreſſe,
Pour ce bel œil, qui me prit à ſon hain,
Pour ce doux ris, pour ce baiſer tout plein
D'ambre & de muſq, baiſer d'vne Deeſſe.
Ie veux mourir pour ceſte blonde treſſe,
Pour l'embompoinct de ce trop chaſte ſein,
Pour la rigueur de ceſte douce main,
Qui tout d'vn coup me guerit & me bleſſe.
Ie veux mourir pour le brun de ce teint,
Pour ceſte voix, dont le beau chant m'eſtreint
Si fort le cœur, que ſeul il en diſpoſe.
Ie veux mourir és amoureux combas,
Soulant l'amour, qu'au ſang ie porte encloſe,
Toute vne nuit au milieu de tes bras.

Dame, depuis que la premiere fleche
De ton bel œil m'auança la douleur,
Et que sa blanche & sa noire couleur
Forçant ma force, au cœur me firent breche :
Ie sens en l'ame vne eternelle meche
Tousiours flambante au milieu de mon cueur,
Phare amoureux, qui guide ma langueur
Par vn beau feu qui tout le corps me seche.
Ny nuit ne iour ie ne fay que songer,
Limer mon cœur, le mordre & le ronger,
Priant Amour qu'il me trenche la vie.
Mais luy qui rit du tourment qui me poind,
Plus ie l'appelle & plus ie le conuie,
Plus fait le sourd & ne me respond point.

Ny de son chef le tresor crespelu,
Ny de son ris l'vne & l'autre fossette,
Ny le reply de sa gorge grassette,
Ny son menton rondement fosselu,
Ny son bel œil que les miens ont voulu
Choisir pour prince à mon ame sugette,
Ny son beau sein dont l'Archerot me gette
Le plus agu de son trait esmoulu,
Ny son beau corps le logis des Charites,
Ny ses beautez en mille cœurs escrites,
N'ont asserui ma ieune affection.
Seul son esprit miracle de nostre age,
Qui eut du Ciel tous les dons en partage,
Me fait mourir pour sa perfection.

Amour, Amour, que ma maistresse est belle !
Soit que i'admire ou ses yeux mes seigneurs,
Ou de son front la grace & les honneurs,
Ou le vermeil de sa léure iumelle.

Amour, Amour, que ma Dame eſt cruelle!
Soit qu'vn deſdain rengrege mes douleurs,
Soit qu'vn deſpit face naiſtre mes pleurs,
Soit qu'vn refus mes playes renouuelle.
Ainſi le miel de ſa douce beauté
Nourrit mon cœur : ainſi ſa cruauté
D'vn fiel amer aigriſt toute ma vie:
Ainſi repeu d'vn ſi diuers repas,
Ores ie vis, ores ie ne vy pas,
Egal au ſort des freres d'Oebalie.

Cent fois le iour esbahi ie repenſe,
Que c'eſt qu'Amour, quelle humeur l'entretient,
Quel eſt ſon arc, & quelle place il tient
Dedans nos cœurs, & quelle eſt ſon eſſence.
Ie cognoy bien des aſtres l'influence,
Comme la mer touſiours fuit & reuient,
Comme en ſon tout le monde ſe contient :
Seule me fuit d'Amour la cognoiſſance.
Ie ſuis certain qu'il eſt vn puiſſant Dieu,
Et que, mobile, ores il prend ſon lieu
Dedans mon cœur, & ores dans mes veines :
Que de nature il ne fait iamais bien,
Qu'il porte vn fruit dont le gouſt ne vault rien,
Et duquel l'arbre eſt tout chargé de peines.

Mille vrayment, & mille voudroyent bien,
Et mille encor ma guerriere Caſſandre,
Qu'en te laiſſant ie me vouluſſe rendre
Franc de ton reth, pour viure en leur lien.
Las! mais mon cœur, ainçois qui n'eſt plus mien,
En autre part ne ſçauroit plus entendre.
Tu es ſa Dame, & mieux voudroit attendre
Dix mille morts, qu'il fuſt autre que tien.

Tant que la rose en l'espine naistra,
Tant que d'humeur le Printemps se paistra,
Tant que les Cerfs aimeront les ramées,
Et tant qu'Amour se nourrira de pleurs,
Tousiours au cœur ton nom & tes valeurs,
Et tes beautez me seront imprimées.

Auant qu'Amour du Chaos ocieux
Ouurist le sein qui couuoit la lumiere,
Auec la terre, auec l'onde premiere,
Sans art sans forme estoyent broüillez les Cieux.
Tel mon esprit à rien industrieux,
Dedans mon corps, lourde & grosse matiere,
Erroit sans forme & sans figure entiere,
Quand l'arc d'Amour le perça par tes yeux.
Amour rendit ma nature parfaite,
Pure par luy mon essence s'est faite,
Il me donna la vie & le pouuoir,
Il eschaufa tout mon sang de sa flame,
Et m'agitant de son vol feit mouuoir
Auecques luy mes pensers & mon ame.

I'ay veu tomber (ô prompte inimitié !)
En sa verdeur mon esperance à terre,
Non de rocher, mais tendre comme verre,
Et mes desirs rompre par la moitié.
Dame, où le Ciel logea mon amitié,
Et dont la main toute ma vie enserre,
Pour vn flateur tu me fais trop de guerre,
Priuant mon cœur de ta douce pitié.
Or s'il te plaist, fay moy languir en peine :
Tant que la mort me de-nerue & de-veine
Ie seray tien. Et plus-tost le Chaos

Se troublera de ſa noiſe ancienne,
Qu'autre beauté qu'autre amour que la tienne,
Sous autre ioug me captiue le dos.

O doux parler dont les mots doucereux
Sont engrauez au ſond de ma memoire :
O front, d'Amour le Trofée & la gloire,
O doux ſouris, O baiſers ſauoureux :
O cheueux d'or, O coutaux plantureux,
De lis, d'œillets, de porſyre, & d'yuoire :
O feux iumeaux d'où le Ciel me fit boire
A ſi longs traits le venin amoureux :
O dents, pluſtoſt blanches perles encloſes,
Léures, rubis, entre-rangez de roſes,
O voix qui peux adoucir vn Lion,
Dont le doux chant l'oreille me vient poindre :
O corps parfait, de tes beautez la moindre
Merite ſeule vn ſiege d'Ilion.

Verray-ie point la ſaiſon qui m'apporte
Ou tréue ou paix, ou la vie ou la mort,
Pour edenter le ſouci qui me mord
Le cœur rongé d'vne lime ſi forte ?
Verray-ie point que ma Naiade ſorte
D'entre les flots pour m'enſeigner le port ?
Viendray-ie point ainſi qu'Vlyſſe à bort,
Ayant au flanc ſon linge pour eſcorte ?
Verray-ie point ces clairs aſtres iumeaux,
En ma faueur ainſi que deux flambeaux,
Monſtrer leur flame à ma carene laſſe ?
Verray-ie point tant de vents s'accorder,
Et doucement mon nauire aborder,
Comme il ſouloit au haure de ſa grace ?

Quel ſort malin, quel aſtre me fit eſtre
Ieune & ſi fol, & de malheur ſi plein ?
Quel deſtin fit que touſiours ie me plain
De la rigueur d'vn trop rigoureux maiſtre ?
Quelle des Sœurs à l'heure de mon eſtre
Pour mon malheur noircit mon fil humain ?
Quel des Démons m'eſchauffant en ſon ſein,
En lieu de laict, de ſoin me fit repaiſtre ?
Heureux les corps dont la terre a les os !
Bien-heureux ceux que la nuit du Chaos
Preſſe au giron de ſa maſſe brutale !
Sans ſentiment leur repos eſt heureux :
Que ſuis-ie las ! moy chetif amoureux,
Pour trop ſentir, qu'vn Siſyphe ou Tantale ?

Diuin Bellay, dont les nombreuſes lois
Par vn ardeur du peuple ſeparée,
Ont reueſtu l'enfant de Cytherée
D'arcs, de flambeaux, de traits, & de carquois :
Si le doux feu dont ieune tu ardois,
Enflambe encor ta poitrine ſacrée,
Si ton oreille encore ſe recrée,
D'ouir les plaints des amoureuſes vois :
Oy ton Ronſard qui ſanglote & lamente,
Pâle de peur, pendu ſur la tourmente,
Croizant en vain ſes mains deuers les Cieux,
En fraile nef, ſans maſt, voile ne rame,
Et loin du haure où pour aſtre Madame
Me conduiſoit du Fare de ſes yeux.

Quand le Soleil à chef renuerſé plonge
Son char doré dans le ſein du vieillard,
Et que la nuit vn bandeau ſommeillard
Mouillé d'oubly deſſus nos yeux alonge :

Amour adonc qui ſape mine & ronge
De ma raiſon le chancellant rempart,
Comme vn guerrier en diligence part,
Armant ſon camp des ombres & du ſonge.
Lors ma raiſon, & lors ce Dieu cruel,
Seuls per à per d'vn choc continuel
Vont redoublant mille eſcarmouches fortes :
Si bien qu'Amour n'en ſeroit le veinqueur
Sans mes penſers qui luy ouurent les portes,
Tant mes ſoudars ſont traiſtres à mon cueur.

Comme vn Cheureuil, quand le printemps détruit
Du froid hyuer la poignante gelée,
Pour mieux brouter la fueille emmiëlée,
Hors de ſon bois auec l'Aube s'enfuit :
Et ſeul, & ſeur, loin de chiens & de bruit,
Or' ſur vn mont, or' dans vne valée,
Or' pres d'vne onde à l'eſcart recelée,
Libre, folaſtre où ſon pié le conduit :
De rets ne d'arc ſa liberté n'a crainte
Sinon alors que ſa vie eſt attainte
D'vn trait meurtrier empourpré de ſon ſang.
Ainſi i'alloy ſans eſpoir de dommage,
Le iour qu'vn œil ſur l'Auril de mon âge
Tira d'vn coup mille traits en mon flanc.

Ny voir flamber au poinct du iour les roſes,
Ny liz plantez ſur le bord d'vn ruiſſeau,
Ny ſon de luth, ny ramage d'oyſeau,
Ny dedans l'or les gemmes bien encloſes,
Ny des Zephyrs les gorgettes décloſes,
Ny ſur la mer le ronfler d'vn vaiſſeau,
Ny bal de Nymphe au gazouillis de l'eau,
Ny voir fleurir au printems toutes choſes,

Ny camp armé de lances herissé,
Ny antre verd de mousse tapissé,
Ny des forests les cymes qui se pressent,
Ny des rochers le silence sacré,
Tant de plaisir ne me donnent qu'vn Pré,
Où sans espoir mes esperances paissent.

Dedans vn pré ie veis vne Naiade,
Qui comme fleur marchoit dessus les fleurs,
Et mignotoit vn bouquet de couleurs,
Echeuelee en simple verdugade.
De son regard ma raison fut malade,
Mon front pensif, mes yeux chargez de pleurs,
Mon cœur transi : tel amas de douleurs
En ma franchise imprima son œillade.
Là ie senty dedans mes yeux couler
Vn doux venin, subtil à se mesler
Où l'ame sent vne douleur extréme.
Pour ma santé ie n'ay point immolé
Bœufs ny brebis, mais ie me suis brulé
Au feu d'Amour, victime de moy-mesme.

Quand ces beaux yeux iugeront que ie meure,
Auant mes iours me bannissant là bas,
Et que la Parque aura porté mes pas
A l'autre bord de la riue meilleure :
Antres & prez, & vous forests, à l'heure,
Pleurant mon mal, ne me dédaignez pas :
Ains donnez moy sous l'ombre de vos bras,
Vne eternelle & paisible demeure.
Puisse auenir qu'vn poëte amoureux,
Ayant pitié de mon sort malheureux,
Dans vn cyprés note cet epigramme :

CI DESSOVS GIST VN AMANT VANDOMOIS,
QVE LA DOVLEVR TVA DEDANS CE BOIS
POVR AIMER TROP LES BEAVX YEVX DE SA DAME.

Qui voudra voir dedans vne ieunesse
La beauté iointe auec la chasteté,
L'humble douceur, la graue maiesté,
Toutes vertus & toute gentillesse :
Qui voudra voir les yeux d'vne Deesse,
Et de nos ans la seule nouueauté,
De cette Dame œillade la beauté,
Que le vulgaire appelle ma maistresse ;
Il apprendra comme Amour rit & mord,
Comme il guarit, comme il donne la mort,
Puis il dira, Quelle estrange nouuelle !
Du ciel la terre empruntoit sa beauté,
La terre au ciel a maintenant osté
La beauté mesme, ayant chose si belle.

Tant de couleurs l'Arc-en-ciel ne varie
Contre le front du Soleil radieux,
Lors que Iunon par vn temps pluuieux
Renuerse l'eau dont la terre est nourrie :
Ne Iupiter armant sa main marrie
En tant d'éclairs ne fait rougir les cieux,
Lors qu'il punit d'vn foudre audacieux
Les monts d'Epire, ou l'orgueil de Carie :
Ny le Soleil ne rayonne si beau,
Quand au matin il nous monstre vn flambeau
Tout crespu d'or, comme ie vy ma Dame
Diuersement ses beautez accoustrer,
Flamber ses yeux, & claire se monstrer,
Le premier iour qu'elle enchanta mon ame.

Quand i'apperçoy ton beau poil brunissant,
Qui les cheueux des Charites efface,
Et ton bel œil qui le Soleil surpasse,
Et ton beau teint sans fraude rougissant,
A front baissé ie pleure gemissant
Dequoy ie suis (faulte digne de grace)
Sous les accords de ma ryme si basse,
De tes beautez les honneurs trahissant.
Ie connoy bien que ie deuroy me taire
En t'adorant : mais l'amoureux vlcere
Qui m'ard le cœur, vient ma langue enchanter.
Donque (mon Tout) si dignement ie n'vse
L'ancre & la voix à tes graces chanter,
C'est le destin, & non l'art qui m'abuse.

Ciel, air & vents, plains & monts découuers,
Tertres vineux & forests verdoyantes,
Riuages torts & sources ondoyantes,
Taillis rasez & vous bocages vers :
Antres moussus à demy-front ouuers,
Prez, boutons, fleurs & herbes rousoyantes,
Vallons bossus & plages blondoyantes,
Et vous rochers les hostes de mes vers :
Puis qu'au partir, rongé de soin & d'ire,
A ce bel œil Adieu ie n'ay sceu dire,
Qui pres & loin me detient en esmoy,
Ie vous supply, Ciel, air, vents, monts & plaines,
Taillis, forests, riuages & fontaines,
Antres, prez, fleurs, dites-le luy pour moy.

Voyant les yeux de ma maistresse esleüe,
A qui i'ay dit, Seule à mon cœur tu plais,
D'vn si doux fruict, Amour, tu me repais,
Que d'autre bien mon ame n'est goulüe.

L'Archer, qui ſeul les bons eſprits englüe,
Et qui ne daigne ailleurs perdre ſes traits,
Me fait de peur glacer le ſang eſpais,
Quand ie l'aduiſe, ou quand ie la ſalüe.
Non, ce n'eſt point vne peine qu'aimer :
C'eſt vn beau mal, & ſon feu doux-amer
Plus doucement qu'amerement nous brule.
O moy deux fois, voire trois bien-heureux,
S'Amour me tue, & ſi auec Tibulle
I'erre là bas ſous le bois amoureux.

L'œil qui rendroit le plus barbare appris,
Qui tout orgueil en humbleſſe détrempe,
Et qui ſubtil affine de ſa trempe
Le plus terreſtre & lourd de nos eſpris,
M'a tellement de ſes beautez épris,
Qu'autre beauté deſſus mon cœur ne rampe,
Et m'eſt auis, ſans voir vn iour la lampe
De ces beaux yeux, que la mort me tient pris.
Cela que l'air eſt de propre aux oiſeaux,
Les bois aux cerfs, & aux poiſſons les eaux,
Son bel œil m'eſt. O lumiere enrichie
D'vn feu diuin qui m'ard ſi viuement,
Pour me donner l'eſtre & le mouuement,
Eſtes-vous pas ma ſeule Entelechie ?

Quand ma maiſtreſſe au monde print naiſſance,
Honneur, Vertu, Grace, Sçauoir, Beauté,
Eurent debat auec la Chaſteté,
Qui plus auroit ſur elle de puiſſance.
L'vne vouloit en auoir iouïſſance,
L'autre vouloit l'auoir de ſon coſté :
Et le debat immortel euſt eſté
Sans Iupiter qui fit faire ſilence.

Filles, dit-il, ce ne ſeroit raiſon
Qu'vne vertu fuſt ſeule en ſa maiſon :
Pource ie veux qu'appointement on face.
L'accord fut fait : & plus ſoudainement
Qu'il ne l'eut dit, toutes également
En ſon beau corps pour iamais eurent place.

De quelle plante, ou de quelle racine,
De quel vnguent, ou de quelle liqueur
Oindroy-ie bien la playe de mon cœur
Qui d'os en os incurable chemine ?
Ny vers charmez, pierre, ny medecine,
Drogue ny ius ne romproient ma langueur,
Tant ie ſen moindre & moindre ma vigueur
Ia me trainer en la barque voiſine.
Amour, qui ſçais des herbes le pouuoir,
Et qui la playe au cœur m'as fait auoir,
Guary mon mal, ton art fay moy cognoiſtre.
Pres d'Ilion tu bleſſas Apollon :
I'ay dans le cœur ſenty meſme aiguillon :
Ne bleſſe plus l'écholier & le maiſtre,

Ia deſia Mars ma trompe auoit choiſie,
Et dans mes vers ja Francus deuiſoit :
Sur ma fureur ja ſa lance aiguiſoit,
Epoinçonnant ma braue poëſie :
Ia d'vne horreur la Gaule eſtoit ſaiſie,
Et ſous le fer ja Sene tre-luiſoit,
Et ja Francus à Paris conduiſoit
Le nom Troyen & l'honneur de l'Aſie :
Quand l'Archerot emplumé par le dos,
D'vn trait certain me playant iuſqu'à l'os.
De ſes ſecrets le miniſtre m'ordonne.

Armes adieu. Le Myrte Pafien
Ne cede point au Laurier Delfien,
Quand de ſa main Amour meſme le donne.

Amour, que n'ay-ie en eſcriuant, la grace
Diuine autant que i'ay la volonté?
Par mes eſcrits tu ſerois ſurmonté
Vieil enchanteur des vieux rochers de Thrace.
Plus haut encor que Pindare & qu'Horace,
I'appenderois à ta diuinité
Vn liure faict de telle grauité,
Que du Bellay luy quitteroit la place.
Si viue encor Laure par l'Vniuers
Ne fuit volant deſſus les Thuſques vers,
Que noſtre ſiecle heureuſement eſtime,
Comme ton nom, honneur des vers François,
Victorieux des peuples & des Roys,
S'en-uoleroit ſus l'aiſle de ma ryme.

Pipé d'Amour, ma Circe enchantereſſe
Dedans ſes fers m'arreſte empriſonné,
Non par le gouſt d'vn vin empoiſonné,
Non par le ius d'vne herbe pechereſſe.
Du fin Gregeois l'eſpée vangereſſe,
Et le Moly par Mercure ordonné,
En peu de temps du breuuage donné
Peurent forcer la force charmereſſe:
Si qu'à la fin le Dulyche troupeau
Reprint l'honneur de ſa premiere peau,
Et ſa prudence au-parauant peu caute.
Mais pour mon ſens remettre en mon cerueau,
Il me faudroit vn Aſtolphe nouueau,
Tant ma raiſon eſt aueugle en ſa faute.

Les Elemens & les Aſtres, à preuue
Ont façonné les rais de mon Soleil,
Voſtre œil, Madame, en beauté nompareil,
Qui çà ne là ſon parangon ne treuue.
Dés l'onde Ibere où le Soleil s'abreuue,
Iuſqu'à l'autre onde où il perd le ſommeil,
Amour ne voit vn miracle pareil,
Sur qui le Ciel tant de ſes graces pleuue.
Cet œil premier m'apprit que c'eſt d'aimer:
Il vint premier tout le cœur m'entamer,
Seruant de but à ſes fleches dardées.
L'eſprit par luy deſira la vertu
Pour s'en-voler par vn trac non batu
Iuſqu'au giron des plus belles Idées.

Ie parangonne à vos yeux ce cryſtal,
Qui va mirer le meurtrier de mon ame:
Viue par l'air il eſclate vne flame,
Vos yeux vn feu qui m'eſt ſaint & fatal.
Heureux miroër, tout ainſi que mon mal
Vient de trop voir la beauté qui m'enflame:
Comme ie fay, de trop mirer ma Dame,
Tu languiras d'vn ſentiment égal.
Et toutes-fois, enuieux, ie t'admire,
D'aller mirer les beaux yeux où ſe mire
Amour, dont l'arc dedans eſt recelé.
Va donq' miroër, mais ſage pren bien garde
Que par ſes yeux Amour ne te regarde,
Brulant ta glace ainſi qu'il m'a brulé.

Ny les combats des amoureuſes nuits,
Ny les plaiſirs que les amours conçoiuent,
Ny les faueurs que les amans reçoiuent,
Ne valent pas vn ſeul de mes ennuis.

Heureux eſpoir, par ta faueur ie puis
Trouuer repos des maux qui me deçoiuent,
Et par toy ſeul mes paſſions reçoiuent
Le doux oubly des tourmens où ie ſuis.
Bienheureux ſoit mon tourment qui r'empire,
Et le doux ioug, ſous qui ie ne reſpire:
Bienheureux ſoit mon penſer ſoucieux:
Bienheureux ſoit le doux ſouuenir d'elle,
Et plus heureux le foudre de ſes yeux,
Qui cuiſt ma vie en vn feu qui me gelle.

Le ſang fut bien maudit de la Gorgonne face,
Qui premier engendra les ſerpens venimeux!
Ha! tu deuois, Helene, en marchant deſſus eux,
Non écrazer leurs reins mais en perdre la race.
Nous eſtions l'autre iour en vne verte place
Cueillans m'amie & moy des bouquets odoreux:
Vn pot de creſme eſtoit au milieu de nous deux,
Et du laict ſur du ionc cailloté comme glace:
Quand vn ſerpent tortu de venin tout couuert,
Par ne ſçay quel malheur ſortit d'vn buiſſon vert
Contre le pied de celle à qui ie fay ſeruice,
Tout le cœur me gela, voyant ce monſtre infait:
Et lors ie m'eſcriay, penſant qu'il nous euſt fait
Moy, vn ſecond Orphée & elle vne Eurydice.

Petit barbet, que tu es bienheureux,
Si ton bon-heur tu ſçauois bien entendre,
D'ainſi ton corps entre ſes bras eſtendre,
Et de dormir en ſon ſein amoureux!
Où moy ie vy chetif & langoureux,
Pour ſçauoir trop ma fortune comprendre.
Las! pour vouloir en ma ieuneſſe apprendre
Trop de raiſons, ie me fis malheureux.

Ie voudrois estre vn pitaut de village,
Sot, sans raison & sans entendement,
Ou fagoteur qui trauaille au bocage:
Ie n'aurois point en amour sentiment.
Le trop d'esprit me cause mon dommage,
Et mon mal vient de trop de iugement.

Si ie trespasse entre tes bras, Madame,
Ie suis content : aussi ne veux-ie auoir
Plus grand honneur au monde, que me voir
En te baisant, dans ton sein rendre l'ame.
Celuy dont Mars la poictrine renflame,
Aille à la guerre : & d'ans & de pouuoir
Tout furieux, s'esbate à receuoir
En sa poitrine vne Espagnole lame :
Moy plus couard, ie ne requier sinon
Apres cent ans sans gloire & sans renom
Mourir oisif en ton giron, Cassandre.
Car ie me trompe, ou c'est plus de bon-heur
D'ainsi mourir, que d'auoir tout l'honneur,
Et viure peu, d'vn monarque Alexandre.

Pour voir ensemble & les champs & le bort,
Où ma guerriere auec mon cœur demeure,
Alme Soleil, demain auant ton heure
Monte en ton char & te haste bien fort.
Voicy les champs, où l'amoureux effort
De ses beaux yeux ordonne que ie meure
Si doucement, qu'il n'est vie meilleure
Que les soupirs d'vne si douce mort !
A costé droit, vn peu loin du riuage
Reluist à part l'angelique visage,
Mon seul thresor qu'auarement ie veux.

Là ne se voit fonteine ny verdure,
Qui ne remire en elle la figure
De ses beaux yeux & de ses beaux cheueux.

Pardonne moy, Platon, si ie ne cuide
Que sous le rond de la voute des Dieux,
Soit hors du monde, ou au profond des lieux
Que Styx entourne, il n'y ait quelque vuide.
Si l'air est plein en sa voute liquide,
Qui reçoit donc tant de pleurs de mes yeux,
Tant de soupirs que ie sanglote aux cieux,
Lors qu'à mon dueil Amour lasche la bride?
Il est du vague, ou si point il n'en est,
D'vn air pressé le comblement ne naist:
Plus-tost le ciel, qui piteux se dispose
A receuoir l'effet de mes douleurs,
De toutes parts se comble de mes pleurs,
Et de mes vers qu'en mourant ie compose.

Ie meurs, Paschal, quand ie la voy si belle,
Le front si beau, & la bouche & les yeux,
Yeux le logis d'Amour victorieux,
Qui m'a blessé d'vne fleche nouuelle.
Ie n'ay ny sang, ny veine, ny moüelle,
Qui ne se change : & me semble qu'aux cieux
Ie suis rauy, assis entre les Dieux,
Quand le bon-heur me conduit aupres d'elle.
Ha! que ne suis-ie en ce monde vn grand Roy?
Elle seroit ma Royne aupres de moy:
Mais n'estant rien il faut que ie m'absente
De sa beauté dont ie n'ose approcher,
Que d'vn regard transformer ie ne sente
Mes yeux en fleuue, & mon cœur en rocher.

Si iamais homme en aimant fut heureux,
Ie ſuis heureux, icy ie le confeſſe,
Fait ſeruiteur d'vne belle maiſtreſſe
Dont les beaux yeux ne me ſont malheureux.
D'autre deſir ie ne ſuis deſireux:
Honneur, beauté, vertus & gentilleſſe,
Ainſi que fleurs honorent ſa ieuneſſe,
De qui ie ſuis ſaintement amoureux.
Donc ſi quelcun veut dire que ſa grace
Et ſa beauté toutes beautez n'efface,
Et qu'en amour ie ne viue contant,
Dauant Amour au combat ie l'appelle,
Pour luy prouuer que mon cœur eſt conſtant,
Autant qu'elle eſt ſur toutes la plus belle.

Chere maiſtreſſe à qui ie doy la vie,
Le cœur, le corps, & le ſang, & l'eſprit,
Voyant tes yeux Amour meſme m'apprit
Toute vertu que depuis i'ay ſuiuie.
Mon cœur ardent d'vne amoureuſe enuie
Si viuement de tes graces s'éprit,
Qu'au ſeul regard de tes yeux il comprit
Que peut honneur, amour & courtoiſie.
L'homme eſt de plomb, ou bien il n'a point d'yeux,
Si te voyant il ne voit tous les Cieux
En ta beauté qui n'a point de ſeconde.
Ta bonne grace vn rocher retiendroit:
Et quand ſans iour le monde deuiendroit,
Ton œil ſi beau ſeroit le iour du monde.

Douce beauté qui me tenez le cueur,
Et qui auez durant toute l'année
Dedans vos yeux mon ame empriſonnée,
La faiſant viure en ſi belle langueur:

Ha! que ne puis-ie atteindre à la hauteur
Du Ciel tyran de noſtre deſtinée?
Ie changerois ſa courſe retournée,
Et mon malheur ie mu'rois en bon heur.
Mais eſtant homme il faut qu'homme i'endure
Du Ciel cruel la violence dure
Qui me commande à mourir pour vos yeux.
Doncques ie vien vous preſenter, Madame,
Ce nouuel an pour obeir aux Cieux,
Le cœur, l'eſprit, le corps, le ſang & l'ame.

L'onde & le feu ſont de ceſte machine
Les deux ſeigneurs que ie ſens pleinement,
Seigneurs diuins, & qui diuinement
Ce faix diuin ont chargé ſus l'eſchine.
Bref toute choſe ou terreſtre ou diuine,
Doit ſon principe à ces deux ſeulement:
Tous deux en moy viuent également,
En eux ie vy, rien qu'eux ie n'imagine.
Auſſi de moy il ne ſort rien que d'eux,
Et ſe ſuiuans en moy naiſſent tous deux:
Car quand mes yeux de trop pleurer i'appaiſe,
Par vn eſpoir allegeant mes douleurs,
Lors de mon cœur s'exhale vne fornaiſe,
Puis tout ſoudain recommencent mes pleurs.

Si l'eſcriuain de la Gregeoiſe armée
Euſt veu tes yeux qui ſerf me tiennent pris,
Les faits de Mars n'euſt iamais entrepris,
Et le Duc Grec fuſt mort ſans renommée.
Et ſi Paris qui veit en la valée
La Cyprienne & d'elle fut épris,
T'euſt veu quatrieſme, il t'euſt donné le pris,
Et ſans honneur Venus s'en fuſt allée.

Mais s'il aduient ou par le vueil des Cieux,
Ou par le trait qui ſort de tes beaux yeux,
Que d'vn haut vers ie chante ta conqueſte
Et nouueau Cygne on m'entende crier,
Il n'y aura ny myrte ny laurier
Digne de toy, ny digne de ma teſte.

Pour celebrer des aſtres déueſtus
L'heur qui s'eſcoule en celle qui me lime,
Et pour loüer ſon eſprit qui n'eſtime
Que le parfait des plus rares vertus,
Et ſes regars, ains traits d'amours pointus,
Que ſon bel œil au fond du cœur m'imprime,
Il me faudroit non l'ardeur de ma ryme,
Mais l'Enthouſiaſme aiguillon de Pontus.
Il me faudroit vne lyre Angeuine,
Et vn Daurat Sereine Limouſine,
Et vn Belleau, qui viuant fut mon bien,
De meſmes mœurs d'eſtude & de ieuneſſe,
Qui maintenant des morts accroiſt la preſſe,
Ayant fini ſon ſoir auant le mien.

Eſtre indigent & donner tout le ſien,
Se feindre vn ris, auoir le cœur en pleinte,
Haïr le vray, aimer la choſe feinte,
Poſſeder tout & ne iouir de rien:
Eſtre deliure & trainer ſon lien,
Eſtre vaillant & couarder de crainte,
Vouloir mourir & viure par contrainte,
Et ſans profit deſpendre tout ſon bien:
Auoir touſiours pour vn ſeruil hommage
La honte au front, en la main le dommage:
A ſes penſers d'vn courage hautain

Ourdir ſans ceſſe vne nouuelle trame,
Sont les effets qui logent en mon ame
L'eſpoir douteux & le tourment certain.

OEil, qui des miens à ton vouloir diſpoſes,
Comme vn Soleil, le Dieu de ma clairté:
Ris, qui forçant ma douce liberté,
Me transformas en cent metamorfoſes:
Larme d'argent, qui mes flammes arroſes,
Lors que tu feins de me voir mal traité:
Main, qui mon cœur captiues arreſté,
Empriſonné d'vne chaiſne de roſes:
Ie ſuis tant voſtre, & tant l'affection
M'a peint au ſang voſtre perfection,
Que ny le temps, ny la mort, tant ſoit forte,
N'empeſcheront qu'au profond de mon ſein
Touſiours grauez en l'ame ie ne porte
Vn œil, vn ris, vne larme, vne main.

Si ſeulement l'image de la choſe
Fait à nos yeux la choſe conceuoir,
Et ſi mon œil n'a puiſſance de voir,
Si quelque obiet au deuant ne s'oppoſe:
Que ne m'a fait celuy qui tout compoſe,
Les yeux plus grands, à fin de mieux pouuoir
En leur grandeur, la grandeur receuoir
Du ſimulachre où ma vie eſt encloſe?
Certes le Ciel trop ingrat de ſon bien,
Qui ſeul la fit, & qui ſeul veit combien
De ſa beauté diuine eſtoit l'idée,
Comme ialoux d'vn bien ſi precieux,
Silla le monde & m'aueugla les yeux,
Pour de luy ſeul ſeule eſtre regardée.

Sous le cryſtal d'vne argenteuſe riue,
Au mois d'Auril vne perle ie vy,
Dont la clairté m'a tellement rauy,
Qu'en mon eſprit autre penſer n'arriue.
Sa rondeur fut d'vne blancheur naïue,
Et ſes rayons treluiſoyent à l'enui:
De l'admirer ie ne ſuis aſſouui,
Tant le deſtin me dit que ie la ſuiue.
Cent fois courbé pour la peſcher à bas,
D'vn cueur ardent ie deualay le bras,
Et ia content la perle ie tenoye,
Sans vn Archer de mon bien enuieux,
Qui troubla l'eau & m'esblouit les yeux,
Pour ioüir ſeul d'vne ſi chere proye.

Le premier iour du mois de May, Madame,
Dedans le cueur ie ſenti vos beaux yeux
Bruns, doux, courtois, rians, delicieux,
Qui d'vn glaçon feroyent naiſtre vne flame.
De leur beau iour le ſouuenir m'enflame,
Et par penſer i'en deuiens amoureux.
O de mon cœur les meurtriers bien-heureux!
Voſtre vertu ie ſens iuſques en l'ame:
Yeux qui tenez la clef de mon penſer,
Maiſtres de moy, qui peuſtes offenſer
D'vn ſeul regard ma raiſon toute eſmeüe:
Si fort au cœur voſtre beauté me poingt,
Que ie deuois ioüir de voſtre veüe
Plus longuement, ou bien ne la voir point.

Soit que ſon or ſe creſpe lentement,
Ou ſoit qu'il vague en deux gliſſantes ondes,
Qui çà qui là par le ſein vagabondes,
Et ſur le col nagent follaſtrement:

Ou ſoit qu'vn noud illuſtré richement
De maints rubis & maintes perles rondes,
Serre les flots de ſes deux treſſes blondes,
Mon cueur ſe plaiſt en ſon contentement.
Quel plaiſir eſt-ce, ainçois quelle merueille,
Quand ſes cheueux trouſſez deſſus l'oreille,
D'vne Venus imitent la façon?
Quand d'vn bonnet ſa teſte elle Adoniſe,
Et qu'on ne ſçait s'elle eſt fille ou garçon,
Tant ſa beauté en tous deux ſe deſguiſe?

De ſes cheueux la rouſoyante Aurore
Eſpars en l'air les Indes rempliſſoit,
Et ia le Ciel à longs traits rougiſſoit
De maint émail qui le matin decore:
Quand elle veit la Nymphe que i'adore,
Treſſer ſon chef, dont l'or qui iauniſſoit,
Le creſpe honneur du ſien esblouïſſoit,
Voire elle-meſme & tout le Ciel encore.
Lors ſes cheueux vergongneuſe arracha,
Et en pleurant ſa face elle cacha,
Tant la beauté mortelle luy ennuie:
Puis en pouſſant maint ſoupir en auant,
De ſes ſoupirs fiſt enfanter vn vent,
Sa honte vn feu, & ſes yeux vne pluye.

Pren ceſte roſe aimable comme toy,
Qui ſers de roſe aux roſes les plus belles,
Qui ſers de fleur aux fleurs les plus nouuelles,
Dont la ſenteur me rauiſt tout de moy.
Pren ceſte roſe, & enſemble reçoy
Dedans ton ſein mon cœur qui n'a point d'ailes:
Il eſt conſtant, & cent playes cruelles
N'ont empeſché qu'il ne gardaſt ſa foy.

La rose & moy differons d'une chose:
Vn Soleil voit naistre & mourir la rose,
Mille Soleils ont veu naistre m'amour,
Dont l'action iamais ne se repose.
Que pleust à Dieu que telle amour enclose
Comme vne fleur, ne m'eust duré qu'vn iour.

Suiuant mes pleurs pleurer vous deuriez bien,
Triste maison, pour la fascheuse absence
De ce bel œil qui fut par sa presence
Vostre Soleil, ainçois qui fut le mien.
Las! de quels maux, Amour, & de combien
Vn long seiour ma peine recompense!
Quand plein de honte à toute heure ie pense,
Qu'en vn moment i'ay perdu tout mon bien.
Or adieu donc beauté qui me desdaigne!
Vn bois, vn roc, vn fleuue, vne montaigne
Vous pourront bien eslongner de mes yeux:
Mais non du cueur que prompt il ne vous suiue,
Et que dans vous plus que dans moy ne viue,
Comme en la part qu'il aime beaucoup mieux.

Tout me desplaist, mais rien ne m'est si grief
Qu'estre absenté des beaux yeux de ma Dame,
Qui des plaisirs les plus doux de mon ame
En leurs rayons ont emporté la clef.
Vn torrent d'eau s'écoule de mon chef:
Et tout rempli de soupirs ie me pâme,
Perdant le feu dont la diuine flame
Seule guidoit de mes pensers la nef.
Depuis le iour que ie senti sa braise,
Autre beauté ie n'ay veu qui me plaise,
Ny ne verray: Mais bien puissé-ie voir,

Qu'auant mourir ſeulement cette Fere
D'vn ſeul tour d'œil promette vn peu d'eſpoir
Au coup d'Amour, dont ie me deſeſpere.

Ialoux Soleil contre Amour enuieux,
Soleil maſqué d'vne face bleſmie,
Qui par trois iours as retenu m'amie
Seule au logis par vn temps pluuieux:
Ie ne croy plus tant d'amours que les vieux
Chantent de toy : ce n'eſt que poëſie.
S'il euſt iadis touché ta fantaiſie
D'vn meſme mal, tu ſerois ſoucieux.
Par tes rayons à la pointe cornuë,
En ma faueur euſſes rompu la nuë,
Faiſant d'obſcur vn temps ſerein & beau.
Va te cacher, vieil Paſtoureau champeſtre,
Tu n'es pas digne au Ciel d'eſtre vn flambeau,
Mais vn Bouuier qui meine les bœufs paiſtre.

Quand ie vous voy, ou quand ie penſe en vous,
D'vne friſſon tout le cueur me fretille,
Mon ſang s'eſmeut, & d'vn penſer fertile
Vn autre croiſt, tant le ſuget m'eſt dous.
Ie tremble tout de nerfs & de genous:
Comme la cire au feu ie me diſtile:
Ma raiſon tombe, & ma force inutile
Me laiſſe froid ſans haleine & ſans pous.
Ie ſemble au mort qu'en la foſſe on deuale,
Tant ie ſuis haue eſpouuentable & pale,
Voyant mes ſens par la mort ſe muer:
Et toutefois ie me plais en ma braiſe.
D'vn meſme mal l'vn & l'autre eſt bien aiſe,
Moy de mourir, & vous de me tuer.

Morne de corps, & plus morne d'efpris
Ie me trainois dans vne maſſe morte:
Et ſans ſçauoir combien la Muſe apporte
D'honneur aux ſiens, ie l'auois à meſpris.
Mais dés le iour que de vous ie m'épris,
A la vertu voſtre œil me fut eſcorte,
Et me rauit, voire de telle ſorte
Que d'ignorant ie deuins bien appris.
Doncques mon Tout, ſi ie fay quelque choſe,
Si dignement de vos yeux ie compoſe,
Vous me cauſez vous meſmes tels effets.
Ie pren de vous mes graces plus parfaites:
Vous m'inſpirez, & dedans moy vous faites,
Si ie fay bien, tout le bien que ie fais.

Par l'œil de l'ame à toute heure ie voy
Ceſte beauté dedans mon cœur preſente:
Ny mont, ny bois, ny fleuue ne m'exente,
Que par penſée elle ne parle à moy.
Dame, qui ſçais ma conſtance & ma foy,
Voy, s'il te plaiſt, que le temps qui s'abſente,
Depuis ſept ans en rien ne deſaugmente
Le plaiſant mal que i'endure pour toy.
De l'endurer laſſé ie ne ſuis pas,
Ny ne ſerois, allaſſé-ie là bas
Pour mille fois en mille corps renaiſtre.
Mais de mon cœur ie ſuis deſia laſſé,
Qui me deſplaiſt, & plus ne me peut eſtre
Cher comme il fut, puis que tu l'as chaſſé.

Sur le ſablon la ſemence i'épan:
Ie ſonde en vain les abyſmes d'vn gouffre:
Sans qu'on m'inuite à toute heure ie m'ouffre,
Et ſans loyer mon âge ie dépan.

En vœu ma vie à ſon portrait i'apan :
Deuant ſon feu mon cœur ſe change en ſouffre,
Et pour ſes yeux ingratement ie ſouffre
Dix mille maux, & d'vn ne me repan.
Qui ſçauroit bien quelle trampe a ma vie,
D'eſtre amoureux n'auroit iamais enuie.
De chaud de froid ie me ſens allumer.
Tout mon plaiſir eſt confit d'amertume :
Ie vi d'ennuy, de dueil ie me conſume :
En tel eſtat ie ſuis pour trop aimer.

Deuant les yeux nuict & iour me reuient
Le ſaint portrait de l'angelique face :
Soit que i'eſcriue, ou ſoit que i'entrelaſſe
Mes vers au Luth, touſiours il m'en ſouuient.
Voyez pour Dieu, comme vn bel œil me tient
En ſa priſon, & point ne me delaſſe :
Comme mon cœur il empeſtre en ſa naſſe,
Qui de penſée, à mon dam, l'entretient.
O le grand mal, quand noſtre ame eſt ſaiſie
Des monſtres naiz dedans la fantaiſie !
Le iugement eſt touſiours en priſon.
Amour trompeur, pourquoy me fais-tu croire
Que la blancheur eſt vne choſe noire,
Et que les ſens ſont plus que la raiſon !

Apres ton cours ie ne haſte mes pas
Pour te ſouiller d'vne amour deshonneſte :
Demeure donq, le Locrois m'admonneſte
Aux bors Gyrez de ne te forcer pas.
Neptune oyant ſes blaſphemes d'abas,
Luy accabla ſon impudique teſte
D'vn grand rocher au fort de la tempeſte :
« Le meſchant court luy meſme à ſon treſpas. »

Il te voulut le meſchant violer,
Lors que la peur te faiſoit accoler
Les pieds vangeurs de la Greque Minerue :
Et ie ne veux qu'à ton autel offrir
Mon chaſte cœur, s'il te plaiſt de ſouffrir
Qu'en l'immolant de victime il te ſerue.

Ie ſuis larron pour vous aimer, Madame :
Si ie veux viure, il faut que i'aille embler
De vos beaux yeux les regars, & troubler
Par mon regard le voſtre qui me pâme.
De vos beaux yeux ſeulement ie m'affame,
Tant double force ils ont de me combler
Le cœur de ioye, & mes iours redoubler,
Ayant pour vie vn ſeul trait de leur flame.
Vn ſeul regard qu'il vous plaiſt me laſcher,
Me paiſt trois iours, puis i'en reuiens chercher,
Quand du premier la paſture eſt perdue,
Emblant mon viure en mon aduerſité,
Larron forcé de choſe defendue,
Non par plaiſir, mais par neceſſité.

Raui du nom qui me glace en ardeur,
Me ſouuenant de ma douce Charite,
Ici ie plante vne plante d'eſlite,
Qui l'eſmeraude efface de verdeur.
Tout ornement de royale grandeur,
Beauté ſçauoir, honneur, grace & merite,
Sont pour racine à ceſte Marguerite,
Qui ciel & terre emparfume d'odeur.
Diuine, fleur où mon eſpoir demeure,
La manne tombe & retombe à toute heure
Deſſus ton front en tous temps nouuelet :

Iamais de toy la pucelle n'approche,
La mouche à miel, ne la faucille croche,
Ny les ergots d'vn folâtre aignelet.

Depuis le iour que le trait ocieux
Graua ton nom au roc de ma memoire,
Quand ton regard (où flamboyoit ta gloire)
Me fit sentir le foudre de tes yeux:
Mon cœur attaint d'vn éclair rigoureux
Pour euiter ta nouuelle victoire,
S'alla cacher sous tes ondes d'yuoire,
Et sous l'abri de ton chef amoureux.
Là se mocquant de l'aigreur de ma playe,
En seureté par tes cheueux s'égaye,
Tout resiouy des rais de ton flambeau:
Et tellement il aime son hosteſſe,
Que pale & froid sans retourner, me laiſſe,
Comme vn esprit qui fuit de son tombeau.

Le mal est grand, le remede est si bref
A ma douleur dont l'aigreur ne s'alente:
Que bas ne haut, dés le bout de la plante
Ie n'ay santé iusqu'au sommet du chef.
L'œil qui tenoit de mes pensers la clef,
En lieu de m'estre vne estoile drillante
Parmi les flots de l'amour violente,
Contre vn despit a fait rompre ma nef.
Le soin meurtrier, soit que ie veille ou songe,
Tigre affamé, de mille dents me ronge,
Pinçant mon cœur, mes poumons & mon flanc.
Et le penser importun qui me preſſe
Comme vn vautour affamé, ne me laiſſe
Second Protée aux despens de mon sang.

Amour, ſi plus ma fiéure ſe renforce,
Si plus ton arc tire pour me bleſſer,
Auant mes iours i'ay crainte de laiſſer
Le verd fardeau de mon humaine eſcorce.
Ia de mon cœur ie ſens moindre la force
Se tranſmuer, pour ſa mort auancer,
Deuant le feu de mon ardant penſer,
Non en bois verd, mais en poudre d'amorce.
Bien fut pour moy le iour malencontreux,
Où i'auallay le breüuage amoureux,
Qu'à ſi longs traits me verſoit vne œillade:
O bien-heureux! ſi pour me ſecourir,
Dés le iour meſme Amour m'euſt fait mourir
Sans me tenir ſi longuement malade.

Si doux au cœur le ſouuenir me tente
De la mielleuſe & fielleuſe ſaiſon,
Où ie perdi mes ſens & ma raiſon;
Qu'autre plaiſir ma peine ne contente.
Ie ne veux point en la playe de tante
Qu'Amour me fit pour auoir gueriſon,
Et ne veux point qu'on m'ouure la priſon,
Pour affranchir autre part mon attente.
Plus que la mort ie fuy la liberté,
Tant i'ay grand peur de me voir eſcarté
Du doux lien qui doucement m'offenſe,
Et m'eſt honneur de me voir martyrer,
Sous vn eſpoir quelque iour de tirer
Vn ſeul baiſer pour toute recompenſe.

Heureux le iour, l'an, le mois & la place,
L'heure & le temps où vos yeux m'ont tué,
Sinon tué, à tout le moins mué
Comme Meduſe, en vne froide glace.

Il est bien vray que le trait de ma face
Me reste encor, mais l'esprit destié
Pour viure en vous, a son corps oublié,
Me laissant seul comme vne froide masse.
Aucunefois quand vous tournez vn peu
Vos yeux sur moy, ie sens vn petit feu
Qui me r'anime & rechauffe les veines :
Et fait au froid quelque petit effort.
Mais vos regars n'allongent que mes peines,
Tant le premier fut cause de ma mort !

Amour archer toutes ses fleches ront
D'vn coup sur moy, & ne me reconforte
D'vn seul regard celle pour qui ie porte
Le cœur aux yeux, les pensers sur le front.
D'vn Soleil part la glace qui me fond,
Et m'esbaïs que ma froideur n'est morte
Au raiz d'vn œil, qui d'vne flame accorte
Me fait au cœur vn vlcere profond.
En tel estat ie voy languir ma vie,
Qu'aux plus chetifs ma langueur porte enuie,
Tant le mal croist, & le cœur me defaut :
Mais la douleur qui plus trouble mon ame,
O cruauté ! c'est qu'Amour & madame
Sçauent mon mal, & si ne leur en chaut.

Ie vy ma Nymphe entre cent damoïselles,
Comme vn Croissant par les menus flambeaux,
Et de ses yeux plus que les astres beaux
Faire obscurcir la beauté des plus belles.
Dedans son sein les Graces immortelles,
La Gaillardise, & les freres iumeaux
Alloient volant, comme petits oiseaux
Parmy le verd des branches plus nouuelles.

Le ciel rauy, qui ſi belle la voit,
Roſes & liz & ghirlandes pleuuoit
Tout au rond d'elle, au milieu de la place:
Si qu'en deſpit de l'hyuer froidureux,
Par la vertu de ſes yeux amoureux
Vn beau printemps s'engendra de ſa face.

Plus que les Rois, leurs ſceptres & leur bien,
I'aime ce front où mon Tyran ſe iouë,
Et le vermeil de ceſte belle iouë,
Qui fait honteux le pourpre Tyrien.
Toutes beautez à mes yeux ne ſont rien
Au pris du ſein, qui ſouſpirant ſecoüe
Son gorgerin, ſous qui doucement noüe
Vn petit flot que Venus diroit ſien.
En la façon que Iupiter eſt aiſe,
Quand de ſon chant vne Muſe l'appaiſe:
Ainſi ie ſuis de ſes chanſons épris,
Lors qu'à ſon luth ſes doigts elle embeſongne,
Et qu'elle dit le branle de Bourgongne,
Qu'elle diſoit le iour que ie fus pris.

Ceſte beauté de mes yeux adoree,
Qui me fait viure entre mille treſpas,
Couploit mes chiens, & pourſuiuoit mes pas,
Ainſi qu'Adon, Cyprine la doree:
Quand vne ronce en vain enamouree,
Ainſi que moy, du vermeil de ſes bras,
En les baiſant luy fit couler à bas
Vne liqueur de pourpre coloree.
La terre adonc, qui ſoigneuſe receut
Ce ſang diuin, fertilement conceut
Pareille au ſang vne rouge fleurette.

Et tout ainſi que d'Helene nâquit
La fleur qui d'elle vn beau ſurnom aquit,
Du nom Caſſandre elle eut nom Caſſandrette.

Sur mes vingt ans, pur d'offenſe & de vice,
Guidé, mal-caut, d'vn trop aueugle oiſeau,
En ieune ſang, en menton damoiſeau,
Sain & gaillard ie vins à ton ſeruice:
Mais, ô cruelle, outré de ta malice,
Ie m'en retourne en vne vieille peau,
En chef griſon, en perte de mon beau:
Tels ſont d'Amour les jeux & l'exercice.
Helas, que dy-ie! où veux-ie m'en aller?
D'vn autre bien ie ne me puis ſouler.
Comme la caille, Amour, tu me fais eſtre,
Qui de poiſon s'engraiſſe & ſe repaiſt.
D'vn autre bien ie ne me veux repaiſtre,
Ny viure ailleurs, tant ta poiſon me plaiſt.

Sans ſouſpirer viure icy ie n'ay peu
Depuis le iour que les yeux de ma Dame
Tous pleins d'amours verſerent en mon ame
Le doux venin, dont mon cœur fut repeu.
Ma chere neige, & mon cher & doux feu,
Voyez comment ie m'englace & m'enflame:
Comme la cire aux raions d'vne flame
Ie me conſume, & vous en chaut bien peu.
Il eſt certain que ma vie eſt heureuſe
De s'écouler ioyeuſe & douloureuſe
Deſſous voſtre œil, qui iour & nuit me poind.
Mais ce pendant voſtre beauté ne penſe,
Que l'amitié d'amitié ſe compenſe,
Et qu'vn amour ſans frere ne croiſt point.

D'Amour ministre, & de perseuerance,
Qui iusqu'au fond l'ame peux esmouuoir,
Et qui les yeux d'vn aueugle sçauoir,
Et qui les cœurs voiles d'vne ignorance:
Va t'en ailleurs chercher ta demeurance,
Va t'en ailleurs quelqu'autre deceuoir:
Ie ne veux plus chez moy te receuoir,
Malencontreuse & maudite esperance.
Quand Iupiter, ce Tyran criminel,
Teignit ses mains dans le sang paternel,
Dérobant l'or de la terre où nous sommes,
Il te laissa, comme vn monstre nouueau,
Seule par force au profond du vaisseau
Que Pandore eut pour deceuoir les hommes.

Franc de raison, esclaue de fureur,
Ie vay chassant vne Fere sauuage,
Or' sur vn mont, or' le long d'vn riuage,
Or' dans le bois de ieunesse & d'erreur.
I'ay pour ma lesse vn long trait de malheur,
I'ay pour limier vn violent courage:
I'ay pour mes chiens, l'ardeur, & le ieune âge,
Et pour piqueurs l'espoir & la douleur.
Mais eux voyans, que plus elle est chassee,
Plus elle fuit d'vne course eslancee,
Quittent leur proye : & retournent vers moy
De ma chair propre osant bien leur repaistre.
C'est grand pitié (à mon dam ie le voy)
Quand les valets commandent à leur maistre.

Le Ciel ne veut, Dame, que ie iouïsse
De ce doux bien que dessert mon deuoir:
Aussi ne veux-ie, & ne me plaist d'auoir
Sinon du mal en vous faisant seruice.

Puis qu'il vous plaiſt que pour vous ie languiſſe,
Ie ſuis heureux, & ne puis receuoir
Plus grand honneur, qu'en vous ſeruant pouuoir
Faire à vos yeux de mon cœur ſacrifice.
Donc ſi ma main, maugré-moy, quelquefois
De l'amour chaſte outrepaſſe les loix,
Dans voſtre ſein cherchant ce qui m'embraiſe,
Puniſſez-la du foudre de vos yeux,
Et la brulez : car i'aime beaucoup mieux
Viure ſans mains, que ma main vous deſplaiſe.

Bien que ſix ans ſoyent ja coulez arriere
Depuis le iour qu'Amour d'vn poignant trait
Au fond du cœur m'engraua le portrait
D'vne humble-fiere, & fiere-humble guerriere :
Si ſuis-ie heureux d'auoir veu la lumiere
En ces ans tards, où vit le beau portrait
De ſa beauté, qui mon eſprit attrait
Pour prendre au ciel vne belle carriere.
Le ſeul Auril de ſon ieune printemps
En-dore, em-perle, en-frange noſtre temps,
Qui n'a cogneu les vertus de ma belle,
Ny la ſplendeur qui reluiſt en ſes yeux.
Seul ie l'ay veuë : auſſi ie meurs pour elle,
Et plus grand heur ne m'ont donné les cieux.

Si ce grand Prince artizan de la lyre,
Qui va bornant aux Indes ſon réueil,
Ains qui d'vn œil mal appris au ſommeil
Deçà delà toutes choſes remire,
Lamente encor pour le bien où i'aſpire,
Ne ſuis-ie heureux, puis que le trait pareil,
Qui d'outre en outre entama le Soleil,
Mon cœur entame à ſemblable martyre?

Certes mon mal contente mon plaisir,
D'auoir osé pour compaignon choisir
Vn si grand Dieu : ainsi par la campaigne
Le bœuf courbé dessous le ioug pesant,
Traine le faix plus leger & plaisant,
Quand son trauail d'vn autre s'accompaigne.

Ce petit chien, qui ma maistresse suit,
Et qui iappant ne recognoist personne,
Et cest oiseau, qui ses plaintes resonne,
Au mois d'Auril soupirant toute nuit :
Et la barriere où quand le chaud s'enfuit,
Madame seule en pensant s'arraisonne,
Et ce iardin où son pouce moissonne
Toutes les fleurs que Zephyre produit :
Et ceste dance où la fleche cruelle
M'outre-perça, & la saison nouuelle
Qui tous les ans rafraichist mes douleurs :
Et son œillade, & sa parolle sainte,
Et dans le cœur sa grace que i'ay peinte,
Baignent mes yeux de deux ruisseaux de pleurs.

Du feu d'amour, impatient Roger
(Pipé du fard de magique cautelle)
Pour refroidir ta passion nouuelle,
Tu vins au lict d'Alcine te loger.
Opiniastre à ton feu soulager,
Ore planant, ore noüant sus elle,
Entre les bras d'vne Dame si belle,
Tu sceus d'Amour & d'elle te vanger.
En peu de temps le gracieux Zephyre,
D'vn vent heureux em-poupant ton nauire,
Te fit surgir dans le port amoureux :

Mais quand ma nef de s'aborder eſt preſte,
Touſiours plus loin quelque horrible tempeſte
La ſingle en mer, tant ie ſuis malheureux.

Ie te hay peuple, & i'en prens à teſmoin
Le Loir, Gaſtine, & les riues de Braye,
Et la Neuffaune, & la verte ſaulaye
Que Sabut voit aboutir à ſon coin.
Là quand tout ſeul ie m'eſgare bien loin,
Amour qui parle auecque moy s'eſſaye
Non de guarir, mais rengreger ma playe
Par les deſerts, qui augmentent mon ſoin.
Là pas-à-pas, Dame, ie rememore
Ton front, ta bouche, & les graces encore
De tes beaux yeux trop fideles archers:
Puis figurant ta belle idole feinte
Au clair d'vne eau, ie ſanglote vne pleinte,
Qui fait gemir le plus dur des rochers.

Non la chaleur de la terre qui fume
Aux iours d'Eſté luy creuaſſant le front:
Non l'Auant-chien, qui tarit iuſqu'au fond
Les tiedes eaux, qu'ardant de ſoif il hume:
Non ce flambeau qui tout ce monde allume
D'vn bluetter qui lentement ſe fond:
Bref, ny l'eſté, ny ſes flames ne ſont
Ce chaud brazier qui mes veines conſume.
Vos chaſtes feux, eſprits de vos beaux yeux,
Vos doux eſclairs qui rechaufent les cieux,
De mon brazier eternizent la flame:
Et ſoit Phœbus attelé pour marcher
Deuers le Cancre, ou bien deuers l'Archer,
Voſtre œil me fait vn Eſté dedans l'ame.

Ny ce coral, qui double se compasse,
Sur meinte perle, vn thresor d'Orient,
Ny ces beaux lis, qu'Amour en suppliant
Ose baiser, & iamais ne s'en lasse:
Ny ce bel or qui frisé s'entrelasse
En mille nouds crespez folastrement,
Ny ces œillets égalez proprement
Au blanc des liz encharnez dans sa face:
Ny de ce front le beau ciel esclarcy,
Ny le double arc de ce double sourcy,
N'ont à la mort ma vie condemnée:
Seuls les beaux yeux (où le certain Archer
Pour me tuer sa fleche vint cacher)
Deuant le soir finissent ma iournée.

Di l'vn des deux, sans tant me déguiser
Le peu d'amour que ton semblant me porte,
Ie ne sçauroy, veu ma peine si forte,
Tant lamenter, ne tant Petrarquiser.
Si tu le veux, que sert de refuser
Ce doux present dont l'espoir me conforte?
Sinon, pourquoy d'vne esperance morte
Me nourris-tu pour tousiours m'abuser?
L'vn de tes yeux dans les enfers me rue,
L'autre plus doux, à l'enuy s'esuertue
De me remettre en paradis encor:
Ainsi tes yeux pour causer mon renaistre,
Et puis ma mort, sans cesse me font estre
Or' vn Pollux, & ores vn Castor.

L'an mil cinq cens auec quarante & six,
En ses cheueux vne Dame cruelle,
Autant cruelle en mon endroit que belle,
Lia mon cœur de ses cheueux surpris.

Lors ie penſoy, comme ſot mal appris,
Nay pour ſouffrir vne peine eternelle,
Que les creſpons de leur blonde cautelle
Deux ou trois iours ſans plus me tiendroient pris.
L'an eſt paſſé, & l'autre commence ores
Où ie me voy plus que deuant encores
Pris dans leurs rets : & quand par fois la mort
Veut deſlacer le lien de ma peine,
Amour touſiours pour l'eſtreindre plus fort,
Flatte mon cœur d'vne eſperance vaine.

A toy chaque an i'ordonne vn ſacrifice,
Fidele coin, où tremblant & poureux
Ie deſcouury le trauail langoureux
Que i'enduroy, Dame, en voſtre ſeruice.
Vn coin meilleur plus ſeur & plus propice
A declarer vn torment amoureux,
N'eſt point en Cypre, ou dans les plus heureux
Vergers de Gnide, Amathonte, ou d'Eryce.
Euſſé-ie l'or d'vn Prince ambitieux,
Coin, tu ſerois vn temple precieux
Enrichy d'or & de deſpenſe grande:
Où les amans par vn vœu ſolennel
Ioutant lutant autour de ton autel,
S'immoleroient eux-meſmes pour offrande.

Honneur de May, deſpouille du Printemps,
Bouquet tiſſu de la main qui me donte,
Dont les beautez aux fleurettes font honte,
Faiſant eſclorre vn Auril en tout temps:
Non pas du nez, mais du cœur ie te ſens
Et de l'eſprit, que ton odeur ſurmonte :
Et tellement de veine en veine monte,
Que ta ſenteur embaſme tous mes ſens.

Sus, baiſe moy en lieu de noſtre amie,
Pren mes ſouſpirs, pren mes pleurs ie te prie,
Qui ſeruiront d'animer ta couleur,
(Ainſi ta fleur ne deuiendra fanie)
Les pleurs d'humeur, les ſouſpirs de chaleur,
Pour prendre vn iour ta racine en ma vie.

Si l'on vous dit qu'Argus eſt vne fable,
Ne le croyez bonne poſterité,
Ce n'eſt pas feinte ains vne verité,
A mon malheur ie la ſens veritable.
Vn autre Argus en deux yeux redoutable,
En corps humain non feint, non inuenté,
Eſpie, aguete, & garde la beauté
Par qui ie ſuis douteux & miſerable.
Quand par ſes yeux Argus ne la tiendroit,
Touſiours au col mignarde me pendroit,
Ie cognois bien ſa gentille nature.
Ha! vray Argus, tant tu me fais gemir,
A mon ſecours vienne vn autre Mercure,
Non pour ta mort, mais bien pour t'endormir.

Ie parangonne à ta ieune beauté,
Qui touſiours dure en ſon printemps nouuelle,
Ce mois d'Auril qui ſes fleurs renouuelle
En ſa plus gaye & verte noueauté.
Loin deuant toy fuira la cruauté:
Deuant luy fuit la ſaiſon plus cruelle.
Il eſt tout beau, ta face eſt toute belle:
Ferme eſt ſon cours, ferme eſt ta loyauté.
Il peint les bords les foreſts & les plaines,
Tu peins mes vers d'vn bel émail de fleurs:
Des laboureurs il arroſe les peines,

D'vn vain eſpoir tu laues mes douleurs :
Du Ciel ſur l'herbe il fait tomber les pleurs,
Tu fais ſortir de mes yeux deux fontaines.

Douce beauté, meurdriere de ma vie,
En lieu d'vn cœur tu portes vn rocher :
Tu me fais vif languir & deſecher
Paſſionné d'vne amoureuſe enuie.
Le ieune ſang qui d'aimer te conuie,
N'a peu de toy la froideur arracher,
Farouche fiere, & qui n'as rien plus cher
Que languir froide, & n'eſtre point ſeruie.
Appren à viure, ô fiere en cruauté :
Ne garde point à Pluton ta beauté,
Quelque peu d'aiſe en aimant il faut prendre.
Il faut tromper doucement le treſpas :
Car auſſi bien ſous la terre là bas
Sans rien ſentir le corps n'eſt plus que cendre.

STANSES.

Quand au temple nous ſerons
Agenouillez, nous ferons
Les deuots ſelon la guiſe
De ceux qui pour loüer Dieu
Humbles ſe courbent au lieu
Le plus ſecret de l'Egliſe.
Mais quand au lict nous ſerons
Entrelaſſez, nous ferons
Les laſcifs ſelon les guiſes
Des Amans qui librement

Pratiquent folaſtrement
Dans les draps cent mignardiſes.
Pourquoy donque quand ie veux
Ou mordre tes beaux cheueux,
Ou baiſer ta bouche aimee,
Ou toucher à ton beau ſein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans vn cloiſtre enfermee?
Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton ſein delicieux,
Ton front, ta léure iumelle?
En veux-tu baiſer Pluton
Là bas, apres que Charon
T'aura miſe en ſa nacelle?
Apres ton dernier treſpas
Greſle, tu n'auras là bas
Qu'vne bouchette bleſmie:
Et quand mort ie te verrois
Aux Ombres ie n'auou'rois
Que iadis tu fus m'amie.
Ton teſt n'aura plus de peau,
Ny ton viſage ſi beau
N'aura veines ny arteres:
Tu n'auras plus que les dents
Telles qu'on les voit dedans
Les teſtes de cimeteres.
Donque tandis que tu vis,
Change, Maiſtreſſe, d'auis,
Et ne m'eſpargne ta bouche:
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'auoir eſté farouche.
Ah ie meurs! ah baiſe moy!
Ah, Maiſtreſſe, approche toy!

Tu fuis comme vn Fan qui tremble:
Au-moins ſouffre que ma main
S'esbate vn peu dans ton ſein,
Ou plus bas, ſi bon te ſemble.

Ce ne ſont qu'haims, qu'amorces & qu'apas
De ſon bel œil qui m'alléche en ſa naſſe,
Soit qu'elle rie ou ſoit qu'elle compaſſe
Au ſon du luth le nombre de ſes pas.
Vne mi-nuit tant de flambeaux n'a pas,
Ny tant de ſable en Euripe ne paſſe,
Que de beautez embelliſſent ſa grace,
Pour qui i'endure vn millier de treſpas.
Mais le torment qui deſſeche ma vie
Eſt ſi plaiſant, que ie n'ay point enuie
De m'eſloigner de ſi douce langueur:
Ains face Amour, que mort encores i'aye
L'aigre-douceur de l'amoureuſe playe,
Que vif ie garde au rocher de mon cœur.

Oeil dont l'eſclair mes tempeſtes eſſuye,
Sourcil, mais ciel de mon cœur gouuerneur,
Front eſtoilé, Trofee à mon Seigneur,
Où ſon carquois & ſon arc il eſtuye:
Gorge de marbre où la beauté s'appuye,
Menton d'albaſtre, enrichy de bon heur,
Tetin d'iuoire où ſe loge l'honneur,
Sein dont l'eſpoir mes trauaux deſennuye:
Vous auez tant apaſté mon deſir,
Que pour ſouler ma faim & mon plaiſir,
Cent fois le iour il faut que ie vous voye:
Comme vn oiſeau, qui ne peut ſeiourner,
Sans ſur les bords poiſſonneux retourner,
Et reuoler pour y trouuer ſa proye.

Hausse ton vol, & d'vne aile bien ample,
Forçant des vents l'audace & le pouuoir,
Fay, Denisot, tes plumes émouuoir
Iusques au ciel où les dieux ont leur temple.
Là, d'œil d'Argus leurs deitez contemple,
Contemple aussi leur grace & leur sçauoir,
Et pour ma Dame au parfait conceuoir,
Sur les plus beaux fantastique vn exemple.
Choisis apres le teint de mille fleurs,
Et les destrampe en l'humeur de mes pleurs,
Que tiedement hors de mon chef ie ruë.
Puis attachant ton esprit & tes yeux
Droit au patron desrobé sur les dieux,
Pein, Denisot, la beauté qui me tuë.

Ville de Blois, naissance de ma Dame,
Seiour des Roys & de ma volonté,
Où ieune d'ans ie me vy surmonté
Par vn œil brun qui m'outre-perça l'ame:
Chez toy ie pris ceste premiere flame,
Chez toy i'apris que peult la cruauté,
Chez toy ie vy ceste fiere beauté,
Dont la memoire encores me r'enflame.
Habite Amour en ta ville à iamais,
Et son carquois, ses lampes, & ses trais
Pendent en toy, le temple de sa gloire:
Puisse-il tousiours tes murailles couuer
Dessous son aile, & nud tousiours lauer
Son chef crespu dans les eaux de ton Loire.

Heureuse fut l'estoile fortunée,
Qui d'vn bon œil ma Maistresse apperceut:
Heureux le bers, & la main qui la sceut
Emmaillotter le iour qu'elle fut née.

Heureuſe fut la mammelle en-mannée,
De qui le laict premier elle receut :
Et bien-heureux le ventre qui conceut
Telle beauté de tant de dons ornée.
Heureux parens qui euſtes ceſt honneur
De la voir naiſtre vn aſtre de bon-heur !
Heureux les murs naiſſance de la belle !
Heureux le fils dont groſſe elle ſera,
Mais plus heureux celuy qui la fera
Et femme & mere, en lieu d'vne pucelle !

L'aſtre aſcendant ſous qui ie pris naiſſance,
De ſon regard ne maiſtriſoit les Cieux :
Quand ie naſquis il eſtoit dans tes yeux,
Futurs tyrans de mon obeïſſance.
Mon tout, mon bien, mon heur, ma cognoiſſance
Vint de ton œil : car pour nous lier mieux,
Tant nous vnit ſon feu preſagieux,
Que de nous deux il ne fit qu'vne eſſence.
En toy ie ſuis & tu es ſeule en moy,
En moy tu vis & ie vis dedans toy,
Tant noſtre amour eſt parfaitement ronde.
Ne viure en toy ce ſeroit mon treſpas.
La Pyralide en ce point ne vit pas,
Perdant ſa flamme, & le Daufin ſon onde.

De ton beau poil en treſſes noirciſſant
Amour ourdit de ſon arc la ficelle :
Il fit ſon feu de ta viue etincelle,
Il fit ſon trait de ton œil bruniſſant.
Son premier coup me rendoit periſſant :
Mais ſon ſecond de la mort me rappelle,
Qui mon vlcere en ſanté renouuelle,
Et par ſon coup le coup va guariſſant.

Ainsi iadis sur la poudre Troyenne,
Du soudart Grec la hache Pelienne,
Du Mysien mit la douleur à fin:
Ainsi le trait que ton bel œil me rue,
D'vn mesme coup me guarist & me tue.
Hé quelle Parque a filé mon destin!

Ce ris plus doux que l'œuure d'vne abeille,
Ces dents, ainçois deux rempars argentez,
Ces diamans à double ranc plantez
Dans le coral de sa bouche vermeille:
Ce doux parler qui les ames resueille,
Ce chant qui tient mes soucis enchantez,
Et ces deux cieux sur deux astres entez,
De ma Deesse annoncent la merueille.
Du beau iardin de son ieune printemps
Naist vn parfum, qui le ciel en tous temps
Embasmeroit de ses douces haleines:
Et de là sort le charme d'vne voix,
Qui tous rauis fait sauteler les bois,
Planer les monts, & montaigner les plaines.

I'iray tousiours & resuant & songeant
En ceste prée où ie vy l'angelette,
Qui d'esperance & de crainte m'allaitte,
Et dans ses yeux mes destins va logeant.
Quel fil de soye en tresses s'allongeant
Ornoit ce iour sa teste nouuellette?
De quelle rose, & de quelle fleurette
Sa face alloit, comme Iris, se changeant?
Ce n'estoit point vne mortelle femme
Que ie vy lors, ny de mortelle dame
Elle n'auoit ny le front ny les yeux.

Donques, Raiſon, ce ne fut choſe eſtrange
Si ie fu pris : c'eſtoit vrayment vn Ange,
Qui pour nous prendre eſtoit venu des Cieux.

I'auois l'eſprit tout morne & tout peſant,
Quand ie receu du lieu qui me tourmente,
L'orenge d'or comme moy iauniſſante
Du meſme mal qui nous eſt ſi plaiſant.
Les Pommes ſont de l'Amour le preſent :
Tu le ſçais bien, ô guerriere Atalante,
Et Cydippé qui encor ſe lamente
De l'eſcrit d'or qui luy fut ſi cuiſant.
Les Pommes ſont de l'Amour le vray ſigne.
Heureux celuy qui de la pomme eſt digne !
Touſiours Venus a des pommes au ſein.
Depuis Adam deſireux nous en ſommes :
Touſiours la Grace en a dedans la main :
Et bref l'Amour n'eſt qu'vn beau ieu de pommes.

Tout effroyé ie cherche vne fonteine
Pour expier vn horrible ſonger,
Qui toute nuict ne m'a faict que ronger
L'ame effroyée au trauail de ma peine.
Il me ſembloit que ma douce-inhumaine
Crioit, Ami, ſauue moy du danger,
A toute force vn larron eſtranger
Par les foreſts priſonniere m'em-meine.
Lors en ſurſaut, où me guidoit la vois,
Le fer au poing ie broſſay dans le bois :
Mais en courant apres la derobée,
Du larron meſme aſſaillir me ſuis veu,
Qui me perçant le cœur de mon eſpée,
M'a fait tomber dans vn torrent de feu.

CHANSON.

Ma Dame ie n'eusse pensé,
Opiniastre en ma langueur,
Que ton cœur m'eust recompensé
D'vne si cruelle rigueur,
Et qu'en lieu de me secourir
Tes beaux yeux m'eussent fait mourir.
Si preuoyant i'eusse apperceu,
Quand ie te vy premierement,
Le mal que i'ay depuis receu
Pour aimer trop loyalement,
Mon cœur qui franc auoit vescu,
N'eust pas esté si tost veincu.
Tu fis promettre à tes beaux yeux
Qui seuls me vindrent deceuoir,
De me donner encore mieux
Que mon cœur n'esperoit auoir:
Puis comme ialous de mon bien
Ont transformé mon aise en rien.
Si tost que ie vy leur beauté,
Amour me força d'vn desir
D'assuiettir ma loyauté
Sous l'empire de leur plaisir,
Et décocha de leur regard
Contre mon cœur le premier dard.
Ce fut, Dame, ton bel accueil,
Qui pour me faire bien-heureux,
M'ouurit par la clef de ton œil
Le paradis des Amoureux,
Et fait esclaue en si beau lieu,
D'vn homme ie deuins vn Dieu.

Si bien que n'eſtant plus à moy,
Mais à l'œil qui m'auoit bleſſé,
Mon cœur en gage de ma foy
A luy mon maiſtre i'ay laiſſé,
Où ſerf ſi doucement il eſt
Qu'vne autre beauté luy deſplaiſt.
Et bien qu'il ſouffre iours & nuis
Mainte amoureuſe aduerſité
Le plus cruel de ſes ennuis
Luy ſemble vne felicité,
Et ne ſçauroit iamais vouloir
Qu'vn autre œil le face douloir.
Vn grand rocher qui a le doz
Et les pieds touſiours outragez,
Ores des vents, ore des flots
Contre les riues enragez,
N'eſt point ſi ferme que mon cueur
Sous l'orage de ta rigueur.
Car luy ſans ſe changer, aimant
Les beaux yeux qui l'ont en-rethé,
Semble du tout au Diamant
Qui pour garder ſa fermeté
Se rompt pluſtoſt ſous le marteau,
Que ſe voir tailler de noueau.
Ainſi ne l'or qui peut tenter,
Ny grace, beauté, ny maintien
Ne ſçauroyent dans mon cœur enter
Vn autre portrait que le tien,
Et pluſtoſt il mourroit d'ennuy,
Que d'en ſouffrir vn autre en luy.
Il ne faut donc pour empeſcher
Qu'vne autre Dame en ait ſa part,
L'enuironner d'vn grand rocher,
Ou d'vne foſſe, ou d'vn rempart:

Amour te l'a ſi bien conquis,
Que plus il ne peut eſtre acquis.
Chanſon, les eſtoiles ſeront
La nuict ſans les Cieux allumer,
Et pluſtoſt les vents ceſſeront
De tempeſter deſſus la mer,
Que de ſes yeux la cruauté
Puiſſe amoindrir ma loyauté.

Vn voile obſcur par l'horizon eſpars
Troubloit le Ciel d'vne humeur ſuruenue,
Et l'air creué, d'vne greſle menue
Frappoit à bonds les champs de toutes pars :
Deſia Vulcan de ſes borgnes ſoudars
Haſtoit les mains à la forge cognüe,
Et Iupiter dans le creux d'vne nüe
Armoit ſa main de l'eſclair de ſes dars :
Quand ma Nymphette en ſimple verdugade
Cueillant les fleurs, des raiz de ſon œillade
Eſſuya l'air greſleux & pluuieux :
Des vents ſortis remprisonna les tropes,
Et fit ceſſer les marteaux des Cyclopes,
Et de Iupin raſſerena les yeux.

En autre lieu les deux flambeaux de celle
Qui m'eſclairoit, ſont allez faire iour,
Voire vn midi, qui d'vn ferme ſeiour
Sans voir la nuict dans les cœurs etincelle.
Hé ! que ne ſont & d'vne & d'vne autre æle
Mes deux coſtez emplumez à l'entour ?
Haut par le Ciel ſous l'eſcorte d'Amour
Ie voleroy comme vn Cygne aupres d'elle.

De ses beaux raiz ayant percé le flanc,
I'empourpreroy mes plumes en mon sang,
Pour tesmoigner la peine que i'endure:
Et suis certain que ma triste langueur
Pourroit flechir non seulement son cueur
De mes souspirs, mais vne roche dure.

Si tu ne veux contre Dieu t'irriter,
Escoute moy, ne mets point en arriere
L'humble soupir, enfant de la priere:
La priere est fille de Iupiter.
Quiconque veut la priere euiter,
Iamais n'acheue vne ieunesse entiere
Et voit tousiours de son audace fiere
Iusqu'aux enfers l'orgueil precipiter.
Pource orgueilleuse, eschappe cet orage,
Dedans mes pleurs attrempe ton courage,
Sois pitoyable, & guaris ma langueur:
Tousiours le Ciel, tousiours l'eau n'est venteuse,
Tousiours ne doit ta beauté dépiteuse,
Contre ma playe endurcir sa rigueur.

En ce printemps qu'entre mes bras n'arriue
Celle qui tient ma playe en sa verdeur,
Et ma pensée en oisiue langueur,
Sur le tapis de ceste herbeuse riue?
Et que n'est-elle vne Nymphe natiue
De ce bois verd? par l'ombreuse froideur
Nouueau Syluain i'alenterois l'ardeur
Du feu qui m'ard d'vne flamme trop viue.
Et pourquoy, cieux! l'arrest de vos destins
Ne m'a faict naistre vn de ces Paladins,
Qui seuls portoyent en crope les pucelles?

Et qui taſtant baiſant & deuiſant,
Loin de l'enuie & loin du meſdiſant,
Par les foreſts viuoyent auecques elles ?

Que toute choſe en ce monde ſe muë,
Soit deſormais Amour ſoulé de pleurs,
Des cheſnes durs puiſſent naiſtre les fleurs,
Au choc des vents l'eau ne ſoit plus émuë :
Le miel d'vn roc contre nature ſuë,
Soyent du printemps ſemblables les couleurs,
L'eſté ſoit froid, l'hyuer plein de chaleurs,
Pleine de vents ne s'enfle plus la nuë :
Tout ſoit changé, puis que le nœud ſi fort
Qui m'eſtraignoit, & que la ſeule mort
Deuoit trancher, elle a voulu desfaire.
Pourquoy d'Amour meſpriſes-tu la loy ?
Pourquoy fais-tu ce qui ne ſe peut faire ?
Pourquoy romps-tu ſi fauſſement ta foy ?

Lune à l'œil brun, Deeſſe aux noirs cheuaux,
Qui çà qui là qui haut qui bas te tournent,
Et de retours qui iamais ne ſeiournent,
Trainent ton char eternel en trauaux :
A tes deſirs les miens ne ſont egaux,
Car les amours qui ton ame epoinçonnent,
Et les ardeurs qui la mienne eguillonnent,
Diuers ſouhaits deſirent à leurs maux.
Toy mignottant ton dormeur de Latmie,
Voudrois touſiours qu'vne courſe endormie
Retint le train de ton char qui s'enfuit :
Mais moy qu'Amour toute la nuict deuore,
Depuis le ſoir ie ſouhaite l'Aurore,
Pour voir le iour, que me celoit ta nuit.

Vne diuerſe amoureuſe langueur,
Sans ſe meurir en mon ame verdoye:
Dedans mes yeux vne fontaine ondoye,
Vn Mongibel fait ſon feu de mon cueur.
L'vn de ſon chaud l'autre de ſa liqueur
Ore me gele & ore me foudroye:
Et l'vn & l'autre à ſon tour me guerroye,
Sans que l'vn ſoit deſſus l'autre veinqueur.
Fais, Amour, fais qu'vn ſeul gaigne la place,
Ou bien le feu ou bien la froide glace,
Et par l'vn d'eux mets fin à ce debat:
Helas! Amour, i'ay de mourir enuie,
Mais deux venins n'eſtouffent point la vie,
Tandis que l'vn à l'autre ſe combat.

Puis que ceſt œil, dont l'influence baille
Ses loix aux miens, ſur les miens plus ne luit,
L'obſcur m'eſt iour, le iour m'eſt vne nuit,
Tant ſon abſence aſprement me trauaille.
Le lict me ſemble vn dur champ de bataille,
Rien ne me plaiſt, toute choſe me nuit,
Et ce penſer qui me ſuit & reſuit,
Preſſe mon cœur plus fort qu'vne tenaille.
Ia pres du Loir entre cent mille fleurs,
Soulé d'ennuis de regrets & de pleurs,
I'euſſe mis fin à mon angoiſſe forte,
Sans quelque Dieu qui mon œil va tournant
Vers le païs où tu es ſeiournant,
Dont le ſeul air ſans plus me reconforte.

Comme le chaud au feſte d'Erymanthe,
Ou ſus Rhodope, ou ſur quelque autre mont
Sur le printemps la froide neige fond
En eau qui fuit par les rochers coulante:

Ainsi tes yeux (soleil qui me tourmente)
Qui cire & neige à leur regard me font,
Frappant les miens, ia distillez les ont
En vn ruisseau qui de mes pleurs s'augmente.
Herbes ne fleurs ne seiournent aupres,
Ains des Soucis, des Ifs & des Cypres:
Ny de crystal sa riue ne court pleine.
Les autres eaux par les prez vont roulant,
Mais ceste-ci par mon sein va coulant,
Qui sans tarir s'enfante de ma peine.

De soins mordans & de soucis diuers
Soit sans repos ta paupiere esueillée,
Ta léure soit de noir venin moüillée,
Tes cheueux soyent de viperes couuers:
Du sang infet de ces gros lezars vers
Soit ta poitrine & ta gorge soüillée,
Et d'vne œillade obliquement rouillée,
Tant que voudras guigne moy de trauers,
Tousiours au Ciel ie leueray la teste,
Et d'vn escrit qui bruit comme tempeste,
Ie foudroiray de tes monstres l'effort:
Autant de fois que tu seras leur guide
Pour m'assaillir, ou pour sapper mon Fort,
Autant de fois me sentiras Alcide.

De la mielleuse & fielleuse pasture,
De qui le nom s'appelle trop aimer
Qui m'est & sucre & riagas amer,
Sans me saouler ie pren ma nourriture.
Ce bel œil brun, qui force ma nature,
D'vn ieusne tel me fait tant consumer,
Que ie ne puis ma faim des-affamer
Qu'au seul regard d'vne vaine peinture.

Plus ie la voy, moins ſaouler ie m'en puis:
Vn vray Narciſſe en miſere ie ſuis.
Hé qu'Amour eſt vne cruelle choſe!
Ie cognoy bien qu'il me fera mourir,
Et ſi ne puis ma douleur ſecourir,
Tant i'ay ſa peſte en mes veines encloſe.

En m'abuſant ie me trompe les yeux,
Aimant l'obiet d'vne figure vaine.
O nouueauté d'vne cruelle peine!
O fier deſtin! ô malice des Cieux!
Faut-il que moy de moy-meſme enuieux,
Pour aimer trop les eaux d'vne fonteine,
Que ma raiſon par les ſens incertaine
Cuide en faillant ſon mal eſtre ſon mieux?
Donques faut-il que le vain de ma face
De membre à membre aneantir me face,
Comme vne cire aux raiz de la chaleur?
Ainſi pleuroit l'amoureux Cephiſide,
Quand il ſentit deſſus le bord humide
De ſon beau ſang naiſtre vne belle fleur.

En ma douleur, malheureux, ie me plais,
Soit quand la nuict les feux du Ciel augmente,
Ou quand l'Aurore en-ionche d'Amaranthe
Le iour meſlé d'vn long fleurage eſpais,
D'vn ioyeux dueil mon eſprit ie repais:
Et quelque part où ſeulet ie m'abſente,
Deuant mes yeux ie voy touſiours preſente
Celle qui cauſe & ma guerre & ma paix.
Pour l'aimer trop également i'endure
Ore vn plaiſir, ore vne peine dure,
Qui d'ordre egal viennent mon cœur ſaiſir:

Brief, d'vn tel miel mon abſinthe eſt ſi pleine,
Qu'autant me plaiſt le plaiſir que la peine,
La peine autant comme fait le plaiſir.

Or'que Iupin eſpoint de ſa ſemence
Veut enfanter ſes enfans bien-aimez,
Et que du chaud de ſes reins allumez
L'humide ſein de Iunon enſemence:
Or' que la mer, or' que la vehemence
Des vents fait place aux grans vaiſſeaux armez,
Et que l'oiſeau parmi les bois ramez,
Du Thracien les tançons recommence:
Or' que les prez & ore que les fleurs
De mille & mille & de mille couleurs
Peignent le ſein de la terre ſi gaye,
Seul & penſif aux rochers plus ſegrets
D'vn cœur muet ie conte mes regrets,
Et par les bois ie vay celant ma playe.

MADRIGAL.

Que maudit ſoit le mirouër qui vous mire
Et vous fait eſtre ainſi fiere en beauté,
Ainſi enfler le cœur de cruauté,
Me refuzant le bien que ie deſire!
Depuis trois ans pour vos yeux ie ſouſpire:
Et ſi mes pleurs, ma Foy, ma Loyauté
N'ont, ô deſtin! de voſtre cœur oſté
Ce doux orgueil qui cauſe mon martire.
Et ce-pendant vous ne cognoiſſez pas
Que ce beau mois & voſtre âge ſe paſſe,
Comme vne fleur qui languiſt contre-bas,
Et que le temps paſſé ne ſe ramaſſe.

Tandis qu'auez la ieunesse & la grace,
Et le temps propre aux amoureux combas,
Des doux plaisirs ne soyez iamais lasse,
Et sans aimer n'attendez le trespas.

Que n'ay-ie, Amour, cette Fere aussi viue
Entre mes bras, qu'elle est viue en mon cœur?
Vn seul moment guariroit ma langueur,
Et ma douleur feroit aller à riue.
Plus elle court, & plus elle est fuitiue
Par le sentier d'audace & de rigueur:
Plus ie me lasse, & recreu de vigueur
Ie marche apres d'vne iambe tardiue.
Au moins escoute, & ralente tes pas:
Comme veneur ie ne te poursuy pas,
Ou comme archer qui blesse à l'impourueuë.
Mais comme amy de ton amour touché,
Nauré du coup qu'Amour m'a décoché,
Forgeant ses traits des beaux rais de ta veuë.

Contre le ciel mon cœur estoit rebelle,
Quand le destin que forcer ie ne puis,
Me fist re-uoir la Dame à qui ie suis,
Ains que vestir ceste escorce nouuelle.
Vn chaud adonc de moëlle en moëlle,
De nerfs en nerfs, de conduits en conduits
Brusla mon cœur: dont i'ay vescu depuis
Or' en plaisir, or' en peine cruelle.
Si qu'en voyant ses beautez & combien
Elle est diuine, il me resouuint bien
L'auoir iadis en paradis laissée:
Car dés le iour que i'en re-fu blessé,
Soit pres ou loin, ie n'ay iamais cessé
De l'adorer de fait ou de pensée.

Voicy le bois, que ma ſainte Angelette
Sur le printemps reſiouiſt de ſon chant:
Voicy les fleurs où ſon pied va marchant,
Quand à ſoy-meſme elle penſe ſeulette:
Voicy la prée & la riue mollette,
Qui prend vigueur de ſa main la touchant,
Quand pas à pas en ſon ſein va cachant
Le bel émail de l'herbe nouuelette.
Icy chanter, là pleurer ie la vy,
Icy ſourire, & là ie fu rauy
De ſes diſcours par leſquels ie deſ-uie:
Icy s'aſſeoir, là ie la vy danſer:
Sus le meſtier d'vn ſi vague penſer
Amour ourdit les trames de ma vie.

Certes mon œil fut trop auantureux
De regarder vne choſe ſi belle,
Vne vertu digne d'vne immortelle,
Et dont amour eſt meſmes amoureux.
Depuis ce iour ie deuins langoureux
Pour aimer trop ceſte beauté cruelle:
Crüelle, non, mais doucement rebelle
A ce deſir qui me rend malheureux:
Malheureux, non, heureux ie le confeſſe,
Tant vaut l'amour d'vne telle maiſtreſſe,
Pour qui ie vy, à qui ſeule ie ſuis.
En luy plaiſant ie cerche à me deſplaire:
Ie l'aime tant qu'aimer ie ne me puis.
Bien que pour elle Amour me deſeſpere.

Sainte Gaſtine, ô douce ſecretaire
De mes ennuis, qui reſpons en ton bois,
Ores en haute ores en baſſe voix,
Aux longs ſouſpirs que mon cœur ne peut taire:

Loir, qui refreins la courſe volontaire
Des flots roulans par noſtre Vandomois,
Quand accuſer ceſte beauté tu m'ois,
De qui touſiours ie m'affame & m'altere :
Si dextrement l'augure i'ay receu,
Et ſi mon œil ne fut hier deceu
Des doux regards de ma douce Thalie,
Maugré la mort Poëte me ferez
Et par la France appellez vous ſerez
L'vn mon Laurier, l'autre ma Caſtalie.

Pendant, Baif, que tu frappes au but
De la vertu, qui n'a point de ſeconde,
Et qu'à longs traits tu t'enyures de l'onde
Que l'Aſcrean entre les Muſes but :
Icy bany, où le mont de Sabut
Charge de vins ſon eſpaule feconde,
Penſif ie voy la fuitte vagabonde
Du Loir qui traine à la mer ſon tribut.
Ores vn antre, ores vn bois ſauuage,
Ores me plaiſt le ſecret d'vn riuage,
Pour eſſayer de tromper mon ennuy :
Mais ie ne puis, quoy que ſeul ie me tienne,
Faire qu'Amour en ſe taiſant ne vienne
Parler à moy, & moy touſiours à luy.

Quel bien auray-ie apres auoir eſté
Si longuement priué des yeux de celle,
Qui le Soleil de leur viue etincelle
Rendroient honteux au midy d'vn eſté ?
Et quel plaiſir voyant le ciel vouté
De ce beau front qui les beautez recelle,
Et ce col blanc qui de blancheur excelle
Vn mont de laict ſus le ionc cailloté ?

Comme du Grec la trope errante & ſotte,
Afriandée aux douceurs de la Lote,
Sans retourner ſe plaiſoit d'en manger:
Ainſi i'ay peur que mon ame friande
D'vne ſi rare & ſi douce viande,
Laiſſe mon corps pour viure en l'eſtranger.

Puis que ie n'ay pour faire ma retraite
Du labyrinth, qui me va ſeduiſant,
Comme Theſée, vn filet conduiſant
Mes pas douteux dans les erreurs de Crete:
Euſſay-ie au moins vne poitrine faite
Ou de Cryſtal, ou de verre luiſant,
Ton œil iroit dedans mon cœur liſant
De quelle foy mon amour eſt parfaite.
Si tu ſçauois de quelle affection
Ie ſuis captif de ta perfection,
La mort ſeroit vn confort à ma plainte:
Et lors peut eſtre eſpriſe de pitié,
Tu pouſſerois ſur ma deſpouille eſteinte,
Quelque ſouſpir de tardiue amitié.

Ha, Belacueil, que ta douce parolle
Vint traiſtrement ma ieuneſſe offenſer,
Quand au verger tu la menas danſer
Sur mes vingt ans, l'amoureuſe carolle!
Amour adonc me mit à ſon eſcolle,
Ayant pour maiſtre vn peu-ſage penſer,
Qui ſans raiſon me mena commencer
Le chapelet de la danſe plus folle.
Depuis cinq ans hoſte de ce verger,
Ie vay balant auecque faux-danger,
Tenant la main d'vne dame trop caute.

Ie ne ſuis ſeul par Amour abuſé:
A ma ieuneſſe il fault donner la faulte:
En cheueux gris ie ſeray plus ruſé.

En eſcrimant, le malheur eſlança
Sur mon bras gauche vne arme rabatue,
Qui de ſa pointe entre mouſſe & pointue
Iuſques à l'oz le coude m'offença.
Ia tout le bras à ſaigner commença,
Quand par pitié la beauté qui me tue,
De l'eſtancher ſoigneuſe s'eſuertue,
Et de ſes doigts ma playe elle pança.
Las, dy-ie lors, ſi tu as quelque enuie
De ſoulager les playes de ma vie,
Et luy donner ſa premiere vigueur:
Non ceſte-cy, mais de ta pitié ſonde
L'autre qu'Amour m'engraue ſi profonde
Par tes beaux yeux au milieu de mon cœur!

Touſiours des bois la cyme n'eſt chargée
Du faix negeux d'vn hyuer eternel:
Touſiours des Dieux le foudre criminel
Ne darde en bas ſa menace enragée.
Touſiours les vents, touſiours la mer Egée
Ne gronde pas d'vn orage cruel:
Mais de la dent d'vn ſoin continuel
Ma pauure vie eſt touſiours outragée.
Plus ie me force à le vouloir tuer,
Plus il renaiſt pour mieux s'éuertuer
De ſeconder vne guerre en moy-meſme.
O fort Thebain, ſi ta ſerue vertu
Auoit encor ce monſtre combatu,
Ce ſeroit bien de tes faits le treizieſme.

Ie veux bruſler pour m'en-voler aux cieux,
Tout l'imparfait de mon eſcorce humaine,
M'éterniſant comme le fils d'Alcméne,
Qui tout en feu s'aſſit entre les Dieux.
Ia mon eſprit deſireux de ſon mieux,
Dedans ma chair, rebelle, ſe promeine,
Et ja le bois de ſa victime ameine
Pour s'immoler aux rayons de tes yeux.
O ſaint brazier, ô flame entretenue
D'vn feu diuin, auienne que ton chaud
Bruſle ſi bien ma deſpouille connuë,
Que libre & nu ie vole d'vn plein ſaut
Outre le ciel, pour adorer là haut
L'autre beauté dont la tienne eſt venuë.

Mon fol penſer pour s'en-voler plus haut
Apres le bien que hautain ie deſire,
S'eſt emplumé d'ailes iointes de cire,
Propres à fondre au rais du premier chaud.
Luy fait oiſeau, diſpoſt de ſaut en ſaut
Pourſuit en vain l'obiet de ſon martire,
Et toy qui peux & luy dois contredire,
Tu le vois bien, Raiſon, & ne t'en chaut.
Sous la clarté d'vne eſtoile ſi belle
Ceſſe, Penſer, de hazarder ton aile,
Qu'on ne te voye en bruſlant deſplumer :
Pour amortir vne ardeur ſi cuiſante,
L'eau de mes yeux ne feroit ſuffiſante,
Ny l'eau du ciel, ny les flots de la mer.

Or'que le ciel, or'que la terre eſt pleine
De glas, de greſle eſparſe en tous endrois,
Et que l'horreur des plus froidureux mois
Fait heriſſer les cheueux de la plaine :

Or'que le vent qui mutin ſe promeine,
Rompt les rochers, & deſplante les bois,
Et que la mer redoublant ſes abois,
Sa rage enflee aux riuages ameine:
Amour me bruſle, & l'hyuer froidureux,
Qui gele tout, de mon feu chaleureux
Ne gele point l'ardeur qui touſiours dure.
Voyez, Amans, comme ie ſuis traité,
Ie meurs de froid au plus chaud de l'eſté,
Et de chaleur au cœur de la froidure.

Ie ne ſuis point, Muſes, accouſtumé
De voir vos ſauts ſous la tarde ſerée:
Ie n'ay point beu dedans l'onde ſacrée,
Fille du pied du cheual emplumé.
De tes beaux rais viuement allumé
Ie fu Poëte: & ſi ma voix recrée,
Et ſi ma lyre en t'enchantant t'agrée,
Ton œil en ſoit, non Parnaſſe, eſtimé.
Certes le ciel te deuoit à la France,
Quand le Thuſcan, & Sorgue, & ſa Florence,
Et ſon Laurier engraua dans les cieux:
Ore trop tard, beauté plus que diuine,
Tu vois noſtre age, helas! qui n'eſt pas digne
Tant ſeulement de parler de tes yeux.

Ny les deſdains d'vne Nymphe ſi belle,
Ny le plaiſir de me fondre en langueur,
Ny la fierté de ſa douce rigueur,
Ny contre Amour ſa chaſteté rebelle:
Ny le penſer de trop penſer en elle,
Ny de mes yeux l'eternelle liqueur,
Ny mes ſouſpirs meſſagers de mon cœur,
Ny de ſa glace vne ardeur eternelle:

Ny le desir qui me lime & me mord,
Ny voir escrite en ma face la mort,
Ny les erreurs d'vne longue complainte,
Ne briseront mon cœur de diamant,
Que sa beauté n'y soit tousiours emprainte :
« Belle fin fait qui meurt en bien aimant.

Au mesme liԑt où pensif ie repose,
Presque ma Dame en langueur trespassa
Deuant-hier, quand la fiéure effaça
Son teint d'œillets, & sa léure de rose.
Vne vapeur auec sa fiéure esclose,
Dedans le liԑt son venin me laissa,
Qui par destin, diuerse m'offensa
D'vne autre fiéure en mes veines enclose.
L'vn apres l'autre elle avoit froid & chaud :
Ne l'vn ne l'autre à mon mal ne default :
Et quand l'vn croist, l'autre ne diminue.
L'accés fiéureux tousiours ne la tentoit,
De deux iours l'vn sa chaleur s'alentoit :
Ie sens tousiours la mienne continue.

O traits fichez iusqu'au fond de mon ame,
O folle emprise, ô pensers repensez,
O vainement mes ieunes ans passez,
O miel, ô fiel, dont me repaist ma Dame :
O chaud, ô froid, qui m'englace & m'enflame,
O prompts desirs d'esperance cassez,
O douce erreur, ô pas en vain trassez,
O monts, ô rocs, que ma douleur entame !
O terre, ô mer, chaos, destins & cieux,
O nuiԑt, ô iour, ô Manes stygieux,
O fiere ardeur, ô passion trop forte :

O vous Daimons, ô vous diuins esprits,
Si quelque amour quelquefois vous a pris,
Voyez, pour Dieu, quelle peine ie porte!

En me bruslant il fault que ie me taise:
Car d'autant plus qu'esteindre ie me veux,
Plus le desir me r'allume les feux
Qui languissoient sous vne morte braise.
Si suis-ie heureux (& cela me r'apaise)
De plus souffrir que souffrir ie ne peux,
Et d'endurer le mal dont ie me deulx.
Ie me deulx? non, mais dont ie suis bien aise.
Par ce doux mal i'adoray la beauté,
Qui me liant d'vne humble cruauté,
Me desnoüa les liens d'ignorance.
Par luy i'appris les mysteres d'Amour,
Par luy i'appris que pouuoit l'esperance,
Par luy mon ame au ciel fit son retour.

Amour & Mars sont presque d'vne sorte:
L'vn en plein iour, l'autre combat de nuit,
L'vn aux riuaux, l'autre aux gendarmes nuit,
L'vn rompt vn huis, l'autre rompt vne porte:
L'vn finement trompe vne ville forte,
L'autre coiment vne maison seduit:
L'vn le butin, l'autre le gain poursuit,
L'vn deshonneur, l'autre dommage apporte.
L'vn couche à terre, & l'autre gist souuent
Deuant vn huis à la froideur du vent:
L'vn boit mainte eau, l'autre boit mainte larme.
Mars va tout seul, les Amours vont tous seuls:
Qui voudra donc ne languir paresseux,
Soit l'vn ou l'autre, amoureux, ou gendarme.

Iamais au cœur ne ſera que ie n'aye,
Soit que ie tombe en l'oubli du cercueil,
Le ſouuenir du ſauorable accueil,
Qui reguarit & rengregea ma playe.
Cette beauté, pour qui cent morts i'eſſaye,
Me ſaluant d'vn petit ris de l'œil,
Se preſenta ſi benigne à mon dueil,
Qu'vn ſeul regard de tous mes maux me paye.
Si donc le bien d'vn eſperé bon iour,
Plein de careſſe, apres vn long ſeiour,
En cent nectars mon eſperance plonge,
Quel paradis m'apporteroit ce bien,
Si bras à bras d'vn amoureux lien
Ie la tenois tant ſeulement en ſonge?

Seul ie me deuls, & nul ne peut ſçauoir
Si ce n'eſt moy, la peine que ie porte:
Amour trop fin comme vn larron emporte
Mon cœur d'emblée, & ne le puis r'auoir.
Ie ne deuois donner tant de pouuoir
A l'ennemy qui a la main ſi forte,
Mais au premier le retenir de ſorte
Qu'à la raiſon obeiſt le deuoir.
Or c'en eſt fait! il a pris la carriere:
Plus ie ne puis le tirer en arriere:
Opiniaſtre, il eſt maiſtre du frein.
Ie cognois bien qu'il entraine ma vie:
Ie voy ma faulte, & ſi ne m'en ſoucie,
« *Tant le mourir eſt beau de voſtre main!*

Au fond d'vn val eſmaillé tout au rond
De mille fleurs, de loin i'auiſay celle,
Dont la beauté dedans mon cœur ſe cele,
Et les douleurs m'apparoiſſent au front:

De bois toffus voyant le lieu profond,
I'armay mon cœur d'asseurance nouuelle,
Pour luy chanter les maux que i'ay pour elle,
Et les tourmens que ses beaux yeux me font.
En cent façons desia ma foible langue
Estudioit sa premiere harangue,
Pour soulager de mes peines le faix:
Quand vn Centaure enuieux de ma vie,
L'ayant en croppe, au galop l'a rauie,
Me laissant seul & mes cris imparfais.

Veufue maison des beaux yeux de ma Dame,
Qui pres & loin me paissent de douleur,
Ie t'accompare à quelque pré sans fleur,
A quelque corps orfelin de son ame.
L'honneur du ciel est-ce pas ceste flame,
Qui donne à tous & lumiere & chaleur?
Ton ornement est-ce pas la valeur
De son bel œil, dont la force me pâme?
Soient tes buffets chargez de masses d'or,
Et soient tes murs retapissez encor
De broderie en fils d'or enlassée:
Cela, Maison, ne me peut resiouyr,
Sans voir chez toy ceste Dame, & l'ouyr,
Que i'oy tousiours, & voy dans ma pensee.

Puis qu'auiourd'huy pour me donner confort,
De ses cheueux ma maistresse me donne:
D'auoir receu, mon cœur, ie te pardonne,
Mes ennemis au dedans de mon Fort:
Non pas cheueux, mais vn filé bien fort
Qu'Amour me lasse, & que le ciel m'ordonne,
Où franchement captif ie m'abandonne
En si beau poil, le lien de ma mort.

De tels cheueux le Dieu que Déle honore,
Son col de laict blondement ne decore,
Ny les flambeaux du chef Egyptien,
Quand de leurs feux les astres se couronnent,
Maugré la nuict ne reluisent si bien
Que ces beaux nœuds qui mes bras enuironnent.

Ie m'asseuroy qu'au changement des cieux,
Cet an nouueau romproit ma destinée,
Et que sa trace en serpent retournée
Adouciroit mon trauail soucieux:
Mais puis qu'il est neigeux & pluuieux,
Baignant son front d'vne humide iournee,
Cela me dit qu'au cours de ceste annee
I'escouleray ma vie par mes yeux.
O toy qui es de moy la quinte essence,
De qui l'humeur sur la mienne a puissance,
Ou de tes yeux serene mes douleurs,
Ou bien les miens alambique en fontaine,
Pour estoufer mon amour & ma peine
Dans le ruisseau qui naistra de mes pleurs.

Mechante Aglaure, ame pleine d'enuie,
Langue confitte en caquet indiscret,
D'auoir osé publier le secret
Que ie tenois aussi cher que ma vie.
Fiere à ton col Tisiphone se lie,
Qui d'vn remors, d'vn soin, & d'vn regret,
D'vn feu, d'vn foet, d'vn serpent, & d'vn trait,
Sans se lasser punisse ta folie.
Pour me venger ce vers iniurieux
Suiue l'horreur du despit furieux,
Dont Archiloch aiguisa son Iambe:

Mon fier courroux t'ourdiſſe le licol
Du fil meurtrier, que l'enuieux Lycambe,
Pour ſe ſauuer, eſtraignit à ſon col.

En nul endroit, comme a chanté Virgile,
La foy n'eſt ſeure, & me l'a fait ſçauoir
Ton ieune cœur, mais vieil pour deceuoir,
Rompant la ſienne en amour trop fragile.
Tu ne ſçaurois, comme femme inutile,
Aſſuiettir les cœurs à ton pouuoir,
Iouët à vent, flot prompt à s'eſmouuoir,
Beauté trop belle en ame trop mobile.
Eſcoute, Amour, ſi tu as quelquefois
Hauſſé ton vol ſous le vent de ma voix,
Iamais mon cœur de ſon cœur ne racointes.
Puiſſe le Ciel ſur ſa langue enuoyer
Le plus aigu de ſa foudre à trois pointes
Pour le payment de ſon iuſte loyer.

Son chef eſt d'or, ſon front eſt vn tableau,
Où ie voy peint le gain de mon dommage :
Belle eſt ſa main, qui me fait deuant l'âge
Changer de teint, de cheueux & de peau.
Belle eſt ſa bouche & ſon ſoleil iumeau,
De neige & feu s'embelliſt ſon viſage,
Pour qui Iupin reprendroit le plumage
Ore d'vn Cygne, or' le poil d'vn Toreau.
Doux eſt ſon ris, qui la Meduſe meſme
Endurciroit en quelque roche bleſme,
Vangeant d'vn coup cent mille cruautez.
Mais tout ainſi que le Soleil efface
Les moindres feux, ainſi ma foy ſurpaſſe
Le plus parfait de toutes ſes beautez.

Tousiours l'erreur qui seduit les Menades,
Ne deçoit pas leurs cerueaux estonnez :
Tousiours au son des cornets entonnez
Les monts Troyens ne foulent de gambades.
Tousiours le Dieu des vineuses Thyades
N'affolle pas leurs cœurs espoinçonnez,
Et quelquefois leurs esprits forcenez
Cessent leur rage, & ne sont plus malades.
Le Corybante a quelquefois repos,
Et le Curet sous les armes dispos,
Ne sent tousiours le Tan de sa Deesse :
Mais la fureur de celle qui me ioint,
En patience vne heure ne me laisse,
Et de ses yeux tousiours le cœur me poind.

Bien que les champs, les fleuues & les lieux,
Les monts, les bois, que i'ay laissez derriere,
Me tiennent loin de ma douce guerriere,
Astre fatal d'où s'escoule mon mieux :
Quelque Démon par le congé des Cieux,
Qui presidoit à mon ardeur premiere,
Conduit tousiours d'vne aile coustumiere
Sa belle image au seiour de mes yeux.
Toutes les nuicts impatient de haste,
Entre mes bras ie rembrasse & retaste
Son vain portrait en cent formes trompeur :
Mais quand il voit que content ie sommeille,
Rompant mon bien s'enuole, & me resueille
Seul en mon lict plein de honte & de peur.

Il faisoit chaud, & le somne coulant
Se distilloit dans mon ame songearde,
Quand l'incertain d'vne idole gaillarde
Fut doucement mon dormir affolant.

Panchant ſous moy ſon bel yuoire blanc,
Et m'y tirant ſa langue fretillarde,
Me baizottoit d'vne léure mignarde,
Bouche ſur bouche, & le flanc ſus le flanc.
Que de coral, que de liz, que de roſes,
Ce me ſembloit à pleines mains deſcloſes
Taſtay-ie lors entre deux maniments?
Mon Dieu, mon Dieu, de quelle douce haleine,
De quelle odeur eſtoit ſa bouche pleine,
De quels rubis, & de quels diamans?

Ces flots iumeaux de laict bien eſpoiſſi
Vont & reuont par leur blanche valée,
Comme à ſon bord la marine ſalée,
Qui lente va, lente reuient auſſi.
Vne diſtance entre eux ſe fait, ainſi
Qu'entre deux monts vne ſente égalée,
Blanche par tout de neige deualée,
Quand en hyuer le vent s'eſt adouci.
Là deux rubis haut eſleuez rougiſſent,
Dont les rayons cet yuoire finiſſent
De toutes parts vniment arrondis:
Là tout honneur, là toute grace abonde:
Et la beauté, ſi quelqu'vne eſt au monde,
Vole au ſeiour de ce beau paradis.

Quelle langueur ce beau front des-honore?
Quel voile obſcur embruniſt ce flambeau?
Quelle palleur dépourpre ce ſein beau,
Qui per à per combat auec l'Aurore?
Dieu medecin, ſi en toy vit encore
L'antique feu du Theſſale arbriſſeau,
Vien au ſecours de ce teint damoiſeau,
Et ſon liz palle en œillets recolore.

Et toy Barbu, fidele gardien
Des Rhagusins, peuple Epidaurien,
Fais amortir le tison de ma vie:
S'il vit ie vy, s'il meurt ie ne suis riens:
Car tant son ame à la mienne est unie,
Que ses destins seront suiuis des miens.

Du bord d'Espagne, où le iour se limite,
Iusques à l'Inde il ne croist point de fleur,
Qui de beauté, de grace & de valeur
Puisse egaler le teint de Marguerite.
Si riche gemme en Orient eslite
Comme est son lustre enrichi de bon-heur,
N'emperla point de la Conche l'honneur
Où s'apparut Venus encor petite.
Le pourpre esclos du sang Adonien,
Le triste Ai Ai du Telamonien,
Ny des Indois la gemmeuse largesse,
Ny tous les biens d'vn riuage estranger,
A leurs tresors ne sçauroyent eschanger
Le moindre honneur de sa double richesse.

Au plus profond de ma poitrine morte
Il m'est aduis qu'vne main ie reçoy,
Qui me pillant entraine auecque soy
Mon cœur captif, que maistresse elle emporte.
Coustume inique, & de mauuaise sorte,
Malencontreuse & miserable loy,
Tu m'as tué, tant tu es contre moy,
Loy des humains, bride trop dure & forte.
Faut-il que veuf, seul entre mille ennuis,
Mon lict desert ie couue tant de nuits?
Hà! que ie porte & de haine & d'enuie

A ce Vulcan ingrat & ſans pitié,
Qui s'oppoſant aux raiz de ma moitié,
Fait eclipſer le Soleil de ma vie.

Ren moy mon cœur, ren moy mon cœur, mignarde,
Que tu retiens dans ton ſein arreſté:
Ren moy ren moy ma douce liberté,
Qu'à tes beaux yeux, mal-caut, ie mis en garde:
Ren moy ma vie, ou bien la mort retarde,
Qui me pourſuit en aimant ta beauté,
Par ne ſçay quelle honneſte cruauté,
Et de plus pres mes angoiſſes regarde.
Si d'vn treſpas tu payes ma langueur,
L'âge à venir maugreant ta rigueur,
Dira ſus toy : De ceſte fiere amie
Puiſſent les oz repoſer durement,
Qui de ſes yeux occit cruellement
Vn qui l'auoit plus chere que ſa vie.

Quand le grand œil dans les Iumeaux arriue,
Vn iour plus doux ſeréne l'vniuers,
D'eſpics creſtez ondoyent les champs vers,
Et de couleurs ſe peinture la riue.
Mais quand ſa fuite obliquement tardiue,
Par le ſentier qui roulle de trauers,
Atteint l'Archer, vn changement diuers
De iour, de fleurs, & de beauté nous priue.
Ainſi quand l'œil de ma Deeſſe luit
Dedans mon cœur, en mon cœur ſe produit
Maint beau penſer qui me donne aſſeurance:
Mais auſſi toſt que ſon rayon s'enfuit,
De mes penſers fait auorter le fruit,
Et ſans meurir coupe mon eſperance.

Page ſuy moy : par l'herbe plus eſpeſſe
Fauche l'eſmail de la verte ſaiſon,
Puis à plein poing en-ionche la maiſon
Des fleurs qu'Auril enfante en ſa ieuneſſe.
Deſpen du croc ma lyre chantereſſe,
Ie veux charmer ſi ie puis la poiſon,
Dont vn bel œil enchanta ma raiſon
Par la vertu d'vne œillade maiſtreſſe.
Donne moy l'encre & le papier auſſi :
En cent papiers teſmoins de mon ſouci
Ie veux tracer la peine que i'endure :
En cent papiers plus durs que Diamant,
A fin qu'vn iour noſtre race future
Iuge du mal que ie ſouffre en aimant.

Les vers d'Homere entre-leus d'auenture,
Soit par deſtin, par rencontre ou par ſort,
En ma faueur chantent tous d'vn accord
La guariſon du tourment que i'endure.
Ces vieux Barbus, qui la choſe future
Des traits des mains, du viſage & du port
Vont prediſant, annoncent reconfort
Aux paſſions de ma peine ſi dure.
Meſmes la nuict, le ſomme qui vous met
Douce en mon lict, augure me promet
Que ie verray vos fiertez adoucies :
Et que vous ſeule oracle de l'amour,
Verifirez en mes bras quelque iour
L'arreſt fatal de tant de propheties.

MADRIGAL.

Vn ſot Vulcan ma Cyprine fachoit :
Elle en pleurant qui ſon courroux ne cele,
L'vn de ſes yeux arma d'vne etincelle,
De l'autre vne eau ſur ſa ioüe épanchoit.
Tandis Amour, qui petit ſe cachoit
Comme un oiſeau dans le ſein de la belle,
En l'œil humide alloit baignant ſon aile,
Puis en l'ardant ſes plumes il ſechoit.
Ainſi voit-on d'vne face diuerſe
Rire & pleurer tout en vn meſme temps
Douteuſement le Soleil du printemps,
Quand vne nuë à demi le trauerſe.
Quel dueil enſemble & quel plaiſir c'eſtoit
De voir ſon geſte, & les pleurs qu'elle verſe
Pleins de regrets que le Ciel eſcoutoit ?

Amour, quel dueil, & quelles larmes feintes,
Et quels ſouſpirs ma Dame alloit formant,
Et quels ſanglots alors que le tourment
D'vn teint de mort ſes graces avoit peintes !
Croizant ſes mains à l'eſtomach eſtreintes
Fichoit au Ciel ſon regard lentement,
Et larmoyant parloit ſi triſtement,
Que les rochers ſe briſoyent de ſes pleintes.
Les Cieux fermez aux cris de ſa douleur,
Changeans de teint de grace & de couleur,
Par ſympathie en deuindrent malades :

Tous renfrognez les Aſtres ſecoüoyent
Leurs raiz du chef : telles pitiez noüoyent
Dans le cryſtal de ſes moites œillades.

Le feu iumeau de ma Dame bruſloit
Par le rayon de leur flamme diuine,
L'amas pleureux d'vne obſcure bruine,
Qui de leur iour la lumiere celoit.
Vn bel argent chaudement s'eſcouloit
Deſſus ſa iouë, en la gorge yuoirine,
Au beau ſeiour de ſa chaſte poitrine,
Où l'Archerot ſes fleches émouloit.
De neige tiede eſtoit ſa face pleine,
D'or ſes cheueux, ſes deux ſourcis d'ébene,
Ses yeux luiſoyent comme vn aſtre fatal :
Roſes & lis où la douleur contrainte
Formoit l'accent de ſa iuſte complainte,
Feu ſes ſouſpirs, ſes larmes vn cryſtal.

Celuy qui fiſt le monde façonné
Sur le compas de ſon parfait exemple,
Le couronnant des voûtes de ſon temple,
M'a par deſtin ton eſclaue ordonné.
Comme l'eſprit qui ſaintement eſt né
Pour voir ſon Dieu, quand ſa face il contemple,
Plus heureux bien, recompenſe plus ample,
Que de le voir, ne luy eſt point donné.
Ainſi ie pers ma peine couſtumiere,
Quand à longs traits i'œillade la lumiere
De ton bel œil, chef-d'œuure nompareil.
Voila pourquoy, quelque part qu'il ſeiourne,
Touſiours vers luy maugré moy ie me tourne,
Comme vn Souci aux rayons du Soleil.

Le doux Sommeil qui toute chose appaise,
N'appaise point le soing qui m'a rauy :
En vous ie meurs, en vous seule ie vy,
Ne voyant rien sinon vous qui me plaise.
Voz yeux au cœur m'ont ietté telle braise,
Qu'vn feu depuis m'a tousiours poursuiuy,
Et dés le iour qu'en dançant ie vous vy,
Ie meurs pour vous & si en suis bien aise.
De mal en mal, de souci en souci
I'ay l'ame triste & le corps tout transi,
Sans eschauffer le froid de vostre glace.
Au moins lisez & voyez sur mon front
Combien de morts vos doux regars me font :
« Le soing caché se cognoist à la face.

Comme on souloit si plus on ne me blasme
D'auoir l'esprit & le corps ocieux,
L'honneur en soit au trait de ces beaux yeux,
Qui m'ont poli l'imparfait de mon ame.
Le seul rayon de leur gentille flame
Dressant en l'air mon vol audacieux
Pour voir le Tout m'esleua iusqu'aux Cieux,
Dont ici bas la partie m'enflame.
Par le moins beau qui mon penser aila,
Au sein du beau mon penser s'en-vola,
Espoinçonné d'vne manie extresme :
Là du vray beau i'adore le parfait,
Là d'ocieux actif ie me suis fait,
Là ie cogneu ma maistresse & moy-mesme.

Fier Aquilon horreur de la Scythie,
Le chasse-nue, & l'esbranle-rocher,
L'irrite-mer, & qui fais approcher
Aux enfers l'vne, aux cieux l'autre partie :

S'il te souuient de la belle Orithye,
Toy de l'Hiuer le ministre & l'archer,
Fais à mon Loir ses mines relascher,
Tant que ma Dame à riue soit sortie.
Ainsi ton front ne soit iamais moiteux,
Et ton gosier horriblement venteux
Mugle tousiours dans les cauernes basses:
Ainsi les bras des chesnes les plus vieux,
Ainsi la terre & la mer & les cieux
Tremblent d'effroy, quelque part où tu passes.

Sœur de Pâris, la fille au Roy d'Asie,
A qui Phebus en doute fit auoir
Peu cautement l'aiguillon du sçauoir,
Dont sans profit ton ame fut saisie:
Tu variras vers moy de fantaisie,
Puis qu'il te plaist (bien que tard) de vouloir
Changer ton Loire au seiour de mon Loir,
Pour y fonder ta demeure choisie.
En ma faueur le Ciel te guide ici,
Pour te monstrer de plus pres le souci
Qui peint au vif de ses couleurs ma face.
Vien Nymphe vien, les rochers & les bois
Qui de pitié s'enflamment sous ma voix,
Pleurant ma peine, eschaufferont ta glace.

L'or crespelu que d'autant plus i'honore,
Que mes douleurs s'augmentent de son beau,
Laschant vn iour le noud de son bandeau,
S'esparpilloit sur le sein que i'adore.
Mon cueur helas! qu'en vain ie r'appelle ore,
Vola dedans ainsi qu'vn ieune oiseau,
Qui s'en-volant dedans vn arbrisseau,
De branche en branche à son plaisir s'essore.

Lors que dix doigts dix rameaux yuoirins
En ramaſſant de ce beau chef les brins,
Prindrent mon cueur en leur rets qui m'affolle:
Ie le vy bien, mais ie ne peus crier,
Tant vn effroy ma langue vint lier,
Glaçant d'vn coup mon cueur & ma parolle.

L'Homme a la teſte ou de plomb ou de bois,
S'il ne treſſaut de crainte & de merueille,
Quand face à face il voit ma non-pareille,
Ou quand il oit les accords de ſa voix:
Ou quand, penſiue, aux iours des plus beaux mois
Amour tout ſeul ſeulette la conſeille
Par les iardins, & d'vne main vermeille
Faire vn bouquet des fleurettes de chois:
Ou quand l'Eſté, lors que le chaud s'auale,
Au ſoir à l'huis l'apperçoit qu'elle egale
La ſoye à l'or d'vn pouce ingenieux:
Puis de ſes doigts qui les roſes effacent,
Toucher ſon Luth, & d'vn tour de ſes yeux
Piller les cueurs de mille hommes qui paſſent.

Auec les fleurs & les boutons eſclos
Le beau Printemps fait printaner ma peine,
En chaque nerf, en chaque artere & veine
Soufflant vn feu qui m'ard iuſques à l'os.
Le marinier ne conte tant de flos,
Quand plus Borée horrible ſon haleine,
Ny de ſablons l'Afrique n'eſt ſi pleine,
Que de tourmens dans mon cueur ſont enclos.
I'ay tant de mal, qu'il me prendroit enuie
Cent fois le iour de me trancher la vie,
Minant le Fort où loge ma langueur:

Si ce n'estoit que ie tremble de creinte,
Qu'apres la mort ne fust la playe esteinte
Du coup mortel qui m'est si doux au cueur.

Si blond si beau, comme est vne toison
Qui mon dueil tue & mon plaisir renforce,
Ne fut oncq l'or, que les toreaux par force
Aux champs de Mars donnerent à Iason.
De ceux qui Tyr ont choisi pour maison,
Si fine soye au mestier ne fut torce:
Ny mousse au bois ne reuestit escorce
Si tendre qu'elle en la prime saison.
Poil digne d'estre aux testes des Deesses,
Puis que pour moy tes compagnons tu laisses,
Ie sens ramper l'esperance en mon cueur:
Courage Amour, desia la ville est prise,
Lors qu'en deux parts, mutine, se diuise,
Et qu'vne part se vient rendre au veinqueur.

D'vne vapeur enclose sous la terre
Ne s'est conceu vn air si ventueux:
Ny de ses flôs le Loir impetueux
Perdant noz bleds, les campagnes n'enserre.
Le Prince Eole en ces mois ne deterre
L'esclaue orgueil des vents tumultueux,
Ny l'Ocean des flots tempestueux
De sa grand clef les sources ne desserre.
Seuls mes souspirs ont ce vent enfanté,
Et de mes pleurs le Loir s'est augmenté
Pour le depart d'vne beauté si fiere:
Et m'esbahis de tant continuer
Souspirs & pleurs, que ie n'ay veu muer
Les vns en vent, les autres en riuiere.

Ie ſuis plus aiſe en mon cœur que les Dieux,
Quand chaudement tu me baiſes, Maiſtreſſe:
De ton baiſer la douceur larronneſſe
Tout eſperdu m'en-vole iuſqu'aux Cieux.
Baiſe moy donc, mon cœur : car i'aime mieux
Ton ſeul baiſer, que ſi quelque Deeſſe
Au ieu d'amour d'vne accollade eſpeſſe
M'embraſſoit nud d'vn bras delicieux.
Mais ton orgueil a touſiours de couſtume
D'accompagner ton baiſer d'amertume,
Froid ſans ſaueur : auſſi ie ne pourrois
Souffrir tant d'heur : car mon ame qui touche
Mille beautez, s'enſuiroit par ma bouche,
Et de trop d'aiſe en ton ſein ie mourrois.

Ie ſens portraits dedans ma ſouuenance
Tes longs cheueux & ta bouche & tes yeux,
Ton doux regard, ton parler gracieux,
Ton doux maintien, ta douce contenance.
Vn ſeul Ianet honneur de noſtre France,
De ſes crayons ne les portrairoit mieux,
Que de l'Archer le trait ingenieux
M'a peint au cœur leur viue remembrance.
Dans le cœur donque au fond d'vn diamant
I'ay ſon portrait, que ie ſuis plus aimant
Que mon cœur meſme. O viue portraiture!
De ce Ianet l'artifice mourra:
Dedans mon cœur le tien me demourra,
Pour eſtre vif apres ma ſepulture.

De ſes Maris, l'induſtrieuſe Heleine,
L'eſguille en main retraçoit les combas
Deſſus ſa toile : en ce poinct tu t'esbas
D'ouurer le mal duquel ma vie eſt pleine.

Mais tout ainſi, Maiſtreſſe, que ta leine
Et ton fil noir deſſeignent mon treſpas,
Tout au rebours pourquoy ne peins-tu pas
De quelque verd vn eſpoir à ma peine?
Mon œil ne voit ſur ta gaze rangé
Sinon du noir, ſinon de l'orangé,
Triſtes teſmoins de ma longue ſouffrance.
O fier deſtin! ſon œil ne me desfait
Tant ſeulement, mais tout ce qu'elle fait,
Ne me promet qu'vne deſeſperance.

Amour, que i'aime à baiſer les beaux yeux
De ma maiſtreſſe, & à tordre en ma bouche
De ſes cheueux l'or fin qui s'eſcarmouche
Deſſus ſon front aſtré comme les cieux!
C'eſt à mon gré le meilleur de ſon mieux
Que ſon bel œil, qui iuſqu'au cœur me touche,
Dont le beau nœud d'vn Scythe plus farouche
Rendroit le cœur courtois & gracieux.
Son beau poil d'or, & ſes ſourcis encore
De leurs beautez font vergongner l'Aurore,
Quand au matin elle embellit le iour.
Dedans ſon œil vne vertu demeure,
Qui va iurant par les fleches d'Amour
De me guarir : mais ie ne m'en aſſeure.

L'arc qui commande aux plus braues gendarmes,
Qui n'a ſoucy de plaſtron ny d'eſcu,
D'vn ſi doux trait mon courage a veincu,
Que ſus le champ ie luy rendy les armes.
Comme inconſtant ie n'ay point fait d'alarmes
Depuis que ſerf ſous Amour i'ay veſcu,
N'y n'euſſe peu : car pris ie n'ay oncq eu
Pour tout ſecours, que l'ayde de mes larmes.

Et toutefois il me fasche beaucoup
D'estre defait, mesme du premier coup,
Sans resister plus long temps à la guerre:
Mais ma défaite est digne de grand pris,
Puis que le Roy, ains le Dieu, qui m'a pris,
Combat le Ciel, les Enfers, & la Terre.

Cet œil qui fait qu'au monde ie me plais,
Qui fait rocher celuy qui s'en approuche,
Ore d'vn rîs, or' d'vn regard farouche
Nourrit mon cœur en querelle & en pais.
Par vous, bel œil, en souffrant ie me tais:
Mais aussi tost que la douleur me touche,
Toy belle sainte & angelique bouche,
De tes douceurs re-viure tu me fais.
Bouche, pourquoy me viens-tu secourir
De tes propos lors que ie veux mourir?
Pourquoy veux-tu que vif ie redeuienne?
Fertile au soing ie reuis en langueur,
Vn vray Prothee, afin que le soing vienne
Plus longuement se paistre de mon cœur.

Depuis le iour que captif ie souspire,
Comme vn serpent l'an s'est tourné sept fois:
(Sous astre tel ie pris l'haim) toutesfois
Plus qu'au premier ma fiéure me martire.
Quand ie soulois en mon estude lire
Du Florentin les lamentables vois,
Comme incredule alors ie ne pouuois
En le mocquant, me contenir de rire.
Ie ne pensoy, tant nouice i'estoy,
Qu'homme eust senti ce que ie ne sentoy,
Et par mon fait les autres ie iugeoye.

Mais l'Archerot qui de moy ſe facha,
Pour me punir vn tel traict me cacha
Dedans le cœur, qu'onque puis ie n'eus ioye.

Quand ie te voy diſcourant à par-toy,
Toute amuſee auecques ta penſee,
Vn peu la teſte encontre bas baiſſee,
Te retirant du vulgaire & de moy :
Ie veux ſouuent pour rompre ton eſmoy,
Te ſaluer, mais ma voix offenſee,
De trop de peur ſe retient amaſſee
Dedans la bouche, & me laiſſe tout coy.
Mon œil confus ne peut ſouffrir ta veuë :
De ſes rayons mon ame tremble eſmeuë :
Langue ne voix ne font leur action.
Seuls mes ſouſpirs, ſeul mon triſte viſage
Parlent pour moy, & telle paſſion
De mon amour donne aſſez teſmoignage.

De veine en veine, & d'artere en artere,
De nerfs en nerfs le ſalut me paſſa,
Que l'autre iour ma Dame me laiſſa
Dedans le cueur tout triſte & ſolitaire.
Il fut ſi doux, que ie ne puis m'en taire,
Tant en paſſant d'aiguillons me laiſſa,
Et tellement de ſon trait me bleſſa,
Que de mon cueur il ne fiſt qu'vn vlcere.
Les yeux, la voix, le gracieux maintien
A meſme fois s'accorderent ſi bien,
Que l'ame fut d'vn tel plaiſir ſi gloute,
Qu'affriandee au gouſt d'vn ſi doux bien,
Entrerompant ſon terreſtre lien,
De me laiſſer fut mille fois en doute.

Que dites-vous, que faites-vous mignonne?
Que songez-vous? pensez-vous point en moy?
Auez-vous point soucy de mon esmoy,
Comme de vous le soucy m'espoiçonne?
De vostre amour tout le cueur me bouillonne,
Deuant mes yeux sans cesse ie vous voy,
Ie vous entens absente, ie vous oy,
Et mon penser d'autre amour ne resonne.
I'ay vos beautez vos graces & vos yeux
Grauez en moy, les places & les lieux,
Où ie vous vy danser, parler & rire.
Ie vous tien mienne, & si ne suis pas mien,
Vous estes seule en qui mon cueur respire,
Mon œil, mon sang, mon malheur & mon bien.

Mets en oubly, Dieu des herbes puissant,
Le mauuais tour que non loin d'Hellesponte
Te fit m'amie, & vien d'vne main pronte
Guarir son teint de fiéures pallissant.
Tourne en santé son beau corps perissant!
Ce te sera, Phebus, vne grand'honte,
Si la langueur sans ton secours surmonte
L'œil, qui te tint si long temps languissant.
En ma faueur si tu as pitié d'elle,
Ie chanteray comme l'errante Dele
S'enracina par ton commandement:
Que Python fut ta premiere conqueste,
Et comme Dafne aux tresses de ta teste
Donna l'honneur du premier ornement.

Bien que ton trait, Amour, soit rigoureux,
Et toy remply de fraude & de malice,
Assez, Amour, en te faisant seruice,
Suyuant ton camp, i'ay vescu bien-heureux.

Ceſte beauté qui me fait langoureux,
Non, mais qui veut qu'en vain ie ne languiſſe,
En la baiſant me dit que ie tondiſſe
De ſon poil d'or vn lien amoureux.
I'euz tant d'honneur, que de ſon ciſeau meſme
Ie le tranchay. Voyez l'amour extreſme,
Voyez, Amans, la grandeur de mon bien.
Iamais ne ſoit, qu'en mes vers ie n'honore
Et le ciſeau, & les cheueux encore,
L'vn mon miniſtre, & l'autre mon lien.

Si hors du cep où ie ſuis arreſté,
Cep où l'Amour de ſes fleches m'enclouë,
I'eſchappe franc, & du reth qui me nouë,
En libre col ie me voy de-rheté:
Au cœur d'vn pré loing de gens eſcarté,
Qu'à bras fourchus l'eau du Loir entrenoüe,
De gazons d'herbe vn temple ie te voüe,
Heureuſe ſaincte & alme Liberté.
Là ie veux pendre au plus haut chœur du temple
Vn ſainct tableau, qui ſeruira d'exemple
A tous amans, qu'ils ne m'aillent ſuyuant.
Et pour garder que plus ie n'y retombe,
Ie veux tuer aux Dieux vne Hecatombe.
« Belle fin fait qui s'amende en viuant.

Veu la douleur, qui doucement me lime,
Et qui me ſuit, compagne, pas-à-pas,
Ie preuoy bien qu'encor ie ne ſuis pas
Pour trop aimer à la fin de ma rime.
Dame, l'ardeur qui de chanter m'anime,
Et qui me rend en ce labeur moins las,
C'eſt que ie voy qu'agreable tu l'as,
Et que ie tiens de tes penſers la cime.

Ie ſuis, Amour, heureux & pluſqu'heureux
De viure aimé, & de viure amoureux
De la beauté d'vne Dame ſi belle,
Qui lit mes vers, qui en fait iugement,
Et dont les yeux me baillent argument
De ſouſpirer heureuſement pour elle.

Le Ieu, la Grace, & les Freres iumeaux
Suiuent ma Dame, & quelque part qu'elle erre,
Deſſous ſes pieds fait eſmailler la terre,
Et des hyuers fait des printemps noueaux.
En ſa faueur iargonnent les oiſeaux,
Ses vents Eole en ſa cauerne enſerre,
Le doux Zephyre vn doux ſouſpir deſſerre,
Et tous muets s'accoiſent les ruiſſeaux.
Les Elemens ſe remirent en elle,
Nature rit de voir choſe ſi belle:
Ie tremble tout, que quelqu'vn de ces Dieux
Ne paſſionne apres ſon beau viſage,
Et qu'en pillant le treſor de noſtre âge,
Ne la rauiſſe & ne l'emporte aux cieux.

BAISER.

Quand hors de tes lêures décloſes
(Comme entre deux fleuris ſentiers)
Ie ſens ton haleine de roſes,
Les miennes les auant-portiers
Du baiſer, ſe rougiſſent d'aiſe,
Et de mes ſouhaits tous entiers
Me font iouyr, quand ie te baiſe.

Car l'humeur du baiser appaise,
S'escoulant au cœur peu à peu,
Ceste chaude amoureuse braise,
Dont tes yeux allumoient le feu.

ELEGIE A CASSANDRE.

Mon œil, mon cœur, ma Cassandre, ma vie,
Hé! qu'à bon droit tu dois porter d'enuie
A ce grand Roy, qui ne veut plus souffrir
Qu'à mes chansons ton nom se vienne offrir.
C'est luy qui veut qu'en trompette i'echange
Mon luth, afin d'entonner sa louange,
Non de luy seul mais de tous ses ayeux
Qui sont là hault assis au rang des Dieux.
Ie le feray puis qu'il me le commande:
Car d'vn tel Roy la puissance est si grande,
Que tant s'en faut qu'on la puisse euiter,
Qu'vn camp armé n'y pourroit resister.
Mais que me sert d'auoir tant leu Tibulle,
Properce, Ouide, & le docte Catulle,
Auoir tant veu Petrarque & tant noté,
Si par vn Roy le pouuoir m'est oté
De les ensuyure, & s'il faut que ma lyre
Pendue au croc ne m'ose plus rien dire?
Doncques en vain ie me paissois d'espoir
De faire vn iour à la Tuscane voir,
Que nostre France, autant qu'elle, est heureuse
A souspirer vne pleinte amoureuse:
Et pour monstrer qu'on la peut surpasser,
I'auois desia commencé de trasser
Mainte Elegie à la façon antique,
Mainte belle Ode, & mainte Bucolique.

Car, à vray dire, encore mon eſprit
N'eſt ſatisfait de ceux qui ont eſcrit
En noſtre langue, & leur amour merite
Ou du tout rien, ou faueur bien petite.
Non que ie ſois vanteur ſi glorieux
D'oſer paſſer les vers laborieux
De tant d'amans qui ſe pleignent en France:
Mais pour le moins i'auois bien eſperance,
Que ſi mes vers ne marchoient les premiers,
Qu'ils ne ſeroient ſans honneur les derniers.
Car Eraton qui les amours deſcœuure,
D'aſſez bon œil m'attiroit à ſon œuure.
L'vn trop enflé les chante groſſement,
L'vn enerué les traine baſſement,
L'vn nous depeint vne Dame paillarde,
L'vn plus aux vers qu'aux ſentences regarde,
Et ne peut onq tant ſe ſceut deſguiſer,
Apprendre l'art de bien Petrarquiſer.
Que pleures-tu, Caſſandre, ma douce ame?
Encor Amour ne veut couper la trame
Qu'en ta faueur ie pendis au métier,
Sans acheuer l'ouurage tout entier.
Mon Roy n'a pas d'vne beſte ſauuage
Succé le laict, & ſon ieune courage,
Ou ie me trompe, a ſenti quelquefois
Le trait d'Amour qui ſurmonte les Rois.
S'il l'a ſenti, ma coulpe eſt effacee,
Et ſa grandeur ne ſera courroucee,
Qu'à mon retour des horribles combas,
Hors de ſon croc mon Luth i'aueigne à-bas,
Le pincetant, & qu'en lieu des alarmes
Ie chante Amour, tes beautez & mes larmes.
« Car l'arc tendu trop violentement,
« Ou s'alentit, ou ſe rompt viſtement.

Ainſi Achille apres auoir par terre
Tant fait mourir de ſoudars en la guerre,
Son Luth doré prenoit entre ſes mains
Teintes encor de meurdres inhumains,
Et vis à vis du fils de Menetie,
Chantoit l'amour de Briſeïs s'amie :
Puis tout ſoudain les armes reprenoit,
Et plus vaillant au combat retournoit.
Ainſi, apres que l'ayeul de mon maiſtre
Hors des combats retirera ſa dextre,
Se deſarmant dedans ſa tente à part,
Deſſus le Luth à l'heure ton Ronſard
Te chantera : car il ne ſe peut faire
Qu'autre beauté luy puiſſe iamais plaire,
Ou ſoit qu'il viue, ou ſoit qu'oûtre le port,
Leger fardeau, Charon le paſſe mort.

ELEGIE A MVRET.

Non Muret, non ce n'eſt pas du iourd'huy,
Que l'Archerot qui cauſe noſtre ennuy,
Cauſe l'erreur qui retrompe les hommes :
Non Muret, non, les premiers nous ne ſommes,
A qui ſon arc d'vn petit trait veinqueur,
Si grande playe a caché ſous le cœur :
Tous animaux, ou ſoient ceux des campagnes,
Soient ceux des bois, ou ſoient ceux des montagnes
Sentent ſa force, & ſon feu doux-amer
Bruſle ſous l'eau les Monſtres de la mer.
Hé ! qu'eſt-il rien que ce garçon ne brûle ?
Ce porte-ciel, ce tu'-geant Hercule
Le ſentit bien : ie dy ce fort Thebain
Qui le ſangler eſtrangla de ſa main,

Qui tua Neſſe, & qui de ſa maſſue
Morts abbatit les enfans de la Nue:
Qui de ſon arc toute Lerne eſtonna,
Qui des enfers le chien empriſonna,
Qui ſur le bord de l'eau Thermodontee
Prit le baudrier de la vierge dontee:
Qui tua l'Ourque, & qui par pluſieurs fois
Se remocqua des feintes d'Achelois:
Qui fit mourir la pucelle de Phorce,
Qui le Lion deſmachoira par force,
Qui dans ſes bras Anthee acrauanta,
Qui deux piliers pour ſes marques planta.
Bref, ceſt Herôs correcteur de la terre,
Ce cœur ſans peur, ce foudre de la guerre,
Sentit ce Dieu, & l'amoureuſe ardeur
Le matta plus que ſon Roy commandeur.
Non pas eſpris comme on nous voit eſprendre,
Toy de ta Ianne ou moy de ma Caſſandre:
Mais de tel Tan amour l'aiguillonnoit,
Que tout ſon cœur ſans raiſon bouillonnoit
Au ſouffre ardent qui luy cuiſoit les veines:
Du feu d'amour elles fumoient ſi pleines,
Si pleins ſes os, ſes muſcles & ſes ners,
Que dans Hercul' qui purgea l'vniuers,
Ne reſta rien ſinon vne amour fole,
Que luy verſoient les deux beaux yeux d'Iole.
Touſiours d'Iole il aimoit les beaux yeux,
Fuſt que le char qui donne iour aux cieux
Sortiſt de l'eau, ou fuſt que deualee
Tournaſt ſa rouë en la plaine ſalee,
De tous humains accoiſant les trauaux,
Mais non d'Hercul' les miſerables maux.
Tant ſeulement il n'auoit de ſa Dame
Les yeux fichez au plus profond de l'ame:

Mais ſon parler, ſa grace, & ſa douceur
Touſiours colez s'attachoient à ſon cœur.
D'autre que d'elle en ſon ame ne penſe:
Touſiours abſente il la voit en preſence.
Et de fortune, Alcid', ſi tu la vois,
Dans ton goſier begue reſte ta voix,
Glacé de peur voyant la face aimee:
Ore vne fiéure amoureuſe allumee
Ronge ton ame, & ores vn glaçon
Te fait trembler d'amoureuſe friſſon.
Bas à tes pieds ta meurdriere maſſue
Giſt ſans honneur, & bas la peau velue,
Qui ſur ton doz roide ſe heriſſoit,
Quand ta grand'main les Monſtres puniſſoit.
Plus ton ſourcil contre eux ne ſe renfrongne:
O vertu vaine, ô baſtarde vergongne,
O vilain blaſme, Hercule eſtant donté
(Apres auoir le monde ſurmonté)
Non d'Euryſthée, ou de Iunon cruelle,
Mais de la main d'vne ſimple pucelle.
Voyez pour Dieu, quelle force a l'Amour,
Quand vne fois elle a gaigné la tour
De la raiſon, ne nous laiſſant partie
Qui ne ſoit toute en fureur conuertie.
Ce n'eſt pas tout: ſeulement pour aimer,
Il n'oublia la façon de s'armer,
Ou d'empoigner ſa maſſe hazardeuſe,
Ou d'acheuer quelque emprinſe douteuſe:
Mais lent & vain anonchalant ſon cœur,
Qui des Tyrans l'auoit rendu veinqueur,
Terreur du monde (ô plus laſche diffame)
Il s'habilla des habits d'vne femme,
Et d'vn Heros deuenu damoiſeau,
Guidoit l'eſguille, & tournoit le fuſeau,

Et vers le ſoir, comme vne chambriere,
Rendoit ſa taſche à ſa douce joliere,
Qui le tenoit en ſes fers plus ſerré
Qu'vn priſonnier dans les ceps enferré.
Grande Iunon, tu es aſſez vengee
De voir ſa vie en pareſſe changee,
De voir ainſi deuenu filandier
Ce grand Alcid' des Monſtres le meurdrier,
Sans adiouſter à ton ire indomtee
Les mandemens de ſon frere Euryſthee.
Que veux-tu plus? Iôle le contraint
D'eſtre vne femme : il la doute, il la craint.
Il craint ſes mains plus qu'vn valet eſclaue
Ne craint les coups de quelque maiſtre braue.
Et ce-pendant qu'il ne fait que penſer
A s'atiffer, à s'oindre, à s'agencer,
A dorloter ſa barbe bien rongnee,
A mignoter ſa teſte bien pignee,
Impuniment les Monſtres ont loiſir
D'aſſuiettir la terre à leur plaiſir,
Sans plus cuider qu'Hercule ſoit au monde :
Auſſi n'eſt-il : car la poiſon profonde,
Qui dans ſon cœur s'alloit trop deriuant,
L'auoit tué dedans vn corps viuant.
Nous doncq, Muret, à qui la meſme rage
Peu cautement affole le courage,
S'il eſt poſſible, euitons le lien
Que nous ourdiſt l'enfant Cytherien :
Et rabaiſſon la chair qui nous domine,
Deſſous le ioug de la raiſon diuine,
Raiſon qui deuſt au vray bien nous guider,
Et de nos ſens maiſtreſſe preſider.
Mais ſi l'amour de ſon traict indomtable
A deſia fait noſtre playe incurable,

Tant que le mal peu ſubiect au conſeil
De la raiſon deſdaigne l'appareil,
Vaincuz par luy, faiſons place à l'enuie,
Et ſur Alcid' deſguiſons noſtre vie:
En ce-pendant que les rides ne ſont
Creſper encor l'aire de noſtre front,
Et que la neige en vieilleſſe venue
Encor ne fait noſtre teſte chenue,
Qu'vn iour ne coule entre nous pour neant
Sans ſuiure Amour : il n'eſt pas mal-ſeant,
Mais grand honneur au ſimple populaire,
Des grands ſeigneurs imiter l'exemplaire.

CHANSON.

D'vn goſier maſche-laurier
I'oy crier
Dans Lycofron ma Caſſandre,
Qui prophetize aux Troyens
Les moyens
Qui les reduiront en cendre.
Mais ces pauures obſtinez
Deſtinez
Pour ne croire à leur Sibylle,
Virent, bien que tard, apres
Les feux Grecs
Forcener parmy leur ville.
Ayant la mort dans le ſein,
De la main
Plomboient leur poitrine nue,

Et tordant leurs cheueux gris,
De longs cris
Pleuroient qu'ils ne l'auoient creuë.
Mais leurs cris n'eurent pouuoir
D'esmouuoir
Les Grecs si chargez de proye,
Qu'ils ne laisserent sinon
Que le nom
De ce qui fut iadis Troye.
Ainsi pour ne croire pas,
Quand tu m'as
Predit ma peine future :
Et que ie n'aurois en don,
Pour guerdon
De t'aimer, que la mort dure :
Vn grand brasier sans repos,
Et mes os,
Et mes nerfs, & mon cœur brûle :
Et pour t'amour i'ay receu
Plus de feu,
Que ne fit Troye incredule.

Mon Des-Autels, qui auez dés enfance
Puisé de l'eau qui coule sur le mont,
Où les neuf Sœurs dedans vn antre sont
Seules à part leur saincte demeurance :
Si autrefois, l'amoureuse puissance
Vous a planté le myrte sur le front,
Enamouré de ces beaux yeux qui sont
Par vos escrits l'honneur de nostre France :
Ayez pitié de ma pauure langueur,
Et de vos sons adoucissez le cœur
D'vne qui tient ma franchise en contrainte.

Si quelquefois en Bourgoigne ie ſuis,
Ie flechiray par mes vers, ſi ie puis,
La cruauté de voſtre belle Saincte.

CHANSON.

Du iour que ie fus amoureux,
Nul paſt, tant ſoit-il ſauoureux,
Ne vin tant ſoit il delectable,
Au cœur ne m'eſt point agreable :
Car depuis l'heure ie ne ſceu
Manger ou boire qui m'ait pleu.
Vne triſteſſe en l'ame cloſe
Me nourriſt, & non autre choſe.
Tous les plaiſirs que i'eſtimois
Alors que libre ie n'aimois,
Maintenant ie les deſeſtime :
Plus ne m'eſt plaiſante l'eſcrime,
La paume, la chaſſe, & le bal,
Mais comme vn farouche animal
Ie me pers pour celer ma rage,
En l'abry d'vn antre ſauuage.
L'amour fut bien forte poiſon
Qui m'enſorcela la raiſon,
Et qui me deſroba l'audace
Que ie portoy deſſus la face,
Me faiſant aller pas à pas,
Triſte & penſif, le front à bas,
En homme qui craint & qui n'oſe
Se fier plus en nulle choſe.

Le torment qu'on feint d'Ixion,
N'approche de ma passion,
Et mieux i'aimerois de Tantale
Endurer la peine fatale
Vn an, qu'estre vn iour amoureux,
Pour languir autant malheureux
Que i'ay fait, depuis que Cassandre
Tient mon cœur & ne le veut rendre.

ELEGIE A IANET PEINTRE DV ROY.

Pein moy, Ianet, pein moy ie te supplie,
Sur ce tableu les beautez de m'amie
De la façon que ie te les diray.
Comme importun ie ne te suppliray
D'vn art menteur quelque faueur luy faire.
Il suffit bien si tu la sçais portraire
Telle qu'elle est, sans vouloir desguiser
Son naturel pour la fauoriser:
Car la faueur n'est bonne que pour celles
Qui se font peindre, & qui ne sont pas belles.
Fay luy premier les cheueux ondelez,
Serrez, retors, recrespez, annelez,
Qui de couleur le cedre representent:
Ou les allonge, & que libres ils sentent
Dans le tableau, si par art tu le peux,
La mesme odeur de ses propres cheueux:
Car ses cheueux comme fleurettes sentent,
Quand les Zephyrs au printemps les éuentent.
Que son beau front ne soit entre-fendu
De nul sillon en profond estendu,
Mais qu'il soit tel qu'est l'eau de la marine,

Quand tant ſoit peu le vent ne la mutine,
Et que giſante en ſon liɛt elle dort,
Calmant ſes flots ſillez d'vn ſomne mort.
Tout au milieu par la grêue deſcende
Vn beau ruby, de qui l'eſclat s'eſpande
Par le tableau, ainſi qu'on voit de nuit
Briller les raiz de la Lune, qui luit
Deſſus la neige au fond d'vn val coulée,
De trace d'homme encore non foulée.
Apres fay luy ſon beau ſourcy voutis
D'Ebene noir, & que ſon ply tortis
Semble vn Croiſſant, qui monſtre par la nuë
Au premier mois ſa vouture cornuë :
Ou ſi iamais tu as veu l'arc d'Amour,
Pren le portrait deſſus le demy-tour
De ſa courbure à demy-cercle cloſe :
Car l'arc d'Amour & luy n'eſt qu'vne choſe.
Mais las ! Ianet, helas ie ne ſçay pas
Par quel moyen, ny comment tu peindras
(Voire euſſes-tu l'artifice d'Apelle)
De ſes beaux yeux la grace naturelle,
Qui font vergongne aux eſtoiles des Cieux.
Que l'vn ſoit doux, l'autre ſoit furieux,
Que l'vn de Mars, l'autre de Venus tienne :
Que du benin toute eſperance vienne,
Et du cruel vienne tout deſeſpoir :
L'vn ſoit piteux & larmoyant à voir,
Comme celuy d'Ariadne laiſſée
Aux bords de Die, alors que l'inſenſée
Pres de la mer, de pleurs ſe conſommoit,
Et ſon Theſée en vain elle nommoit :
L'autre ſoit gay, comme il eſt bien croyable
Que l'eut iadis Penelope louable
Quand elle vit ſon mary retourné,

Ayant vingt ans loing d'elle ſeiourné.
Apres fay luy ſa rondelette oreille
Petite, vnie, entre blanche & vermeille,
Qui ſous le voile apparoiſſe à l'egal
Que fait vn lis enclos dans vn cryſtal,
Ou tout ainſi qu'apparoiſt vne roſe
Tout fraiſchement dedans vn verre encloſe.
Mais pour neant tu aurois fait ſi beau
Tout l'ornement de ton riche tableau,
Si tu n'auois de la lineature
De ſon beau nez bien portrait la peinture.
Pein-le moy donc ny court, ny aquilin,
Poli, traitis, où l'enuieux malin
Quand il voudroit n'y ſçauroit que reprendre,
Tant proprement tu le feras deſcendre
Parmi la face, ainſi comme deſcend
Dans vne plaine vn petit mont qui pend.
Apres au vif pein moy ſa belle ioüe
Pareille au teint de la roſe qui noüe
Deſſus du laiɛ̃t, ou au teint blanchiſſant
Du lis qui baiſe vn œillet rougiſſant.
Dans le milieu portrais vne foſſette,
Foſſette, non, mais d'Amour la cachette,
D'où ce garçon de ſa petite main
Laſche cent traits & iamais vn en vain,
Que par les yeux droit au cœur il ne touche.
Helas ! Ianet pour bien peindre ſa bouche,
A peine Homere en ſes vers te diroit
Quel vermillon egaler la pourroit :
Car pour la peindre ainſi qu'elle merite,
Peindre il faudroit celle d'vne Charite.
Pein-la moy doncq, qu'elle ſemble parler,
Ores ſou-rire, ores embaſmer l'air
De ne ſçay quelle ambroſienne haleine :

Mais par ſur tout fay qu'elle ſemble pleine
De la douceur de perſuaſion.
Tout à l'entour attache vn milion
De ris, d'attraits, de jeux, de courtoiſies,
Et que deux rangs de perlettes choiſies
D'vn ordre egal en la place des dents
Bien poliment ſoyent arrangez dedans.
Pein tout autour vne léure beſſonne,
Qui d'elle-meſme en s'eleuant ſemonne
D'eſtre baiſée, ayant le teint pareil
Ou de la roſe, ou du coural vermeil:
Elle flambante au Printemps ſur l'eſpine,
Luy rougiſſant au fond de la marine.
Pein ſon menton au milieu foſſelu,
Et que le bout en rondeur pommelu
Soit tout ainſi que lon voit apparoiſtre
Le bout d'vn coin qui ia commence à croiſtre.
Plus blanc que laict caillé deſſus le ionc
Pein luy le col, mais pein-le vn petit long,
Greſle & charnu, & ſa gorge doüillette
Comme le col ſoit vn petit longuette.
Apres fay luy par vn iuſte compas,
Et de Iunon les coudes & les bras,
Et les beaux doigts de Minerue, & encore
La main egale à celle de l'Aurore.
Ie ne ſçay plus, mon Ianet, où i'en ſuis:
Ie ſuis confus & muet : ie ne puis
Comme i'ay fait, te declarer le reſte
De ſes beautez qui ne m'eſt manifeſte:
Las! car iamais tant de faueurs ie n'u,
Que d'auoir veu ſes beaux tetins à nu.
Mais ſi lon peut iuger par coniecture,
Perſuadé de raiſons ie m'aſſeure
Que la beauté qui ne s'apparoit, doit

Eſtre ſemblable à celle que lon voit.
Donque pein-la, & qu'elle me ſoit faite
Parfaite autant comme l'autre eſt parfaite.
Ainſi qu'en boſſe eſleue moy ſon ſein
Net, blanc, poli, large, entre-ouuert & plein,
Dedans lequel mille rameuſes veines
De rouge ſang treſſaillent toutes pleines.
Puis quand au vif tu auras deſcouuers
Deſſous la peau les muſcles & les ners,
Enfle au deſſus deux pommes nouuelettes,
Comme l'on void deux pommes verdelettes
D'vn orenger, qui encores du tout
Ne font qu'à l'heure à ſe rougir au bout.
Tout au plus haut des eſpaules marbrines,
Pein le ſeiour des Charites diuines,
Et que l'Amour ſans ceſſe voletant
Touſiours les couue & les aille eſuentant,
Penſant voler auec le Ieu ſon frere
De branche en branche és vergers de Cythere.
Vn peu plus bas en miroir arrondi,
Tout potelé, graſſelet, rebondi,
Comme celuy de Venus, pein ſon ventre :
Pein ſon nombril ainſi qu'vn petit centre,
Le fond duquel paroiſſe plus vermeil
Qu'vn bel œillet fauoris du Soleil.
Qu'attens-tu plus? portray moy l'autre choſe
Qui eſt ſi belle, & que dire ie n'oſe,
Et dont l'eſpoir impatient me poind :
Mais ie te pry, ne me l'ombrage point,
Si ce n'eſtoit d'vn voile fait de ſoye
Clair & ſubtil, à fin qu'on l'entre-voye.
Ses cuiſſes ſoyent comme faites au Tour
A pleine chair, rondes tout à l'entour,
Ainſi qu'vn Terme arrondi d'artifice

Qui ſouſtient ferme vn royal edifice.
Comme deux monts enleue ſes genous,
Douillets, charnus, ronds, delicats & mous,
Deſſous leſquels fay luy la gréue pleine,
Telle que l'ont les vierges de Lacene,
Quand pres d'Eurote en s'accrochant des bras
Luttent enſemble & ſe gettent à bas:
Ou bien chaſſant à meutes decouplees
Quelque vieil cerf és foreſts Amyclees.
Puis pour la fin portray-luy de Thetis
Les pieds eſtroits, & les talons petis.
Ha, ie la voy! elle eſt preſque portraite:
Encore vn trait, encore vn, elle eſt faite.
Leue tes mains, hà mon Dieu, ie la voy!
Bien peu s'en faut qu'elle ne parle à moy.

I'alloy roulant ces larmes de mes yeux,
Or' plein de doute ore plein d'eſperance,
Lors que Henry loing des bornes de France
Vengeoit l'honneur de ſes premiers ayeux:
Lors qu'il trenchoit d'vn bras victorieux
Au bord du Rhin l'Eſpagnole vaillance,
Ia ſe traçant de l'aigu de ſa lance
Vn beau ſentier pour s'en aller aux cieux.
Vous ſainct troupeau, mon ſouſtien & ma gloire,
Dont le beau vol m'a l'eſprit enleué,
Si autrefois m'auez permis de boire
Les eaux qui ont Heſiode abreuué,
Soit pour iamais ce ſouſpir engraué
Au plus ſainct lieu du temple de Memoire.

FIN DV PREMIER LIVRE.



LE SECOND LIVRE

DES AMOVRS.

PREMIERE PARTIE.

AMOVRS DE MARIE.

ELEGIE A SON LIVRE.

Mon fils, si tu sçauois ce qu'on dira de toy,
Tu ne voudrois iamais desloger de chez moy,
Enclos en mon estude : & ne voudrois te faire
Salir ny fueilleter aux mains du populaire.
Quand tu seras parti, sans iamais retourner,
Estranger loin de moy te faudra seiourner :
« Car ainsi que le vent sans retourner s'envole,
« Sans espoir de retour s'eschappe la parole.

Or tu es ma parole, à qui de nuict & iour
I'ay conté les propos que me contoit Amour,
Pour les mettre en ces vers qu'en lumiere tu portes,
Crochetant maugré moy de ma chambre les portes,
Pauuret! qui ne sçais pas que nos citoyens sont
Plus subtils par le nez que le Rhinoceront.
Donc auant que tenter la mer & le naufrage,
Voy du port la tempeste, & demeure au riuage:
« Tard est le repentir de tost s'estre embarqué.
Tu seras tous les iours des médisans moqué
D'yeux, & de hausse-becs, & d'vn branler de teste.
« Sage est celuy qui croit à qui bien l'amoneste.
Tu sçuis (mon cher enfant) que ie ne te voudrois
Tromper, contre nature impudent ie faudrois,
Et serois vn Serpent de farouche nature
Si ie voulois trahir ma propre geniture:
Car tout tel que tu es, n'agueres ie te fis,
Et ie ne t'aime moins qu'vn pere aime son fils.
Quoy? tu veux donc partir: & tant plus ie te cuide
Retenir au logis, plus tu hausses la bride.
Va donc puis qu'il te plaist, mais ie te suppliray
De respondre à chacun ce que ie te diray,
Afin que toy (mon fils) tu gardes en l'absence
De moy le pere tien, l'honneur & l'innocence.
Si quelque dame honneste & gentille de cœur
(Qui aura l'inconstance & le change en horreur)
Me vient, en te lisant, d'vn gros sourcil reprendre
Dequoy ie ne deuois oublier ma Cassandre,
Qui la premiere au cœur le trait d'amour me mist,
Et que le bon Petrarque vn tel peché ne fist,
Qui fut trente & vn an amoureux de sa dame,
Sans qu'vn autre iamais luy peust eschauffer l'ame:
Respons-luy ie te pri', que Petrarque sur moy
N'auoit authorité de me donner sa loy,

Ny à ceux qui viendroyent apres luy, pour les faire
Si long temps amoureux ſans leur lien desfaire.
Luy-meſme ne fut tel : car à voir ſon eſcrit
Il eſtoit eſueillé d'vn trop gentil eſprit
Pour eſtre ſot trente ans, abuſant ſa ieuneſſe
Et ſa Muſe au giron d'vne vieille maiſtreſſe :
Ou bien il iouyſſoit de ſa Laurette, ou bien
Il eſtoit vn grand fat d'aimer ſans auoir rien.
Ce que ie ne puis croire, auſſi n'eſt-il croyable :
Non, il en iouyſſoit : puis la fiſt admirable,
« Chaſte, diuine, ſainƈte : auſſi l'amoureux doit
« Celebrer la beauté dont plaiſir il reçoit :
« Car celuy qui la blaſme apres la iouïſſance
« N'eſt homme, mais d'vn Tygre il a prins ſa naiſſance.
Quand quelque ieune fille eſt au commencement
Cruelle, dure, fiere à ſon premier amant,
Conſtant il faut attendre : il peut eſtre qu'vne heure
Viendra ſans y penſer, qui la rendra meilleure.
Mais quand elle deuient voire de iour en iour
Plus dure & plus rebelle, & plus rude en amour,
On s'en doit eſloigner, ſans ſe rompre la teſte
De vouloir adoucir vne ſi ſotte beſte.
Ie ſuis de tel aduis : me blaſme de ceci,
M'eſtime qui voudra, ie le conſeille ainſi.
Les femmes bien ſouuent ſont cauſe que nous ſommes
Volages & legers, amadoüans les hommes
D'vn eſpoir enchanteur, les tenans quelquefois
Par vne douce ruſe, vn an, ou deux, ou trois,
Dans les liens d'Amour ſans aucune allegeance :
Ce-pendant vn valet en aura iouïſſance,
Ou bien quelque badin emportera ce bien
Que le fidele amy à bon droit cuidoit ſien.
Et ſi ne laiſſeront, ie parle des ruſées
Qui ont au train d'amour leurs ieuneſſes vſées,

Veut nous accompagner, & comme nous passer
Les torrens, les rochers, fascheux à trauerser?
Aussi n'est-ce vn grand bien de trouuer vne amie,
Qui nous aide à passer cette chetiue vie,
Qui sans estre fardée ou pleine de rigueur,
Traite fidellement de son amy le cueur?
Dy leur, si de fortune vne belle Cassandre
Vers moy se fust monstrée vn peu courtoise & tendre,
Et pleine de pitié eust cherché de guarir
Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,
Non seulement du corps, mais sans plus d'vne œillade
Eust voulu soulager mon pauure cœur malade,
Ie ne l'eusse laissée, & m'en soit à tesmoin
Ce ieune enfant ailé qui des amours a soin.
Mais voyant que tousiours elle marchoit plus fiere,
Ie desliay du tout mon amitié premiere,
Pour en aimer vne autre en ce païs d'Anjou,
Où maintenant Amour me detient sous le jou:
Laquelle tout soudain ie quitteray, si elle
M'est comme fut Cassandre, orgueilleuse & rebelle,
Pour en chercher vne autre, à fin de voir vn iour
De pareille amitié recompenser m'amour,
Sentant l'affection d'vn autre dans moymesme:
« Car vn homme est bien sot d'aimer si on ne l'aime.
Or si quelqu'vn apres me vient blasmer, dequoy
Ie ne suis plus si graue en mes vers que i'estoy
A mon commencement, quand l'humeur Pindarique
Enfloit empoulément ma bouche magnifique:
Dy luy que les amours ne se souspirent pas
D'vn vers hautement graue, ains d'vn beau stile bas,
Populaire & plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,
L'ingenieux Ouide, & le docte Catulle.
Le fils de Venus hait ces ostentations:
Il suffist qu'on luy chante au vray ses passions

Sans enflure ny fard, d'vn mignard & doux ſtile,
Coulant d'vn petit bruit, comme vne eau qui diſtile.
Ceux qui ſont autrement, ils font vn mauuais tour
A la ſimple Venus, & à ſon fils Amour.
S'il aduient quelque iour que d'vne voix hardie
I'anime l'eſchafaut par vne tragedie
Sentencieuſe & graue, alors ie feray voir
Combien peuuent les nerfs de mon petit ſçauoir.
Et ſi quelque furie en mes vers ie rencontre,
Hardi i'oppoſeray mes Muſes alencontre:
Et feray reſonner d'vn haut & graue ſon
(Pour auoir part au bouc) la tragique tançon.
Mais ores que d'Amour les paſſions ie pouſſe,
Humble ie veux vſer d'vne Muſe plus douce.
Ie ne veux que ce vers d'ornement indigent
Entre dans vne eſcole, ou qu'vn braue regent
Me liſe pour parade: il ſuffit ſi m'amie
Le touche de la main dont elle tient ma vie.
Car ie ſuis ſatisfait, ſi elle prend à gré
Ce labeur que ie voüe à ſes pieds conſacré.

Tyard, on me blaſmoit à mon commencement,
Dequoy i'eſtois obſcur au ſimple populaire:
Mais on dit auiourd'huy que ie ſuis au contraire,
Et que ie me démens parlant trop baſſement.
Toy de qui le labeur enfante doctement
Des liures immortels, dy-moy, que doy-ie faire?
Dy-moy (car tu ſçais tout) comme doy-ie complaire
A ce monſtre teſtu diuers en iugement?
Quand ie tonne en mes vers il a peur de me lire:
Quand ma voix ſe deſenfle il ne fait qu'en meſdire.
Dy-moy de quel lien, force, tenaille, ou clous

Tiendray-ie ce Proté qui ſe change à tous coups?
Tyard, ie t'enten bien, il le faut laiſſer dire,
Et nous rire de luy, comme il ſe rit de nous.

MADRIGAL.

Docte Butet, qui as monſtré la voye
Aux tiens de ſuiure Apollon & ſon Chœur,
Qui le premier t'eſpoinçonnant le cœur
Te fiſt chanter ſur les monts de Sauoye:
Puis que l'amour à la mort me conuoye,
Deſſur ma Tombe (apres que la douleur
M'aura tué) engraue mon malheur
De ces ſept vers que pleurant ie t'enuoye.

CELVY QVI GIST SOVS CETE TOMBE ICY,
AIMA PREMIERE VNE BELLE CASSANDRE,
AIMA SECONDE VNE MARIE AVSSI,
TANT EN AMOVR IL FVT FACILE A PRENDRE:
DE LA PREMIERE IL EVT LE CVEVR TRANSI,
DE LA SECONDE IL EVT LE CVEVR EN CENDRE,
ROCHERS POVR LVY NON CVEVRS PLEINS DE MERCI.

Marie vous auez la iouë auſſi vermeille
Qu'vne roſe de May, vous auez les cheueux
Entre bruns & chatains, friſez de mille neuds,
Gentement tortillez tout autour de l'oreille.
Quand vous eſtiez petite, vne mignarde abeille
Sur vos léures forma ſon nectar ſauoureux,
Amour laiſſa ſes traits en vos yeux rigoureux,
Pithon vous feit la voix à nulle autre pareille.

Vous auez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommelent ainſi qu'au printemps nouuelet
Pommelent deux boutons que leur chaſſe enuironne,
De Iunon ſont vos bras, des Graces voſtre ſein,
Vous auez de l'Aurore & le front & la main,
Mais vous auez le cœur d'vne fiere Lionne.

CHANSON.

Petite pucelle Angeuine,
Qui m'as d'vn amoureux ſou-ris
Tiré le cœur de la poitrine :
Puis dés l'heure que tu le pris,
Tu l'enfermas contre raiſon
Dans les liens de ta priſon.
Ainſi perdant la iouyſſance
De ſa premiere liberté,
Il vit ſous ton obeïſſance
Si mal-mené ſi mal traité,
Qu'vn Lion tout plain de rigueur
Auroit pitié de ſa langueur.
Car toy, de façon plus cruelle
Qu'vn roc pendu deſſus la mer,
Tu te fais tous les iours plus belle
Du mal qui le vient conſommer,
Honorant depuis que tu l'as,
Tes victoires de ſon treſpas.
Non ſeulement comme trop rude,
Tu fais languir mon cœur à tort
Par vne honneſte ingratitude,
Luy donnant vne lente mort,
Voyant paſmer en triſte eſmoy
En tes liens mon cœur & moy.

Mais en lieu d'vn ſacré Poëte,
Qui ſi haut chantoit ton honneur,
Tu as nouuelle amitié faite
Auecques vn nouueau Seigneur,
Qui maintenant tout ſeul te tient,
Et plus de moy ne te ſouuient.
Hà vierge ſimple & ſans malice,
Tu ne ſçais encore que c'eſt
De faire aux grands Seigneurs ſeruice,
Qui en amour n'ont point d'arreſt,
Et qui ſuiuent ſans loyautez
En vn iour dix mille beautez.
Si toſt qu'vne proye ils ont priſe,
Ils la deſdaignent tout expres,
A fin qu'vne autre ſoit conquiſe
Pour s'en môcquer bien toſt apres,
Et n'ont iamais autre plaiſir
Que de changer & de choiſir.
Le Ciel qui les Amans contemple,
Sçait bien les mechans rechercher:
Anaxarete en ſert d'exemple,
Qui fut changée en vn rocher,
Portant la ſemblable rigueur
Au rocher qu'elle auoit au cœur.

Iodelle, l'autre iour l'enfant de Cytherée
Au combat m'appella courbant ſon arc Turquois:
Et lors comme hardi ie veſti le harnois,
Pour auoir contre luy la chair plus aſſeurée.
Il me tira premier vne fleche acerée
Droit au cœur puis vne autre & puis tout à la fois
Il decocha ſur moy les traits de ſon carquois,
Sans qu'il euſt d'vn ſeul coup ma poitrine enferrée.

Mais quand il vit ſon arc de fleches deſarmé,
Tout deſpit s'eſt luy-meſme en fleche transformé,
Puis en moy ſe rua d'vne puiſſance extreſme.
Quand ie me vey vaincu, ie me deſarmay lors:
Car rien ne m'euſt ſerui de m'armer par dehors,
Puiſque mon ennemi eſtoit dedans moy-meſme.

Le vingtieſme d'Auril couché ſur l'herbelette,
Ie vy ce me ſembloit en dormant, vn Cheureuil,
Qui çà qui là marchoit où le menoit ſon vueil,
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.
Vne corne & vne autre encore nouuelette
Enfloit ſon petit front d'vn gracieux orgueil:
Comme vn Soleil luiſoit la rondeur de ſon œil,
Et vn carquan pendoit ſous ſa gorge douillette.
Si toſt que ie le vy, ie voulu courre apres,
Et luy qui m'auiſa print ſa fuite és foreſts,
Où ſe mocquant de moy ne me voulut attendre:
Mais en ſuiuant ſon trac, ie ne m'auiſay pas
D'vn piege entre les fleurs, qui me lia le pas:
Ainſi pour prendre autruy moy-meſme me fis prendre.

Ce-pendant que tu vois le ſuperbe riuage
De la riuiere Tuſque, & le mont Palatin,
Et que l'air des Latins te fait parler Latin,
Changeant à l'eſtranger ton naturel langage:
Vne fille d'Anjou me detient en ſeruage,
Ores baiſant ſa main & ores ſon tetin,
Et ores ſes beaux yeux aſtres de mon deſtin.
Ie vy (comme lon dit) trop plus heureux que ſage.
Tu diras à Maigni, liſant ces vers ici,
C'eſt grand cas que Ronſard eſt encore amoureux!
Mon Bellay, ie le ſuis, & le veux eſtre auſſi,

Et ne veux confeſſer qu'amour ſoit malheureux,
Ou ſi c'eſt vn malheur, baſte, ie delibere
De viure malheureux en ſi belle miſere.

Douce belle amoureuſe & bien-fleurante Roſe,
Que tu es à bon droit aux amours conſacrée !
Ta delicate odeur hommes & Dieux recrée,
Et bref, Roſe tu es belle ſur toute choſe.
Marie pour ſon chef vn beau bouquet compoſe
De ta fueille, & touſiours ſa teſte en eſt parée :
Touſiours ceſte Angeuine, vnique Cytherée,
Du parfum de ton eau ſa ieune face arroſe.
Ha Dieu que ie ſuis aiſe alors que ie te voy
Eſclorre au poinct du iour ſur l'eſpine à requoy,
Aux iardins de Bourgueil pres d'vne eau ſolitaire !
De toy les Nymphes ont les coudes & le ſein,
De toy l'Aurore emprunte & ſa ioue & ſa main,
Et ſon teint la beauté qu'on adore en Cythere.

MADRIGAL.

Prenez mon cœur, Dame, prenez mon cœur,
Prenez mon cœur, ie vous l'offre, ma Dame :
Il eſt tout voſtre, & ne peut d'autre feme,
Tant voſtre il eſt, deuenir ſeruiteur.
Doncque ſi voſtre, il meurt voſtre en langueur :
Voſtre à iamais, voſtre en ſera le blâme :
Et ſi là bas on punira voſtre ame
Pour tel peché d'vne iuſte rigueur.
Quand vous feriez quelque fille d'vn Scythe,
Encor l'amour qui les Tygres incite,
Vous flechiroit : mais trop cruellement

Vous me gesnez de tourment sur tourment,
Me reperçant d'amoureuses halesnes,
Pour tesmoigner que du commencement
L'homme nasquit de rochers & de chesnes.

MADRIGAL.

Mon docte Peletier le temps leger s'enfuit,
Ie change nuict & iour de poil & de ieunesse :
Mais ie ne change pas l'amour d'vne maistresse,
Qui dans mon cœur collée eternelle me suit.
Toy qui es dés enfance en tout sçauoir instruit
(Si de nostre amitié l'antique neud te presse)
Comme sage & plus vieil, donne moy quelque adresse
Pour euiter ce mal, qui ma raison seduit.
Aide moy, Peletier, si par Philosophie
Ou par le cours des Cieux tu as iamais appris
Vn remede d'amour, dy-le moy ie te prie.
De l'arbre à Iupiter, qui fut iadis en prix,
De nos premiers ayeuls la vieille Prophetie,
Tu aurois à bon droit la couronne & le pris
D'auoir par le conseil de tes doctes escris
Saué de ton amy la franchise & la vie.

CHANSON.

Ie veux chanter en ces vers ma tristesse :
Car sans pleurer chanter ie ne pourrois,
Veu que ie suis absent de ma maistresse :
Si ie chantois autrement ie mourrois.

Pour ne mourir il faut donc que ie chante
En chants piteux ma plaintiue langueur,
Pour le depart de ma maistresse absente,
Qui de mon sein m'a desrobé le cœur.
Desia l'Esté, & Ceres la blétiere
Ayant le front orné de son present,
Ont ramené la moisson nourriciere
Depuis le temps que d'elle suis absent,
Loin de ses yeux, dont la lumiere belle
Seule pourroit guarison me donner:
Et si i'estois là bas en la nacelle,
Me pourroit faire au monde retourner.
Mais ma raison est si bien corrompue
Par vne fausse & vaine illusion,
Que nuict & iour ie la porte en la veuë,
Et sans la voir i'en ay la vision.
Comme celuy qui contemple les nues,
Fantastiquant mille monstres bossus,
Hommes, oiseaux, & Chimeres cornues,
Tant par les yeux ses esprits sont deceus.
Et comme ceux, qui d'vne haleine forte,
En haute mer, à puissance de bras
Tirent la rame, ils l'imaginent torte,
Et toutesfois la rame ne l'est pas:
Ainsi ie voy d'vne œillade trompee
Cette beauté dont ie suis depraué,
Qui par les yeux dedans l'ame frapée,
M'a viuement son portrait engraué.
Et soit que i'erre au plus haut des montaignes,
Ou dans vn bois, loing de gens & de bruit,
Ou sur le Loir, ou parmy les campaignes,
Tousiours au cœur ce beau portrait me suit.
Si i'apperçoy quelque champ qui blondoye
D'espics frisez au trauers des sillons,

Ie pense voir ses beaux cheueux de soye
Espars au vent en mille crespillons.
Si le Croissant au premier mois i'auise,
Ie pense voir son sourcil ressemblant
A l'arc d'vn Turc qui la sagette a mise
Dedans la coche & menace le blanc.
Quand à mes yeux les estoiles drillantes
Viennent la nuict en temps calme s'offrir,
Ie pense voir ses prunelles ardantes,
Que ie ne puis ny fuyr ny souffrir.
Quand i'apperçoy la rose sur l'espine,
Ie pense voir de ses léures le teint:
La rose au soir de sa couleur decline,
L'autre couleur iamais ne se desteint.
Quand i'apperçoy les fleurs en quelque prée
Ouurir leur robe au leuer du Soleil,
Ie pense voir de sa face pourprée
S'espanouyr le beau lustre vermeil.
Si i'apperçoy quelque chesne sauuage,
Qui iusqu'au ciel éleue ses rameaux,
Ie pense voir sa taille & son corsage,
Ses pieds sa gréue & ses coudes iumeaux.
Si i'entens bruire vne fontaine claire,
Ie pense ouir sa voix dessus le bord,
Qui se plaignant de ma triste misere,
M'appelle à soy pour me donner confort.
Voilà comment pour estre fantastique,
En cent façons ses beautez i'apperçoy,
Et m'esiouïs d'estre melancholique,
Pour receuoir tant de formes en moy.
Aimer vrayment est vne maladie,
Les medecins la sçauent bien iuger,
Nommant ce mal fureur de fantasie,
Qui ne se peut par herbes soulager.

I'aimerois mieux la fiéure dans mes veines,
Ou quelque peste ou quelque autre douleur,
Que de souffrir tant d'amoureuses peines,
Dont le bon-heur n'est sinon que malheur.
Or-va, Chanson, dans le sein de Marie,
Pour l'asseurer que ce n'est tromperie
Des visions que ie raconte icy,
Qui me font viure & mourir en soucy.

Escoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe vn tel corps que le tien :
Tu fus en ton viuant des Muses le soustien :
Et pource apres ta mort tu deuiendras vn Cygne.
Tu deuiendras Cigalle ou Mousche Limousine
Qui fait vn miel plus doux que n'est l'Hymettien,
Ou Voix qui redit tout & si ne redit rien,
Ou l'Oiseau qui maudit Teré sur vne espine.
Si tu n'es transformé tout entier en quelcun,
Tu vestiras vn corps à cinq autres commun,
Et seras composé de tous les cinq ensemble.
Car vn seul pour d'Aurat suffisant ne me semble :
Et d'homme seras fait vn beau monstre nouueau,
De Voix, Cygne, Cigalle, & d'Auette, & d'Oiseau.

Hé n'est-ce, mon Pasquier, hé n'est-ce pas grand cas ?
Bien que le corps party de tant de membres i'aye,
De muscles nerfs, tendons, poulmons, arteres, faye,
De mains, de pieds, de flancs, de iambes, & de bras,
Qu'Amour les laisse en paix, & ne les naure pas,
Et que luy pour son but opiniastre essaye
De faire dans mon cœur vne eternelle playe,
Sans que iamais il vise ou plus haut ou plus bas ?

S'il estoit vn enfant sourd, volage, aueuglé,
Son coup ne seroit point si seur ne si reiglé.
Ce n'est pas vn enfant : car ses traits sans mesure
Ne se viendroyent ficher tousiours en mesme lieu.
Apollon tire droict : mais Amour est vn Dieu,
Qui sans viser aux cœurs, y frappe de nature.

Marie, qui voudroit vostre nom retourner,
Il trouueroit aimer : aimez-moy donc Marie,
Vostre nom de nature à l'amour vous conuie.
A qui trahist Nature il ne faut pardonner.
S'il vous plaist vostre cœur pour gage me donner,
Ie vous offre le mien : ainsi de ceste vie
Nous prendrons les plaisirs, & iamais autre enuie
Ne me pourra l'esprit d'vne autre emprisonner.
Il fault aimer, maistresse, au monde quelque chose.
Celuy qui n'aime point, malheureux se propose
Vne vie d'vn Scythe, & ses iours veut passer
Sans gouster la douceur des douceurs la meilleure.
Rien n'est doux sans Venus & sans son fils : à l'heure
Que ie n'aimeray plus puissé-ie trespasser.

Marie, en me tanceant vous me venez reprendre
Que ie suis trop leger, & me dites tousiours,
Quand i'approche de vous que i'aille à ma Cassandre,
Et tousiours m'appellez inconstant en amours.
« *L'inconstance me plaist : les hommes sont bien lours,*
« *Qui de nouuelle amour ne se laissent surprendre :*
Qui veult opiniastre vne seule pretendre
N'est digne que Venus luy face de bons tours.
Celuy qui n'ose faire vne amitié nouuelle,
A faute de courage, ou faute de ceruelle,
Se défiant de soy que ne peut auoir mieux.

Les hommes maladifs, ou mattez de vieilleſſe
Doiuent eſtre conſtans : mais ſotte eſt la ieuneſſe,
Qui n'eſt point eſueillée & qui n'aime en cent lieux.

Amour eſtant marry qu'il auoit ſes ſagettes
Tiré contre Marie, & ne l'auoit bleſſée,
Par deſpit dans vn bois ſa trouſſe auoit laiſſée
Tant que pleine elle fuſt d'vn bel eſſain d'Auettes.
Ia de leurs piquerons ces captiues mouſchettes
Pour auoir liberté la trouſſe auoient perſée,
Et s'enfuyoient alors qu'Amour l'a renuerſée
Sur la face à Marie, & ſur ſes mammelettes.
Soudain apres qu'il eut ſon carquois deſchargé,
Tout riant ſautela, penſant s'eſtre vangé
De celle à qui ſon arc n'auoit ſceu faire outrage.
Mais il rioit en vain : car ces filles du ciel
En lieu de la piquer, baiſans ſon beau viſage,
En amaſſoient les fleurs & en faiſoient du miel.

Ie veux me ſouuenant de ma gentille Amie,
Boire ce ſoir d'autant, & pource, Corydon,
Fay remplir mes flacons, & verſe à l'abandon
Du vin pour reſiouir toute la compaignie.
Soit que m'amie ait nom ou Caſſandre ou Marie,
Neuf fois ie m'en vois boire aux lettres de ſon nom,
Et toy ſi de ta belle & ieune Madelon,
Belleau, l'amour te poind, ie te pri'ne l'oublie.
Apporte ces bouquets que tu m'auois cueillis,
Ces roſes, ces œillets, ce ioſmin & ces lis :
Attache vne couronne à l'entour de ma teſte.
Gaignon ce iour icy, trompon noſtre treſpas :
Peult eſtre que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'eſt pas choſe trop preſte.

Ma plume ſinon vous ne ſçait autre ſuiet,
Mon pied qu'à vous chercher ne ſçait autre voyage,
Ma langue ſinon vous ne ſçait autre langage,
Et mon œil ne cognoiſt que vous pour ſon obiet.
Si ie ſouhaitte rien, vous eſtes mon ſouhait,
Vous eſtes le doux gain de mon plaiſant dommage,
Vous eſtes le ſeul but où viſe mon courage,
Et ſeulement en vous tout mon rond ſe parfait.
Ie ne ſuis point de ceux qui changent de fortune.
Puis que ie n'ay qu'vn cœur, ie n'en puis aimer qu'vne :
Vne m'eſt vn milier, la nature y conſent.
Il faudroit pour veſtir toute amour rencontree,
Eſtre nay Gerion, ou Typhe, ou Briaree.
Qui n'en peult ſeruir vne, il n'en peult ſeruir cent.

Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton pere,
Et que la Cyprienne en ſes flancs te porta,
Il trompa les humains, vn Dieu ne t'enfanta :
Tu n'es pas fils du ciel, Venus n'eſt pas ta mere.
Des champs Maſſyliens la plus cruelle Fere
Entre ſes lionneaux dans vn roc t'alaitta,
Et t'ouurant ſes tetins par ſon laict te ietta
Tout à l'entour du cœur ſa rage la plus fiere.
Rien ne te plaiſt, cruel, que ſanglots & que pleurs,
Que deſchirer nos cœurs d'eſpineuſes douleurs,
Que tirer tout d'vn coup mille morts de ta trouſſe.
Vn ſi meſchant que toy du ciel n'eſt point venu :
Si Venus t'euſt conceu tu euſſes retenu
Quelque peu de douceur d'vne mere ſi douce.

Beauté dont la douceur pourroit vaincre les Rois,
Renuoyez moy mon cœur qui languiſt en ſeruage,
Ou ſi le mien vous plaiſt baillez le voſtre en gage :
Sans le voſtre ou le mien viure ie ne pourrois.

Quand mort en vous seruant sans mon cœur ie serois,
Ce me seroit honneur, à vous seroit dommage,
Dommage en me perdant, à moy trop d'auantage,
I'en iure par vos yeux, quand pour vous ie mourrois.
Pourueu que mon trespas vous plaise en quelque chose,
Il me plaist de mourir mon trespas poursuyuant,
Sans plus r'auoir le mien, dont le vostre dispose:
Et veux que sur ma lame Amour aille escriuant,
CELVY QVI GIST ICY SANS CŒVR ESTOIT VIVANT,
ET TRESPASSA SANS CŒVR, ET SANS CŒVR IL REPOSE.

Amour, qui dés ieunesse en ton camp m'as tenu,
Qui premier desbauchas ma liberté nouuelle,
S'il te plaist d'adoucir la fierté de ma belle,
Et si par ton moyen mon mal est recognu:
Sur vn pilier d'airain ie t'apendray tout nu,
En l'air vn pied leué, à chaque flanc vne aile,
L'arc courbé dans la main, le carquois sous l'aisselle,
Le corps gras & douillet, le poil crespe & menu.
Tu vois (vn Dieu voit tout) combien i'ay de tristesse:
Tu vois de quel orgueil me braue ma maistresse:
Ton soldat en ton camp te doit accompagner.
Mais tu le dois defendre: & si tu le desdaignes,
Seul tu voirras aux champs sans hommes tes enseignes.
Vn Roy qui perd les siens, n'est digne de regner.

Fuyon, mon cœur, fuyon, que mon pied ne s'arreste
Vn quart d'heure à Bourgueil, où par l'ire des Dieux
Sur mon vingt & vn an, le feu de deux beaux yeux
(Souuenir trop amer) me foudroya la teste.
Le Grec qui a senty la meurdriere tempeste
Des rochers Cafarés, abomine tels lieux,
Et s'il les apperçoit, ils luy sont odieux,
Et pour n'y aborder tient sa nauire preste.

Adieu donc ville adieu, puis qu'en toy ie ne fais
Que re-ſemer le mal dont touſiours ie me pais,
Et touſiours refraiſchir mon ancienne playe.
Viuon, mon cœur, viuon ſans deſirer la mort :
Ie ne cours plus fortune, il eſt temps que i'eſſaye
Apres tant de rochers de rencontrer le port.

L'amant eſt vne beſte, & beſte eſt qui s'empeſtre
Dans les liens d'amour : ſa peine eſt plus cruelle
Que s'il tournoit là bas la rou' continuelle,
Ou s'il bailloit ſon cœur aux vautours à repaiſtre.
Maugré luy dans ſon ame à toute heure il ſent naiſtre
Vn ioyeux deſplaiſir, qui douteux l'eſpointelle.
Quoy? l'eſpointelle! ainçois le geſne & le martelle :
Sa raiſon eſt veincuë, & l'appetit eſt maiſtre.
Il reſſemble à l'oiſeau, lequel plus ſe remuë
Captif dans les gluaux, tant plus fort ſe rengluë,
Se debatant en vain d'eſchapper l'oiſeleur.
Ainſi tant plus l'amant les rets d'amour ſecoüe,
Plus à l'entour du col ſon deſtin les renoüe,
Pour iamais n'eſchaper d'vn ſi plaiſant malheur.

CHANSON.

Ma maiſtreſſe eſt toute angelette,
Ma toute roſe nouuellette,
Toute mon gracieux orgueil,
Toute ma petite brunette,
Toute ma douce mignonnette,
Toute mon cœur, toute mon œil.
Toute ma Muſe, ma Charite,
Ma toute où mon penſer habite,

Toute mon tout, toute mon rien,
Toute ma maiſtreſſe Marie,
Toute ma douce tromperie,
Toute mon mal, toute mon bien.
Toute fiel, toute ma ſucree,
Toute ma ieune Cytheree,
Toute ma ioye, & ma langueur,
Toute ma petite Angeuine,
Ma toute ſimple & toute fine,
Toute mon ame & tout mon cœur.
Encore vn enuieux me nie
Que ie ne dois aimer Marie.
Mais quoy? ſi ce ſot enuieux
Diſoit que mes yeux ie n'aimaſſe,
Voudriez-vous bien que ie laiſſaſſe
Pour vn ſot à n'aimer mes yeux?

CHANSON.

Si le ciel eſt ton pays & ton pere,
Si le Nectar eſt ton vin ſauoureux,
Si Venus eſt ta delicate mere,
Si l'Ambroſie eſt ton pain bien-heureux:
Pourquoy viens-tu loger en noſtre terre?
Pourquoy viens-tu te cacher en mon ſein?
Pourquoy fais-tu contre mes os la guerre?
Pourquoy bois-tu mon pauure ſang humain?
Pourquoy prens-tu de mon cœur nourriture?
O fils d'vn Tygre! ó cruel animal!
Tu es vn Dieu de mechante nature!
Ie ſuis à toy, pourquoy me fais-tu mal?

Marie leuez-vous ma ieune pareſſeuſe,
Ia la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ia le Roſſignol doucement iargonné
Deſſus l'eſpine aſſis ſa complainte amoureuſe.
Sus debout allon voir l'herbelette perleuſe,
Et voſtre beau roſier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons auſquels auiez donné
Hier au ſoir de l'eau d'vne main ſi ſongneuſe.
Harſoir en vous couchant vous iuraſtes vos yeux
D'eſtre plus-toſt que moy ce matin eſueillée:
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux
Vous tient d'vn doux ſommeil encor les yeux ſillée.
Ca ça que ie les baiſe & voſtre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous leuer matin.

Ie ne ſuis variable, & ſi ne veux apprendre
Le meſtier d'inconſtance, auſſi ce n'eſt qu'eſmoy:
Ie ne dy pas ſi Iane eſtoit priſe de moy,
Que toſt ie n'oubliaſſe & Marie & Caſſandre.
Ie ne ſuis pas celuy qui veux Páris reprendre
D'auoir manqué ſi toſt à Pegaſis de foy:
Pluſtoſt que d'accuſer ce ieune enfant de Roy
D'auoir changé d'amour, ie voudrois le defendre.
Pour ne garder long temps ſa ſotte loyauté,
Il fit bien de rauir ceſte ieune beauté,
Bien qu'à ſa propre ville elle fuſt malheureuſe.
L'amant eſt bien nouice, & ſon art il apprend,
« Quand il trouue ſon mieux ſi ſon mieux il ne prend,
« Sans griſonner au ſein d'vne vieille amoureuſe.

Amour eſt vn charmeur: ſi ie ſuis vne année
Auecque ma maiſtreſſe à babiller touſiours,
Et à luy raconter quelles ſont mes amours,
L'an me ſemble plus court qu'vne courte iournée.

Si quelque tiers suruient, i'en ay l'ame gennee,
Ou ie deuiens muet, ou mes propos sont lours:
Au milieu du deuis s'esgarent mes discours,
Et tout ainsi que moy ma langue est estonnee.
Mais quand ie suis tout seul aupres de mon plaisir,
Ma langue interpretant le plus de mon desir,
Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse:
Ie ne fais qu'inuenter, que conter, que parler:
Car pour estre cent ans aupres de ma maistresse,
Cent ans me sont trop courts, & ne m'en puis aller.

Que ne suis-ie insensible? ou que n'est mon visage
De rides labouré? ou que ne puis-ie espandre
Sans trespasser le sang, qui chaud subtil & tendre
Bouillonnant dans mon cœur me trouble le courage?
Ou bien, en mon erreur que ne suis-ie plus sage?
Ou, pourquoy la raison qui me deuroit reprendre,
Ne commande à ma chair sans paresseuse attendre
Qu'vn tel commandement me soit enioint par l'âge?
Mais que pourroy-ie faire, & puis que ma maistresse,
Mes sens, mes ans, Amour, & ma raison traitresse
Ont iuré contre moy? las! quand mon chef seroit
Aussi blanc que celuy de la vieille Cumee,
En la tombe iamais mon mal ne cesseroit,
Tant l'Astre eut contre moy son influence armee.

Morfée, si en songe il te plaist presenter
Ceste nuit ma maistresse aussi belle & gentille,
Que ie la vy le soir que sa viue scintille
Par vn poignant regard vint mes yeux enchanter:
Et s'il te plaist ô Dieu, tant soit peu d'alenter
(Miserable souhait) de sa Feinte inutile
Le feu, qu'Amour me vient de son aile sutile
Tout alentour du cœur sans repos esuenter:

I'apendray ſur mon lit ta peinture plumeuſe
En la meſme façon que ie t'auray conceu
La nuict par le plaiſir de ta forme douteuſe:
Et comme Iupiter à Troye fut deceu
Du Somme & de Iunon, apres auoir receu
De la ſimple Venus la ceinture amoureuſe.

Eſcumiere Venus, Royne en Cypre puiſſante,
Mere des doux amours, à qui touſiours ſe ioint
Le plaiſir & le ieu, qui tout animal point
A touſiours reparer ſa race periſſante:
Sans toy Nymphe aime-ris la vie eſt languiſſante,
Sans toy rien n'eſt de beau de vaillant ny de coint,
Sans toy la Volupté ioyeuſe ne vient point,
Et des Graces ſans toy la grace eſt deſplaiſante.
Ores qu'en ce printemps on ne ſçauroit rien voir,
Qui fiché dans le cœur ne ſente ton pouuoir,
Sans plus vne pucelle en ſera-t'elle exente?
Si tu ne veux du tout la traiter de rigueur,
Au moins que ſa froideur en ce mois d'Auril ſente
Quelque peu du braſier qui m'enflame le cœur.

Cache pour ceſte nuit ta corne, bonne Lune:
Ainſin Endymion ſoit touſiours ton amy,
Ainſi ſoit-il touſiours en ton ſein endormy,
Ainſi nul enchanteur iamais ne t'importune.
Le iour m'eſt odieux, la nuit m'eſt opportune,
Ie crains de iour l'aguet d'vn voiſin ennemy:
De nuit plus courageux ie trauerſe parmy
Les eſpions, couuert de ta courtine brune.
Tu ſçais, Lune, que peut l'amoureuſe poiſon:
Le Dieu Pan pour le prix d'vne blanche toiſon
Peut bien flechir ton cœur. Et vous Aſtres inſignes,

Fauorisez au feu qui me tient allumé :
Car s'il vous en souuient, la plus part de vous, Signes,
N'a place dans le ciel que pour auoir aimé.

CHANSON.

Bon iour mon cœur, bon iour ma douce vie,
Bon iour mon œil, bon iour ma chere amie :
Hé bon iour ma toute belle,
Ma mignardise bon iour,
Mes delices mon amour.
Mon doux printemps, ma douce fleur nouuelle,
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,
Mon passereau, ma gente tourterelle,
Bon iour ma douce rebelle.
Ie veux mourir si plus on me reproche
Que mon seruice est plus froid qu'vne roche
T'abandonnant, ma maistresse,
Pour aller suiure le Roy,
Et chercher ie ne sçay quoy,
Que le vulgaire appelle vne largesse.
Plustost perisse honneur, court & richesse,
Que pour les biens iamais ie te relaisse,
Ma douce & belle Deesse.

CHANSON.

Fleur Angeuine de quinze ans,
Ton front monstre assez de simplesse :
Mais ton cœur ne cache au dedans

Sinon que malice & finesse,
Celant sous ombre d'amitié
Vne ieunette mauuaistié.
Ren moy (si tu as quelque honte)
Mon cœur que ie t'auois donné,
Dont tu ne fais non-plus de conte
Que d'vn esclaue emprisonné,
T'esiouyssant de sa misere,
Et te plaisant de luy desplaire.
Vne autre moins belle que toy,
Mais bien de meilleure nature,
Le voudroit bien auoir de moy.
Elle l'aura, ie te le iure:
Elle l'aura, puis qu'autrement
Il n'a de toy bon traitement.
Mais non: i'aime trop mieux qu'il meure
Sans esperance en ta prison:
I'aime trop mieux qu'il y demeure
Mort de douleur contre raison,
Qu'en te changeant iouïr de celle
Qui m'est plus douce, & non si belle.

Les Villes & les Bourgs me sont si odieux,
Que ie meurs si ie voy quelque tracette humaine:
Seulet dedans les bois pensif ie me promeine,
Et rien ne m'est plaisant que les sauuages lieux.
Il n'y a dans ces bois sangliers si furieux,
Ny roc si endurci, ny ruisseau, ny fontaine,
Ny arbre tant soit sourd qui ne sçache ma peine,
Et qui ne soit marri de mon mal ennuyeux.
Vn penser qui renaist d'vn autre, m'accompaigne
Auec vn pleur amer qui tout le sein me baigne,
Trauaillé de souspirs qui compaignons me sont:

Si bien que ſi quelcun me trouuoit au bocage,
Voyant mon poil rebours & l'horreur de mon front,
Ne me diroit pas homme, ains vn monſtre ſauuage.

Amour (i'en ſuis teſmoin) ne naiſt d'oiſiueté :
S'il naiſſoit du loiſir il ne fuſt plus mon maiſtre :
Ie cours ie vais ie viens, & ſi ne me deſpeſtre
De ſon lien qui tient ſerue ma liberté.
Ie ne ſuis pareſſeux & ne l'ay point eſté :
Touſiours la harquebuze, ou la paume champeſtre,
Ou l'eſcrime qui rend vne ieuneſſe adextre,
Me retient en trauail tout le iour arreſté.
Ore le chien couchant, les oiſeaux, & la chaſſe,
Ore vn Ballon pouſſé ſur vne verte place,
Ore nager lutter courir & voltiger,
Iamais à mon eſprit de repos ie ne baille.
Et ſi ne puis Amour de mon cœur deſloger :
Plus ie ſuis en affaire & plus il me trauaille.

Vous meſpriſez nature : eſtes-vous ſi cruelle
De ne vouloir aimer? voyez les Paſſereaux
Qui demenent l'amour, voyez les Colombeaux,
Regardez le Ramier, voyez la Tourterelle :
Voyez deçà delà d'vne fretillante aile
Voleter par les bois les amoureux oiſeaux,
Voyez la ieune vigne embraſſer les ormeaux,
Et toute choſe rire en la ſaiſon nouuelle.
Ici la bergerette en tournant ſon fuſeau
Deſgoiſe ſes amours, & là le paſtoureau
Reſpond à ſa chanſon, ici toute choſe aime :
Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflamer :
Seulement voſtre cœur froid d'vne glace extreme
Demeure opiniaſtre & ne veut point aimer.

CHANSON.

Le Printemps n'a point tant de fleurs,
L'Automne tant de raiſins meurs,
L'Eſté tant de chaleurs hâlées
L'Hyuer tant de froides gelées,
Ny la mer n'a tant de poiſſons,
Ny la Beauce tant de moiſſons,
Ny la Bretaigne tant d'arenes,
Ny l'Auuergne tant de fonteines,
Ny la nuict tant de clairs flambeaux,
Ny les foreſts tant de rameaux,
Que ie porte au cœur, ma maiſtreſſe,
Pour vous de peine & de triſteſſe.

CHANSON.

Demandes-tu, chere Marie,
Quelle eſt pour toy ma pauure vie?
Ie iure par tes yeux qu'elle eſt
Telle qu'ordonner te la plaiſt.
Pauure, chetiue, langoureuſe,
Dolente, triſte, malheureuſe:
Et tout le mal qui vient d'amour,
Ne m'abandonne nuict ny iour!
Apres demandes-tu, Marie,
Quels compaignons ſuiuent ma vie?
Suiuie en ſa fortune elle eſt
De tels compaignons qu'il te plaiſt.

Ennuy, trauail, peine, tristesse,
Larmes, souspirs, sanglots, destresse,
Et tout le mal qui vient d'amour,
Ne m'abandonne nuict ny iour.
Voyla comment pour toy, Marie,
Ie traine ma chetiue vie,
Heureux du mal que ie reçoy
Pour t'aimer cent fois plus que moy.

I'aime la fleur de Mars, i'aime la belle rose,
L'vne qui est sacrée à Venus la Deesse,
L'autre qui a le nom de ma belle maistresse,
Pour qui troublé d'esprit en paix ie ne repose.
I'aime trois oiselets, l'vn qui sa plume arrose
De la pluye de May, & vers le Ciel se dresse:
L'autre qui veuf au bois lamente sa destresse:
L'autre qui pour son fils mille versets compose.
I'aime vn pin de Bourgueil, où Venus apendit
Ma ieune liberté, quand prise elle rendit
Mon cœur que doucement vn bel œil emprisonne.
I'aime vn ieune laurier de Phebus l'arbrisseau,
Dont ma belle maistresse en pliant vn rameau
Lié de ses cheueux me fist vne couronne.

Mars fut vostre parrein quand nasquistes, Marie,
La Mer vostre marreine: vn Dieu cruel & fier:
Vne Mer à laquelle on ne se doit fier:
Luy tousiours est colere, elle est tousiours marrie.
Sous vn tiltre d'honneur ce guerrier nous conuie
De hanter les combats, puis est nostre meurtrier:
La Mer en se calmant fait semblant de prier
Qu'on aille en son giron puis nous oste la vie.

Vous tenez de ce Dieu, mais trop plus de la Mer,
Qui fiſtes vos beaux yeux ſerenement calmer,
Pour m'attirer chez vous par vos belles œillades.
Heureux & plus qu'heureux ſi ie m'eſtois gardé,
Et ſi i'euſſe la Mer du haure regardé,
Sans me faire preſſer en tant de Symplegades.

S'il y a quelque fille en toute vne contrée,
Qui ſoit inexorable, inhumaine & cruelle,
Touſiours elle eſt de moy pour dame rencontrée,
Et touſiours le malheur me fait ſeruiteur d'elle.
Mais ſi quelcune eſt douce honneſte aimable & belle,
La prinſe en eſt pour moy touſiours deſeſperée :
I'ay beau eſtre courtois ieune accort & fidelle,
Elle ſera touſiours d'vn ſot enamourée.
Sous tel aſtre malin ie naſquis en ce monde!
« *Voyla que c'eſt d'aimer : ceux qui ont merité*
« *D'eſtre recompenſez ſont en douleur profonde :*
« *Et le ſot volontiers eſt touſiours bien traité.*
« *O traiſtre & laſche Amour que tu es malheureux!*
« *Malheureux eſt celuy qui deuient amoureux.*

CHANSON.

Amour, dy ie te prie (ainſi de tous humains
Et des Dieux ſoit touſiours l'empire entre tes mains)
Qui te fourniſt de fleches?
Veu que touſiours colere en mille & mille lieux
Tu pers tes traits és cœurs des hommes & des Dieux,
Empennez de flammeches?
Mais ie te pri' dy moy! eſt-ce point le Dieu Mars,
Quand il reuient chargé du butin des ſoldars
Tuez à la bataille?

Ou bien ſi c'eſt Vulcan qui dedans ſes fourneaux
(Apres les tiens perdus) t'en refait de nouueaux,
Et touſiours t'en rebaille?
Pauuret (reſpond Amour) & quoy? ignores-tu
La rigueur, la douceur, la force, la vertu
Des beaux yeux de t'amie?
Plus ie reſpan de traits ſus hommes & ſus Dieux,
Et plus d'vn ſeul regard m'en fourniſſent les yeux
De ta belle Marie.

I'ay pour maiſtreſſe vne eſtrange Gorgonne
Qui va paſſant les Anges en beauté:
C'eſt vn vray Mars en dure cruauté,
En chaſteté la fille de Latonne.
Quand ie la voy mille fois ie m'eſtonne,
La larme à l'œil, ou que ma fermeté
Ne la flechit, ou que ſa dureté
Ne me conduit d'où plus on ne retourne.
De la nature vn cœur ie n'ay receu,
Ainçois pluſtoſt pour ſe nourrir en feu
En lieu de luy i'ay vne Salamandre:
Mon corps n'eſt point ny de terre ny d'eau
Ny d'air leger, il eſt fait d'vn flambeau
Qui ſe conſume & n'eſt iamais en cendre.

Si toſt qu'entre les bois tu as beu la roſée,
Soit de nuict ſoit de iour logé dans vn buiſſon,
Des ailes tremouſſant tu dis vne chanſon
D'vne note ruſtique à plaiſir compoſée.
Au contraire de toy i'ay la voix diſpoſée
A chanter en ce bois, mais en autre façon.
Car touſiours en pleurant ie deſgoiſe mon ſon:
Auſſi i'ay touſiours l'ame en larmes arroſée.

Ie te gaigne à chanter : ta voix eſt de trois mois.
L'an entier oyt touſiours les plaintes de ma voix,
Nauré d'vne beauté qui me tient en ſeruage.
Mais helas! Roſſignol, ou bien à mes chanſons
(Si quelque amour te poingt) accorde tes doux ſons,
Ou laiſſe moy tout ſeul pleurer en ce bocage.

Belle gentille honneſte humble & douce Marie,
Qui mon cœur en vos yeux priſonnier detenez,
Et qui ſans contredit à voſtre gré menez
De voſtre blanche main les brides de ma vie:
Quantesfois en l'eſprit ſens-ie naiſtre vne enuie
De couper vos liens par monceaux tranҫonnez?
Mais mon ame s'en rit que vous empriſonnez,
Et qui mourroit de dueil ſans vous eſtre aſſeruie.
Hà ie vous aime tant que ie ſuis fol pour vous!
I'ay perdu ma raiſon, & ma langue debile
En parlant à quelcun vous nomme à tous les coups:
Vous comme ſon ſuiet ſa parolle & ſon ſtile,
Et qui parlant ne fait qu'interpreter ſinon
Mon eſprit qui ne penſe en rien qu'en voſtre nom.

MADRIGAL.

Comment au departir adieu pourroy-ie dire,
Duquel le ſouuenir tant ſeulement me pâme?
Adieu ma chere vie, adieu ma ſeconde ame,
Adieu mon cher ſouci, pour qui ſeul ie ſouſpire:
Adieu le bel obiet de mon plaiſant martyre,
Adieu bel œil diuin qui m'englace & m'enflame.
Adieu ma douce glace, adieu ma douce flame,
Adieu par qui ie vis & par qui ie reſpire:

Adieu belle humble honneste & gentille maistresse,
Adieu les doux liens où vous m'auez tenu
Maintenant en trauail maintenant en liesse:
Il est temps de partir le iour en est venu.
Le besoin importun non le desir me presse.
Le desir ne sçauroit desloger de son lieu:
Le pied vous laisse bien, mais le cœur ne vous laisse.
Ie vous coniure ici par Amour nostre Dieu
De prendre ce pendant mon cœur: tenez maistresse,
Voy-le-là, baisez-moy, gardez-le, & puis adieu.

Quand ie vous voy ma mortelle Deesse,
Ie deuiens sol sourd muet & sans ame:
Dedans mon sein mon pauure cœur se pâme,
Entre-surpris de ioye & de tristesse.
Mon poil au chef se frissonne & se dresse,
De glace froide vne fiéure m'enflame,
Ie pers le sens par vos regars ma dame,
Et quand à vous pour parler ie m'adresse,
Mon œil craint plus les vostres, qu'vn enfant
Ne craint la verge, ou la fille sa mere,
Et toutefois vous ne m'estes seuere,
Sinon au poinct que l'honneur vous defend.
Mais c'est assez puis que de ma misere
La guarison d'autre part ne depend.

Mes souspirs mes amis vous m'estes agreables,
D'autant que vous sortez pour vn lieu qui le vaut:
Ie porte dans le cœur des flammes incurables,
Le feu pourtant m'agrée & du mal ne me chaut.
Autant me plaist sentir le froid comme le chaud:
Plaisir & desplaisir me sont biens incroyables.
Bien-heureux ie m'estime aimant en lieu si haut,
Bien que mon sort me mette au rang des miserables.

Des miſerables? non, mais au rang des heureux.
« Vn homme ne pourroit ſans ſe voir amoureux
« Cognoiſtre par le mal que valent les lieſſes.
Non, ie ne voudrois pas pour l'or de l'Vniuers
N'auoir ſouffert les maux qu'en aimant i'ay ſoufferts
Pour l'attente d'vn bien qui vaut mille triſteſſes.

I'ay cent mille tourmens, & n'en voudrois moins d'vn,
Tant ils me ſont plaiſans pour vous belle maiſtreſſe:
Vn faſcheux deſplaiſir me vaut vne lieſſe,
Et iamais voſtre orgueil ne me fut importun.
Ie ſuis bien aſſeuré que ſi iamais aucun
Fut heureux en ſeruant vne humaine Deeſſe,
Sur tous les amoureux heureux ie me confeſſe,
Et ne veux point ceder en bon-heur à quelcun.
Plus ie ſuis abaiſſé plus i'eſpere de gloire:
Plus ie ſuis en l'obſcur plus i'eſpere de iour.
Il vaut trop mieux mourir pour ſi belle victoire,
Que de gaigner ailleurs ce bon enfant Amour.
Ie iure par ſes traits, & ie le veux bien croire,
Qu'il blanchiſt & noirciſt ma fortune à ſon tour.

Si quelque amoureux paſſe en Anjou par Bourgueil,
Voye vn Pin qui s'eſleue au deſſus du village,
Et là ſur le ſommet de ſon pointu fueillage,
Voirra ma liberté trofée d'vn bel œil,
Qu'Amour victorieux, qui ſe plaiſt de mon dueil,
Appendit pour ſa pompe & mon ſeruil hommage:
A fin qu'à tous paſſans elle fuſt teſmoignage
Que l'amoureuſe vie eſt vn plaiſant cercueil.
Ie ne pouuois trouuer plante plus eſtimée
Pour pendre ma deſpouille, en qui fut transformée
La ieune peau d'Atys deſſur le mont Idé.

Mais entre Atys & moy il y a difference,
C'est qu'il fut amoureux d'vn visage ridé,
Et moy d'vne beauté qui ne sort que d'enfance.

CHANSON.

Mon soin, amoureux esmoy,
Voyez combien de merueilles
Vous parfaites dedans moy
Par vos beautez nompareilles.
De telle façon vos yeux,
Où tousiours mon cœur s'en-vole,
Vostre front imperieux,
Vostre ris vostre parole
Me bruslent depuis le iour
Que i'en eu la cognoissance,
Desirant d'extreme amour
En auoir la iouyssance:
Que sans l'aide de mes pleurs
Dont ma vie est arrosée,
Long temps a que les chaleurs
D'Amour l'eussent embrasée.
Au contraire vos beaux yeux,
Où tousiours mon cœur s'en-vole,
Vostre front imperieux,
Vostre ris vostre parole
Me gelent depuis le iour
Que i'en eu la cognoissance,
Desirant d'extreme amour
En auoir la iouyssance:
Que sans l'aide des chaleurs
Dont mon ame est embrasée,

Long temps a que par mes pleurs
En eau ſe fuſt eſpuiſée.
Voyez donc mon doux eſmoy,
Voyez combien de merueilles
Vous parfaites dedans moy
Par vos beautez nompareilles.

LE VOYAGE DE TOVRS,

OV LES AMOVREVX.

Thoinet, & Perrot.

C'eſtoit en la ſaiſon que l'amoureuſe Flore
Faiſoit pour ſon amy les fleurettes eſclore
Par les prez bigarrez d'autant d'eſmail de fleurs,
Que le grand arc du Ciel s'eſmaille de couleurs:
Lors que les papillons & les blondes auettes,
Les vns chargez au bec, les autres aux cuiſſettes,
Errent par les iardins, & les petits oiſeaux
Voletans par les bois de rameaux en rameaux
Amaſſent la bechée, & parmy la verdure
Ont ſouci comme nous de leur race future.
Thoinet au mois d'Auril paſſant par Vandomois,
Me mena voir à Tours Marion que i'aimois,
Qui aux nopces eſtoit d'vne ſienne couſine:
Et ce Thoinet auſſi alloit voir ſa Francine,
Qu'Amour en ſe iouant d'vn trait plein de rigueur,
Luy auoit pres le Clain eſcrite dans le cœur.
Nous partiſmes tous deux du hameau de Couſtures,
Nous paſſaſmes Gaſtine & ſes hautes verdures,
Nous paſſaſmes Marré, & viſmes à mi-iour

Du pasteur Phelipot s'esleuer la grand tour,
Qui de Beaumont la Ronce honore le village
Comme vn pin fait honneur aux arbres d'vn bocage.
Ce pasteur qu'on nommoit Phelippot tout gaillard,
Chez luy nous festoya iusques au soir bien tard.
De là vinsmes coucher au gué de Lengenrie,
Sous des saules plantez le long d'vne prairie :
Puis dés le poinct du iour redoublant le marcher,
Nous vismes en vn bois s'esleuer le clocher
De sainct Cosme pres Tours, où la nopce gentille
Dans vn pré se faisoit au beau milieu de l'isle.
Là Francine dançoit, de Thoinet le souci,
Là Marion balloit, qui fut le mien aussi :
Puis nous mettans tous deux en l'ordre de la dance,
Thoinet tout le premier ceste plainte commence.
Ma Francine, mon cueur, qu'oublier ie ne puis,
Bien que pour ton amour oublié ie me suis,
Quand dure en cruauté tu passerois les Ourses
Et les torrens d'hyuer desbordez de leurs courses,
Et quand tu porterois en lieu d'humaine chair
Au fond de l'estomach pour vn cueur vn rocher :
Quand tu aurois succé le laict d'vne Lyonne,
Quand tu serois, cruelle, vne beste felonne,
Ton cœur seroit pourtant de mes pleurs adouci,
Et ce pauure Thoinet tu prendrois à merci.
Ie suis, s'il t'en souuient, Thoinet qui dés ieunesse
Te voyant sur le Clain t'appella sa maistresse,
Qui musette & flageol à ses léures vsa
Pour te donner plaisir, mais cela m'abusa :
Car te pensant flechir comme vne femme humaine,
Ie trouuay ta poitrine & ton aureille pleine,
Helas qui l'eust pensé ! de cent mille glaçons
Lesquels ne t'ont permis d'escouter mes chansons :
Et toutefois le temps, qui les prez de leurs herbes

Despouille d'an en an, & les champs de leurs gerbes,
Ne m'a point despouillé le souuenir du iour
Ny du mois où ie mis en tes yeux mon amour:
Ny ne fera iamais voire eussé-ie auallée
L'onde qui court là bas sous l'obscure valée.
C'estoit au mois d'Auril, Francine, il m'en souuient,
Quand tout arbre florit, quand la terre deuient
De vieillesse en iouuance, & l'estrange arondelle
Fait contre vn soliueau sa maison naturelle:
Quand la Limace au dos qui porte sa maison,
Laisse vn trac sur les fleurs: quand la blonde toison
Va couurant la chenille, & quand parmy les prées
Volent les papillons aux ailes diaprées,
Lors que fol ie te vy, & depuis ie n'ay peu
Rien voir apres tes yeux que tout ne m'ait despleu.
Six ans sont ia passez, toutefois dans l'oreille
I'entens encor' le son de ta voix nompareille,
Qui me gaigna le cœur, & me souuient encor
De ta vermeille bouche & de tes cheueux d'or,
De ta main, de tes yeux, & si le temps qui passe
A depuis desrobé quelque peu de leur grace,
Helas ie ne suis moins de leurs graces rauy
Que ie fus sur le Clain, le iour que ie te vy
Surpasser en beauté toutes les pastourelles
Que les ieunes pasteurs estimoyent les plus belles.
Car ie n'ay pas esgard à cela que tu es,
Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits
Te grauerent en moy, voire de telle sorte
Que telle que tu fus telle au sang ie te porte.
Dés l'heure que le cœur de l'œil tu me perças,
Pour en sçauoir la fin ie fis tourner le Sas
Par vne Ianeton, qui au bourg de Crotelles
Soit du bien soit du mal disoit toutes nouuelles.
Apres qu'elle eut trois fois craché dedans son sein,

Trois fois eſternué, elle priſt du leuain,
Le retaſte en ſes doigts, & en fiſt vne image
Qui te ſembloit de port de taille & de viſage:
Puis tournoyant trois fois, & trois fois marmonnant,
De ſa gertiere alla tout mon col entournant,
Et me dit, Ie ne tiens ſi fort de ma gertiere
Ton col, que ta vie eſt de malheur heritiere,
Captiue de Francine, & ſeulement la mort
Deſnou'ra le lien qui te ſerre ſi fort:
Et n'eſpere iamais de vouloir entreprendre
D'eſchauffer vn glaçon qui te doit mettre en cendre.
Las! ie ne la creu pas, & pour vouloir adonc
En eſtre plus certain, ie fis couper le ionc
La veille de ſainct Iean: mais ie vy ſur la place
Le mien, ſigne d'Amour, croiſtre plus d'vne braſſe,
Le tien demeurer court, ſigne que tu n'auois
Soucy de ma langueur, & que tu ne m'aimois,
Et que ton amitié qui n'eſt point aſſeurée,
Ainſi que le ionc court, eſt courte demeurée.
Ie mis pour t'eſſayer encores dauant-hier
Dans le creux de ma main des fueilles de coudrier:
Mais en tappant deſſus, nul ſon ne me rendirent,
Et flaques ſans ſonner ſur la main me fanirent,
Vray ſigne que ie ſuis en ton amour moqué,
Puis qu'en frapant deſſus elles n'ont point craqué:
Pour monſtrer par effet que ton cœur ne craquette
Ainſi que fait le mien d'vne flame ſegrette.
O ma belle Francine, ô ma fiere, & pourquoy
En danſant, de tes mains ne me prens tu le doy?
Pourquoy laſſe du bal entre ces fleurs couchée,
N'ay-ie ſur ton giron ou la teſte panchée,
Ou mes yeux ſur les tiens, ou ma bouche deſſus
Tes deux tetins de neige & d'yuoire conceus?
Te ſemblay-ie trop vieil? encor la barbe tendre

Ne fait que commencer sur ma iouë à s'estendre,
Et ta bouche qui passe en beauté le coural,
S'elle veut me baiser, ne se fera point mal :
Mais ainsi qu'vn Lezard se cache sous l'herbette,
Sous ma blonde toison cacheras ta languette :
Puis en la retirant, tu tireras à toy
Mon cœur, pour te baiser, qui sortira de moy.
Helas prens donc mon cœur, auecques ceste paire
De ramiers que ie t'offre, ils sont venus de l'aire
De ce gentil ramier dont ie t'auois parlé :
Margot m'en a tenu plus d'vne heure acollé,
Les pensant emporter pour les metre en sa cage.
Mais ce n'est pas pour elle : & demain dauantage
Ie t'en rapporteray, auecques vn pinson
Qui desia sçait par cœur vne belle chanson,
Que ie fis l'autre iour dessous vne aubespine,
Dont le commencement est Thoinet & Francine.
Hà, cruelle, demeure, & tes yeux amoureux
Ne destourne de moy : hà ie suis malheureux !
Car ie cognois mon mal, & si cognois encore
La puissance d'Amour, qui le sang me deuore.
Sa puissance est cruelle, & n'a point d'autre ieu,
Sinon de rebruster nos cœurs à petit feu,
Ou de les englacer, comme ayant pris son estre
D'vne glace ou d'vn feu ou d'vn rocher champestre.
Ha ! que ne suis-ie abeille, ou papillon, i'irois
Maugré toy te baiser, & puis ie m'assirois
Sur tes tetins, afin de succer de ma bouche
Ceste humeur qui te fait contre moy si farouche.
O belle au doux regard, Francine au beau sourcy,
Baise moy ie te prie, & m'embrasses ainsy
Qu'vn arbre est embrassé d'vne vigne bien forte.
« Souuent vn vain baiser quelque plaisir apporte.
Ie meurs ! tu me feras despecer ce bouquet,

Que i'ay cueilly pour ioy, de Thym & de Muguet,
Et de la rouge-fleur qu'on nomme Caſſandrette,
Et de la blanche-fleur qu'on appelle Oliuette,
A qui Bellot donna & la vie & le nom,
Et de celle qui prend de ton nom ſon ſurnom.
Las! où fuis tu de moy? hà ma fiere ennemie,
Ie m'en vois deſpouiller iaquette & ſouquenie,
Et m'en courray tout nud au haut de ce rocher,
Où tu vois ce garçon à la ligne peſcher,
Afin de me lancer à corps perdu dans Loire
Pour lauer mon ſoucy, ou afin de tant boire
D'eſcumes & de flots, que la flame d'aimer
Par l'eau contraire au feu ſe puiſſe conſumer.
Ainſi diſoit Thoinet, qui ſe paſma ſur l'herbe,
Preſque tranſi de voir ſa dame ſi ſuperbe,
Qui rioit de ſon mal, ſans daigner ſeulement
D'vn ſeul petit clin d'œil appaiſer ſon tourment.
I'ouurois deſia la léure apres Thoinet pour dire
De combien Marion m'eſtoit encores pire,
Quand i'auiſe ſa mere en haſte gaigner l'eau,
Et ſa fille emmener auec elle au bateau,
Qui ſe ioüant ſur l'onde attendoit ceſte charge,
Lié contre le tronc d'vn ſaule au feſte large.
Ia les rames tiroient le bateau bien panſu,
Et la voile en enflant ſon grand reply boſſu
Emportoit le plaiſir qui mon cœur tient en peine,
Quand ie m'aſſis au bord de la premiere arene:
Et voyant le bateau qui s'enſuyoit de moy,
Parlant à Marion ie chantay ce conuoy.
Bateau qui par les flots ma chere vie emportes,
Des vents en ta faueur les haleines ſoient mortes.
Et le Ban perilleux qui ſe trouue parmy
Les eaux, ne t'enuelope en ſon ſable endormy:
Que l'air, le vent, & l'eau fauoriſent ma dame,

Et que nul flot boſſu ne deſtourbe ſa rame.
En guiſe d'vn eſtang ſans vague pareſſeux
Aille le cours de Loire, & ſon limon craſſeux
Pour ce iourd'huy ſe change en grauelle menüe,
Pleine de meint ruby & meinte perle eſleüe.
Que les bords ſoient ſemez de mille belles fleurs,
Repreſentant ſur l'eau mille belles couleurs,
Et le tropeau Nymphal des gentilles Naïades
Alentour du vaiſſeau face mille gambades:
Les vnes balloyant des paumes de leurs mains
Les flots deuant la barque, & les autres leurs ſeins
Deſcouurent à fleur d'eau, & d'vne main ouuriere
Conduiſent le bateau du long de la riuiere.
L'azuré Martinet puiſſe voler dauant
Auecques la Mouette, & le Plongeon ſuiuant
Son malheureux deſtin pour le iourd'huy ne ſonge
En ſa belle Heſperie, & dans l'eau ne ſe plonge:
Et le Heron criard, qui la tempeſte fuit,
Haut pendu dedans l'air ne face point de bruit:
Ains tout gentil oiſeau qui va cherchant ſa proye
Par les flots poiſſonneux, bien-heureux te conuoye,
Pour ſeurement venir euecq' ta charge au port,
Où Marion voirra, peut eſtre, ſur le bort
Vn orme des longs bras d'vne vigne enlaſſée,
Et la voyant ainſi doucement embraſſée,
De ſon pauure Perrot ſe pourra ſouuenir,
Et voudra ſur le bord embraſſé le tenir.
On dit au temps paſſé que quelques vns changerent
En riuiere leur forme, & eux meſmes nagerent
Au flot qui de leur ſang goutte à goutte ſailloit,
Quand leur corps transformé en eau ſe diſtilloit.
Que ne puis-ie muer ma reſſemblance humaine
En la forme de l'eau qui ceſte barque emmeine?
I'irois en murmurant ſous le fond du vaiſſeau,

I'irois tout alentour, & mon amoureuse eau
Baiseroit or' sa main, ore sa bouche franche,
La suiuant iusqu'au port de la Chapelle blanche:
Puis laissant mon canal pour iouyr de mon vueil,
Par le trac de ses pas i'irois iusqu'à Bourgueil,
Et là dessous vn pin, couché sur la verdure,
Ie voudrois reuestir ma premiere figure.
Se trouue point quelque herbe en ce riuage icy
Qui ait le goust si fort, qu'elle me puisse ainsi
Muer comme fut Glauque, en aquatique monstre,
Qui homme ne poisson, homme & poisson se monstre?
Ie voudrois estre Glauque, & auoir dans mon sein
Les pommes qu'Hippomane eslançoit de sa main
Pour gaigner Atalante: à fin de te surprendre,
Ie les ru'rois sur l'eau, & te ferois apprendre
Que l'or n'a seulement sur la terre pouvoir.
Mais qu'il peult desur l'eau des femmes deceuoir.
Or cela ne peult estre, & ce qui se peult faire,
Ie le veux acheuer afin de te complaire:
Ie veux soigneusement ce coudrier arroser,
Et des chapeaux de fleurs sur ses fueilles poser:
Et auecq'vn poinçon ie veux desur l'escorce
Engrauer de ton nom les six lettres à force,
Afin que les passans en lisant Marion,
Facent honneur à l'arbre entaillé de ton nom.
Ie veux faire vn beau lict d'vne verte ionchee
De Paruanche fueillue encontre-bas couchee,
De Thym qui fleure bon, & d'Aspic porte-epy,
D'odorant Poliot contre terre tapy,
De Neufard tousiours verd, qui la froideur incite,
Et de Ionc qui les bords des riuieres habite.
Ie veux iusques au coude auoir l'herbe, & ie veux
De roses & de liz couronner mes cheueux.
Ie veux qu'on me défonce vne pipe Angeuine,

Et en me ſouuenant de ma toute diuine,
De toy mon doux ſoucy, eſpuiſer iuſqu'au fond
Mille fois ce iourd'huy mon gobelet profond,
Et ne partir d'icy iuſqu'à tant qu'à la lie
De ce bon vin d'Aniou la liqueur ſoit faillie.
Melchior Champenois, & Guillaume Manceau,
L'vn d'vn petit rebec, l'autre d'vn chalumeau,
Me chanteront comment i'eu l'ame deſpourueüe
De ſens & de raiſon ſi toſt que ie t'eu veüe,
Puis chanteront comment pour flechir ta rigueur
Ie t'appellay ma vie, & te nommay mon cœur,
Mon œil, mon ſang, mon tout: mais ta haute penſée
N'a voulu regarder choſe tant abaiſſee,
Ains en me dedaignant tu aimas autre part
Vn qui ſon amitié chichement te depart.
Voila comme il te prend pour meſpriſer ma peine,
Et le ruſtique ſon de mon tuyau d'aueine.
Ils diront que mon teint vermeil au parauant,
Se perd comme vne fleur qui ſe faniſt au vent:
Que mon poil deuient blanc, & que la ieune grace
De mon nouueau printemps de iour en iour s'efface:
Et que depuis le mois que l'amour me fit tien,
De iour en iour plus triſte & plus vieil ie deuien.
Puis ils diront comment les garçons du village
Diſent que ta beauté tire deſia ſur l'age,
Et qu'au matin le coq dés la poincte du iour
N'oyra plus à ton huis ceux qui te ſont l'amour.
« Bien fol eſt qui ſe fie en ſa belle ieuneſſe,
« Qui ſi toſt ſe deſrobe, & ſi toſt nous delaiſſe.
« La roſe à la parfin deuient vn gratecu,
« Et tout auecq' le temps par le temps eſt vaincu.
Quel paſſetemps prens-tu d'habiter la valee
De Bourgueil où iamais la Muſe n'eſt allee?
Quitte moy ton Anjou, & vien en Vandomois:

Là s'esleuent au ciel les sommets de nos bois,
Là sont mille taillis & mille belles plaines,
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
Là sont mille rochers, où Echon alentour
En resonnant mes vers ne parle que d'Amour.
Ou bien si tu ne veux, il me plaist de me rendre
Angeuin pour te voir, & ton langage apprendre:
Et pour mieux te flechir, les hauts vers que i'auois
En ma langue traduit du Pindare Gregeois,
Humble, ie veux redire en vn chant plus facile
Sur le doux chalumeau du pasteur de Sicile.
Là parmy tes sablons Angeuin deuenu,
Ie veux viure sans nom comme vn pauure incognu,
Et dés l'aube du iour auecq' toy mener paistre
Aupres du port Guiet nostre tropeau champestre:
Puis sur le chaud du iour ie veux en ton giron
Me coucher sous vn chesne, où l'herbe à l'enuiron
Vn beau lict nous fera de mainte fleur diuerse,
Pour nous coucher tous deux sous l'ombre à la renuerse:
Puis au Soleil penchant nous conduirons noz bœufs
Boire le haut sommet des ruisselets herbeux,
Et les reconduirons au son de la musette,
Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.
Là sans ambition de plus grands biens auoir,
Contenté seulement de t'aimer & te voir,
Ie passerois mon âge, & sur ma sepulture
Les Angeuins mettroient ceste breue escriture.
Celuy qui gist icy, touché de l'aiguillon
Qu'amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon
Les tropeaux de sa dame, & en ceste prairie
Mourut en bien aimant vne belle Marie,
Et elle apres sa mort mourut aussi d'ennuy,
Et sous ce verd tombeau repose auecques luy.
A peine auois ie dit, quand Thoinet se dépâme,

Et à ſoy reuenu alloit apres ſa dame:
Mais ie le retiray le menant d'autre part
Pour chercher à loger, car il eſtoit bien tard.
Nous auions ia paſſé la ſablonneuſe riue,
Et le flot qui bruyant contre le pont arriue,
Et ja deſſus le pont nous eſtions paruenus,
Et nous apparoiſſoit le tumbeau de Turnus,
Quand le paſteur Ianot tout gaillard nous emmeine
Dedans ſon toict couuert de iauelles d'aueine.

Maiſtreſſe, de mon cœur vous emportez la clef,
La clef de mes penſers & la clef de ma vie:
Et toutesfois (helas!) ie ne leur porte enuie,
Pourueu que vous ayez pitié de leur meſchef.
Vous me laiſſez tout ſeul en vn torment ſi gref,
Que ie mourray de dueil d'ire & de Ialouſie:
Tout ſeul ie le voudrois, mais vne compagnie
Vous me donnez de pleurs qui coulent de mon chef.
Que maudit ſoit le iour que la fleche cruelle
M'engraua dans le cœur voſtre face ſi belle,
Voz cheueux voſtre front vos yeux & voſtre port,
Qui ſeruent à ma vie & de Fare & d'eſtoille!
Ie deuois mourir lors ſans plus craindre la mort,
Le deſpit m'euſt ſeruy pour me conduire au port,
Mes pleurs ſeruy de fleuue, & mes ſouſpirs de voile.

Quand rauy ie me pais de voſtre belle face,
Ie voy dedans vos yeux ie ne ſçay quoy de blanc,
Ie ne ſçay quoy de noir, qui m'eſmeut tout le ſang,
Et qui iuſques au cœur de veine en veine paſſe.
Ie voy dedans Amour qui va changeant de place,
Ores bas ores haut touſiours me regardant,
Et ſon arc contre moy coup ſur coup desbandant.
Si ie faux, ma raiſon, que veux-tu que ie face?

Tant s'en faut que ie sois alors maistre de moy,
Que ie nirois les Dieux, & trahirois mon Roy,
Ie vendrois mon pays, ie meurtrirois mon pere :
Telle rage me tient apres que i'ay tasté
A longs traits amoureux de la poison amere,
Qui sort de ces beaux yeux dont ie suis enchanté.

Ie reçoy plus de ioye à regarder vos yeux,
Qu'à boire, qu'à manger, qu'à dormir, ny qu'à faire
Chose qui soit à l'ame ou au corps necessaire,
Tant de vostre regard ie suis ambitieux.
Pource ny froid hyuer, ny esté chaleureux
Ne me peut empescher que ie n'aille complaire
A ce cruel plaisir, qui me rend tributaire
De vos yeux qui me sont si doux & rigoureux.
Marie, vous auez de vos lentes œillades
Gasté de mes deux yeux les lumieres malades,
Et si ne vous chaut point du mal que m'auez fait.
Ou guarissez mes yeux, ou confessez l'offense :
Si vous la confessez, ie seray satisfait,
Me donnant vn baiser pour toute recompense.

Si i'estois Iupiter, Marie, vous seriez
Mon espouse Iunon : si i'estois Roy des ondes
Vous seriez ma Tethys, Royne des eaux profondes,
Et pour vostre maison les ondes vous auriez.
Si la terre estoit mienne, auec moy vous tiendriez
L'empire sous vos mains, dame des terres rondes,
Et dessus vn beau Coche en belles tresses blondes,
Par le peuple en honneur Deesse vous iriez.
Mais ie ne suis pas Dieu, & si ne le puis estre :
Le ciel pour vous seruir seulement m'a fait naistre,
De vous seule ie prens mon sort auantureux.

Vous eſtes tout mon bien, mon mal, & ma fortune.
S'il vous plaiſt de m'aimer, ie deuiendray Neptune,
Tout Iupiter tout Roy tout riche & tout heureux.

Marie, que ie ſers en trop cruel deſtin,
Quand d'vn baiſer d'amour voſtre bouche me baiſe
Ie ſuis tout eſperdu, tant le cœur me bat d'aiſe:
Entre vos doux baiſers puiſſé-ie prendre fin.
Il ſort de voſtre bouche vn doux flair qui le thin
Le ioſmin & l'œillet la framboiſe & la fraiſe
Surpaſſe de douceur, tant vne douce braiſe
Vient de la bouche au cœur par vn nouueau chemin.
Il ſort de voſtre ſein vne odoreuſe haleine
(Ie meurs en y penſant) de parfum toute pleine,
Digne d'aller au ciel embaſmer Iupiter.
Mais quand toute mon ame en plaiſir ſe conſomme
Mourant deſſus vos yeux, lors pour me deſpiter
Vous fuyez de mon col pour baiſer vn ieune homme.

Marie, baiſez-moy: non, ne me baiſez pas,
Mais tirez moy le cœur de voſtre douce haleine:
Non, ne le tirez pas, mais hors de chaque veine
Succez-moy toute l'ame eſparſe entre vos bras:
Non, ne la ſuccez pas: car apres le treſpas
Que ſerois-ie ſinon vne ſemblance vaine,
Sans corps deſur la riue, où l'amour ne demeine
(Pardonne moy Pluton) qu'en feintes ſes esbas?
Pendant que nous viuons, entr'aimons nous, Marie,
Amour ne regne point ſur la troupe bleſmie
Des morts, qui ſont ſillez d'vn long ſomme de fer.
C'eſt abus que Pluton ait aimé Proſerpine,
Si doux ſoing n'entre point en ſi dure poitrine:
Amour regne en la terre & non point en enfer.

MADRIGAL.

Comme d'vn ennemy ie veux en toute place
M'eslongner de vos yeux, qui m'ont le cœur deceu,
Petits yeux de Venus, par lesquels i'ay receu
Le coup mortel au sang qui d'outre en outre passe.
Ie voy, les regardant, Amour qui me menasse,
Aumoins voyant son arc ie l'ay bien apperceu:
Mais remparer mon cœur contre luy ie n'ay sceu,
Dont le trait fausseroit vne forte cuirasse.
Or pour ne les voir plus, ie veux aller bien loing
Viure desur le bord d'vne mer solitaire:
Encore i'ay grand'peur de ne perdre le soing,
Qui m'est par habitude vn mal hereditaire,
Tant il a pris en moy de force & de seiour.
« On peut outre la mer vn long voyage faire,
« Mais on ne peut changer ny de cœur ny d'amour.

Astres qui dans le ciel rouez vostre voyage,
D'où vient nostre destin de la Parque ordonné?
Si ma muse autrefois vos honneurs a sonné,
Destournez (s'il vous plaist) mon malheureux presage.
Ceste nuict en dormant sans faire aucun outrage
A l'anneau que Marie au soir m'auoit donné,
S'est rompu dans mon doigt, & du faict estonné,
I'ay senty tout mon cœur bouillonner d'vne rage.
Si ma Dame periure a peu rompre sa foy
Ainsi que cest anneau s'est rompu dans mon doy,
Astres, ie veux mourir, enuoyez moy le Somme,

Somme aux liens de fer, ennemy du Soleil,
Et faites, s'il eſt vray, que mes yeux il aſſomme
Pour victime eternelle au frere du ſommeil.

Vos yeux eſtoient moiteux d'vne humeur enflammee,
Qui m'ont gaſté les miens d'vne ſemblable humeur,
Et pource que vos yeux aux miens ont fait douleur,
Ie vous ay d'vn nom Grec Sinope ſurnommee:
Mais ceſt' humeur mauuaiſe au cœur eſt deuallee,
Et là comme maiſtreſſe a pris force & vigueur,
Gaſtant mon pauure ſang d'vne bleſme langueur,
Qui ja par tout le corps lente s'eſt eſcoulee.
Mon cœur enuironné de ce mortel danger,
En voulant reſiſter au malheur eſtranger,
A mon ſang conuerty en larmes & en pluye:
Afin que par les yeux autheurs de mon ſouci
Mon malheur fuſt noyé, ou que par eux auſſi
Fuyant deuant le feu i'eſpuiſaſſe ma vie.

Ha! que ie porte & de haine & d'enuie
Au medecin qui vient ſoir & matin
Sans nul propos taſtonner le tetin,
Le ſein le ventre & les flancs de m'amie.
Las! il n'eſt pas ſi ſongneux de ſa vie
Comme elle penſe, il eſt mechant & fin:
Cent fois le iour il la viſite, afin
De voir ſon ſein qui d'aimer le conuie.
Vous qui auez de ſa fiéure le ſoin,
Parens, chaſſez ce medecin bien loin,
Ce medecin amoureux de Marie,
Qui fait ſemblant de la venir penſer.
Que pleuſt à Dieu pour l'en recompenſer,
Qu'il euſt mon mal, & qu'elle fuſt guarie!

CHANSON.

Veu que tu es plus blanche que le liz
Qui t'a rougi ta léure vermeillette?
Qui est l'ouurier qui proprement t'a mis
Dessus ton teint ceste couleur rougette?
Qui t'a noircy les arcs de tes sourcis?
Qui t'a noircy tes yeux brunets, Madame?
O grand'beauté suiet de mes soucis,
O grand'beauté qui me resiouis l'ame!
O douce belle honneste cruauté
Qui doucement me contrains de te suiure!
O fiere ingrate & fascheuse beauté
Auecques toy ie veux mourir & viure!

Chacun qui voit ma couleur triste & noire,
Me dit, Ronsard, vous estes amoureux:
Mais ce bel œil qui me fait langoureux,
Le sçait, le voit, & si ne le veut croire.
Dequoy me sert que mon mal soit notoire
Quand à mon dam son œil trop rigoureux,
Par ne sçay quel desastre malheureux
Voit bien ma playe, & si la prend à gloire?
I'ay beau pleurer protester & iurer,
I'ay beau promettre & cent fois asseurer
Qu'autre iamais n'aura sus moy puissance,
Qu'elle s'esbat de me voir en langueur:
Et plus de moy ie luy donne asseurance,
Moins me veut croire, & m'appelle vn moqueur.

CHANSON.

Quand ie te veux raconter mes douleurs,
Et de quel mal en te ſeruant ie meurs,
Et quelle fiebure ard toute ma moüelle,
Ma voix tremblote, & ma langue chancelle,
Mon cœur ſe paſme, & le ſang me tre-ſaut :
En meſme inſtant i'endure froid & chaut,
Sur mes genoux deſcend vne gelee,
Iuſqu'aux talons vne ſueur ſalee
De tout mon corps comme vn fleuue ſe ſuit,
Et ſur mes yeux nage vne obſcure nuit :
Tant ſeulement mes larmes abondantes
Sont les teſmoings de mes flames ardantes,
De mes ſouſpirs & de mon long ſoucy,
Qui ſans parler te demandent mercy.

CHANSON.

Ie ſuis ſi ardent amoureux,
Que fol ſouuenir ne me puis,
Ny où ie ſuis ne qui ie ſuis,
Ny combien ie ſuis malheureux.
I'ay pour mes hoſtes nuict & iour
En mon cœur la rage & l'eſmoy,
Qui vont pratiquant deſſus moy
Toutes les cruautez d'Amour.

Et toutesfois ie n'ose armer
Ma raison pour vaincre le tort :
Car plus on me donne la mort,
Et plus ie suis content d'aimer.

Si vous pensez qu'Avril & sa belle verdure
De vostre fiéure quarte effacent la langueur,
Vous estes bien trompee, il faut guarir mon cœur
Du chaud mal dont il meurt, duquel vous n'auez cure.
Il faut premier guarir l'ancienne pointure
Que vos yeux en mon sang me font par leur rigueur,
Et en me guarissant vous reprendrez vigueur
Du mal que vous souffrez, & du mal que i'endure.
La fiéure qui vous ard, ne vient d'autre raison,
Sinon de moy qui feis aux Dieux vne oraison,
Pour me contre-venger, de vous faire malade.
Vous souffrez à bon droict. Quoy ? voulez-vous guarir,
Et si ne voulez pas vos amis secourir,
Que vous guaririez bien seulement d'vne œillade ?

I'ay desiré cent fois me transformer, & d'estre
Vn esprit inuisible, afin de me cacher
Au fond de vostre cœur, pour l'humeur rechercher
Qui vous fait contre moy si cruelle apparoistre.
Si i'estois dedans vous, au moins ie serois maistre
De l'humeur qui vous fait contre l'Amour pecher,
Et si n'auriez ny pouls ny nerfs dessous la chair,
Que ie ne recherchasse à fin de vous cognoistre.
Ie sçaurois maugré vous & vos complexions,
Toutes vos volontez & vos conditions,
Et chasserois si bien la froideur de vos veines,

Que les flames d'Amour vous y allumeriez:
Puis quand ie les voirrois de son feu toutes pleines,
Ie me referois homme, & lors vous m'aimeriez.

Tu as beau, Iupiter, l'air de flames dissoudre,
Et faire d'vn grand bruit galloper tes cheuaux
Ronflans à longs esclairs par le creux des nuaux,
Et en cent mille esclats coup sur coup les descoudre:
Ie ne crains tes esclairs ny ton son ny ta foudre,
Comme le cœur peureux des autres animaux:
Il y a trop long temps que les foudres iumeaux
Des yeux de ma maistresse ont mis le mien en poudre.
Ie n'ay plus ny tendons ny arteres ny nerfs:
Les feux trop violents qu'en aimant i'ay soufferts,
M'ont tourné tout le corps & toute l'ame en cendre.
Ie ne suis plus vn homme (ô estrange meschef!)
Mais vn fantaume vain, qu'on ne sçauroit plus prendre,
Tant la foudre amoureuse est cheute sus mon chef.

Veux-tu sçauoir, Bruez, en quel estat ie suis?
Ie te le veux conter: d'vn pauure miserable
Il n'y a nul malheur, tant soit-il pitoyable,
Que ie n'aille passant d'vn seul de mes ennuis.
Ie tien tout ie n'ay rien ie veux & si ne puis,
Ie reuy ie remeurs ma playe est incurable:
Qui veut seruir Amour, ce Tyran execrable,
Pour toute recompense il reçoit de tels fruis.
Pleurs larmes & souspirs accompagnent ma vie,
Langueur douleur regret soupçon & ialousie,
Transporté d'vn penser qui me vient deceuoir.
Ie meurs d'impatience: & plus ie ne sens viure
L'esperance en mon cœur, mais le seul desespoir
Qui me guide à la mort, & ie le veux bien suiure.

Quiconque voudra ſuiure Amour ainſi que moy,
Celuy ſe delibere en penible triſteſſe
Viure comme ie vy. Il pleut à la Deeſſe
Qui tient Cypre en ſes mains, d'ordonner telle loy.
Apres auoir ſouffert les maux que ie reçoy,
Il mourra de langueur, & ſa fiere maiſtreſſe
Le voyant treſpaſſé ſautera de lieſſe,
Se moquant du tombeau du mort & de ſa foy.
Allez donc Amoureux faire ſeruice aux Dames,
Offrez leur pour preſent & vos corps & vos ames,
Vous en receuerez vn ſalaire bien doux.
« *Ie croy que Dieu les feit à fin de nuire à l'homme:*
« *Il les feit (Pardaillan) pour noſtre malheur, comme*
« *Les Tygres les Lions les Serpens & les Loups.*

I'auois cent fois iuré de iamais ne reuoir
(O ſerment d'amoureux!) l'angelique viſage
Qui depuis quinze mois en peine & en ſeruage
Empriſonne mon cœur que ie ne puis r'auoir.
I'en auois fait ſerment: mais ie n'ay le pouuoir
D'eſtre ſeigneur de moy: tant mon traiſtre courage
Violenté d'amour & conduit par vſage,
Y reconduit mes pieds abuſé d'vn eſpoir.
« *Le deſtin, Pardaillan, eſt vne forte choſe:*
« *L'homme dedans ſon cœur ſes affaires diſpoſe,*
« *Le Ciel faiſant tourner ſes deſſeins au rebours.*
Ie ſçay bien que ie fais ce que ie ne doy faire,
Ie ſçay bien que ie ſuy de trop folles amours:
Mais quoy, puis que le Ciel delibere au contraire?

Ne me ſuy point, Belleau, allant à la maiſon
De celle qui me tient en douleur nompareille:
Ignores-tu les vers chantez par la Corneille
A Mopſe qui ſuiuoit la trace de Iaſon?

Prophete, dist l'oiseau, tu n'as point de raison
De suiure cest amant qui tout seul s'appareille
« D'aller voir ses amours : malheureux qui conseille,
« Et qui suit vn amant quand il n'en est saison.
Pour ton profit, Belleau, que ton regard ne voye
Celle qui par les yeux la playe au cœur m'enuoye,
De peur qu'il ne reçoiue vn mal au mien pareil.
Il suffist que sans toy ie sois seul miserable :
Reste sain ie te pri' pour estre secourable
A ma douleur extreme, & m'y donner conseil.

CHANSON.

Comme la cire peu à peu,
Quand pres de la flame on l'approche,
Se fond à la chaleur du feu :
Ou comme au feste d'vne roche
La neige encores non foulée
Au Soleil se perd escoulée :
Quand tu tournes tes yeux ardans
Sur moy d'vne œillade gentille,
Ie sens tout mon cœur au dedans
Qui se consomme & se distille,
Et ma pauure ame n'a partie
Qui ne soit en feu conuertie.
Comme vne rose qu'vn amant
Cache au sein de quelque pucelle
Qu'elle enferme bien cherement
Pres de son tetin qui pommelle,
Puis chet fanie sur la place
Au soir quand elle se delace :

Et comme vn lis par trop laué
De quelque pluye printaniere,
Panche à bas son chef aggraué
Dessus la terre nourriciere,
Sans que iamais il se releue,
Tant l'humeur pesante le gréue:
Ainsi ma teste à tous les coups
Se panche de tristesse à terre.
Sur moy ne bat veine ny pouls,
Tant la douleur le cœur me serre:
Ie ne puis parler, & mon ame
Engourdie en mon corps se pâme.
Adonques pasmé ie mourrois,
Si d'vn seul baiser de ta bouche
Mon ame tu ne secourois,
Et mon corps froid comme vne souche:
Me resoufflant en chaque veine
La vie par ta douce haleine.
Mais c'est pour estre tourmenté
De plus longue peine ordinaire,
Comme le cœur de Promethé,
Qui se renaist à sa misere,
Eternel repas miserable
De son vautour insatiable.

Si i'auois vn haineux qui machinast ma mort,
Pour me contre-venger d'vn si fier aduersaire,
Ie voudrois qu'il aimast les yeux de ma contraire,
Qui si fiers contre moy me font si doux effort.
Ceste punition, tant son regard est fort,
Luy seroit vn enfer & se voudroit desfaire:
Ny le mesme plaisir ne luy sçauroit plus plaire,
Seulement au trespas seroit son reconfort.

Le regard monſtrueux de la Meduſe antique
N'eſt rien au pris du ſien que fable Poëtique.
Meduſe ſeulement tournoit l'homme en rocher;
Mais ceſte-ci en-roche, en-eauë, en-fouë, en-glace
Ceux qui de ſes regars oſent bien approcher.
De quel monſtre, Lecteur, at-elle pris ſa race?

I'auray touſiours en l'ame attachez les rameaux
Du lierre où ma Dame oſa premier eſcrire
L'amour qu'elle n'oſoit de ſa bouche me dire
Pour crainte d'vn ſeigneur, la cauſe de mes maux.
Sur toy iamais Hyboux Orfrayes ny Corbeaux
Ne ſe viennent brancher, iamais ne puiſſe nuire
Le fer à tes rameaux, & à toy ſoit l'empire,
O lierre amoureux, de tous les arbriſſeaux.
Non pour autre raiſon le grand fils de Semelle
Enuironne de toy ſa perruque immortelle,
Que pour recompenſer le bien que tu luy fis,
Quand ſur les bords de Die Ariadne laiſſée,
Comme ſur vn papier luy conta ſes ennuis,
Eſcriuant deſſus toy s'amour & ſa penſée.

Amour voulut le corps de ceſte mouſche prendre,
Qui fait courir les bœufs en eſté par les bois,
Puis il choiſit vn trait de ceux de ſon carquois,
Qui piquant ſçait le mieux dedans les cœurs deſcendre.
Il eſlongna ſes mains & feit ſon arc eſtendre
En croiſſant, qui ſe courbe aux premiers iours du mois,
Puis me laſcha le trait contre qui le harnois
D'Achille ny d'Hector ne ſe pourroit defendre.
Apres qu'il m'eut bleſſé en riant s'en-vola,
Et par l'air mon penſer auec luy s'en-alla.
Penſer va-t'en au Ciel, la terre eſt trop commune.

Adieu Amour adieu, adieu penſer adieu :
Ny l'vn ny l'autre en moy vous n'aurez plus de lieu :
Touſiours l'vn me maiſtriſe, & l'autre m'importune.

CHANSON.

Voulant, ô ma douce moitié,
T'aſſeurer que mon amitié
Ne ſe voirra iamais finie :
Ie fis pour t'en aſſeurer mieux,
Vn ſerment iuré par mes yeux
Et par mon cœur & par ma vie.
Tu iures ce qui n'eſt à toy,
Ton cœur & tes yeux ſont à moy
D'vne promeſſe irreuocable,
Ce me dis-tu : helas au moins
Reçoy mes larmes pour teſmoins
Que ma parolle eſt veritable.
Alors belle tu me baiſas
Et doucement deſ-attizas
Mon feu d'vn gracieux viſage :
Puis tu fis ſigne de ton œil,
Que tu receuois bien mon dueil
Et mes larmes pour teſmoignage.

A Phebus, Patoillet, tu es du tout ſemblable
De face & de cheueux & d'art & de ſçauoir :
A tous deux dans le cœur Amour a fait auoir
Pour vne belle Dame vne playe incurable.

Ny herbe ny onguent contre Amour n'est valable :
« Car rien ne peut forcer de Venus le pouuoir :
Seulement tu peux bien par tes vers receuoir
A ta playe amoureuse vn secours allegeable.
En chantant, Patoillet, on charme le soucy :
Le Cyclope AEtnean se guarissoit ainsi,
Chantant sur son flageol sa belle Galatée.
La peine descouuerte adoucist nostre ardeur :
« Ainsi moindre deuient la plaisante langueur
« Qui vient de trop aimer quand elle est bien chantée.

Marie tout ainsi que vous m'auez tourné
Ma raison qui de libre est maintenant seruile,
Ainsi m'auez tourné mon graue premier stile,
Qui pour chanter si bas n'estoit point ordonné.
Aumoins si vous m'auiez pour ma perte donné
Congé de manier vostre cuisse gentile,
Ou bien si vous estiez à mes desirs facile,
Ie n'eusse regretté mon stile abandonné.
Las ! ce qui plus me deult c'est que n'estes contante
De voir que ma Muse est si basse & si rampante,
Qui souloit apporter aux François vn effroy :
Mais vostre peu d'amour ma loyauté tourmente,
Et sans aucun espoir d'vne meilleure attente
Tousiours vous me liez & triomphez de moy.

CHANSON.

Si ie t'assauls, Amour, Dieu qui m'es trop cognu,
Pour neant en ton camp ie feray des allarmes :
Tu es vn vieil routier & bien appris aux armes,
Et moy ieune guerrier mal appris & tout nu.

Si ie fuy deuant toy, ie ne sçaurois aller
En lieu, que ie ne sois deuancé de ton aile:
Si ie veux me cacher, l'amoureuse etincelle
Qui reluist en mon cœur me viendra deceler.
Si ie veux m'embarquer tu es fils de la mer;
Si ie men-vole au Ciel ton pouuoir y commande,
Si ie tombe aux enfers ta puissance y est grande.
Ainsi maistre de tout, force m'est de t'aimer.
Or ie t'aimeray donq, bien qu'enuis de mon cœur,
Si c'est quelque amitié que d'aimer par contrainte:
« Toutefois (comme on dit) on voit souuent la crainte
« S'accompagner d'amour & l'amour de la peur.

CHANSON.

Ie suis vn demi-Dieu quand assis vis-à-vis
De toy mon cher souci i'escoute les deuis,
Deuis entre-rompus d'vn gracieux sou-rire,
Sou-ris qui me retient le cœur emprisonné:
En contemplant tes yeux ie me pasme estonné,
Et de mes pauures flancs vn seul vent ie ne tire.
Ma langue s'engourdist, vn petit feu me court
Fretillant sous la peau: ie suis muet & sourd,
Vn voile sommeillant dessus mes yeux demeure:
Mon sang deuient glacé, le courage me faut,
Mon esprit s'euapore, & alors peu s'en faut,
Que sans ame à tes pieds estendu ie ne meure.

I'ay l'ame pour vn lict de regrets si touchée,
Que nul homme iamais ne sera que i'approuche
De la chambre amoureuse, encor moins de la couche
Où ie vey ma maistresse au mois de May couchée.

Vn ſomme languiſſant la tenoit mi-panchée
Deſſus le coude droit fermant ſa belle bouche,
Et ſes yeux dans leſquels l'archer Amour ſe couche,
Ayant touſiours la fleche à la corde encochée.
Sa teſte en ce beau mois ſans plus eſtoit couuerte
D'vn riche eſcofion ouuré de ſoye verte,
Où les Graces venoyent à l'enuy ſe nicher :
Puis en ſes beaux cheueux choiſiſſoyent leur demeure.
I'en ay tel ſouuenir que ie voudrois qu'à l'heure
Mon cœur pour n'y penſer fuſt deuenu rocher.

Caliſte, pour aimer ie penſe que ie meurs,
Ie ſens dedans mon ſang la fiéure continue,
Qui de chaud qui de froid iamais ne diminue,
Ainçois de pis en pis rengrege mes douleurs.
Plus ie vueil refroidir mes boüillantes chaleurs,
Plus Amour les r'allume : & plus ie m'eſuertue
De rechaufer mon froid, plus la froideur me tue,
Pour languir au milieu de deux diuers malheurs.
Vn ardent appetit de iouyr de l'aimée
Tient tellement mon ame en penſers allumée,
Et ces penſers fiéureux me font reſuer ſi fort,
Que diete ne ius ny ſection de veine
Ne me ſçauroyent guarir : car de la ſeule mort
Depend & non d'ailleurs le ſecours de ma peine.

Que dis-tu, que fais-tu penſiue Tourterelle
Deſſus ceſt arbre ſec? T. *Viateur, ie lamente.*
R. *Pourquoy lamentes-tu?* T. *Pour ma compagne abſente,*
Dont ie meurs de douleur. R. *En quelle part eſt-elle?*

T. *Vn cruel oiſeleur par glueuſe cautelle*
L'a priſe & l'a tuée : & nuict & iour ie chante
Ses obſeques icy, nommant la mort mechante
Qu'elle ne m'a tuée auecques ma fidelle.
R. *Voudrois-tu bien mourir & ſuiure ta compagne?*
T. *Auſſi bien ie languis en ce bois tenebreux,*
Où touſiours le regret de ſa mort m'accompagne.
R. *O gentils oiſelets que vous eſtes heureux!*
Nature d'elle meſme à l'amour vous enſeigne,
Qui mourez & viuez fideles amoureux.

CHANSON.

Harſoir, Marie, en prenant maugré toy
Vn doux baiſer acoudé ſur ta couche,
Sans y penſer ie laiſſay dans ta bouche
L'ame en baiſant qui s'enfuit de moy.
Comme i'eſtois ſur le poinct de mourir,
Et que mon ame amuſée à te ſuiure,
Ne reuenoit mon corps faire reuiure,
Ie renuoyay mon cœur pour la querir.
Mais mon cœur pris de ton œil blandiſſant
Aima trop mieux eſtre chez toy (Madame)
Que retourner, & non-plus qu'à mon ame
Ne luy chalut de mon corps periſſant.
Lors ſi ie n'euſſe en te baiſant rauy
De ton haleine vne vapeur ardente,
Qui depuis ſeule (en lieu de l'ame abſente
Et de mon cœur) de vie m'a ſeruy:
Voulant harſoir mon tourment appaiſer,
Par qui ſans ame & ſans cœur ie demeure,
Ie fuſſe mort entre tes bras à l'heure
Que maugré toy ie te pris vn baiſer.

Bien que ton œil me face vne dure ecarmouche,
Moy veincu de sa flame & luy tousiours veinqueur:
Bien que depuis trois ans sa cruelle rigueur
Me tienne prisonnier de ta beauté farouche:
Bien que son traict meurtrier iusqu'à l'ame me touche,
Si ne veux-ie eschapper de si douce langueur,
Ne viure sans auoir ton image en mon cœur,
Tes mains dedans ma playe, & ton nom en ma bouche.
Ce m'est extreme honneur de trespasser pour toy,
Qui passes de beauté la beauté la plus belle.
Vn soudart pour garder son enseigne & sa foy,
Meurt bien sur le rempart d'vne forte Rochelle.
Ie mourray bien-heureux s'il te souuient de moy.
« La mort n'est pas grand mal, c'est chose naturelle.

Amour voyant du Ciel vn pescheur sur la mer,
Calla son aile bas sur le bord du nauire:
Puis il dit au pescheur, Ie te pri' que ie tire
Ton reth qu'au fond de l'eau le plomb fait abysmer.
Vn Dauphin qui sçauoit le feu qui vient d'aimer,
Voyant Amour sur l'eau, à Tethys le va dire:
Tethys si quelque soin vous tient de nostre empire,
Secourez-le ou bien tost il s'en va consumer.
Tethys laissa de peur sa cauerne profonde,
Haussa le chef sur l'eau & vit Amour sur l'onde.
Puis elle s'escria : Mon mignon, mon nepueu,
Fuyez & ne bruslez mes ondes, ie vous prie.
Ma tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,
Ie le perdis hier dans les yeux de Marie.

CHANSON.

Quand i'estois libre, ains qu'vne amour nouuelle
Ne se fut prise en ma tendre moëlle,
Ie viuois bien-heureux :
Comme à l'enuy les plus accortes filles
Se trauailloyent par leurs flames gentilles
De me rendre amoureux.
Mais tout ainsi qu'vn beau Poulain farouche,
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va seulet escarté,
N'ayant souci sinon d'vn pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs & l'herbe,
Viuant en liberté :
Ores il court le long d'vn beau riuage,
Ores il erre en quelque bois sauuage,
Fuyant de sault en sault :
De toutes parts les Poutres hanissantes
Luy font l'amour pour neant blandissantes
A luy qui ne s'en chaut.
Ainsi i'allois desdaignant les pucelles,
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Sans respondre à leur vueil :
Lors ie viuois amoureux de moy-mesme,
Content & gay, sans porter couleur blesme
Ny les larmes à l'œil.
I'auois escrite au plus haut de la face,
Auec l'honneur vne agreable audace
Pleine d'vn franc desir :
Auec le pied marchoit ma fantaisie
Où ie voulois sans peur ne ialousie,
Seigneur de mon plaisir.

Mais aussi tost que par mauuais desastre
Ie vey ton sein blanchissant comme albastre,
Et tes yeux deux soleils,
Tes beaux cheueux espanchez par ondées,
Et les beaux lis de tes léures bordées
De cent œillets vermeils:
Incontinent i'appris que c'est seruice:
La liberté de mon ame nourrice,
S'eschappa loin de moy:
Dedans tes rets ma premiere franchise
Pour obeïr à ton bel œil, fut prise
Esclaue sous ta loy.
Tu mis cruelle en signe de conqueste
Comme veinqueur tes deux pieds sur ma teste,
Et du front m'as osté
L'honneur, la honte & l'audace premiere,
Acouhardant mon ame prisonniere,
Serue à ta volonté.
Vengeant d'vn coup mille fautes commises;
Et les beautez qu'à grand tort i'auois mises
Par-auant à mespris,
Qui me prioyent en lieu que ie te prie:
Mais d'autant plus que merci ie te crie,
Tu es sourde à mes cris,
Et ne respons non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine,
En vengeant à son bord
Mille beautez des Nymphes amoureuses,
Que cest enfant par mines desdaigneuses
Auoit mises à mort:

Ie mourrois de plaisir voyant par ces bocages
Les arbres enlacez de lierres espars,
Et la verde lambrunche errante en mille pars
Sur l'aubespin fleury pres des roses sauuages.
Ie mourrois de plaisir oyant les doux ramages
Des Hupes, des Coqus, & des Ramiers rouhars
Dessur vn arbre verd bec en bec fretillars,
Et des Tourtres aux bois voyant les mariages.
Ie mourrois de plaisir voyant en ces beaux mois
Debusquer au matin le Cheureuil hors du bois,
Et de voir fretiller dans le Ciel l'Aloüette:
Ie mourrois de plaisir où ie languis transi
Absent de la beauté qu'en ce pré ie souhaite.
« Vn demy iour d'absence est vn an de souci.

CHANSON.

Qui veut sçauoir Amour & sa nature,
Son arc ses feux, ses traits & sa pointure,
Quel est son estre, & que c'est qu'il desire,
Lise ces vers, ie m'en vay le descrire.
C'est vn plaisir tout remply de tristesse,
C'est vn tourment tout confit de liesse,
Vn desespoir où tousiours on espere,
Vn esperer où lon se desespere.
C'est vn regret de ieunesse perdue,
C'est dedans l'air vne poudre espandue,
C'est peindre en l'eau, & c'est vouloir encore
Prendre le vent & desnoicir vn More.
C'est vn feint ris, c'est vne douleur vraye,
C'est sans se plaindre auoir au cœur la playe,
C'est deuenir valet en lieu de maistre,
C'est mille fois le iour mourir & naistre.

C'est vn fermer à ses amis la porte
De la raison qui languist presque morte,
Pour en bailler la clef à l'ennemie,
Qui la reçoit sous ombre d'estre amie.
C'est mille maux pour vne seule œillade,
C'est estre sain & feindre le malade,
C'est en mentant se pariurer, & faire
Professsion de flater & de plaire.
C'est vn grand feu couuert d'vn peu de glace,
C'est vn beau ieu tout remply de fallace,
C'est vn despit vne guerre vne tréue,
Vn long penser, vne parole bréue.
C'est par dehors dissimuler sa ioye,
Celant vne ame au dedans qui larmoye :
C'est vn malheur si plaisant qu'on desire
Tousiours languir en vn si beau martyre.
C'est vne paix qui n'a point de durée,
C'est vne guerre au combat asseurée,
Où le veincu reçoit toute la gloire,
Et le veinqueur ne gaigne la victoire.
C'est vne erreur de ieunesse qui prise
Vne prison trop plus que sa franchise :
C'est vn penser qui douteux ne repose,
Et pour suiet n'a iamais qu'vne chose.
Bref, Nicolas, c'est vne ialousie,
C'est vne fiéure en vne frenaisie.
Quel plus grand mal au monde pourroit estre
Que receuoir vne femme pour maistre ?
Doncques à fin que ton cœur ne se mette
Sous les liens d'vne loy si suiette,
Si tu m'en crois, prens y deuant bien garde :
« Le repentir est vne chose tarde.

AMOVRETTE.

Or' que l'hyuer roidist la glace épesse,
Réchaufons nous ma gentile maistresse,
Non acroupis pres le fouyer cendreux,
Mais aux plaisirs des combats amoureux.
Assison-nous sur ceste molle couche:
Sus baisez-moy, tendez-moy vostre bouche,
Pressez mon col de vos bras despliez,
Et maintenant vostre mere oubliez.
Que de la dent vostre tetin ie morde,
Que vos cheueux fil à fil ie destorde:
Il ne faut point en si folastres ieux,
Comme au dimenche arrenger ses cheueux.
Approchez donc, tournez-moy vostre ioué.
Vous rougissez? il faut que ie me ioué.
Vous sou-riez: auez-vous point ouy
Quelque doux mot qui vous ait resiouy?
Ie vous disois que la main i'allois mettre
Sur vostre sein: le voulez-vous permettre?
Ne fuyez pas sans parler: ie voy bien
A vos regards que vous le voulez bien.
Ie vous cognois en voyant vostre mine.
Ie iure Amour que vous estes si fine,
Que pour mourir de bouche ne diriez
Qu'on vous baisast bien que le desiriez:
Car toute fille encor' qu'elle ait enuie
Du ieu d'aimer desire estre rauie.
Tesmoin en est Helene qui suiuit
D'vn franc vouloir Pâris qui la rauit.

Ie veux vſer d'vne douce main forte.
Hà vous tombez : vous faites ia la morte.
Hà quel plaiſir dans le cœur ie reçoy :
Sans vous baiſer vous mocqueriez de moy
En voſtre lit quand vous ſeriez ſeulette.
Or ſus c'eſt fait ma gentille brunette :
Recommençon à fin que nos beaux ans
Soyent reſchauffez de combats ſi plaiſans.

LA QVENOILLE.

Quenoille, de Pallas la compagne & l'amie,
Cher preſent que ie porte à ma chere Marie,
A fin de ſoulager l'ennuy qu'elle a de moy,
Diſant quelque chanſon en filant deſſur toy,
Faiſant piroüeter à ſon huis amuſée
Tout le iour ſon roüet & ſa groſſe fuſée.
Quenoille, ie te meine où ie ſuis arreſté :
Ie voudrois racheter par toy ma liberté.
Tu ne viendras és mains d'vne mignonne oiſiue,
Qui ne fait qu'attifer ſa perruque laſciue,
Et qui perd tout ſon temps à mirer & farder
Sa face, à celle fin qu'on l'aille regarder :
Mais bien entre les mains d'vne diſpoſte fille
Qui deuide qui couſt qui meſnage & qui file
Auecques ſes deux ſœurs pour tromper ſes ennuis,
L'hyuer deuant le feu, l'eſté deuant ſon huis,
Auſſi ie ne voudrois que toy Quenoille faite
En noſtre Vandomois (où le peuple regrette
Le iour qui paſſe en vain) allaſſes en Anjou
Pour demeurer oiſiue & te roüiller au clou.
Ie te puis aſſeurer que ſa main delicate

Filera dextrement quelque drap d'escarlate,
Qui si fin & si souëf en sa laine sera,
Que pour vn iour de feste vn Roy le vestira.
Suy-moy donc, tu seras la plus que bien venue,
Quenoille, des deux bouts & greslette & menue,
Vn peu grosse au milieu où la filace tient
Estreinte d'vn riban qui de Montoire vient.
Aime-laine, aime-fil, aime-estain, maisonniere,
Longue, Palladienne, enflée, chansonniere,
Suy-moy, laisse Cousture, & allon à Bourgueil,
Où, Quenoille, on te doit receuoir d'vn bon œil.
« Car le petit present qu'vn loyal amy donne
« Passe des puissans Rois le sceptre & la couronne.

CHANSON.

Quand ce beau Printemps ie voy,
I'apperçoy
Rajeunir la terre & l'onde,
Et me semble que le iour,
Et l'amour,
Comme enfans naissent au monde.
Le iour qui plus beau se fait,
Nous refait
Plus belle & verde la terre:
Et Amour armé de traits
Et d'attraits,
En nos cœurs nous fait la guerre.
Il respand de toutes parts
Feux & dards
Et domte sous sa puissance

Hommes Beſtes & Oiſeaux,
Et les eaux
Luy rendent obeïſſance.
Venus auec ſon enfant
Triomphant
Au haut de ſon Coche aſſiſe,
Laiſſe ſes Cygnes voler
Parmy l'air
Pour aller voir ſon Anchiſe.
Quelque part que ſes beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumieres belles,
L'air qui ſe monſtre ſerein,
Eſt tout plein
D'amoureuſes eſtincelles.
Puis en deſcendant à bas
Sous ſes pas
Naiſſent mille fleurs écloſes:
Les beaux liz & les œillets
Vermeillets
Rougiſſent entre les roſes.
Ie ſens en ce mois ſi beau
Le flambeau
D'Amour qui m'eſchauſe l'ame,
Y voyant de tous coſtez
Les beautez
Qu'il emprunte de ma Dame.
Quand ie voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui eſmaillent vn riuage,
Ie penſe voir le beau teint
Qui eſt peint
Si vermeil en ſon viſage.
Quand ie voy les grands rameaux

Des ormeaux
Qui ſont laſſez de lierre,
Ie penſe eſtre pris és laz
De ſes bras,
Et que mon col elle ſerre.
Quand i'entens la douce vois
Par les bois
Du gay Roſſignol qui chante,
D'elle ie penſe iouyr,
Et ouyr
Sa douce voix qui m'enchante.
Quand ie voy en quelque endroit
Vn Pin droit,
Ou quelque arbre qui s'eſleue,
Ie me laiſſe deceuoir,
Penſant voir
Sa belle taille & ſa gréue.
Quand ie voy dans vn iardin
Au matin
S'eſclorre vne fleur nouuelle,
I'accompare le bouton
Au teton
De ſon beau ſein qui pommelle.
Quand le Soleil tout riant
D'orient
Nous monſtre ſa blonde treſſe,
Il me ſemble que ie voy
Dauant moy
Leuer ma belle maiſtreſſe.
Quand ie ſens parmy les prez
Diaprez
Les fleurs dont la terre eſt pleine,
Lors ie fais croire à mes ſens
Que ie ſens

La douceur de ſon haleine.
Bref ie ſais comparaiſon
Par raiſon
Du Printemps & de m'amie:
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur & vie.
Ie voudrois au bruit de l'eau
D'vn ruiſſeau
Deſplier ſes treſſes blondes,
Frizant en autant de nœus
Ses cheueux,
Que ie verrois frizer d'ondes.
Ie voudrois pour la tenir,
Deuenir
Dieu de ces foreſts deſertes,
La baiſant autant de fois
Qu'en vn bois
Il y a de fueilles vertes.
Hà maiſtreſſe mon ſoucy,
Vien icy,
Vien contempler la verdure:
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et ſeule tu n'en as cure.
Au moins leue vn peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement
Doucement
L'amour du bec & des ailes:
Et nous ſous ombre d'honneur,
Le bon heur
Trahiſſons par vne crainte:

Les oiseaux sont plus heureux
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.
Toutesfois ne perdons pas
Nos esbats
Pour ces loix tant rigoureuses:
Mais si tu m'en crois viuons,
Et suiuons
Les colombes amoureuses.
Pour effacer mon esmoy
Baise moy,
Rebaise moy ma Deesse:
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de nostre ieunesse,

LE CHANT DES SERENES.

Fameux Vlysse, honneur de tous les Grecs,
De nostre bord approche toy plus pres,
Ne single point sans prester les oreilles
A noz chansons, & tu oirras merueilles.
Nul estranger de passer a soucy
Par ceste mer sans aborder icy,
Et sans contraindre vn petit son voyage,
Pour prendre port à nostre beau riuage:
Puis tout ioyeux les ondes va tranchant,
Rauy d'esprit, tant doux est nostre chant,
Ayant appris de nous cent mille choses,
Que nous portons en l'estomach encloses.
Nous sçauons bien tout cela qui s'est fait,
Quand Ilion par les Grecs fut desfait:

Nous n'ignorons vne ſi longue guerre,
Ny tout cela qui ſe fait ſur la terre.
Doncques retien ton voyage entrepris,
Tu apprendras, tant ſois-tu bien appris.
Ainſi diſoit le chant de la Serene,
Pour arreſter Vlyſſe ſur l'arene,
Qui attaché au maſt ne voulut pas
Se laiſſer prendre à ſi friands apas :
Mais en fuyant la voix voluptueuſe,
Haſta ſon cours ſur l'onde tortueuſe,
Sans par l'oreille humer ceſte poiſon
Qui des plus grands offenſe la raiſon.
Ainſi, Iamin, pour ſauuer ta ieuneſſe,
Suy le conſeil du fin ſoldat de Grece :
N'aborde point au riuage d'Amour,
Pour y vieillir ſans eſpoir de retour.
« L'Amour n'eſt rien qu'ardante freneſie,
« Qui de fumee empliſt la fantaiſie
« D'erreur, de vent & d'vn ſonge importun :
« Car le ſonger & l'Amour ce n'eſt qu'vn.

CHANSON.

Douce Maiſtreſſe touche
Pour ſoulager mon mal,
Ma bouche de ta bouche
Plus rouge que Coral :
Que mon col ſoit preſſé
De ton bras enlaſſé.
Puis face deſſus face
Regarde moy les yeux,
Afin que ton trait paſſe

En mon cœur ſoucieux,
Cœur qui ne vit ſinon
D'Amour & de ton nom.
Ie l'ay veu fier & braue,
Auant que ta beauté
Pour eſtre ſon eſclaue
Du ſein me l'euſt oſté :
Mais ſon mal luy plaiſt bien,
Pourueu qu'il meure tien.
Belle, par qui ie donne
A mes yeux tant d'eſmoy,
Baiſe moy ma mignonne,
Cent fois rebaiſe moy :
Et quoy ? faut-il en vain
Languir deſſus ton ſein ?
Maiſtreſſe ie n'ay garde
De vouloir t'eſueiller.
Heureux quand ie regarde
Tes beaux yeux ſommeiller :
Heureux quand ie les voy
Endormis deſſus moy.
Veux-tu que ie les baiſe
Afin de les ouurir ?
Hà, tu fais la mauuaiſe
Pour me faire mourir :
Ie meurs entre tes bras,
Et s'il ne t'en chaut pas !
Hà ! ma chere ennemie,
Si tu veux m'appaiſer,
Redonne moy la vie
Par l'eſprit d'vn baiſer.
Hà ! i'en ſens la douceur
Couler iuſques au cœur.
I'aime la douce rage

D'amour continuel,
Quand d'vn mesme courage
Le soing est mutuel.
Heureux sera le iour
Que ie mourray d'amour.

En vain pour vous ce bouquet ie compose,
En vain pour vous ma Deesse il est fait:
Vostre beauté est bouquet du bouquet,
La fleur des fleurs la rose de la rose.
Vous & les fleurs differez d'vne chose,
C'est que l'Hyuer les fleurettes desfait,
Vostre Printemps en ses graces parfait
Ne craint des ans nulle metamorphose.
Heureux bouquet, n'entre point au seiour
De ce beau sein, ce beau logis d'Amour,
Ne touche point ceste pomme iumelle:
Ton lustre gay d'ardeur se faniroit,
Et ta verdeur sans grace periroit,
Comme ie suis fany pour l'amour d'elle.

ELEGIE A MARIE.

Ma seconde ame à fin que le siecle aduenir
De nos ieunes amours se puisse souuenir,
Et que vostre beauté que i'ay long temps aimee
Ne se perde au tombeau par les ans consumee,
Sans laisser quelque marque apres elle de soy:
Ie vous consacre icy le plus gaillard de moy,
L'esprit de mon esprit qui vous fera reuiure
Ou long temps ou iamais par l'âge de ce liure.
Ceux qui liront les vers que i'ay chantez pour vous
D'vn stile varié entre l'aigre & le dous

Selon les paſſions que vous m'auez donnees,
Vous tiendront pour Deeſſe : & tant plus les annees
En volant s'enfuiront, & plus voſtre beauté
Contre l'âge croiſtra vieille en ſa nouueauté.
O ma belle Angeuine, ô ma douce Marie,
Mon œil mon cœur mon ſang mon eſprit & ma vie,
Dont la vertu me monſtre vn droit chemin aux cieux :
Ie reçoy tel plaiſir quand ie baiſe vos yeux,
Quand ie languis deſſus, & quand ie les regarde,
Que ſans vne frayeur qui la main me retarde,
Ie me ſerois occis, qu'impuiſſant ie ne puis
Vous monſtrer par effect combien voſtre ie ſuis.
Or' cela que ie puis, ie le veux icy faire :
Ie veux en vous chantant vos louanges parfaire,
Et ne ſentir iamais mon labeur engourdy,
Que tout l'ouurage entier pour vous ne ſoit ourdy.
Si i'eſtois vn grand Roy, pour eternel exemple
De fidelle amitié, ie baſtirois vn temple
Deſur le bord de Loire, & ce temple auroit nom
Le temple de Ronſard & de ſa Marion.
De marbre Parien ſeroit voſtre effigie,
Voſtre robe ſeroit à plein fons eſlargie
De plis recamez d'or, & vos cheueux treſſez
Seroient de filets d'or par ondes enlaſſez.
D'vn creſpe canellé ſeroit la couuerture
De voſtre chef diuin, & la rare ouuerture
D'vn reth de ſoye & d'or, fait de l'ouuriere main
D'Arachne ou de Pallas, couuriroit voſtre ſein.
Voſtre bouche ſeroit de roſes toute pleine,
Reſpandant par le temple vne amoureuſe haleine.
Vous auriez d'vne Hebé le maintien gracieux,
Et vn eſſain d'Amours ſortiroit de vos yeux :
Vous tiendriez le haut bout de ce temple honorable,
Droicte ſur le ſommet d'vn pilier venerable.

Et moy d'autre costé assis au mesme lieu,
Ie serois remarquable en la forme d'vn Dieu :
I'aurois en me courbant dedans la main senestre
Vn arc demy-vouté, tout tel qu'on voit renaistre
Aux premiers iours du mois le reply d'vn croissant :
Et i'aurois sur la corde vn beau trait menassant,
Non le serpent Python, mais ce sot de ieune homme,
Qui maintenant sa vie & son ame vous nomme,
Et qui seul me fraudant, est Roy de vostre cœur,
Qu'en fin en vostre amour vous trouuerez mocqueur.
Quiconque soit celuy, qu'en viuant il languisse,
Et de chacun haï luy mesme se haysse,
Qu'il se ronge le cœur, & voye ses dessains
Tousiours luy eschapper comme vent de ses mains,
Soupçonneux & resueur, arrogant, solitaire,
Et luy-mesme se puisse à luy-mesme desplaire.
I'aurois desur le chef vn rameau de Laurier,
I'aurois desur le flanc vn beau poignard guerrier,
Mon espé' seroit d'or, & la belle poignée
Ressembleroit à l'or de ta tresse peignée :
I'aurois vn cystre d'or, & i'aurois tout aupres
Vn Carquois tout chargé de flames & de traits.
Ce temple frequenté de festes solennelles
Passeroit en honneur celuy des immortelles,
Et par vœux nous serions inuoquez tous les iours,
Comme les nouueaux Dieux des fidelles amours.
D'âge en âge suiuant au retour de l'annee
Nous aurions pres le temple vne feste ordonnee,
Non pour faire courir, comme les anciens,
Des chariots couplez aux jeux Olympiens,
Pour saulter pour lutter ou de iambe venteuse
Franchir en haletant la carriere poudreuse :
Mais tous les iouuenceaux des pays d'alentour,
Touchez au fond du cœur de la fleche d'Amour,

Ayant d'vn gentil feu les ames allumees,
S'assembleroient au temple auecques leurs aimees:
Et là, celuy qui mieux sa lévre poseroit
Dessus la léure aimee, & plus doux baiseroit,
Ou soit d'vn baiser sec ou d'vn baiser humide,
D'vn baiser court ou long, ou d'vn baiser qui guide
L'ame desur la bouche, & laisse trespasser
Le baiseur qui ne vit sinon que du penser,
Ou d'vn baiser donné comme les colombelles,
Lors qu'ils se font l'amour de la bouche & des ailes.
Celuy qui mieux seroit en tels baisers appris,
Sur tous les iouuenceaux emporteroit le prix,
Seroit dit le veinqueur des baisers de Cythere,
Et tout chargé de fleurs s'en-iroit à sa mere.
Aux pieds de mon autel en ce temple nouueau
Luiroit le feu veillant d'vn eternel flambeau,
Et seroient ces combats nommez apres ma vie
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.
O ma belle Maistresse, hé que ie voudrois bien
Qu'Amour nous eust conioint d'vn semblable lien,
Et qu'apres nos trespas dans nos fosses ombreuses
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses:
Que ceux de Vandomois dissent tous d'vn accord,
(Visitant le tombeau sous qui ie serois mort)
Nostre Ronsard quittant son Loir & sa Gastine,
A Bourgueil fut espris d'vne belle Angeuine:
Et que les Angeuins dissent tous d'vne vois,
Nostre belle Marie aimoit vn Vandomois:
Les deux n'auoient qu'vn cœur, & l'amour mutuelle
Qu'on ne voit plus icy leur fut perpetuelle:
Siecle vrayment heureux, siecle d'or estimé,
Où tousiours l'amoureux se voyoit contre-aimé.
Puisse arriuer apres l'espace d'vn long âge,
Qu'vn esprit vienne à bas sous le mignard ombrage

Des Myrtes, me conter que les âges n'ont peu
Effacer la clairté qui luiſt de noſtre feu :
Mais que de voix en voix de parole en parole
Noſtre gentille ardeur par la ieuneſſe vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers & les chanſons
Qu'Amour chanta pour vous en diuerſes façons,
Et qu'on penſe amoureux celuy qui rememore
Voſtre nom & le mien & nos tumbes honore.
Or il en aduiendra ce que le ciel voudra,
Si eſt-ce que ce Liure immortel apprendra
Aux hommes & au temps & à la renommee
Que ie vous ay ſix ans plus que mon cœur aimee.

Ceſſe tes pleurs, mon liure : il n'eſt pas ordonné
Du deſtin, que moy vif tu ſois riche de gloire :
Auant que l'homme paſſe outre la riue noire,
L'honneur de ſon trauail ne luy eſt point donné.
Quelqu'vn apres mille ans de mes vers eſtonné
Voudra dedans mon Loir, comme en Permeſſe, boire :
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'vn ſi petit lieu tel Poëte ſoit né.
Pren, mon liure, pren cœur : la vertu precieuſe
« *De l'homme, quand il vit, eſt touſiours odieuſe :*
« *Apres qu'il eſt abſent, chacun le penſe vn Dieu.*
« *La rancœur nuit touſiours à ceux qui ſont en vie :*
« *Sur les vertus d'vn mort elle n'a plus de lieu,*
« *Et la poſterité rend l'honneur ſans enuie.*

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DES AMOVRS DE MARIE ANGEVINE.



LE SECOND LIVRE

DES AMOVRS.

SECONDE PARTIE.

SVR LA MORT DE MARIE.

Traijcit & fati littora magnus amor.
PROPERCE.

Ie ſongeois ſous l'obſcur de la nuict endormie,
Qu'vn ſepulchre entre-ouuert s'apparoiſſoit à moy:
La Mort giſoit dedans toute palle d'effroy,
Deſſus eſtoit eſcrit Le tombeau de Marie.

Eſpouanté du ſonge en ſurſault ie m'eſcrie,
Amour eſt donc ſuiet à noſtre humaine loy!
Il a perdu ſon regne, & le meilleur de ſoy,
Puis que par vne mort ſa puiſſance eſt perie.
Ie n'auois acheué, qu'au poinct du iour voicy
Vn Paſſant à ma porte adeulé de ſoucy,
Qui de la triſte mort m'annonça la nouuelle.
Pren courage mon ame, il faut ſuiure ſa fin,
Ie l'entens dans le ciel comme elle nous appelle:
Mes pieds auec les ſiens ont fait meſme chemin.

STANSES.

Ie lamente ſans reconfort,
Me ſouuenant de ceſte mort
Qui deſroba ma douce vie:
Penſant en ces yeux qui ſouloient
Faire de moy ce qu'ils vouloient,
De viure ie n'ay plus d'enuie.
Amour tu n'as point de pouuoir:
A mon dam tu m'as fait ſçauoir
Que ton arc par tout ne commande.
Si tu auois quelque vertu,
La Mort ne t'euſt pas deueſtu
De ta richeſſe la plus grande.
Tout ſeul tu n'as perdu ton bien:
Comme toy i'ay perdu le mien,
Ceſte beauté que ie deſire,
Qui fut mon threſor le plus cher:
Tous deux contre vn meſme rocher
Auons froiſſé noſtre nauire.

Souſpirs, eſchaufez ſon tombeau:
Larmes, lauez-le de voſtre eau:
Ma voix, ſi doucement lamente,
Qu'à la Mort vous faciez pitié,
Ou qu'elle rende ma moitié,
Ou bien que ie la ſuiue abſente.
Fol qui au monde met ſon cœur,
Fol qui croit en l'eſpoir mocqueur,
Et en la beauté trompereſſe!
Ie me ſuis tout ſeul offenſé,
Comme celuy qui n'euſt penſé
Que morte fuſt vne Deeſſe.
Quand ſon ame au corps s'attachoit,
Rien, tant fuſt dur, ne me faſchoit,
Ny deſtin ny rude influance:
Menaces, embuſches, dangers,
Villes & peuples eſtrangers
M'eſtoient doux pour ſa ſouuenance.
En quelque part que ie viuois,
Touſiours en mes yeux ie l'auois,
Transformé du tout en la belle:
Et ſi bien Amour de ſon trait
Au cœur m'engraua ſon portrait,
Que mon tout n'eſtoit ſinon qu'elle.
Eſperant luy conter vn iour
L'impatience de l'Amour
Qui m'a fait des peines ſans nombre,
La mort ſoudaine m'a deceu:
Pour le vray le faux i'ay receu,
Et pour le corps ſeulement l'ombre.
Ciel, que tu es malicieux!
Qui euſt penſé que ces beaux yeux
Qui me faiſoient ſi douce guerre,
Ces mains, ceſte bouche & ce front

Qui prindrent mon cœur, & qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre?
Helas! où est ce doux parler,
Ce voir, cest ouyr, cest aller,
Ce ris qui me faisoit apprendre
Que c'est qu'aimer? hà, doux refus!
Ha! doux desdains, vous n'estes plus,
Vous n'estes plus qu'vn peu de cendre.
Helas, où est ceste beauté,
Ce Printemps, ceste nouueauté
Qui n'aura iamais de seconde?
Du ciel tous les dons elle auoit:
Aussi parfaite ne deuoit
Long temps demeurer en ce monde.
Ie n'ay regret en son trespas,
Comme prest de suiure ses pas.
Du chef les astres elle touche:
Et ie vy! & ie n'ay sinon
Pour reconfort que son beau nom,
Qui si doux me sonne en la bouche.
Amour, qui pleures auec moy,
Tu sçais que vray est mon esmoy,
Et que mes larmes ne sont feintes:
S'il te plaist renforce ma vois,
Et de pitié rochers & bois
Ie feray rompre sous mes plaintes.
Mon feu s'accroist plus vehement,
Quand plus luy manque l'argument
Et la matiere de se paistre:
Car son œil qui m'estoit fatal,
La seule cause de mon mal,
Est terre qui ne peult renaistre.
Toutesfois en moy ie la sens
Encore l'obiet de mes sens,

Comme à l'heure qu'elle estoit viue:
Ny mort ne me peult retarder,
Ny tombeau ne me peult garder
Que par penser ie ne la suiue.
Si ie n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle & viue figure,
Oyant sa voix, qui sonnoit mieux
Que de coustume, & ses beaux yeux
Qui reluisoient outre mesure,
Et son souspir qui m'embrasoit,
I'eusse bien veu qu'ell' me disoit:
Or' soule toy de mon visage,
Si iamais tu en euz souci:
Tu ne me voirras plus ici,
Ie m'en vay faire vn long voyage.
I'eusse amassé de ses regars
Vn magazin de toutes pars,
Pour nourrir mon ame estonnee,
Et paistre long temps ma douleur:
Mais onques mon cruel malheur
Ne sçeut preuoir ma destinee.
Depuis i'ay vescu de souci,
Et de regret qui m'a transi,
Comblé de passions estranges.
Ie ne desguise mes ennuis:
Tu vois l'estat auquel ie suis,
Du ciel assise entre les anges.
Hà! belle ame tu es là hault
Aupres du bien qui point ne fault,
De rien du monde desireuse,
En liberté, moy en prison:
Encore n'est-ce pas raison
Que seule tu sois bien-heureuse.

« Le ſort doit touſiours eſtre égal.
Si i'ay pour toy ſouffert du mal,
Tu me dois part de ta lumiere.
Mais franche du mortel lien,
Tu as ſeule emporté le bien,
Ne me laiſſant que la miſere.
En ton âge le plus gaillard
Tu as ſeul laiſſé ton Ronſard,
Dans le ciel trop toſt retournee,
Perdant beauté grace & couleur,
Tout ainſi qu'vne belle fleur
Qui ne vit qu'vne matinee.
En mourant tu m'as ſçeu fermer
Si bien tout argument d'aimer,
Et toute nouuelle entrepriſe,
Que rien à mon gré ie ne voy,
Et tout cela qui n'eſt pas toy
Me deſplaiſt & ie le meſpriſe.
Si tu veux, Amour, que ie ſois
Encore vn coup deſſous tes lois,
M'ordonnant vn nouueau ſeruice,
Il te fault ſous la terre aller
Flatter Pluton, & r'appeller
En lumiere mon Eurydice.
Ou bien va-t'en là hault crier
A la Nature, & la prier
D'en faire vne auſſi admirable :
Mais i'ay grand'peur qu'elle rompit
Le moule, alors qu'elle la fit,
Pour n'en tracer plus de ſemblable.
Refay moy voir deux yeux pareils
Aux ſiens qui m'eſtoient deux ſoleils,
Et m'ardoient d'vne flame extréme,
Où tu ſoulois tendre tes laqs,

Tes hameçons, & tes apas,
Où s'engluoit la raison mesme.
Ren moy ce voir & cest ouir,
De ce parler fay moy iouyr,
Si douteux à rendre responce.
Ren moy l'obiet de mes ennuis:
Si faire cela tu ne puis,
Va-t'en ailleurs ie te renonce.
A la Mort i'auray mon recours:
La Mort me sera mon secours,
Comme le but que ie desire.
Dessus la Mort tu ne peux rien
Puis qu'elle a desrobé ton bien,
Qui fut l'honneur de ton empire.
Soit que tu viues pres de Dieu,
Ou aux champs Elisez, adieu,
Adieu cent fois, adieu Marie:
Iamais Ronsard ne t'oublira,
Iamais la Mort ne deslira
Le nœud dont ta beauté me lie.

II.

Terre ouure moy ton sein, & me laisse reprendre
Mon thresor, que la Parque a caché dessous toy:
Ou bien si tu ne peux, ô terre cache moy
Sous mesme sepulture auec sa belle cendre.
Le traict qui la tua, deuoit faire descendre
Mon corps aupres du sien pour finir mon esmoy:
Aussi bien, veu le mal qu'en sa mort ie reçoy,
Ie ne sçaurois plus viure, & me fasche d'attendre.
Quand ses yeux m'esclairoient, & qu'en terre i'auois
Le bon-heur de les voir, à l'heure ie viuois,
Ayant de leurs rayons mon ame gouuernee.

Maintenant ie ſuis mort : la Mort qui s'en-alla
Loger dedans ſes yeux, en partant m'appella,
Et me fit de ſon ſoir accomplir ma iournee.

III.

Alors que plus amour nourriſſoit mon ardeur,
M'aſſeurant de iouyr de ma longue eſperance :
A l'heure que i'auois en luy plus d'aſſeurance,
La Mort a moiſſonné mon bien en ſa verdeur.
I'eſperois par ſouſpirs, par peine, & par langueur
Adoucir ſon orgueil : las ! ie meurs quand i'y penſe,
Mais en lieu d'en iouyr, pour toute recompenſe
Vn cercueil tient enclos mon eſpoir & mon cœur.
Ie ſuis bien malheureux, puis qu'elle viue & morte
Ne me donne repos, & que de iour en iour
Ie ſens par ſon treſpas vne douleur plus forte.
Comme elle ie deurois repoſer à mon tour :
Toutesfois ie ne voy par quel chemin ie ſorte,
Tant la mort me rempeſtre au labyrinth d'amour.

IIII.

Comme on voit ſur la branche au mois de May la roſe
En ſa belle ieuneſſe, en ſa premiere fleur
Rendre le ciel ialoux de ſa viue couleur,
Quand l'Aube de ſes pleurs au poinct du iour l'arroſe :
La grace dans ſa fueille, & l'amour ſe repoſe,
Embaſmant les iardins & les arbres d'odeur :
Mais batue ou de pluye, ou d'exceſſiue ardeur,
Languiſſante elle meurt fueille à fueille decloſe.
Ainſi en ta premiere & ieune nouueauté,
Quand la terre & le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuee, & cendre tu repoſes.

Pour obseques reçoy mes larmes & mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif & mort ton corps ne soit que roses.

V.

DIALOGVE.

LE PASSANT, ET LE GENIE.

PASSANT.

Veu que ce marbre enserre vn corps qui fut plus beau
Que celuy de Narcisse, ou celuy de Clitie,
Ie suis esmerueillé qu'vne fleur n'est sortie,
Comme elle feit d'Aiax, du creux de ce tombeau.

GENIE.

L'ardeur qui reste encore, & vit en ce flambeau,
Ard la terre d'amour, qui si bien a sentie
La flame, qu'en brazier elle s'est conuertie,
Et seiche ne peut rien produire de nouueau.
Mais si Ronsard vouloit sur sa Marie espandre
Des pleurs pour l'arrouser, soudain l'humide cendre
Vne fleur du sepulchre enfanteroit au iour.

PASSANT.

A la cendre on cognoist combien viue estoit forte
La beauté de ce corps, quand mesmes estant morte
Elle enflame la terre & la tombe d'amour.

VI.

Ha Mort, en quel estat maintenant tu me changes!
Pour enrichir le ciel tu m'as seul apauury,
Me desrobant les yeux desquels i'estois nourry,
Qui nourrissent là hault les astres & les anges.
Entre pleurs & souspirs, entre pensers estranges,
Entre le desespoir tout confus & marry,
Du monde & de moy-mesme & d'Amour ie me ry,
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.
Helas! tu n'es pas morte, hé! c'est moy qui le suis.
L'homme est bien trespassé, qui ne vit que d'ennuis,
Et des maux qui me font vne eternelle guerre.
Le partage est mal fait, tu possedes les cieux,
Et ie n'ay, mal-heureux, pour ma part que la terre,
Les soupirs en la bouche, & les larmes aux yeus.

VII.

Quand ie pense à ce iour, où ie la vey si belle
Toute flamber d'amour, d'honneur & de vertu,
Le regret, comme vn trait mortellement pointu,
Me trauerse le cœur d'vne playe eternelle.
Alors que i'esperois la bonne grace d'elle,
Amour a mon espoir par la mort combatu:
La mort a son beau corps d'vn cercueil reuestu,
Dont i'esperois la paix de ma longue querelle.

Amour, tu es enfant inconſtant & leger:
Monde, tu es trompeur pipeur & menſonger,
Deceuant d'vn chacun l'attente & le courage.
Malheureux qui ſe fie en l'amour & en toy:
Tous deus comme la mer vous n'auez point de foy.
La mer touſiours pariure, Amour touſiours volage.

VIII.

Homme ne peult mourir par la douleur tranſi.
Si quelcun treſpaſſoit d'vne extreme triſteſſe,
Ie fuſſe deſia mort pour ſuiure ma maiſtreſſe:
Mais en lieu de mourir ie vy par le ſouci.
Le penſer le regret & la memoire auſſi
D'vne telle beauté, qui pour les cieus nous laiſſe,
Me fait viure croyant qu'elle eſt ores Deeſſe,
Et que du ciel là hault elle me voit ici.
Elle ſe ſou-riant du regret qui m'affole,
En viſion la nuict ſur mon lict ie la voy,
Qui mes larmes eſſuye, & ma peine conſole:
Et ſemble qu'elle a ſoin des maux que ie reçoy.
Dormant ne me deçoit: car ie la recognoy
A la main, à la bouche, aux yeux, à la parole.

IX.

Deux puiſſans ennemis me combatoient alors
Que ma dame viuoit: l'vn dans le ciel ſe ſerre,
De Laurier triomphant: l'autre deſſous la terre
Vn Soleil d'Occident reluiſt entre les morts.

C'estoit la chasteté, qui rompoit les efforts
D'amour, & de son arc qui tout bon cœur enferre :
Et la douce beauté qui me faisoit la guerre,
De l'œil par le dedans, du ris par le dehors.
La Parque maintenant ceste guerre a desfaite :
La terre aime le corps, & de l'ame parfaite
Les Anges de là sus se vantent bien-heureux.
Amour d'autre lien ne sçauroit me reprendre.
Ma flame est vn sepulchre, & mon cœur vne cendre,
Et par la mort ie suis de la mort amoureux.

ELEGIE.

Le iour que la beauté du monde la plus belle
Laissa dans le cercueil sa despouille mortelle
Pour s'en-voler parfaite entre les plus parfaits,
Ce iour Amour perdit ses flames & ses traits,
Esteignit son flambeau, rompit toutes ses armes,
Les ietta sur la tombe, & l'arrousa de larmes :
Nature la pleura, le Ciel en fut fasché
Et la Parque d'auoir vn si beau fil trenché.
Depuis le iour couchant iusqu'à l'Aube vermeille
Phenix en sa beauté ne trouuoit sa pareille,
Tant de graces au front & d'attraits elle auoit :
Ou si ie me trompois, Amour me deceuoit.
Si tost que ie la vey, sa beauté fust enclose
Si auant en mon cœur, que depuis nulle chose
Ie n'ay veu qui m'ait pleu, & si fort elle y est,
Que toute autre beauté encores me desplaist.
Dans mon sang elle fut si auant imprimee,
Que tousiours en tous lieux de sa figure aimee
Me suiuoit le portrait, & telle impression

D'vne perpetuelle imagination
M'auoit tant desrobé l'esprit & la ceruelle,
Qu'autre bien ie n'auois que de penser en elle,
En sa bouche en son ris en sa main en son œil,
Qu'encor ie sens au cœur, bien qu'ils soient au cercueil.
I'auois au-parauant, veincu de la ieunesse,
Autres dames aimé (ma faute ie confesse :)
Mais la playe n'auoit profondement saigné,
Et le cuir seulement n'estoit qu'esgratigné,
Quand Amour, qui les Dieux & les hommes menace,
Voyant que son brandon n'eschauffoit point ma glace,
Comme rusé guerrier ne me voulant faillir,
La print pour son escorte & me vint assaillir.
Encor, ce me dit-il, que de maint beau trofee
D'Horace, de Pindare, Hesiode & d'Orfee,
Et d'Homere qui eut vne si forte vois,
Tu as orné la langue & l'honneur des François,
Voy ceste dame icy ; ton cœur tant soit il braue,
Ira sous son empire, & sera son esclaue.
Ainsi dit, & son arc m'enfonçant de roideur,
Ensemble dame & traict m'enuoya dans le cœur.
Lors ma pauure raison des rayons esblouye
D'vne telle beauté se perd esuanouye,
Laissant le gouuernail aux sens & au desir,
Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.
Raison, pardonne moy : vn plus caut en finesse
S'y fust bien englué, tant vne douce presse
De graces & d'amours la suiuoient tout ainsi
Que les fleurs le Printemps, quand il retourne ici.
De moy par vn destin sa beauté fut cognue :
Son diuin se vestoit d'vne mortelle nue,
Qui mesprisoit le monde, & personne n'osoit
Luy regarder les yeux tant leur flame luisoit.
Son ris & son regard & sa parole pleine

De merueilles, n'estoient d'vne nature humaine :
Son front ny ses cheueux, son aller ny sa main.
C'estoit vne Deesse en vn habit humain,
Qui visitoit la terre, aussi tost enleuee
Au ciel, comme elle fut en ce monde arriuee.
Du monde elle partit aux mois de son printemps:
« Aussi toute excellence icy ne vit long temps.
Bien qu'elle eut pris naissance en petite bourgade,
Non de riches parens ny d'honneurs ny de grade,
Il ne faut la blasmer : la mesme Deité
Ne desdaigna de naistre en trespauure cité :
« Et souuent sous l'habit d'vne simple personne
« Se cache tout le mieux que le destin nous donne.
Vous qui veistes son corps, l'honorant comme moy,
Vous sçauez si ie mens, & si triste ie doy
Regretter à bon droict si belle creature,
Le miracle du Ciel, le miroër de Nature.
O beaux yeux, qui m'estiez si cruels & si doux,
Ie ne me puis lasser de repenser en vous,
Qui fustes le flambeau de ma lumiere vnique,
Les vrais outils d'Amour, la forge & la boutique.
Vous m'ostastes du cœur tout vulgaire penser,
Et l'esprit iusqu'au ciel vous me fistes hausser.
I'apprins à vostre eschole à resuer sans mot dire
A discourir tout seul, à cacher mon martire,
A ne dormir la nuict, en pleurs me consumer :
Et bref, en vous seruant i'apprins que c'est qu'aimer.
Car depuis le matin que l'Aurore s'esueille,
Iusqu'au soir que le iour dedans la mer sommeille,
Et durant que la nuict par les Poles tournoit,
Tousiours pensant en vous, de vous me souuenoit.
Vous seule estiez mon bien, ma toute, & ma premiere,
Et le serez tousiours : tant la viue lumiere
De vos yeux, bien que morts, me poursuit, dont ie voy

Toufiours le ſimulachre errer autour de moy.
Puis Amour que ie ſens par mes veines s'eſpandre,
Paſſe deſſous la terre, & r'atize la cendre
Qui froide languiſſoit deſſous voſtre tombeau,
Pour r'allumer plus vif en mon cœur ſon flambeau,
Afin que vous ſoyez ma flame morte & viue,
Et que par le penſer en tous lieux ie vous ſuiue.
Pourroy-ie raconter le mal que ie ſenty,
Oyant voſtre treſpas? mon cœur fut conuerty
En rocher inſenſible, & mes yeux en fonteines:
Et ſi bien le regret s'eſcoula par mes veines,
Que paſmé ie me feis la proye du torment,
N'ayant que voſtre nom pour confort ſeulement.
Bien que ie reſiſtaſſe, il ne me fut poſſible
Que mon cœur, de nature à la peine inuincible,
Peuſt cacher ſa douleur: car plus il la celoit,
Et plus deſſus le front ſon mal eſtinceloit.
En fin voyant mon ame extremement attainte,
Ie deſliay ma bouche, & feis telle complainte.
Ah faux Monde trompeur, que tu m'as bien deceu!
Amour, tu es enfant: par toy i'auois receu
La diuine beauté qui ſurmontoit l'enuie,
Que maugré toy la Mort en ton regne a rauie.
Ie deſplais à moymeſme, & veux quitter le iour,
Puis que ie voy la Mort triompher de l'amour,
Et luy rauir ſon mieux, ſans faire reſiſtance.
Malheureux qui te croit, & qui ſuit ton enfance!
Et toy Ciel, qui te dis le pere des humains,
Tu ne deuois tracer vn tel corps de tes mains
Pour ſi toſt le reprendre: & toy mere Nature,
Pour mettre ſi ſoudain ton œuure en ſepulture.
Maintenant à mon dam ie cognois pour certain,
Que tout cela qui vit ſous ce globe mondain,
N'eſt que ſonge & fumee, & qu'vne vaine pompe,

Qui doucement nous rit & doucement nous trompe.
Hà, bien-heureux esprit fait citoyen des cieux,
Tu es assis au rang des Anges precieux
En repos eternel, loin de soin & de guerres:
Tu vois dessous tes pieds les hommes & les terres,
Et ie ne voy qu'ennuis, que soucis, & qu'esmoy,
Comme ayant emporté tout mon bien auec toy.
Ie ne te trompe point: du ciel tu vois mes peines,
Si tu as soin là haut des affaires humaines.
Que doy-ie faire, Amour? que me conseilles-tu?
I'irois comme vn Sauuage en noir habit vestu
Volontiers par les bois, & mes douleurs non feintes
Ie dirois aus forests: mais ils sauent mes plaintes.
Il vaut mieux que ie meure au pied de ce rocher,
Nommant tousiours son nom qui me sonne si cher,
Sans chercher par la peine apres elle de viure,
Gaignant le bruit d'ingrat de ne la vouloir suiure.
Aussi toute la terre, où i'ay perdu mon bien,
Apres son fascheux vol ne me semble plus rien
Sinon qu'horreur, qu'effroy, qu'vne obscure poussiere.
Au ciel est mon Soleil, au ciel est ma lumiere:
Le monde ny ses laqs n'y ont plus de pouuoir:
Il faut haster ma mort, si ie la veux reuoir:
La mort en a la clef, & par sa seule porte
Ie reuoiray le iour qui ma nuict reconforte.
Or quand la dure Parque aura le fil coupé,
Qui retient en mon corps l'esprit enuelopé,
I'ordonne que mes os pour toute couuerture
Reposent pres des siens sous mesme sepulture:
Que des larmes du ciel le tumbeau soit laué,
Et tout à l'enuiron de ces vers engraué:
Passant, de cest amant enten l'histoire vraye,
De deux traicts differens il receut double playe:
L'vne que feit Amour ne versa qu'amitié,

L'autre que feit la Mort ne versa que pitié.
Ainsi mourut nauré d'vne double tristesse,
Et tout pour aimer trop vne ieune maistresse.

X.

De ceste belle, douce, honneste chasteté
Naissoit vn froid glaçon, ains vne chaude flame,
Qu'encores auiourd'huy esteinte sous la lame
Me reschauffe, en pensant quelle fut sa clarté.
Le traict que ie receu, n'eut le fer espointé:
Il fut des plus aigus qu'Amour nous tire en l'ame,
Qui s'armant d'vn trespas, par le penser m'entame,
Et sans iamais tomber se tient à mon costé.
Narcisse fut heureux mourant sur la fontaine,
Abusé du miroër de sa figure vaine:
Au moins il regardoit ie ne sçay quoy de beau.
L'erreur le contentoit, voyant sa face aimee:
Et la beauté que i'aime, est terre consumee.
Il mourut pour vne ombre & moy pour vn tombeau.

XI.

Ie voy tousiours le traict de ceste belle face
Dont le corps est en terre, & l'esprit est aux cieux:
Soit que ie veille ou dorme, Amour ingenieux
En cent mille façons deuant moy le repasse.
Elle qui n'a soucy de ceste terre basse,
Et qui boit du Nectar assise entre les Dieux,
Daigne souuent reuoir mon estat soucieux,
Et en songe appaiser la Mort qui me menace.
Ie songe que la nuict elle me prend la main,
Se faschant de me voir si long temps la suruiure,
Me tire, & fait semblant que de mon voile humain

Veut rompre le fardeau pour eſtre plus deliure.
Mais partant de mon liſt ſon vol eſt ſi ſoudain
Et ſi prompt vers le ciel, que ie ne la puis ſuiure.

XII.

Auſſi toſt que Marie en terre fut venue,
Le Ciel en fut marry, & la voulut rauoir:
A peine noſtre ſiecle eut loiſir de la voir,
Qu'elle s'eſuanouyt comme vn feu dans la nuë.
Des preſens de Nature elle vint ſi pourueuë,
Et ſa belle ieuneſſe auoit tant de pouuoir,
Qu'elle euſt peu d'vn regard les rochers eſmouuoir,
Tant elle auoit d'attraits & d'amours en la veüe.
Ores la Mort iouït des beaux yeux que i'aimois,
La boutique & la forge, Amour, où tu t'armois.
Maintenant de ton camp caſſé ie me retire:
Ie veux deſormais viure en franchiſe & tout mien:
Puiſque tu m'as gardé l'honneur de ton empire,
Ta force n'eſt pas grande, & ie le cognois bien.

EPITAPHE DE MARIE.

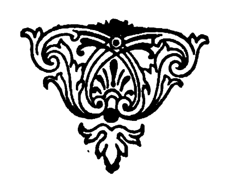
XIII.

Cy repoſent les oz de la belle Marie,
Qui me fiſt pour Anjou quitter mon Vandomois,
Qui m'eſchauſa le ſang au plus verd de mes mois,
Qui fut toute mon Tout mon bien & mon enuie.

En ſa tombe repoſe honneur & courtoiſie,
Et la ieune beauté qu'en l'ame ie ſentois,
Et le flambeau d'Amour ſes traits & ſon carquois,
Et enſemble mon cœur mes penſers & ma vie.
Tu es, belle Angeuine, vn bel aſtre des cieux :
Les Anges tous rauis ſe paiſſent de tes yeux,
La terre te regrette. O beauté ſans ſeconde!
Maintenant tu es viue, & ie ſuis mort d'ennuy.
Malheureux qui ſe fie en l'attente d'autruy!
Trois amis m'ont deceu, toy, l'Amour, & le monde.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

SVR LA MORT DE MARIE.





LES VERS

D'EVRYMEDON, ET DE CALLIREE.

STANCES.

I'ay quitté le rempart si long temps defendu:
Ie ne me puis trouuer, tant ie me suis perdu.
Amour traict dessus traict mon repos importune:
D'vne flame il fait l'autre en mon cœur r'allumer,
Par trop aimer autruy ie ne me puis aimer:
De ma serue vertu triomphe la Fortune.
Ma puissance me nuit: ie veux tout & ne puis:
Ie ne sçay que ie fais, ie ne sçay qui ie suis:
En egale balance est ma mort & ma vie,
Le Destin me contraint, la Raison m'a laissé:
Ie suis comme Telefe estrangement blessé:
Ie veux tout, & mon tout n'est sinon qu'vne enuie.

Mon eſpoir eſt douteux, mon deſir eſt certain,
Mon courage eſt couard, ſuperbe eſt mon deſſein :
Ie ne ſuis reſolu qu'à me faire la guerre.
Mes penſers au combat contre moy ſe ſont mis :
I'ay mon cœur pour ſuſpect, mes yeux pour ennemis :
Vne main me delace & l'autre me ren-ſerre.
L'Aſtre qui commandoit au poinct que ie fus né,
D'aſpects malencontreux eſtoit infortuné.
Sa face en lieu d'vn iour d'vne nuit eſtoit pleine.
Il renuerſa ſur moy les rais de ſon malheur,
Du Ciel trop ennemy proceda ma douleur,
Condemnant du berceau ma ieuneſſe à la peine.
Il eſtoit par Deſtin dans le Ciel arreſté,
Qu'à vingt ans ie deuois perdre ma liberté
Pour ſeruir vne Dame autant belle qu'honneſte,
Charger mes yeux de pleurs, ma face de langueur :
Qu'Amour deuoit porter en triomphe mon cœur,
Et pendre ma ieuneſſe à ſon arc pour conqueſte.
La choſe eſt arriuée, il n'en faut plus douter :
Le lien de mon col ie ne ſçaurois oſter,
Il faut courir fortune. O belle Callirée
Seruez-moy de Pilote & de voile & de vent:
Autre Aſtre que voſtre œil ie ne vay pourſuiuant :
Pource ie vous inuoque & non pas Cytherée.
Si n'aimer rien que vous, touſiours en vous penſer,
D'vn penſer qui s'acheue vn autre commencer,
Ma nature changer & en prendre vne neuue,
Ne donner aux ſouſpirs ne tréues ny ſeiour :
Madame ſi cela ſe doit nommer Amour,
Plus parfait amoureux au monde ne ſe treuue.
Mon corps eſt plus leger que n'eſt l'eſprit de ceux
Qui viuent en aimant groſſiers & pareſſeux.
Et tout ainſi qu'on voit s'euaporer Mercure
Au feu d'vn Alchimiſte, & s'enuoler en rien :

Ainsi dedans le Ciel mon corps qui n'est plus mien,
Alembiqué d'Amour s'enuole de nature.
Ie ressemble au Démon qui ne se veut charger
D'vn corps, ou s'il a corps ce n'est qu'vn air leger
Pareil à ces vapeurs subtiles & menues,
Que le Soleil desseiche aux chauds iours de l'esté.
Le mien du seul penser promptement emporté,
Distilé par l'Amour se perd dedans les nues.
Le Peintre qui premier fit d'Amour le tableau,
Et premier le peignit plumeux comme vn oiseau,
Cognut bien sa nature en luy baillant des ailes,
Non pour estre inconstant, leger ne vicieux,
Mais comme nay du Ciel, pour retourner aux Cieux,
Et monter au seiour des choses les plus belles.
La matiere de l'homme est pesante, & ne peut
Suiure l'esprit en hault, lors que l'esprit le veut,
Si Amour la purgeant de sa flame estrangere,
N'affine son mortel. Voila, Dame, pourquoy
Ie cognois par raison que n'aimez tant que moy:
Si vous aimiez autant vous seriez plus legere.
Entre les Dieux au Ciel mon corps s'iroit assoir,
Si vous suiuiez mon vol quand nous ballons au soir
Flanc à flanc, main à main, imitant l'Androgyne:
Tous deux dançans la Volte, ainsi que les Iumeaux,
Prendrions place au seiour des Astres les plus beaux,
Et serions dits d'Amour à iamais le beau Signe.
Où par faute d'aimer vous demeurez à bas,
La terre maugré moy vous attache les pas.
Vous estes paresseuse & au Ciel ie m'en-vole.
Mais à moitié chemin ie m'arreste, & ne veux
Passer outre sans vous: sans y voler tous deux
Ie ne voudrois me faire vn citoyen du Pole.
Las, que feroy-ie au ciel assis entre les Dieux
Sans plus voir les amours qui sortent de vos yeux,

Et les traits si poignans de vostre beau visage,
Vos graces qui pourroyent vn rocher esmouuoir ?
Sans viure aupres de vous, Maistresse, & sans vous voir
Le Ciel me sembleroit vn grand desert sauuage.
Ie veux en lieu des Cieux en terre demeurer,
Pour vous aimer, seruir, priser & honorer
Comme vne chose saincte, & des Vertus l'exemple.
Mainte mortelle Dame a iadis merité
Autels & sacrifice, encens & deité,
Qui n'estoit tant que vous digne d'auoir vn Temple.
Bref, ie suis resolu de ne changer d'amour:
Le iour sera la nuict, la nuict sera le iour,
Les estoiles sans ciel, & la mer mesurée,
Amour sera sans arc, sans traict & sans brandon,
Et tout sera changé plustost qu'Eurymedon
Oublie les amours qu'il porte à Callirée.

STANCES.

De fortune Diane & l'archerot Amour
En vn mesme logis arriuerent vn iour,
L'vn lassé de voler, & l'autre de la chasse:
Destendirent leurs arcs, & pour prendre repos
Leurs carquois pleins de traicts deschargerent du dos,
Et les mirent ensemble en vne mesme place.
Amour iusqu'à midy paresseux sommeilla,
Diane au poinct du iour soigneuse s'esueilla,
Et pour tromper Amour vsa de diligence:
Print son arc pour le sien, ses feux & son carquois,
Puis se mocquant de luy s'en alla par les bois,
Desireuse de faire vne belle vengeance.
Ie porte, disoit-elle, & l'arc & le brandon
Maintenant pour blesser le cœur d'Eurymedon,

Qui nouuel Acteon de ses meutes tourmente
Le repos des forests, rend les buissons deserts,
Ensanglante les bois du meurtre de mes Cerfs,
Et par la mort des miens ses victoires augmente.
Ie ne veux plus souffrir qu'il me vienne outrager:
Ie bande l'arc qui peut d'vn beau coup me venger.
Malheureux est celuy qui sans reuanche endure!
Hercule qui tua la Biche au pied d'airain,
Ne m'iniuria tant, comme la ieune main
De cest Eurymedon à mes Cerfs fait d'iniure.
Qu'est-il sinon de ceux que Nature a produit?
Mon sang des premiers Dieux d'vn long ordre se suit:
Ie me pais de Nectar, luy de viande humaine:
Sa demeure est la terre & la mienne les Cieux.
Le mortel ne se doit accomparer aux Dieux.
Sans trauail nous viuons, son partage est la peine.
Bref, ie me veux venger, & luy faire sentir
De combien de souspirs s'achete vn repentir,
Et le desir d'auoir la chasse trop apprise.
Diane ainsi disoit. Le sang qui boüillonnoit,
Noirastre de courroux, son fiel aiguillonnoit
Ardente d'acheuer si superbe entreprise.
Eurymedon entroit aux iours de son printemps:
Son plaisir, son deduit, ses jeux, ses passetemps
Estoyent par le trauail d'honorer sa ieunesse:
Son corps estoit adroit, son esprit genereux,
Desdaignant comme vn Prince actif & vigoureux
De roüiller au logis ses beaux ans de paresse.
C'estoit vn Meleagre au mestier de chasser,
Il sçauoit par-sur tous laisser courre & lancer,
Bien demesler d'vn Cerf les ruses & la feinte,
Le bon temps, le vieil temps, l'essuy, le rembuscher,
Les gangnages, la nuict, le lict & le coucher,
Et bien prendre le droict & bien faire l'enceinte.

15.

Et comme s'il fust fils d'vne Nymphe des bois
Il iugeoit vn vieil Cerf à la perche, aux espois,
A la meule, andouillers & à l'embrunisseure,
A la grosse perleure, aux goutieres, aux cors,
Aux dagues, aux broquars bien nourris & bien forts,
A la belle empaumeure & à la couronneure.
Il sçauoit for-huer, & bien parler aux chiens,
Faisoit bien la brisée, & le premier des siens
Cognoissoit bien le pied, la sole & les alleures,
Fumées, hardoüers & frayoirs, & sçauoit
Sans auoir veu le Cerf quelle teste il auoit
En voyant seulement ses erres & fouleures.
Vn iour sans y penser poussé par le Destin,
Comme il mettoit à bout à l'egail du matin
La ruse d'vn vieil Cerf, Diane se transforme
En l'image d'Amour, & pour mieux le blesser,
Luy feit en lieu d'vn Cerf deuant les yeux passer
D'vne Nymphe des eaux le visage & la forme.
Comme vn printemps d'Auril tout son corps estoit beau,
Sebete la conceut au milieu de son eau:
Les voisins d'alentour l'appelloyent Callirée.
Ses mestiers n'estoyent pas de filer ne d'ourdir:
Mais ne laissant son corps en paresse engourdir
Suiuoit tousiours Diane, & fuyoit Cytherée.
Au poinct qu'elle passa, Diane tout soudain
Print l'arc & le courba roidement en la main,
Puis blesse Eurymedon d'vn traict tout plein de braise.
Le traict siffle en la playe, & le vint eschaufer:
Feit boüillonner le sang tout ainsi que le fer
Qu'on plonge tout ardant en l'eau d'vne fournaise.
Lors elle s'escria, Voila mes Cerfs vengez:
Tes jeux, Eurymedon, seront bien tost changez:
D'vne telle langueur mes ennemis ie paye.
En lieu de chiens, de trompe, & de bocages verds,

Il faudra mendier les Muses & les vers,
Pour soulager le mal qui naistra de ta playe.
De tels propos Diane en colere parla:
Et ce-pendant l'vlcere au fond du cœur alla,
Passa de nerf en nerf, passa de veine en veine,
Et feit par tout le corps le venin escouler:
Altera tout son sang, feit l'esprit chanceler,
N'ayant pour tout suiet autre bien que la peine.
Il changea de nature, il deuint en langueur,
Comme ceux, dont la fiéure est maistresse du cueur.
Il tiroit lentement de ses yeux vne œillade:
Il changea de pensers de mœurs & d'actions:
Il portoit en l'esprit nouuelles passions,
Et ne sçauoit pourtant qui le faisoit malade.
Rien ne luy profita commander aux forests,
D'auoir mille piqueurs, mille espieux, mille rets,
Ny de mille chiens baux l'aboyante tempeste.
Amour qui n'a souci de grandeurs ny d'honneurs,
Et qui maistre commande aux plus braues seigneurs,
De ses pieds outrageux auoit foulé sa teste.
Il oublia soudain & meutes & limiers:
Souspirs dessus souspirs sortirent les premiers,
Signe de maladie: il auoit le courage
Tousiours en vn penser fermement arresté,
Comme fasché de voir sa douce liberté
Sur l'Auril de ses ans ainsi mise en seruage.
Il vouloit aux rochers & aux forests parler:
Mais il ne peut iamais sa langue desmesler.
Amour ne le voulut, qui son esprit affolle.
Sur l'herbe se couchant de rien ne luy souuint!
Il s'endormit de dueil, & la nuict qui suruint,
Luy desroba le iour les pleurs & la parolle.

LE BAING DE CALLIREE.

EVRYMEDON PARLE.

Ie voudrois ce iourd'huy par bonne destinée
Me changer d'homme en femme, ainsi que fit Cænée,
Cænée qui tournant par miracle sa peau,
Estoit tantost pucelle, & tantost iouuenceau.
Ie verrois dans le baing la belle Callirée:
Ie faux, mais ie verrois la belle Cytherée.
Ie verrois des beautez la parfaite beauté
Sans soupçon, comme femme, en toute priuauté:
Beauté que les amours en son baing accompaignent,
Et mignons en sa cuue, ainsi qu'elle se baignent.
L'vn nage dessus l'eau, l'autre se iouë au fond:
L'vn luy iette des fleurs à pleines mains au front,
L'autre luy tient la teste, & l'autre de son aile
L'esuente doucement, & sa mere l'appelle.
Venus en est bien-aise, & se sou-rit de voir
D'vne si douce erreur ses fils se deceuoir.
L'eau, la cuue & le baing de flames elle allume,
Et l'air tout à l'entour d'odeurs elle parfume:
Et ialouse, voyant de ce beau corps le traict,
S'imagine soymesme, & conçoit son portraict.
Si i'auois pour iouyr de chose tant aimée,
Pour ce iour ma nature en femme transformée,
Ie pourrois sans vergongne à son baing me trouuer,
La voir, l'ouyr, sentir, la toucher & lauer,
Ministre bien-heureux d'vne si douce estuue.
Tantost ie verserois de l'eau tiede en la cuue,
Et tantost de la froide, & d'vn vase boüillant

L'eau chaude dans la froide ensemble remeslant
Ie lauerois son corps, & dirois bien-heureuse
Telle eau, qui deuiendroit de la belle amoureuse,
Et le feu amoureux, qui deuiendroit plus chaud
Par l'autre de ses yeux, qui iamais ne defaut.
Le feu materiel se consomme en sa cendre,
Si bois dessus du bois on cesse de respandre,
Dont la flame se paist. Mais celuy de ses yeux
Sans matiere est nourry, comme celuy des cieux,
Et vit en ses regards de chaleur si extréme,
Que l'esclair qui en sort, embrase le feu mesme.
Que n'ay-ie maintenant autant de loy qu'vn Dieu?
I'attacherois la Cuue & la Cruche au milieu
Des astres les plus beaux, & en ferois vn Signe,
Comme l'enfant Troyen des astres le plus digne.
Tu te baignes en France, ô corps Sebetien:
Et Pallas autrefois, honneur Athenien,
En Argos se baigna, quand elle valeureuse
Retiroit des combats sa main toute poudreuse,
Et ses membres nerueux victorieux & forts
Lauoit d'huile d'Olif, oincture de son corps:
De masle huile d'Olif, riche fruit de la plante,
Que la Vile conceut, qui de son nom se vante.
Et quoy ma Callirée? apres que ton brandon
A brulé moy qui suis ton pauure Eurymedon,
Apres auoir ta main en mes veines moüillée,
Du nouuel homicide encor toute soüillée,
Tu te baignes à fin de purger ton forfait?
Mais tu ne peux lauer le mal que tu m'as fait.
Pourquoy veux-ie à mon dam prendre la hardiesse
De voir le corps tout nud d'vne telle Deesse?
L'exemple d'Acteon & du ieune Thebain,
Qui veirent & Diane & Pallas dans le bain,
Me deuroyent faire sage, & sagement m'apprendre

Que l'œil humain ne doit sur les Dieux entreprendre.
Ie veux, sans l'ignorer, ma Deesse offenser.
Ces deux pauures enfans veirent, sans y penser,
Les fieres Deitez, dont la vengeance preste
A l'vn osta les yeux, à l'autre sur la teste
Meit des cornes de Cerf : & l'innocente erreur,
Des Deesses ne peut adoucir la fureur.
O bien-heureux enfans, vos fautes furent quittes
Pour des punitions legeres & petites !
La corne sur le front ne fait ny mal ne bien:
C'est l'esprit seul qui sent, la corne ne sent rien :
Et de perdre les yeux, la perte est profitable
En amour, où la veuë est tousiours dommageable.
S'il est vray que l'amour se face par les yeux,
Les yeux sont aux amans vn mal pernicieux.
Qu'on me crèue les miens pour ne voir plus ma Dame:
Le regard m'est vn feu qui me consume l'ame,
Dont ie ne puis guarir, & voudrois desormais
Comme vous, estre aueugle, & ne la voir iamais.

ELEGIE DE RONSARD

A EVRYMEDON.

Prince, de qui le nom m'est venerable & sainct,
Amour, ainsi que vous, en seruage m'estreint,
De penser en penser me fait nouuelle guerre :
A la Chiorme amoureuse ainsi que vous m'enferre.
Nous sommes compaignons bien-heureux, quand ie voy
Celuy qui est mon maistre, esclaue comme moy.

Amour ie t'aime bien qui sans respect egales
Aux moindres qualitez les qualitez royales,
Et qui rens vn chacun suiet à ta grandeur,
Aussi bien le seigneur comme le seruiteur.
Les hommes ne sont faits de matieres contraires:
Nous auons comme vous des nerfs & des arteres,
Nous auons de nature vn mesme corps que vous,
Chair, muscles & tendons cartilages & pouls,
Mesme cœur, mesme sang, poumons & mesmes veines,
Et souffrons comme vous les plaisirs & les peines.
Vn rocher n'aime point, vn chesne ny la mer:
Mais le propre suiet des hommes c'est aimer.
Aimer, haïr, douter, auoir la fantaisie
Tantost chaude d'amour, tantost de ialousie,
Vouloir viure tantost, tantost vouloir mourir,
Resuer, penser, songer, à par-soy discourir,
Se donner, s'engager, se condamner soy-mesme,
Se perdre, s'oublier, auoir la face blesme,
Ouurir tantost la bouche, & n'oser proferer,
Esperer à credit & se desesperer,
Cacher sous vn glaçon des flames allumées,
S'alembiquer l'esprit, se paistre de fumées,
Dessous vn front ioyeux auoir le cœur transi,
Auoir la larme à l'œil, s'amaigrir de souci,
Voila les fruits qu'Amour de son arbre nous donne,
Dont ny fueille ny fleur ny racine n'est bonne,
Le tige en est amer, qui corrompt nostre corps,
Amer par le dedans, amer par le dehors:
Et bref amer par tout, comme ayant son lignage
De la mer, & nourry dans vn desert sauuage.
On dit lors que Venus de son fils accoucha,
Que Iupiter au Ciel contre elle se fascha,
Iugeant à voir l'enfant seulement à la face,
Que bien tost il perdroit toute l'humaine race.

Venus pour le ſauuer le cacha dans les bois.
La Renarde vne fois, la Louue vne autre fois,
Et l'Ourſe l'alaita, humant ſa nourriture
Des beſtes, dont le laict eſt aigre de nature.
D'vn viure ſi amer ceſt enfant ſe repeut,
Gardant les qualitez du meſme laict qu'il beut.
Or ſi toſt qu'il fut grand (vn Dieu ne tarde à croiſtre)
Et qu'il peut empoigner l'arc de la main ſeneſtre,
Luy-meſme ſans patron, allant par les foreſts,
Se fit vn arc de Freſne, & des traicts de Cyprés,
Et façonna ſes mains, à tirer ignorantes,
Premier contre les Cerfs & les Biches errantes.
Des bois vint aux citez tirer droict aux humains.
Hà, qu'il a maintenant bien certaines les mains!
Son arc n'eſt plus ſaultier, ſa fleche eſt aduiſée,
Qui mire droict au cœur ſans y prendre viſée:
Son arc n'eſt plus de bois, ſes traicts ny ſon carquois,
Il eſt d'or maintenant dont il bleſſe les Rois.
Celuy pour triompher d'vne rare conqueſte,
A mis victorieux ſes pieds ſur voſtre teſte:
Et quand moins vous penſiez qu'il vous peuſt ſurmonter,
Deſdaignant vos grandeurs, vous eſt venu donter.
Rien ne vous a ſeruy longuement vous defendre,
Ny voſtre cœur reueſche indocile à ſe rendre:
Rien ne vous ont ſeruy Diane ny ſes ars
Qu'Amour ne vous enroolle au ranc de ſes ſoldars,
Et ſuiuant en ſon camp le chemin qu'il enſeigne
Ne vous face porter dauant tous ſon Enſeigne.
Celuy d'vn beau deſir le cœur vous anima,
En vos veines le ſoulfre amoureux alluma:
Celuy vous deſ-voila la honte de ieuneſſe,
Vous appriſt ſes beaux noms d'aimer & de maiſtreſſe,
Vous appriſt à la fois à rougir & bleſmir,
Paſſer les iours en pleurs & les nuicts ſans dormir.

Auſſi pour recompenſe il vous donne vne Dame,
Dont le corps ſi parfait ſert de teſmoin que l'ame
Eſt parfaite & diuine, & qu'elle a dans les Cieux
Priſe ſon origine entre les plus beaux Dieux:
L'honneur comme vn Soleil ſon beau front enuironne,
Et toutes les Vertus luy ſeruent de Couronne.
Les aſtres de ſes yeux, les roſes de ſon teint,
Ses cheueux, mais des rêts, dont Amour vous eſtreint,
L'yuoire de ſes mains, ſa bouche toute pleine
De perles, de rubis, & d'vne douce haleine,
De ſa beauté tout ſeul ne vous font deſireux:
Vn homme eſt vn rocher s'il n'en eſt amoureux.
Vous n'eſtes pas marry ny ialoux qu'on regarde
Au plus haut de l'Eſté le beau Soleil qui darde
Ses rayons ſur chacun: il a tant de clarté,
Qu'il peut ſur tout le monde eſpandre ſa beauté,
Sans rien perdre en donnant: & plus il continue
A departir ſa flame & moins ſe diminue.
Ainſi, Prince courtois, vous n'eſtes enuieux,
Si voyant ſa beauté i'en contente mes yeux,
I'en deſrobe vn rayon pour ſouſtenir ma vie:
Car la voir ſeulement eſt toute mon enuie.
Les yeux de Cupidon d'vn bandeau ſont couuerts:
Les voſtres à choiſir ſont prompts & bien ouuerts.
Voſtre ſain iugement vous a pouſſé d'eſlire
La meilleure partie & refuſer la pire.
Entre mille beautez choiſir vous auez ſceu
Sur toutes la plus belle, & n'eſtes point deceu.
O prudent iugement en vn ieune courage!
Ie m'aſſeurois touſiours voyant voſtre viſage
Melancolique & plein d'imagination,
Que vous ſeriez heureux en voſtre election.
Ie ne ſuis esbahi ſi en voſtre ieuneſſe
Auez eſté gaigné d'vne telle Princeſſe,

Quand moy qui des amours ay passé la saison,
Qui ay morne le sang, le chef demy-grison,
Dés long temps i'en auois toute l'ame blessée,
Et le traict seulement viuoit en ma pensée:
I'estois de la seruir soigneux & curieux.
« Aussi bien que les Rois les peuples ont des yeux.
Ma fortune en bon-heur passe la vostre, Prince.
Que vous sert maintenant vostre riche prouince,
Que vous sert vostre sceptre & vostre honneur royal?
Cela ne peut guarir en amour vostre mal,
Cela ne refroidit le feu qui vous allume:
Où ie suis soulagé par le bien de ma plume,
Qui deschargeant mon cœur de mille affections,
Emporte dans le vent toutes mes passions.
Elle est mon Secretaire: & sans mendier qu'elle,
Ie luy dy mes secrets: ie la trouue fidelle,
Et soulage mon mal de si douce façon,
Que rien contre l'Amour n'est bon que la chanson.
La Muse est mon confort qui de sa voix enchante
(Tant son charme est puissant) l'Amour quand elle chante.
O germe de Venus, enfant Idalien,
Soit que tu sois des Dieux le Dieu plus ancien,
Que le Ciel soit ton pere, & la Mer ta nourrice,
Que tu sois citoyen d'Amathonte ou d'Eryce,
Vien demeurer en France, & soulage l'ardeur
De mon Prince qui vit suiet de ta grandeur.

CHANSON PAR STANCES.

Ah belle eau viue, ah fille d'vn rocher,
Qui fuis tousiours pour ma peine fatale,

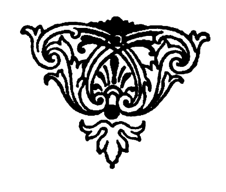
Ne ſouffre plus que ie ſois vn Tantale,
Laiſſe ma ſoif en tes eaux eſtancher:
Ou ſi tu n'as pitié de mon treſpas,
De tant pleurer il me prend vne enuie,
Qu'ainſi que toy ie veux changer ma vie
En ſource d'eau pour mieux ſuiure tes pas.
Eau deuenu, en ton eau ie viuray,
Faict par mes pleurs vne eternelle ſource:
Et d'eau pareille & de pareille courſe
Plongé dans toy touſiours ie te ſuiuray.
Fils de Venus enfant ingenieux,
Ie te ſupply pour alleger ma peine,
Que tout mon corps ne ſoit qu'vne fonteine,
Et que mon ſang ie verſe par les yeux.
Si tu ne veux, ô Nymphe, conſentir
Que pour te ſuiure en eau ie me transforme,
D'vn feu bruſlant ie veux prendre la forme
Pour de mon mal te faire repentir.
Ainſi qu'Achille inſolent en deſirs
Bruſla le fleuue en la plaine Troyenne,
Face le Ciel que flame ie deuienne
Pour conſommer ton eau de mes ſouſpirs.
Quand on ne peut par vn remede egal
Auoir ſanté du tourment qui nous preſſe,
Deſeſperé de tout ſalut, Maiſtreſſe,
D'vn mal contraire il faut guarir ſon mal.

SONNET.

CALLIREE PARLE CONTRE LA CHASSE.

Celuy fut ennemy des Deitez puiſſantes,
Et cruel viola de nature les loix,
Qui le premier rompit le ſilence des bois,
Et les Nymphes qui ſont dans les arbres naiſſantes:

Qui premier de limiers & de meutes pressantes,
De piqueurs, de veneurs, de trompes & d'abois
Donna par les forests vn passetemps aux Rois
De la course & du sang des bestes innocentes.
Ie n'aime ny piqueurs ny filets ny veneurs,
Ny meutes ny forests la cause de mes peurs:
Ie doute qu'Artemis quelque sangler n'appelle
Encontre Eurymedon pour voir ses iours finis,
Que le dueil ne me face vne Venus nouuelle,
Que la mort ne le face vn nouuel Adonis.





SONNETS ET MADRIGALS

POVR ASTREE.

I.

Dois-ie voler emplumé d'esperance,
Ou si ie dois forcé du desespoir,
Du haut du Ciel en terre laisser choir
Mon ieune amour auorté de naissance?
Non i'aime mieux leger d'outrecuidance,
Tomber d'enhaut & fol me deceuoir,
Que voler bas, deussé-ie receuoir
Pour mon tombeau toute vne large France.
Icare fit de sa cheute nommer,
Pour trop oser, les ondes de la mer:
Et moy ie veux honorer ma contrée
De mon sepulchre & dessus engrauer,
RONSARD VOVLANT AVX ASTRES S'ESLEVER,
FVT FOVDROYÉ PAR VNE BELLE ASTREE.

II.

Le premier iour que i'auisay la belle
Ainsi qu'vn Astre esclairer à mes yeux,
Ie discourois en esprit si les Dieux
Au Ciel là haut estoyent aussi beaux qu'elle.
De son regard mainte viue etincelle
Sortoit menu comme flame des Cieux :
Si qu'esblouy du feu victorieux,
Ie fus veincu de sa clairté nouuelle.
Depuis ce iour mon cœur qui s'alluma,
D'aller au Ciel sottement presuma,
En imitant des Geans le courage.
Cesse mon cœur, la force te defaut,
Bellerophon te deuroit faire sage :
Pour vn mortel le voyage est trop haut.

III.

Belle Erigone, Icarienne race,
Qui luis au Ciel & qui viens en la terre
Faire à mon cœur vne si douce guerre,
De ma raison ayant gaigné la place :
Ie suis veincu, que veux-tu que ie face
Sinon prier cest Archer qui m'enserre,
Que doucement mon lien il desserre,
Trouuant vn iour pitié deuant ta face ?
Puis que ma nef au danger du naufrage
Pend amoureuse au milieu de l'orage,
De mast de voile assez mal accoustrée,
Vueilles du Ciel en ma faueur reluire :
Il appartient aux Astres, mon Astrée,
Luire sauuer fortuner & conduire.

MADRIGAL I.

L'homme eſt bien ſot qui aime ſans cognoiſtre.
I'aime & iamais ie ne vy ce que i'aime :
D'vn faux penſer ie me deçoy moy-meſme,
Ie ſuis eſclaue & ne cognois mon maiſtre.
L'imaginer ſeulement me fait eſtre
Comme ie ſuis en vne peine extreme.
L'œil peut faillir, l'aureille fait de meſme,
Mais nul des ſens mon amour n'a fait naiſtre.
Ie n'ay ny veu ny ouy ny touché :
Ce qui m'offenſe à mes yeux eſt caché :
La playe au cœur à credit m'eſt venue.
Ou nos eſprits ſe cognoiſſent aux Cieux
Ains que d'auoir noſtre terre veſtue,
Qui vont gardant la meſme affection
Dedans les corps qu'au Ciel ils auoyent euë :
Ou ie ſuis fol : encores vaut-il mieux
Aimer en l'air vne choſe incognuë
Que n'aimer rien, imitant Ixion
Qui pour Iunon embraſſoit vne nuë.

IIII.

Douce Françoiſe, ainçois douce framboiſe,
Fruict ſauoureux mais à moy trop amer,
Touſiours ton nom, helas ! pour trop aimer,
Vit en mon cœur quelque part que ie voiſe.

Ma douce paix, mes tréues & ma noise,
Belle qui peux mes Muses animer,
Ton nom si franc deuroit t'accoustumer
Mettre les cœurs en franchise Françoise.
Mais tu ne veux redonner liberté
Au mien captif que tu tiens arresté
Pris en ta chaisne estroitement serrée.
Laisse la force : Amour le retiendra,
Ou bien, Maistresse, autrement il faudra
Que pour Françoise on t'appelle ferrée.

MADRIGAL II.

Dequoy te sert mainte Agathe grauée,
Maint beau Ruby, maint riche Diamant?
Ta beauté seule est ton seul ornement,
Beauté qu'Amour en son sein a couuée.
Cache ta perle en l'Orient trouuée,
Tes graces soyent tes bagues seulement:
De tes ioyaux en toy parfaitement
Est la splendeur & la force esprouuée.
Dedans tes yeux reluisent leurs beautez,
Leurs vertus sont en toy de tous costez :
Tu fais sur moy tes miracles, ma Dame.
Sans eux ie sens que peut ta Deité:
Tantost glaçon & tantost vne flame,
De ialousie & d'amour agité,
Palle pensif sans raison & sans ame,
Rauy transi mort & resuscité.

V.

Iamais Hector aux guerres n'estoit lâche
Lors qu'il alloit combatre les Gregeois :
Tousiours sa femme attachoit son harnois,
Et sur l'armet luy plantoit son pennache.
Il ne craignoit la Pelienne hache
Du grand Achille, ayant deux ou trois fois
Baisé sa femme, & tenant en ses dois
Vne faueur de sa belle Andromache.
Heureux cent fois toy Cheualier errant,
Que ma Deesse alloit hier parant,
Et qu'en armant baisoit comme ie pense.
De sa vertu procede ton honneur :
Que pleust à Dieu pour auoir ce bon-heur,
Auoir changé mes plumes à ta lance.

VI.

Il ne falloit, Maistresse, autres tabletes
Pour vous grauer que celles de mon cœur,
Où de sa main Amour nostre veinqueur
Vous a grauée & vos graces parfaites.
Là vos vertus au vif y sont portraites,
Et vos beautez causes de ma langueur,
L'honnesteté la douceur la rigueur,
Et tous les biens & maux que vous me faites.
Là vos cheueux, vostre œil & vostre teint
Et vostre front s'y monstre si bien peint,
Et vostre face y est si bien enclose,
Que tout est plein : il n'y a nul endroit
Vuide en mon cœur : & quand Amour voudroit,
Plus ne pourroit y grauer autre chose.

VII.

Au mois d'Auril quand l'an ſe renouuelle,
L'Aube ne ſort ſi belle de la mer,
Ny hors des flots la Deeſſe d'aimer
Ne vint à Cypre en ſa conque ſi belle,
Comme ie vy la beauté que i'appelle
Mon Aſtre ſainct, au matin s'eſueiller,
Rire le ciel, la terre s'eſmailler,
Et les Amours voler à l'entour d'elle.
Beauté ieuneſſe & les Graces qui ſont
Filles du Ciel, luy pendoyent ſur le front:
Mais ce qui plus redoubla mon ſeruice,
C'eſt qu'elle auoit vn viſage ſans art.
La femme laide eſt belle d'artifice,
La femme belle eſt belle ſans du fard.

MADRIGAL III.

Depuis le iour que ie te vey, Maiſtreſſe,
Tu as paſſé deux fois aupres de moy,
L'vne muette & d'vn viſage coy,
Sans daigner voir quelle eſtoit ma triſteſſe:
L'autre, pompeuſe en habit de Deeſſe,
Belle pour plaire aux delices d'vn Roy,
Tirant de l'œil tout à l'entour de toy
Pour voir ton voile vne amoureuſe preſſe.
Ie penſois voir Europe ſur la mer,
Et tous les vents en ton voile enfermer,
Tremblant de peur te regardant ſi belle,
Que quelque Dieu ne te rauiſt aux Cieux,
Et ne te fiſt vne eſſence immortelle.
Si tu m'en crois, fuy l'or ambicieux:
Ne porte au chef vne coiffure telle.
Le ſimple habit, ma Dame, te ſied mieux.

VIII.

L'Aſtre diuin, qui d'aimer me conuie,
Tenoit du Ciel la plus haute maiſon,
Le iour qu'Amour me mit en ſa priſon,
Et que ie vy ma liberté rauie.
Depuis ce temps i'ay perdu toute enuie
De me rauoir, & veux que la poiſon
Qui corrompit mes ſens & ma raiſon,
Soit deſormais maiſtreſſe de ma vie.
Ie veux pleurer, ſanglotter & gemir,
Paſſer les iours & les nuicts ſans dormir,
Hair moy-meſme & de tous me diſtraire,
Et deuenir vn ſauuage animal.
Que me vaudroit de faire le contraire
Puis que mon Aſtre eſt cauſe de mon mal?

IX.

Le premier iour que l'heureuſe auanture
Conduit vers toy mon eſprit & mes pas,
Tu me donnas pour mon premier repas
Mainte dragée & mainte confiture.
Ialouſe apres de ſi douce paſture,
En mauuais gouſt tu changeas tes appas,
Et pour du ſucre, ô cruelle, tu m'as
Donné du fiel qui corrompt ma nature.
Le ſucre doit pour ſa douceur nourrir:
Le tien m'a fait cent mille fois mourir,
Tant il ſe tourne en faſcheuſe amertume.
Ce ne fut toy, ce fut ce Dieu d'aimer
Qui me deceut, pourſuiuant ſa couſtume
D'entre-meſler le doux auec l'amer.

X.

Adieu cheueux, liens ambicieux,
Dont l'or frizé me retint en seruice,
Cheueux plus beaux que ceux que Berenice
Loin de son chef enuoya dans les Cieux.
Adieu mirouër, qui fais seul glorieux
Son cœur trop fier d'amoureuse malice :
Amour m'a dit qu'autre chemin i'apprisse,
Et pource adieu belle bouche & beaux yeux.
Trois mois entiers d'vn desir volontaire
Ie vous seruy, & non comme forçaire
Qui par contrainte est suiet d'obeïr.
Comme ie vins ie m'en reuais, maistresse :
Et toutefois ie ne te puis haïr.
Le cœur est bon, mais la fureur me laisse.

XI.

Quand tu portois l'autre iour sur ta teste
Vn verd Laurier, estoit-ce pour monstrer
Qu'homme si fort ne se peut rencontrer,
Dont la victoire en tes mains ne soit preste ?
Ou pour monstrer ton heureuse conqueste
De m'auoir fait en tes liens entrer ?
Dont ie te pri' me vouloir despestrer.
« Peu sert le bien que par force on acqueste.
Le Laurier est aux victoires duisant :
Le Rosmarin dont tu m'as fait present,
Desesperé m'a fait leuer le siege.
C'estoit congé que ie pren maugré moy :
Car de vouloir resister contre toy,
Astre diuin, c'est estre sacrilege.

XII.

Ie haiſſois & ma vie & mes ans,
Triſte i'eſtois de moy-meſme homicide,
Mon cœur en feu, mon œil eſtoit humide,
Les cieux m'eſtoyent obſcurs & deſplaiſans.
Alors qu'Amour dont les traits ſont cuiſans,
Me diſt, Ronſard, pour auoir vn bon guide
De l'Aſtre ſainct qui maiſtre te preſide,
Peins le portrait au milieu de tes gans.
Sans contredit à mon Dieu i'obey.
I'ay bien cogneu qu'il ne m'auoit trahy:
Car dés le iour que ie fey la peinture,
Heureux ie vey proſperer mes deſſeins.
Comment n'auroy-ie vne bonne auenture,
Quand i'ay touſiours mon Aſtre entre les mains?

XIII.

Eſt-ce le bien que tu me rens, d'auoir
Prins deſſous moy ta docte nourriture,
Ingrat diſciple & d'eſtrange nature?
Pour mon loyer me viens-tu deceuoir?
Tu me deuois garder à ton pouuoir
De n'aualler l'amoureuſe paſture,
Et tu m'as fait ſous douce couuerture
Dedans le cœur la poiſon receuoir.
Tu me parlas le premier de ma Dame:
Tu mis premier le ſoulfre dans ma flame,
Et le premier en priſon tu me mis.
Ie ſuis veincu, que veux-tu que ie face,
Puis que celuy qui doit garder la place,
Du premier coup la rend aux ennemis?

XIIII.

A mon retour (hé, ie m'en deſeſpere)
Tu m'as receu d'vn baiſer tout glacé,
Froid, ſans ſaueur, baiſer d'vn treſpaſſé
Tel que Diane en donnoit à ſon frere,
Tel qu'vne fille en donne à ſa grand'mere,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny ſauoureux ny moiteux ny preſſé:
Et quoy, ma léure eſt-elle ſi amere?
Hà, tu deurois imiter les pigeons
Qui bec en bec de baiſers doux & longs
Se font l'amour ſur le haut d'vne ſouche.
Ie te ſuppli', maiſtreſſe deſormais
Ou baiſe moy la ſaueur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baiſe iamais.

XV.

Pour retenir vn amant en ſeruage
Il faut aimer & non diſſimuler,
De meſme flame amoureuſe bruſler,
Et que le cœur ſoit pareil au langage:
Touſiours vn ris, touſiours vn bon viſage,
Touſiours s'eſcrire & s'entre-conſoler:
Ou qui ne peut eſcrire ny parler,
A tout le moins s'entre-voir par meſſage.
Il faut auoir de l'amy le portraict,
Cent fois le iour en rebaiſer le traict:
Que d'vn plaiſir deux ames ſoyent guidées.
Deux corps en vn reioincts en leur moitié.
Voila les poincts qui gardent l'amitié,
Et non pas vous qui n'aimez qu'en idées.

XVI.

Si mon grand Roy n'euſt vaincu mainte armée,
Son nom n'iroit comme il fait dans les Cieux :
Ses ennemis l'ont faict victorieux
Et des veincus il prend ſa renommée.
Si de pluſieurs ie te voy bien-aimée,
C'eſt mon trophée & n'en ſuis enuieux :
D'vn tel honneur ie deuiens glorieux,
Ayant choiſi choſe tant eſtimée.
Ma ialouſie eſt ma gloire de voir
Meſmes Amour ſoumis à ton pouuoir.
Mais s'il aduient que de luy ie me vange,
Vous honorant d'vn ſeruice conſtant,
Iamais mon Roy par trois fois combatant
N'eut tant d'honneur que i'auray de louange.

ELEGIE DV PRINTEMPS.

A LA SŒVR D'ASTREE.

Printemps fils du Soleil que la terre arrouſée
De la fertile humeur d'vne douce rouſée,
Au milieu des œillets & des roſes conceut,
Quand Flore entre ſes bras nourrice vous receut,
Naiſſez, croiſſez Printemps, laiſſez vous apparoiſtre :
En voyant Iſabeau vous pourrez vous cognoiſtre.
Elle eſt voſtre mirouër, & deux lis aſſemblez
Ne ſe reſſemblent tant que vous entre-ſemblez :

Tous les deux n'estes qu'vn, c'est vne mesme chose.
La Rose que voicy ressemble à ceste Rose,
Le Diamant à l'autre, & la fleur à la fleur :
Le Printemps est le frere, Isabeau est la sœur.
On dit que le Printemps pompeux de sa richesse,
Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa ieunesse,
Logé comme vn grand Prince en ses vertes maisons,
Se vantoit le plus beau de toutes les saisons.
Et se glorifiant le contoit à Zephyre.
Le Ciel en fut marry, qui soudain le vint dire
A la mere Nature. Elle pour r'abaisser
L'orgueil de cest enfant va par tout r'amasser
Les biens qu'elle espargnoit de mainte & mainte année.
Quand elle eut son espargne en son moule ordonnée,
La fist fondre : & versant ce qu'elle auoit de beau,
Miracle nous fist naistre vne belle Isabeau,
Belle Isabeau de nom, mais plus belle de face,
De corps belle & d'esprit, des trois Graces la grace.
Le Printemps estonné qui si belle la voit,
De vergongne la fiéure en son cœur il auoit :
Tout le sang luy boüillonne au plus creux de ses veines :
Il fist de ses deux yeux saillir mille fonteines,
Souspirs dessus souspirs comme feu luy sortoyent,
Ses muscles & ses nerfs en son corps luy batoyent,
Il deuint en iaunisse, & d'vne obscure nuë
La face se voila pour n'estre plus cognuë.
Et quoy? disoit ce Dieu, de honte furieux,
Ayant la honte au front & les larmes aux yeux,
Ie ne sers plus de rien, & ma beauté premiere
D'autre beauté veincue a perdu sa lumiere :
Vne autre tient ma place, & ses yeux en tout temps
Font aux hommes sans moy tous les iours vn Printemps :
Et mesme le Soleil plus longuement retarde
Ses cheuaux sur la terre, à fin qu'il la regarde :

Il ne veut qu'à grand peine entrer dedans la mer,
Et se faisant plus beau fait semblant de l'aimer.
Elle m'a desrobé mes graces les plus belles,
Mes œillets & mes lis & mes roses nouuelles,
Ma ieunesse mon teint mon fard ma nouueauté,
Et diriez en voyant vne telle beauté,
Que tout son corps ressemble vne belle prairie
De cent mille couleurs au mois d'Auril fleurie.
Bref, elle est toute belle, & rien ie n'apperçoy
Qui la puisse egaler, seule semblable à soy.
Le beau trait de son œil seulement ne me touche,
Ie n'aime seulement ses cheueux & sa bouche,
Sa main qui peut d'vn coup & blesser & guarir:
Sur toutes ses beautez son sein me fait mourir.
Cent fois rauy ie pense, & si ne sçaurois dire
De quelle veine fut emprunté le porphire,
Et le marbre poli dont Amour l'a basti,
Ny de quels beaux iardins cest œillet est sorti,
Qui donna la couleur à sa ieune mammelle,
Dont le bouton ressemble vne fraize nouuelle,
Verdelet, pommelé, des Graces le seiour.
Venus & ses enfans volent tout à l'entour,
La douce mignardise & les douces blandices,
Et tout cela qu'Amour inuenta de delices.
Ie m'en vay furieux sans raison ny conseil,
Ie ne sçaurois souffrir au monde mon pareil.
Ainsi disoit ce Dieu tout remply de vergongne.
Voila pourquoy de nous si long temps il s'eslongne
Craignant vostre beauté dont il est surpassé:
Ayant quitté la place à l'hyuer tout glacé,
Il n'ose retourner. Retourne ie te prie,
Printemps pere des fleurs : il faut qu'on te marie
A la belle Ysabeau : car vous apparier
C'est aux mesmes beautez les beautez marier,

Les fleurs auec les fleurs : de si belle alliance
Naistra de siecle en siecle vn Printemps en la France.
Pour doüaire certain tous deux vous promettez
De vous entre-donner vos fleurs & vos beautez
A fin que vos beaux ans en despit de vieillesse,
Ainsi qu'vn renouueau soyent tousiours en ieunesse.





LE PREMIER LIVRE

DES SONNETS POVR HELENE.

I.

Ce premier iour de May, Helene, ie vous iure
Par Castor par Pollux, vos deus freres iumeaux,
Par la vigne enlassee à l'entour des ormeaux,
Par les prez par les bois herissez de verdure,
Par le nouueau Printemps fils aisné de Nature,
Par le cristal qui roule au giron des ruisseaux,
Par tous les rossignols, miracle des oiseaux,
Que seule vous serez ma derniere auenture.
Vous seule me plaisez, i'ay par election
Et non à la volee aimé vostre ieunesse:
Aussi ie prens en gré toute ma passion,
Ie suis de ma fortune autheur, ie le confesse:
La vertu m'a conduit en telle affection.
Si la vertu me trompe adieu belle Maistresse.

II.

Quand à longs traits ie boy l'amoureuſe etincelle
Qui ſort de tes beaux yeux les miens ſont esbloüis :
D'eſprit ny de raiſon troublé ie ne ioüis,
Et comme yure d'amour tout le corps me chancelle.
Le cœur me bat au ſein, ma chaleur naturelle
Se refroidit de peur : mes Sens eſuanouis
Se perdent tout en l'air, tant tu te reſiouis
D'acquerir par ma mort le ſurnom de cruelle.
Tes regards foudroyans me percent de leurs rais
La peau le corps le cœur, comme pointes de trais
Que ie ſens dedans l'ame : & quand ie me veux plaindre,
Ou demander mercy du mal que ie reçois,
Si bien ta cruauté me reſerre la vois
Que ie n'oſe parler tant tes yeux me font craindre.

III.

Ma douce Helene, non, mais bien ma douce haleine,
Qui froide rafraiſchis la chaleur de mon cœur,
Ie prens de ta vertu cognoiſſance & vigueur,
Et ton œil comme il veut à ſon plaiſir me meine.
Heureux celuy qui ſouffre vne amoureuſe peine
Pour vn nom ſi fatal : heureuſe la douleur,
Bien-heureux le torment, qui vient pour la valeur
Des yeux, non pas des yeux, mais de l'aſtre d'Helene.
Nom, malheur des Troyens, ſuiet de mon ſouci,
Ma ſage Penelope & mon Helene auſſi,
Qui d'vn ſoin amoureux tout le cœur m'enuelope :
Nom, qui m'a iuſqu'au ciel de la terre enleué,
Qui euſt iamais penſé que i'euſſe retrouué
En vne meſme Helene vne autre Penelope?

IIII.

Tout ce qui est de sainct, d'honneur & de vertu,
Tout le bien qu'aux mortels la Nature peut faire,
Tout ce que l'artifice icy peut contrefaire,
Ma maistresse en naissant dans l'esprit l'auoit eu.
Du iuste & de l'honneste à l'enuy debatu
Aux escoles des Grecs : de ce qui peut attraire
A l'amour du vray bien, à fuir le contraire,
Ainsi que d'vn habit son corps fut reuestu.
Tousiours la chasteté des beautez ennemie
(Comme l'or fait la Perle) honore son Printemps,
Vne vertu nayue, vne peur d'infamie,
Vn œil qui fait les Dieux & les hommes contens :
La voyant si parfaite, il fault que ie m'escrie,
Bien-heureux qui l'adore, & qui vit de son temps !

V.

Helene sceut charmer auecque son Nepenthe
Les pleurs de Telemaque. Helene, ie voudroy
Que tu peusses charmer les maux que ie reçoy
Depuis deux ans passez, sans que ie m'en repente.
Naisse de nos amours vne nouuelle plante,
Qui retienne noz noms pour eternelle foy,
Qu'obligé ie me suis de seruitude à toy,
Et qu'à nostre contract la terre soit presente.
O terre, de nos oz en ton sein chaleureux
Naisse vne herbe au Printemps propice aux amoureux,
Qui sur nos tombeaux croisse en vn lieu solitaire.
O desir fantastiq, duquel ie me deçoy,
Mon souhait n'aduiendra, puis qu'en viuant ie voy
Que mon amour me trompe, & qu'il n'a point de frere.

VI.

Dedans les flots d'Amour ie n'ay point de ſupport,
Ie ne voy point de Phare, & ſi ie ne deſire
(O deſir trop hardy!) ſinon que ma Nauire
Apres tant de perils puiſſe gaigner le port.
Las! deuant que payer mes vœux deſſus le bort,
Naufrage ie mourray : car ie ne voy reluire
Qu'vne flame ſur moy, qu'vne Helene qui tire
Entre mille rochers ma Nauire à la mort.
Ie ſuis ſeul me noyant de ma vie homicide,
Choiſiſſant vn enfant vn aueugle pour guide,
Dont il me faut de honte & pleurer & rougir.
Ie ne ſçay ſi mes ſens, ou ſi ma raiſon taſche
De conduire ma nef : mais ie ſçay qu'il me faſche
De voir vn ſi beau port & n'y pouuoir ſurgir.

CHANSON.

Quand ie deuiſe aſſis aupres de vous,
Tout le cœur me treſſaut :
Ie tremble tout de nerfs & de genous,
Et le pouls me defaut.
Ie n'ay ny ſang ny eſprit ny haleine,
Qui ne ſe trouble en voyant mon Helene,
Ma chere & douce peine.
Ie deuien fol, ie pers toute raiſon :
Cognoiſtre ie ne puis
Si ie ſuis libre, ou mort, ou en priſon :
Plus en moy ie ne ſuis.
En vous voyant, mon œil perd cognoiſſance :
Le voſtre altere & change mon eſſence,
Tant il a de puiſſance.

Vostre beauté me fait en mesme temps
Souffrir cent passions :
Et toutesfois tous mes sens sont contens,
Diuers d'affections.
L'œil vous regarde, & d'autre part l'oreille
Oyt vostre voix, qui n'a point de pareille,
Du monde la merueille.
Voila comment vous m'auez enchanté,
Heureux de mon malheur :
De mon trauail ie me sens contenté,
Tant i'aime ma douleur :
Et veux tousiours que le soucy me tienne,
Et que de vous tousiours il me souuienne,
Vous donnant l'ame mienne.
Donc ne cherchez de parler au Deuin,
Qui sçauez tout charmer :
Vous seule auriez vn esprit tout diuin,
Si vous pouuiez aimer.
Que pleust à Dieu, ma moitié bien-aimee,
Qu'Amour vous eust d'vne fleche enflamee
Autant que moy charmee.
En se iouant il m'a de part en part
Le cœur outrepercé :
A vous s'amie il n'a monstré le dard
Duquel il m'a blessé.
De telle mort heureux ie me confesse,
Et ne veux point que la playe me laisse
Pour vous, belle Maistresse.
Dessus ma tombe engrauez mon soucy
En memorable escrit :
D'vn Vandomois le corps repose icy,
Sous les Myrtes l'esprit.
Comme Pâris là bas faut que ie voise,
Non pour l'amour d'vne Helene Gregeoise,
Mais d'vne Saintongeoise.

VII.

Amour abandonnant les vergers de Cytheres,
D'Amathonte & d'Eryce, en la France passa :
Et me monstrant son arc, comme Dieu, me tança,
Que i'oubliois, ingrat, ses loix & ses mysteres.
Il me frappa trois fois de ses ailes legeres :
Vn traict le plus aigu dans les yeux m'eslança.
La playe vint au cœur, qui chaude me laissa
Vne ardeur de chanter les honneurs de Surgeres.
Chante (me dist Amour) sa grace & sa beauté,
Sa bouche ses beaux yeux sa douceur sa bonté :
Ie la garde pour toy le suiet de ta plume.
Vn suiet si diuin ma Muse ne poursuit.
Ie te feray l'esprit meilleur que de coustume :
« L'homme ne peut faillir, quand vn Dieu le conduit.

VIII.

Tu ne dois en ton cœur superbe deuenir,
Ny brauer mon malheur, accident de fortune :
La misere amoureuse à chacun est commune :
Tel eschappe souuent qu'on pense bien tenir.
Tousiours de Nemesis il te faut souuenir,
Qui fait nostre auanture ore blanche ore brune.
Aux superbes Tyrans appartient la rancune :
Comme ton serf conquis tu me dois maintenir.
Les Guerres & l'Amour se semblent d'vne chose :
Le veinqueur bien souuent du veincu est batu,
Qui parauant fuyoit de honte à bouche close.
L'amant desesperé souuent reprend vertu :
Pource vn nouueau trophee à mon mal ie propose,
D'auoir contre tes yeux si long temps combatu.

IX.

L'autre iour que i'eſtois ſur le haut d'vn degré,
Paſſant tu m'aduiſas, & me tournant la veuë,
Tu m'esblouis les yeux, tant i'auois l'ame eſmeuë
De me voir en ſurſaut de tes yeux rencontré.
Ton regard dans le cœur, dans le ſang m'eſt entré
Comme vn eſclat de foudre alors qu'il fend la nue:
I'euz de froid & de chaud la fiéure continue,
D'vn ſi poignant regard mortellement outré.
Lors ſi ta belle main paſſant ne m'euſt fait ſigne,
Main blanche, qui ſe vante eſtre fille d'vn Cygne,
Ie fuſſe mort, Helene, aux rayons de tes yeux:
Mais ton ſigne retint l'ame preſque rauie,
Ton œil ſe contenta d'eſtre victorieux,
Ta main ſe reſiouyt de me donner la vie.

X.

Ce ſiecle où tu naſquis ne te cognoiſt Helene:
S'il ſçauoit tes vertus, tu aurois en la main
Vn ſceptre à commander deſſus le genre humain,
Et de ta majeſté la terre ſeroit pleine.
Mais luy tout embourbé d'auarice vilaine,
Qui met comme ignorant les vertus à deſdain,
Ne te cognut iamais: ie te cognu ſoudain
A ta voix, qui n'eſtoit d'vne perſonne humaine.
Ton eſprit en parlant à moy ſe deſcouurit,
Et ce-pendant Amour l'entendement m'ouurit
Pour te faire à mes yeux vn miracle apparoiſtre.
Ie tiens (ie le ſens bien) de la diuinité,
Puiſque ſeul i'ay cogneu que peut ta Deité,
Et qu'vn autre auant moy ne l'auoit peu cognoiſtre.

XI.

*Le Soleil l'autre iour ſe mit entre nous deux,
Ardent de regarder tes yeux par la verriere :
Mais luy, comme esblouy de ta viue lumiere,
Ne pouuant la ſouffrir, s'en-alla tout honteux.
Ie te regarday ferme, & deuins glorieux
D'auoir veincu ce Dieu qui ſe tournoit arriere,
Quand regardant vers moy tu me dis, ma guerriere,
Ce Soleil eſt faſcheux, ie t'aime beaucoup mieux.
Vne ioye en mon cœur incroyable s'en-volle
Pour ma victoire acquiſe, & pour telle parolle :
Mais longuement ceſt aiſe en moy ne trouua lieu.
Arriuant vn mortel de plus freſche ieuneſſe
(Sans esgard que i'auois triomphé d'vn grand Dieu)
Tu me laiſſas tout ſeul pour luy faire careſſe.*

XII.

*Deux Venus en Auril (puiſſante Deité)
Naſquirent, l'vne en Cypre, & l'autre en la Saintonge :
La Venus Cyprienne eſt des Grecs la menſonge,
La chaſte Saintongeoiſe eſt vne verité.
L'Auril ſe reſiouiſt de telle nouueauté,
Et moy qui iour ny nuict d'autre Dame ne ſonge,
Qui le fil amoureux de mon deſtin allonge
Ou l'accourciſt, ainſi qu'il plaiſt à ſa beauté,
Ie me ſens bien-heureux d'eſtre nay de ſon âge.
Si toſt que ie la vy, ie fus mis en ſeruage
De ſes yeux, que i'eſtime vn ſuiet plus qu'humain,
Ma Raiſon ſans combatre abandonna la place,
Et mon cœur ſe vit pris comme vn poiſſon à l'hain :
Si i'ay failly, ma faute eſt bien digne de grace.*

XIII.

Soit que ie ſois haï de toy, ma Paſithee,
Soit que i'en ſois aimé, ie veux ſuiure mon cours:
I'ay ioué comme aux dets mon cœur & mes amours:
Arriue bien ou mal, la chance en eſt iettee.
Si mon ame & de glace & de feu tormentee
Peut deuiner ſon mal, ie voy que ſans ſecours,
Paſſionné d'amour, ie doy finir mes iours,
Et que deuant mon ſoir ſe clorra ma nuictee.
Ie ſuis du camp d'Amour pratique Cheualier:
Pour auoir trop ſouffert, le mal m'eſt familier:
Comme vn habillement i'ay veſtu le martire.
Donques ie te desfie, & toute ta rigueur:
Tu m'as deſia tué, tu ne ſçaurois m'occire
Pour la ſeconde fois: car ie n'ay plus de cœur.

XIIII.

Trois ans ſont ja paſſez que ton œil me tient pris,
Et ſi ne ſuis marry de me voir en ſeruage:
Seulement ie me deuls des ailes de mon âge,
Qui me laiſſent le chef ſemé de cheueux gris.
Si tu me vois ou palle, ou de fiéure ſurpris,
Quelquefois ſolitaire, ou triſte de viſage,
Tu deurois d'vn regard ſoulager mon dommage:
L'Aurore ne met point ſon Tithon à meſpris.
Si tu es de mon mal ſeule cauſe premiere,
Il faut que de mon mal tu ſentes les effets:
C'eſt vne ſympathie aux hommes couſtumiere.
Ie ſuis (i'en iure Amour) tout tel que tu me fais:
Tu es mon cœur mon ſang ma vie & ma lumiere:
Seule ie te choiſi, ſeule auſſi tu me plais.

XV.

De vos yeux tout-diuins, dont vn Dieu se paistroit,
(Si vn Dieu se paissoit de quelque chose en terre)
Ie me paissois hier, & Amour qui m'enferre,
Ce-pendant sur mon cœur ses fleches racoustroit.
Mon œil dedans le vostre esbahy rencontroit
Cent beautez, qui me font vne si longue guerre,
Et la mesme vertu, qui toute se referre
En vous, d'aller au Ciel le chemin me monstroit.
Ie n'auois ny esprit ny penser ny oreille,
Qui ne fussent rauis de crainte & de merueille,
Tant d'aise transportez mes Sens estoient contens.
I'estois Dieu, si mon œil vous eust veu dauantage:
Mais le soir qui suruint, cacha vostre visage,
Ialoux que les mortels le veissent si long temps.

XVI.

Te regardant assise aupres de ta cousine
Belle comme vne Aurore, & toy comme vn Soleil,
Ie pensay voir deux fleurs d'vn mesme teint pareil,
Croissantes en beauté l'vne à l'autre voisine.
La chaste saincte belle & vnique Angeuine,
Viste comme vn esclair sur moy ietta son œil:
Toy comme paresseuse & pleine de sommeil,
D'vn seul petit regard tu ne m'estimas digne.
Tu t'entretenois seule au visage abaissé,
Pensiue toute à toy, n'aimant rien que toymesme,
Desdaignant vn chacun d'vn sourcil ramassé,
Comme vne qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
I'eu peur de ton silence, & m'en allay tout blesme,
Craignant que mon salut n'eust ton œil offensé.

XVII.

De toy ma belle Grecque, ainçois belle Eſpagnole,
Qui tires tes ayeuls du ſang Iberien,
Ie ſuis tant ſeruiteur que ie ne voy plus rien
Qui me plaiſe, ſinon tes yeux & ta parole.
Comme vn mirouer ardent, ton viſage m'affole
Me perçant de ſes raiz, & tant ie ſens de bien
En t'oyant deuiſer, que ie ne ſuis plus mien,
Et mon ame fuitiue à la tienne s'en-vole.
Puis contemplant ton œil du mien victorieux,
Ie voy tant de vertus, que ie n'en ſçay le conte,
Eſparſes ſur ton front comme eſtoiles aux Cieux.
Ie voudrois eſtre Argus : mais ie rougis de honte
Pour voir tant de beautez que ie n'ay que deux yeux,
Et que touſiours le fort le plus foible ſurmonte.

XVIII.

Cruelle, il ſuffiſoit de m'auoir pouldroyé,
Outragé terraſſé ſans m'oſter l'eſperance,
Touſiours du malheureux l'eſpoir eſt l'aſſeurance :
L'amant ſans eſperance eſt du tout fouldroyé.
L'eſpoir va ſoulageant l'homme demy-noyé :
L'eſpoir au priſonnier annonce deliurance :
Le pauure par l'eſpoir allege ſa ſouffrance :
A l'homme vn plus beau don les Dieux n'ont octroyé.
Ny d'yeux ny de ſemblant vous ne m'eſtes cruelle :
Mais par l'art cauteleux d'vne voix qui me gelle,
Vous m'oſtez l'eſperance, & deſrobez mon iour.
O belle cruauté, des beautez la premiere,
Qu'eſt-ce parler d'amour ſans point faire l'amour,
Sinon voir le Soleil ſans aimer ſa lumiere?

XIX.

Tant de fois s'appointer, tant de fois se fascher,
Tant de fois rompre ensemble & puis se renoüer,
Tantost blasmer Amour & tantost le loüer,
Tant de fois se fuyr, tant de fois se chercher,
Tant de fois se monstrer, tant de fois se cacher,
Tantost se mettre au ioug, tantost le secouer,
Aduouer sa promesse & la desaduouer,
Sont signes que l'Amour de pres nous vient toucher.
L'inconstance amoureuse est marque d'amitié.
Si donc tout à la fois auoir haine & pitié,
Iurer, se pariurer, sermens faicts & desfaicts,
Esperer sans espoir, confort sans reconfort,
Sont vrais signes d'amour, nous entr'aimons bien fort :
Car nous auons tousiours ou la guerre, ou la paix.

XX.

Quoy ? me donner congé de seruir toute femme,
Et mon ardeur esteindre au premier corps venu,
Ainsi qu'vn vagabond sans estre retenu,
Abandonner la bride au vouloir de ma flame :
Non, ce n'est pas aimer. L'Archer ne vous entame
Qu'vn peu le haut du cœur d'vn traict foible & menu.
Si d'vn coup bien profond il vous estoit cognu,
Ce ne seroit que soulfre & braise de vostre ame.
En soupçon de vostre ombre en tous lieux vous seriez :
A toute heure en tous temps ialouse me suiuriez,
D'ardeur & de fureur & de crainte allumee.
Amour au petit pas non au gallop vous court,
Et vostre amitié n'est qu'vne flame de Court,
Où peu de feu se trouue & beaucoup de fumee.

XXI.

Ie t'auois despitee, & ja trois mois passez
Se perdoient, Temps ingrat, que ie ne t'auois veuë,
Quand destournant sur moy les esclairs de ta veuë,
Ie senty la vertu de tes yeux offensez.
Puis tout aussi soudain que les feux eslancez,
Qui par le ciel obscur s'esclattent de la nue,
Rasserenant l'ardeur de ta cholere esmeue,
Sou-riant tu rendis mes pechez effacez.
I'estois sot d'appaiser par souspirs & par larmes
Ton cœur qui me fait viure au milieu des alarmes
D'Amour, & que six ans n'ont peu iamais ployer.
Dieu peult auecq raison mettre son œuure en poudre :
Mais ie ne suis ton œuure, ou sujet de ta foudre.
« Qui sert bien, sans parler demande son loyer.

XXII.

Puis qu'elle est tout hyuer, toute la mesme glace,
Toute neige, & son cœur tout armé de glaçons,
Qui ne m'aime sinon pour auoir mes chansons,
Pourquoy suis-ie si fol que ie ne m'en delace?
Dequoy me sert son nom, sa grandeur & sa race,
Que d'honneste seruage & de belles prisons?
Maistresse, ie n'ay pas les cheueux si grisons,
Qu'vne autre de bon cœur ne prenne vostre place.
Amour, qui est enfant, ne cele verité.
Vous n'estes si superbe, ou si riche en beauté,
Qu'il faille desdaigner vn bon cœur qui vous aime.
R'entrer en mon Auril desormais ie ne puis :
Aimez moy s'il vous plaist, grison comme ie suis,
Et ie vous aimeray quand vous serez de mesme.

XXIII.

Estant pres de ta face, où l'honneur se repose,
Tout rauy ie humois & tirois à longs traicts
De ton estomac sainct vn millier de secrets,
Par qui le ciel en moy ses mysteres expose.
I'appris en tes vertus n'auoir la bouche close,
I'appris tous les secrets des Latins & des Grecs:
Tu me fis vn Oracle, & m'esueillant apres
Ie deuins vn Démon sçauant en toute chose.
I'appris que c'est Amour, du Ciel le fils aisné.
O bon Endymion, ie ne suis estonné
Si dormant pres la Lune en son sommeil extréme
La Lune te fist Dieu! Tu es vn froid amy.
Si i'auois pres ma Dame vn quart d'heure dormy,
Ie serois, non pas Dieu : ie serois les Dieux mesme.

XXIIII.

Ie liay d'vn filet de soye cramoisie
Vostre bras l'autre iour, parlant auecques vous:
Mais le bras seulement fut captif de mes nouds,
Sans vous pouuoir lier ny cœur ny fantaisie.
Beauté, que pour maistresse vnique i'ay choisie,
Le sort est inegal : vous triomphez de nous.
Vous me tenez esclaue esprit bras & genous,
Et Amour ne vous tient ny prinse ny saisie.
Ie veux parler, Maistresse, à quelque vieil sorcier,
Afin qu'il puisse au mien vostre vouloir lier,
Et qu'vne mesme playe à nos cœurs soit semblable.
Ie faux : l'amour qu'on charme est de peu de seiour.
Estre beau ieune riche eloquent agreable,
Non les vers enchantez, sont les sorciers d'Amour.

XXV.

D'vn profond pensement i'auois si fort troublee
L'imagination qui toute en vous estoit,
Que mon ame à tous coups de mes lévres sortoit,
Pour estre en me laissant à la vostre assemblee.
I'ay cent fois la fuitiue au logis r'appellee,
Qu'Amour me desbauchoit : ores elle escoutoit,
Et ores sans m'ouyr le frein elle emportoit,
Comme vn ieune Poulain qui court à la vollee.
La tançant ie disois, Tu te vas deceuant,
Si elle nous aimoit, nous aurions plus souuent
Ou chiffres ou message ou lettre accoustumee.
Elle a de nos chansons & non de nous souci.
Mon ame sois plus fine : il nous faut tout ainsi
Qu'elle nous paist de vent, la paistre de fumee.

XXVI.

Ie fuy les pas frayez du meschant populaire,
Et les villes où sont les peuples amassez :
Les rochers, les forests desia sçauent assez
Quelle trampe a ma vie estrange & solitaire.
Si ne suis-ie si seul, qu'Amour mon secretaire
N'accompagne mes pieds debiles & cassez :
Qu'il ne conte mes maux & presens & passez
A ceste voix sans corps, qui rien ne sçauroit taire.
Souuent plein de discours, pour flatter mon esmoy,
Ie m'arreste, & ie dy, Se pourroit-il bien faire
Qu'elle pensast, parlast, ou se souuint de moy ?
Qu'à sa pitié mon mal commençast à desplaire ?
Encor que ie me trompe, abusé du contraire
Pour me faire plaisir, Helene, ie le croy.

XXVII.

Chef, eſcole des arts, le ſeiour de ſcience,
Où vit vn intellect qui foy du Ciel nous fait,
Vne heureuſe memoire, vn iugement parfait,
D'où Pallas reprendroit ſa ſeconde naiſſance.
Chef, le logis d'honneur, de vertu, de prudence,
Ennemy capital du vice contrefait :
Chef, petit Vniuers, qui montres par effet
Que tu as du grand Tout parfaite cognoiſſance :
Et toy diuin eſprit qui du Ciel és venu,
En ſon chef comme au Ciel ſainctement retenu
Simple rond & parfait, comme icy nous ne ſommes
Où tout eſt embrouillé, ſans ordre ny ſans loy :
Puiſque tu es diuin, ayes pitié de moy :
Il appartient aux Dieux d'auoir pitié des hommes.

XXVIII.

Si i'eſtois ſeulement en voſtre bonne grace
Par l'erre d'vn baiſer doucement amoureux,
Mon cœur au departir ne ſeroit langoureux,
En eſpoir d'eſchaufer quelque iour voſtre glace.
Si i'auois le portrait de voſtre belle face,
Las ! ie demande trop ! ou bien de vos cheueux,
Content de mon malheur ie ſerois bien heureux,
Et ne voudrois changer aux celeſtes de place.
Mais ie n'ay rien de vous que ie puiſſe emporter,
Qui ſoit cher à mes yeux pour me reconforter,
Ne qui me touche au cœur d'vne douce memoire.
Vous dites que l'Amour entretient ſes accords
Par l'eſprit ſeulement, ie ne ſçaurois le croire :
Car l'eſprit ne ſent rien que par l'ayde du corps.

XXIX.

De vos yeus, le mirouer du Ciel & de Nature,
La retraite d'Amour, la forge de ses dards,
D'où coule vne douceur, que verſent vos regards
Au cœur, quand vn rayon y ſuruient d'auenture,
Ie tire pour ma vie vne douce paſture,
Vne ioye, vn plaiſir, que les plus grands Ceſars
Au milieu du triomphe, entre vn camp de ſoudars,
Ne ſentirent iamais : mais courte elle me dure.
Ie la ſens diſtiller goutte à goutte en mon cœur,
Pure ſainɛte parfaiɛte angelique liqueur,
Qui m'eſchauſe le ſang d'vne chaleur extréme.
Mon ame la reçoit auecque tel plaiſir,
Que tout eſuanouy ie n'ay pas le loiſir
Ny de gouſter mon bien, ny penſer à moymeſme.

XXX.

L'arbre qui met à croiſtre a la plante aſſeuree :
Celuy qui croiſt bien toſt, ne dure pas long temps,
Il n'endure des vents les ſouflets inconſtans :
Ainſi l'amour tardiue eſt de longue duree.
Ma foy du premier iour ne vous fut pas donnee :
L'Amour & la Raiſon, comme deux combatans,
Se ſont eſcarmouchez l'eſpace de quatre ans :
A la fin i'ay perdu, veincu par deſtinee.
Il eſtoit deſtiné par ſentence des cieux,
Que ie deuois ſeruir, mais adorer vos yeux :
I'ay, comme les Geans, au ciel fait reſiſtance.
Auſſi ie ſuis comme eux maintenant foudroyé,
Pour reſiſter au bien qu'ils m'auoient ottroyé
Ie meurs, & ſi ma mort m'eſt trop de recompenſe.

XXXI.

Oſtez voſtre beauté, oſtez voſtre ieuneſſe,
Oſtez ces rares dons que vous tenez des cieux,
Oſtez ce docte eſprit, oſtez moy ces beaux yeux,
Cet aller, ce parler digne d'vne Deeſſe :
Ie ne vous ſeray plus d'vne importune preſſe
Faſcheux comme ie ſuis : vos dons ſi precieux
Me ſont en les voyant deuenir furieux,
Et par le deſeſpoir l'ame prend hardieſſe.
Pource ſi quelquefois ie vous touche la main,
Par courroux voſtre teint n'en doit deuenir bleſme :
Ie ſuis fol, ma raiſon n'obeyt plus au frein,
Tant ie ſuis agité d'vne fureur extréme.
Ne prenez, s'il vous plaiſt, mon offenſe à deſdain,
Mais douce pardonnez mes fautes à vous-meſme.

XXXII.

De voſtre belle viue angelique lumiere,
Le beau logis d'Amour de douceur de rigueur,
S'eſlance vn doux regard, qui me nauraut le cœur
Deſrobe loin de moy mon ame priſonniere.
Ie ne ſçay ny moyen remede ny maniere
De ſortir de vos rets, où ie vis en langueur :
Et ſi l'extreme ennuy traine plus en longueur,
Vous aurés de mon corps la deſpouille derniere.
Yeux qui m'auez bleſſé, yeux mon mal & mon bien,
Guariſſez voſtre playe : Achille le peut bien.
Vous eſtes tout-diuins, il n'eſtoit que pur homme.
Voyez, parlant à vous, comme le cœur me faut !
Helas ! ie ne me deuls du mal qui me conſomme :
Le mal dont ie me deuls c'eſt qu'il ne vous en chaut.

XXXIII.

Nous promenant tous ſeuls, vous me diſtes, Maiſtreſſe,
Qu'vn chant vous deſplaiſoit, s'il eſtoit doucereux :
Que vous aimiez les plaints des triſtes amoureux,
Toute voix lamentable & pleine de triſteſſe.
Et pource (diſiez-vous) quand ie ſuis loin de preſſe,
Ie choiſis vos Sonnets qui ſont plus douloureux :
Puis d'vn chant qui eſt propre au ſuiet langoureus,
Ma nature & Amour veulent que ie me paiſſe.
Vos propos ſont trompeurs. Si vous auiez ſouci
De ceux qui ont vn cœur larmoyant & tranſi,
Ie vous ferois pitié par vne ſympathie :
Mais voſtre œil cauteleux, trop finement ſubtil,
Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,
Pour mieux me deſrober par feintiſe la vie.

XXXIIII.

Cent & cent fois le iour l'Orange ie rebaiſe,
Et le palle Citron derobé de ta main,
Doux preſent amoureux, que ie loge en mon ſein
Pour leur faire ſentir combien ie ſens de braiſe.
Quand ils ſont demy-cuits, leur chaleur ie r'appaiſe,
Verſant des pleurs deſſus, dont triſte ie ſuis plein :
Et de ta nonchalance auec eux ie me plain,
Qui cruelle te ris de me voir à mal-aiſe.
Oranges & Citrons ſont ſymboles d'Amour :
Ce ſont ſignes muets, que ie puis quelque iour
T'arreſter, comme fit Hippomene Atalante.
Mais ie ne le puis croire : Amour ne le veut pas,
Qui m'attache du plomb pour retarder mes pas,
Et te donne à fuir des ailes à la plante.

XXXV.

Tousiours pour mon ſuiet il faut que ie vous aye :
Ie meurs ſans regarder vos deux Aſtres iumeaux,
Vos yeux, mes deux Soleils, qui m'eſclairent ſi beaux,
Qu'à trouuer autre iour autre part ie n'eſſaye.
Le chant du Roſſignol m'eſt le chant d'vne Orfraye,
Roſes me ſont Chardons, torrens me ſont ruiſſeaux,
La Vigne mariee à l'entour des Ormeaux,
Et le Printemps au cœur me rengrege la playe.
Mon plaiſir en ce mois c'eſt de voir les Coloms
S'emboucher bec à bec de baiſers doux & longs,
Dés l'aube iuſqu'au ſoir que le Soleil ſe plonge.
O bienheureux Pigeons, vray germe Cyprien,
Vous auez par nature & par effect le bien
Que ie n'oſe eſperer tant ſeulement en ſonge !

XXXVI.

Vous me diſtes, Maiſtreſſe, eſtant à la feneſtre,
Regardant vers Mont-martre & les champs d'alentour :
La ſolitaire vie, & le deſert ſeiour
Valent mieux que la Cour, ie voudrois bien y eſtre.
A l'heure mon eſprit de mes ſens ſeroit maiſtre,
En ieuſne & oraiſon ie paſſerois le iour,
Ie desfirois les traicts & les flames d'Amour :
Ce cruel de mon ſang ne pourroit ſe repaiſtre.
Quand ie vous reſpondy, Vous trompez de penſer
Qu'vn feu ne ſoit pas feu pour ſe couurir de cendre :
Sur les cloiſtres ſacrez la flame on voit paſſer :
Amour dans les deſerts comme aux villes s'engendre.
Contre vn Dieu ſi puiſſant, qui les Dieux peut forcer,
Ieuſnes ny oraiſons ne ſe peuuent defendre.

XXXVII.

Voicy le mois d'Auril, où nasquit la merueille
Qui fait en terre foy de la beauté des cieux,
Le mirouer de vertu, le Soleil de mes yeux,
Seule Phenix d'honneur, qui les ames resueille.
Les Oeillets & les Liz & la Rose vermeille
Seruirent de berceau : la Nature & les Dieux
La regarderent naistre, & d'vn soin curieux
Amour enfant comme elle alaicta sa pareille.
Les Muses, Apollon & les Graces estoient
Tout à l'entour du lict, qui à l'enuy iettoient
Des fleurs sur l'Angelette. Ah! ce mois me conuie
D'esleuer vn autel, & suppliant Amour
Sanctifier d'Auril le neufiesme iour,
Qui m'est cent fois plus cher que celuy de ma vie.

XXXVIII.

D'autre torche mon cœur ne pouuoit s'allumer
Sinon de tes beaux yeux, où l'amour me conuie :
I'auois desia passé le meilleur de ma vie,
Tout franc de passion, fuyant le nom d'aimer.
Ie soulois maintenant ceste dame estimer,
Et maintenant ceste autre où me portoit l'enuie,
Sans rendre ma franchise à quelqu'vne asseruie :
Rusé ie ne voulois dans les rets m'enfermer.
Maintenant ie suis pris, & si ie prens à gloire
D'auoir perdu le camp, frustré de la victoire :
Ton œil vaut vn combat de dix ans d'Ilion.
Amour comme estant Dieu n'aime pas les superbes :
Sois douce à qui te prie, imitant le Lion.
La foudre abat les monts, non les petites herbes.

XXXIX.

Agathe, où du Soleil le ſigne eſt imprimé
(L'eſcreuice marchant, comme il fait en arriere)
Cher preſent que ie donne à toy chere guerriere,
Mon don pour le Soleil eſt digne d'eſtre aimé.
Le Soleil va touſiours de flames allumé,
Ie porte au cœur le feu de ta belle lumiere:
Il eſt l'ame du monde, & ma force premiere
Depend de ta vertu, dont ie ſuis animé.
O douce belle viue angelique Sereine,
Ma toute Paſithee, eſſence ſur-humaine,
Merueille de Nature, exemple ſans pareil,
D'honneur & de beauté l'ornement & le ſigne,
Puiſque rien icy bas de ta vertu n'eſt digne,
Que te puis-ie donner ſinon que le Soleil?

XL.

Puis que tu cognois bien qu'affamé ie me pais
Du regard de tes yeux, dont larron ie retire
Des rayons, pour nourrir ma douleur qui s'empire,
Pourquoy me caches-tu l'œil par qui tu me plais?
Tu es deux fois venue à Paris, & tu fais
Semblant de n'y venir, afin que mon martire
Ne s'allege en voyant ton œil que ie deſire,
Ton œil qui me nourrit par le trait de ſes rais.
Tu vas bien à Hercueil auecque ta couſine
Voir les prez les iardins & la ſource voiſine
De l'Antre où i'ay chanté tant de diuers accords.
Tu deuois m'appeller, oublieuſe Maiſtreſſe:
En ton coche porté ie n'euſſe fait grand preſſe:
Car ie ne ſuis plus rien qu'vn fantôme ſans corps.

XLI.

Comme ie regardois ces yeux, mais ceste fouldre,
Dont l'esclat amoureux ne part iamais en vain,
Sa blanche charitable & delicate main
Me parfuma le chef & la barbe de pouldre.
Pouldre, l'honneur de Cypre, actuelle à resouldre
L'vlcere qui s'encharne au plus creux de mon sein,
Depuis telle faueur i'ay senty mon cœur sain,
Ma playe se reprendre, & mon mal se dissouldre.
Pouldre, Atomes sacrez qui sur moy voletoient,
Où toute Cypre, l'Inde & leurs parfums estoient,
Ie vous sens dedans l'ame. O Pouldre souhaitee,
En parfumant mon chef vous auez combatu
Ma douleur & mon cœur : ie faux, c'est la vertu
De ceste belle main qui vous auoit iettee.

XLII.

Cet amoureux desdain, ce Nenny gracieux,
Qui refusant mon bien, me reschaufent l'enuie
Par leur fiere douceur d'assuiettir ma vie,
Où sont desia suiets mes pensers & mes yeux,
Me font transir le cœur, quand trop impetueux
A baiser vostre main le desir me conuie,
Et vous la retirant feignez d'estre marrie,
Et m'appellez, honteuse, amant presomptueux.
Mais sur tout ie me plains de vos douces menaces,
De vos lettres qui sont toutes pleines d'audaces,
De moymesme, d'Amour, de vous & de vostre art,
Qui si doucement farde & sucre sa harangue,
Qu'escriuant & parlant vous n'auez traict de langue,
Qui ne me soit au cœur la pointe d'vn poignart.

XLIII.

I'auois, en regardant tes beaux yeux, enduré
Tant de flames au cœur, que plein de ſeichereſſe
Ma langue eſtoit reduite en extreme deſtreſſe,
Ayant de trop parler tout le corps alteré.
Lors tu fis apporter en ton vaſe doré
De l'eau froide d'vn puits : & la ſoif qui me preſſe
Me fiſt boire à l'endroit où tu bois, ma Maiſtreſſe,
Quand ton vaiſſeau ſe voit de ta léure honoré.
Mais le vaſe amoureux de ta bouche qu'il baiſe,
En rechauſant ſes bords du feu qu'il a receu,
Le garde en ſa rondeur comme en vne fournaiſe.
Seulement au toucher ie l'ay bien apperceu.
Comment pourroy-ie viure vn quart d'heure à mon aiſe,
Quand ie ſens contre moy l'eau ſe tourner en feu?

XLIIII.

Comme vne belle fleur aſſiſe entre les fleurs,
Mainte herbe vous cueillez en la ſaiſon plus tendre
Pour me les enuoyer, & pour ſoigneuſe apprendre
Leurs noms & qualitez, eſpeces & valeurs.
Eſtoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
Ou de faire ma playe amoureuſe reprendre?
Ou bien s'il vous plaiſoit par charmes entreprendre
D'enſorceler mon mal, mes flames & mes pleurs?
Certes ie croy que non : nulle herbe n'eſt maiſtreſſe
Contre le coup d'Amour enuieilly par le temps.
C'eſtoit pour m'enſeigner qu'il faut dés la ieuneſſe,
Comme d'vn vſufruit, prendre ſon paſſetemps :
Que pas à pas nous ſuit l'importune vieilleſſe,
Et qu'Amour & les fleurs ne durent qu'vn Printemps.

XLV.

Doux desdains, douce amour d'artifice cachee,
Doux courroux enfantin, qui ne garde son cœur,
Doux d'endurer passer vn long temps en longueur,
Sans me voir sans m'escrire, & faire la faschee :
Douce amitié souuent perdue & recherchee,
Doux de tenir d'entree vne douce rigueur,
Et sans me saluer me tenir en langueur,
Et feindre qu'autre part on est bien empeschee :
Doux entre le despit & entre l'amitié,
Dissimulant beaucoup, ne parler qu'à moitié.
Mais m'appeller volage & prompt de fantasie,
Blasmer ma conscience & douter de ma foy,
Iniure plus mordante au cœur ie ne reçoy :
Car douter de ma foy c'est crime d'heresie.

XLVI.

Pour voir d'autres beautez mon desir ne s'appaise,
Tant du premier assaut vos yeux m'ont surmonté,
Tousiours à l'entour d'eux vole ma volonté,
Yeux qui versent en l'ame vne si chaude braise.
Mais vous embellissez de me voir à malaise,
Tigre, roche de mer, la mesme cruauté,
Comme ayant le desdain si ioint à la beauté,
Que de plaire à quelcun semble qu'il vous desplaise.
Desia par longue vsance aimer ie ne sçaurois
Sinon vous, qui sans pair à soymesme ressemble.
Si ie changeois d'amour, de douleur ie mourrois.
Seulement quand ie pense au changement, ie tremble :
Car tant dedans mon cœur toute ie vous reçois,
Que d'aimer autre part c'est haïr, ce me semble.

XLVII.

Coche cent fois heureux, où ma belle Maitresse
Et moy nous promenons raisonnans de l'amour :
Iardin cent fois heureux, des Nymphes le seiour,
Qui pensent, la voyant, voir leur mesme Deesse.
Bienheureuse l'Eglise, où ie pris hardiesse
De contempler ses yeux, qui des miens sont le iour,
Qui ont chauds les regards, qui ont tout à l'entour
Vn petit camp d'amours, qui iamais ne les laisse.
Heureuse la Magie, & les cheueux bruslés,
Le murmure l'encens & les vins escoulez
Sur l'image de cire : ô bien-heureux seruage !
O moy sur tous amans le plus auantureux
D'auoir osé choisir la vertu de nostre âge,
Dont la terre est ialouse, & le ciel amoureux.

XLVIII.

Ton extreme beauté par ses rais me retarde
Que ie n'ose mes yeux sur les tiens asseurer,
Debile ie ne puis leurs regards endurer.
Plus le Soleil esclaire, & moins on le regarde.
Helas ! tu es trop belle, & tu dois prendre garde
Qu'vn Dieu si grand thresor ne puisse desirer,
Qu'il ne t'en-vole au ciel pour la terre empirer.
« La chose precieuse est de mauuaise garde.
Les Dragons sans dormir tous pleins de cruauté,
Gardoient les pommes d'or pour leur seule beauté :
Le visage trop beau n'est pas chose trop bonne.
Danaé le sceut bien, dont l'or se fist trompeur.
Mais l'or qui domte tout, dauant tes yeux s'estonne,
Tant ta chaste vertu le fait trembler de peur.

XLIX.

D'vn solitaire pas ie ne marche en nul lieu,
Qu'Amour bon artisan ne m'imprime l'image
Au profond du penser de ton gentil visage,
Et des propos douteux de ton dernier Adieu.
Plus fermes qu'vn rocher, engrauez au milieu
De mon cœur ie les porte : & s'il n'y a riuage,
Fleur, antre ny rocher, ny forest ny bocage,
A qui ie ne les conte, à Nymphe ny à Dieu.
D'vne si rare & douce ambrosine viande
Mon esperance vit, qui n'a voulu depuis
Se paistre d'autre apast, tant elle en est friande.
Ce iour de mille iours m'effaça les ennuis :
Car tant opiniastre en ce plaisir ie suis,
Que mon ame pour viure autre bien ne demande.

L.

Bien que l'esprit humain s'enfle par la doctrine
De Platon, qui le vante influxion des cieux,
Si est-ce sans le corps qu'il seroit ocieux,
Et auroit beau louer sa celeste origine.
Par les Sens l'ame voit, ell' oyt, ell' imagine,
Ell'a ses actions du corps officieux :
L'esprit incorporé deuient ingenieux,
La matiere le rend plus parfait & plus digne.
Or' vous aimez l'esprit, & sans discretion
Vous dites que des corps les amours sont pollues.
Tel dire n'est sinon qu'imagination
Qui embrasse le faux pour les choses cognues :
Et c'est renoueller la fable d'Ixion,
Qui se paissoit de vent & n'aimoit que des nues.

LI.

Amour a tellement ſes fleches enfermees
En mon ame, & ſes coups y ſont ſi bien enclos,
Qu'Helene eſt tout mon cœur, mon ſang & mes propos,
Tant i'ay dedans l'eſprit ſes beautés imprimees.
Si les François auoient les ames allumees
D'amour ainſi que moy nous ſerions en repos :
Les champs de Montcontour n'euſſent pourry nos os,
Ny Dreux ny Iazeneuf n'euſſent veu nos armees.
Venus, va mignarder les mouſtaches de Mars :
Coniure ton gerrier de tes benins regars,
Qu'il nous donne la paix, & de tes bras l'enſerre.
Pren pitié des François, race de tes Troyens,
A fin que nous facions en paix la meſme guerre
Qu'Anchiſe te faiſoit ſur les monts Ideens.

LII.

Deſſus l'autel d'Amour planté ſur voſtre table
Me fiſtes vn ſerment, ie vous le fis auſſi,
Que d'vn cœur mutuel à s'aimer endurcy
Noſtre amitié promiſe iroit inuiolable.
Ie vous iuray ma foy, vous feiſtes le ſemblable,
Mais voſtre cruauté, qui des Dieux n'a ſoucy,
Me promettoit de bouche, & me trompoit ainſi :
Ce-pendant voſtre eſprit demeuroit immuable.
O iurement fardé ſous l'eſpece d'vn Bien !
O periurable autel ! ta Deité n'eſt rien.
O parole d'amour non iamais aſſeuree !
I'ay pratiqué par vous le prouerbe des vieux :
Iamais des amoureux la parole iuree
N'entra (pour les punir) aux oreilles des Dieux.

LIII.

I'errois à la volee, & ſans reſpect de lois
Ma chair dure à donter me commandoit à force,
Quand tes ſages propos deſpouillerent l'eſcorce
De tant d'opinions que friuoles i'auois.
En t'oyant diſcourir d'vne ſi ſaincte vois,
Qui donne aux voluptez vne mortelle entorce,
Ta parole me fiſt par vne douce amorce
Contempler le vray bien duquel ie m'eſgarois.
Tes mœurs & ta vertu, ta prudence & ta vie
Teſmoignent que l'eſprit tient de la Deité:
Tes raiſons de Platon, & ta Philoſophie,
Que le vieil Promethee eſt vne verité,
Et qu'apres que du ciel eut la flame rauie
Il maria la Terre à la Diuinité.

LIIII.

Bienheureux fut le iour où mon ame ſuiette
Rendit obeiſſance à ta douce rigueur,
Quand d'vn traict de ton œil tu me perças le cœur,
Qui ne veut endurer qu'vn autre luy en iette.
La Raiſon pour neant au chef fit ſa retraite,
Et ſe mit au dongeon, comme au lieu le plus ſeur:
D'eſperance aſſaillie & priſe de douceur,
Trahit ma liberté, tant elle eſt indiſcrette.
Le Ciel le veult ainſi, qui pour mieux offenſer
Mon cœur, le baille en garde à la foy du Penſer:
Qui trompe ma raiſon deſloyal ſentinelle,
Vendant de nuict mon camp aux ſoudars des Amours.
I'auray touſiours en l'ame vne guerre eternelle:
Mes penſers & mon cœur me trahiſſent touſiours.

LV.

Ie sens de veine en veine une chaleur nouuelle,
Qui me trouble le sang & m'augmente le soing.
Adieu ma liberté, i'en appelle à tesmoing
Ce mois qui du beau nom d'Aphrodite s'appelle.
Comme les iours d'Auril mon mal se renouuelle:
Amour qui tient mon Astre & ma vie en son poing,
M'a tant seduit l'esprit que de pres & de loing
Tousiours à mon secours en vain ie vous appelle.
Ie veux rendre la place en iurant vostre nom,
Que le premier article auant que de la rendre,
C'est qu'vn cœur amoureux ne veut de compagnon.
L'amant non plus qu'vn Roy de riual ne demande.
Vous aurez en mes vers vn immortel renom:
Pour n'auoir rien de vous la recompense est grande.

MADRIGAL.

Si c'est aimer, Madame, & de iour & de nuict
Resuer, songer, penser le moyen de vous plaire,
Oublier toute chose, & ne vouloir rien faire
Qu'adorer & seruir la beauté qui me nuit:
Si c'est aimer de suiure vn bon-heur qui me fuit,
De me perdre moy-mesme & d'estre solitaire,
Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre & me taire,
Pleurer, crier merci & m'en voir esconduit:
Si c'est aimer de viure en vous plus qu'en moy-mesme,
Cacher d'vn front ioyeux vne langueur extrême,
Sentir au fond de l'ame vn combat inegal,
Chaud, froid, comme la fiéure amoureuse me traitte:
Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal:
Si cela c'est aimer, furieux ie vous aime:
Ie vous aime, & sçay bien que mon mal est fatal:
Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.

LVI.

Amour est sans milieu, c'est vne chose extrême
Qui ne veut (ie le sçay) de tiers ny de moitié:
Il ne faut point trencher en deux vne amitié.
« Vn est nombre parfait, imparfait le deuxiéme.
I'aime de tout mon cœur, ie veux aussi qu'on m'aime.
Le desir au desir d'vn nœud ferme lié
Par le temps ne s'oublie & n'est point oublié,
Il est tousiours son tout, contenté de soy-mesme.
Mon ombre me fait peur, & ialoux ie ne puis
Auoir vn compaignon tant amoureux ie suis,
Et tant ie m'essentie en la personne aimée.
L'autre amitié ressemble aux enfans sans raison:
C'est se feindre vne flame vne vaine prison,
Où le feu contrefait ne rend qu'vne fumée.

LVII.

Ma fiéure croist tousiours, la vostre diminue:
Vous le voyez, Helene, & si ne vous en chaut.
Vous retenez le froid & me laissez le chaud:
La vostre est à plaisir, la mienne est continue.
Vous auez telle peste en mon cœur respandue,
Que mon sang s'est gasté, & douloir il me faut
Que ma foible Raison dés le premier assaut,
Pour craindre trop vos yeux ne s'est point defendue.
Ie n'en blasme qu'Amour, seul autheur de mon mal,
Qui me voyant tout nud comme archer desloyal,
De mainte & mainte playe a mon ame entamée,
Grauant à coups de fleche en moy vostre portraict:
Et à vous qui estiez contre tous deux armée,
N'a monstré seulement la poincte de son traict.

LVIII.

Ie ſens vne douceur à conter impoſſible,
Dont rauy ie iouïs par le bien du penſer,
Qu'homme ne peut eſcrire ou langue prononcer,
Quand ie baiſe ta main en amour inuincible.
Contemplant tes beaux yeux ma pauure ame paſſible
En ſe paſmant ſe perd, lors ie ſens amaſſer
Vn ſang froid ſur mon cœur, qui garde de paſſer
Mes eſprits, & ie reſte vne image inſenſible.
Voila que peut ta main & ton œil, où les trais
D'Amour ſont ſi ſerrez, ſi chauds & ſi eſpais
Au regard Meduſin qui en rocher me mue.
Mais bien que mon malheur procede de les voir,
Ie voudrois & mille yeux & mille mains auoir,
Pour voir & pour toucher leur beauté qui me tue.

LIX.

Ne romps point au meſtier par le milieu la trame
Qu'Amour en ton honneur m'a commandé d'ourdir:
Ne laiſſes au trauail mes poulces engourdir
Maintenant que l'ardeur à l'ouurage m'enflame:
Ne verſe point de l'eau ſur ma boüillante flame,
Il faut par ta douceur mes Muſes enhardir:
Ne ſouffre de mon ſang le boüillon refroidir,
Et touſiours de tes yeux aiguillonne moy l'ame.
Dés le premier berceau n'eſtouſe point ton nom.
Pour bien le faire croiſtre, il ne le faut ſinon
Nourrir d'vn doux eſpoir pour toute ſa paſture:
Tu le verras au Ciel de petit s'eſleuer.
Courage, ma Maiſtreſſe, il n'eſt choſe ſi dure,
Que par longueur de temps on ne puiſſe acheuer.

LX.

I'attachay des bouquets de cent mille couleurs,
De mes pleurs arrosez harsoir dessus ta porte :
Les larmes sont les fruicts que l'Amour nous apporte,
Les soupirs en la bouche, & au cœur les douleurs.
Les pendant ie leur dy, ne perdés point vos fleurs
Que iusques à demain que la cruelle sorte :
Quand elle passera, tombez de telle sorte
Que son chef soit moüillé de l'humeur de mes pleurs.
Ie reuiendray demain. Mais si la nuict, qui ronge
Mon cœur me la donnoit par songe entre mes bras,
Embrassant pour le vray l'idole du mensonge,
Soulé d'vn faux plaisir ie ne reuiendrois pas.
Voyez combien ma vie est pleine de trespas,
Quand tout mon reconfort ne depend que du songe !

LXI.

Madame se leuoit vn beau matin d'Esté,
Quand le Soleil attache à ses cheuaux la bride :
Amour estoit present auec sa trousse vuide,
Venu pour la remplir des traicts de sa clairté.
I'entre-vy dans son sein deux pommes de beauté,
Telles qu'on ne voit point au verger Hesperide :
Telles ne porte point la Deesse de Gnide,
Ny celle qui a Mars des siennes allaité.
Telle enflure d'yuoire en sa voûte arrondie,
Tel relief de Porphyre, ouurage de Phidie,
Eut Andromede alors que Persée passa,
Quand il la vit liée à des roches marines,
Et quand la peur de mort tout le corps luy glaça,
Transformant ses tetins en deux boules marbrines.

LXII.

Ie ne veux point la mort de celle qui arreste
Mon cœur en sa prison : mais, Amour, pour venger
Mes larmes de six ans, fay ses cheueux changer,
Et seme bien espais des neiges sur sa teste.
Si tu veux, la vengeance est desia toute preste :
Tu accourcis les ans, tu les peux allonger :
Ne souffres en ton camp ton soudart outrager :
Que vieille elle deuienne, ottroyant ma requeste.
Elle se glorifie en ses cheueux frisez,
En sa verde ieunesse, en ses yeux aiguisez,
Qui tirent dans les cœurs mille pointes encloses.
Pourquoy te braues-tu de cela qui n'est rien?
La beauté n'est que vent, la beauté n'est pas bien:
Les beautez en vn iour s'en-vont comme les Roses.

LXIII.

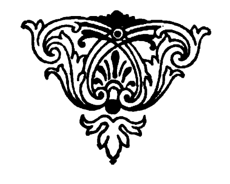
Ie faisois ces Sonnets en l'antre Pieride,
Quand on vit les François sous les armes suer,
Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer,
Quand Bellonne sanglante alloit deuant pour guide:
Quand en lieu de la Loy le vice, l'homicide,
L'impudence, le meurtre & se sçauoir muer
En Glauque & en Protée, & l'Estat remuer,
Estoyent tiltres d'honneur, nouuelle Thebaïde.
Pour tromper les soucis d'vn temps si vicieux,
I'escriuois en ces vers ma complainte inutile.
Mars aussi bien qu'Amour de larmes est ioyeux.
L'autre guerre est cruelle, & la mienne est gentille :
La mienne finiroit par vn combat de deux,
Et l'autre ne pourroit par vn camp de cent mille.

LXIIII.

Si i'ay bien ou mal dit en ces Sonnets, Madame,
Et du bien & du mal vous estes cause aussi:
Comme ie le sentois i'ay chanté mon souci,
Taschant à soulager les peines de mon ame.
Hà, qu'il est mal-aisé, quand le fer nous entame,
S'engarder de se plaindre & de crier merci!
Tousiours l'esprit ioyeux porte haut le sourci,
Et le melancholique en soy-mesme se pâme.
I'ay suiuant vostre amour le plaisir poursuiuy,
Non le soin, non le dueil, non l'espoir d'vne attente.
S'il vous plaist ostez-moy tout argument d'ennuy:
Et lors i'auray la voix plus gaillarde & plaisante.
Ie ressemble au mirouër, qui tousiours represente
Tout cela qu'on luy monstre & qu'on fait deuant luy.

FIN DV PREMIER LIVRE

DES SONNETS D'HELENE.





LE SECOND LIVRE

DES SONNETS POVR HELENE.

I.

Soit qu'vn ſage amoureux ou ſoit qu'vn ſot me liſe,
Il ne doit s'esbahir voyant mon chef griſon,
Si ie chante d'amour : touſiours vn vieil tiſon
Cache vn germe de feu ſous vne cendre griſe.
Le bois verd à grand' peine en le ſouflant s'attiſe,
Le ſec ſans le ſoufler bruſle en toute ſaiſon.
La Lune ſe gaigna d'vne blanche toiſon,
Et ſon vieillard Tithon l'Aurore ne meſpriſe.
Lecteur, ie ne veux eſtre eſcolier de Platon,
Qui la vertu nous preſche, & ne fait pas de meſme :
Ny volontaire Icare ou lourdaut Phaëthon,
Perdus pour attenter vne ſotiſe extrême :
Mais ſans me contrefaire ou Voleur ou Charton,
De mon gré ie me noye & me bruſle moy-meſme.

II.

A fin qu'à tout iamais de ſiecle en ſiecle viue
La parſaite amitié que Ronſard vous portoit,
Comme voſtre beauté la raiſon luy oſtoit,
Comme vous enchaiſnez ſa liberté captiue :
A fin que d'âge en âge à nos neueux arriue,
Que toute dans mon ſang voſtre figure eſtoit,
Et que rien ſinon vous mon cœur ne ſouhaitoit,
Ie vous fais vn preſent de ceſte Semperuiue.
Elle vit longuement en ſa ieune verdeur :
Long temps apres la mort ie vous feray reuiure,
Tant peut le docte ſoin d'vn gentil ſeruiteur,
Qui veut en vous ſeruant toutes vertus enſuiure.
Vous viurez (croyez-moy) comme Laure en grandeur,
Au moins tant que viuront les plumes & le liure.

III.

Amour, qui as ton regne en ce monde ſi ample,
Voy ta gloire & la mienne errer en ce iardin :
Voy comme ſon bel œil, mon bel aſtre diuin,
Surmonte de clairté les lampes de ton Temple.
Voy ſon corps des beautez le portrait & l'exemple,
Qui reſſemble vne Aurore au plus beau d'vn matin :
Voy ſon eſprit, ſeigneur du Sort & du Deſtin,
Qui paſſe la Nature, en qui Dieu ſe contemple.
Regarde-la marcher toute penſiue à ſoy,
T'empriſonner de fleurs & triompher de toy,
Preſſant deſſous ſes pas les herbes bien-heureuſes.
Voy ſortir vn Printemps des rayons de ſes yeux :
Et voy comme à l'enuy ſes flames amoureuſes
Embelliſſent la terre & ſerenent les Cieux.

IIII.

Tandis que vous dancez & ballez à voſtre aiſe,
Et maſquez voſtre face ainſi que voſtre cœur,
Paſſionné d'amour, ie me plains en langueur,
Ores froid comme neige, ores chaud comme braiſe.
Le Carnaual vous plaiſt : ie n'ay rien qui me plaiſe
Sinon de ſouſpirer contre voſtre rigueur,
Vous appeller ingrate, & blaſmer la longueur
Du temps que ie vous ſers ſans que mon mal s'appaiſe.
Maiſtreſſe, croyez moy ie ne fais que pleurer,
Lamenter ſouſpirer & me deſeſperer:
Ie deſire la mort & rien ne me conſole.
Si mon front ſi mes yeux ne vous en ſont teſmoins,
Ma plainte vous en ſerue, & permettez au moins
Qu'auſſi bien que le cœur ie perde la parole.

V.

N'oubliez, mon Helene, auiourd'huy qu'il faut prendre
Des cendres ſur le front, qu'il n'en faut point chercher
Autre part qu'en mon cœur que vous faites ſeicher,
Vous riant du plaiſir de le tourner en cendre.
Quel pardon penſez-vous des Celeſtes attendre?
Le meurtre de vos yeux ne ſe ſçauroit cacher:
Leurs rayons m'ont tué, ne pouuant eſtancher
La playe qu'en mon ſang leur beauté fait deſcendre.
La douleur me conſume, ayez de moy pitié.
Vous n'aurez de ma mort ny profit ny louange:
Cinq ans meritent bien quelque peu d'amitié.
Voſtre volonté paſſe & la mienne ne change.
Amour qui voit mon cœur voit voſtre mauuaiſtié:
Il tient l'arc en la main, gardez qu'il ne ſe vange.

VI.

ANAGRAMME.

Tu es ſeule mon cœur, mon ſang & ma Deeſſe,
Ton œil eſt le filé & le RÉ *bien-heureux,*
Qui prend quand il luy plaiſt les hommes genereux,
Et ſe prendre des ſots iamais il ne ſe laiſſe.
Auſſi honneur vertu preuoyance & ſageſſe
Logent en ton eſprit, lequel rend amoureux
Tous ceux qui de nature ont vn cœur deſireux
D'honorer les beautez d'vne docte Maiſtreſſe.
Les noms ont efficace & puiſſance & vertu :
Ie le voy par le tien lequel m'a combatu
Et l'eſprit & le corps par armes non legeres.
Son deſtin m'a cauſé mon amoureux ſouci.
Voila comme de nom d'effect tu es auſſi
LE RÉ DES GENEREVX, *Elene de Surgeres.*

VII.

Ha que ta Loy fut bonne, & digne d'eſtre appriſe,
Grand Moiſe, grand Prophete, & grand Minos de Dieu,
Qui ſage commandas au vague peuple Hebrieu,
Que la liberté fuſt apres ſept ans remiſe!
Ie voudrois grand Guerrier, que celle que i'ay priſe
Pour Dame, & qui ſe ſied de mon cœur au milieu,
Vouluſt qu'en mon endroit ton ordonnance euſt lieu,
Et qu'au bout de ſept ans m'euſt remis en franchiſe.
Sept ans ſont ia paſſez qu'en ſeruage ie ſuis :
Seruir encor ſept ans de bon cœur ie la puis,
Pourueu qu'au bout du temps de ſon cœur ie iouïſſe.
Mais ceſte Grecque Helene ayant peu de ſouci
Des ſtatuts des Hebrieux, d'vn courage endurci
Contre les loix de Dieu n'affranchit mon ſeruice.

VIII.

Ie plante en ta faueur ceſt arbre de Cybelle,
Ce Pin, où tes honneurs ſe liront tous les iours:
I'ay graué ſur le tronc nos noms & nos amours,
Qui croiſtront à l'enuy de l'eſcorce nouuelle.
Faunes qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez ſur le Loir vos dances & vos tours,
Fauoriſez la plante & luy donnez ſecours,
Que l'Eſté ne la bruſle, & l'Hyuer ne la gelle.
Paſteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant vne Eclogue en ton tuyau d'aueine,
Attache tous les ans à ceſt arbre vn tableau,
Qui teſmoigne aux paſſans mes amours & ma peine:
Puis l'arroſant de laict & du ſang d'vn agneau,
Dy, Ce Pin eſt ſacré, c'eſt la plante d'Helene.

IX.

Ny la douce pitié, ny le pleur lamentable
Ne t'ont baillé ton nom: ton nom Grec vient d'oſter,
De rauir, de tuer, de piller, d'emporter
Mon eſprit & mon cœur, ta proye miſerable.
Homere en ſe ioüant de toy fiſt vne fable,
Et moy l'hiſtoire au vray. Amour, pour te flater,
Comme tu fis à Troye, au cœur me vient ietter
Le feu qui de mes os ſe paiſt inſatiable.
La voix, que tu feignois à l'entour du Cheual
Pour deceuoir les Grecs, me deuoit faire ſage:
Mais l'homme de nature eſt aueugle à ſon mal,
Qui ne peut ſe garder ny preuoir ſon dommage.
Au pis-aller ie meurs pour ce beau nom fatal,
Qui mit toute l'Aſie & l'Europe en pillage.

X.

Adieu belle Caſſandre, & vous belle Marie,
Pour qui ie fu trois ans en ſeruage à Bourgueil :
L'vne vit, l'autre eſt morte, & ores de ſon œil
Le Ciel ſe reſiouïſt dont la terre eſt marrie.
Sur mon premier Auril, d'vne amoureuſe enuie
I'adoray vos beautez : mais voſtre fier orgueil
Ne s'amollit iamais pour larmes ny pour dueil,
Tant d'vne gauche main la Parque ourdit ma vie.
Maintenant en Automne encores malheureux
Ie vy comme au Printemps de nature amoureux,
A fin que tout mon âge aille au gré de la peine.
Ores que ie deuſſe eſtre affranchi du harnois,
Mon maiſtre Amour m'enuoye à grands coups de carquois,
R'aſſieger Ilion pour conquerir Heleine.

XI.

Trois iours ſont ja paſſez que ie ſuis affamé
De voſtre doux regard, & qu'à l'enfant ie ſemble
Que ſa nourrice laiſſe, & qui crie & qui tremble
De faim en ſon berceau, dont il eſt conſommé.
Puis que mon œil ne voit le voſtre tant aimé,
Qui ma vie & ma mort en vn regard aſſemble,
Vous deuiez, pour le moins, m'eſcrire, ce me ſemble :
Mais vous auez le cœur d'vn rocher enfermé.
Fiere ingrate beauté trop hautement ſuperbe,
Voſtre courage dur n'a pitié de l'amour,
Ny de mon palle teint ja fleſtry comme vne herbe.
Si ie ſuis ſans vous voir deux heures à ſeiour,
Par eſpreuue ie ſens ce qu'on dit en prouerbe,
L'amoureux qui attend ſe vieilliſt en vn iour.

XII.

Prenant congé de vous, dont les yeux m'ont donté,
Vous me distes vn soir comme passionnée,
Ie vous aime, Ronsard, par seule destinée,
Le Ciel à vous aimer force ma volonté.
Ce n'est vostre sçauoir, ce n'est vostre beauté
Ny vostre âge qui fuit vers l'Automne inclinée:
Ce n'est ny vostre corps ny vostre ame bien-née,
C'est seulement du Ciel l'iniuste cruauté.
Vous voyant, ma Raison ne s'est pas defenduë.
Vous puissé-ie oublier comme chose perduë.
Helas! ie ne sçaurois & ie le voudrois bien.
Le voulant, ie rencontre vne force au contraire.
Puis qu'on dit que le Ciel est cause de tout bien,
Ie n'y veux resister, il le faut laisser faire.

XIII.

Quand ie pense à ce iour, où pres d'vne fonteine
Dans le iardin royal rauy de ta douceur,
Amour te descouurit les secrets de mon cœur,
Et de combien de maux i'auois mon ame pleine:
Ie me pasme de ioye, & sens de veine en veine
Couler ce souuenir, qui me donne vigueur,
M'aguise le penser, me chasse la langueur,
Pour esperer vn iour vne fin à ma peine.
Mes sens de toutes parts se trouuerent contens,
Mes yeux en regardant la fleur de ton Printemps,
L'oreille en t'escoutant: & sans ceste compagne,
Qui tousiours nos propos tranchoit par le milieu,
D'aise au Ciel ie volois, & me faisois vn Dieu:
Mais tousiours le plaisir de douleur s'accompagne.

XIIII.

A l'aller, au parler, au flamber de tes yeux,
Ie sens bien, ie voy bien que tu es immortelle:
La race des humains en essence n'est telle:
Tu es quelque Demon ou quelque Ange des cieux.
Dieu pour fauoriser ce monde vicieux,
Te fit tomber en terre, & dessus la plus belle
Et plus parfaite idée il traça la modelle
De ton corps, dont il fut luy-mesmes enuieux.
Quand il fist ton esprit, il se pilla soy-mesme:
Il print le plus beau feu du Ciel le plus supréme
Pour animer ta masse, ainçois ton beau printemps.
Hommes, qui la voyez de tant d'honneur pourueuë,
Tandis qu'elle est çà bas, soulez-en vostre veuë.
Tout ce qui est parfait ne dure pas long temps.

XV.

Ie ne veux comparer tes beautez à la Lune:
La Lune est inconstante, & ton vouloir n'est qu'vn.
Encor moins au Soleil: le Soleil est commun,
Commune est sa lumiere, & tu n'es pas commune.
Tu forces par vertu l'enuie & la rancune.
Ie ne suis, te louant, vn flateur importun.
Tu sembles à toy-mesme, & n'as portrait aucun:
Tu es toute ton Dieu, ton Astre & ta Fortune.
Ceux qui font de leur Dame à toy comparaison,
Sont ou presomptueux, ou perclus de raison:
D'esprit & de sçauoir de bien loin tu les passes:
Ou bien quelque Demon de ton corps s'est vestu,
Ou bien tu es portrait de la mesme Vertu,
Ou bien tu es Pallas, ou bien l'vne des Graces.

XVI.

Si vos yeux cognoiſſoyent leur diuine puiſſance,
Et s'ils ſe pouuoyent voir, ainſi que ie les voy,
Ils ne s'eſtonneroyent, ſe cognoiſſant, dequoy
Diuins ils ont veincu vne mortelle eſſence.
Mais par faute d'auoir d'eux-meſmes cognoiſſance,
Ils ne peuuent iuger du mal que ie reçoy:
Seulement mon viſage en teſmoigne pour moy.
Le voyant ſi desfait, ils voyent leur puiſſance.
Yeux, où deuroit loger vne bonne amitié,
Comme vous regardez tout le Ciel & la terre,
Que ne penetrez-vous mon cœur par la moitié?
Ainſi que de ſes raiz le Soleil fait le verre,
Si vous le pouuiez voir vous en auriez pitié,
Et aux cendres d'vn mort vous ne feriez la guerre.

XVII.

Si de vos doux regars ie ne vais me repaiſtre
A toute heure & touſiours en tous lieux vous chercher,
Helas! pardonnez-moy: i'ay peur de vous faſcher,
Comme vn ſeruiteur craint de deſplaire à ſon maiſtre.
Puis ie crains tant vos yeux, que ie ne ſçaurois eſtre
Vne heure en les voyant ſans le cœur m'arracher,
Sans me troubler le ſang: pource il faut me cacher,
A fin de ne mourir pour tant de fois renaiſtre.
I'auois cent fois iuré de ne les voir iamais,
Me pariurant autant qu'autant ie le promets:
Car ſoudain ie retourne à r'engluer mon aile.
Ne m'appellez donq plus diſſimulé ne feint.
Aimer ce qui fait mal, & reuoir ce qu'on craint,
Eſt le gage certain d'vn ſeruice fidele.

XVIII.

Ie voyois me couchant, s'esteindre vne chandelle,
Et ie disois au lict bassement à-par-moy,
Pleust à Dieu que le soin, que la peine & l'esmoy,
Qu'Amour m'engraue au cœur, s'esteignissent comme elle.
Vn mastin enragé, qui de sa dent cruelle
Mord vn homme, il luy laisse vne image de soy
Qu'il voit tousiours en l'eau : Ainsi tousiours ie voy
Soit veillant ou dormant, le portrait de ma belle.
Mon sang chaud en est cause. Or comme on voit souuent
L'Esté moins boüillonner que l'Automne suiuant,
Mon Septembre est plus chaud que mon Iuin de fortune.
Helas! pour viure trop, i'ay trop d'impression.
Tu es mort vne fois bien-heureux Ixion,
Et ie meurs mille fois pour n'en mourir pas vne.

XIX.

Helene fut occasion que Troye
Se vit brusler d'vn feu victorieux :
Vous me bruslez du foudre de vos yeux,
Et aux Amours vous me donnez en proye.
En vous seruant vous me monstrez la voye
Par vos vertus de m'en-aller aux Cieux,
Rauy du nom qu'Amour malicieux
Me tire au cœur, quelque part que ie soye.
Nom tant de fois par Homere chanté,
Seul tout le sang vous m'auez enchanté.
O beau visage engendré d'vn beau Cygne,
De mes pensers la fin & le milieu!
Pour vous aimer mortel ie ne suis digne :
A la Deesse il appartient vn Dieu.

XX.

Amour, qui tiens tout ſeul de mes penſers la clef,
Qui ouures de mon cœur les portes & les ſerres,
Qui d'vne meſme main me guaris & m'enferres,
Qui me fais treſpaſſer, & viure de rechef:
Tu conſommes ma vie en ſi pauure mechef,
Qu'herbes drogues ny ius ny puiſſance de pierres
Ne pourroyent m'alleger: tant d'amoureuſes guerres
Sans tréues tu me fais, du pied iuſques au chef.
Oiſeau, comme tu es, fay moy naiſtre des ailes,
A fin de m'en-voler pour iamais ne la voir:
En volant ie perdray les chaudes etincelles,
Que ſes yeux ſans pitié me firent conceuoir.
Dieu nous vend cherement les choſes qui ſont belles,
Puis qu'il faut tant de fois mourir pour les auoir.

XXI.

Amour, tu es trop fort, trop foible eſt ma raiſon
Pour ſouſtenir le camp d'vn ſi rude aduerſaire.
Trop toſt, ſotte Raiſon, tu te laiſſes desfaire:
Dés le premier aſſaut on te meine en priſon.
Ie veux, pour ſecourir mon chef demi-griſon,
Non la Philoſophie ou les Loix: au contraire
Ie veux ce deux-fois nay, ce Thebain, ce Bonpere,
Lequel me ſeruira d'vne contrepoiſon.
Il ne faut qu'vn mortel vn immortel aſſaille.
Mais ſi ie prens vn iour ceſt Indien pour moy,
Amour, tant ſois tu fort, tu perdras la bataille,
Ayant enſemble vn homme & vn Dieu contre toy.
La Raiſon contre Amour ne peut choſe qui vaille:
Il faut contre vn grand Prince oppoſer vn grand Roy.

XXII.

Cusin, monstre à double aile, au musle Elephantin,
Canal à tirer sang, qui voletant en presse
Sifles d'vn son aigu, ne picque ma Maistresse,
Et la laisse dormir du soir iusqu'au matin.
Si ton corps d'vn atome, & ton nez de Mastin
Cherche tant à picquer la peau d'vne Deesse,
En lieu d'elle, Cusin, la mienne ie te laisse:
Que mon sang & ma peau te soyent comme vn butin.
Cusin, ie m'en desdy : hume moy de la belle
Le sang, & m'en apporte vne goutte nouuelle
Pour gouster quel il est. Hà, que le sort fatal
Ne permet à mon corps de prendre ton essence!
Repicquant ses beaux yeux, elle auroit cognoissance
Qu'amour qu'on ne voit point, fait souuent vn grand mal.

XXIII.

Aller en marchandise aux Indes precieuses,
Sans acheter ny or ny parfum ny ioyaux,
Hanter sans auoir soif les sources & les eaux,
Frequenter sans bouquets les fleurs delicieuses,
Courtiser & chercher les Dames amoureuses,
Estre tousiours assise au milieu des plus beaux,
Et ne sentir d'Amour ny fleches ny flambeaux,
Ma Dame, croyez-moy, sont choses monstrueuses.
C'est se tromper soy-mesme : aussi tousiours i'ay creu
Qu'on pouuoit s'eschaufer en s'approchant du feu,
Et qu'en prenant la glace & la neige on se gelle.
Puis il est impossible estant si ieune & belle,
Que vostre cœur gentil d'Amour ne soit esmeu,
Sinon d'vn grand brasier, aumoins d'vne etincelle.

XXIIII.

Amour, ie pren congé de ta menteuſe eſcole,
Où i'ai perdu l'eſprit, la raiſon & le Sens,
Où ie me ſuis trompé, où i'ay gaſté mes ans,
Où i'ay mal employé ma ieuneſſe trop folle.
Malheureux qui ſe fie en vn enfant qui volle,
Qui a l'eſprit ſoudain, les effects inconſtans,
Qui moiſſonne nos fleurs auant noſtre printans,
Qui nous paiſt de creance & d'vn ſonge friuole.
Ieuneſſe l'allaicta, le ſang chaud le nourrit,
Cuider l'enſorcela, pareſſe le pourrit
Entre les voluptez vaines comme fumées.
Caſſandre me rauit, Marie me tint pris,
Ia griſon à la Cour d'vne autre ie m'eſpris.
L'ardeur d'amour reſſemble aux pailles allumées.

XXV.

Le mois d'Aouſt boüillonnoit d'vne chaleur eſpriſe,
Quand i'allay voir ma Dame aſſiſe aupres du feu :
Son habit eſtoit gris, duquel ie me deſpleu,
La voyant toute palle en vne robbe griſe.
Que plaignez-vous, diſoy-ie, en vne chaire aſſiſe?
Ie tremble & la chaleur reſchaufer ne m'a peu,
Tout le corps me fait mal, & viure ie n'ay peu
Saine depuis ſix ans, tant l'ennuy me tient priſe.
Si l'Eſté, la ieuneſſe, & le chaud n'ont pouuoir
D'eſchaufer voſtre ſang, comment pourroy-ie voir
Sortir vn feu d'vne ame en glace conuertie?
Mais, Corps, ayant ſouci de me voir en eſmoy,
Serois-tu point malade en langueur comme moy,
Tirant à toy mon mal par vne ſympathie?

XXVI.

Au milieu de la guerre, en vn siecle sans foy,
Entre mille procez, est-ce pas grand'folie
D'escrire de l'Amour? De manotes on lie
Les fols qui ne sont pas si furieux que moy.
Grison & maladif r'entrer dessous la loy
D'Amour, ô quelle erreur! Dieux, merci ie vous crie.
Tu ne m'es plus Amour, tu m'es vne Furie,
Qui me rens fol enfant & sans yeux comme toy:
Voir perdre mon païs, proye des aduersaires,
Voir en nos estendars les fleurs de lis contraires,
Voir vne Thebaïde & faire l'amoureux!
Ie m'en vais au Palais: adieu vieilles Sorcieres.
Muses ie prens mon sac, ie seray plus heureux
En gaignant mes procez, qu'en suiuant vos riuieres.

XXVII.

Le Iuge m'a trompé: ma Maistresse m'enserre
Si fort en sa prison, que i'en suis tout transi:
La guerre est à mon huis. Pour charmer mon souci,
Page, verse à longs traits du vin dedans mon verre.
Au vent aille l'amour, le procez & la guerre,
Et la melancholie au sang froid & noirci:
Adieu rides adieu, ie ne vy plus ainsi:
Viure sans volupté c'est viure sous la terre.
La Nature nous donne assez d'autres malheurs
Sans nous en acquerir. Nud ie vins en ce monde,
Et nud ie m'en iray. Que me seruent les pleurs,
Sinon de m'attrister d'vne angoisse profonde?
Chasson auec le vin le soin & les malheurs:
Ie combas les soucis, quand le vin me seconde.

XXVIII.

Ma peine me contente, & prens en patience
La douleur que ie sens, puis qu'il vous plaist ainsi,
Et que daignez auoir souci de mon souci,
Et prendre par mon mal du vostre experience.
Ie nourriray mon feu d'vne douce esperance,
Puis que vostre desdain vers moy s'est adouci.
Pour resister au mal mon cœur s'est endurci,
Tant la force d'Amour me donne d'asseurance.
Aussi quand ie voudrois, ie ne pourrois celer
Le feu dont vos beaux yeux me forcent de brusler.
Ie suis soulfre & salpestre, & vous n'estes que glace.
De parole & d'escrit ie monstre ma langueur :
La passion du cœur m'apparoist sur la face.
La face ne ment point : c'est le mirouër du cœur.

XXIX.

Vous triomphez de moy, & pource ie vous donne
Ce lierre qui coule & se glisse à l'entour
Des arbres & des murs, lesquels tour dessus tour,
Plis dessus plis il serre, embrasse & enuironne.
A vous de ce lierre appartient la Couronne.
Ie voudrois, comme il fait, & de nuict & de iour
Me plier contre vous, & languissant d'amour,
D'vn nœud ferme enlacer vostre belle colonne.
Ne viendra point le temps que dessous les rameaux,
Au matin où l'Aurore esueille toutes choses,
En vn Ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux
Ie vous puisse baiser à léures demy-closes,
Et vous conter mon mal, & de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait vostre yuoire & vos roses?

XXX.

Voyez comme tout change (hé, qui l'eust esperé!)
Vous me souliez donner, maintenant ie vous donne
Des bouquets & des fleurs: Amour vous abandonne,
Qui seul dedans mon cœur est ferme demeuré.
Des Dames le vouloir n'est iamais mesuré,
Qui d'vne extreme ardeur tantost se passionne,
Tantost vne froideur extreme l'enuironne,
Sans auoir vn milieu longuement asseuré.
Voila comme Fortune en se ioüant m'abaisse:
Vostre plus grande gloire vn temps fut de m'aimer,
Maintenant ie vous aime, & vostre amour me laisse:
Ainsi que ie vous vey ie me voy consumer.
Dieu pour punir l'orgueil commet vne Deesse:
Elle vous appartient, ie n'ose la nommer.

XXXI.

Ma Dame beut à moy, puis me baillant sa tasse,
Beuuez, dit-ell', ce reste où mon cœur i'ay versé:
Et alors le vaisseau des léures ie pressay,
Qui comme vn Batelier son cœur dans le mien passe.
Mon sang renouuellé tant de forces amasse
Par la vertu du vin qu'elle m'auoit laissé,
Que trop chargé d'esprits & de cœurs ie pensay
Mourir dessous le faix, tant mon ame estoit lasse.
Ah dieux, qui pourroit viure auec telle beauté
Qui tient tousiours Amour en son vase arresté?
Ie ne deuois en boire, & m'en donne le blâme.
Ce vase me lia tous les Sens dés le iour
Que ie beu de son vin, mais plus tost vne flame,
Mais plus tost vn venin qui m'en-yura d'amour.

XXXII.

I'auois esté saigné, ma Dame me vint voir
Lors que ie languissois d'vne humeur froide & lente:
Se tournant vers mon sang, comme toute riante
Me dist en se iouant, Que vostre sang est noir!
Le trop penser en vous a peu si bien mouuoir
L'imagination, que l'ame obeissante
A laissé la chaleur naturelle impuissante
De cuire de nourrir de faire son deuoir.
Ne soyez plus si belle, & deuenez Medée:
Colorez d'vn beau sang ma face ja ridée,
Et d'vn nouueau printemps faites moy r'animer.
Aeson vit raieunir son escorce ancienne:
Nul charme ne sçauroit renouueller la mienne.
Si ie veux rajeunir il ne faut plus aimer.

XXXIII.

Si la beauté se perd, fais-en part de bonne heure,
Tandis qu'en son printemps tu la vois fleuronner:
Si elle ne se perd, ne crain point de donner
A tes amis le bien qui tousiours te demeure.
Venus, tu deurois estre en mon endroit meilleure,
Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner:
Tu me laisses toy-mesme esclaue emprisonner
Es mains d'vne cruelle où il faut que ie meure.
Tu as changé mon aise & mon doux en amer:
Que deuoy-ie esperer de toy, germe de mer,
Sinon toute tempeste? & de toy qui es femme
De Vulcan, que du feu? de toy garce de Mars,
Que couteaux qui sans cesse enuironnent mon ame
D'orages amoureux de flames & de dars?

XXXIIII.

Amour, ſeul artizan de mes propres malheurs,
Contre qui ſans repos au combat ie m'eſſaye,
M'a fait dedans le cœur vne mauuaiſe playe,
Laquelle en lieu de ſang ne verſe que des pleurs.
Le meſchant m'a fait pis, choiſiſſant les meilleurs
De ſes traits ja trempez aux veines de mon ſaye;
La langue m'a naurée à fin que ie begaye
En lieu de raconter à chacun mes douleurs.
Phebus, qui ſur Parnaſſe aux Muſes ſers de guide,
Pren l'arc, reuenge moy contre mon homicide:
I'ay la langue & le cœur percez t'ayant ſuiuy.
Voy comme l'vn & l'autre en begayant me ſaigne.
Phebus, dés le berceau i'ay ſuiuy ton enſeigne,
Conſerue les outils qui t'ont ſi bien ſerui.

XXXV.

Cythere entroit au bain, & te voyant pres d'elle
Son Ceſte elle te baille à fin de le garder.
Ceinte de tant d'amours tu me vins regarder
Me tirant de tes yeux vne fleche cruelle.
Muſes, ie ſuis nauré, ou ma playe mortelle
Guariſſez, ou ceſſez de plus me commander.
Ie ne ſuy voſtre eſcole, à fin de demander
Qui fait la Lune vieille, ou qui la fait nouuelle.
Ie ne vous fais la Cour, comme vn homme ocieux,
Pour apprendre de vous le mouuement des cieux,
Que peut la grande Eclipſe, ou que peut la petite,
Ou ſi Fortune ou Dieu ont fait ceſt Vniuers:
Si ie ne puis flechir Helene par mes vers,
Cherchez autre eſcolier, Deeſſes, ie vous quitte.

XXXVI.

I'ay honte de ma honte, il eſt temps de me taire,
Sans faire l'amoureux en vn chef ſi griſon:
Il vaut mieux obeyr aux loix de la Raiſon,
Qu'eſtre plus deſormais en l'amour volontaire.
Ie l'ay iuré cent fois: mais ie ne le puis faire.
Les Roſes pour l'Hyuer ne ſont plus de ſaiſon:
Voicy le cinquieſme an de ma longue priſon,
Eſclaue entre les mains d'vne belle Corſaire.
Maintenant ie veux eſtre importun amoureux
Du bon pere Ariſtote, & d'vn ſoin genereux
Courtiſer & ſeruir la beauté de ſa fille.
Il eſt temps que ie ſois de l'Amour deſlié:
Il vole comme vn Dieu: homme ie vais à pié.
Il eſt ieune il eſt fort: ie ſuis gris & debile.

XXXVII.

Maintenant que l'Hyuer de vagues empoulées
Orgueilliſt les Torrens, & que le vent qui ſuit,
Fait ores eſclatter les riues d'vn grand bruit,
Et ores des foreſts les teſtes efueillées:
Ie voudrois voir d'Amour les deux ailes gelées:
Voir ſes traićts tous gelez, deſquels il me pourſuit,
Et ſon brandon gelé dont la chaleur me cuit
Les veines que ſa flame a tant de fois bruſlées.
L'Hyuer eſt touſiours fait d'vn gros air eſpeſſi,
Pour le Soleil abſent ny chaud ny eſclairci:
Et mon ardeur ſe fait des rayons d'vne face,
Laquelle me nourrit d'imagination.
Touſiours dedans le ſang i'en ay l'impreſſion,
Qui force de l'Hyuer les neiges & la glace.

XXXVIII.

Vne ſeule vertu, tant ſoit parfaite & belle,
Ne pourroit iamais rendre vn homme vertueux:
Il faut le nombre entier, en rien defectueux:
Le Printemps ne ſe fait d'vne ſeule arondelle.
Toute vertu diuine acquiſe & naturelle
Se loge en ton eſprit. La Nature & les Cieux
Ont verſé deſſus toy leurs dons plus precieux:
Puis pour n'en faire plus ont rompu le modelle.
Ici à ta beauté ſe ioint la Chaſteté,
Ici l'honneur de Dieu, ici la Pieté,
La crainte de mal-faire, & la peur d'infamie:
Ici vn cœur conſtant, qu'on ne peut esbranler.
Pource en lieu de mon cœur, d'Helene & de ma vie,
Ie te deurois pluſtoſt mon deſtin appeller.

XXXIX.

Yeux, qui verſez en l'ame ainſi que deux Planettes,
Vn eſprit qui pourroit reſſuſciter les morts,
Ie ſçay dequoy ſont faits tous les membres du corps,
Mais ie ne puis ſçauoir quelle choſe vous eſtes.
Vous n'eſtes ſang ny chair, & toutefois vous faites
Des miracles en moy, tant vos regards ſont forts,
Si bien qu'en foudroyant les miens par le dehors,
Dedans vous me tuez de cent mille ſagettes.
Yeux la forge d'Amour, Amour n'a point de traits
Que les poignans eſclairs qui ſortent de vos rais,
Dont le moindre à l'inſtant toute l'ame me ſonde.
Ie ſuis quand ie les ſens de merueille rauy:
Quand ie ne les ſens plus, à l'heure ie ne vy,
Ayant en moy l'effet qu'a le Soleil au monde.

XL.

Comme vn vieil combatant qui ne veut plus s'armer,
Ayant le corps chargé de coups & de vieilleſſe,
Regarde en s'esbatant l'Olympique ieuneſſe
Pleine d'vn ſang bouillant aux iouſtes eſcrimer:
Ainſi ie regardois du ieune Dieu d'aimer,
Dieu qui combat touſiours par ruſe & par fineſſe,
Les gaillards champions, qui d'vne chaude preſſe
Se veulent dans le camp amoureux enfermer.
Quand tu as reuerdy mon eſcorce ridée
De ta ieune vertu, ainſi que fit Medée
Par herbes & par jus le pere de Iaſon,
Ie n'ay contre ton charme opposé ma defenſe:
Toutefois ie me deuls de r'entrer en enfance,
Pour perdre tant de fois l'eſprit & la raiſon.

XLI.

Laiſſe de Pharaon la terre Egyptienne,
Terre de ſeruitude, & vien ſur le Iourdain:
Laiſſe moy ceſte Court & tout ce fard mondain,
Ta Circe, ta Sirene, & ta magicienne.
Demeure en ta maiſon pour viure toute tienne,
Contente toy de peu: l'âge s'enfuit ſoudain.
Pour trouuer ton repos, n'atten point à demain:
N'atten point que l'hyuer ſur les cheueux te vienne.
Tu ne vois à ta Cour que feintes & ſoupçons:
Tu vois tourner vne heure en cent mille façons:
Tu vois la vertu fauſſe, & vraye la malice.
Laiſſe ces honneurs pleins d'vn ſoing ambitieux,
Tu ne verras aux champs que Nymphes & que Dieux,
Ie ſeray ton Orphee, & toy mon Eurydice.

XLII.

Ces longues nuicts d'hyuer, où la Lune ocieuſe
Tourne ſi lentement ſon char tout à l'entour,
Où le Coq ſi tardif nous annonce le iour,
Où la nuict ſemble vn an à l'ame ſoucieuſe :
Ie fuſſe mort d'ennuy ſans ta forme douteuſe,
Qui vient par une feinte alleger mon amour,
Et faiſant toute nue entre mes bras ſeiour,
Me pipe doucement d'vne ioye menteuſe
Vraye tu es farouche, & fiere en cruauté :
De toy fauſſe on iouyſt en toute priuauté.
Pres ton mort ie m'endors, pres de luy ie repoſe :
Rien ne m'eſt refuſé. Le bon ſommeil ainſi
Abuſe par le faux mon amoureux ſouci.
S'abuſer en amour n'eſt pas mauuaiſe choſe.

XLIII.

Quand vous ſerez bien vieille, au ſoir à la chandelle,
Aſſiſe aupres du feu, deuidant & filant,
Direz chantant mes vers, en vous eſmerueillant,
Ronſard me celebroit du temps que i'eſtois belle.
Lors vous n'aurez ſeruante oyant telle nouuelle,
Deſia ſous le labeur à demy ſommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille reſueillant,
Beniſſant voſtre nom de louange immortelle.
Ie ſeray ſous la terre & fantôme ſans os
Par les ombres myrteux ie prendray mon repos :
Vous ſerez au fouyer vne vieille accroupie,
Regrettant mon amour & voſtre fier deſdain.
Viuez, ſi m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dés auiourdhuy les roſes de la vie.

XLIIII.

Genéures heriſſez, & vous houx eſpineux,
L'vn hoſte des deſerts, & l'autre d'vn bocage:
Lierre, le tapis d'vn bel antre ſauuage,
Sources qui bouillonnez d'vn ſurgeon ſablonneux:
Pigeons qui vous baiſez d'vn baiſer ſauoureux,
Tourtres qui lamentez d'vn eternel veſuage,
Roſſignols ramagers, qui d'vn plaiſant langage
Nuict & iour rechantez vos verſets amoureux:
Vous à la gorge rouge eſtrangere Arondelle,
Si vous voyez aller ma Nymphe en ce Printemps
Pour cueillir des bouquets par ceſte herbe nouuelle,
Dites luy, pour-neant que ſa grace i'attens,
Et que pour ne ſouffrir le mal que i'ay pour elle,
I'ay mieux aimé mourir que languir ſi long temps.

XLV.

Celle, de qui l'amour veinquit la fantaſie,
Que Iupiter conceut ſous vn Cygne emprunté:
Ceſte ſœur des Iumeaux, qui fiſt par ſa beauté
Oppoſer toute Europe aux forces de l'Aſie,
Diſoit à ſon mirouër, quand elle vit ſaiſie
Sa face de vieilleſſe & de hideuſeté,
Que mes premiers Maris inſenſez ont eſté
De s'armer pour iouyr d'vne chair ſi moiſie!
Dieux, vous eſtes cruels, ialoux de noſtre temps!
Des Dames ſans retour s'en-vole le printemps:
Aux ſerpens tous les ans vous oſtez la vieilleſſe.
Ainſi diſoit Helene en remirant ſon teint.
Ceſt exemple eſt pour vous: cueillez voſtre ieuneſſe.
Quand on perd ſon Auril, en Octobre on s'en plaint.

XLVI.

Heureux le Cheualier, que la Mort nous desrobe,
Qui premier me fit voir de ta Grace l'attrait:
Ie la vy de si loin, que la poincte du trait
Sans force demoura dans les plis de ma robe.
Mais ayant de plus pres entendu ta parole,
Et veu ton œil ardent, qui de moy m'a distrait,
Au cœur entra la fleche auecque ton portrait,
Mais plustost le portrait de ce Dieu qui m'affole.
Esblouy de ta veuë, où l'Amour fait son ny,
Claire comme vn Soleil en flames infiny,
Ie n'osois t'aborder, craignant de plus ne viure.
Ie fu trois mois retif: mais l'Archer qui me vit,
Si bien à coups de traits ma crainte poursuiuit,
Que batu de son arc m'a forcé de te suiure.

XLVII.

Lettre, ie te reçoy, que ma Deesse en terre
M'enuoye pour me faire ou ioyeux, ou transi,
Ou tous les deux ensemble: ô Lettre, tout ainsi
Que tu m'apportes seule ou la paix, ou la guerre,
Amour en te lisant de mille traits m'enferre,
Touche mon sein, à fin qu'en retournant d'ici
Tu contes à ma dame en quel piteux souci
Ie vy pour sa beauté, tant i'ay le cœur en serre!
Touche mon estomac pour sentir mes chaleurs,
Approche de mes yeus pour receuoir mes pleurs,
Que larme dessus larme amour tousiours m'assemble.
Puis voyant les effects d'vn si contraire esmoy,
Dy que Deucalion & Phaëthon chez moy,
L'vn au cœur l'autre aux yeux se sont logez ensemble.

XLVIII.

Lettre, de mon ardeur veritable interprete,
Qui parles ſans parler les paſſions du cœur,
Poſte des amoureux, va conter ma langueur
A ma dame, & comment ſa cruauté me traite.
Comme vne meſſagere & accorte & ſecrete
Contemple en la voyant ſa face & ſa couleur,
Si elle deuient gaye, ou palle de douleur,
Ou d'vn petit ſouſpir ſi elle me regrete.
Fais office de langue: auſſi bien ie ne puis
Deuant elle parler, tant vergongneux ie ſuis,
Tant ie crains l'offenſer, & fault que le viſage
Tout ſeul de ma douleur luy rende teſmoignage.
Tu pourras en trois mots luy dire mes ennuis:
Le ſilence parlant vaut vn mauuais langage.

XLIX.

Le ſoir qu'Amour vous fiſt en la ſalle deſcendre
Pour danſer d'artifice vn beau ballet d'Amour,
Vos yeux, bien qu'il fuſt nuiƈt, ramenerent le iour,
Tant ils ſceurent d'eſclairs par la place reſpandre.
Le ballet fut diuin, qui ſe ſouloit reprendre
Se rompre ſe refaire, & tour deſſus retour
Se meſler s'eſcarter ſe tourner à l'entour,
Contre-imitant le cours du fleuue de Meandre:
Ores il eſtoit rond ores long or'eſtroit,
Or' en poinƈte en triangle en la façon qu'on voit
L'eſcadron de la Grüe euitant la froidure.
Ie faux, tu ne danſois, mais ton pied voletoit
Sur le haut de la terre: auſſi ton corps s'eſtoit
Transformé pour ce ſoir en diuine nature.

L.

Ie voy mille beautéz, & si n'en voy pas-vne
Qui contente mes yeux : seule vous me plaisez,
Seule quand ie vous voy, mes Sens vous appaisez :
Vous estes mon destin, mon Ciel, & ma Fortune,
Ma Venus mon Amour ma Charite ma brune,
Qui tous bas pensemens de l'esprit me rasez,
Et de belles vertus l'estomac m'embrasez,
Me souleuant de terre au cercle de la Lune.
Mon œil de vos regards goulument se repaist :
Tout ce qui n'est pas vous luy fasche & luy deplaist,
Tant il a par vsance accoustumé de viure
De vostre vnique douce agreable beauté.
S'il peche contre vous affamé de vous suiure,
Ce n'est de son bon gré c'est par necessité.

LI.

Ces cheueux ces liens dont mon cœur tu enlasses,
Menus primes subtils qui coulent aux talons,
Entre noirs & chastains bruns deliez & longs,
Tels que Venus les porte & ses trois belles Graces,
Me tiennent si estrains, Amour, que tu me passes
Au cœur en les voyant cent poinctes d'aiguillons,
Dont le moindre des nœuds pourroit des plus felons
En leur plus grand courroux arrester les menaces.
Cheueux non achetez empruntez ny fardez,
Qui vostre naturel sans feintise gardez,
Que vous me semblez beaux ! permettez que i'en porte
Vn lien à mon col, à fin que sa beauté
Me voyant prisonnier lié de telle sorte,
Se puisse tesmoigner quelle est sa cruauté.

LII.

Ie ſuis eſmerueillé que mes penſers ne ſont
Laz de penſer en vous, y penſant à toute heure :
Me ſouuenant de vous, or' ie chante, or' ie pleure,
Et d'vn penſer paſſé cent nouueaux ſe refont.
Puis legers comme oiſeaux ils volent & s'en-vont,
M'abandonnant tout ſeul, deuers voſtre demeure :
Et s'ils ſçauoient parler, ſouuent vous ſeriez ſeure
Du mal que mon cœur cache, & qu'on lit ſur mon front.
Or ſus venez Penſers, penſons encore en elle,
De tant y repenſer ie ne me puis laſſer :
Penſons en ſes beaux yeux & combien elle eſt belle,
Elle pourra vers nous les ſiens faire paſſer.
Venus non ſeulement nourrit de ſa mammelle
Amour ſon fils aiſné, mais auſſi le Penſer.

LIII.

Belle gorge d'albaſtre, & vous chaſte poictrine,
Qui les Muſes cachez en vn rond verdelet :
Tertres d'Agathe blanc, petits gazons de laict,
Des Graces le ſeiour, d'Amour & de Cyprine :
Sein de couleur de lis & de couleur roſine,
De veines marqueté, ie vous vy par ſouhait
Leuer l'autre matin, comme l'Aurore fait
Quand vermeille elle ſort de ſa chambre marine.
Ie vy de tous coſtez le Plaiſir & le Ieu,
Venus, Amour, la Grace armez d'vn petit feu,
Voler ainſi qu'enfans, par vos couſtaux d'yuoire,
M'esblouyr, m'aſſaillir & ſurprendre mon fort :
Ie vy tant de beautez que ie ne les veux croire.
Vn homme ne doit croire aux teſmoins de ſa mort.

LIIII.

Lors que le Ciel te fist, il rompit la modelle
Des Vertus, comme vn peintre efface son tableau,
Et quand il veut refaire vne image du Beau,
Il te va retracer pour en faire vne telle.
Tu apportas d'enhaut la forme la plus belle,
Pour paroistre en ce monde vn miracle nouueau,
Que couleur, ny outil, ny plume, ny cerueau
Ne sçauroient egaler, tant tu es immortelle.
Vn bon-heur te defaut : c'est qu'en venant çà bas
Couuerte de ton voile ombragé du trespas,
Ton excellence fut à ce monde incognue
Qui n'osa regarder les rayons de tes yeux :
Seul ie les adoray comme vn thresor des cieux,
Te voyant en essence, & les autres en nue.

LV.

Ie te voulois nommer pour Helene, Ortygie
Renouuellant en toy d'Ortyge le renom.
Le tien est plus fatal : Helene est vn beau nom,
Helene, honneur des Grecs, la terreur de Phrygie:
Si pour suiet fertil Homere t'a choisie,
Ie puis suiuant son train qui va sans compagnon,
Te chantant m'honorer, & non pas toy, sinon
Qu'il te plaise estimer ma rude Poësie.
Tu passes en vertus les Dames de ce temps
Aussi loin que l'Hyuer est passé du Printemps,
Digne d'auoir autels, digne d'auoir Empire.
Laure ne te veincroit de renom ny d'honneur
Sans le Ciel qui luy donne vn plus digne sonneur.
Et le mauuais destin te fait present du pire.

LVI.

I'errois en mon iardin, quand au bout d'vne allee
Ie vy contre l'Hyver boutonner vn Soucy.
Ceste herbe & mon Amour fleurissent tout ainsi :
La neige est sur ma teste, & la sienne est gelee.
O bien-heureuse amour en mon ame escoulee
Par celle qui n'a point de parangon icy,
Qui m'a de ses rayons tout l'esprit esclarcy,
Qui deuroit des François Mineru e estre appellee :
En prudence Minerue, vne Grace en beauté,
Iunon en grauité, Diane en chasteté,
Qui sert aux mesmes Dieux, comme aux hommes d'exemple.
Si tu fusses venue au temps que la Vertu
S'honoroit des humains, tes vertus eussent eu
Vœuz encens & autels sacrifices & temple.

LVII.

De Myrte & de Laurier fueille à fueille enserrez
Helene entrelassant vne belle Couronne,
M'appella par mon nom : Voyla que ie vous donne,
De moy seule, Ronsard, l'escriuain vous serez.
Amour qui l'escoutoit, de ses traicts acerez
Me pousse Helene au cœur, & son Chantre m'ordonne :
Qu'vn suiet si fertil vostre plume n'estonne :
Plus l'argument est grand, plus Cygne vous mourrez.
Ainsi me dist Amour, me frappant de ses ailes :
Son arc fist vn grand bruit, les fueilles eternelles
Du Myrte ie senty sur mon chef tressaillir.
Adieu Muses adieu, vostre faueur me laisse :
Helene est mon Parnasse : ayant telle Maistresse,
Le Laurier est à moy ie ne sçaurois faillir.

LVIII.

Seule ſans compagnie en vne grande ſalle
Tu logeois l'autre iour pleine de maieſté,
Cœur vrayment genereux, dont la braue beauté
Sans pareille ne treuue vne autre qui l'égalle.
Ainſi ſeul en ſon ciel le Soleil ſe deualle,
Sans autre compagnon en ſon char emporté :
Ainſi loin de ſes Dieux en ſon Palais vouté
Iupiter a choiſi ſa demeure royale.
Vne ame vertueuſe a touſiours vn bon cœur :
Le Liéure fuyt touſiours, la Biche a touſiours peur,
Le Lyon de ſoymeſme aſſeuré ſe hazarde.
La peur qui ſert au peuple & de frein & de Loy,
Ne ſçauroit eſtonner ny ta vertu ny toy :
La Loy ne ſert de rien, quand la vertu nous garde.

LIX.

Qu'il me ſoit arraché des tetins de ſa mere
Ce ieune enfant Amour, & qu'il me ſoit vendu :
Il ne fait que de naiſtre, & m'a deſia perdu :
Vienne quelque marchand, ie le mets à l'enchere.
D'vn ſi mauuais garçon la vente n'eſt pas chere,
I'en feray bon marché. Ah! i'ay trop attendu.
Mais voyez comme il pleure, il m'a bien entendu.
Appaiſe toy mignon i'ay paſſé ma cholere,
Ie ne te vendray point : au contraire ie veux
Pour Page t'enuoyer à ma maiſtreſſe Helene,
Qui toute te reſſemble & d'yeux & de cheueux,
Auſſi fine que toy, de malice auſſi pleine.
Comme enfans vous croiſtrez, & vous iou'rés tous deux :
Quand tu ſeras plus grand, tu me payras ma peine.

LX.

Passant dessus la tombe où Lucrece repose,
Tu versas dessus elle vne moisson de fleurs :
L'eschaufant de souspirs, & l'arrosant de pleurs,
Tu monstras qu'vne mort tenoit ta vie enclose.
Si tu aimes le corps dont la terre dispose,
Imagine ta force & conçoy tes rigueurs :
Tu me verras cruelle entre mille langueurs
Mourir puis que la mort te plaist sur toute chose.
C'est acte de pitié d'honorer vn cercueil,
Mespriser les viuans est vn signe d'orgueil.
Puis que ton naturel les fantômes embrasse,
Et que rien n'est de toy, s'il n'est mort, estimé,
Sans languir tant de fois, esconduit de ta grace,
Ie veux du tout mourir pour estre mieux aimé.

LXI.

Ie suis pour vostre amour diuersement malade,
Maintenant plein de froid, maintenant de chaleur :
Dedans le cœur pour vous autant i'ay de douleur,
Comme il y a de grains dedans vostre Grenade.
Yeux qui fistes sur moy la premiere embuscade,
Des-attisez ma flame, & desseichés mes pleurs :
Ie faux, vous ne pourriez : car le mal dont ie meurs,
Est si grand qu'il ne peut se guarir d'vne œillade.
Ma Dame croyez moy ie trespasse pour vous :
Ie n'ay artere nerf tendon veine ny pous,
Qui ne sente d'Amour la fiéure continue.
La Grenade est d'Amour le symbole parfait :
Ses grains en ont encor la force retenue,
Que vous ne cognoissez de signe ny d'effait.

LXII.

Ma Dame, ie me meurs abandonné d'eſpoir :
La playe eſt iuſqu'à l'oz : ie ne ſuis celuy meſme
Que i'eſtois l'autre iour, tant la douleur extréme
Forçant la patience, a deſſus moy pouuoir.
Ie ne puis ny toucher gouſter n'ouïr ny voir :
I'ay perdu tous mes Sens, ie ſuis vne ombre bleſme :
Mon corps n'eſt qu'vn tombeau. Malheureux eſt qui aime,
Malheureux qui ſe laiſſe à l'Amour deceuoir!
Deuenez vn Achille aux playes qu'auez faites,
Vn Teleſe ie ſuis, lequel s'en va perir :
Monſtrez moy par pitié vos puiſſances parfaites,
Et d'vn remede prompt daignez moy ſecourir.
Si voſtre ſeruiteur cruelle vous desfaites,
Vous n'aurez le Laurier pour l'auoir fait mourir.

LXIII.

Voyant par les ſoudars ma maiſon ſaccagee,
Et mon païs couuert de Mars & de la mort,
Penſant en ta beauté tu eſtois mon ſuport,
Et ſoudain ma triſteſſe en ioye eſtoit changee.
Reſolu ie diſois, Fortune s'eſt vangee,
Elle emporte mon bien & non mon reconfort.
Hà, que ie fus trompé! tu me fais plus de tort
Que n'euſt fait vne armee en bataille rangee.
Les ſoudars m'ont pillé, tu as rauy mon cœur :
Tu es plus grand voleur, i'en demande iuſtice
Aux Dieux qui n'oſeroient chaſtier ta rigueur.
Tu ſaccages ma vie en te faiſant ſeruice :
Encores te mocquant tu braues ma langueur,
Qui me fait plus de mal que ne fait ta malice.

LXIIII.

Vous estes le bouquet de vostre bouquet mesme,
Et la fleur de sa fleur, sa grace & sa verdeur,
De vostre douce haleine il a pris son odeur :
Il est comme ie suis de vostre amour tout blesme.
Ma Dame, voyez donc, puis qu'vn bouquet vous aime,
Indigne de iuger que peut vostre valeur,
Combien doy-ie sentir en l'ame de douleur,
Qui sers par iugement vostre excellence extréme?
Mais ainsi qu'vn bouquet se flestrist en vn iour,
I'ay peur qu'vn mesme iour flestrisse vostre amour.
« Toute amitié de femme est soudain effacee.
Aduienne le destin comme il pourra venir,
Il ne peut de vos yeux m'oster le souuenir :
Il faudroit m'arracher le cœur & la pensee.

LXV.

Ie ne serois marry si tu contois ma peine,
De conter tes degrez recontez tant de fois :
Tu loges au sommet du Palais de nos Rois :
Olympe n'auoit pas la cyme si hautaine.
Ie pers à chaque marche & le pouls & l'haleine :
I'ay la sueur au front, i'ay l'estomac penthois,
Pour ouyr vn nenny vn refus vne vois
De desdain de froideur & d'orgueil toute pleine.
Tu es comme Deesse assise en tres-haut lieu.
Pour monter en ton ciel ie ne suis pas vn Dieu.
Ie feray de la court ma plainte coustumiere
T'enuoyant iusqu'en haut mon cœur deuotieux.
Ainsi les hommes font à Iupiter priere :
Les hommes sont en terre, & Iupiter aux cieux.

LXVI.

Mon ame mille fois m'a predit mon dommage :
Mais la sotte qu'elle est, apres l'auoir predit,
Maintenant s'en repent, maintenant s'en desdit,
Et voyant ma Maistresse elle aime d'auantage.
Si l'ame si l'esprit qui sont de Dieu l'ouurage,
Deuiennent amoureux, à grand tort on mesdit
Du corps qui suit les Sens, non brutal comme on dit
S'il se trouue esblouy des raiz d'vn beau visage.
Le corps ne languiroit d'vn amoureux souci,
Si l'ame si l'esprit ne le vouloient ainsi.
Mais du premier assaut l'ame est toute esperdue,
Conseillant, comme Royne, au corps d'en faire autant.
Ainsi le Citoyen trahy du combattant
Se rend aux ennemis, quand la ville est perdue.

LXVII.

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas vn seul de ses regars.
Toutefois il vaut mieux pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux afin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre haure gaigné, l'assaut à nos rampars.
Peres il ne falloit, à qui la force tremble,
Par vn mauuais conseil les ieunes retarder :
Mais & ieunes & vieux vous deuiez tous ensemble
Pour elle corps & biens & ville hazarder.
Menelas fut bien sage, & Pâris ce me semble :
L'vn de la demander, l'autre de la garder.

LXVIII.

Ah, belle liberté, qui me seruois d'escorte,
Quand le pied me portoit où libre ie voulois !
Ah, que ie te regrette ! helas, combien de fois
Ay-ie rompu ie ioug, que malgré moy ie porte !
Puis ie l'ay rattaché, estant nay de la sorte,
Que sans aimer ie suis & du plomb & du bois,
Quand ie suis amoureux i'ay l'esprit & la vois,
L'inuention meilleure & la Muse plus forte.
Il me faut donc aimer pour auoir bon esprit,
Afin de conceuoir des enfans par escrit,
Pour allonger mon nom aux despens de ma peine.
Quel suiet plus fertil sçauroy-ie mieux choisir
Que le suiet qui fut d'Homere le plaisir,
Ceste toute diuine & vertueuse Helene?

LXIX.

Tes freres les Iumeaux, qui ce mois verdureux
Maistrisent, & qui sont tous deux liez ensemble,
Te deuroient enseigner, au moins comme il me semble,
A te ioindre ainsi qu'eux d'vn lien amoureux.
Mais ton corps nonchalant reuesche & rigoureux,
Qui iamais en son cœur le feu d'amour n'assemble,
En ce beau mois de May, malgré tes ans ressemble,
O perte de ieunesse ! à l'Hyuer froidureux.
Tu n'es digne d'auoir les deux Iumeaux pour freres :
A leur gentille humeur les tiennes sont contraires,
Venus t'est desplaisante, & son fils odieux,
Au contraire, par eux la terre est toute pleine
De Graces & d'Amours : change ce nom d'Helene :
Vn autre plus cruel te conuient beaucoup mieux.

LXX.

Ny ta ſimplicité ny ta bonne nature,
Ny meſme ta vertu ne t'ont peu garentir,
Que la Cour ta nourrice, eſcole de mentir,
N'ait depraué tes mœurs d'vne fauſſe impoſture.
Le prouerbe dit vray, ſouuent la nourriture
Corrompt le naturel : tu me l'as fait ſentir,
Qui fraudant ton ſerment m'auois au departir
Promis de m'honorer de ta belle figure.
Menteuſe contre Amour, qui vengeur te pourſuit,
Tu as leué ton camp pour t'enfuyr de nuict,
Accompaignant ta Royne (ô vaine couuerture !)
Trompant pour la faueur ta promeſſe & ta foy.
Comment pourroy-ie auoir quelque faueur de toy,
Quand tu ne veux ſouffrir que ie t'aime en peinture ?

LXXI.

Ceſte fleur de Vertu, pour qui cent mille larmes
Ie verſe nuict & iour ſans m'en pouuoir ſouler,
Peut bien ſa deſtinee à ce Grec egaler,
A ce fils de Thetis, à l'autre fleur des armes.
Le Ciel malin borna ſes iours de peu de termes :
Il eut courte la vie ailée à s'en-aller :
Mais ſon nom qui a fait tant de bouches parler,
Luy ſert contre la mort de pilliers & de termes.
Il eut pour ſa prouëſſe vn excellent ſonneur :
Tu as pour tes vertus en mes vers vn honneur,
Qui malgré le tombeau ſuiura ta renommee.
Les Dames de ce temps n'enuient ta beauté,
Mais ton nom tant de fois par les Muſes chanté,
Qui languiroit d'oubly ſi ie ne t'euſſe aimée.

LXXII.

A fin que ton honneur coule parmy la plaine
Autant qu'il monte au Ciel engraué dans vn Pin,
Inuoquant tous les Dieux, & respandant du vin.
Ie consacre à ton nom ceste belle Fontaine.
Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine
Ne paissent à ces bords : y fleurisse le Thin,
Et tant de belles fleurs qui s'ouurent au matin,
Et soit dite à iamais la Fontaine d'Helene.
Le passant en Esté s'y puisse reposer,
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
Mille chansons d'Helene, & de moy luy souuienne.
Quiconques en boira, qu'amoureux il deuienne :
Et puisse en la humant, vne flame puiser
Aussi chaude qu'au cœur ie sens chaude la mienne.

STANCES

DE LA FONTAINE D'HELENE,

Pour chanter ou reciter à trois personnes.

LE PREMIER.

Ainsi que ceste eau coule & s'enfuyt parmy l'herbe,
Ainsi puisse couler en ceste eau le souci,
Que ma belle Maistresse, à mon mal trop superbe,
Engraue dans mon cœur sans en auoir mercy.

LE SECOND.

Ainſi que dans ceſte eau de l'eau meſme ie verſe,
Ainſi de veine en veine Amour qui m'a bleſſé,
Et qui tout à la fois ſon carquois me renuerſe,
Vn breuuage amoureux dans le cœur m'a verſé.

I.

Ie voulois de ma peine eſteindre la memoire :
Mais Amour qui auoit en la fontaine beu,
Y laiſſa ſon brandon, ſi bien qu'au lieu de boire
De l'eau pour l'eſtancher, ie n'ay beu que du feu.

II.

Tantoſt ceſte fontaine eſt froide comme glace,
Et tantoſt elle iette vne ardante liqueur.
Deux contraires effects ie ſens quand elle paſſe,
Froide dedans ma bouche, & chaude dans mon cœur.

I.

Vous qui refraiſchiſſez ces belles fleurs vermeilles,
Petits freres ailez, Fauones & Zephyrs,
Portez de ma Maiſtreſſe aux ingrates oreilles,
En volant parmy l'air, quelcun de mes ſouſpirs.

II.

Vous enfans de l'Aurore, allez baiſer ma Dame :
Dites luy que ie meurs, contez luy ma douleur,
Et qu'Amour me transforme en vn rocher ſans ame,
Et non comme Narciſſe en vne belle fleur.

I.

Grenouilles qui iazez quand l'an ſe renouuelle,
Vous Greſſets qui ſeruez aux charmes, comme on dit,
Criez en autre part voſtre antique querelle :
Ce lieu ſacré vous ſoit à iamais interdit.

II.

Philomele en Auril ſes plaintes y iargonne,
Et ſes bords ſans chanſons ne ſe puiſſent trouuer :
L'Arondelle l'Eſté, le Ramier en Automne,
Le Pinſon en tout temps, la Gadille en Hyuer.

I.

Ceſſe tes pleurs, Hercule, & laiſſe ta Myſie,
Tes pieds de trop courir ſont ja foibles & las :
Icy les Nymphes ont leur demeure choiſie,
Icy ſont tes Amours, icy eſt ton Hylas.

II.

Que ne ſuis-ie rauy comme l'enfant Argiue?
Pour reuencher ma mort, ie ne voudrois ſinon
Que le bord, le grauois, les herbes & la riue
Fuſſent touſiours nommez d'Helene, & de mon nom!

I.

Dryades, qui viuez ſous les eſcorces ſainctes,
Venez & teſmoignez combien de fois le iour
Ay-ie troublé vos bois par le cry de mes plaintes,
N'ayant autre plaiſir qu'à ſouſpirer d'Amour?

II.

Echo, fille de l'Air, hosteſſe ſolitaire
Des rochers, où ſouuent tu me vois retirer,
Dy quantes fois le iour lamentant ma miſere,
T'ay-ie fait ſouſpirer en m'oyant ſouſpirer?

I.

Ny Cannes ny Roſeaux ne bordent ton riuage,
Mais le gay Poliot, des bergeres amy:
Touſiours au chaud du iour le Dieu de ce bocage,
Appuyé ſur ſa fleute, y puiſſe eſtre endormy.

II.

Fontaine à tout iamais ta ſource ſoit pauée,
Non de menus grauois de mouſſes ny d'herbis:
Mais bien de mainte Perle à bouillons enleuée,
De Diamans, Saphirs, Turquoiſes & Rubis.

I.

Le Paſteur en tes eaux nulle branche ne iette,
Le Bouc de ſon ergot ne te puiſſe fouler:
Ains comme vn beau Cryſtal, touſiours tranquille & nette
Puiſſes-tu par les fleurs eternelle couler.

II.

Les Nymphes de ces eaux & les Hamadryades,
Que l'amoureux Satyre entre les bois pourſuit,
Se tenans main à main, de ſauts & de gambades,
Aux rayons du Croiſſant y danſent toute nuit.

I.

Si i'estois vn grand Prince, vn superbe edifice
Ie voudrois te bastir, où ie ferois fumer
Tous les ans à ta feste autels & sacrifice,
Te nommant pour iamais la Fontaine d'aimer.

II.

Il ne faut plus aller en la forest d'Ardeine
Chercher l'eau, dont Regnaut estoit si desireux:
Celuy qui boit à ieun trois fois ceste fonteine,
Soit passant ou voisin il deuient amoureux.

I.

Lune, qui as ta robbe en rayons estoilée,
Garde ceste fonteine aux iours les plus ardans:
Defen-la pour iamais de chaud & de gelée,
Remply-la de rosée, & te mire dedans.

II.

Aduienne apres mille ans qu'vn Pastoureau desgoise
Mes amours, & qu'il conte aux Nymphes d'icy pres,
Qu'vn Vandomois mourut pour vne Saintongeoise,
Et qu'encores son amė erre entre ces forests.

LE POETE.

Garsons ne chantez plus, ja Vesper nous commande
De serrer nos troupeaux, les Loups sont ja dehors.
Demain à la frescheur auec vne autre bande
Nous reuiendrons danser à l'entour de ces bords.

Fontaine, ce-pendant de ceste tasse pleine
Reçoy ce vin sacré que ie renuerse en toy :
Sois ditte pour iamais la Fontaine d'Heleine,
Et conserue en tes eaux mes amours & ma foy.

LXXIII.

Il ne suffit de boire en l'eau que i'ay sacrée
A ceste belle Helene, afin d'estre amoureux :
Il faut aussi dormir dedans vn antre ombreux,
Qui a ioignant sa riue en vn mont son entrée.
Il faut d'vn pied dispos danser dessus la prée,
Et tourner par neuf fois autour d'vn saule creux :
Il faut passer la planche, il faut faire des vœux
Au Pere sainct Germain qui garde la contrée.
Cela fait, quand vn cœur seroit vn froid glaçon,
Il sentira le feu d'vne estrange façon
Enflamer sa froideur. Croyez ceste escriture.
Amour du rouge sang des Geans tout souillé,
Essuyant en ceste eau son beau corps despouillé,
Y laissa pour iamais ses feux & sa teinture.

LXXIIII.

Adieu cruelle adieu, ie te suis ennuyeux :
C'est trop chanté d'Amour sans nulle recompense.
Te serue qui voudra, ie m'en vais, & ie pense
Qu'vn autre seruiteur ne te seruira mieux.
Amour en quinze iours m'a fait ingenieux,
Me iettant au cerueau de ces vers la semence :
La Raison maintenant me r'appelle, & me tanse :
Ie ne veux si long temps deuenir furieux.

Il ne faut plus nourrir cest Enfant qui me ronge,
Qui les credules prend comme vn poisson à l'hain,
Vne plaisante farce, vne belle mensonge,
Vn plaisir pour cent maux qui s'en-vole soudain :
Mais il se faut resoudre, & tenir pour certain
Que l'homme est malheureux qui se repaist d'vn songe.

ELEGIE.

Six ans estoient coulez, & la septiesme annee
Estoit presques entiere en ses pas retournee,
Quand loin d'affection, de desir & d'amour,
En pure liberté ie passois tout le iour,
Et franc de tout soucy qui les ames deuore,
Ie dormois dés le soir iusqu'au point de l'aurore.
Car seul maistre de moy i'allois plein de loisir,
Où le pied me portoit, conduit de mon desir,
Ayant tousiours és mains pour me seruir de guide
Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
Mes bons hostes muets, qui ne faschent iamais :
Ainsi que ie les prens, ainsi ie les remais.
O douce compagnie & vtile & honneste!
Vn autre en caquetant m'estourdiroit la teste.
Puis du liure ennuyé, ie regardois les fleurs,
Fueilles tiges rameaux especes & couleurs,
Et l'entrecoupement de leurs formes diuerses,
Peintes de cent façons, iaunes rouges & perses,
Ne me pouuant saouler, ainsi qu'en vn tableau,
D'admirer la Nature, & ce qu'elle a de beau :

Et de dire en parlant aux fleurettes esclofes,
« Celuy est presque Dieu qui cognoist toutes choses,
Esloigné du vulgaire, & loin des courtizans,
De fraude & de malice impudens artizans.
Tantost i'errois seulet par les forests sauuages
Sur les bords enionchez des peinturez riuages,
Tantost par les rochers reculez & deserts,
Tantost par les taillis, verte maison des cerfs.
I'aimois le cours suiuy d'vne longue riuiere,
Et voir onde sur onde allonger sa carriere,
Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,
Et pendu sur le bord me plaisoit d'y pescher,
Estant plus resiouy d'vne chasse muette
Troubler des escaillez la demeure secrette,
Tirer auecq' la ligne en tremblant emporté
Le credule poisson prins à l'haim apasté,
Qu'vn grand Prince n'est aise ayant prins à la chasse
Vn cerf qu'en haletant tout vn iour il pourchasse.
Heureux, si vous eussiez d'vn mutuel esmoy
Prins l'apast amoureux aussi bien comme moy,
Que tout seul i'auallay, quand par trop desireuse
Mon ame en vos yeux beut la poison amoureuse.
Puis alors que Vesper vient embrunir nos yeux,
Attaché dans le ciel ie contemple les cieux,
En qui Dieu nous escrit en notes non obscures
Les sorts & les destins de toutes creatures.
Car luy, en desdaignant (comme font les humains)
D'auoir encre & papier & plume entre les mains,
Par les astres du ciel qui sont ses characteres,
Les choses nous predit & bonnes & contraires :
Mais les hommes chargez de terre & du trespas
Mesprisent tel escrit, & ne le lisent pas.
Or le plus de mon bien pour deceuoir ma peine,
C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine

Qui de voſtre beau nom ſe braue, & en courant
Par les prez vos honneurs va touſiours murmurant,
Et la Royne ſe dit des eaux de la contree :
Tant vault le gentil ſoin d'vne Muſe ſacree,
Qui peult vaincre la mort, & les ſorts inconſtans,
Sinon pour tout iamais, au moins pour vn long temps.
Là couché deſſus l'herbe en mes diſcours ie penſe
Que pour aimer beaucoup i'ay peu de recompenſe,
Et que mettre ſon cœur aux Dames ſi auant,
C'eſt vouloir peindre en l'onde, & arreſter le vent :
M'aſſeurant toutefois qu'alors que le vieil âge
Aura comme vn ſorcier changé voſtre viſage,
Et lors que vos cheueux deuiendront argentez,
Et que vos yeux, d'amour ne ſeront plus hantez,
Que touſiours vous aurez, ſi quelque ſoin vous touche,
En l'eſprit mes eſcrits, mon nom en voſtre bouche.
Maintenant que voicy l'an ſeptiéme venir,
Ne penſez plus Helene en vos laqs me tenir.
La raiſon m'en déliure, & voſtre rigueur dure,
Puis il fault que mon age obeyſſe à nature.

LXXV.

Ie m'en-fuy du combat, mon armee eſt desfaite :
I'ay perdu contre Amour la force & la raiſon :
Ia dix luſtres paſſez, & ja mon poil griſon
M'appellent au logis, & ſonnent la retraite.
Si comme ie voulois ta gloire n'eſt parfaite,
N'en blaſme point l'eſprit, mais blaſme la ſaiſon :
Ie ne ſuis ny Pâris, ny deſloyal Iaſon :
I'obeis à la loy que la Nature a faite.

Entre l'aigre & le doux, l'esperance & la peur,
Amour dedans ma forge a poly cest ouurage.
Ie ne me plains du mal, du temps ny du labeur,
Ie me plains de moymesme & de ton faux courage.
Tu t'en repentiras, si tu as vn bon cœur,
Mais le tard repentir n'amande le dommage.

LXXVI.

Helas ! voicy le iour que mon maistre on enterre,
Muses, accompagnez son funeste conuoy :
Ie voy son effigie, & au dessus ie voy
La Mort qui de ses yeux la lumiere luy serre.
Voila comme Atropos les Maiestez atterre
Sans respect de ieunesse ou d'empire ou de foy.
CHARLES *qui fleurissoit nagueres vn grand Roy,*
Est maintenant vestu d'vne robbe de terre.
Hé ! tu me fais languir par cruauté d'amour :
Ie suis ton Promethée, & tu es mon Vautour.
La vengeance du Ciel n'oublira tes malices.
Vn mal au mien pareil puisse vn iour t'auenir,
Quand tu voudras mourir, que mourir tu ne puisses.
Si iustes sont les Dieux, ie t'en verray punir.

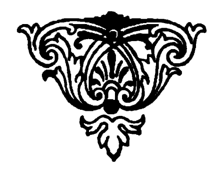
LXXVII.

Ie chantois ces Sonnets amoureux d'vne Helene,
En ce funeste mois que mon Prince mourut :
Son sceptre, tant fust grand, Charles ne secourut,
Qu'il ne payast la debte à la Nature humaine.

La Mort fut d'vn costé, & l'Amour qui me meine,
Estoit de l'autre part, dont le traict me ferut,
Et si bien la poison par les veines courut,
Que i'oubliay mon maistre, attaint d'vne autre peine.
Ie senty dans le cœur deux diuerses douleurs,
La rigueur de ma Dame, & la tristesse enclose
Du Roy, que i'adorois pour ses rares valeurs.
La viuante & le mort tout malheur me propose :
L'vne aime les regrets, & l'autre aime les pleurs :
Car l'Amour & la Mort n'est qu'vne mesme chose.

FIN DV SECOND LIVRE

DES SONNETS D'HELENE.





LES AMOVRS DIVERSES.

A TRES-VERTVEVX SEIGNEVR N. DE NEVFVILLE,

SEIGNEVR DE VILLEROY, SECRETAIRE d'Eſtat de ſa Majeſté.

Ia du prochain hyuer ie preuoy la tempeſte,
Ia cinquante & ſix ans ont neigé ſur ma teſte,
Il eſt temps de laiſſer les vers & les amours,
Et de prendre congé du plus beau de mes iours.
I'ay veſcu (Villeroy) ſi bien que nulle enuie
En partant ie ne porte aux plaiſirs de la vie,
Ie les ay tous gouſtez, & me les ſuis permis
Autant que la raiſon me les rendoit amis,
Sur l'eſchaffaut mondain ioüant mon perſonnage
D'vn habit conuenable au temps & à mon âge.
I'ay veu leuer le iour, i'ay veu coucher le ſoir,
I'ay veu greller, tonner, eſclairer & pluuoir,
I'ay veu peuples & Rois, & depuis vingt annees
I'ay veu preſque la France au bout de ſes iournees,

I'ay veu guerres debats, tantost tréues & paix,
Tantost accords promis, redefais & refais,
Puis defais & refais. I'ay veu que sous la Lunè
Tout n'estoit que hazard, & pendoit de fortune.
Pour neant la prudence est guide des humains:
L'inuincible destin luy enchesne les mains,
La tenant prisonniere, & tout ce qu'on propose
Sagement la fortune autrement en dispose.
Ie m'en vais soul du monde ainsi qu'vn conuié
S'en va soul du banquet de quelque marié,
Ou du festin d'vn Roy sans renfrogner la face,
Si vn autre apres luy se met dedans sa place.
I'ay couru mon flambeau sans me donner esmoy,
Le baillant à quelcun s'il recourt apres moy:
Il ne fault s'en fascher, c'est la Loy de nature,
Où s'engage en naissant chacune creature.
Mais auant que partir ie me veux transformer,
Et mon corps fantastiq' de plumes enfermer,
Vn œil sous chaque plume, & veux auoir en bouche
Cent langues en parlant: puis d'où le iour se couche,
Et d'où l'Aurore naist Deesse aux belles mains,
Deuenu Renommee, annoncer aux humains,
Que l'honneur de ce siecle aux Astres ne s'en-volle,
Pour auoir veu sous luy la nauire Espaignolle
Descouurir l'Amerique, & fait voir en ce temps
Des hommes dont les cœurs à la peine constans,
Ont veu l'autre Neptune inconneu de nos voiles,
Et son pole marqué de quatre grands estoiles:
Ont veu diuerses gens, & par mille dangers
Sont retournez chargez de lingots estrangers.
Mais de t'auoir veu naistre, ame noble & diuine,
Qui d'vn cœur genereux loges en ta poitrine
Les errantes vertus, que tu veux soulager
En cet âge où chacun refuse à les loger:

En cefte ſaiſon dis-ie en vices monſtrueuſe,
Où la mer des malheurs d'vne onde impetueuſe
Sur nous s'eſt débordee, où viuans auons veu
Le mal que nos ayeux n'euſſent penſé ny creu.
En ce temps la Comete en l'air eſt ordinaire,
En ce temps on a veu le double luminaire
Du ciel en vn meſme an s'eclipſer par deux fois:
Nous auons veu mourir en ieuneſſe nos Rois,
Et la peſte infectee en nos murs enfermee
Le peuple moiſſonner d'vne main affamee.
Qui pis eſt, ces Deuins qui contemplent les tours
Des Aſtres, & du Ciel l'influance & le cours,
Prediſent qu'en quatre ans (Saturne eſtant le guide)
Nous voirrons tout ce monde vne campaigne vuide:
Le peuple carnaſſier la Nobleſſe tuer,
Et des Princes l'eſtat s'alterer & muer:
Comme ſi Dieu vouloit nous punir en ſon ire,
Faire vn autre Chaos, & ſon œuure deſtruire
Par le fer, par la peſte, & embrazer le ſein
De l'air, pour étouffer le pauure genre humain.
Toutefois en cet âge, en ce ſiecle de boüe,
Où de toutes vertus la Fortune ſe ioüe,
Sa diuine clemence ayant de nous ſoucy,
T'a fait ô Villeroy, naiſtre en ce monde icy
Entre les vanitez, la pareſſe & le vice,
Et les ſeditions qui n'ont ſoin de iuſtice,
Entre les nouueautez, entre les courtizans
De fraude & de menſonge impudens artizans,
Entre le cry du peuple & ſes plaintes funebres,
Afin que ta ſplendeur eſclairaſt aux tenebres,
Et ta vertu paruſt par ce ſiecle eshonté,
Comme vn Soleil ſans nue au plus clair de l'Eſté.
Ie diray d'auantage à la tourbe amaſſee,
Que tu as ta ieuneſſe au ſeruice paſſee

Des Rois, qui t'ont choisi, ayant eu ce bon-heur
D'estre employé par eux aux affaires d'honneur,
Soit pour flechir le peuple, ou soit pour faire entendre
Aux Princes qu'il ne faut à ton maistre se prendre,
Par ta peine illustrant ta maison & ton nom.
Ainsi qu'au camp des Grecs le grand Agamemnon
Enuoyoit par honneur en Ambassade Vlysse,
Qui faisant à son Prince & au peuple seruice,
Soymesme s'honoroit & les rendoit contens,
Estimé le plus sage & facond de son temps.
Il fut, comme tu es, amoureux de sa charge,
(Dont le Roy se despouille & sur toy se descharge :)
Car tu n'as point en l'ame vn plus ardent desir
Que faire ton estat, seul but de ton plaisir,
Te tuant pour ta charge en la fleur de ton âge,
Tant la vertu actiue eschauffe ton courage.
Ie diray sans mentir, encores que tu sois
Hautement esleué par les honneurs François,
Tu ne dedaignes point d'vn haussebec de teste,
Ny d'vn sourcy hagard des petits la requeste,
Reuerant sagement la fortune, qui peult
Nous hausser & baisser tout ainsi qu'elle veut.
Mais comme departant ta faueur & ta peine
A tous egalement, tu sembles la fonteine,
Qu'vn riche citoyen par la soif irrité
Faict à larges canaux venir en sa cité,
Laquelle verse apres sans difference aucune
A grands & à petits ses eaux pour la commune.
Puis ie veux deualler soubs la terre là bas
Où commande Pluton, la Nuict & le trespas :
Et là me pourmenant soubs les ombres Myrtines,
Chercher ton Moruillier & tes deux Ausbépines,
Deux morts en leur vieillesse, & l'autre à qui la main
De la Parque trop tost trancha le fil humain,

Tous trois grands ornemens de noſtre Republique.
Puis ayant ſalué çeſte bande Heroïque,
Dont les fronts ſont touſiours de Lauriers reueſtus,
Ie leur diray comment tu enſuis leurs vertus,
Et comme apres leur mort ton ame genereuſe
Ne voulut endurer que leur tumbe poudreuſe
Demeuraſt ſans honneur, faiſant faire à tous trois
Des Epitaphes Grecs & Latins & François,
Gage de ton amour : à fin que la memoire
De ces trois demy-dieux à iamais fuſt notoire,
Et que le temps ſubtil à couler & paſſer,
Par ſiecles infinis ne la peuſt effacer.
Ces trois nobles eſprits oyans telle nouuelle,
Danceront vn Pean deſſus l'herbe nouuelle,
Et en frappant des mains feront vn ioyeux bruit,
Dequoy ſans fouruoyer, Villeroy les enſuit.
Or comme vn endebté, de qui proche eſt le terme
De payer à ſon maiſtre ou l'vſure, ou la ferme,
Et n'ayant ny argent ny biens pour ſecourir
Sa miſere au beſoin, deſire de mourir :
Ainſi ton obligé ne pouuant ſatisfaire
Aux biens que ie te doibs, le iour ne me peult plaire :
Preſque à regret ie vy, & à regret ie voy
Les rayons du Soleil s'eſtendre deſſus moy.
Pource ie porte en l'ame vne amere triſteſſe,
Dequoy mon pied s'auance aux fauxbourgs de vieilleſſe,
Et voy (quelque moyen que ie puiſſe eſſayer)
Qu'il faut que ie déloge auant que te payer,
S'il ne te plaiſt d'ouurir le reſſort de mon coffre,
Et prendre ce papier que pour acquit ie t'offre,
Et ma plume qui peut, eſcriuant verité,
Teſmoigner ta louange à la poſterité.
Reçoy donc mon preſent, s'il te plaiſt, & le garde
En ta belle maiſon de Conflant, qui regarde

Paris, seiour des Rois, dont le front spacieux
Ne voit rien de pareil sous la voûte des Cieux:
Attendant qu'Apollon m'eschauffe le courage
De chanter tes iardins, ton clos, & ton bocage,
Ton bel air, ta riuiere & les champs d'alentour
Qui sont toute l'année eschauffez d'vn beau iour,
Ta forest d'orangers, dont la perruque verte
De cheueux eternels en tout temps est couuerte,
Et tousiours son fruit d'or de ses fueilles defend,
Comme vne mere fait de ses bras son enfant.
Prens ce Liure pour gage, & luy fais, ie te prie,
Ouurir en ma faueur ta belle Librairie,
Où logent sans parler tant d'hostes estrangers:
Car il sent aussi bon que sont tes orangers.

A luy-mesme.

1.

Vous estes grand, ie suis bas & commun,
Et toutefois ie ne suis inutile:
Tous les mestiers d'vne excellente ville
Ont diuers pris, & ne sont pas tous vn.
Le Ciel nous fait le sort blanc & le brun
Comme il luy plaist, & la Nature habile
Fait l'vn puissant, & fait l'autre debile,
Et mesmes biens ne depart à chacun.
D'vn treshaut Roy vous maniez l'affaire,
Du peuple bas ie suis le secretaire:
Peuples & Rois ne sont qu'vn mesme corps.
C'est de Nature & du Ciel la coustume:
Ainsi du Monde, imitant les accors,
Vous honorant, vous honorez ma plume.

A luy-mesme, luy donnant sa Franciade.

II.

Quand Villeroy nasquit en ce monde pour estre
L'Hercule chasse-mal des bons esprits François,
Ainsi que Geryon pour vn chef en eut trois,
Et homme monstrueux Nature le fist estre.
Il n'auroit au labeur la ceruelle si preste
D'escrire en tant de lieux en vn iour tant de fois,
De seruir au public, aux Princes & aux Rois,
S'il n'auoit qu'vn cerueau, s'il n'auoit qu'vne teste.
Trauailler nuict & iour en sa charge on le voit :
Sa Ville est superflue, à bon droit il deuoit
Estre Roy par effect, comme il est de naissance.
Donques luy presenter pour me seruir d'appuy
Mon liure plein de Rois, tout Royal comme luy,
C'est à son nom de Roy donner les Rois de France.

A luy-mesme.

III.

Encor que vous soyez tout seul vostre lumiere,
Ie vous donne du feu, non pas feu proprement,
Mais matiere qui peut s'allumer promptement,
La Cire, des liqueurs en clairté la premiere
Secondant tous les soirs vostre charge ordinaire,
Elle sera tesmoin que delicatement
Vous ne passez les nuicts, mais que soigneusement
Vous veillez iusqu'au poinct que le iour vous esclaire.

Circe tenoit tousiours des Cedres allumez
Pour ses flambeaux de nuict : vos yeux accoutumez
A veiller, pour du Cedre auront ceste Bougie.
Receuez, Villeroy, de bon cœur ce present,
Qui ia se resiouist, & bien-heureux se sent
De perdre, en vous seruant, sa matiere & sa vie.

A luy-mesme.

IIII.

Les anciens souloyent apres souper
Verser du vin en l'honneur de Mercure,
Pour effacer (durant la nuict obscure)
Les songes vains qui nous viennent tromper:
Et moy ie veux tout le paué tremper
De vin versé, signe de bon augure
Que mon grand Roy par sa gloire future
Doit de son chef les estoiles frapper.
C'est mon Soleil, vous estes mes Estoiles,
C'est luy qui rompt les tenebreuses voiles
De mon esprit par son iour nompareil:
Et toutefois les Astres ie regarde.
Le bon Pilote aux Estoiles prend garde
Plus volontiers qu'il ne fait au Soleil.

V.

Dieux, si au Ciel demeure la pitié,
En ma faueur que maintenant on iette
Du feu vangeur la meurtriere sagette,
Pour d'vn mauuais punir la mauuaistié:
Qui seul m'espie, & seul mon amitié
Va detraquant, lors que la nuict secrette,
Et mon ardeur honteusement discrete,
Guident mes pas où m'attend ma moitié.

Accablez, Dieux, d'vne iuſte tempeſte
L'œil eſpion de ſi maudite teſte,
Dont le regard toutes les nuicts me ſuit:
Ou luy donnez l'aueugle deſtinée
Qui aueugla le malheureux Phinée,
Pour ne voir plus qu'vne eternelle nuict.

VI.

Ayant la Mort mon cœur deſ-allié
De ſon ſuiect, ma flamme eſtoit eſteinte,
Mon chant muet & la corde deſceinte,
Qui ſi long temps m'auoit ars & lié.
Puis ie diſois, Et quelle autre moitié
Apres la mort de ma moitié ſi ſaincte,
D'vn nouueau feu & d'vne neuue eſtrainte
Ardra nou'ra ma ſeconde amitié?
Quand ie ſenti le plus froid de mon ame
Se r'embraſer d'vne nouuelle flame,
Prinſe és filets des rets Idaliens:
Amour re-veut, pour eſchaufer ma glace,
Qu'autre œil me bruſle, & qu'autre main m'enlace.
O flame heureuſe, ô bien-heureux liens!

VII.

Ce Chaſteau-neuf, ce nouuel edifice
Tout enrichy de marbre & de Porphyre,
Qu'Amour baſtit chaſteau de ſon empire,
Où tout le Ciel a mis ſon artifice,
Eſt vn rempart, vn fort contre le vice,
Où la Vertu maiſtreſſe ſe retire,
Que l'œil regarde, & que l'eſprit admire,
Forçant les cœurs à luy faire ſeruice.

C'est vn Chasteau fée de telle sorte
Que nul ne peut approcher de la porte,
Si des grands Rois il n'a tiré sa race,
Victorieux, vaillant & amoureux.
Nul Cheualier, tant soit auantureux,
Sans estre tel ne peut gaigner la place.

VIII.

Ce iour de May, qui a la teste peinte
D'vne gaillarde & gentille verdeur,
Ne doit passer sans que ma viue ardeur
De vostre grace vn peu ne soit esteinte.
De vostre part si vous estes attainte
Autant que moy d'amoureuse langueur,
D'vn feu pareil soulageons nostre cœur.
Qui aime bien ne doit point auoir crainte.
Le temps s'enfuit : ce-pendant ce beau iour
Nous doit apprendre à demener l'amour,
Et le pigeon qui sa femelle baise.
Baisez-moy donc, & faisons tout ainsi
Que les oiseaux sans nous donner souci :
Apres la mort on ne voit rien qui plaise.

IX.

Ie voudrois bien n'auoir iamais tasté
Si follement le tetin de m'amie :
Sans ce malheur l'autre plus grande enuie
Ne m'eust iamais le courage tenté.
Comme vn poisson pour s'estre trop hasté,
Par vn appast suit la fin de sa vie :
Ainsi ie vais où la mort me conuie,
D'vn beau tetin doucement appasté.

Qui eust pensé que le cruel destin
Eust enfermé sous vn si beau tetin
Vn si grand feu pour m'en faire la proye?
Aduisez donc quel seroit le coucher,
Quand le peché d'vn seul petit toucher
Ne me pardonne, & les mains me foudroye?

X.

A PHEBUS.

Sois medecin, Phebus, de la Maistresse
Qui tient mon cœur en seruage si doux:
Vole à son lict & luy taste le poux:
Il faut qu'vn Dieu guarisse vne Deesse.
Mets en effect ton mestier, & ne cesse
De la panser & luy donner secours,
Ou autrement le regne des amours
Sera perdu, si le mal ne la laisse.
Ne souffre point qu'vne blesme langueur
De son beau teint efface la vigueur,
Ny de ses yeux où l'Amour se repose.
Exauce moy, ô Phebus : si tu veux,
D'vn mesme coup tu en guariras deux:
Deux cœurs en vn n'est qu'vne mesme chose.

XI.

O de repos & d'amour toute pleine
Chambrette heureuse, où deux heureux flambeaux
De deux beaux yeux plus que les Astres beaux,
Me font escorte apres si longue peine!
Or' ie pardonne à la mer inhumaine,
Aux flots, aux vents, mon naufrage & mes maux,
Puis que par tant & par tant de trauaux
Vne main douce à si doux port me meine.

Adieu tormente, adieu tempeste, adieu
Vous flots cruels, ayeux du petit Dieu,
Qui dans mon sang a sa flecche souillée:
Ores encré dedans le sein du port,
En vœu promis i'appan dessus le bord
Aux Dieux marins ma despouille mouillée.

XII.

Petit nombril, que mon penser adore,
Et non mon œil qui n'eut oncques le bien
De te voir nud, & qui merites bien
Que quelque ville on te bastisse encore.
Signe amoureux, duquel Amour s'honore,
Representant l'Androgyne lien,
Et le courroux du grand Saturnien,
Dont le nombril tousiours se rememore.
Ny ce beau chef ny ces yeux ny ce front,
Ny ce beau sein où les fleches se font,
Que les beautez diuersement se forgent,
Ne me pourroyent ma douleur conforter,
Sans esperer quelque iour de taster
Ton compagnon où les amours se logent.

CHANSON I.

Petite Nymphe folâtre.
Nymphette que j'idolâtre,
Ma mignonne, dont les yeux
Logent mon pis & mon mieux :
Ma doucette, ma sucrée,
Ma Grace, ma Cytherée,
Tu me dois pour m'appaiser
Mille fois le iour baiser.

Tu m'en dois au matin trente,
Puis apres disner cinquante,
Et puis vingt apres souper.
Et quoy? me veux-tu tromper?
Auance mes quartiers, belle,
Ma tourtre, ma colombelle:
Auance-moy les quartiers
De mes paymens tous entiers.
Demeure, où fuis-tu Maistresse?
Le desir qui trop me presse,
Ne sçauroit arrester tant,
S'il n'est payé tout contant.
Reuien reuien mignonnette,
Mon doux miel, ma violette,
Mon œil, mon cœur, mes amours,
Ma cruelle, qui tousiours
Trouues quelque mignardise,
Qui d'vne douce feintise
Peu à peu mes forces fond,
Comme on voit dessus vn mont
S'escouler la neige blanche:
Ou comme la rose franche
Perd le vermeil de son teint
Des rais du Soleil esteint.
Où fuis-tu mon Angelette,
Ma vie, mon amelette?
Appaise vn peu ton courroux,
Assy-toy sur mes genoux,
Et de cent baisers appaise
De mon cœur la chaude braise.
Donne moy bec contre bec,
Or' vn moïte, ores vn sec,
Or' vn babillard, & ores
Vn qui soit plus long encores

Que ceux des pigeons mignars,
Couple à couple fretillars.
Hà Dieu! ma douce Guerriere,
Tire vn peu ta bouche arriere:
Le dernier baiser donné
A tellement estonné
De mille douceurs ma vie,
Que du sein me l'a rauie,
Et m'a fait voir à demi
Le Nautonnier ennemy,
Et les plaines où Catulle
Et les riues où Tibulle
Pas à pas se promenant,
Vont encore maintenant
De leurs bouchettes blesmies
Rebaisotans leurs amies.

XIII.

Doux cheueux, doux present de ma douce maistresse,
Doux liens qui liez ma douce liberté,
Doux filets où ie suis doucement arresté,
Qui pourriez adoucir d'vn Scythe la rudesse:
Cheueux, vous ressemblez à ceux de la Princesse,
Qui eurent pour leur grace vn Astre merité:
Cheueux dignes d'vn Temple & d'immortalité,
Et d'estre consacrez à Venus la Deesse.
Ie ne cesse, cheueux, pour mon mal appaiser,
De vous voir & toucher, baiser & rebaiser,
Vous parfumer de musc, d'ambre gris & de bâme,
Et de vos nœuds crespez tout le col m'enserrer,
A fin que prisonnier ie vous puisse asseurer
Que les liens du col sont les liens de l'ame.

XIIII.

Celuy qui le premier d'vn art ingenieux
Peignit Amour, il ſceut les cauſes naturelles,
Non luy baillant du feu, non luy baillant des ailes,
Mais d'vn bandeau de creſpe anueloppant ſes yeux.
Amour hait la clairté, le iour m'eſt odieux:
I'ay qui me ſert de iour, mes propres etincelles,
Sans qu'vn Soleil ialoux de ſes flames nouuelles
S'amuſe ſi long temps à tourner dans les Cieux.
Argus regne en Eſté, qui d'vne œillade eſpeſſe
Eſpie l'amoureux parlant à ſa maiſtreſſe.
Le iour eſt de l'amour ennemy dangereux.
Soleil tu me deſplais : la nuit eſt trop meilleure:
Pren pitié de mon mal, cache toy de bonne heure:
Tu fus comme ie ſuis autrefois amoureux.

XV.

D'autant que l'arrogance eſt pire que l'humbleſſe,
Que les pompes & fards ſont touſiours deſplaiſans,
Que les riches habits d'artifice peſans
Ne ſont iamais ſi beaux que la pure ſimpleſſe:
D'autant que l'innocente & peu caute ieuneſſe
D'vne Vierge vaut mieux en la fleur de ſes ans,
Qu'vne Dame eſpouſée abondante en enfans:
D'autant i'aime ma vierge humble & ieune maiſtreſſe.
I'aime vn bouton vermeil entre-eſclos au matin,
Non la Roſe du ſoir, qui au Soleil ſe lâche:
I'aime vn corps de ieuneſſe en ſon Printemps fleury:
I'aime vne ieune bouche, vn baiſer enfantin
Encore non ſouillé d'vne rude mouſtache,
Et qui n'a point ſenty le poil blanc d'vn mary.

CHANSON. II.

Quiconque ſoit le Peintre qui a fait
Amour oiſeau, & luy a feint des ailes,
Celuy n'auoit au parauant pourtrait,
Comme ie croy, ſinon des Arondelles.
Voire & penſoit en peignant ſes tableaux,
Quand à l'ouurage il auoit la main preſte,
Qu'hommes & Dieux n'eſtoyent que des oiſeaux
Auſſi legers comme il auoit la teſte.
L'Amour qui tient ſerue ma liberté,
N'eſt point oiſeau, conſtante eſt ſa demeure:
Il a du plomb qui le tient arreſté
Ferme en mon cœur iuſqu'à tant que ie meure.
Il eſt ſans plume, il n'a le dos ailé:
Ainſi le peindre il faut que ie le face:
S'il eſtoit prompt, de moy s'en fuſt volé
Depuis cinq ans pour trouuer autre place.

XVI.

Amour, tu me fis voir pour trois grandes merueilles
Trois ſœurs allant au ſoir ſe promener ſur l'eau,
Qui croiſſent à l'enuy, ainſi qu'au renouueau
Croiſſent en l'Orenger trois Orenges pareilles.
Toutes les trois auoyent trois beautez nompareilles:
Mais la plus ieune auoit le viſage plus beau,
Et ſembloit vne fleur voiſine d'vn ruiſſeau,
Qui mire dans ſes eaux ſes richeſſes vermeilles.

Ores ie ſouhaitois la plus vieille en mes vœux,
Et ores la moyenne, & ores toutes deux:
Mais touſiours la plus ieune eſtoit en ma penſée,
Et priois le Soleil de n'emmener le iour:
Car ma veuë en trois ans n'euſt pas eſté laſſée,
De voir ces trois Soleils qui m'enflamoyent d'amour.

XVII.

Bon iour ma douce vie, autant remply de ioye,
Que triſte ie vous dis au departir adieu:
En voſtre bonne grace, hé dites-moy quel lieu
Tient mon cœur, que captif deuers vous ie r'enuoye:
Ou bien ſi la longueur du temps & de la voye
Et l'abſence des lieux ont amorty le feu
Qui commençoit en vous à ſe monſtrer vn peu:
Aumoins s'il n'eſt ainſi, trompé ie le penſoye.
Par eſpreuue ie ſens que les amoureux traits
Bleſſent plus fort de loing qu'à l'heure qu'ils ſont prés,
Et que l'abſence engendre au double le ſeruage.
Ie ſuis content de viure en l'eſtat où ie ſuis.
De paſſer plus auant ie ne dois ny ne puis:
Ie deuiendrois tout fol, où ie veux eſtre ſage.

XVIII.

Chacun me dit, Ronſard, ta Maiſtreſſe n'eſt telle
Comme tu la deſcris. Certes ie n'en ſçay rien:
Ie ſuis deuenu fol, mon eſprit n'eſt plus mien,
Ie ne puis diſcerner la laide de la belle.
Ceux qui ont en amour & prudence & ceruelle,
Pourſuiuans les beautez, ne peuuent aimer bien.
Le vray amant eſt fol, & ne peut eſtre ſien,
S'il eſt vray que l'amour vne fureur s'appelle.

Souhaiter la beauté que chacun veut auoir,
Ce n'est humeur de sot, mais d'homme de sçauoir,
Qui prudent & rusé cherche la belle chose.
Ie ne sçaurois iuger, tant la fureur me suit:
Ie suis aueugle & fol: vn iour m'est vne nuict,
Et la fleur d'vn Chardon m'est vne belle Rose.

ELEGIE I.

Vn long voyage ou vn courroux, ma Dame,
Ou le temps seul pourront m'oster de l'ame
La sotte ardeur qui vient de vostre feu,
Puis qu'autrement mes amis ne l'ont peu,
M'admonnestant d'vn conseil salutaire,
Que ie cognois & que ie ne puis faire.
Car tant ie suis par mes sens empesché,
Qu'en m'excusant i'approuue mon peché.
Et si quelqu'vn de mes parens m'accuse,
Incontinent d'vne subtile ruse
Par long propos ie desguise le tort,
Pour pardonner à l'autheur de ma mort,
Voulant menteur aux autres faire croire
Que mon diffame est cause de ma gloire.
Bien que l'esprit resiste à mon vouloir,
Tout bon conseil ie mets à nonchaloir,
Par le penser m'encharnant vn vlcere
Au fond du cœur: que plus ie delibere
Guarir ou rendre autrement adouci,
Plus son aigreur se paist de mon souci.
Quand de despit à-par-moy ie souspire,
Cent fois le iour ma raison me vient dire,

Que d'vn diſcours ſagement balancé
Ie remedie au coup qui m'a bleſſé.
Heureux celuy qui ſes peines oublie !
Va-t'en trois ans courir par l'Italie :
Ainſi pourras de ton col deſlier
Ce mechant mal qui te tient priſonnier.
Autres citez, autres villes & fleuues,
Autres deſſeins, autres volontez neuues,
Autre contrée, autre air & autres cieux
D'vn ſeul regard t'esblouyront les yeux,
Et te feront ſortir de la penſée
Pluſtoſt que vent celle qui t'a bleſſée.
Car comme vn clou par l'autre eſt repouſſé,
L'amour par l'autre eſt ſoudain effacé.
Tu es ſemblable à ceux qui dans vn antre
Ont leur maiſon où point le Soleil n'entre.
Eux regardans en ſi obſcur ſeiour
Noſtre lumiere vne heure en tout le iour,
Penſent qu'vne heure eſt le Soleil, & croyent
Que tout le iour eſt ceſte heure qu'ils voyent.
Incontinent que leur cœur genereux
Les fait ſortir hors du ſeiour ombreux,
En contemplant du Soleil la lumiere,
Ils ont horreur de leur priſon premiere.
Le bon Orphée en l'antique ſaiſon
Alla ſur mer bien loin de ſa maiſon
Pour effacer le regret de ſa femme,
Et ſon chemin aneantit ſa flame.
Quand le Soleil s'abaiſſoit & leuoit,
Touſiours pleurant & criant le trouuoit
Deſſous vn roc, couché contre la terre,
Où ſes penſers luy faiſoyent touſiours guerre:
Et reſſembloit non vn corps animé,
Ains vn rocher en homme transformé.

Mais aussi tost qu'il laissa sa contrée,
Autre amour neuue en son cœur est entrée,
Et se guarit en changeant de païs.
Pour Eurydice il aima Calaïs,
Empoisonnant tout son cœur de la peste
De cest enfant : ie me tairay du reste.
De membre à membre il en fut detranché.
« Sans chastiment ne s'enfuit le peché.

XIX.

Quand l'Esté dans ton lict tu te couches malade,
Couuerte d'vn linceul de roses tout semé,
Amour d'arc & de trousse & de fleches armé,
Caché sous ton cheuet, se tient en embuscade.
Personne ne te voit, qui d'vne couleur fade
Ne retourne au logis ou malade ou pâmé :
Qu'il ne sente d'amour tout son cœur entamé,
Ou ne soit esblouy des rais de ton œillade.
C'est vn plaisir de voir tes cheueux arrangez
Sous vn scofion peint d'vne soye diuerse :
Voir deçà voir delà tes membres allongez,
Et ta main qui le lict nonchalante trauerse,
Et ta voix qui me charme, & ma raison renuerse
Si fort, que tous mes sens en deuiennent changez.

XX.

Voulant tuer le feu, dont la chaleur me cuit
Les muscles & les nerfs, les tendons & les veines,
Et cherchant de trouuer vne fin à mes peines,
Ie vy bien à tes yeux que i'estois esconduit.

D'vn refus asseuré tu me payas le fruit
Que i'esperois auoir : ô esperances vaines !
O fondemens assis sur debiles arenes !
Malheureux qui vieillist au mal qui le seduit !
O beauté sans merci, ta fraude est descouuerte !
I'aime mieux estre sage apres quatre ans de perte,
Que plus long temps ma vie en langueur desseicher.
Ie ne veux point blasmer ta beauté que i'honore,
Ie ne suis medisant comme fut Stesichore,
Mais ie veux de mon col les liens destacher.

CHANSON III.

I.

Plus estroit que la Vigne à l'Ormeau se marie
De bras souplement-forts,
Du lien de tes mains, Maistresse, ie te prie,
Enlace-moy le corps.

II.

Et feignant de dormir, d'vne mignarde face
Sur mon front panche toy :
Inspire, en me baisant, ton haleine & ta grace
Et ton cœur dedans moy.

III.

Puis appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,
Pour mon mal appaiser,
Serre plus fort mon col, & me redonne l'ame
Par l'esprit d'vn baiser.

IIII.

Si tu me fais ce bien, par tes yeux ie te iure,
Serment qui m'eſt ſi cher,
Que de tes bras aimez iamais autre auanture
Ne pourra m'arracher.

V.

Mais ſouffrant doucement le ioug de ton Empire,
Tant ſoit-il rigoureux,
Dans les champs Eliſez vne meſme nauire
Nous paſſera tous deux.

VI.

Là morts de trop aimer ſous les branches Myrtines
Nous voirrons tous les iours
Les anciens Heros aupres des Heroïnes
Ne parler que d'amours.

VII.

Tantoſt nous dancerons par les fleurs des riuages
Sous maints accords diuers,
Tantoſt laſſez du bal irons ſous les ombrages
Des Lauriers touſiours verds :

VIII.

Où le mollet Zephyre en haletant ſecouë
De ſoupirs printaniers
Ores les Orangers, ores mignard ſe ioue
Entre les Citronniers.

IX.

Là du plaisant Auril la saison immortelle
Sans eschange se suit :
La terre sans labeur de sa grasse mammelle,
Toute chose y produit.

X.

D'embas la troupe sainte autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,
Viendra nous saluer, s'estimant bien-heureuse
De s'accointer de nous.

XI.

Puis nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,
Nulle en se retirant ne sera point marrie
De nous quitter son lieu.

XII.

Non celle qu'vn Toreau sous vne peau menteuse
Emporta par la mer :
Non celle qu'Apollon veit vierge despiteuse
En laurier se former :

XIII.

Ny celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artemise & Didon :
Ny ceste belle Grecque à qui ta beauté semble
Comme tu fais de nom.

XXI.

La conſtance & l'honneur ſont noms pleins d'impoſture,
Que vous alleguez tant, ſottement inuentez
De nos peres reſueurs, par leſquels vous oſtez
Et forcez les preſens les meilleurs de Nature.
Vous trompez voſtre ſexe & luy faites iniure:
D'vn frein imaginé fauſſement vous domtez
Vos plaiſirs, vos deſirs, vous & vos volontez,
Vous ſeruant de la Loy pour vaine couuerture.
Ceſt honneur ceſte loy ſont bons pour vn lourdaut
Qui ne cognoit ſoy-meſme & les plaiſirs qu'il faut
Pour viure heureuſement dont Nature s'eſgaye.
Voſtre eſprit eſt trop bon pour ne le ſçauoir pas:
Vous prendrez, s'il vous plaiſt, les ſots à tels appas:
Ie ne veux pour le faux tromper la choſe vraye.

XXII.

Maiſtreſſe quand ie penſe aux trauerſes d'Amour,
Qu'ore chaude ores froide en aimant tu me donnes,
Comme ſans paſſion mon cœur tu paſſionnes,
Qui n'a contre ſon mal ny tréue ny ſeiour:
Ie ſouſpire la nuict, ie me complains le iour
Contre toy, ma Raiſon, qui mon fort abandonnes,
Et pleine de diſcours, confuſe, tu t'eſtonnes
Dés le premier aſſaut, ſans defendre ma Tour.
Non: ſi forts ennemis n'aſſaillent noſtre place,
Qu'ils ne fuſſent veincus ſi tu tournois la face,
Encores que mon cœur trahiſt ce qui eſt mien.
Vne œillade, vne main, vn petit ris me tue:
De trois foibles ſoudars ta force eſt combatue:
Qui te dira diuine il ne dira pas bien.

XXIII.

Que me seruent mes vers & les sons de ma Lyre,
Quand nuict & iour ie change & de mœurs & de peau
Pour aimer sottement vn visage si beau?
Que l'homme est malheureux qui pour l'amour souspire!
Ie pleure ie me deuls ie suis plein de martyre,
Ie fay mille Sonnets, ie me romps le cerueau,
Et ne suis point aimé: vn amoureux nouueau
Gaigne tousiours ma place & ie ne l'ose dire.
Madame en toute ruse a l'esprit bien appris,
Qui tousiours cherche vn autre apres qu'elle m'a pris.
Quand d'elle ie bruslois son feu deuenoit moindre:
Mais ores que ie feins n'estre plus enflamé,
Elle brusle apres moy. Pour estre bien aimé
Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre & feindre.

ELEGIE II.

Cherche, Maistresse, vn Poëte nouueau,
Qui apres moy se rompe le cerueau
A te chanter: il aura bien affaire,
Et fust-ce vn Dieu, s'il peut aussi bien faire.
Si nostre Empire auoit iadis esté
Par nos François aussi auant planté
Que le Romain, tu serois autant leuë
Que si Tibull' t'auoit pour sienne esleuë:
Et neantmoins tu te dois contenter
De voir ton nom par la France chanter,
Autant que Laure en Tuscan anoblie
Se voit chanter par la belle Italie.
Or pour t'auoir consacré mes escris,
Ie n'ay gaigné sinon des cheueux gris,

Le ride au front, la tristesse en la face,
Sans meriter vn seul bien de ta grace:
Bien que mon nom mes vers ma loyauté
Eussent d'vn Tygre esmeu la cruauté.
Et toutefois ie m'asseure, quand l'âge
Aura domté l'orgueil de ton courage,
Que de mon mal tu te repentiras,
Et qu'à la fin tu te conuertiras:
Et ce-pendant ie souffriray la peine,
Toy le plaisir comme Dame inhumaine,
De trop me voir languir en ton amour,
Dont Nemesis te doit punir vn iour.
Ceux qui Amour cognoissent par espreuue,
Lisant le mal où perdu ie me treuue,
Ne pardon'ront à ma simple amitié
Tant seulement, mais en auront pitié.
Or quant à moy ie pense auoir perdue
En te seruant ma ieunesse espandue
Deçà delà dedans ce liure ici.
Ie voy ma faute & la prens à merci,
Comme celuy qui sçait que nostre vie
N'est rien que vent, que songe & que folie.

VŒV A VENVS,

pour garder Cypre contre l'armée du Turc.

XXIIII.

Belle Deesse amoureuse Cyprine,
Mere du Ieu, des Graces & d'Amour,
Qui fais sortir tout ce qui vit, au iour,
Comme du Tout le germe & la racine:

Idalienne, Amathonte, Erycine,
Garde des Turcs Cypre ton beau ſeiour :
Baiſe ton Mars, & tes bras à l'entour
De ſon col plie & ſerre ſa poitrine.
Ne permets point qu'vn barbare Seigneur
Perde ton Iſle & ſoüille ton honneur :
De ton berceau chaſſe autre part la guerre.
Tu le feras : car d'vn trait de tes yeux
Tu peux flechir les hommes & les Dieux,
Le Ciel la Mer les Enfers & la Terre.

FIN.





NOTES

1. LES ŒVVRES DE P. DE RONSARD.

Conformément à la règle que nous nous sommes imposée dans la collection de *La Pléiade*, nous reproduisons le texte de 1584.

« Cette édition, dit Gandar (*Étude sur Ronsard. Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare,* Metz, 1854, in-8°, p. 180), est précieuse entre toutes, puisqu'elle devait être l'expression dernière de la pensée de Ronsard. »

Nous avons eu soin d'y joindre, sous forme de supplément, toutes les pièces omises ou retranchées par lui, qui sont parvenues à notre connaissance.

Nous aurions souhaité pouvoir présenter aussi pour ce poète, comme nous l'avons fait pour la plupart de ceux de la *Pléiade*, les changements successifs de rédaction qu'il a introduits dans ses œuvres, mais ils sont si nombreux qu'il n'y avait pas moyen d'y songer. Gandar, du reste, s'était parfaitement rendu compte de cette impossibilité : « Si l'on entreprenait jamais, dit-il (p. 194), de donner une édition critique des œuvres de Ronsard, les variantes y tiendraient autant de place que le texte même. Elles ne seront donc jamais publiées. »

Blanchemain, s'appuyant sur les témoignages de Claude Binet, de

Guillaume Colletet et surtout de Sainte-Beuve, a prétendu que « vers la fin de sa vie Ronsard a gâté ses ouvrages (Avertissement, p. VIII), » et il a entrepris de « restituer... le texte modifié ou condamné par Ronsard lui-même (p. XII). » Mais, comme les éditions originales de chaque ouvrage sont souvent introuvables, il s'est contenté de reproduire la première édition collective des *Œuvres*, publiée en 1560, complétée par les pièces postérieures à cette date.

On n'a donc, dans cette édition, remarquable d'ailleurs à tant d'égards, ni le texte primitif ni le dernier, mais un état intermédiaire, considéré arbitrairement comme correspondant à l'apogée du talent du poëte.

Néanmoins, comme cette publication représente la première édition collective donnée par Ronsard et la nôtre la dernière, les curieux qui prendront la peine de les comparer pourront se rendre un compte à peu près complet des retouches successives auxquelles il s'est livré.

Six éditions collectives, toutes publiées par Gabriel Buon, ont précédé celle de 1584 :

1560. 4 vol. in-16 (avec privilège du 20 septembre 1560, et, à la fin du 4e vol. : « Acheué d'imprimer le fecond iour de Decembre 1560. »)
1567. 6 tomes en 4 vol. in-4°.
1571. 6 — vol. in-16.
1572. 6 — vol. in-16.
1573. 6 — vol. in-16.
1578. 7 — vol. in-16.

Dix éditions posthumes l'ont suivie :

1587. Paris, G. Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.
1592. Lyon, Soubron, 10 part. en 5 vol. in-12.
1597. Paris, Veuve G. Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.
1604. Paris, Nicolas Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.
1609. Paris, N. Buon, ou Barthélemy Macé, 1 vol. in-fol.
1609 ou 1610. N. Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.
1617. N. Buon, ou Macé, 11 part. en 5 vol. in-12.
1623. N. Buon, 2 vol. in-fol., revue par Claude Garnier.

1629–1630. Paris, M. Hesnault et Sam. Thiboust. 11 part. en 5 vol. in-12.

1857–1867. Édition publiée par M. Prosper Blanchemain. Paris, P. Jannet (*Bibliothèque elzévirienne*), 8 vol. in-16.

L'édition de 1584 est de format in-folio; elle contient 6 feuillets de préliminaires, 919 pages et 6 feuillets de table.

Le titre, que nous donnons en fac-similé avec le sommaire et le privilège, en tête du présent volume, présente la vignette de Bias sortant de *la porte* d'une ville incendiée, avec la devise : OMNIA MEA MECVM PORTO, qui, après avoir servi à Maurice de la Porte, dont elle rappelait le nom, avait été conservée par Buon, son successeur.

Au recto du second feuillet préliminaire, avant le « Sommaire » et l'« extraict du privilege », qui en occupent le verso, on lit un sonnet de Ronsard, A SON LIVRE (p. 1 de notre édition), publié d'abord en 1552, sous une forme un peu différente, à la fin de l'édition originale des *Amours*. Blanchemain, qui s'était trompé (t. I, p. XXX, note 1) sur l'endroit où il avait paru primitivement, en a reproduit le premier texte dans son tome V, p. 368.

On trouve ensuite :

Feuillet 3 (recto) : DE P. RONSARDO ADRIANVS TVRNEBVS. BELLAIVS RONSARDO; et (verso) : AD PETRVM RONSARDVM VIRVM NOBILEM, IO. AVRATI POETÆ REGII ODE AD NVMEROS PINDARICOS;

Feuillet 4 (verso) : ODE AD EVNDEM EIVSDEM; et, au-dessous, le portrait de Muret, avec ce titre : MVRETI EFFIGIES;

Feuillet 5 (recto et verso), la *Préface* de Muret, dont voici un extrait qui contient quelques particularités intéressantes sur les œuvres de Ronsard et sur la part personnelle qu'il a prise à ce commentaire :

PREFACE DE MARC ANTOINE DE MVRET,
SVR SES COMMENTAIRES.

A Monsieur Adam Fumée, Conseiller du Roy, en son Parlement à Paris.

« La peruersité de nostre siecle est si grande, Monseigneur, que ceux, qui pour le iourd'huy employent leurs esprits à porter au public quelque plaisir, ou quelque vtilité, ne reçoiuent communément, pour

toute recompenſe de leurs labeurs, que le meſpris des vns, & l'enuie des autres. Ce que me venant en penſee, lors que premierement ie me mis à eſcrire ces Commentaires, à peu pres me deſtourna de pourſuyure mon entrepriſe. Car outre les autres exemples, qui me venoyent au deuant, ſingulierement m'eſmouuoit celuy de l'Autheur meſme, que i'entreprenois à commenter : lequel pour auoir premier enrichy noſtre langue des Grecques & Latines deſpouilles, quel autre grand loyer en a-il encores rapporté? N'auons-nous veu l'indoćte arrogance de quelques acreſtez mignons s'eſmouvoir tellement au premier ſon de ſes eſcrits, qu'il ſembloit que ſa gloire encores naiſſante, deuſt eſtre eſteinte par leurs efforts? L'vn le reprenoit de ſe trop loüer, l'autre d'eſcrire trop obſcurement, l'autre d'eſtre trop audacieux à faire nouueaux mots : ne ſçachans pas, que ceſte couſtume de ſe loüer luy eſt commune auecques tous les plus excellens Poëtes qui iamais furent : que l'obſcurité qu'ils pretendent, n'eſt qu'vne confeſſion de leur ignorance : & que ſans l'inuention des nouueaux mots, les autres langues ſentiſſent encores vne toute telle pauureté, que nous la ſentons en la noſtre. Mais le temps eſt venu, que preſque tous les bons eſprits cognoiſſent la ſource de ces complaintes : & d'vn commun accord ſe rangent à ſouſtenir le party de ceux qui taſchent à deſſiller les yeux du peuple François, ja par trop long temps bandez du voile d'ignorance... Il n'y a point de doute, qu'vn chacun autheur ne mette quelques choſes en ſes eſcrits, leſquelles luy ſeul entend parfaitement : Comme ie puis bien dire, qu'il y auoit quelques Sonets dans ce liure, qui d'homme n'euſſent iamais eſté bien entendus, ſi l'autheur ne les euſt, ou à moy, ou à quelque autre familierement declarez. Et comme en ceux-là ie confeſſe auoir vſé de ſon aide, auſſi veux-ie bien qu'on ſçache, qu'aux choſes qui pouuoyent ſe tirer des autheurs Grecs, ou Latins, i'y ay vſé de ma ſeule diligence... »

C'est précisément ce travail d'érudition que nous négligerons presque toujours dans nos extraits du commentaire de Muret; mais nous n'omettrons aucun des renseignements qu'on peut supposer donnés par Ronsard, soit sur ses intentions secrètes, soit sur les mots créés par lui. Tous ces emprunts faits à Muret seront placés entre guillemets et signés d'une M.

Feuillet 6 r°, Vœu (p. 2 de notre édition). Au verso, un por-

trait de Ronsard, entouré de la devise grecque : ὡς ἴδον ὡς ἐμάνην (voyez ci-après, note 8), et suivi de ce quatrain :

Tel fut Ronſard, autheur de ceſt ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers :
Icy le corps, & l'Eſprit en ſes vers.

2. ... *cheualin*, p. 2.

« Le mot *Cheualin*, eſt fait pour exprimer le Latin, *Caballinus*. » (M.)

3. ... *caroles*, p. 2.

« Danſes. Mot François ancien. » (M.)

4. ... *pied nombreux*, p. 2.

« Plein de nombres : c'eſt à dire, que le pied eſt abſolu & parfait artizan des cadanſes, meſures & marques requiſes à la dance. » (M.)

5. ... *image*, p. 2.

« Pourtraict de ſa Dame. » (M.)

6. Le Premier Livre des Amovrs, p. 3.

Ronsard nous indique lui-même l'année à laquelle remonte sa passion pour Cassandre :

L'an mil cinq cens auec quarante & ſix (p. 60).

Sa maîtresse était alors :

Vne beauté de quinz'ans enfantine (p. 11).

Il se mit presqu'aussitôt à lui adresser des vers; un an après, il en avait déjà composé un grand nombre :

L'an eſt paſſé, & l'autre commence ores (p. 61).

Il ne les publia toutefois qu'assez tard. Ils n'ont paru qu'en 1552, en un vol. in-8° de 239 pages, en tête duquel il a placé le portrait de Cassandre à vingt ans.

Voici la reproduction exacte du titre de cet ouvrage d'après l'exemplaire de la Bibliothèque d'Orléans, coté D 1505 :

LES AMOVRS

DE P. DE RONSARD

VANDOMOYS.

Enſemble

Le cinquieſme de ſes Odes.

Τέρπανδρος πρὶν ἔτερπ' ἄνδρας μόνον, ἀλλὰ γυναῖκας;
Νῦν τέρπει, νῦν ἄρ τερπσιγυνὴς ἔσεται.

Αὐρατῶ.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A PARIS.

Chez la veufue Maurice de la porte, au clos Bruneau à l'enſeigne S. Claude.

1552.

Nous devons la description de ce précieux volume, que Gandar avait signalé dans son *Étude*, à M. Jarry, bibliophile distingué et auteur de plusieurs excellents travaux, à qui nous sommes heureux d'adresser tous nos remerciements.

Sur le titre que nous venons de reproduire figure la marque de Maurice de la Porte; au verso, un portrait, gravé sur bois, de Ronsard « An. 27. »

P. 3 : En regard, un portrait de Cassandre « An. 20. »

P. 4 : VŒV (p. 6 de notre édition).

P. 5-101 : LES AMOVRS. Ils se composent de 182 sonnets qui, à l'exception des 32 premiers, sont dans un ordre très différent de celui qui a été adopté dans les divers recueils des *œuvres*, et présen-

tent de si nombreuses variantes que nous n'avons pu songer à les recueillir.

P. 102 et 103 : Trois pièces encomiastiques :

1° Le sonnet suivant de Du Bellay différent de celui qu'il a composé pour les *Amours* de 1553, et que nous avons donné t. II, p. 525, de notre édition de ses œuvres :

Le ſiecle d'or qui pour ſe redorer
Dore tes vers du plus fin or du monde,
Me faict ici par l'or de ta faconde
En mon eſprit, ton eſprit adorer.
Le Dieu du Loyr, qui par ton ſouſpirer
Enfle le cours de ton eau vagabonde
En bouillonnant du plus creux de ſon onde
Semble ſes pleurs de tes pleurs attirer.
Le plus beau ciel ſes beaultez faict deſcendre,
Pour embellir le beau de ta Caſſandre
Comme vng miracle, & grande nouueaulté.
Heureux ſonneur, heureux ſonnetz encore,
Heureux l'honneur, qui ton ſonneur decore,
Heureux l'amour, heureuſe la beaulté.

2° Un sonnet de Baïf :

Heureux ſoys-tu, Ronſard diuin poëte...

que nous donnerons dans notre édition de ses œuvres ;

3° Un sonnet de Nicolas Denisot, comte d'Alsinois, sur la couronne de myrte de Ronsard.

P. 104-214 : *Cinquieſme liure des odes,* annoncé au titre.

Au milieu de la dernière page commencent :

P. 214-236 : *Les Bacchanales ou le ſolatriſſime voyage d'Hercueil, pres Paris, dedié à la ioyeuſe trouppe de ſes compaignons, fait l'an 1549.*

P. 237 : SONET A SON LIVRE (p. 1 de notre édition) et un sixain grec de René Goullu.

P. 238 : Errata.

P. 239 : Extrait du privilège royal du 6 septembre 1552, vérifié en Parlement le même jour.

Trente-deux feuillets non chiffrés contiennent la musique de P. Certon, C. Goudimel, M. A. Muret et Ianequin. — Au recto du

1er feuillet : *Aduertissement au lecteur par A. D. L. P.* dans lequel l'éditeur s'exprime ainsi : « pour l'amour de toy, Lecteur, i'ay faict imprimer, & mettre à la fin de ce present liure, la Musique, sur laquelle tu pourras chanter vne bonne partie du contenu en iceluy. » Le verso du feuillet 30 et le feuillet 31 sont occupés par une *Table des sonnets*, avec leur référence aux différents airs. Au recto du dernier feuillet, qui manque dans l'exemplaire de la Bibliothèque d'Orléans, se trouve la mention : « Acheué d'imprimer le 30me iour de sept. 1552. »

L'exemplaire de la Bibliothèque d'Orléans, chargé de notes manuscrites presque toutes mythologiques, provient du couvent de Bonne-Nouvelle d'Orléans, qui occupait les bâtiments qui servent aujourd'hui à la préfecture. Il porte sur le titre la mention suivante : « Ex libris B. M. de Bono Nuntio Aurel. catalog. inscript. 1684. »

En 1553, parut une seconde édition de 8 feuillets liminaires et 269 pages in-8°, sous ce titre :

Les Amours

DE P. DE RONSARD

VANDOMOIS, NOVuellement augmëtees par lui, & commentées par Marc Antoine de Muret.

Plus quelques Odes de L'auteur, non encor imprimées.

Τέρπανδρος πρὶν ἔτερπ' ἄνδρας μόνον, ἀλλὰ γυναῖκας
Νῦν τέρπει, νῦν ἄρ τερπογυνὴς ἔσεται.

Αυρατοῦ.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A PARIS

Chez la veuve Maurice de la Porte.

1553.

C'est à la page 266 de ce volume qu'on trouve, pour la première fois, la célèbre « Ode à Caſſandre » :

Mignonne, allons voir ſi la roſe...

Ensuite parut une *Continuation des Amours de Pierre de Ronſard.* — A Paris, chez Vincent Certenas. In-8°, d'une soixantaine de feuillets, qui renferme quelques pièces des *Amours de Marie.*

Elle fut suivie d'une

NOVVELLE
CONTINVATION
des Amours de P. de
Ronſard Ven-
domois.

A PARIS

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant ſa boutique en la gallerie, par ou lon va à la Chancellerie, & en la Rue neufue noſtre Dame, à l'enſeigne Sainct Iean l'Euangeliſte.

1556

Auec priuilege.

Sur ce titre est la marque de Vincent Sertenas, avec cette devise : *Vincenti non victo gloria.* Le volume, de format in-8°, contient 4 feuillets non chiffrés et 20 feuillets chiffrés. La Bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire.

Il a ensuite paru, des *Amours* et de leurs *Continuations,* diverses éditions augmentées par l'auteur, et auxquelles ont été joints les commentaires de Remy Belleau sur le second livre.

Souvent les divers recueils des *Amours* sont terminés par les airs notés des chansons comprises dans les diverses parties du recueil.

7. Amovrs de Cassandre, p. 3.

Malgré ce titre si précis, Muret, qui recevait les confidences directes de Ronsard, nous désigne une douzaine des pièces de ce

recueil comme n'étant pas adressées à Cassandre. Voyez ci-après les notes 82, 83, 92, 103, 134, 136, 196, 197, 202, 204, 220, 227.

Sur Cassandre voyez les notes 9 et 10.

8. *Quand ie la vey, quand mon ame esperdue*, p. 4.

« C'est vne allusion à la deuise du Poëte, prinse de Theocrite, qui est, ὡς ἴδον, ὡς ἐμάνην : C'est à dire, que dés la premiere fois qu'il veit Cassandre, il deuint insensé de son amour. » (M.)

9. *Ie ne suis point, ma guerriere Cassandre*, p. 4.

« Cassandre : autrement nommee Alexandre, fut fille à Priam Roy des Troyens. Or par ce que la Dame de l'Autheur s'appelle ainsi en son propre nom, il parle à elle, tout ainsi que s'il parloit à ceste autre, qui, comme i'ay dit, fut fille à Priam. Ainsi souuent Petrarque parle à Madame Laure, comme si elle estoit celle, qui poursuiuie par Apollon, fut changee en Laurier. » (M.)

10 ... *ma guerriere*, p. 4.

« Qui meines ordinairement guerre contre mon cueur. Ainsi Petrarque, *Mille fiate, ó mia dolce guerriera*. » (M.)

Furetière s'exprime ainsi à l'occasion de ce passage :

« Quand on trouve dans certains vers :

> *Ie ne suis point, ma guerriere Cassandre,*
> *Ny Mirmidon, ny Dolope soudart,*

il n'y a personne qui ne se figure qu'on parle d'une Pantasilée ou d'une Talestris ; cependant, cette guerriere Cassandre n'estoit en effet qu'une grande Halebreda, qui tenoit le cabaret du Sabot, dans le Fauxbourg Saint-Marceau. » (*Roman bourgeois*, liv. I, p. 162, de l'édition de la *Bibliothèque elzévirienne*.)

« Il est évident pour moi, dit à son tour Prosper Blanchemain (*Vie de Ronsard*, p. 27), que Furetière a confondu Cassandre avec Genèvre. » (Voyez ci-après, les *Élégies*.)

11. *Ie parangonne*, p. 5.

« Mot Italien, desia commun en nostre langue, qui signifie, i'egale, i'accompare. » (M.)

12. ... *aimantin*, p. 5.

« Aussi fort qu'Aimant, pierre tresdure. » (M.)

13. *Ces liens d'or, ceste bouche vermeille*, p. 5.

« La fiction de ce Sonnet, comme l'Autheur mesme m'a dit, est prinse d'vne Ode d'Anacreon encores non imprimee, qu'il a depuis traduite. Voy la xxij. Ode de son cinquiesme liure des Odes. » (M.)

14. ... *d'vne amour*, p. 6.

« Quand Amour est de genre feminin, il se prend pour la passion & affection amoureuse: quand il est masculin, pour le Dieu d'Amour Cupidon. Toutesfois les Poëtes les confondent pour la necessité du vers. » (M.)

15. *L'outil des Sœurs*, p. 6.

« L'outil des Muses, le carme. » (M.)

16. ... *vn seul Tuscan*, p. 6.

« Vn Petrarque, ou vn semblable à luy. » (M.)

17. ... *diffamé*, p. 7.

« De mauuais bruit, de mauuaise reputation. » (M.)

Ce mot est ancien, mais il faut croire qu'il n'était pas d'un usage très courant, puisque Muret juge à propos de l'expliquer. Nous avons conservé plusieurs notes du même genre, inutiles aujourd'hui, mais qui semblent faire pressentir un fait analogue.

18. ... *les monts d'Epire*, p. 7.

« Qui se nomment Ceraunes, ou Acroceraunes. » (M.)

19. ... *touffu*, p. 7.

« Espais, herissé de fueilles. » (M.)

20. *Denisot*, p. 7.

« Nicolas Denisot, homme entre les autres de singulieres graces, excellent en l'art de Peinture. » (M.)

21. *Amour me paist d'vne telle Ambrosie*, p. 7.

« Le commencement semble estre pris d'vn de Petrarque, qui commence ainsi,

Pasco la mente d'vn si nobil cibo
Ch'ambrosia e nettar non inuidio à Ioue. » (M.)

Le rapport entre les deux poètes est encore plus grand dans les premières éditions des *Amours*, où ce sonnet commence ainsi :

Ie pais mon cueur d'vne telle ambrofie.

22. ... *Ambrofie*, p. 7.

« C'eft la viande des Dieux, & Nectar le breuuage. Tous les deux fignifient immortalité. Ambrofie & Nectar fe prennent l'vn pour l'autre par les Poëtes. » (M.)

23. ... *l'Ocean*, p. 7.

« Qui eft Dieu de la mer. Là, difent les Poëtes, que les Dieux vont fouuent banqueter. Voy l'Ode à Michel de l'Hofpital. » (M.)

24. *I'efpere & crain*, p. 8.

« Tel prefque eft vn Sonnet de Petrarque, qui fe commence,

Amor mi fprona in vn tempo & affrena,
Affecura, efpauenta, arde, & agghiaccia. » (M.)

25. *Ie vey les yeux deffous telle planette*, p. 9.

« Ce commencement eft de Petrarque,

In tale ftella duo begli occhi vidi. » (M.)

26. *Allege moy, ma plaifante brunette*, p. 9.

« C'eft vne vieille & vulgaire chanfon, depuis renouuellee par Clement Marot. Et ne doit fembler eftrange, fi l'Autheur en a mis icy le premier verfet, veu que ce tant eftimé Petrarque n'a pas dedaigné de mefler parmy fes vers, non feulement des chanfons Italiennes de Cino, de Dante, de Caualcante, mais encores vne de ie ne fçay quel Limofin. Le lieu de Petrarque eft,

Non graui al mio Signor, perch'io l'ripreghi,
Da dir libero vn di tra l'herba e i fiori
Dret e rafon que cantant io mori.

Si quelqu'vn de nos François ofoit prendre la licence d'en faire autant, Dieu fçait comment il feroit receu par nos venerables Quintils. » (M.)

27. ... *les Charites d'Homere*, p. 9.

« Les graces d'Homere, c'eft à dire, Homere mefme. » (M.)

28. *Comme vn Zethès*, p. 10.

« Il compare ſon penſer à Zethes, & ſa Dame à vne Harpye. » (M.)

29. ... *de miel*, p. 10.

« De cire. » (M.)

30. *Le Deſtin veut qu'en mon ame demeure*, p. 10.

« Ce Sonnet eſt de ceux, qu'on appelle auiourd'huy rapportez. Les anciens appelloyent cette figure, *Paria paribus reddita.* » (M.)

31. ... *ma moitié*, p. 10.

« Cela... eſt pris de Platon, dans vn Dialogue duquel, qui ſe nomme Le banquet, ou de l'Amour, Ariſtophane raconte, que les hommes eſtoyent au commencement doubles, mais que Iupiter apres les partiſt par le milieu, & que depuis vn chacun cherche ſa moitié : De là dit-il que l'amour procede. » (M.).

32. ... *decoupé*, p. 11.

« Entrerompu, ſyncopé. » (M.)

33. *Auant le temps tes temples fleuriront*, p. 11.

« Caſſandre fille à Priam fut Prophete. Il dit que ſa Caſſandre l'eſt auſſi, & qu'elle luy a deſia predit tous ſes malheurs. » (M.)

34. ... *tes temples*, p. 11.

Tes tempes.

35. ... *fleuriront*, p. 11.

« Deuiendront blanches & chenues. Ainſi liſons-nous ſouuent aux vieux Romans, la barbe fleurie, pour la barbe blanche. » (M.)

36. *En ton deſaſtre*, p. 11.

« En ton malheur. » (M.)

37. ... *nos neueux*, p. 11.

« Ceux qui viendront apres nous. Il prend neueux, pour ce que les Latins appellent *Nepotes.* » (M.)

38. ... *qui m'affolle*, p. 11.

« Qui me rend fol. » (M.)

39. *Puis ie voudroy en toreau blanchissant*, p. 12.

« Ainsi que fit Iupiter pour rauir Europe. Ie me deporte de reciter ceste fable, parce que Baïf l'a diuinement descrite au liuret appellé, Le rauissement d'Europe. » (M.)

Cet ouvrage se trouve dans le « *IX livre des poëmes*, » t. II, p. 421, de notre édition.

40. *Le cheual noir qui ma Royne conduit*, p. 12.

« Par sa Royne il entend sa raison. Par le cheual noir, vn appetit sensuel & desordonné guidant l'ame aux voluptez charnelles. Par le cheual blanc, vn appetit honneste & moderé, tendant tousiours au souuerain bien. Ceste allegorie est extraite du Dialogue de Platon, nommé Phædre ou De la beauté. » (M.)

41. *Belleau*, p. 13.

« Excellent poëte, contemporain de l'autheur. » (M.)

42. *De ton ayeul le Roy Laomedon*, p. 13.

« Il parle à sa Cassandre, tout ainsi que si elle estoit fille du Roy Priam... Le Poëte dit, qu'il a peur que les yeux de sa Dame tiennent de la race de Laomedon, c'est à dire, qu'ils soyent trompeurs. » (M.)

43. *Ange diuin*, p. 16.

« Il l'appelle (ce songe, dont il est question dans le sonnet précédent) Ange, c'est à dire messager diuin. » (M.)

44. ... *grand erre*, p. 16.

« Grand train. » (M.)

45. ... *a'uous*, p. 17.

« Comme les Latins disent, *Sis*, pour *Si vis*. Ainsi les François, A'uous, pour Auez vous. » (M.)

46. ... *ma trame*, p. 19.

« Ma vie. » (M.)

47. ... *là bas*, p. 19.

« Aux Enfers. » (M.)

48. ... *manquer*, p. 20.

« Faillir. » (M.)

49. *Ie l'accompare à l'escumiere fille*, p. 21.

« A Venus... Baïf... à la fin de ses Amours a touché ceste fable, disant,

O de l'escume la fille,
Qui dessus vne coquille
A bord à Cytheres vins
Pressurer la tresse blonde
Encores moite de l'onde,
L'oignant de parfums diuins. » (M.)

Nous avons fait remarquer, dans notre édition de Baïf (t. I, p. 399-401, note 3), que les deux premiers livres de ses *Amours* ont paru d'abord séparément en 1552 et que depuis le texte en a été fort modifié. La strophe ci-dessus se trouve, avec quelques variantes, dans la pièce intitulée : *Aux Muses & à Venus*, t. I, p. 90.

50. ... *mesliez*, p. 21.

« Mot Vandomois, pour dire meslez. » (M.)

51. ... *penthois*, p. 22.

« Perdant haleine, haletant : mot de fauconnerie. » (M.)

52. *Non, qui le roc remonte & redeuale*, p. 22.

« C'est à dire, non, fussé-ie celuy qui remonte & redeuale le roc. Ceste maniere de parler n'est pas encore vsitee entre les François ; mais elle est diuinement bonne toutesfois, & poëtique autant qu'il est possible. » (M.)

53. ... *l'Archerot*, p. 24.

« Amour. » (M.)

54. *Des Charites*, p. 24.

« Des Graces. » (M.)

55. ... *ocieux*, p. 26.

« Il prend *Ocieux* pource que les Latins disent, *Iners*. » (M.)

56. ... *de-nerue & de-veine*, p. 26.

« Mots faits à l'imitation de Petrarque. » (M.)

57. ... *Trofée*, p. 27.

« Ainsi disoit on anciennement, quand on auoit reuestu quelque arbre ébranché, des despouilles de l'ennemy, pour monument de victoire. » (M.)

58. ... *Naiade*, p. 27.

« Il appelle Cassandre Naiade, la comparant à Leucothée, Nymphe de mer... Ceste Deesse, comme vne tourmente eut surpris Vlysse, au partir de l'isle de Calypson... s'apparut à luy: & luy donnant vn couure-chef, l'aduertit qu'il s'en couurist l'estomach, & counert en la sorte, se gettast dedans les flots, & qu'ayant pris terre, il le luy regettast dedans la mer. Ce qu'Vlysse pressé des vagues fit finablement, & par le moyen du liuge, vint à bord. » (M.)

59 ... *carene*, p. 27.

« La pance du nauire. Partie pour le tout. » (M.)

60. ... *haure*, p. 27.

« Port. » (M.)

61. *Diuin Bellay*, p. 28.

« Il escrit ce Sonnet à Ioachim du Bellay Angeuin, excellent Poëte François, comme ses Oeuures de longtemps semées par toute la France, contraignent les enuieux mesmes à le confesser... Vn presque semblable Sonnet luy auoit escrit du Bellay, dans son Oliue...

Diuin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes. » (M.) (T. I, p. 111, de notre édition.)

62. *Par vn ardeur du peuple separée*, p. 28.

Vn semblerait indiquer que le mot *ardeur* n'est pas ici du féminin, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, car, ainsi que le remarque Littré: « le XVI[me] siècle fit contre l'usage, et par zèle étymologique, *ardeur* du masculin, » mais le mot *separée* détermine impérieusement le genre; il faut donc conclure, que, si *vn* n'est pas une simple faute d'impression, cette forme est destinée à marquer l'élision, souvent exprimée aussi par une apostrophe: *vn'*.

63. ... *dont*, p. 28.

« Duquel. Ainſi quelquefois prennent les Latins *Vnde*. Virg. *Genus vnde Latinum.* » (M.)

64. ... *les nombreuſes lois*, p. 28.

« Les carmes, νόμοι, s'appelloyent anciennement chanſons... Depuis les loix furent appellées νόμοι : parce qu'on les faiſoit en vers, à fin que le peuple les chantaſt. » (M.)

65. *Comme vn Cheureuil*, p. 29.

« Ce Sonnet... eſt prins de Bembo, qui eſcrit ainſi :

Si come ſuol... » (M.)

66. ... *les gemmes*, p. 29.

« Les pierres precieuſes. » (M.)

67. ... *des Zephyrs*, p. 29.

« Des petits ventelets, qui ſoufflent au printemps. » (M.)

68. ... *au gazouillis*, p. 29.

« Au bruit. » (M.)

69. *Quand ces beaux yeux iugeront que ie meure*, p. 30.

« Voy la quatrieſme Ode du quatrieſme liure. » (M.)

70. ... *epigramme*, p. 30.

« Epigramme en Grec ſignifie toute inſcription. » (M.)

71. *Que le vulgaire appelle ma maiſtreſſe*, p. 31.

« Ce carme eſt mot par mot, tourné de Petrarque. » (M.)

72. *A qui i'ay dit, Seule à mon cœur tu plais*, p. 32.

« Prins d'Ouide.

« *Elige, cui dicas, tu mihi ſola places.*

« Ainſi Petrarque :

« *Col dolce honor, que d'amar quella hai preſo,*
« *A cu'io diſſi, tu ſola à me piaci.* » (M.)

73. ... *doux-amer*, p. 33.

« C'eſt ce que les Grecs diſent, γλυκύπικρον. » (M.)

74 ... *ma seule Entelechie*, p. 33.

« Ma seule perfection, ma seule ame, qui causez en moy tout mouuement tant naturel, que volontaire... Le mot, Entelechie, signifie vne forme essentielle. » (M.)

75. *Ia desia Mars ma trompe auoit choisie*, p. 34.

« Tel est vn lieu d'Ouide, au premier des Amours :

Arma graui numero, violentaque bella parabam. » (M.)

76. *Et dans mes vers ja Francus deuisoit*, p. 34.

« Pour entendre cecy, voy la premiere Ode du troisiesme liure. » (M.)

77. ... *me playant*, p. 34.

« Me blessant. » (M.)

78. *Le Myrte*, p. 35.

« Le Myrte, ou Meurte, est arbrisseau sacré à Venus. » (M.)

79. *Vieil enchanteur*, p. 35.

« Il entend Orfee. » (M.)

80. *I'appenderois*, p. 35.

« Pour i'appendroy. La lettre, *s*, y est adioustee, à cause de la voyelle qui s'ensuit. » (M.)

81. *Pour voir ensemble*, p. 38.

« Telle inuention est en vn Sonnet de Bembo,

Sorgi da l'onde auanti à l'vsat'hora. » (M.)

82. *Ie meurs, Paschal, quand ie la voy si belle*, p. 39.

« Il appert par ce Sonnet, & plusieurs autres, qu'ils ne sont tous faicts pour Cassandre, mais pour d'autres qu'il a aimees. » (M.)

83. *Douce beauté qui me tenez le cueur*, p. 40.

« Le Poëte m'a quelquefois dit, que ce Sonnet n'est point fait pour representer sa passion, mais pour quelque autre dont il fut prié, desirant infiniment n'estre point recherché de tels importuns, qui luy font plus de desplaisir en luy communiquant leurs amours, qu'il n'a de plaisir à chanter les siennes. » (M.)

84. ... *le Duc Grec*, p. 41.

« Achille. » (M.)

85. ... *Pontus*, p. 42.

« Pontus de Tyard, Poëte excellent, auteur des *Erreurs amoureuses*. » (M.)

86. ... *lyre Angeuine*, p. 42.

« Il entend Ioachim du Bellay. » (M.)

87. ... *Daurat*, p. 42.

« Daurat est vn tresexcellent Poëte Grec & Latin, natif de Lymoges, comme Alcman de Scythie : duquel les louanges sont telles, qu'il est impossible de les pouuoir exprimer : & vaut mieux, comme de Carthage, s'en taire, que d'en peu parler. » (M.)

Sur ce dicton voyez Tome I, p. 477, note 5, de notre édition des *Œuvres* de Joachim Du Bellay.

88. *Belleau*, p. 42.

« Belleau fut intime amy de nostre Autheur. » (M.)

89. *Ourdir sans cesse vne nouuelle trame*, p. 43.

« Metaphore prinse des tisserans. » (M.)

90. *Silla le monde*, p. 43.

« Luy ferma les yeux. Le mot, *Siller*, est propre en fauconnerie. » (M.)

91. *Sous le crystal d'vne argenteuse riue*, p. 44.

« Vne presque pareille fiction est en Petrarque au cent cinquante huictiesme Sonnet de la premiere partie. » (M.)

92. *Le premier iour du mois de May, Madame*, p. 44.

« Il louë les yeux bruns de sa Dame excellente en toute perfection. Ce Sonnet n'appartient point à Cassandre. » (M.)

93. *Quand d'vn bonnet sa teste elle Adonise*, p. 45.

« Quand prenant vn bonnet, elle se rend semblable à vn Adonis. » (M.)

94. ... *Fere*, p. 47.

« C'est ce que les Latins & les Italiens disent, *Fera*. Fiere comme vne beste sauuage. » (M.)

95. *Ie tremble tout de nerfs & de genous*, p. 47.

« Prins d'Horace,

Et corde, & genibus tremit. » (M.)

96. ... *m'ouffre*, p. 48.

« Pour m'offre. Ainsi disent les Grecs : οὔνομα pour ὄνομα : νοῦσος pour νόσος. » (M.)

97. ... *quelle trampe a ma vie*, p. 49.

« Metaphore prinse des armuriers. Petrarque en a aussi vsé. » (M).

98. ... *nasse*, p. 49.

« C'est vn instrument d'ozier, duquel se seruent les pescheurs. » (M.)

99. *Apres ton cours ie ne baste mes pas*, p. 49.

« Iouant aux barres auec sa Dame, & la voyant fuir, il tasche à la retenir, disant qu'il ne la poursuit pas pour la violer. » (M.)

100. ... *le Locrois*, p. 49.

« Il entend Aiax, fils d'Oilée, lequel pour auoir voulu violer Cassandre, qui... s'estoit retirée dans le temple de Minerue... fut par la Deesse foudroyé : comme raconte Virgile au premier de l'Eneide... Neptune courroucé print vn quartier de quelques rochers, qui se nommoyent les rochers Gyrez, & le luy lança dans la mer... Voy Homere au quatriesme de l'Odyssée. » (M.)

101. ... *d'abas*, p. 49.

« Du fond de la mer. » (M.)

102. *Ie suis larron pour vous aimer, Madame*, p. 50.

« Pris de Petrarque. » (M.)

103. *Raui du nom qui me glace en ardeur*, p. 50.

« Quiconque soit celle, pour qui ce Sonnet, & vn autre encore, qui est dans ce liure, ont esté faits, elle a nom Marguerite. » (M.) — Voyez ci-après la note 202.

104. *Charité*, p. 50.

« Grace. » (M.)

105. *Qui l'esmeraude efface de verdeur*, p. 50.

« Ainsi Petrarque » (M.) (sonnet 193).

106. *Iamais de toy la pucelle n'approche*, p. 51.

« Pour te cueillir à faire vn bouquet. » (M.)

107. *Comme vn esprit qui fuit de son tombeau*, p. 51.

« C'est vne allusion à ce que dit Platon, que le corps n'est autre chose qu'vn tombeau de l'ame. » (M.)

108. ... *drillante*, p. 51.

« Estincelante. » (M.)

109. ... *ma nef*, p. 51.

« Mon esperance. » (M.)

110. ... *flame accorte*, p. 53.

« Gentile, aduisée, subtile. Mot Italien. » (M.)

111. *La Gaillardise*, p. 53.

« Que les Italiens appellent *Leggiadra:* les Latins, *Lasciuia.* » (M.)

112. ... *les freres iumeaux*, p. 53.

« Les Amours. » (M.)

113. ... *ghirlandes*, p. 54.

« Chapeaux de fleurs. Mot Italien. » (M.)

114. ... *Adon*, p. 54.

« Il a dit Adon, pour Adonis, par syncope. » (M.)

115. ... *la doree*, p. 54.

« La belle. Ainsi l'appellent les Grecs χρυσῆ.

116. *Ma chere neige, & mon cher & doux feu*, p. 55.

« Ce quatrain est prins d'vn Sonnet de Bembo,

Viua mea neue, e caro e dolce foco... » (M.)

117. ... *s'écouler*, p. 55.

« Se fondre, s'apetisser. C'est que les Grecs disent τήκειν. » (M.)

118. *Et qu'vn amour sans frere ne croist point*, p. 55.

« Voy ce qu'en dit Heroët en vn petit discours, qu'il en fait apres sa Parfaite amie. » (M.)

119. *D'Amour ministre, & de perseuerance*, p. 56.

« Ce Sonnet est prins en partie d'vn de Bembo, qui commence,

Speme, che li occhi nostri vele, e fasci. » (M.)

120. *Dérobant l'or*, p. 56.

« Mettant fin au siecle d'or. » (M.)

121. ... *pour deceuoir les hommes*, p. 56.

On lit dans les éditions précédentes : *pour enfieller*... Et, par une inadvertance singulière, on a conservé dans celle de 1584 cette note de Muret relative au texte primitif :

« Pour rendre miel le fiel des hommes. C'est à dire pour mesler quelque amertume parmy les choses qui leur sont les plus agreables. » (M.)

122. *I'ay pour ma lesse vn long trait*, p. 56.

« Vn trait est la corde, auec laquelle on mene les limiers *à la* chasse. Mot de venerie. » (M.)

123. ... *humble-fiere*, p. 57.

« Humble en port & en maintien, mais fiere contre ses prieres. » (M.)

124. *En-dore, em-perle, en-frange*, p. 57.

« Orne. Mots faits à l'imitation de Petrarque. » (M.)

125. *Si ce grand Prince*, p. 57.

« I'ay dit deuant, qu'Apollon fut amoureux de Cassandre. » (M.)

126. *Du feu d'amour*, p. 58.

« Pour entendre cecy, voy l'Arioste au septiesme chant. » (M.)

127. *La single*, p. 59.

« La pousse. Mot de Marine. » (M.)

128. *Le Loir*, p. 59.

« Riuiere qui passe par Vendome. » (M.)

129. ... *Gastine*, p. 59.

« Nom de forest. » (M.)

130. ... *Braye*, p. 59.

« Autre petite riuiere. » (M.)

131. *La Neuffaune*, p. 59.

« Vn bocage appartenant à la maison de l'Autheur. » (M.)

132. ... *Sabut*, p. 59.

« Colline fertile en bons vins, dont le bas est tout reuestu de saules. » (M.)

133. *Deuant le soir finissent ma iournée*, p. 60.

« Auancent ma mort. Imitation de Petrarque. » (M.)

134. *Di l'vn des deux, sans tant me déguiser*, p. 60.

« Il prie quelqu'vne (ie ne puis penser que ce soit Cassandre : car il ne parleroit pas si audacieusement à elle) de luy accorder rondement ce qu'il demande, ou de luy refuser tout à plat. » (M.)

135. ... *Petrarquiser*, p. 60.

« Faire de l'amoureux transi, comme Petrarque. » (M.)

136. *Si l'on vous dit qu'Argus est vne fable*, p. 62.

« Ce Sonnet n'appartient en rien à Cassandre. » (M.)

137. *Ie parangonne*, p. 62.

« Parangonner est égaler. Mot Italien. » (M.)

138. *Douce beauté, meurdriere de ma vie*, p. 63.

« La fin de ce Sonnet est prins d'vn Epigramme grec. » (M.)

139. *Comme vn oiseau, qui ne peut seiourner*, p. 65.

« Comparaison prinse de Bembo. » (M.)

140. *Sur les plus beaux fantastique vn exemple*, p. 66.

« Feins en ta fantasie vn portrait sur les plus belles deitez des Dieux. Fantastique, est icy verbe, comme souuent Folastre est verbe en nostre Auteur. » (M.)

141. ... *ton Loire*, p. 66.

« Riuiere paſſant par Blois. » (M.)

Ce n'est pas seulement ici que Ronsard a employé le nom de ce fleuve au masculin. Il a dit plus loin (p. 100) :

Changer ton Loire au ſeiour de mon Loir.

142. ... *bers*, p. 66.

« Berceau. Mot Vandomois. » (M.)

143. ... *en-mannée*, p. 67.

« Pleine de manne & de douce liqueur. » (M.)

144. *Heureux les murs naiſſance de la belle!* p. 67.

« Blois. » (M.)

145. *Mais plus heureux*..., p. 67.

« Semblable deduction de propos eſt en ce que dit Salmacis à Hermafrodite, au quatrieſme des Metamorfoſes. » (M.)

146. ... *preſagieux*, p. 67.

« Preſagir eſt ſentir les choſes futures deuant qu'elles aduiennent. De ce Verbe eſt deriué le nom Preſagieux. » (M.)

147. *La Pyralide*, p. 67.

« Pyralides ſont petites beſtes volantes, qui ont quatre pieds, & ſe trouent en l'Iſle de Cypre, ayans telle nature, qu'elles viuent dans le feu, & meurent dés qu'elles s'en eſloignent vn peu trop. Autheur Pline en l'vnzieſme liure. » (M.)

148. *Planer*, p. 68.

« Se conuertir en plaines. » (M.)

149. ... *montaigner*, p. 68.

« S'eſleuer comme montaignes. Mot nouueau. » (M.)

150. ... *l'angelette*, p. 68.

« Ainſi eſt ſouuent nommée madame Laure par Petrarque. » (M.)

151. ... *ie broſſay dans le bois*, p. 69.

« Broſſer eſt courir à trauers les bois, ſans regarder à rien qui puiſſe empeſcher le cours du cheual. Mot de venerie. » (M.)

152. ... *en-retbé*, p. 71.

« En-rether, prendre & mettre dedans les rethz. » (M.)

153. ... *de ses borgnes soudars*, p. 72.

« Des Cyclopes, qui n'ont tous qu'vn œil au front, & forgent les foudres à Iupiter. Voy l'Ode des peintures contenues en vn tableau, qui est au second liure. » (M.)

154. *Si tu ne veux contre Dieu t'irriter*, p. 73.

« Ce Sonnet est presque pris d'vne oraison de Fœnix, qui est en Homere au neufiesme de l'Iliade. » (M.)

155. *Tousiours le Ciel, tousiours l'eau n'est venteuse*, p. 73.

« Tel est le commencement d'vne Ode à Saingelais. » (M.)

156. *Que toute chose en ce monde se muë*, p. 74.

« Il est certain que ce Sonnet n'appartient en rien à Cassandre. » (M.)

157. ... *soulé*, p. 74.

« Soul, mot Vandomois. » (M.)

158. *Mais deux venins n'estouffent point la vie*, p. 75.

« Et ceste fin, & presque tout ce Sonnet est semblable à vn d'vn Italien nommé Antonio Francesco Rinieri. » (M.)

159. *Puis que cest œil, dont l'influence baille*, p. 75.

« Semblable presque est le cxcj. Sonnet de la premiere partie de Petrarque. » (M.)

160. *De soins mordans & de soucis diuers*, p. 76.

« Ce Sonnet a esté fait contre quelques petits Secretaires, muguets, & mignons de Court, lesquels ayans le cerueau trop foible pour entendre les escrits de l'Autheur, & voyans bien que ce n'estoit pas leur gibier, à la coustume des ignorans, feignoyent reprendre, & mespriser ce qu'ils n'entendoyent pas. Le Poëte donc s'adressant à vn, qui estoit leur principal capitaine (auquel il ne veut faire cest honneur que de le nommer) luy dit qu'il desgorge le venin de son enuie tant qu'il voudra, & que, auec tous les siens, il s'efforce de tout son pouuoir à luy nuire : car il se sent suffisant pour foudroyer tous leurs efforts, par la vehemence de ses escrits. » (M.)

161. ... *fielleuse*, p. 76.

« Amere comme fiel. » (M.)

162. ... *riagas*, p. 76.

« C'est vne espece de poison. » (M.)

« *Riagal, riagas*. Réagal, arsenic rouge. » (LACURNE DE SAINTE-PALAYE.)

163. ... *d'vne vaine peinture*, p. 76.

« D'vn pourtrait, duquel i'ay parlé deuant. » (M.)

164. ... *en-ionche*, p. 77.

« Tapisse. » (M.)

165. *Or'*, p. 78.

« Ores. » (M.)

166. *Or' que Iupin espoint de sa semence*, p. 78.

« Prins de Virgile au second des Georgiques,

Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt. » (M.)

167. *Et que l'oiseau*, p. 78.

« Le Rossignol. » (M.)

168. *Du Thracien*, p. 78.

« De Terée. » (M.)

169. ... *les tançons*, p. 78.

« Les querelles, les complaintes. » (M.)

170. MADRIGAL, p. 78.

Voyez la note 283.

171. *Que n'ay-ie, Amour, cette Fere aussi viue*, p. 79.

« Ce commencement est de Bembo,

La fera, che scolpita nel cor tengo... » (M.)

172. ... *mollette*, p. 80.

« Tendrette, delicate, mignarde. » (M.)

173. *Sus le mestier*, p. 80.

« Mestier, ourdir, trame, sont mots prins des tisserans. » (M.)

174. ... *l'Ascrean*, p. 81.

« Hesiode. » (M.)

175. *Mais ie ne puis*, p. 81.

« Pris de Petrarque,

Ma pur si aspre vie, ne si seluagge
Cercar non so. » (M.)

176. ... *du Grec*, p. 82.

« D'Vlysse. » (M.)

177. ... *la Lote*, p. 82.

« La Lote est vn arbre en Afrique... Voy le neufiesme de l'Odyssee. » (M.)

178. *Eussay-ie au moins vne poitrine faite*
Ou de Crystal, ou de verre luisant, p. 82.

« Ainsi Bembo,

Hauess' io al men d'vn bel crystallo il core. » (M.)

179. *Ha, Belacueil, que ta douce parolle*, p. 82.

« Ce Sonnet est tiré du Romant de la Rose, là où Belacueil meine l'amant dans le verger d'Amour. » (M.)

180. ... *mousse*, p. 83.

« Non tranchant. » (M.)

181. ... *le foudre criminel*, p. 83.

« Qui punit ceux qui ont commis des crimes & des forfaits. Tel mot en François est actif & passif, comme criminel pour coulpable, & Lieutenant criminel, qui punit les crimes. » (M.)

182. *Mon fol penser pour s'en-voler plus haut*, p. 84.

« Vne telle inuention est dans vn Sonnet de l'Arioste, qui se commence,

Nel mio penser. » (M.)

183. ... *le Thuscan*, p. 85.

« Petrarque. » (M.)

184. ... *Sorgue*, p. 85.

« Riuiere passant pres d'Auignon. » (M.)

185. *Et son Laurier*, p. 85.

« Sa Dame Laure. » (M.)

186. *O traits fichez iusqu'au fond de mon ame*, p. 86.

« Vn Sonnet tout semblable est dans Petrarque, qui se commence,

O passi sparsi. » (M.)

187. ... *d'esperance cassez*, p. 86.

« Vuides d'esperance. Il prend, cassé, ainsi que les Latins prennent, *Cassus*. » (M.)

188. ... *Manes*, p. 86.

« Manes se nomment en Latin les ames sorties des corps. Il faut naturaliser, & faire François ce mot là, veu que nous n'en avons point d'autre. » (M.)

189. *Amour & Mars sont presque d'vne sorte*, p. 87.

« C'est vne comparaison des amoureux, & des gendarmes, prinse entierement d'vne Elegie d'Ouide, qui se commence,

Militat omnis amans, & habet sua castra Cupido. » (M.)

190. *Quand vn Centaure*, p. 89.

« Ainsi appelle-il celuy qui menoit sa Dame en croppe. » (M.)

191. ... *retapissez*, p. 89.

« Pour tapissez, le composé pour le simple. » (M.)

192. *Puis qu'auiourd'huy pour me donner confort*, p. 89.

« Il louë des cheueux de sa Dame, qu'elle luy auoit donnez pour en faire des brasselets. » (M.)

193. *De tels cheueux le Dieu que Déle honore*, p. 90.

« Il dit que les cheueux d'Apollon, ne ceux de la Royne Bere-

nice, ne furent iamais si beaux, comme ceux que sa Dame luy a donnez. » (M.)

194. ... *la quinte essence*, p. 90.

« La meilleure & plus pure partie. Si tu veux entendre plus amplement que c'est à dire, quinte essence, voy vn liure appellé le Ciel des Philosophes. » (M.)

195. ... *alambique*, p. 90.

« Fay distiller. » (M.)

196. *Mechante Aglaure*, p. 90.

« Il maudit vne qui auoit reuelé quelque sien secret... Aglaure fille de Cecrops... Voy le second des Metamorphoses. » (M.)

197. *En nul endroit*, p. 91.

« Ce Sonnet & le precedent appartiennent à vne mesme. » (M.)

198. ... *comme a chanté Virgile*, p. 91.

« Au quatriesme de l'Eneide,

Nusquam tuta fides. » (M.)

199. ... *qui me ioint*, p. 92.

« C'est à dire, qui me tient en serre pres du cœur. » (M.)

200. *Quelle langueur ce beau front des-honore?* p. 93.

« Sa Dame estant malade d'vne fiéure, il prie Apollon & Æsculape de la guerir. » (M.)

201. *Fais amortir le tison de ma vie*, p. 94.

« Oste l'ardeur de la fiéure à celle, de laquelle depend ma vie, comme celle de Meleagre dependoit d'vn tizon. Voy Ouide au huictiesme des Metamorfoses. » (M.)

202. *Du bord d'Espagne*, p. 94.

« Il loüe celle-là, de laquelle i'ay parlé au Sonnet, qui se commence,

Raui du nom. » (M.)

Voyez ci-dessus la note 103.

203. ... *Ai Ai du Telamonien*, p. 94.

« La fleur en laquelle sont escrites ces deux lettres A I, qui nasquit du sang d'Aiax, fils de Telamon. » (M.) — L'hyacinthe.

204. ... *double richesse*, p. 94.

« Il dit double, parce que le nom Marguerite est le nom d'vne fleur, & d'vne perle. » (M.)

205. *Au plus profond de ma poitrine morte*, p. 94.

« Ainsi qu'il estoit à deuiser auecque sa Dame, vn qui auoit authorité sur elle, la vint prendre, & l'emmena : dequoy il se plaint, disant, qu'en s'en allant, elle luy auoit arraché le cœur... Ce Sonnet n'appartient point à Cassandre, non plus que d'autres qui sont en ce liure. » (M.)

206. ... *fermez*, p. 97.

« Arrestez. Mot Italien. » (M.)

207. *Par sympathie*, p. 97.

« Par vne similitude, & conionction de nature qui est entre elle & les cieux. Sympathie est vn mot Grec : mais il est force d'en vser, veu que nous n'en auons point d'autre. » (M.)

208. ... *émouloit*, p. 98.

« Aiguisoit. » (M.)

209. *De neige tiede estoit sa face pleine*, p. 98.

« Ces six carmes sont presque traduits de Petrarque,

La testa or fine, e calda neue il volto. » (M.)

210. *Celuy qui fist le monde façonné*, p. 98.

« Ce Sonnet est presque traduit d'vn de Bembo, qui se commence,

L'alta cagion. » (M.)

211. ... *manie*, p. 99.

« Fureur. Platon au Fædre tesmoigne, que les anciens estimoyent ce nom là tres-honneste. » (M.)

212. ... *actif*, p. 99.

« Diligent. » (M.)

213. *Le chasse-nue*, ... p. 99.

« Ces trois mots, chasse-nue, esbranle-rocher, & irrite-mer, sont heureusement composez à la maniere Grecque. » (M.)

214. *Mugle*, p. 100.

« Mugler se dit proprement du cry des bœufs, *Mugire.* » (M.)

215. ... *ton Loire*, p. 100.

Voyez la note 141.

216. *L'or crespelu*, p. 100.

« La fiction de ce Sonnet est prinse de Bembo, au Sonnet qui se commence,

Da que' bei crin. » (M.)

217. ... *le noud*, p. 100.

« Le Poëte vse de ces deux mots neud & noud indifferentement en tous ses liures. » (M.)

218. ... *s'essore*, p. 100.

« Mot de fauconnerie. » (M.)

219. *Borée horrible son baleine*, p. 101.

« Horribler, est rendre horrible. Mot inuenté par l'Autheur. Il en a vsé aussi en l'Ode de la paix. » (M.)

220. *Si blond si beau, comme est vne toison*, p. 102.

« Ce Sonnet n'appartient point à Cassandre. » (M.)

221. *Vn seul Ianet*, p. 103.

« Ianet, peintre du Roy, homme sans controuerse premier en son art. » (M.)

222. *D'ouurer*, p. 103.

« De mettre en ouurage. » (M.)

223. ... *gaze*, p. 104.

« Gaze est vne maniere de toile, de laquelle les Damoiselles vsent à faire leurs ouurages. » (M.)

224. ... *vergongner*, p. 104.

« Auoir honte. » (M.)

225. *Du Florentin*, p. 105.

« De Petrarque. » (M.)

226. *De veine en veine, & d'artere en artere*, p. 106.

« La fin de ce Sonnet eſt de Petrarque. » (M.)

227. *Bien que ton trait, Amour, ſoit rigoureux*, p. 107.

« Ce Sonnet n'appartient pas à Caſſandre. » (M.)

228. ... *du cep*, p. 108.

« Du lien. » (M.)

229. ... *de-rbeté*, p. 108.

« Deſlié. » (M.)

230. ... *Hecatombe*, p. 108.

« C'eſtoient anciennement ſacrifices de cent bœufs. » (M.)

231. ... *acoiſent*, p. 109.

« Appaiſent. Vieil mot François. » (M.)

232. Baiser, p. 109.

« Ce baiſer eſt tiré d'vn baiſer, qui eſt en Aule Gelle. » (M.)

233. *Mon œil, mon cœur, ma Caſſandre, ma vie*, p. 110.

« Par ceſte Elegie le Poëte veut rendre ſa maiſtreſſe ialouſe du commandement que le Roy Henry deuxieſme de ce nom, ſon maiſtre, luy auoit fait, de ne plus chanter d'Amour, & totalement s'adonner aux vers Heroiques, & deſcrire les faits de Francus, fils d'Hector, tige primitif des Roys de France. » (M.)

234. *Non Muret, non*, p. 112.

« Si les autheurs, comme i'ay dit au Prologue de ce liure, ſe fuſſent rendus familiers de ceux qui les ont commentez, nous n'euſſions eſté en la peine, où depuis nous ſommes tombez, pour les entendre : car facilement ils euſſent ſceu leurs conceptions. Or le Poëte, comme l'vn de mes meilleurs amis, m'a reſcrit ceſte Elegie, en laquelle il s'efforce de prouuer que ce n'eſt point vice d'aimer. » (M.)

235. ... *le sangler*, p. 112.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer souvent qu'au XVIme siècle *bouclier, sanglier, meurtrier*, ne comptaient que pour deux syllabes (voyez *Euvres de Baïf*, t. III, note 35); mais, ce qui est plus rare à cette époque, ici et dans le vers suivant (p. 244):

Ie doute qu'Artemis quelque sangler n'appelle,

l'orthographe *sangler* est conforme à cette prononciation.

236. *Plomboient*, p. 116.

« Meurdrissoient : par ce que la chair meurdrie deuient de couleur plombee. » (M.)

237. *Mon Des-Autels, qui auez dès enfance*, p. 117.

« Ce Sonnet s'adresse à Guillaume des-Autels, gentilhomme Charolois, tres-docte en la langue Grecque, Latine, & Françoise, comme assez ses escrits (qui n'ont guere de pareils en science & en perfection de bien dire) le tesmoignent de tous costez. Outre la cognoissance des lettres humaines, esquelles il a dés sa ieunesse esté soigneusement institué, il a diligemment estudié en la loy, iusques à en faire profession. Toutefois il n'a point pour telle estude fascheuse tant oublié les Muses, qu'aux heures superflues il n'escriue tousiours quelque belle poësie en Latin ou en François. Et pource qu'il a fort celebré vne sienne maistresse, qu'il appelle sa Saincte, nostre Autheur le prie, que ce pendant qu'il est en Vandomois, il flechisse sa Cassandre. » (M.)

238. *Du iour*, p. 118.

« Depuis le iour. » (M.)

239. *Pein moy, Ianet, pein moy ie te supplie*, p. 119.

« Il prie en ceste Elegie Ianet Peintre tresexcellent (qui pour representer viuement la nature a passé tous ceux de nostre aage en son art) de pourtraire les beautez de s'amie dedans vn tableau... Il a expressément imité en ceste Elegie deux Odes d'Anacreon, esquelles en l'vne il fait peindre s'amie, & en l'autre son mignon. » (M.)

240. ... *sourcy voutis*, p. 120.

Sourcil arqué. C'était une expression depuis longtemps consacrée dans la poésie galante :

Chevex ot blons come bacins
La char plus tendre c'vns poucins,
Front reluisant, sorcils voutiz.

(Roman de la Rose, v. 529.)

241. LE SECOND LIVRE DES AMOVRS, p. 125.

Le titre complet de l'édition que nous suivons porte :

LE SECOND LIVRE
DES AMOVRS DE P. DE RON-
SARD, COMMENTÉ PAR
Remy Belleau.

Après ce titre vient une dédicace. Celle de l'édition de 1560 était adressée : « A M. Fleurimont Robertet, secrétaire des finances du Roy, seigneur de Fresne. »

Voici la reproduction textuelle de celle de 1584 :

A MONSIEVR DE S. FRANCOIS,
CONSEILLER DV ROY EN SON
priué Conseil, & Eueſque de Bayeux.

« Monſieur, ſi par la bonté de Nature, mere & meſnagere vniuerſelle de toutes choſes, iuſques aux beſtes brutes, il y a quelque intelligence particuliere, par laquelle ils cognoiſſent les lieux plus aſſeurez, & plus reculez de la ſurprinſe des hommes, pour faire leurs petits, & ſe deſcharger de leur ventrée : Si par meſme experience les oiſeaux cognoiſſent combien il eſt plus aſſeuré de choiſir les arbres les plus hauts, pour baſtir & façonner leurs nids, à fin que leurs petits eſclos, veſtus & armez de leurs plumes, pratiquent vn chemin large & moins faſcheux, pour deſployer plus librement leurs ailes par la grande region de l'air : A plus iuſte occaſion les hommes, qui ſont participans de la raiſon, de la prudence, & prouidence celeſte, doiuent faire chois de celuy, auquel ils donnent & ſacrent ce que leur eſprit

a enfanté & produit : à fin que ſous ceſte aſſeurance, il puiſſe prendre vie, & demeurer en toute ſeureté, pour eſtre ſans crainte d'vn ignorant mocqueur, communiqué entre les hommes de bon iugement. Ce que i'ay voulu faire à l'imitation de la Nature, vous ayant choiſi pour vne colonne des plus fermes & des plus aſſeurées de noſtre France, pour le ſeur appuy de ceux qui ſuiuent la vertu, & qui font profeſſion des ſciences liberales, à fin de vous faire garde de ce mien petit ouurage, eſperant qu'en la faueur des Muſes, de l'Autheur & de moy, vous tiendrez noſtre party,

Deſtournant les pointes cruelles
D'vn ſiecle mordant & ialous,
Aſpre, rebours, dur & farouche,
Qui nous iette dedans la bouche
Touſiours l'aigre, & iamais le doux.

Vous priant n'attendre choſes grandes, ny dignes de voſtre lecture en ce petit Commentaire: mais bien de vous contenter de la recherche que i'ay faicte, pour vous remarquer ſeulement quelques lieux, que l'Autheur a voulu imiter en ce ſtyle vulgaire, & du tout different de la maieſté, & docte induſtrie de ſes premiers Sonnets. Ce qu'il n'a voulu faire en ceſte ſeconde partie, propre & particuliere pour l'Amour, tant pour ſatis-faire à ceux qui ſe plaignoyent de la graue obſcurité de ſon ſtyle premier, que pour monſtrer la gentilleſſe de ſon eſprit, la fertilité & diuerſité de ſes inuentions, & qu'il ſçait bien eſcrimer à toutes mains des armes qu'il manie. L'aſſeurance que i'ay que prendrez plaiſir à recognoiſtre vne infinité de belles imitations antiques, en ce qui a eſté eſtimé le plus vulgaire, & moins retiré des anciens, me fera vous ſupplier, Monſieur, de prendre ce mien petit labeur, d'auſſi bonne affection, que d'obeiſſante volonté ie le vous preſente.

« Voſtre humble & obeiſſant ſeruiteur,

« R. BELLEAV. »

Après cette dédicace, on trouve six vers latins de la neuvième élégie de Properce, un sonnet de G. des Autels, A REMY BELLEAV, où il lui dit :

Tu peux ouurir, Belleau, du grand Ronſard le ſtile,

et enfin la pièce suivante :

R. GARNIER A P. DE RONSARD.

Tu grauois dans le Ciel les victoires de France,
Et de nos Rois sceptrez ta lyre se paissoit,
Quand ce monarque Amour, qu'elle ne cognoissoit,
Eut vouloir de luy faire entonner sa puissance.
Bruslant de ce desir, vne flesche il eslance
Que ta ieune poitrine imprudente reçoit :
Puis comme le trauail en flattant te deçoit,
Tu te plais à chanter le cruel qui t'offence.
Son nom qui ne rouloit sur le parler François,
Maintenant plus enflé par ta gaillarde voix
Remplist l'air estranger de sa fameuse gloire :
Si que luy amorcé de ce premier bonneur,
Frappe tous ceux qu'il voit dedans Pegase boire,
Pour trouuer (mais en vain) encore vn tel sonneur.

242. PREMIERE PARTIE. AMOVRS DE MARIE, p. 125.

Nous avons cru devoir ajouter ces deux mentions, qui ne figurent pas dans l'édition que nous suivons. Elles sont d'ailleurs pleinement justifiées par cette indication (p. 207) : FIN DE LA PREMIERE PARTIE DES AMOVRS DE MARIE ANGEVINE.

On a cherché vainement le nom de famille de Marie. « S'il m'était permis de hasarder une conjecture, dit Blanchemain, dans sa *vie de Ronsard* (p. 26), ce nom serait *Marie du Pin.* Ne s'écrie-t-il pas :

I'aime vn pin *de Bourgueil, où Venus appendit*
Ma ieune liberté...

et plus loin :

Si quelque amoureux passe en Anjou, par Bourgueil
Voye vn pin *eslevé par dessus le village...*

enfin, dans le voyage de Tours :

... I'irois iusqu'à Bourgueil
Et là, dessous vn pin, *couché sur la verdure...*

« Je ne crois pas qu'il en faille davantage pour justifier ma suppo-

sition aux yeux de qui connaît l'esprit du XVIme siècle. » Cette interprétation paraît encore plus probable si l'on se rappelle que Clément Marot a adressé à une autre « Madamoyſelle du Pin » une épigramme qui commence par :

L'arbre du pin *tous les autres ſurpaſſe,*

et continue sur le même ton.

243. ELEGIE A SON LIVRE, p. 125.

« L'Autheur, apres auoir longuement chanté ſa Caſſandre, voyant ſon ſeruice n'eſtre recompenſé que de rigueurs & de cruautez, ſans eſpoir d'autre meilleur traitement, delibera, ſuiuant les remedes de Lucrece & d'Ouide, prendre la medecine propre & particuliere pour ſe purger de ce mal, qui eſt de s'abſenter de la perſonne aimée, & par là ſe donner occaſion d'en perdre du tout le ſouuenir. Or eſtant ieune, diſpos, & deſireux de ſon ancienne liberté, arriua en Anjou, voulant mettre fin à ſon malheur, & eſteindre (comme il feit) vne vieille & trop ingrate amitié, pour iamais ne s'empeſtrer és liens d'Amour. Vn iour d'Auril accompagné d'vn ſien amy, r'alluma plus cruellement que deuant vn nouueau feu dedans ſon cœur, & deuint amoureux & affectionné ſeruiteur d'vne ieune, belle, honneſte & gracieuſe maiſtreſſe, laquelle il celebre en ceſte ſeconde partie de ſes Amours. Et pour autant qu'il s'eſtoit trouué mal ſatisfait de la premiere, qu'il auoit chantée ſi grauement, delibera faire preuue, ſi l'amour luy feroit plus fauorable, changeant de façon d'eſcrire, eſtimant ſon premier ſtile auoir eſté cauſe de ſon malheur. Doncques s'accommodant à l'eſprit de ſa ſeconde maiſtreſſe, laquelle en fin s'eſt monſtrée en ſon endroit autant ingrate & cruelle que la premiere (ſoit que cela vienne par le deſtin particulier du Poëte, ſoit pour s'adreſſer touſiours à quelque Dame de nature reueſche & malnée à l'amour), il ſuit ici vn nouueau ſtile... Il ne ſe faut esbahir, ſi l'Autheur a eſcrit en vers Alexandrins la plus grande part de ce liure, pour-autant qu'il a opinion que ce ſoyent les plus François, & les plus propres pour bien exprimer nos paſſions : & ſi quelqu'vn le blaſme de ſentir leur proſe, ce n'eſt que faute d'eſtre bien faits, & bien prononcez : mais la pluſpart de ceux qui eſcriueut auiourd'huy ne les ſçauent pas animer, ny leur donner la grace qu'il leur faut. Car s'ils eſtoyent compoſez & forgez par bons artizans, & ruſez à la

façon de ces beaux vers, ils changeroyent d'opinion. Aussi que les Latins & les Grecs escriuent ordinairement leurs passions amoureuses, en vers Heroiques, bien qu'il ne leur en manque de plus petits, & de plus mignards, comme Hendecasyllabes, Sapphiques, & autres qui semblent estre plus propres au suiet amoureux. Aussi qu'on ne doit prendre garde en quel genre de vers on escriue, pourueu qu'on escriue bien. » (B.)

244. *Mon fils*, p. 125.

« Il appelle son fils sa composition. Ce commencement est pris d'vne Epigramme de Martial,

Argiletanas mauis habitare tabernas,
Cum tibi parue liber scrinia nostra vacent. » (B.)

245. *La mer est bien à craindre, aussi bien est le feu*, p. 128.

« Ces vers sont tirez d'Euripide. » (B.)

246. ... *tançon*, p. 131.

« Courroux, noise, vieil mot François, d'où vient le mot, Tancer. » (B.)

247. *Tyard, on me blasmoit*, p. 131.

« Il escrit ce Sonnet à Pontus de Tyard, homme des plus doctes de nostre temps, & des mieux versez en toutes bonnes disciplines, principalement és Mathematiques, Philosophie, & Poësie. » (B.)

248. *Docte Butet*, p. 132.

« Ce Madrigal s'adresse à Marc Claude de Buttet, gentilhomme Sauoisien, lequel outre la parfaite cognoissance qu'il a de la Poësie (de laquelle il a le premier illustré son pays) est merueilleusement bien versé aux sciences de Philosophie, & pource le surnom de docte luy est ici attribué par nostre Autheur. » (B.)

249. ... *chasse*, p. 133.

« Est la reuesture barbelée, en laquelle le bouton est enclos, appellé des Grecs κάλυξ. » (B).

250. *Petite pucelle Angeuine*, p. 133.

« Ceste Chanson est prise d'vne Epigramme de Marulle, qui se commence,

Puella Hetrusca... » (B.)

251. *Anaxarete en sert d'exemple*, p. 134.

« Pris d'vn autre lieu de Marulle,

Parcite tormentis iuuenum gaudere puellæ. » (B.)

252. *Iodelle*, p. 134.

« Il escrit ce Sonnet à Estienne Iodelle, l'vn des plus gentils esprits, & des mieux naiz à la Poësie Latine & Françoise, que nostre France recognoisse pour le iourd'huy... Ce Sonnet est presque vne traduction d'vne Ode d'Anacreon, commençant,

Θέλω θέλω φιλῆσαι. » (B.)

253. *Le vingtiesme d'Auril*, p. 135.

« Il descouure par vne gentille allegorie le lieu & la saison, en laquelle il commença à faire l'amour à sa Dame... Par ce Cheureuil il entend sa Marie. Il y a vn semblable Sonnet dedans Petrarque, en semblable allegorie,

Vna candida cerua... » (B.)

254. *Ce-pendant que tu vois le superbe riuage*, p. 135.

« Il addresse ce Sonnet à Ioachim du Bellay, l'vn de ses plus parfaits amis, & duquel la France a suffisante preuue, pour confesser qu'il a esté des premiers & des plus gentils esprits, & des mieux accomplis de l'Europe. Il mourut le premier iour de l'an 1559, au grand regret des hommes doctes, & de toute la France. » (B.)

255. *Douce belle amoureuse & bien-fleurante Rose*, p. 136.

« Ce Sonnet est pris d'vne Ode d'Anacreon,

Στεφανηφόρου μετ' ἦρος. » (B.)

256. *Mon docte Peletier*, p. 137.

« Il adresse ce Sonnet à Iaques Peletier, docteur en medecine, homme de nostre temps des plus doctes & mieux versez en toutes bonnes disciplines. » (B.)

257. ... *Ceres la blétiere*, p. 138.

« Qui preside aux bleds : mot bien inuenté, & tiré du nom de Blatier, que nous auons, qui signifie vn vendeur de bled. » (B.)

258. *Escoute, mon Aurat*, p. 140.

« Ce Sonnet est fait en faueur de Iean d'Aurat, Poëte du Roy ès langues Grecque & Latine, par le labeur duquel se sont polis mille gentils esprits à la cognoissance des lettres, ayant esté des premiers, qui a soigneusement recueilly les cendres de la venerable antiquité. Or l'Autheur ayant esté de ses meilleurs disciples, le fauorise de ce Sonnet. » (B.)

259. *Hé n'est-ce, mon Pasquier*, p. 140.

« Il adresse ce Sonnet à Pasquier, Auocat fameux à la Court de Parlement de Paris, fort docte & de gentil esprit, & du nombre de ceux qui meritent bien entreprendre la charge d'vne belle histoire, comme y estant des mieux versez de nostre siecle, & l'vn des plus curieux à recercher les precieux tresors des antiquitez de nostre France... » (B.)

260. *Amour estant marry*, p. 142.

« L'inuention de ce Sonnet est prise d'vn Epigramme de Cælius Calcagninus. » (B.)

261. ... *essain d'Auettes*, p. 142.

« Essain c'est le ietton, ou troupe de ieunes mousches volant ensemble. » (B.)

262. *Ie veux me souuenant de ma gentille Amie*, p. 142.

« On peut coniecturer par ce Sonnet, qu'il m'adresse, qu'il auoit desrobé quelque baiser à sa Dame, & pour en celebrer la memoire il delibere de s'esgayer, me priant luy faire compaignie. C'estoit la façon des Poëtes anciens en signe de ioye, de s'inuiter à faire bonne chere, & boire autant de fois que le nom de leurs maistresses portoit de lettres. » (B.)

263. *Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton pere*, p. 143.

« L'argument de ce Sonnet est pris d'vne reproche que fait Phœnix dedans Homere à Achille, lequel ny pour l'amour de luy qui l'auoit si cherement nourry en son enfance, ny pour les dons que luy promettoit Agamemnon, ne se vouloit armer contre les Troyens. » (B.)

264. ... *lame*, p. 144.

« La pierre qui couure le corps du mort. » (B.)

265. *Fuyon, mon cœur, fuyon*, p. 144.

« L'argument de ce Sonnet eſt pris d'Ouide en ſes Triſtes, où il dit ainſi, parlant du palais d'Auguſte, duquel eſtoit ſorty la ſentence de ſon piteux banniſſement,

Venit in hoc illa fulmen ab arce caput. » (B.)

266. ... *la rou' continuelle*, p. 145.

« La rou' par ſyncope. Ie ferois bien d'auis qu'on vſaſt librement de telle ſyncope en tous les noms qui ſe finiſſent par *ee*, *oee*, *oue*, & mille autres, pour euiter vn mauuais ſon que ces vocales, *ee*, *oee*, *oue*, quand elles ſont finales, rendent au milieu d'vn vers, comme eſpées, eſpé's, roues, rou's. » (B.)

267. *Ma maiſtreſſe eſt toute angelette*, p. 145.

« Ce ne ſont que mignardiſes & affections priſes de Marulle,

Tota eſt candida, tota munda... » (B.)

268. *Si le ciel eſt ton pays*, p. 146.

« Tout eſt de Marulle, commençant,

Si cælum patria eſt... » (B.)

269. *Ie ne ſuis variable*, p. 147.

« C'eſt le contraire du Sonnet,

Marie en me lançant. » (B.)

Voyez p. 141.

270. ... *plumeuſe*, p. 149.

« Pource que Morfée eſt un Dieu couuert d'ailes & de plumes. » (B.)

Vaugelas dit, en 1647, dans la préface de ses *Remarques ſur la langue françoiſe*, au paragraphe XI intitulé : *S'il eſt vray que l'on puiſſe quelquefois faire des mots :*

« En voicy un exemple d'un des plus beaux & des plus ingenieux eſprits de noſtre ſiecle ; » puis il cite ces vers de Desmarets :

Dedale n'auoit pas de ſes rames plumeuſes
Encore trauerſé les ondes eſcumeuſes.

Et il ajoute : « Il a fait ce mot *Plumeuſes*, qui n'a jamais eſté dit en noſtre langue. »

En 1672, Ménage, après avoir dit à la p. 341 de ses *Obſeruations ſur la langue françoiſe*, dans le chapitre ccxxv, intitulé : *Inuenteurs de quelques mots françois :* « Madame la marquiſe de Rambouillet a fait *débrutaliſer*, & Monſieur Des-Marets *plumeux*, » met à la p. 482, dans les *Additions :* « A l'égard de *plumeux*, ſon obſervation (de Vaugelas) n'eſt pas véritable, Daubigné s'en étant ſervi longtemps avant M. Des-Marets, dans ſon livre intitulé : *Le Baron de Feneſte*. » Littré en a donné un exemple tiré de l'*Histoire universelle* du même d'Aubigné, mais aucun lexicographe n'a cité le passage de Ronsard.

271. *Eſcumiere Venus*, p. 149.

« Noſtre Poëte l'appelle Eſcumiere du nom Grec ἀφροδίτη, qui ſignifie eſcume. » (B.)

272. *Ainſin Endymion*, p. 149.

La forme *ainſin* s'employait devant une voyelle; Cotgrave signale ce mot comme « *Pariſien*. »

273. *Bon iour mon cœur*, p. 150.

« Tout eſt de Marulle,

Salue nequitiæ meæ, Næra... » (B.)

274. *Fleur Angeuine de quinze ans*, p. 150.

« Pris de Marulle,

Puella mure delicatior Scytha. » (B.)

275. *Amour (i'en ſuis teſmoin) ne naiſt d'oiſiueté*, p. 152.

« Il dit contre l'opinion d'Ouide, qu'Amour ne prend ſa naiſſance d'vn pareſſeux repos. » (B.)

276. *Et toute choſe rire*, p. 152.

« Ce mot eſt vſurpé des Latins, duquel ils vſent ſouuent, pour dire s'eſgayer & ſe reſiouyr, comme *Ridet ager, rident prata.* » (B.)

277. *Le Printemps n'a point tant de fleurs*, p. 153.

« Pris de Marulle :

Non tot Attica mella, littus algas,
Montes robora, ver habet colores. » (B.)

278. *Demandes-tu, chere Marie*, p. 153.

« C'est vne version de Marulle :

Rogas quæ mea vita sit, Neæra. » (B.)

279. *I'aime la fleur de Mars, i'aime la belle rose*, p. 154.

« Il se ioüe sur le nom de sa Marie, disant qu'il aime sur toutes les autres fleurs la violette de Mars, parce qu'elle retient ie ne sçay quoy du nom d'elle, & la rose, pour estre sacrée à Venus & à son fils. Plus se vante d'aimer trois oiselets, le naturel desquels est si nayuement descrit, qu'on ne peut douter de leurs noms, l'vn est l'Aloüette, l'autre la Tourterelle, le tiers le Rossignol. » (B.)

280. *Mars fut vostre parrein quand nasquites, Marie*, p. 154.

« Semblable inuention est sur le nom de *Martia* dedans vne Epigramme de Marulle :

Cur tibi Mars tribuit speciosum Martia nomen? » (B.)

281. *Amour, dy ie te prie*, p. 155.

« Tout est de Marulle,

Cum tot tela die proterue spargas. » (B.)

282. *Si tost qu'entre les bois tu as beu la rosée*, p. 156.

« Le commencement de ce Sonnet est fait à l'imitation d'vne Ode d'Anacreon de la Cigalle. » (B.)

283. Madrigal, p. 157.

« L'Autheur appelle Madrigals les Sonnets qui ont plus de quatorze lignes, comme cestuy-ci qui en a dixhuit. » (B.)

284. *Quand ie vous voy*, p. 158.

« Le commencement de ce Sonet est pris d'vn Epigramme de Iean Lascaris :

φεῦ τάλας, ἀντιάω σοι πότνια, καὶ γιγένημαι
ἄφρων, κωφὸς, ἄνους, ἄπνοος ἐξαπίνης. » (B.)

285. *Mon œil craint plus les vostres*, p. 158.

« Pris de Petrarque,

Io temo si de begli occhi l'assalto... » (B.)

286. *Mon soin, amoureux esmoy*, p. 160.

Le texte de l'édition que nous suivons et le commentaire de Belleau portent :

Mon soin, mon amoureux esmoy.

Ce qui donne huit pieds à ce premier vers, tandis que tous les autres de la même chanson n'en ont que sept. L'édition de 1560, suivie par Blanchemain, porte :

Mais voyez, mon cher esmoy.

« Ceste chanson est prise entierement de Marulle... Voy l'Epigramme,

Sic me blanda tui, Neæra, ocelli,
Sic candentia colla, sic patens frons,
Sic pares minio genæ perurunt. » (B.)

287. *C'estoit en la saison que l'amoureuse Flore*, p. 161.

« Il escrit en ce Chant pastoral vn voyage que Iean Anthoine de Baif & luy firent à Tours pour voir leurs maistresses. Ce commencement est pris de la Thalysie de Theocrite. » (B.)

Dans l'édition de 1560, Ronsard avait lui-même révélé les noms des principaux personnages dans la dédicace suivante :

AV SEIGNEVR L'HVILLIER.

L'Huillier, à qui Phœbus, comme au seul de nostre age,
A donné ses beaux vers & son luth en partage,
En ta faueur icy ie chante les amours
Que Perrot & Thoinet souspirerent à Tours,
L'vn espris de Francine, & l'autre de Marie.
Ce Thoinet est Baïf, qui doctement manie
Les mestiers d'Apollon : ce Perrot est Ronsard
Que la Muse n'a fait le dernier en son art.
Si ce grand duc de Guyse, honneur de nostre France,
N'amuse point ta plume en chose d'importance,
Preste moy ton oreille, & t'en viens lire icy
L'amour de ces pasteurs & leur voyage aussy.

288. ... *du hameau de Coustures*, p. 161.

« Hameau est vn petit village de vingt ou trente maisons, comme est Coustures, le lieu de la naissance de nostre Autheur. » (B.)

289. ... *Gastine*, p. 161.

« Le nom d'vne forest. » (B.)

290. ... *Marré*, p. 161.

« Propre nom d'vn village. » (B.)

291. ... *Beaumont la Ronce*, p. 162.

« Le nom propre d'vn village. » (B.)

292. ... *Lengenrie*, p. 162.

« Nom d'vn petit village. » (B.)

293. ... *sainct Cosme*, p. 162.

« Sainct Cosme est vn Prieuré situé dedans vne isle aupres de Tours. » (B.)

294. *L'onde qui court là bas sous l'obscure valée*, p. 163.

« L'eau de Lethes, l'eau qui fait perdre la memoire de tout ce qu'on a iamais fait en ce monde. » (B.)

295. ... *& l'estrange arondelle*, p. 163.

« Pour dire estrangere, passagere. » (B.)

296. *Quand la Limace au dos qui porte sa maison*, p. 163.

« Les Grecs disent tout ce vers en vn mot, appellant le Limaçon φερέοικον, c'est à dire porte-maison. » (B.)

297. *Dés l'heure que le cœur de l'œil tu me perças*. p. 163.

« Cecy est pris de Theocrite en son Amarylle. » (B.)

298. ... *au bourg de Crotelles*, p. 163.

« Crotelles est vn village pres Poictiers. » (B.)

299. *O ma belle Francine, ô ma fiere, & pourquoy* p. 164.

« Qui voudra voir comme nostre Autheur a gentillement imité Theocrite depuis ces vers icy jusques à la fin de la complainte de

Thoinet, qu'il voye la troisiesme Eglogue, qui s'intitule le Cheurier ou Amarylle. » (B.)

300. *Et de la rouge-fleur qu'on nomme Cassandrette*, p. 166.

« Nostre Autheur pour donner louange immortelle à sa premiere maistresse, ne l'a pas seulement par ses vers celebree, mais aussi il a nommé du nom d'elle, vne belle fleur rouge, qui communément s'appelle de la Gantelee. Du Bellay a fait le semblable, nommant vne fleur blanche, qu'au parauant on souloit appeller la fleur de Nostredame, qui vient au mois de Feurier, Oliuette, du nom de s'amie Oliue. Il dit ainsi auoir nommé du nom de sa Francine vne belle fleur, qui maintenant s'appelle Francinette, au parauant appellee du nom grec Anemoné, ou Coquerets. » (B.)

301. ... *le Ban perilleux*, p. 166.

« Les bans, ce sont de grands monceaux de sable amassez sous l'eau, qui engardent que les vaisseaux ne peuuent passer outre. » (B.)

302. ... *Martinet*, p. 167.

« Est le nom d'vn oiseau qui suit les eaux, beau en perfection. » (B.)

303. ... *la Chapelle blanche*, p. 168.

« La Chapelle blanche est vn port, où abordent les bateaux de Loire pres de Bourgueil, le lieu de la naissance de s'amie. » (B.)

304. *Ie veux soigneusement ce coudrier arroser*, p. 168.

« C'est vne imitation de Theocrite, ia plusieurs fois allegué, en l'Epithalame d'Helene. » (B.)

305. *De Paruanche fueillue*, p. 168.

« Paruanche est vne herbe tousiours verte, qui a les fueilles approchantes de celles d'vn Laurier. » (B.)

306. ... *d'Aspic porte-epy*, p. 168.

« C'est ce que les Latins appellent *Spica nardi*, vulgairement Lauande. » (B.)

307. *De Neufard*, p. 168.

« Neufard, ou Neneufard, est vne herbe qui croist au milieu des estangs. » (B.)

308. ... *port Guiet*, p. 170.

« C'eſt vne maiſon qui appartient à Marie. » (B.)

309. ... *le tumbeau de Turnus*, p. 171.

« On dit que Turnus, qui fonda Tours, eſt enterré ſous le chaſteau de la ville, laué des flots de Loire, que lon voit encores auiourd'huy pres le pont. » (B.)

310. ... *mes ſouſpirs de voile*, p. 171.

« Metaphore trop rude. Il veult entendre que ſes ſouſpirs comme vens, ſoufleront la voile du bateau de Caron. » (B.)

311. *Le ioſmin*, p. 173.

Dans la seconde partie des *Recherches italiennes & françoiſes* d'Antoine Oudin (1642) on trouve les deux formes *Iaſmin* et *Ioſmin*, chacune à son rang alphabétique, traduites également par *gelſomino*.

312. *Vos yeux eſtoient moiteux d'vne humeur enflammee*, p. 175.

« Marie auoit mal aux yeux : & le Poëte ententiuement la regardant, l'humeur des yeux offenſez, comme par contagion, entrant dedans les ſiens, les firent malades. Et pource il a nommé Marie Sinope, qui vaut autant à dire, comme gaſtant & perdant les yeux. » (B.)

Voilà une autorité sur laquelle Agnès aurait pu s'appuyer lorsqu'elle disait :

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?
(MOLIÈRE, *École des femmes*, II, 5)

313. *Veu que tu es plus blanche que le liz*, p. 176.

« Il deſcrit vne beauté telle que les anciens Grecs & Romains ont touſiours eſtimee. Marulle auſſi, Grec de nation (duquel l'Autheur a pris ceſte chanſon), l'auoit choiſie ſuiuant la naturelle affection de ſon pays...,

Cùm tu candida ſis magis liguſtro,
Quis genas minio Neæra tinxit ? » (B.)

314. *Chacun qui voit ma couleur triſte & noire*, p. 176.

« Ce Sonnet eſt tiré d'vn de Petrarque :

Laſſo, ch'i ardo, e altrui non m'el crede... » (B.)

315. *Quand ie te veux raconter mes douleurs*, p. 177.

« C'eſt vne traduction d'vne Ode de Sapphon. » (B.)

316. *Ie ſuis ſi ardent amoureux*, p. 177.

« Marulle,

Iactor, diſpereo, crucior, trahor huc miſer atque huc. » (B.)

317. *Veux-tu ſçauoir, Bruez, en quel eſtat ie ſuis*, p. 179.

« Il adreſſe ce Sonnet à Bruez, homme fort docte, & des mieux verſez en la cognoiſſance du Droict & de la Philoſophie, comme il a faict paroiſtre par certains Dialogues qui ſe liſent auiourd'huy. » (B.)

318. *Ie tien tout ie n'ay rien ie veux & ſi ne puis*, p. 179.

« Ces paſſions contraires ſont priſes d'vn Sonnet de Petrarque, qui commence,

Pace non trouo, e non ho da far guerra. » (B.)

319. *Ignores-tu les vers chantez par la Corneille*, p. 180.

« Ceſte inuention eſt priſe du troiſieſme liure des Argonautes d'Apolloine Rhodian. » (B.)

320. *Comme la cire peu à peu*, p. 181.

« Pris de Marulle :

Ignitos quoties tuos ocellos
In me victa moues... » (B.)

321. *Mais ceſte-ci en-roche, en-eauë, en-fouë, en-glace*, p. 183.

« *En-rocher, en-eauër, en-glacer, en-fouër.* Tourner en roche, en eau, en glace, en feu. Mots nouueaux & neceſſaires pour enrichir la pauureté de noſtre langue, laquelle ne manqueroit auiourd'huy d'vne infinité de beaux mots bien inuentez & bien recherchez, ſi du commencement les enuieux de la vertu de l'Autheur ne l'euſſent deſtourné d'vne ſi louable entrepriſe... Ce ſont mots inuentez par l'Autheur pour la richeſſe de noſtre langue, & fort heureuſement compoſez. Car de feu, tournant le *e* en *o*, vient fouyer, & foüace, qui eſt vne certaine galette ou tourteau cuit au feu. Puis fouë, qui ſignifie vne grande flame de feu, telle que nous faiſons en nos villages là vigile de la S. Iean... Il eſt certain que nos peres diſoyent

eauë, pour eau : tesmoins en sont les vieux Romans. Or d'eauë le Poëte a faict le verbe En-eauër, comme de glace, en-glacer. Les François le deuroyent suiure en telles compositions, pourueu qu'elles fussent bien reiglées, & proprement faites. » (B.)

322. *I'auray tousiours en l'ame attachez les rameaux*, p, 183.

« Ceste inuention est propre à nostre Autheur. » (B.)

323. *Voulant, ô ma douce moitié*, p. 184.

« Pris de Marulle,

Iuraui fore me tuum perenne,
Per me, per caput hoc, per hos ocellos. » (B.)

324. *A Phebus, Patoillet, tu es du tout semblable*, p. 184.

« Il addresse ce Sonnet à Iean Patoillet, l'vn de nos meilleurs & plus fidelles amis, homme de grand iugement, de grande lecture, & des mieux versez en la cognoissance des langues, histoires & autres bonnes sciences. Ce commencement est tiré d'vne Eglogue de Theocrite, qui se commence,

οὐδὲν ποττὸν ἔρωτα. » (B.)

325. ... *enuis*, p. 186.

« Maugré moy : vieil mot François, pris du Latin *inuitus*. » (B.)

326. *Ie suis vn demi-Dieu*, p. 186.

« C'est la traduction de l'Ode de Sapphon, que ie t'ay cy dessus alleguée. » (B.)

327. *Caliste, pour aimer, ie pense que ie meurs*, p. 187.

« Il escrit ce Sonnet à Caliste, fort docte, bien nay, & bien versé en l'vne & l'autre langue, se plaignant à luy de la fiéure amoureuse qui le tient en langueur. » (B.)

328. *Harsoir, Marie, en prenant maugré toy*, p. 188.

« Ceste inuention est diuine, comme sont celles de ce gentil Marulle, & de nostre Autheur, lequel ne l'eust peu si bien imiter, s'il ne fust tombé en pareilles affections... Voy Marulle :

Suauiolum inuitae rapio dum, casta Neæra,
Imprudens vestris liqui animam in labiis. » (B.)

Voyez la note 378.

329. *Acoubardant*, p. 191.

« Rendant coüard, mot nouueau inuenté par le Poëte. » (B.)

330. *Qui veut sçauoir Amour & sa nature*, p. 192.

« L'inuention est prinse de Bembo. Il l'addresse à monsieur Nicolas, Secretaire du Roy, personnage remarquable pour ses vertus, bontez, gentillesses d'esprit, & preud'hommie, & pour l'honneur qu'il porte à ceux qui sont profession des bonnes lettres. » (B.)

331. *Quenoille, de Pallas la compagne & l'amie*, p. 195.

« L'inuention est de Theocrite, lequel donna pour present vne quenoille à la femme de Nicias, Medecin, son hoste & son amy. » (B.)

332. ... *Montoire*, p. 196.

« Montoire est vn bourg situé à trois petites lieuës pres du lieu de la naissance de l'Autheur. » (B.)

333. *Aime-laine, aime-fil, aime-estain*, p. 196.

« Ce sont mots nouueaux, composez par l'Autheur. Estain est vne espece de laine escardée & preste à filer. » (B.)

334. ... *maisonniere*, p. 196.

« Pource que la quenoille ne bouge guiere de la maison. » (B.)

335. ... *Palladienne*, p. 196.

« On dit que Pallas inuenta la quenoille. » (B.)

336. ... *enflée*, p. 196.

« Qui a la teste grosse & enflée de filace. » (B.)

337. ... *chansonniere*, p. 196.

« Pource que les femmes disent des chansons en filant leurs quenoilles. » (B.)

338. ... *Cousture*, p. 196.

« Cousture est vn village assis en la Varenne du bas Vandomois, où nasquit le Poëte, au pied d'vn coustau tourné vers le Septentrion, en vn lieu qui de present est nommé la Possonniere. Si toutes les Dames qui se sont mocquées du simple & peu riche present du Poëte à vne belle & simple fille bien apprise, & non otieuse, estoyent aussi preude-femmes qu'elle, nostre siecle en vaudroit mieux. » (B.)

339. *Quand ce beau Printemps ie voy*, p. 196.
« Imitation d'vne des chanſons de Petrarque. » (B.)

340. *Fameux Vlyſſe, honneur de tous les Grecs*, p. 200.
« Ceſte Elegie eſt priſe du douzieſme liure de l'Odyſſee. » (B.)

341. ... *bouquet du bouquet*, p. 203.
« Pris d'vn Epigramme,

αὐτὴ δ'ἐκλάμπει τοῦ στεφάνου στέφανος. » (B.)

342. *Ma ſeconde ame à fin*, p. 203.
Il y avait précédemment : *Marie à celle fin...*; et, bien que le texte ait été modifié, la note de Belleau porte encore cette indication dans l'édition que nous suivons.
« Ceſte Elegie eſt preſque toute des inuentions de la dixieſme & douzieſme Eglogue de Theocrite. » (B.)

343. ... *l'amour mutuelle*, p. 206.
On lisait précédemment : *ardeur*, que Belleau expliquait par « amour, » explication qui, malgré le changement du texte, a subsisté dans l'édition que nous suivons.

344. *Ceſſe tes pleurs mon liure*, p. 207.
« Cecy eſt pris d'Ouide ſur la fin de ſes Elegies, qui dit ainſi, parlant de quelque futur eſtranger, qui contemplera ſa petite ville de Sulmo :

Atque aliquis ſpectans hoſpes Sulmonis aquoſi
Mœnia, quæ campi iugera pauca tenent :
Quæ tantum, dicet, potuiſtis ferre Poëtam,
Quantulacunque eſtis, vos ego magna voco. » (B.)

345. ... *abſent*, p. 207.
« Mort, treſpaſſé, à la façon des Grecs & des Latins, qui diſent ἀπών, & *Abſens*, pour mort. » (B.)

346. *Mais i'ay grand'peur qu'elle rompit*
Le moule, alors qu'elle la fit, p. 214.

On voit que la réflexion si critiquée de J.-J. Rousseau, au début

de ses *Confessions:* « Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu, » n'était si neuve ni si hardie qu'on l'a cru.

347. *Deux puissans ennemis me combatoient alors*, p. 219.

« Tiré de Petrarque au Sonnet,

> *Due gran nemiche insieme erano agiunte,*
> « *Bellezza e Castità.* » (Richelet.)

348. LES VERS D'EVRYMEDON, ET DE CALLIREE, p. 229.

Les notes de Richelet et celles de Marcassus, qui vont suivre, ont été tirées de l'édition de 1623.

« Ces vehementes passions qui sont representées en ces vers sont celles que l'Amour faisoit sentir à Charles IX. en ses ieunes ans pour Madamoiselle d'Atrie de la Maison d'Aquauiue, depuis Comtesse de Chasteau-vilain, des plus belles & des plus vertueuses de son temps... — Calliree est du mot κάλλος, qui signifie beauté, & ῥέω, qui signifie couler, ce qui peut s'accommoder à Aqueuiues: & puis Eurymedon est vn mot purement grec εὐρυμέδων, latè regnans, comme qui diroit grand Roy. » (Marcassus.)

349. *Le bon temps, le vieil temps*, p. 233.

« *Le bon temps*, c'est à dire quand il va viste, & en terme de Venerie on dit, que le cerf va le bon temps quand il n'est pas chargé, & qu'il va viste... *Le vieil temps*, c'est tout le contraire du bon temps; quand la beste est vieille & recreuë, qu'elle ne peut pas aller viste, on dit qu'elle va de vieil temps, ou le vieil temps. » (Marcassus.)

350. *Les gangnages*, p. 233.

« *Gaignages*, champs & jardins, ou bleds, ou pacage, où il y a de l'eau, afin d'aller au viandis. » (Marcassus.)

351. ... *la perche*, p. 234.

« Elle s'appelle le Marrain : ce sont les petits rameaux du bois. » (Marcassus.)

352. ... *espois*, p. 234.

« C'est à dire, les cors. » (Marcassus.)

353. ... *la meule*, p. 234.

« La racine de la corne du cerf autour de la tefte. » (Marcassus.)

354. ... *l'embrunifſeure*, p. 234.

« Au 22. Iuillet ou enuiron, leurs teftes (des cerfs) fechent, & les frayent aux arbres faifant tomber leurs lambeaux, puis les bruniffent, c'eft à dire, poliffent aux charbonnieres, ou en l'argille, c'eft à dire, aux lieux fablonneux, d'où il eft à cognoiftre qu'eft ce que c'eft qu'embruniffeure. » (Marcassus.)

355. ... *la groſſe perleure*, p. 234.

« C'eft à dire, la croufte raboteufe de la perche. » (Marcassus.)

356. .... *goutieres*, p. 234.

« Ce font les fentes qui font tout le long de la perche du cerf. » (Marcassus.)

357. ... *dagues*, p. 234.

« C'eft la premiere tefte du cerf qui vient au deuxiefme an. » (Marcassus.)

358. ... *broquars*, p. 234.

« Ce font de petits cerfs qui ont de petites cornes pointües comme des haleines. » (Marcassus.)

359 ... *empaumeure*, p. 234.

« Ou *paumure*, fe dict quand en la perche du cerf il y a cinq efpois ou plufieurs cors rangez en forme de main d'homme. Le mot eft dict de la paume. » (Marcassus.)

360. ... *couronneure*, p. 234.

« Ce font plufieurs cors rangez en forme de coronne au bout du bois du cerf. » (Marcassus.)

361. ... *for-buer*, p. 234.

« C'eft à dire, fonner de la trompe, & corner de fort loin. » (Marcassus.)

362. ... *hardoüers*, p. 234.

« Faire les hardoüers aux arbres, frayer quand il leur demange. » (Marcassus.)

de ses *Confeſſions:* « Si la nature a bien ou mal fait de briſer
moule dans lequel elle m'a jeté, c'eſt ce dont on ne peut ju
qu'après m'avoir lu, » n'était si neuve ni si hardie qu'on l'a cru

347. *Deux puiſſans ennemis me combatoient alors*, p. 229.

« Tiré de Petrarque au Sonnet,

> *Due gran nemiche inſieme erano agiunte,*
> « *Bellezza e Caſtità.* » (Richelet.)

348. Les Vers d'Evrymedon, et de Callirée, p. 2

Les notes de Richelet et celles de Marcassus, qui vont suivre,
été tirées de l'édition de 1623.

« Ces vehementes paſſions qui ſont repreſentées en ces vers ſ
celles que l'Amour faiſoit ſentir à Charles IX. en ſes ieunes ans p
Madamoiſelle d'Atrie de la Maiſon d'Aquauiue, depuis Comteſſe
Chaſteau-vilain, des plus belles & des plus vertueuſes de ſon temp
— Calliree eſt du mot κάλλος, qui ſignifie beauté, & ῥέω, qui ſign
couler, ce qui peut s'accommoder à Aqueuiues: & puis Eurymed
eſt vn mot purement grec εὐρυμέδων, latè regnans, comme qui dir
grand Roy. » (Marcassus.)

349. *Le bon temps, le vieil temps*, p. 233.

« *Le bon temps*, c'eſt à dire quand il va viſte, & en terme
Venerie on dit, que le cerf va le bon temps quand il n'eſt pas charg
& qu'il va viſte... *Le vieil temps*, c'eſt tout le contraire du bon temp
quand la beſte eſt vieille & recreuë, qu'elle ne peut pas aller viſt
on dit qu'elle va de vieil temps, ou le vieil temps. » (Marcassus.)

350. *Les gangnages*, p. 233.

« *Gaignages*, champs & jardins, ou bleds, ou pacage, où il y a
l'eau, afin d'aller au viandis. » (Marcassus.)

351. ... *la perche*, p. 234.

« Elle s'appelle le *Marrain* : ce ſont les petits rameaux du bois.
(Marcassus.)

352. ... *eſpois*, p. 234.

« C'eſt à dire, *les cors*. » (Marcassus.)

353. ... *la meule*, p. 234.

« La racine de la corne du cerf autour de la teste. » (Marcassus.)

354. ... *l'embrunisseure*, p. 234.

« Au 22. Iuillet ou enuiron, leurs testes (des cerfs) sechent, & les frayent aux arbres faisant tomber leurs lambeaux, puis les brunissent, c'est à dire, polissent aux charbonnieres, ou en l'argille, c'est à dire, aux lieux sablonneux, d'où il est à cognoistre qu'est ce que c'est qu'embrunisseure. » (Marcassus.)

355. ... *la grosse perleure*, p. 234.

« C'est à dire, la crouste raboteuse de la perche. » (Marcassus.)

356. .... *goutieres*, p. 234.

« Ce sont les fentes qui sont tout le long de la perche du cerf. » (Marcassus.)

357. ... *dagues*, p. 234.

« C'est la premiere teste du cerf qui vient au deuxiesme an. » (Marcassus.)

358. ... *broquars*, p. 234.

« Ce sont de petits cerfs qui ont de petites cornes pointües comme des haleines. » (Marcassus.)

359 ... *empaumeure*, p. 234.

« Ou *paumure*, se dict quand en la perche du cerf il y a cinq espois ou plusieurs cors rangez en forme de main d'homme. Le mot est dict de la paume. » (Marcassus.)

360. ... *couronneure*, p. 234.

« Ce sont plusieurs cors rangez en forme de coronne au bout du bois du cerf. » (Marcassus.)

361. ... *for-buer*, p. 234.

« C'est à dire, sonner de la trompe, & corner de fort loin. » (Marcassus.)

362. ... *hardoüers*, p. 234.

« Faire les hardoüers aux arbres, frayer quand il leur demange. » (Marcassus.)



363. ... *frayoirs*, p. 234.

« Ce font les arbres où le cerf fraye fa tefte. » (Marcassus.)

364. *Sebete*, p. 234.

« C'eft vne fontaine prés de Naples. » (Marcassus.)

365. ... *chiens baux*, p. 235.

« Chiens de Barbarie felon Phœbus, qu'on a appellez Greffiers, d'où font venuz les chiens blancs. Le premier en France s'appella Soüillart : ils font dits muets baux, pour ce qu'ils font hardiz & deliberez : muets pour ce que le cerf venant au change ils ne difent mot iufqu'à ce qu'il en eft hors. » (Marcassus.)

366. *Cenée*, p. 236.

« Ieune fille de Theffalie qui ayant efté forcée par Neptune le pria en recompenfe de la changer en homme... Voir au fixiefme de l'Eneide de Virgile. » (Marcassus.)

367. ... *Sebetien*, p. 237.

Voyez ci-dessus, note 364.

368. *Ah belle eau viue*, p. 242.

« Parce que fa maiftreffe eftoit de la Maifon d'Aquauiue, il en parle comme d'vne fontaine dans laquelle il meurt d'enuie d'eftancher fa foif. » (Marcassus.)

369. SONNETS ET MADRIGALS POVR ASTREE, p. 245.

A en croire Colletet, dans sa *Vie de Ronsard* (*Œuvres inédites de Ronsard*, recueillies par Prosper Blanchemain. Paris, Aubry, 1855, in-8°, p. 65) : « Les Amours d'Aftrée font de véritables marques de l'ardente paffion qu'il conceut pour vne belle dame de cette antienne & illuftre famille d'Eftree, dont il voulut defguifer le nom par le changement d'vne feule voyelle en vne autre. »

370. *Eft-ce le bien que tu me rens*, p. 253.

« Ie croy qu'il parle à fon iugement qu'il auoit formé auec beaucoup de peine & beaucoup d'eftude. » (Richelet.)

371. LE PREMIER LIVRE DES SONNETS POVR HELENE, p. 259.

Il s'agit, dans ce livre et dans le suivant, d'Hélène de Surgères, que notre poète nomme deux fois (p. 264, sonnet VII, v. 8, et 298). Un érudit plein de goût, M. Pierre de Nolhac, lui a consacré une intéressante notice : *Le dernier amour de Ronsard, Hélène de Surgères, étude historique.* — Paris, Charavay frères, 1882, in-8°, 22 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 septembre 1882).

Les pièces qui forment ces deux livres ont été composées pendant un espace d'environ cinq années. Ronsard en a indiqué le classement et nous a tracé la chronologie de sa passion avec plus d'exactitude qu'on n'a le droit d'en exiger d'un poète lyrique. Au début du 1er livre (sonnet V, p. 261) il nous dit qu'il est amoureux d'Hélène :

Depuis deux ans passez...

Au sonnet XIIII (p. 267) :

Trois ans sont ia passez que ton œil me tient pris.

Au sonnet XXX (p. 275) :

L'Amour & la Raison, comme deux combatans,
Se sont escarmouchez l'espace de quatre ans.

Au sonnet V (p. 297) :

Cinq ans meritent bien quelque peu d'amitié.

Au sonnet VII (p. 298) :

Sept ans sont ia passez qu'en seruage ie suis.

Il commence ainsi l'*Élégie* de la fin du second livre (p. 337) :

Six ans estoient coulez, & la septiesme annee
Estoit presques entiere en ses pas retournee ;

il la termine en disant :

Maintenant que voicy l'an septième venir,
Ne pensez plus Helene en vos laqs me tenir.

Il finit le second livre (p. 340) par ces vers :

Ie chantois ces Sonnets amoureux d'vne Helene
En ce funeste mois que mon Prince mourut...

Si maintenant nous remontons de cette date précise du 30 mai 1574 à un peu moins de sept années en arrière, nous trouvons que c'est vers 1568 que Ronsard a commencé ces sonnets, disposés, comme nous venons de le voir, dans l'ordre même de leur composition. Le seul qui ne paraisse pas rigoureusement chronologique est le LXIIme du 1er livre (p. 292), où il semble qu'il parle un peu prématurément de « *larmes de ſix ans.* »

372. *Deux Venus en Auril (puiſſante Deité)*
Naſquirent, l'vne en Cypre, & l'autre en la Saintonge, p. 266.

Ronsard nous indique ici le mois de la naissance d'Hélène de Surgères; ailleurs (Liv. I. Sonnet XXXVII, p. 279), plus explicite, il nous en apprend le quantième et se vante de:

Sanctifier d'Auril le neufieſme iour ;

mais l'année demeure inconnue.

373. *Te regardant aſſiſe aupres de ta couſine*, p. 268.

« Le ſieur Binet, qui a ſceu familierement l'intention du Poëte, m'a dit, que la primitiue conception de ce Sonnet a eſté dreſſée pour la Comteſſe de Mansfeld, fille aiſnée du Mareſchal de Briſſac. Depuis il l'a accommodée à ſes amours. » (Richelet.) — Le maréchal avait deux filles, Diane et Jeanne, cousines d'Hélène, qui les trouva auprès de la reine-mère et ne tarda pas à se lier d'une grande intimité avec la plus jeune des deux sœurs. Voyez : PIERRE DE NOLHAC, *Hélène de Surgères*, p. 7.

374. *Qui tires tes ayeuls du ſang Iberien*, p. 269.

« Vers le milieu du XVme siècle une Louise de Clemont, héritière de la baronnie de Surgères, au pays d'Aunis, avait épousé Roderic de Fonsèque, issu de la famille espagnole des comtes de Monterey. » (PIERRE DE NOLHAC, *Hélène de Surgères*, p. 6.)

375. ... *actuelle à reſouldre*, p. 281.

« Efficacieuſe & propre à diuertir & adoucir : cela s'entend pour ſoy ſeulement, non que la poudre ait ceſte vertu. » (Richelet.)

376. *Doux deſdains, douce amour*, p. 283.

« Ainſi Petrarque,

Dolci ire, dolci ſdegni, & dolce paci. » (Richelet.)

377. *Deſſus l'autel d'Amour planté ſur voſtre table,* p. 286.

« I'ay appris du ſieur Binet que ce ferment fut iuré ſur vne table tapiſſée de Lauriers, ſymbole d'eternité, pour remarquer la mutuelle liaiſon de leur amitié procedante de la Vertu, qui eſt immortelle. » (Richelet.)

378. ... *barſoir,* p. 291.

« *Harſoir,* ou *Herſoir :* par corruption, pour *hier au ſoir.* Ce mot eſt uſité dans les Provinces d'Anjou & du Maine & de Normandie : Et Ronſard s'en eſt ſervi dans un de ſes ſonnets. Les Italiens diſent de même *ierſera.* » (MÉNAGE, *Dictionnaire étymologique.)*

379. *Ha que la Loy fut bonne & digne d'eſtre appriſe,*
Grand Moiſe, p. 298.

« C'eſt vne alluſion à l'amour de Iacob. Au 21. de l'Exode. » (Richelet.)

380. ... *le iardin royal,* p. 301.

« Les Tuilleries. » (Richelet.)

381. ... *Cuſin,* p. 306.

« Cuſin eſt vne eſpece de moucheron ou d'inſecte, qui bruit & vole, ſous les ſerées de l'Eſté. » (Richelet.)

382. ... *la tombe où Lucrece repoſe,* p. 325.

« Ceſte Lucrece eſtoit Madamoiſelle de Bacqueuille, ieune, belle, ſçauante, des plus parfaictes de la Cour, & qui eſtoit des meilleures amies d'Helene, comme i'ay ſceu du ſieur Binet. » (Richelet.)

383. *Helas! voicy le iour que mon maiſtre on enterre,* p. 340.

« Il mourut le 30. de May, 1574. » (Richelet.)





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS.

Premiere partie.

AMOVRS DE MARIE.

Seconde partie.

SVR LA MORT DE MARIE.

LES VERS D'EVRYMEDON, ET DE CALLIREE.

SONNETS ET MADRIGALS POVR ASTREE.

LE PREMIER LIVRE DES SONNETS POVR HELENE.

LE SECOND LIVRE DES SONNETS POVR HELENE.

LES AMOVRS DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.



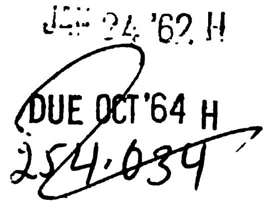
Achevé d'imprimer

LE TRENTE DÉCEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SIX

PAR ALPHONSE LEMERRE

25, rue des Grands-Augustins

A PARIS


'62 H
DUE OCT '64 H
254,039